Digitized by Google

201
25 H
16

Digitized by Google

Digitized by Google

VIES

DES

SAVANTS ILLUSTRES

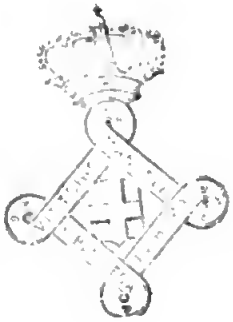
DU MOYEN AGE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl

30, Rue du Bac, 30

Digitized by Google



Digitized by Google

MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB, A GÊNES

Digitized by Google

VIES

DES SAVANTS

ILLUSTRES

DU MOYEN AGE

VIES DES SAVANTS ILLUSTRES DU MOYEN AGE

AVEC L'APPRÉCIATION SOMMAIRE DE LEURS TRAVAUX

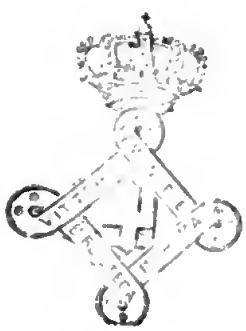
PAR

LOUIS FIGUIER

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE PORTRAITS ET DE GRAVURES

Dessinés, d'après des documents authentiques, par MM. RIOU, VERHAS et DE BAR

GEBER — MESUÉ — RHASES
AVICENNE — AVERROÈS — ABULCASIS
ALBERT LE GRAND — THOMAS D'AQUIN — ROGER BACON
VINCENT DE BEAUVAIS — ARNAULD DE VILLENEUVE
RAYMOND LULLE — GUY DE CHAULIAC
GUTENBERG — FUST ET SCHŒFFER
CHRISTOPHE COLOMB
AMÉRIC VESPUCE



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

On trouvera dans ce volume un tableau abrégé du développement des sciences physiques et naturelles en Europe pendant le moyen âge. On y verra le flambeau des sciences s'allumant aux indécises clartés de l'antiquité, commencer de jeter quelque lueur en Asie, s'accroître progressivement, en passant en Afrique, avec les Arabes, puis en Europe avec les Maures victorieux. Dans la suite des âges, la civilisation se perfectionne, le progrès se dessine, et les sciences prennent un corps définitif. Viennent enfin les deux grands coups de théâtre de l'invention de l'imprimerie et de la découverte de l'Amérique, qui révolutionnent et transforment le vieux monde européen.

Tout cela est retracé ici, soit dans les deux *Tableaux de l'état des sciences*, placés en tête des deux époques que nous considérons, soit dans les diverses biographies que ce volume renferme.

On a beaucoup écrit sur le moyen âge; mais son côté purement scientifique et l'étude, au point de vue biographique et critique, des savants illustres que ce temps a pro-

Digitized by Google

duits n'avaient pas encore été réunis en un corps d'ouvrage. En lisant les biographies des grands hommes de cette époque, on les verra, nous l'espérons, revivre dans l'étrange milieu social où la destinée les jeta. La vie ne fut souvent qu'un long martyre pour ceux qui, au moyen âge, avaient reçu la mission redoutable de conserver, d'accroître et de léguer à la postérité le faisceau des connaissances scientifiques formé par les anciens. Quelles existences que celles de ce petit nombre d'hommes touchés par le génie de la science, doués du don précieux de l'invention, ou seulement dominés par la passion du savoir, et qui étaient forcés de vivre au sein d'une société ne respirant que la haine guerrière, une rivalité farouche, ou la superstition! Rares étoiles qui brillaient dans la nuit de l'ignorance universelle! Les vie d'Averroès, d'Avicenne, de Roger Bacon, de Thomas d'Aquin, de Raymond Lulle, de Gutenberg, de Christophe Colomb sont des drames où ne font défaut ni l'intérêt, ni l'attendrissement, ni la pitié, ni les péripéties soudaines.

On se demande, en vérité, pourquoi le roman et le théâtre vont forger tant de types inutiles et faux, quand ils ont sous la main, avec Albert le Grand, le solitaire de Cologne; avec Roger Bacon, ce moine de génie trente ans persécuté; avec Raymond Lulle, le grand voyageur de la science et de la foi; avec Thomas d'Aquin, la resplendissante beauté morale; avec Gutenberg, l'inventeur victime constante de la déloyauté humaine; avec Christophe Colomb, le plus éprouvé des grands hommes, etc., des types tout trouvés de drames et de romans! Ici sont rassemblées la poésie, la grandeur d'âme et l'admirable élévation des sentiments : le tout relevé par cette beauté suprême qui s'appelle la vérité, et honorant la patrie d'une légitime gloire. Combien les fictions de nos

Digitized by Google

romanciers pâlissent à côté des drames réels et émouvants pris dans la vie de ces penseurs sublimes!

L'établissement définitif des sciences en Europe pendant le moyen âge, l'invention de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique, voilà ce que toute personne éclairée, ce que tout jeune homme, au terme de son éducation, devrait connaître avant mille autres choses. Et pourtant, combien ces notions sont peu répandues encore! Aussi nous sommes-nous efforcé de condenser dans cet ouvrage le plus grand nombre possible de notions et de faits instructifs. Nous avons rattaché avec soin à notre sujet tout ce qui pouvait contribuer à enrichir, à meubler l'esprit du lecteur de connaissances et de renseignements utiles. Ainsi, nous restons fidèle à notre triple devise d'écrivain, qui a toujours été : *Instruire, instruire, instruire!*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAHOMET

Digitized by Google

TABLEAU

DE

L'ÉTAT DES SCIENCES

CHEZ LES NATIONS ARABES

DEPUIS LA PRISE D'ALEXANDRIE JUSQU'AU XIIIe SIÈCLE

Dans le continent de l'Asie, la vaste contrée qu'on nomme *Arabie* se divise en *Arabie Pétrée*, *Arabie Déserte* et *Arabie Heureuse* ou *Yemen*. La Mecque et Médine se trouvent dans l'*Arabie Pétrée* ou *Hedjaz*.

C'est là que, vers le commencement du septième siècle de notre ère, s'alluma cette étonnante révolution qui envahit bientôt la moitié de l'Asie et de l'Afrique, et une grande partie du midi de l'Europe.

Un homme qui avait mené la vie aventureuse des caravanes, et qui, pour vivre, s'était trouvé dans la nécessité d'entrer, en qualité d'intendant, ou de premier domestique, dans une riche maison, fut le premier et le principal instigateur de cette révolution mémorable. Mais il y avait en lui les grandes qualités intellectuelles et morales qui constituent la véritable

supériorité, et en outre il y avait le génie. Cet homme était Mahomet (1).

Dans les plus anciens ouvrages d'histoire, il est fait mention de l'Arabie. Les races primitives qui habitaient ces contrées étaient remplies d'un courage et d'une intelligence qu'anima toujours le feu sacré d'une liberté compatible avec la dignité humaine et le maintien des sociétés. Dans leurs montagnes inabordables, elles ne subirent jamais le joug de l'étranger. On a reconnu qu'il existe entre la langue arabe et celles des anciens Chaldéens, des Syriens, des Égyptiens, des Hébreux, des Abyssins, une connexion intime. Ce fut là une des causes qui contribuèrent le plus à la propagation de l'islamisme en Afrique et en Asie.

Mahomet mourut à Médine, en 632. Ses successeurs, sous le nom de *califes*, continuèrent à marcher de conquête en conquête. Tenant l'Al-Koran d'une main et le glaive de l'autre, ils envahirent successivement la Perse, la Syrie, l'Égypte, enfin l'Espagne. En 713, ils étaient déjà en pleine possession de cette dernière contrée. Ils pénétrèrent même dans la Gaule, et s'avancèrent jusque dans les plaines de notre ancien Poitou.

On se tromperait en regardant les Arabes du temps de Mahomet comme un peuple entièrement barbare. On se trom-

(1) Dans la gravure placée en tête de cette notice, on voit le portrait de Mahomet, tel qu'on peut se le représenter d'après les descriptions qu'en ont données les contemporains. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans son livre sur *Mahomet*, publié en 1865, résume comme il suit les témoignages laissés par de nombreux auteurs sur les traits et la personne du célèbre fondateur de l'islamisme :

« D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il était fortement constitué; sa poitrine et ses épaules étaient larges; ses mains et ses pieds remarquablement solides, comme toute sa charpente osseuse; les jointures très fines; les membres charnus sans être lourds; son cou était long, blanc et très-élégant; sa tête était fort grosse; le front était développé et toujours serein; le nez était fort et légèrement aquilin, avec le bout un peu relevé; la bouche était large avec des dents très-blanches, saines et éloignées; ses sourcils minces étaient séparés par une veine qui se gonflait dans les moments d'émotion; ses yeux noirs et brillants étaient ombragés par de longs cils; sa chevelure, épaisse et noire comme jais, tombait en boucles derrière ses oreilles et jusque sur ses épaules; sa barbe et ses moustaches étaient abondantes. Comme il arrive assez souvent chez les hommes très-vigoureux, il se tenait mal et il était voûté; sa démarche, quoique rapide et légère, avait, à l'apparence, quelque chose de pesant, et l'on eût dit qu'il descendait toujours une pente. D'ailleurs, toute sa contenance, pleine de force, respirait la douceur et la bienveillance, bien qu'il regardât rarement en face les gens à qui il parlait. Sa physionomie générale était très-reposée et très-tranquille; son teint, ni pâle ni coloré; sa peau très-unie, quoique hâlée. En un mot, l'ensemble de sa personne, sans être précisément beau, avait beaucoup de charme, et l'on se sentait attiré vers lui. »

perait encore en croyant que leur conduite envers les peuples auxquels ils voulaient imposer l'Al-Koran fut celle d'un impitoyable vainqueur. Abou-Bekr, nommé, en 632, à la pluralité des voix, le successeur de Mahomet, parle ainsi aux tribus appelées sous la bannière sainte :

« Allez, vaillants guerriers, allez, et sachez qu'en combattant pour la religion vous obéirez à Dieu. Ayez soin de ne faire que ce qui est juste et équitable; ceux qui font autrement ne prospèrent pas. Lorsque vous rencontrerez vos ennemis, comportez-vous en vaillants hommes. Si vous êtes victorieux, ne tuez ni les enfants, ni les femmes, ni les vieillards; ne détruisez point les palmiers, ne brûlez point les blés, ne coupez point les arbres, ne faites point de mal au bétail, à l'exception des animaux que vous serez obligés de tuer pour votre nourriture. Enfin, soyez exacts à tenir fidèlement la parole donnée. »

Les Romains dévastaient les contrées qu'ils avaient envahies. Ils écrasaient les peuples vaincus sous le poids de tributs exorbitants. Ils détruisirent presque partout les monuments des sciences et des arts.

La conduite des Arabes ne fut en rien semblable à celle des Romains. Ils ne furent pas dominés, comme eux, par une cupidité ardente. Si les Arabes songèrent à subjuguer les peuples, ce fut beaucoup moins pour s'enrichir de leurs dépouilles que pour leur imposer l'Al-Koran, recueil de préceptes et de dogmes religieux. Dans des moments d'exaltation, ils purent brûler quelques livres de théologie; mais rien, dans leur conduite ni dans leurs habitudes, ne révèle un plan systématique de destruction. Il est certain, au contraire, que les Romains, en Italie, en Sicile, à Carthage, et ailleurs, brûlèrent quantité de livres de science, de littérature et d'histoire, et que plus tard les chrétiens, à leur tour, suivant l'exemple des Romains, incendièrent en Orient, pendant les croisades, plusieurs grandes et riches bibliothèques. Il est bien établi que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie ne fut point incendiée par les Arabes vainqueurs à la suite de la prise d'Alexandrie par Amrou. En effet, l'historien Alboufarage, qui a parlé pour la première fois de cet événement, vivait six siècles après la prise d'Alexandrie. Cet écrivain, d'ailleurs, a été réfuté par d'autres d'une autorité moins douteuse. On peut ajouter que les innombrables quantités de livres qui servirent à former les grandes

bibliothèques arabes et à instruire l'Europe avaient été tirées en grande partie de celle d'Alexandrie; ce qui prouve qu'elle n'avait pas été anéantie par les Arabes.

A l'époque où la révolution arabe, sortie des montagnes de l'Arabie Pétrée, commençait à se répandre en Asie, en Afrique et dans les îles de la Méditerranée, la civilisation païenne était en pleine décadence. Dans la Grèce et en Italie, les études scientifiques étaient abandonnées. Les arts d'imagination et de sentiment tombaient peu à peu dans la barbarie. Le vrai goût avait disparu. Il en était à peu près de même en Égypte. A la vérité, dans la célèbre école d'Alexandrie qui avait longtemps brillé d'un si vif éclat, il se produisait encore des érudits, des calculateurs, des grammairiens, des commentateurs; mais tout ce qui restait de force intellectuelle s'y épuisait inutilement en dissertations et en controverses sur des distinctions subtiles ou frivoles, sur des questions métaphysiques que personne n'entendait. Le génie créateur qui invente, développe ou perfectionne, s'était entièrement éteint, à Alexandrie comme ailleurs.

Dans l'ordre physique, en certains temps de l'année, les orages, c'est-à-dire les grands développements d'électricité atmosphérique, ont pour effet de ranimer la nature organique, en rétablissant, à la surface du globe, les conditions d'équilibre indispensables aux fonctions de la vie. De même, dans l'ordre social, les révolutions, dont les conséquences immédiates sont quelquefois si tristes, ont pour effet de ranimer une civilisation languissante, ou d'en faire surgir une nouvelle, lorsque l'ancienne est épuisée.

Devenus puissants, les Arabes recueillirent avec soin les monuments des sciences et des arts, dont il existait encore, en Égypte et en Grèce, de précieux débris. Ils formèrent des bibliothèques, des musées, des cabinets d'histoire naturelle. Ils instituèrent des écoles, des académies, des observatoires. Leur attention ne se porta point sur la littérature grecque, dont le génie différait trop de celui de la littérature arabe. Mais ils traduisirent les livres de science des philosophes grecs. Ils s'appliquèrent à l'étude de l'astronomie, de l'histoire naturelle, des mathématiques et surtout de la médecine qu'ils avaient trouvée formulée dans les écrits d'Hippocrate et de Galien. Les

meilleurs ouvrages scientifiques grecs furent traduits, commentés, approfondis, chez les Arabes, par des esprits de premier ordre.

Les califes encourageaient le commerce, dont ils comprenaient les avantages. Ils eurent des vaisseaux et une marine. Bientôt les Arabes se trouvèrent en relation, par terre et par mer, avec tous les peuples civilisés. Ils pénétrèrent dans l'Inde, dans la Chine, dans le Japon, et y recueillirent des connaissances précieuses, auxquelles les Grecs étaient restés complétement étrangers.

Mais, avant la domination arabe, le goût de la littérature et des sciences grecques était déjà introduit dans la Perse et dans la Syrie. Comme cet événement se rapporte au sujet que nous traitons, nous pouvons, en peu de mots, en rappeler la cause.

En 428, un moine d'Antioche, Nestorius, avait été élevé au patriarcat de Constantinople. Animé d'un zèle ardent contre les Ariens, le patriarche Nestorius, trop peu réservé lui-même dans sa doctrine, osa formuler, au sujet de la Vierge, une opinion hardie, qui le fit excommunier. Un concile universel fut convoqué à Éphèse. Là, les esprits s'aigrirent. On finit par en venir aux mains, et pendant plusieurs jours, les rues d'Éphèse furent ensanglantées. Condamné à l'exil, Nestorius alla mourir de misère aux confins de la Libye.

Mais sa doctrine n'avait pas péri avec lui. Elle devint bientôt florissante en Asie. Obligés de s'expatrier, les *nestoriens* allèrent fonder, à Édesse, une école qui acquit la plus haute réputation et dans laquelle les jeunes gens de divers pays, notamment ceux de la Perse et de la Syrie, se rendaient pour compléter leurs études.

Les rois Sassanides favorisèrent les nestoriens. Aussi lorsque, un peu plus tard, l'empereur Justinien Ier eut fait fermer les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, dispersé les élèves et les professeurs, on vit une foule de savants se réfugier dans la Perse, avec la certitude de s'y voir accueillis et protégés.

Les nestoriens traduisirent en chaldéen et en syriaque les auteurs anciens les plus estimés. Ils en facilitèrent ainsi l'étude aux peuples de l'Asie, chez lesquels ils avaient trouvé asile.

Les œuvres d'Aristote, de Théophraste, de Galien, de Dioscoride, etc., étaient donc déjà connues dans la Perse et dans

Digitized by Google

la Syrie, lorsque la domination arabe vint s'y étendre et s'y établir. Dans la suite, sous les califes, toutes ces versions syriaques des ouvrages scientifiques de la Grèce furent traduites en arabe ; et ce fut ainsi que de l'Inde jusqu'à l'Espagne, des rivages du Tigre jusqu'à ceux du Guadalquivir, les livres de science se propagèrent parmi des peuples qui avaient déjà une littérature, une philosophie religieuse, et qui n'étaient point dépourvus d'imagination.

Ainsi, le niveau intellectuel s'élevait partout où les Arabes parvenaient à s'établir.

C'est au huitième siècle que commença à se produire ce grand mouvement civilisateur. A peu près à l'époque où Charlemagne créait en France les écoles appelées *carlovingiennes*, Al-Mansor fondait à Bagdad une grande Université.

Bagdad, ville de l'ancienne Chaldée, assise sur la rive orientale du Tigre, dans un des plus beaux sites du monde, devint en peu d'années une cité florissante. Elle dut aux califes sa splendeur, son amour pour l'étude et l'élégance de ses mœurs. Aussi les poëtes orientaux de ce temps la désignaient-ils sous le nom de *cité de la paix*.

Il faut lire dans l'histoire des califes les descriptions des monuments de Bagdad, pour se faire une idée de ses richesses et des chefs-d'œuvre en tout genre que renfermait cette ville admirable.

Grace aux califes Al-Mansor, Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun et plusieurs autres qui aimaient les lettres ou les sciences et les cultivaient eux-mêmes avec distinction, l'école arabe de Bagdad prit un développement rapide et jeta un vif éclat.

Après Al-Mamoun, fils et successeur d'Haroun-al-Raschid, elle parut s'affaiblir par degrés, soit qu'une bonne direction commençât à lui manquer, soit que, par des règlements vicieux, on eût éloigné de l'enseignement supérieur les hommes dont les talents étaient éminents, mais dont l'indépendance d'esprit était suspecte au pouvoir.

C'est au neuvième siècle après J.-C. que l'école de Bagdad avait atteint son plus haut degré de splendeur.

Al-Mamoun avait fait construire à Bagdad un observatoire astronomique. Par ses ordres, la longueur d'un arc du méridien fut mesurée dans les plaines de Sennaar, pour déterminer

Digitized by Google

les vraies dimensions du globe terrestre. Mais il faut de l'expérience et du temps pour parvenir à faire des opérations exactes de géodésie. Les astronomes de Bagdad ne purent obtenir avec une approximation suffisante la valeur de l'arc qu'ils avaient mesuré.

Al-Mamoun fut un homme éminent. Devenu calife après la mort de son père, il donna, comme chef d'État, comme savant, comme homme, des exemples qui furent malheureusement trop peu suivis, dans notre Occident, à la même époqne.

On cite surtout de lui un trait remarquable, unique dans l'histoire. Vainqueur dans une guerre qu'il sontenait contre Michel III, empereur de Constantinople, il lui accorda la paix, à condition que l'empereur l'autoriserait à recueillir, pour les faire traduire en arabe, tous les livres de philosophie non encore traduits qui pouvaient se trouver dans la Grèce.

Dans nos temps modernes, les conditions qu'un chef d'État impose à son ennemi vaincu sont ordinairement d'une tout autre nature.

Au commencement du onzième siècle, l'école de Bagdad perdit peu à peu de son importance, et finit même par s'effacer. Des révolutions politiques agitaient incessamment l'Asie. Déjà en 997, Mahmoud le Ghaznévide s'était séparé du sultan et avait fondé un nouvel empire. Cette scission devint le signal de la division de l'empire arabe en petites sultanies indépendantes, telles que celles de Kerman, d'Alep, de Damas, qui, impuissantes à se défendre, devinrent bientôt tributaires de la Perse.

Au milieu de ces divisions politiques, le flambeau des sciences ne s'éteignit pas. Il ne fit que changer de place : il abandonna l'Asie. C'est en Afrique, et plus tard en Espagne, qu'il brilla désormais.

Alors se forma l'école du Caire. Ben-al-Nabdi, qui résidait au Caire, raconte que la bibliothèque de cette ville renfermait six mille manuscrits sur l'astronomie et les mathématiques.

Ebn-Ionnis, mort en 1007, avait été le fondateur de cette école. Le plus illustre de ses successeurs fut Hassem-ben-Hackem, astronome qni composa plus de quatre-vingts ouvrages, fit une quantité immense d'observations astronomiques et rédigea un commentaire de l'*Almageste* de Ptolémée.

On manque de renseignements précis sur les travaux des

savants arabes de l'école d'Égypte et de celle de l'Afrique occidentale.

L'Espagne, conquise par les Arabes, devint aussi très-rapidement le foyer d'une civilisation brillante. Elle ne tarda pas à se remplir de monuments superbes. Grenade, Cordoue, Tolède s'enrichirent de somptueux palais, tout resplendissants de marbre et d'or; et dans tous ces monuments, ce qui méritait le plus l'admiration générale, c'était moins encore la richesse que l'élégance et le goût.

On ne rencontrait pas, dans les villes arabes, ce contraste perpétuel de l'extrême opulence et de la plus profonde misère qui, dans les cités de l'Europe moderne, attriste les regards. Ni les mœurs douces des Orientaux, ni les préceptes de l'Al-Koran, dans un temps où la loi du Prophète était scrupuleusement suivie, n'auraient pu le permettre. Le travail et la sobriété mettaient facilement l'aisance et le bien-être à la portée de tous, chez les classes inférieures.

Dans toutes les grandes cités, occupées ou régies par les Arabes, il y avait des écoles où les élèves affluaient. L'école de Cordoue, en Espagne, eut une réputation qui s'étendit, en peu de temps, non-seulement dans toute l'Europe, mais aussi dans une grande partie de l'Asie. On y venait, de tous les côtés, chercher les professeurs, les savants, les artistes, les médecins réputés les plus habiles. On s'y rendait de l'Égypte, de la Perse, de Bagdad même, bien que Bagdad eût acquis, par la culture des arts et des sciences, une grande célébrité. Et ce qui prouve bien que la civilisation arabe se fût aisément étendue dans toute l'Europe occidentale, si les Arabes n'eussent été expulsés de l'Espagne par des chrétiens, beaucoup moins civilisés qu'eux-mêmes, c'est que des catholiques illustres, quelquefois même des princes, se rendaient à Cordoue, pour y consulter les savants ou pour s'y faire traiter par des médecins musulmans.

Au dixième siècle, l'Espagne était certainement le pays qui, sous tous les rapports, occupait le premier rang en Europe.

Cordoue renfermait alors une population de trois cent mille âmes. Ses écoles étaient pour elle une source de richesses. Ses palais, ses mosquées, ses monuments, tout y annonçait une métropole des sciences et des arts. Sa grande mosquée, con-

struite en 770, sous le gouvernement d'Abdérame, était un immense édifice soutenu par une forêt de colonnes de marbre, de granit ou de porphyre. Elle avait dix-neuf nefs, aboutissant à un nombre égal de portes en bronze. L'intérieur du monument était éclairé par quatre mille sept cents lampes. C'était quelque chose de merveilleux et de féerique.

La civilisation était à son apogée en Orient, lorsque les États arabes furent inopinément troublés par les croisades et par la réaction qui en résulta, dans toutes les contrées que les guerriers chrétiens avaient envahies. Toutefois, la Syrie, la Perse, l'Espagne et même l'Égypte continuèrent longtemps encore à cultiver les sciences et les arts. En lisant les ouvrages de Casiri (1), d'Herbelot (2), de Léon l'Africain (3) et de plusieurs autres, on est vraiment surpris que, dans des pays où l'imprimerie n'existait pas, on ait pu entasser, pour ainsi dire, de si énormes quantités de livres de littérature et de science. Quand on parcourt le catalogue qui est conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Escurial, on s'étonne du nombre prodigieux d'écrivains arabes nés dans la seule Espagne et de la quantité d'ouvrages dus à la plume de ces auteurs.

Les grandes bibliothèques arabes prouvent deux choses. Elles prouvent, en premier lieu, que si, dans les pays qu'ils avaient conquis, les Arabes s'étaient emparés d'une partie considérable des livres qui formaient les anciennes bibliothèques, c'était pour les conserver, pour les faire servir à l'instruction des peuples, et non pour les détruire; en second lieu, que, de temps immémorial, en Asie, en Afrique et dans l'orient de l'Europe, les connaissances humaines avaient déjà acquis un développement immense.

Pendant le moyen âge, les livres abondaient en Orient. De simples particuliers possédaient des bibliothèques considérables. Léon l'Africain cite, à ce sujet (4), un fait qui mérite d'être rapporté.

Il s'agit d'un médecin que le sultan de Boukara voulait attirer auprès de lui, et auquel il faisait adresser, dans ce but, les

(1) *Bibliotheca hispana escurialensis.*
(2) *Bibliotheca orientalis.*
(3) *De Arabis medicis et philosophis.*
(4) *De Arabis medicis et philosophis.*

Digitized by Google

plus brillantes propositions. Ce médecin refusa les avantages qu'on lui offrait, par ce motif qu'il ne pouvait s'éloigner de sa bibliothèque et que, pour faire transporter à Boukara la dite bibliothèque, il ne lui faudrait pas moins de quatre cents chameaux.

Faisons la part de l'exagération, et réduisons à la moitié ou au quart le nombre des chameaux qui eût été nécessaire pour porter tous ces livres. Il faudra toujours conclure que ce médecin, ce simple particulier, avait une énorme quantité de livres, et que, par conséquent, l'usage des livres était commun chez les Arabes de cette époque.

En général, les livres n'ont jamais été bien rares dans les temps et les pays où l'on a passionnément aimé l'étude.

Après ce rapide coup d'œil historique sur le développement des écoles arabes en Asie, en Afrique et en Espagne, nous présenterons, en entrant dans quelques détails particuliers, le tableau des progrès que les travaux des Arabes ont imprimés aux diverses branches des sciences exactes.

Cuvier (1), de Blainville (2) et M. Hoefer (3) prétendent que les découvertes scientifiques des Arabes ne furent pas en proportion avec leur ardent amour pour l'étude et avec leurs immenses travaux. Il faut cependant être juste pour tout le monde, même pour les Musulmans. A l'époque où les Arabes commencèrent à s'établir d'une manière régulière dans les États de l'Asie ou de l'Afrique, l'Occident de l'Europe était devenu tout à fait barbare, et l'Orient était en pleine décadence. Les Arabes eurent d'abord à faire le dépouillement des richesses littéraires et scientifiques de l'antiquité, et ceux des époques plus récentes des pays conquis. Il fallut se mettre en état de déchiffrer, d'étudier, de traduire. Aux livres qui leur étaient venus de la Grèce et autres pays, par la bibliothèque d'Alexandrie, vinrent s'en ajouter d'autres, non moins savants, plus savants même en quelques parties, comme nous le verrons bientôt, livres que des commerçants ou des voyageurs arabes avaient apportés de l'Inde. Considérons, en outre, que le temps

(1) *Histoire des sciences naturelles.*
(2) *Histoire des sciences de l'organisation.*
(3) *Histoire de la chimie.*

Digitized by Google

qui s'écoula, depuis l'époque de leur établissement jusqu'à leur entière expulsion de l'Espagne, fut très-court, comparativement à celui qui est nécessaire, même dans les circonstances les plus favorables, pour le développement régulier d'une civilisation.

Tout le monde est pourtant forcé de convenir que nous devons aux Arabes un assez grand nombre de découvertes importantes, en chimie, en histoire naturelle, en médecine, en astronomie et même dans les arts, et que sans eux, très-probablement, l'Europe serait restée longtemps encore plongée dans la barbarie.

Il faut ajouter que, trop émerveillée de notre civilisation, qu'elle place, avec ou sans raison, au-dessus de celle de tous les autres peuples, la science européenne a trop négligé d'acquérir les connaissances qui eussent été indispensables pour établir des comparaisons sérieuses entre notre civilisation et celle des peuples de l'Orient, anciens et modernes. Nous ne connaissons encore que très-incomplétement les travaux scientifiques des Arabes. Il n'est pas impossible que, si nos études, jusqu'ici trop exclusivement latines, nous permettent d'explorer un jour les nombreux débris de la science de ces peuples, on ne parvienne à découvrir des choses dont nous ne soupçonnons même pas l'existence.

Les Arabes avaient reçu des Grecs la géométrie, des Égyptiens la chimie, de Ptolémée l'ensemble de leurs connaissances astronomiques, d'Aristote, de Théophraste, de Dioscoride leur philosophie et leur histoire naturelle. Ils composèrent des encyclopédies calquées sur celle d'Aristote. Des colléges de traducteurs furent institués par l'ordre et sous la surveillance de leurs califes, en Égypte, en Asie, en Espagne.

Dans le coup d'œil rapide que nous allons jeter sur l'état des connaissances scientifiques chez les Arabes, nous considérerons successivement les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie et les sciences naturelles.

Mathématiques et astronomie. — L'ingénieux système de numération, qui est la base de notre arithmétique moderne, c'est-à-dire le système décimal, a été, comme personne ne l'ignore, longtemps familier aux Arabes, avant de passer dans nos contrées. Mais il n'est pas probable que les Arabes l'aient eux-

mêmes inventé. Il y a même des preuves du contraire, et ces preuves se trouvent dans leurs ouvrages. Plusieurs de leurs traités ont pour titre : *Calcul des Indiens, Art de calculer chez les Indiens*, etc. Alséphadi, dans son commentaire sur un poëme célèbre de Tograi, dit qu'il est trois choses dont la nation indienne se glorifie, savoir : d'un recueil de fables, de sa manière de calculer et du jeu des échecs (1).

L'auteur arabe Aben-Rajel, qui vivait au treizième siècle, dit que ce sont les anciens philosophes de l'Inde qui ont inventé le système décimal, et nous savons par les missionnaires que, dans toute l'Asie orientale, ce système était déjà en usage plus de douze siècles avant l'ère chrétienne. Planude, moine du treizième siècle, est du même avis qu'Aben-Rajel. A la vérité, les caractères indiens sont un peu différents des nôtres, mais ils sont au nombre de dix comme les nôtres, et il en est un qui, de même que notre zéro, n'a par lui-même aucune valeur.

L'algèbre proprement dite fut connue de temps immémorial, dans l'Inde. C'est dans ce pays que les Arabes la trouvèrent et la transportèrent en Europe.

Dans l'algèbre indienne, selon M. Libri, *les inconnues* sont désignées par les initiales des noms des différentes couleurs, et les équations sont ordonnées suivant les puissances des variables. On y exprime les quantités irrationnelles par un signe spécial, et l'infini algébrique par l'unité sur le zéro $\frac{1}{0}$, ainsi que nous le faisons dans notre algèbre.

Sous le règne d'Al-Mamoun, un savant arabe, Mohammed-ben-Musa, composa une *algèbre populaire*, dans laquelle il avait résolu certaines questions par les méthodes indiennes.

Les premiers algébristes arabes ne paraissent pas avoir connu Diophante, car, de leur temps, cet auteur alexandrin n'était pas encore traduit. Ce fut dans les traductions de Diophante que les Arabes acquirent les premières notions de l'analyse indéterminée. Ben-Musa résolut les équations indéterminées des deux premiers degrés et quelques problèmes où une méthode d'élimination est appliquée.

Les traités indiens de Brahmegupta et de Bhascara renfer-

(1) Montucla. *Histoire des mathématiques*, tome Ier.

Digitized by Google

ment des recherches d'un ordre beaucoup plus élevé que toute la science algébrique des Grecs. La manière de déduire d'une seule solution toutes les autres solutions entières d'une équation indéterminée du deuxième degré, était connue dans l'Inde, depuis plus de dix siècles, lorsque Euler en Europe la découvrit pendant le siècle dernier.

M. Libri dit, au sujet de deux monuments de l'algèbre indienne, le traité de Brahmegupta et celui de Bhascara Acarya (traduits l'un par H. Colebrook en 1817, l'autre par Tayler en 1816) :

« On doit avouer, malgré tout notre orgueil occidental, que si ces ouvrages eussent été apportés soixante ou quatre-vingts ans plus tôt, même après la mort de Newton et du vivant d'Euler, ils auraient pu hâter parmi nous les progrès de l'analyse algébrique (1). »

Il est encore certain que, dans l'Inde, les savantes méthodes de l'algèbre furent appliquées d'une manière très-remarquable à la géométrie. Les Arabes s'occupèrent, à leur tour, de cette importante partie des mathématiques. Ils avaient probablement reçu des Indiens les ouvrages les plus profonds en mathématiques, mais leurs connaissances n'avaient pu s'élever tout d'un coup au degré qui était nécessaire pour les entendre, et il est possible que la décadence, chez eux, soit arrivée avant qu'ils eussent pu se mettre en état de les traduire (2).

Montucla reproche aux Arabes d'avoir porté, dans l'étude des sciences mathématiques, « un esprit servile. » Mais, avant de produire des œuvres originales, ne faut-il pas d'abord songer à s'instruire? Ne faut-il pas se mettre au courant des connaissances acquises? On court le risque, sans cela, de se consumer en efforts inutiles, pour découvrir de nouveau ce qui est déjà connu.

Au reste, Montucla convient que les Arabes eurent l'idée d'appliquer l'algèbre à la géométrie. Ils savaient résoudre les

(1) *Histoire des sciences mathématiques en Italie*. In-8°. Paris, 1838, tome Ier, p. 126.

(2) On n'a pas pu reconstruire l'ancien système astronomique des Indiens avec les vestiges incomplets qu'on en a recueillis. On sait seulement qu'ils calculaient par des méthodes fort simples le retour des éclipses et la durée de l'année solaire; que leurs *tables de sinus* ont été construites d'une manière fort ingénieuse, qu'ils ont connu les propositions fondamentales de la trigonométrie sphérique; en un mot, que très-anciennement, dans ces contrées, le développement des arts et des sciences a dû être beaucoup plus étendu que ne l'ont admis, sans aucun examen sérieux, Delambre et Lapiace. (Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, tome Ier, p. 133.)

Digitized by Google

équations d'un degré supérieur au deuxième, puisque un de leurs savants, Omar-ben-Ibrahim, avait publié un ouvrage ayant pour titre *Des Équations cubiques*, ou résolution des problèmes de la géométrie à trois dimensions (1).

Les livres indiens, que nous connaissons un peu par les travaux publiés de nos jours en Angleterre, sont remplis d'observations curieuses sur la physique, l'histoire naturelle et d'autres parties importantes des sciences. C'est en grande partie de l'Inde et de la Chine que les Arabes avaient tiré une foule de connaissances précieuses, qu'ils répandirent plus tard en Europe. Des missionnaires très-savants, qui ont habité la Chine pendant les deux derniers siècles, nous ont appris que, dès la plus haute antiquité, les arts et les sciences avaient reçu dans ce pays des développements immenses (2).

C'est de la Chine que nous sont venues les premières notions de l'imprimerie xylographique et de la gravure, l'art de fabriquer la porcelaine, le papier, les étoffes de soie, etc. Nous devons aux Chinois les puits forés, les semoirs mécaniques, les ponts suspendus, la boussole, l'idée de l'éclairage par le gaz, etc., etc. Les préjugés étranges qu'on s'est fait en Europe, sur les Chinois, empêchent de nous enquérir avec fruit des observations et des faits consignés dans leurs vastes encyclopédies. Au lieu d'entrer dans ces régions lointaines en guerriers qui menacent de porter partout le ravage et la destruction, ne vaudrait-il pas mieux se présenter seulement dans le but de s'y instruire dans la connaissance de leurs inventions industrielles et de leurs procédés de fabrication?

C'est dans les versions arabes de quelques livres de la Chine et de l'Inde que Roger Bacon, au treizième siècle, avait pris

(1) Delambre, en composant son *Histoire de l'astronomie*, qui, d'ailleurs, est une œuvre très-savante, s'était mis dans la tête qu'il n'existait aucune méthode, aucune science géométrique qui n'eût été tirée, directement ou indirectement, des ouvrages grecs. Il partit de cette idée pour rabaisser, au delà de toute mesure, la science des Chinois et celle des Indiens. Lorsque le traité de Bhramegupta, traduit et publié par Colebrooke, eut paru, on en parla à Delambre, lequel, pour n'avoir pas à se démentir ou à changer son opinion préconçue, refusa de jeter les yeux sur cet ouvrage. Si Montucla n'a pas mieux jugé que Delambre les Indiens et les Chinois, on ne peut du moins l'accuser d'avoir refusé, malgré l'évidence des faits, de rectifier un jugement mal fondé, puisque, de son temps, on ne connaissait pas encore en Europe le traité de Bhramegupta.

(2) *Lettres édifiantes, mémoires sur les Chinois*, etc.

Digitized by Google

l'idée de ces inventions merveilleuses dont il parle d'un ton si affirmatif en répétant plusieurs fois : « Ces choses-là ne sont pas de pures chimères, ce sont des réalités. Je connais les inventeurs. »

Les Chinois ont possédé la boussole vingt-sept siècles avant l'ère chrétienne, sous le règne de Tching-Wang. Klaproth a publié, sur l'invention de la boussole, un ouvrage où se trouvent cités les passages originaux des *Annales de la Chine*, intitulées *Tong-Kian-Kang*. Les Chinois ont même connu, bien avant les Européens, la déclinaison de l'aiguille aimantée.

M. Libri, dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie* (1), cite les ouvrages chinois qu'on peut consulter sur les anciennes découvertes. La description des ponts suspendus faits en chaînes de fer se trouve dans la relation d'un voyage au Thibet, entrepris en 518 (ère chrétienne) par trois religieux chinois. On lit dans le même ouvrage, que les secours publics contre l'incendie étaient organisés en Chine dans le onzième siècle. Les Arabes y avaient trouvé, dans le neuvième siècle, l'usage des postes et celui des passe-ports. Un historien persan décrivit avec détail, dans le quatorzième siècle, le procédé de l'impression chinoise. Ce fut par là sans doute qu'on eut en Europe l'idée de l'impression xylographique ou impression sur bois.

M. Libri s'arrête un peu sur le *Souan-fatong-tsong*, le seul traité chinois de mathématiques qui soit encore parvenu en Europe. Ce traité renferme l'arithmétique, la géométrie et un peu d'algèbre. Il en donne des extraits détaillés. Édouard Biot a donné aussi (2) de très-curieux détails, tirés du même ouvrage, sur le *triangle arithmétique* des Chinois, sur les notations qui sont en usage dans la Chine, pour indiquer les puissances, etc. C'est un livre élémentaire dans lequel on parle des procédés d'élimination, des équations du deuxième degré, des méthodes indiennes de Bhramegupta, etc.

Les premiers savants arabes avaient commencé par étudier l'astronomie des Grecs. Ensuite, aux connaissances qu'ils avaient acquises ils ajoutèrent successivement celles des Persans, celles qui leur vinrent de l'Inde et de la Chine, enfin le résultat

(1) Note 18 du tome Ier.
(2) *Journal des Savants*, mai 1835.

Digitized by Google

de leurs propres études et observations. Ils répandirent partout avec profusion les connaissances qu'ils avaient acquises. Dès le huitième siècle, dit Delambre, ils avaient déjà introduit leur astronomie en Espagne, et plusieurs savants arabes se distinguèrent depuis par leurs observations.

Halley et Bailly citent avec éloge Albategnius (Mohammed-ben-Giaber), prince arabe qui, dans le neuvième siècle, s'appliqua à donner aux travaux d'Hipparque et de Ptolémée un plus haut degré de précision. Il découvrit le mouvement de l'apogée du soleil, découverte dont l'importance sera mieux appréciée lorsque le fait du déplacement du soleil dans l'espace se trouvera établi sur des données plus larges et plus vraies qu'elle ne l'est encore.

Albategnius s'appliqua aussi à donner une détermination exacte de la position des étoiles. Lalande le met au nombre des vingt astronomes les plus célèbres qui aient jamais existé (1).

Parmi les plus habiles astronomes arabes, on cite Ebn-Jounis, qui vivait dans le onzième siècle. On lui attribue un grand nombre d'observations. On cite beaucoup d'autres astronomes arabes dont les ouvrages, qui peuvent exister encore, ne sont pas connus de nos jours, ou ne le sont que très-peu.

Cependant Hyde (2) cite un fait qui mérite d'être rapporté.

Il y avait, dit cet auteur, quatre mille ans, dans la Perse, que la durée de l'année solaire n'avait été vérifiée, lorsque le roi Melic-Shah assembla, dans son palais, tous les astronomes nommés et rétribués par l'État, et leur prescrivit de s'occuper spécialement de la correction du calendrier. Après avoir consacré à cette étude le temps qui était nécessaire pour obtenir, avec une approximation suffisante, le résultat demandé, l'astronome Omar-Cheyem déclara que, d'après les observations et les calculs, la durée de l'année solaire devait être de 365 jours 5 heures 48′48″. C'est la même durée, à trois ou quatre secondes près, que celle qui est admise dans notre calendrier actuel.

Dans la Tartarie, un petit-fils de Tamerlan, le prince Ulugh-Beigh, qui aimait et cultivait les sciences, particulièrement l'astronomie, fit dresser un catalogue des étoiles fixes, auquel il

(1) *Abregé de l'astronomie*, p. 22.
(2) *De Relat. veter. Pers.*, p. 209.

travailla lui-même avec les savants qu'il avait réunis autour de lui, dans Samarkande, la capitale de ses États (1).

Physique. — Les Arabes ne négligèrent pas la physique. Alhazen, dans le onzième siècle, composa un *Traité d'optique* en sept livres, dans lequel les lois de la réflexion et de la réfraction de la lumière se trouvent formulées. C'est par un effet de la réfraction atmosphérique, dit Alhazen, que nous apercevons les astres, quelques instants avant leur lever, lorsqu'ils sont encore au-dessous de l'horizon; et quelques instants après leur coucher, lorsqu'ils sont déjà sous l'horizon. C'est aussi par un effet de la réfraction que la lumière, en se décomposant dans les nuages, produit les teintes brillantes et variées que l'on remarque surtout le matin et le soir.

Les Arabes ont beaucoup écrit sur la physique, et surtout sur l'astronomie, mais la plupart de leurs traités spéciaux furent détruits lorsque les plus riches bibliothèques furent livrées aux flammes, soit en Orient, dans le temps des croisades et pendant les révolutions qui renversèrent la domination arabe, soit en Espagne, pendant la guerre d'extermination qui éclata entre les chrétiens et les Maures. Il n'y a pas longtemps qu'on a retrouvé la version manuscrite du livre d'Alhazen. On pourra découvrir des ouvrages du même genre, encore enfouis et ignorés, parmi les débris des anciennes bibliothèques.

Il a existé, dans la science du passé, plus de choses qu'on ne croit. Un savant moderne, Delambre, qu'on ne saurait accuser d'être trop prévenu en faveur de l'ancienne civilisation, va jusqu'à dire (2) que, d'après divers passages des livres arabes, on pourrait croire, non sans fondement, que les Arabes ont connu le moyen de mesurer le temps par les oscillations du pendule.

Les Arabes avaient composé des traités sur les diverses parties de la physique. M. Hoefer (3) cite un Arabe du dixième siècle, Salmana, qui avait écrit sur la météorologie, et dont

(1) Herbelot, *Bibliothèque orientale.*
Bailly, *Histoire de l'astronomie.*
Ulugh-Beigh, *Tabulæ longitudinis ac latitudinis stellarum fixarum, ex observatione Ulugh-Beighi, Tamerlani magni nepotis.*
(2) *Astronomie du moyen âge*, p. 9.
(3) *Histoire de la Chimie*, 1er vol., p. 278 et 326.

on a un traité manuscrit sur la *Grêle sphéroïde ou sphérique* (1). En parcourant la longue liste des ouvrages arabes, dans Hottinger (2) et dans Herbelot (3), on y lit les titres d'un grand nombre de traités d'astronomie et de tables astronomiques. « Mais, dit Delambre, nous ne possédons sur les travaux astronomiques des Arabes que des documents très-incomplets, parce que la plupart de *leurs ouvrages nous sont encore absolument inconnus.* » Selon Weidler (4), la seule bibliothèque d'Oxford conserve plus de quatre cents manuscrits arabes, remplis d'observations astronomiques.

Au nombre des connaissances dont les Arabes ont agrandi le domaine, il faut compter la géographie. Selon Sprengel (5), les califes, dans le cours de leurs conquêtes, ordonnaient à leurs généraux de construire des observatoires et de faire une description exacte des pays nouvellement conquis.

Les Arabes songèrent aussi, de bonne heure, à étendre leur commerce et à se mettre en relation avec tous les peuples civilisés. Ils entreprirent pour cela de grands voyages dans les diverses parties du monde. Selon Malte-Brun (6), ils allèrent, dès le huitième siècle, dans la Chine, où, de l'an 704 à l'an 715, un de leurs califes envoya des ambassadeurs. Dans le dixième siècle, un Arabe, nommé Massondi, fit une description des principales régions du globe, dans un ouvrage auquel il donna le titre singulier de *Prairies d'or et mines de pierres précieuses* (7). Vers le milieu du douzième siècle, le chérif Al-Edrisi, qui habitait la Sicile, composa ses *Récréations géographiques*. Cet ouvrage avait pour objet l'explication d'un globe en argent, pesant 800 marcs, que Roger, roi de Sicile, avait fait construire pour représenter la terre (8). Au treizième siècle, Kaswyny, que nous aurons bientôt l'occasion de citer comme naturaliste, ne pouvait évidemment composer son grand ouvrage sur *la Description de l'univers et l'histoire de ses*

(1) Manuscrit grec, Bibliothèque impériale, n° 2,249 (cité par M. Hoefer dans son *Histoire de la Chimie*, t. Ier, p. 278).
(2) *Bibliothèque orientale.*
(3) *Bibliothèque orientale.*
(4) *Histoire astronomique.*
(5) *Histoire des découvertes.*
(6) *Géographie universelle.*
(7) Notices et extraits manuscrits de la Bibliothèque impériale.
(8) (Hudson, *Géogr. des mines.* — Casiri, *Bib. arabico-hispana, Escurial.*)

habitants sans faire, en même temps, un véritable traité de géographie.

Dans le même siècle, Abdalla-Tif écrivit sa *Relation de l'Égypte*, ouvrage qui a été traduit par Sacy, et dans lequel on trouve une foule de remarques exactes et curieuses sur les productions de l'Égypte.

Dans le quatorzième siècle, un prince syrien, Abulféda, homme très-savant, écrivit sur les diverses parties des connaissances humaines. Les seuls de ses ouvrages qu'on ait publiés en Europe sont une *Histoire du genre humain*, depuis la création du monde jusqu'au quatorzième siècle de notre ère, et une géographie ayant pour titre : *Livre de la vraie situation des pays*. L'auteur commence son livre par un exposé du système géographique des Orientaux. Il traite ensuite de la description topographique et statistique des contrées et des villes. Il donne la longitude et la latitude des lieux principaux, etc.

Dans le même siècle, Ibn-Batouta, voyageur célèbre, part de Tanger, lieu de sa naissance, et parcourt successivement l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Tartarie, la Perse, l'Inde et la Chine. De retour en Afrique, il traversa l'Atlas et arriva à Tombouctou, ville longtemps cherchée par les modernes, et retrouvée au dix-neuvième siècle par Caillié.

Les Arabes ont dû écrire beaucoup de relations de voyages, beaucoup de descriptions géographiques, etc., mais il s'en est perdu une grande partie, et le reste est peu connu en Europe.

Chimie. — La chimie est une des sciences que les Arabes ont cultivées avec le plus de suite et de succès. On peut dire qu'ils en sont les créateurs. Geber est le premier chimiste vraiment digne de ce nom, par ses travaux, ses découvertes et ses écrits. C'est ce qui résultera des faits contenus dans la biographie spéciale de ce savant.

Ce sont les Arabes qui ont les premiers écrit des traités, des mémoires scientifiques sur les composés chimiques. C'est donc aux Arabes qu'il faut rapporter historiquement l'origine de cette science. L'alchimie et la chimie se confondaient dans ces premiers temps, dans ces premières tentatives faites pour rechercher la nature intime des corps. Geber est le premier

auteur qui ait laissé des écrits sur l'*Alchimie* ou sur la *Chimie;* on peut donc regarder historiquement les Arabes comme les créateurs de cette science.

Sciences naturelles. — En botanique, les Arabes ont largement puisé dans Théophraste et Dioscoride. Ils ont pourtant ajouté deux mille espèce de plantes à celles que Dioscoride avait décrites.

On doit aux Arabes l'usage de la rhubarbe, de la poudre de tamarin, du cassia, de la manne, des feuilles de séné, du mirobolan et du camphre. Comme ils préféraient beaucoup le sucre au miel, en usage chez les anciens, ils composaient avec cette substance des sirops, des juleps, des électuaires, etc.

La pharmacie était en grand honneur chez les Arabes. Le gouvernement en surveillait l'exercice avec un grand soin.

C'est encore aux Arabes que nous devons la connaissance des aromates.

La botanique, comme on le voit, était étudiée chez eux au point de vue de ses applications à la médecine et à l'agriculture.

On doit aux Arabes la connaissance de plusieurs plantes de la Perse, de l'Inde et de la Chine, qui étaient absolument inconnues aux anciens naturalistes grecs et latins.

Parmi les plus savants botanistes arabes, on cite particulièrement Alfarabi, sous lequel Avicenne avait complété ses études.

Alfarabi écrivit sur diverses parties des connaissances humaines, et on a de lui, sur la botanique, un ouvrage manuscrit. Dans cet ouvrage, l'auteur semble dire, comme nous le verrons plus loin, que *les plantes respirent par l'écorce et par les feuilles.* Il existe en manuscrit, dans la bibliothèque de l'Escurial, une espèce d'encyclopédie composée par Alfarabi.

Avicenne, Averroès, Sérapion, Mesué, El-Biruni, Abulcasis, etc., cultivèrent la botanique avec quelque succès. Mais, de tous les botanistes arabes, celui qu'on regarda comme le plus savant et le plus profond, c'est Ben-Beithar, dont les œuvres, non encore traduites, restent inutilement enfouies dans les bibliothèques de l'Escurial et de Paris.

Nous laissons dans l'oubli les productions arabes que les

savants du moyen âge ont ignorées ou ont négligé de traduire; cependant nous pourrions y trouver des documents précieux. Pour être à même d'apprécier les progrès de l'esprit humain, n'est-il pas nécessaire de connaître, dans le passé, les termes de comparaison qui, à chacune des grandes périodes de la civilisation, ont marqué le degré culminant auquel s'était élevée la science générale? Il y a certainement, dans la bibliothèque de l'Escurial, des ouvrages qu'il serait important de connaître. Pourquoi donc ne formerait-on pas, comme le firent les anciens califes, un collége de savants, suffisamment versés dans la connaissance des langues orientales, qui seraient chargés de traduire les livres les plus propres à nous instruire sur les arts et les sciences de l'ancienne civilisation? A lire nos prétendus traités d'histoire générale, il semble que, dans les temps anciens, l'humanité tout entière se soit résumée dans les Hébreux, les Grecs et les Romains. Si l'on veut que l'histoire devienne réellement instructive pour les générations futures, il faut en agrandir le cadre et sortir de l'antiquité rétrécie de Rollin et Barthélemy, c'est-à-dire voir autre chose chez les anciens que ce que nous enseignent l'*Histoire romaine* et les *Voyages du jeune Anacharsis*.

Mais revenons aux botanistes arabes. Ce Ben-Beithar, Africain d'origine, regardé, au treizième siècle, comme le plus profond et le plus savant botaniste, avait beaucoup voyagé en Asie et en Afrique. Au Caire, le sultan Saladin l'avait comblé de faveurs. Il jouissait d'ailleurs d'une immense réputation. Herbelot (1) dit que, pour marquer le degré éminent auquel il s'était élevé dans la connaissance des plantes, on lui avait donné la qualification d'*Aschab*, c'est-à-dire l'*herboriste*, le *botaniste* par excellence.

Ben-Beithar composa une *Histoire générale des végétaux rangés alphabétiquement*. Dans cet ouvrage, il traite avec détail de quelques espèces dont Pline et Dioscoride n'ont point parlé, et il suit une méthode différente de celles qui étaient alors en usage. Il traite aussi, dans un autre ouvrage, des propriétés médicinales des plantes et des animaux (2).

(1) *Bibliothèque orientale.*

(2) Pouchet, *Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou Albert le Grand et son époque*, page 174.

Digitized by Google

Sérapion, né à Damas, était médecin. On le compte au nombre des naturalistes, parce qu'une grande partie de ses œuvres est consacrée à la description des végétaux. Il vivait au dixième siècle. Il composa, sur les sciences médicales, un ouvrage d'une remarquable érudition dans lequel on trouve un résumé de tout ce que les Grecs et les Arabes avaient écrit avant lui sur cette matière.

En médecine, l'école arabe compte bien des noms célèbres. C'est ici qu'il faut citer les noms d'Avicenne, d'Averroès et d'Abulcasis.

Nous consacrerons une biographie spéciale à chacun de ces trois hommes, qui se sont rendus célèbres dans la médecine, la philosophie et l'histoire naturelle. Nous mentionnerons ici, en termes plus courts, un savant, dont le nom a brillé dans les fastes de la science arabe. Nous voulons parler de Kazwyny.

Kazwyny, dont le véritable nom est *Zacharia-ben-Mohammed-ben-Mahmud*, compilateur célèbre, était né à Kaswyn, ou Casbin, en Perse. Il vivait au treizième siècle. On ne connaît rien de sa vie. On a de lui un ouvrage intitulé : *Description de l'univers et de ses habitants.*

Kazwyny écrivit sur l'astronomie, sur la géographie, sur l'histoire naturelle. Il ne se proposait rien moins que d'embrasser l'ensemble de la création. Pour effleurer seulement les diverses branches des connaissances humaines, au point où elles étaient parvenues de son temps, il avait eu à lire, compulser, extraire des milliers de volumes, et à recueillir une quantité innombrable de faits. Il se livra à ce travail immense de lecture, imitant en cela Pline, le naturaliste romain, ce qui le fit surnommer le *Pline des Orientaux.*

Dans son traité des *Merveilles des créatures*, il traite d'abord de l'astronomie, et reproduit les *Chronologica et astronomica elementa* du Persan Alfragan. Dans la section suivante, il décrit les trois règnes de la nature. On trouve dans cet ouvrage des notions et des faits sur les animaux, sur les plantes et sur les minéraux, qui confirment la haute estime dont a joui Kaswyny dans le monde savant. Dans un chapitre, il traite des divers phénomènes atmosphériques, des météores, des aérolithes, des pluies de crapauds ou de grenouilles, etc.

Un genre d'utilité qu'on ne saurait contester à ses œuvres,

c'est d'avoir inspiré, dans une certaine mesure, le goût de l'étude à plusieurs générations.

Kaswyny admet une opinion qu'on avait déjà exprimée avant lui, savoir, que *les tremblements de terre, les sources, les mines* sont produits par des substances gazeuses, aériformes, qui s'agitent sans cesse dans le sein du globe, comme dans un immense laboratoire. Pour soutenir cette opinion, il entre dans des considérations géologiques d'une grande portée. Il parle du déplacement des mers, comme s'il connaissait déjà quelques-uns des phénomènes qui ont fait varier la configuration des continents en des temps reculés.

Voici une allégorie ingénieuse tirée de l'ouvrage de Kaswyny par M. Pouchet (1) :

« Un jour, dit Rhidhz (un génie), je passais par une ville fort ancienne. — Savez-vous dans quel temps fut fondée cette ville ! demandai-je à un de ses habitants. — Oh ! nous ne savons depuis quand elle existe, et nos ancêtres l'ont ignoré comme nous.

« Mille ans après, en passant dans le même lieu, je cherchai vainement la ville que j'y avais autrefois remarquée ; la place qu'elle avait occupée s'était couverte de végétaux, et j'y aperçus un paysan qui ramassait de l'herbe. — Savez-vous, lui demandai-je, comment a été détruite la ville qui existait anciennement ici dans le lieu où vous êtes ? — Quelle question me faites-vous là ! Cette terre a été toujours telle que nous la voyons en ce moment.

« Mille ans après, passant de nouveau par le même lieu, j'y vis un immense lac, une mer, et, sur le rivage, une compagnie de pêcheurs auxquels je demandai depuis quand la mer s'étendait jusque-là. Ils répondirent : — Un homme tel que vous devrait-il faire une pareille question ! Ce lieu a toujours été ce qu'il est (1). »

On ne peut douter, d'après cela, que les Arabes n'aient eu quelque idée des changements qui se sont effectués, et qui s'effectuent perpétuellement à la surface ou dans le sein du globe terrestre.

L'un des naturalistes arabes les plus célèbres fut El-Demiri, qui vivait au quatorzième siècle. Son véritable nom était Kemaledin-Abulbaca-Mohammed-ben-Issa. Dans son *Histoire des animaux*, ouvrage qui fut traduit en plusieurs langues de l'Asie,

(1) *Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou Albert le Grand et son époque*, p. 180.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

il a décrit plus de neuf cents espèces animales. On trouve dans son livre diverses notions qui ne sont pas sans intérêt.

Un médecin de Bagdad, Abdalla-Tif, se distingua, au treizième siècle, par l'exactitude avec laquelle il décrivit les animaux et les plantes de l'Égypte. Il eut la gloire de rectifier, dans l'ostéologie humaine, quelques erreurs de Galien (1).

Arrêtés par le Koran, qui enseigne aux vrais croyants qu'ils seront jugés après leur mort, et que, pendant leur jugement, ils devront se tenir debout en présence de leurs juges, les Arabes ne purent se livrer à l'étude de l'anatomie humaine. Disséquer un cadavre eût été un horrible sacrilége. Ils ne purent observer que les corps humains mutilés qui leur étaient offerts par le hasard. C'est ainsi qu'Abdalla-Tif, ayant trouvé un squelette rejeté de son sépulcre par un éboulement, fut mis à même de corriger, comme nous venons de le dire, quelques erreurs de Galien.

Les médecins arabes, en général, se bornèrent à copier l'anatomie de l'homme dans les Grecs et dans les Latins. Ne pouvant disséquer des animaux sans enfreindre les lois de l'islamisme, ils se livrèrent à l'étude de l'anatomie et de la physiologie animales. On attribue à Mesué un traité d'anatomie comparée (2); et à El-Kindi, qui composa, dit-on, plus de deux cents ouvrages, un traité de physiologie humaine.

Un autre savant arabe, Ben-Corah, originaire de la Mésopotamie, composa un ouvrage sur l'anatomie des oiseaux. Il écrivit aussi sur l'astronomie (3). El-Madchriti, de Madrid, composa un ouvrage sur la génération des animaux (4).

Tel est le tableau sommaire que nous voulions présenter, des travaux scientifiques des Arabes et des progrès des connaissances humaines en Europe, depuis la prise d'Alexandrie jusqu'au dixième siècle de notre ère. Nous avons dû nécessairement omettre beaucoup de détails qui auraient été ici sans objet. Pour s'initier d'une manière plus approfondie aux travaux

(1) Abdalla-Tif, *Relation de l'Égypte*, traduction de Sacy.
(2) Mesué, *Opera omnia*. Venise, 1562.
(3) Herbelot, *Bibl. orient.*
(4) D'Orbigny, *Dictionnaire d'histoire naturelle.*

Digitized by Google

scientifiques des Arabes, surtout dans l'astronomie et les sciences physiques, il faut consulter les ouvrages de Montucla (1) et de Bailly (2). Un professeur de l'Université, M. Sédillot, dans son *Histoire des Arabes* (3), a donné un résumé méthodique des savantes recherches consignées dans les ouvrages de Montucla et de Bailly.

Les Arabes, dit-on, n'ont eu ni l'esprit d'invention qui distingue les Hindous et les Grecs, ni la persévérance qui, dans les études d'expérience et d'observation, distingue les Chinois, ni ce genre de talent et d'industrie d'où résultent les inventions mécaniques. Mais est-il juste de comparer un peuple dont la civilisation a pu à peine se développer librement pendant quatre ou cinq siècles, avec des peuples qui ont eu des milliers d'années pour former et perfectionner tous les éléments de leur civilisation! C'est déjà beaucoup qu'ils aient eu le désir de tout apprendre et de tout expliquer : philosophie, grammaire, algèbre, géométrie, histoire naturelle, etc., et qu'ils aient répandu en Europe les inventions, les découvertes et les perfectionnements des anciens orientaux.

Mais il est temps de clore ce chapitre. Disons, en conséquence, comment se termina le vaste empire des Arabes et la civilisation brillante qu'il avait suscitée.

Dès le commencement du huitième siècle, la domination arabe s'était déjà étendue en Asie, en Afrique, en Europe, sur des contrées d'une immense étendue. Elle embrassait la Perse, la Palestine, la Syrie, l'Égypte et une partie de l'Espagne méridionale. Mais l'histoire nous apprend qu'un très-grand empire, rapidement formé, n'a jamais le privilége d'une longue durée. En 1492, après leur totale expulsion de l'Espagne par Ferdinand et Isabelle, les Arabes ne conservèrent, en Asie, que la contrée d'où étaient sortis leurs premiers chefs, c'est-à-dire la Mauritaine, ce qui leur a fait donner le nom de *Maures*. Déjà l'Égypte était tombée sous le joug des Mamelucks. En 1258, les Turcs, hordes qui tiraient

(1) *Histoire des sciences mathématiques*. 4 vol., in-4, t. Ier. Paris, an VII, 2e édit.
(2) *Histoire de l'astronomie moderne depuis la fondation de l'école d'Alexandrie*. In-4, t. Ier. Paris, 1785.
(3) In-18. Paris, 1854.

Digitized by Google

leur origine d'une tribu de Huns, s'établirent dans la Tartarie et dans la Perse. Ils prirent Bagdad, pendant que d'autres hordes s'emparaient de Damas, d'Alep et d'Iconium, qui déjà, en 1074, était devenue la capitale de Soliman Ier.

Les Arabes, en s'étendant beaucoup trop, s'étaient divisés de plus en plus. Leurs guerres civiles, et surtout leurs dissensions religieuses avaient, pour ainsi dire, assuré d'avance le succès des envahisseurs étrangers.

A ces diverses causes, qui arrêtaient le développement de la civilisation arabe, vinrent s'en joindre d'autres. Nous voulons parler des croisades.

Pendant au moins deux siècles, des bandes indisciplinées parties, non plus des steppes de la Sibérie, non des pays des Huns ou des Mongols, mais de notre Occident, allèrent s'abattre vers l'Orient, sur les diverses contrées où brillaient encore quelques restes de l'ancienne civilisation grecque ou arabe.

Ce fut sur des chrétiens mêmes que les croisés, conduits par Pierre l'Hermite, firent le premier essai de leurs armes. En Hongrie et en Bulgarie, ils débutèrent par des brigandages. Aussi furent-ils presque tous exterminés.

D'autres, au nombre de deux cent mille, arrivés sans chef jusqu'à Constantinople, pénétrèrent dans l'Asie Mineure, et ce pays devint leur tombeau. Comme les premiers croisés détruisaient tout sur leur passage, les populations entières, turques, grecques, arabes, juives, syriaques, se soulevaient en masse contre eux.

Il est évident qu'à partir de l'époque où l'on commença à redouter les invasions, le pillage, les luttes sanglantes et toutes les calamités de la guerre, on s'occupa moins, chez les Arabes et les autres Orientaux, d'élever le niveau des études, d'étendre les limites des sciences, de perfectionner tous les arts de goût, d'élégance et d'imagination. On songea avant tout à se mettre à l'abri des dangers et des maux dont on était perpétuellement menacé. Les Turcs qui, d'ailleurs, une fois établis, embrassaient l'islamisme, causaient moins de terreur que les croisés. On s'occupa, de préférence alors, de l'étude des moyens de guerre que la science pouvait fournir. C'est à cette époque que le *feu grégeois*, depuis si longtemps connu et em-

ployé comme moyen de guerre chez les Orientaux, prit un grand développement pendant les siéges et au milieu des combats.

Tandis que les études allaient s'affaiblissant de plus en plus dans la Syrie, la Perse et l'Égypte, elles se maintenaient en Espagne, où s'était formé un grand centre scientifique. Ce centre était Cordoue.

Cordoue, capitale de l'Andalousie, était une ville de plus de trois cent mille âmes. La célébrité de ses écoles de littérature, de science et d'arts, ses bibliothèques, ses musées, ses riches monuments, y attiraient, des diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, une multitude d'étudiants et d'étrangers.

Au commencement du douzième siècle, les Arabes possédaient encore, en Espagne, une partie de la Murcie, le royaume de Grenade et l'Andalousie. Mais bientôt Alphonse Raymond, roi des Asturies et de Léon, de Tolède et de la plus grande partie de la Castille, devenu plus puissant que les Maures, leur enleva Cordoue, Baeça, Calatrava, Jaen, Anjudar et Cadix.

Vers 1440, il ne restait plus aux Arabes, en Espagne, que le royaume de Grenade. L'armée du roi de Maroc, étant venue à leur secours, fut entièrement défaite.

Ferdinand *le Catholique* fut assez habile pour fomenter une guerre civile dans le royaume de Grenade, entre Alboacen, roi de Grenade, et Boabdilla, son neveu. Il soutint Boabdilla et fit alliance avec lui. Mais, Alboacen une fois mort, Ferdinand déclara la guerre à Boabdilla, le vainquit et mit fin, en Espagne, à la domination arabe.

On évalue à soixante-dix mille le nombre de familles qui abandonnèrent l'Espagne. Il y resta des provinces à moitié désertes, des villes dépeuplées, des chrétiens pauvres, sans arts, sans instruction, sans industrie, sans commerce. En revanche, il y avait l'*Inquisition*, que Ferdinand y avait introduite.

On a calculé que, pour recouvrer l'Espagne, il avait fallu livrer aux Maures trois mille sept cents combats, et l'on ne serait peut-être jamais parvenu à les vaincre s'ils avaient été parfaitement unis.

Avec la domination arabe s'éteignit un ordre de civilisation né, pour ainsi dire, avec elle. Les études furent suspendues partout. Les inquisiteurs livrèrent aux flammes non-seulement quantité de livres, mais jusqu'à des hommes et des femmes. Il

Digitized by Google

n'y avait nulle probabilité que la civilisation arabe pût renaître avec eux, ni même qu'une nouvelle civilisation d'un ordre différent parvînt à se former.

Expulsés de l'Espagne, les Arabes se retirèrent dans la Mauritanie. Ruinés et découragés, ils ne purent y porter que des souvenirs et de stériles regrets. Ni un peuple ni un individu ne recommence sa carrière.

Du tableau qui précède il restera, nous l'espérons, dans l'esprit de nos lecteurs cette idée que, pendant une partie du moyen âge, les lumières des sciences et des arts brillaient dans le seul Orient. Le génie arabe avait devancé le génie européen. Pendant les neuvième, dixième et onzième siècles, tandis que l'Europe était en proie à une ignorance universelle, l'immense empire arabe jouissait des bienfaits de la civilisation. Une partie de l'Asie, de l'Afrique était alors soumise aux califes. Le croissant brillait, à Grenade, au front de l'Alhambra, comme à Séville et à Cordoue. Depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux anciens empires de Darius et d'Alexandre, depuis la Perse et la Syrie jusqu'aux rivages du Maroc, depuis les sables du désert jusqu'au cercle fleuri des îles de l'Archipel grec, tout reconnaissait le prophète, et partout, dans ce périmètre immense, les arts libéraux répandaient leurs paisibles bienfaits. Les Maures fabriquaient et savaient teindre de magnifiques couleurs ces tissus brillants dont Venise, plus tard, leur déroba violemment le secret et garda le privilége. Chez eux les arts, les sciences et les lettres, chassés de l'Europe et des écoles de Constantinople par l'empereur Justinien, étalaient leur gloire et leur magie.

Quel contraste! Pendant qu'un baron de l'Allemagne ou de la France vivait dans une tourelle aux murs épais, soigneusement fortifiée, et mal éclairée par une lucarne armée d'un verre jaunâtre; pendant qu'un seigneur des républiques italiennes s'abritait derrière les énormes grilles de fer, ventrues et rebondies, qui barricadaient les fenêtres de son noir palais, les cités de Bagdad, de Fez, de Séville, Tolède et Cordoue étaient remplies de palais somptueux, où s'étalaient les merveilles réunies de l'industrie et des arts, et les rois maures enrichissaient Grenade de sa féerique Alhambra. En Espagne, au Maroc, à

Digitized by Google

Tunis, à Bagdad, on voyait des congrès de savants venir des contrées les plus éloignées, pour discuter sur les points controversés de la science, à l'époque où l'Allemagne et l'Italie ne songeaient qu'au moyen de se défendre des maux de la guerre civile et de la guerre étrangère. Des écoles comme celles de Cordoue comptaient un nombre prodigieux d'élèves, et le célèbre Averroès attirait à ses leçons tout un peuple d'élèves et d'admirateurs, au moment où l'Université de Paris commençait à peine à s'organiser.

Nous donnerons une idée plus précise de la science arabe en présentant la biographie de quelques-uns de ses plus illustres représentants. Les noms se pressent en foule quand on veut énumérer les savants arabes. Forcé de faire un choix parmi tant d'hommes éminents, nous choisirons ceux dont les noms ont jeté le plus d'éclat, c'est-à-dire Geber, Mesué, Rhasès, Avicenne, Averroès et Abulcasis.

GEBER

Geber ou *Yeber-Abou-Moussah-Djafar-al-Sofi* (1) était né à Haran, très-ancienne ville de la Mésopotamie, aujourd'hui entièrement ruinée, et que les Grecs désignaient sous le nom de *Carrhes*. Plusieurs souvenirs historiques se rattachent à cette ville. C'est de Haran que partit Abraham pour se rendre en Palestine. Crassus, général romain, se retira dans ses murs, après avoir essuyé une défaite à Ichna, village voisin de Carrhes (2).

Un savant historien arabe, Abulféda (*Ismael-Abulféda-ben-Nasser-al-Malec-al-Saleh*), prince de Hamah, en Syrie, qui vivait au treizième siècle après J.-C., dit, dans son *Histoire universelle*, que Geber était né à Haran, ville de la Mésopotamie, au huitième siècle de l'ère chrétienne. Abulféda ne nous donne, à la vérité, aucun détail sur la vie de Geber, ce qui tient au plan de son ouvrage. On sait que l'histoire politique et civile s'étend avec beaucoup plus de complaisance sur les guerres, les batailles, les intrigues politiques et les mœurs licencieuses des cours que sur les perfectionnements des sciences et des arts.

On doit accorder toute confiance au témoignage d'Abulféda, l'historien le plus savant de son siècle, et en outre, celui qui était le mieux placé, par son rang et par tous les moyens dont

(1) Il ne faut pas confondre Geber ou *Yeber* avec un mathématicien astronome nommé *Geber-Mohammed-ben-Aphla*, qui vivait à Séville au onzième siècle.

(2) Barbié du Bocage, *Géographie ancienne*.

Digitized by Google

GEBER ENSEIGNANT LA CHIMIE A L'ÉCOLE D'ÉDESSE

Digitized by Google

Digitized by Google

il disposait comme chef d'État, pour se procurer sur toutes les matières qui pouvaient l'intéresser des documents exacts.

Léon l'Africain dit que Geber était grec d'origine, et qu'après avoir embrassé le christianisme, il l'abandonna, pour se faire mahométan. Mais le nom de Geber, ou Yeber, semble indiquer plutôt, conformément au dire d'Abulféda, une origine persane, juive ou arabe; on ne saurait trop dire laquelle, à cause des modifications que la plupart des noms propres ont dû éprouver, pendant une longue période de siècles, en passant par différents idiomes.

Vers le temps où naquit Geber, la Mésopotamie, que les habitants du pays appelaient *Aram-Naharaïm*, ou *Syrie des rivières*, parce qu'elle se trouvait située entre l'Euphrate et le Tigre, était depuis un siècle sous la domination arabe, et les vestiges d'une ancienne civilisation, qui avait été savante dans quelques contrées de l'Asie Mineure, s'y étaient toujours conservés. Dans la ville d'Haran ou *Carrhes*, il avait existé, de temps immémorial, des écoles où l'on enseignait les parties élémentaires des connaissances humaines.

Ce fut très-probablement à Haran que Geber fit ses premières études.

Il commença à étudier à une époque où déjà, dans tous les pays placés sous la domination arabe, un véritable zèle pour la science enflammait les esprits et se communiquait de proche en proche. C'est, en effet, vers la fin du huitième siècle, ou dans les premières années du neuvième, qu'on vit commencer la brillante période de la civilisation orientale; et sous les règnes des califes Al-Manzor, Haroun-al-Raschid et Al-Mamoum, Bagdad, la brillante capitale de ces souverains, devenue le centre des connaissances humaines, remplacer Alexandrie, qui, sous les Ptolémée, avait été le grand foyer scientifique de l'Orient.

Haran n'était qu'une ville d'importance secondaire; mais elle était peu éloignée d'Edesse ou *Rhoa*, aujourd'hui *Orfa*, qui était la principale ville de la province.

Comme les nombreux ouvrages qu'on attribue à Geber supposent des connaissances étendues et variées, il nous semble naturel d'admettre qu'il commença ses études à Haran, où demeurait sa famille, et qu'il alla les terminer dans la célèbre école d'Edesse, qui n'était qu'à douze lieues de sa ville natale.

Digitized by Google

Nous avons dit, dans l'introduction qui précède, comment et dans quelles circonstances une école scientifique qui eut, en Asie, pendant plusieurs siècles, une grande célébrité, avait été fondée à Edesse, par les nestoriens. Là étaient enseignées, dans des cours publics, diverses langues, notamment le grec, le chaldéen, le syriaque, et par conséquent, avec les langues elles-mêmes, toutes les parties des connaissances humaines dont chacune de ces langues était la plus complète expression. C'est par l'école d'Edesse que les œuvres des plus savants philosophes de la Grèce s'étaient déjà propagées dans la Perse et dans la Syrie, lorsque s'y établit la domination arabe. Sous les califes, toutes les versions syriaques des œuvres scientifiques de la Grèce, traduites en arabe, se répandirent en Asie, en Afrique, en Europe, et pénétrèrent même bien au delà des vastes contrées sur lesquelles l'islamisme, empreint de la civilisation orientale, avait commencé à s'étendre.

Toutes les sciences de la Grèce, de l'Égypte et de la Chaldée se trouvaient alors, pour ainsi dire, réunies dans l'école d'Edesse. En effet, près de trois siècles auparavant, lorsque, en vertu d'un édit de Justinien, tous les grands établissements d'instruction publique, à Athènes, avaient été fermés, les professeurs et les élèves dispersés étaient allés chercher un refuge à Edesse. Un peu plus tard, lorsque le lieutenant de Mahomet, l'Arabe Amrou, se fut rendu maître d'Alexandrie et de toute l'Égypte, les professeurs et les étudiants, libres de demeurer en Égypte ou de se retirer en d'autres pays, allèrent, pour la plupart, chercher à Edesse un système complet d'enseignement, qu'ils ne pouvaient plus s'attendre à trouver dans Alexandrie.

Ainsi l'école d'Edesse, à l'époque où nous supposons que Geber s'y rendit pour continuer ses études, devait avoir une importance considérable, par le personnel de ses professeurs, par la grande affluence des étudiants qui lui venaient de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, par la quantité de livres chaldéens, syriaques, grecs, etc., que renfermait sa bibliothèque, enfin, par tous les moyens d'étude et d'investigation qui répondaient à l'état des connaissances humaines dans cette période de la civilisation égyptienne, chaldéenne, syriaque et grecque.

Le catalogue des ouvrages de Geber, tel qu'on le trouve dans la *Bibliothèque de Gessner*, donne une très-haute idée de l'éten-

due et de la variété des connaissances de ce savant arabe (1). Cardan met Geber au nombre des douze génies les plus subtils qui aient paru dans le monde. Boerhaave (2) parle de lui avec beaucoup d'estime. Boerhaave nous dit avoir trouvé dans les ouvrages de Geber la description de plusieurs expériences qu'on a présentées comme modernes. Paracelse, qui ne prodiguait pas ses éloges, l'appelle le *maître des maîtres dans la science chimique*. D'autres ont dit que Geber était bon astronome, qu'il corrigea plusieurs erreurs dans l'*Almageste* de Ptolémée, et même qu'il inventa l'*algèbre*. Il est impossible qu'un homme ait obtenu une telle célébrité scientifique, sans avoir fait preuve de génie, ou sans avoir acquis une érudition immense.

Les ouvrages de Geber supposent des études faites dans une grande et savante école. Or, vers la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième, nous ne voyons, dans les diverses parties du monde alors connu, d'autre grande école philosophique et littéraire que celle d'Edesse; car celles d'Athènes et d'Alexandrie n'existaient plus, et celle de Bagdad, destinée aussi à devenir un centre scientifique et littéraire, commençait à peine à se constituer. Ce n'est donc pas sortir des limites d'une induction raisonnable que de regarder Edesse comme le centre où Geber alla compléter ses études.

Il est même permis de présumer qu'il y passa une grande partie de sa vie, et qu'il y composa la vaste encyclopédie que représentent ses nombreux ouvrages.

Il est très-probable que Geber joignit l'enseignement oral à l'enseignement écrit; qu'il exposa ses théories en présence d'un nombreux concours d'auditeurs, et qu'il fut un des professeurs les plus éminents et les plus célèbres de l'école d'Édesse. Les savants arabes suivirent presque généralement la tradition des écrivains encyclopédistes grecs. Pythagore, Anaxagore, qui avait formé Périclès, Platon, Aristote, Théophraste, etc., avaient tous été professeurs. Les premiers savants arabes durent imiter de si grands modèles.

Le grand nombre d'ouvrages attribués à Geber fait supposer

(1) *Encyclopédie des sciences médicales.*
(2) *Institut de chimie.*

une existence longue et bien remplie. Il avait écrit, dit-on, cinq cents volumes sur la science chimique (1). Admettons que ces cinq cents volumes soient à peu près équivalents aux vingt et un volumes in-folio qui composent les œuvres d'Albert le Grand, on trouvera sans doute que c'est beaucoup. Il n'y a cependant à cela rien d'impossible, car l'école d'Édesse pouvait offrir à Geber des ressources au moins égales à celles dont Albert le Grand disposa plus tard à Cologne.

Il n'est pas impossible que Geber ait été à la tête de l'école d'Édesse, comme Albert fut, quatre ou cinq siècles plus tard, à la tête de celle de Cologne. Les analogies entre ces deux hommes célèbres nous paraissent nombreuses, mais de simples présomptions de notre part ne peuvent tenir lieu de documents précis.

Les jeux et les spectacles ne devaient pas manquer à Édesse, où les étudiants et les étrangers affluaient continuellement. Geber, dans sa jeunesse, devait y assister quelquefois, sans toutefois y consacrer d'autres moments que ceux qui sont indispensables au repos de l'esprit. Dans l'âge mûr, il se délassait, sans doute, par des entretiens familiers, avec ses élèves et ses collègues, dans les vastes galeries, ou sous les ombrages des bosquets et des jardins de la docte académie. La morale, la science chimique, les arts formaient le texte de ces entretiens. Le type de sa physionomie correspondait sans doute à son origine de Syrien-Arabe. Ce qui semble le confirmer, c'est qu'on a quelquefois surnommé Geber l'*Arabe*, et qu'il a toujours écrit en langue arabe.

Il existe un ouvrage de Geber qui permet de tirer quelques inductions touchant sa personne, son caractère, ses principes moraux : c'est celui qui est intitulé *Summa collectionis complementi secretorum naturæ*, qui se trouve à la Bibliothèque impériale de Paris.

Nous allons faire usage ici de quelques fragments qui ont été traduits par M. Hoefer (2).

Geber, énumérant les qualités personnelles qui sont indispensables pour aborder avec succès l'étude de la chimie, fait

(1) Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de la philosophie hermétique*. In-18. Paris, 1742, t. I, p. 79.

(2) *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 311-313.

évidemment entendre par là qu'il était doué lui-même de ces qualités.

« Il faut avant tout, dit-il, être sain d'esprit et do corps. Celui qui se laisse égarer par son imagination, par la vanité et par les vices dont elle est d'ordinaire accompagnée, est aussi incapable que le serait un homme aveugle et manchot de se livrer aux opérations de notre art. »

La conclusion que nous croyons pouvoir tirer de ces paroles, c'est que Geber, le maître des maîtres, était aussi sain de corps que d'esprit, et que, par une volonté forte, exerçant sur lui-même un empire absolu, il était parvenu à réprimer dans son âme les faiblesses de la vanité et les écarts d'une imagination ardente.

« Une grande patience et une profonde sagacité sont également nécessaires, ajoute-t-il. Lorsque nous avons commencé une expérience difficile, si les premiers résultats ne semblent pas répondre d'abord à notre attente, il n'en faut pas moins avoir le courage d'aller jusqu'au bout. Jamais on ne doit s'arrêter en chemin. Une œuvre inachevée est plus nuisible qu'utile aux progrès de la science. Il faut de la modération et du sang-froid. Jamais on ne doit, dans un accès de colère, détruire ce qu'on a commencé. Usez avec économie de vos ressources pécuniaires, afin de n'être pas réduit à vivre plus tard dans la misère, s'il arrive que vous ne parveniez pas à recueillir de vos travaux les fruits que vous en attendiez. La science chimique est ennemie de la pauvreté; pour se livrer à ce genre d'étude, il faut être opulent. »

On peut induire de là que la patience, la circonspection, la persévérance, la fermeté formaient les traits principaux du caractère de Geber.

Quant à l'étendue, à la profondeur, à la rare pénétration de son esprit et à la variété de ses connaissances, elles sont suffisamment prouvées par les parties de ses œuvres que nous connaissons. *Le fragment sur les triangles sphériques (Fragmentum de triangulis sphæricis)* annonce des études mathématiques poussées au delà des simples éléments. *Les livres sur les différents sujets qui se rapportent à l'astronomie (Libri de rebus ad astronomiam pertinentibus)* montrent que Geber n'était pas resté étranger à cette science difficile.

On ne peut guère douter que Geber n'ait fait quelques voyages pendant sa vie. Il est probable qu'il alla visiter les contrées qui, d'après la tradition de ce temps, passaient pour

Digitized by Google

avoir été le berceau de la chimie. L'histoire nous apprend que, dans l'antiquité grecque, les philosophes allaient recueillir au loin, chez les peuples réputés les plus instruits, des connaissances sur les arts et sur les sciences, qu'ils rapportaient ensuite dans leur patrie. Pythagore poussa ses voyages jusqu'aux confins de l'Inde. Il rapporta de l'Égypte et de l'Inde sa doctrine de la métempsychose. Thalès visita la Grèce et l'Asie Mineure. Solon, Platon et d'autres passèrent quelque temps en Égypte, etc. A partir du huitième siècle de notre ère, les Arabes suivirent cet ancien usage. Leurs philosophes et leurs médecins employaient plusieurs années de leur vie à voyager. Il serait extraordinaire que Geber n'eût jamais ressenti le désir de connaître d'autres pays que celui où il était né; mais nous n'avons pu découvrir aucun renseignement sur ce point.

Aucun auteur ne donne la date de la mort de Geber. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il mourut avant l'année 923. En effet, Rhasès, au dire d'Abulféda, mourut en 923. Or Rhasès et Avicenne citent souvent Geber comme leur maître. On peut en conclure que Geber mourut avant l'année 923.

Les œuvres de Geber sont un résumé de toutes les connaissances humaines au temps où vivait ce philosophe. Elles forment une véritable encyclopédie scientifique, comprenant divers travaux de l'antiquité qui, sans Geber, ne seraient pas sans doute parvenus jusqu'à nous.

Golius, savant professeur de langues orientales, possédait, en manuscrit, les écrits de Geber. Il en fit présent à la bibliothèque de Leyde, après en avoir publié une traduction latine.

Les bibliothèques du Vatican, de Leyde et de Paris renferment aujourd'hui un assez grand nombre de manuscrits arabes ou latins, extraits des œuvres attribuées à cet écrivain laborieux et fécond.

Voici, d'après M. Hoefer, la liste des manuscrits de Geber qui se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris : *Summa collectionis complementi secretorum naturæ*, — *Summa perfectionis compendium*, — *Testamentum*, — *Fragmentum de triangulis sphæricis*, — *Libri de rebus ad astronomiam pertinentibus*.

Tous ces manuscrits ont été imprimés, à l'exception du *Fragment* qui traite du triangle sphérique.

Dans sa *Somme de perfection de l'œuvre du maître (Summa perfectionis magisterii)*, on voit que Geber connaissait la combinaison des gaz *(spiriti)* avec les métaux.

« O fils de la doctrine! dit-il, si vous voulez faire éprouver aux corps des changements divers, ce n'est qu'à l'aide des gaz (esprits) que vous y parviendrez (*per spiritus ipsos fieri necesse est*). Lorsque ces esprits se fixent sur les corps, ils perdent leur forme et leur nature; ils ne sont plus ce qu'ils étaient. Lorsqu'on en opère la séparation, voici ce qui arrive: ou les esprits s'échappent seuls, et les corps où ils étaient fixés restent, ou les esprits et les corps s'échappent ensemble dans le même temps. »

Voilà un passage qui prouve que Geber avait une idée très-nette de la composition et de la décomposition chimique, et en même temps, la notion générale de l'existence des gaz.

On voit que, dans l'antiquité, toutes les connaissances humaines ont été plus développées qu'on ne le supose aujourd'hui.

Roger Bacon appelle Geber le *Maître des maîtres*.

Le savant historien de la chimie, M. Hoefer, dit :

« En lisant avec attention les ouvrages de Geber, on peut se convaincre qu'il n'était pas seulement compilateur, mais un observateur consciencieux, et avant tout modeste. La modestie qu'on aime tant dans les autres, Geber la possédait au plus haut degré (1). »

Geber ne croyait pas à la transmutation des métaux :

« Il nous est aussi impossible, dit-il (*Summa collectionis complementi secretorum naturæ*), de transformer les métaux les uns dans les autres, que de changer un bœuf en une chèvre. Car, si la nature emploie mille ans pour faire les métaux, pouvons-nous, en cela, l'imiter, nous qui vivons rarement au delà de cent ans!

« La température élevée que nous faisons agir sur les corps peut, il est vrai, produire quelquefois, dans un court intervalle, ce que la nature met des années à produire; mais ce n'est encore là qu'un faible avantage. »

« L'art ne peut pas imiter la nature en toutes choses; mais il peut et doit l'imiter autant que ses limites le lui permettent. »

Il adopte l'opinion très-ancienne qui voit dans les métaux des corps composés, renfermant du soufre et du mercure, aux-

(1) *Histoire de la Chimie*, tome Ier, page 311.

quels il ajoute l'arsenic. Ces deux ou trois éléments, en se combinant, dans des proportions variées, forment les divers métaux.

Geber, comme nous l'avons déjà dit, parle des expériences faites sur les gaz; mais, sur cette matière, il est bref et obscur.

Il décrit successivement le soufre, l'arsenic, le mercure, l'or, l'argent, le plomb, l'étain, le cuivre, le fer. Il passe, après cela, à une série d'opérations telles que la *sublimation*, la calcination, la distillation, la dissolution, la fixation, etc. M. Hoefer, dans son *Histoire de la Chimie*, a donné une analyse rapide de ces différentes opérations décrites par Geber.

Dans le traité qui a pour titre *Liber investigationis*, Geber décrit, d'après des expériences qu'il a faites, la préparation de la pierre à cautère (potasse caustique); du sel ammoniac, connu du temps de Pline et de Dioscoride; du sel d'urine, etc.

Dans le traité de l'*Alchimie*, il traite de l'eau régale, de la pierre infernale, du sublimé corrosif, du précipité rouge, du foie de soufre, etc.

Il est difficile, sinon impossible, de distinguer les découvertes dont l'honneur doit revenir incontestablement à Geber, de celles qui appartiennent à d'autres. Est-ce à Geber que nous devons la découverte de l'acide azotique et de l'eau régale, dissolvants précieux des métaux? Avant son traité *De Alchimia*, aucun écrivain n'avait parlé de cette découverte, que M. Hoefer regarde comme aussi importante que celle de l'oxygène.

Nous croyons que Geber n'a pas plus découvert la préparation de l'acide azotique et de l'eau régale que Roger Bacon n'a découvert la poudre à canon. Il est une foule de connaissances dont l'origine se perd dans la nuit des siècles. Si les anciens livres de la Chine et de l'Inde avaient été traduits; si les Égyptiens avaient laissé sur les diverses parties des connaissances humaines des traités qui fussent intelligibles pour nous, nous y verrions peut-être avec étonnement que la chimie n'est pas aussi récente qu'on le pense.

Dans la Chine, dans l'Inde et en Egypte, on s'était occupé, dès les temps les plus reculés, de recherches sur les corps, c'est-à-dire de chimie. Lorsque les Arabes eurent commencé à porter sérieusement leur attention sur les arts et les sciences, ils

durent, en voyageant dans ces divers pays, y recueillir des quantités innombrables de faits, de recettes pharmaceutiques, ainsi que divers procédés de composition et de décomposition chimiques. Ce n'était pas encore la science, mais c'étaient les matériaux qui devaient servir à la former. Il est évident que, dans une science quelconque, pour être en état d'établir des principes et de formuler des lois, il faut commencer par recueillir et étudier les faits.

Geber doit être considéré comme le père de la chimie, dans l'ordre historique, puisque c'est le premier écrivain qui nous ait laissé un ouvrage de chimie intelligible pour nous.

Digitized by Google

MESUÉ

Mesué (*Abou-Zakaria-Yahiah-ben-Masouïah*), appelé communément *Jean*, était né à Khouz, bourg dans le voisinage de l'antique Ninive, vers l'an 776 après Jésus-Christ. Son père, Georges Masouïah, était un nestorien, employé comme préparateur à l'école médicale de Dchondchapour, en Perse (1); sa mère, une esclave chrétienne sarmate, nommée Risalet.

Georges Masouïah étant venu s'établir à Bagdad, son jeune fils commença des études théologiques sous Timothée, patriarche de Bagdad, dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Mais les facilités que Bagdad, centre scientifique d'une si grande importance, offrait au jeune homme pour se livrer à tous les genres d'études le firent changer d'avis.

Mesué trouva un protecteur dans son coreligionnaire Gabriel-ben-Baktéja, médecin du calife Haroun-al-Raschid. Ayant pris goût pour la médecine, il finit par s'y adonner entièrement.

Bientôt sa réputation effaça celle de son maître. Il ouvrit une école, d'où sortirent un grand nombre de médecins habiles.

La réputation de Mesué ne cessant de s'étendre, le calife Haroun-al-Raschid désira l'avoir auprès de lui.

Loin de s'opposer à ce désir, Gabriel-ben-Baktéja encouragea le calife à s'attacher Mesué.

Haroun-al-Raschid, dans une audience solennelle, reçut avec la plus grande distinction le savant médecin qui remplissait Bagdad du bruit de ses talents. Haroun-al-Raschid attacha

(1) *Biographie générale* de Firmin Didot, article *Mesué*, par Ch. Rumelin.

Digitized by Google

MUSIC

LE CALIFE HAROUN-AL-RASCHID REÇOIT AVEC HONNEUR JEAN MESUÉ A BAGDAD

Digitized by Google

à sa personne Mesué, qui, à partir de ce moment, ne quitta plus la cour de Bagdad.

Il fut chargé d'accompagner Al-Mamoun, fils d'Haroun-al-Raschid, dans la province de Khoraçan, dont ce prince était vice-roi.

A la mort du calife Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun, son fils, lui succéda, et conserva toute sa faveur à Mesué, qui devint son médecin en titre.

La carrière de Mesué fut également brillante dans la littérature et dans les sciences. Comme il possédait parfaitement les langues grecque et syriaque, il fut chargé de diriger les nombreux traducteurs que les califes entretenaient à leurs frais, pour faire passer dans la langue arabe les productions scientifiques des Chaldéens et des anciens Grecs. On traduisit, à cette époque, beaucoup de livres qui provenaient de la grande bibliothèque d'Alexandrie. C'est alors que les ouvrages d'Aristote et de Galien furent pour la première fois traduits en arabe.

Mesué écrivit sur la médecine et la pharmacie des ouvrages qui, durant plusieurs siècles, eurent une grande autorité dans l'Orient et dans nos écoles du moyen âge.

Il conserva son rang de premier médecin sous six califes, depuis Haroun-al-Raschid jusqu'à Motawak-Kel, malgré les intrigues de son ancien patron, devenu son rival, Gabriel-ben-Baktéja, et de Selameweih-ben-Bega, qui fut un moment médecin du calife Motasem.

Le savant médecin de Bagdad mourut l'an 855 après Jésus-Christ, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait ordonné, par son testament, de faire porter son corps dans le village de Khouz, où il était né.

Mesué est surtout connu dans notre littérature médicale par sa *Pharmacopée générale*, véritable traité de matière médicale, qui est resté longtemps classique, et qui a servi de guide à la pharmacie du moyen âge. Mais il ne fut pas seulement un auteur de premier ordre dans la matière médicale ; il fut médecin célèbre, et en même temps, littérateur éminent. Il joignait à la connaissance de l'astronomie celle de la langue arabe et des littératures grecque, syriaque et persane. On n'a traduit qu'un petit nombre de ses écrits, qui ont porté sur les sciences les plus diverses. Plusieurs de ses traités, soit en arabe, soit dans des

Digitized by Google

traductions hébraïques, sont disséminés dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Jacques Dubois (Sylvius) publia à Venise, en 1562, la traduction de deux ouvrages de Mesué, faite sur l'hébreu. La traduction latine du *traité de matière médicale (De Re medica libri tres)* fut publiée à part, à Lyon, en 1548. En 1550, on publia son *Receptorium antidotarii.*

M. Ch. Rumelin, dans l'article de la *Biographie générale* de Firmin Didot, donne, comme il suit, la liste des ouvrages de Mesué :

De la Surveillance (espèce d'hygiène); — *De la Perfection en médecine;* — *Des Fièvres;* — *Des Aliments;* — *Des Saignées;* — *Des Ventouses;* — *Les Grands Pandectes de la médecine;* — *Commentaire* des grands Pandectes; — *De l'Amélioration des aliments;* — *Des Vers dans l'estomac;* — *Des Guérisons heureuses;* — *Les Petits Pandectes en* Kenasch; *Des Purgatifs;* — *Des Bains;* — *De la Diarrhée;* — *Des Moyens anticéphalalgiques;* — *Des Remèdes constipants;* — *Des Raisons qui défendent de donner des remèdes aux femmes enceintes dans certains mois de la grossesse;* — *Des Médecines à donner aux femmes qui ne deviennent pas enceintes;* — *De l'Eau d'orge;* — *De la Bile noire;* — *Des Catarrhes;* — *De la Manière de tâter le pouls;* — *Des Dents et des cure-dents;* — *De l'Amélioration des purgatifs;* — *Des Coliques;* — *Des Scrupules du médecin;* — *Pharmacopée générale;* — *Traité d'Anatomie;* — *Traité de l'Amélioration des races ovines en vue du lait.*

Il ne faut pas confondre le célèbre médecin de Bagdad dont nous venons de parler avec un autre Jean Mesué, médecin arabe qui vécut plus tard et mourut en Égypte en 1018.

Jean Mesué, fils d'Hamek, surnommé *Mesué le Jeune,* était né dans la Mésopotamie. Disciple d'Avicenne et enveloppé dans la disgrâce de son maître, il se réfugia d'abord à Damas, puis en Égypte. Il a écrit en arabe un *Traité des emplâtres, des onguents et des sirops,* dont on possède une traduction hébraïque, mais qui n'a rien de commun avec la *Pharmacopée générale* de son illustre homonyme.

Digitized by Google

RHASÈS DANS SON LABORATOIRE DE CHIMIE, A BAGDAD

RHASÈS

Rhasès, *Rasès*, ou, comme l'écrivent la plupart des biographes, *Razi* (*Mohamed-Abou-Bekar-Ibn-Zacaria*), était né vers 840 de notre ère, à Ragæ ou Ragès, grande ville du Khoraçan, située à l'orient d'Ecbatane, aujourd'hui en ruines, sous le nom de Ray, en Perse (1).

Au neuvième siècle, la ville de Ragès (anciennement connue sous le nom d'*Europus*, par les Macédoniens, et sous celui d'*Arsacia* par les Parthes) (2) était une des plus importantes du Khoraçan. Avant la naissance de Razi ou Rhasès, elle possédait une académie et des écoles, où l'on enseignait la philosophie, la médecine et les beaux-arts.

Razi fut placé, très-jeune encore, dans une de ces petites écoles appelées chez nous *primaires*. Il y apprit d'abord à lire, à écrire, à compter.

Son père, Zacharias, qui, d'après Léon l'Africain, était un marchand établi à Ragès, le destinait au commerce. Mais le jeune homme, en grandissant, prit du goût pour les arts d'imagination et de sentiment. Il s'attacha surtout à la musique, art qui a toujours eu beaucoup d'attrait pour les Persans.

Ce goût, qui ordinairement se lie aux plaisirs et aux amusements les plus frivoles, menaçait de l'entraîner dans un genre

(1) Barbié du Bocage, *Géographie ancienne.*
(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

de vie capable d'éteindre ses rares facultés intellectuelles. Il s'arrêta heureusement sur cette pente fâcheuse.

Il touchait à sa vingtième année, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait encore acquis d'autre talent que celui de bien jouer de la flûte. Ce n'était pas assez pour se faire, dans le monde, une position avantageuse. Cette certitude lui inspira la résolution de faire des études sérieuses.

Il commença par la philosophie, qui embrassait alors les principes généraux de toutes les connaissances humaines : mathématiques, physique, astronomie, histoire naturelle, morale, etc. Tout cela probablement était fort élémentaire, fort incomplet, mais beaucoup moins borné qu'on ne pourrait le supposer. C'est par l'étude de la philosophie, dans les écoles arabes, qu'on se préparait à l'étude de la médecine, comme cela s'était pratiqué dans l'école d'Hippocrate.

L'histoire a conservé le nom du professeur par lequel Rhasès fut initié dans l'art de guérir : il s'appelait Tabri (1).

Léon l'Africain fait voyager Razi dans la Syrie, en Égypte, en Espagne. Il prétend même qu'il fit à Cordoue un assez long séjour et qu'il y acquit de la réputation. On peut regarder comme vrai le récit de Léon l'Africain, car les médecins arabes, à l'exemple des médecins et des philosophes grecs, avaient adopté l'usage de voyager pendant leur jeunesse, avant de se fixer dans leur patrie ou dans un autre pays. L'activité d'esprit et la vivacité d'imagination qui distinguent Rhasès rendent ses voyages encore plus vraisemblables.

Un érudit moderne, Fabricius (2), les regarde comme douteux, parce que Léon l'Africain fait quelquefois, des anachronismes dans ses récits. Mais un fait peut être très-exact, bien que l'auteur qui le rapporte se trompe sur la date qu'il lui assigne. Les erreurs de chronologie abondent chez les premiers écrivains de la Grèce. Sans vouloir justifier, d'une manière générale, les fautes dans lesquelles a pu tomber Léon l'Africain, nous ferons remarquer qu'il existe différents systèmes de chronologie; que telle date, vraie par rapport à l'un, est inexacte par rapport à l'autre ; et que, si l'on remonte, à par-

(1) *Encyclopédie des sciences médicales.*
(2) *Bibliothèque grecque*, t. XIII, page 266.

tir d'une certaine époque, la série des temps historiques, on n'est fondé, en fait de dates, à regarder comme certaines que celles que Newton et Cassini ont rétablies par des vérifications astronomiques.

Malgré Fabricius et les biographes qui répètent ses dires, nous croyons que les voyages de Razi sont vrais. Léon L'Africain n'en a parlé sans doute que d'après quelque document arabe qui a disparu depuis, détruit, comme l'ont été une foule d'autres, ou seulement égaré dans le coin poudreux de quelque vieille bibliothèque.

A son retour d'Espagne, Razi, après avoir traversé l'Égypte et l'Assyrie, s'arrêta à Bagdad.

Nous avons déjà dit que Bagdad était, à cette époque, un des centres principaux des connaissances humaines. Le calife Haroun-al-Raschid ne s'était pas borné à l'agrandir et à l'embellir. Il avait augmenté sa bibliothèque, ainsi que le nombre des instruments nécessaires pour étudier l'astronomie, la physique, la chimie. Il avait réuni auprès de lui les hommes les plus savants parmi les Orientaux. Secondé par eux, il avait organisé une académie et des écoles.

Rhasès, riche des connaissances qu'il avait acquises par ses voyages, non-seulement dans l'art de guérir, mais dans les sciences naturelles, arrivait donc à Bagdad dans un temps où le savoir s'y trouvait en grande estime. Les moyens d'accroître ses connaissances se présentaient dans cette ville, naturellement et comme d'eux-mêmes. On y trouvait des réunions de savants de divers pays, une riche bibliothèque, des laboratoires de chimie. un observatoire d'astronomie, et dans le palais du prince, de vastes salles, où des savants étaient sans cesse occupés à traduire les ouvrages scientifiques de l'antiquité grecque.

Rien n'était plus facile à Bagdad que de se faire connaître et d'obtenir un emploi, si l'on avait de l'érudition et du talent dans un genre quelconque, ou si l'on était doué d'un certaine habileté dans la pratique des arts. Il suffisait de s'adresser au prince lui-même, et de lui exprimer le désir ou le besoin qu'on avait d'être utilement occupé.

C'est ainsi que dut s'y prendre Rhasès pour obtenir un emploi qui le mit à même de donner des preuves de capacité.

Lenglet-Dufresnoy, dans son ouvrage sur l'*Histoire de la*

Digitized by Google

philosophie hermétique, dit que Rhasès fut placé à la tête du fameux hôpital de Bagdad, et qu'en cela on le préféra aux plus habiles médecins. Il est probable que, dans une sorte de concours, où l'on vit figurer plusieurs médecins renommés, il eut le bonheur de l'emporter sur tous ses concurrents.

Léon l'Africain raconte une anecdote assez curieuse qui expliquerait d'une manière romanesque l'arrivée de Rhasès à Bagdad. Nous allons rapporter cette histoire, sans nous laisser arrêter par le discrédit où est tombé cet écrivain. Nous avons déjà dit que l'on accuse Léon l'Africain, dans le monde des érudits (1), d'avoir fait d'impardonnables erreurs de mœurs et de dates; mais cela ne prouve pas qu'il se soit trompé en tout et toujours.

Razi, dit Léon l'Africain, passant un jour dans les rues de Cordoue, rencontre des gens assemblés autour d'un homme qui paraissait mort. Il approche, il s'informe, il examine. On lui apprend que cet homme qui, peu d'instants auparavant, offrait toutes les apparences de la santé, est tombé tout à coup dans la rue.

Razi se fait aussitôt apporter plusieurs petites baguettes de bois, qu'il distribue aux personnes qui l'entourent, et il prie qu'on veuille bien l'imiter. Il se met alors à frapper sur toutes les parties du corps, et notamment sur la plante des pieds, l'homme étendu par terre. Les assistants, munis de baguettes, imitent Razi.

Au bout d'un quart d'heure, l'homme qui d'abord avait paru inanimé commence à faire quelques mouvements; et quelques minutes après il revient à lui. La foule aussitôt de crier au miracle!

Cette cure d'un genre nouveau fit beaucoup de bruit. Le calife de Bagdad, Al-Mansor, qui avait des correspondances dans tous les pays arabes, en entendit parler. Jugeant que Razi devait être un homme de mérite, il le fit inviter à se rendre à sa cour.

Razi part, arrive à Bagdad, et se présente chez le calife, qui lui fait le plus aimable accueil.

« Je savais déjà, dit-il, que tu es un excellent médecin, mais je ne te croyais pas capable de ressusciter les morts.

(1) Fabricius, *Bibliothèque grecque*, t. XIII, p. 266.

Digitized by Google

— Seigneur, répondit Razi, j'avoue que j'entends la médecine ; mais je ne sais pas rendre la vie aux morts. C'est là l'œuvre de Dieu. Quant au traitement que j'ai employé avec tant de succès dans Cordoue, je ne l'avais appris ni d'un maître ni dans un livre de médecine. Voici comment j'en ai acquis la connaissance. Nous étions partis plusieurs en caravane, pour aller de Bagdad en Égypte. Quelques Arabes, gens de qualité, s'étaient joints à nous. Chemin faisant, l'un d'entre eux, comme frappé d'un coup de foudre, se laisse tomber de cheval. Aussitôt un vieillard de notre troupe met pied à terre, coupe une poignée de verges, et nous les distribue, en nous recommandant de l'imiter dans ce qu'il allait faire. Ce fut dans cette circonstance que j'appris ce genre de traitement médical, que j'ai appliqué dernièrement en Espagne. Tout le mérite de ma cure s'est réduit à bien voir que le cas du citoyen de Cordoue était exactement le même que celui où s'était trouvé l'Arabe de notre caravane. »

Ce récit simple et modeste plut au calife et accrut son estime et son admiration pour Razi.

« Le pays où tu voudras te fixer, lui dit Al-Mansor, pourra se vanter de posséder en toi un Galien.

— L'expérience, répliqua Razi, vaut mieux que le médecin. »

Les faits et les opinions, souvent contradictoires, qu'on a recueillis dans différents auteurs arabes, sur la vie de Rhasès, sont bien difficiles à concilier. L'impossibilité absolue de suivre l'ordre des temps et de classer convenablement les faits, quand on n'a aucune date précise, les diverses manières dont souvent le même nom propre se trouve écrit, et le même fait raconté, sont des causes fréquentes de confusion ou d'obscurité dans les biographies des savants arabes.

Suivant quelques auteurs, Rhasès, malgré son extrême pauvreté, aurait fondé un hôpital à Ragès, sa ville natale. Plusieurs biographes l'affirment, entre autres M. Florian Pharaon (1). Peut-être eut-il, pour cela, recours à ce qu'on appelle aujourd'hui des *souscriptions*.

Razi était connu comme naturellement bon, généreux, compatissant, dévoué au service des pauvres, et faisant une com-

(1) Nouvelle *Biographie générale* de Firmin Didot.

plète abnégation de ses propres intérêts, lorsqu'il s'agissait de soulager les souffrances d'autrui. Il put user de l'ascendant que sa grande réputation lui donnait sur quelques-uns de ses compatriotes, pour les décider à faire quelques sacrifices en faveur des pauvres, et obtenir d'eux les fonds nécessaires pour fonder un hôpital. Abulféda assure que Rhasès fut comme l'*iman* ou le coryphée des savants de son temps, et que partout où il paraissait, il était signalé comme un homme doué des talents et des qualités les plus rares.

Ce fut probablement à Bagdad, où l'on disposait des plus complets moyens d'étude qui existassent alors dans les contrées occidentales de l'Asie, que Rhasès écrivit la plus grande partie de ses ouvrages. Lenglet-Dufresnoy compte jusqu'à deux cent vingt-six traités sur la médecine, composés par ce docte philosophe (1).

On croit que Razi avait puisé dans les ouvrages grecs ce qu'il écrivit sur la médecine et sur la chimie. C'est du moins ce que Freind a entrepris de prouver dans son *Histoire de la médecine.*

Razi quitta Bagdad, pour se rendre auprès du prince Al-Mansour, qui gouvernait le Khoraçan. Ce prince accueillit avec bienveillance un traité sur l'*Alchimie*, que Razi lui présenta, et pour l'en récompenser, il lui fit donner mille pièces d'or.

L'Arabe Ibn-Khalkan raconte à ce propos une anecdote fort suspecte, qui a été reproduite par M. Reinaud, dans la *Biographie universelle de Michaud.*

Razi ayant reçu les mille pièces d'or en récompense de son ouvrage sur l'*Alchimie*, Al-Mansour lui parla ainsi :

« Tu as fait un livre qui est fort curieux, sans doute; mais cela ne suffit pas. Je voudrais te voir répéter les belles expériences que tu décris si bien, et juger par moi-même des résultats obtenus.

— Il me sera aisé de vous satisfaire, répondit Razi, si vous voulez bien me procurer tous les ustensiles, tous les ingrédients, toutes les substances qui me sont pour cela nécessaires.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le prince. Fais toi-même les commandes aux fabricants, aux ouvriers, aux marchands; je me charge de payer tous les frais. »

(1) *Histoire de la philosophie hermétique.*

Quand tout fut prêt, Razi se mit à l'œuvre; mais ce fut en vain: aucune expérience ne réussit. Alors le prince furieux lui dit :

« Je n'aurais pas cru qu'un docteur tel que toi prît plaisir à se faire l'artisan du mensonge. Je t'ai fait donner mille pièces d'or pour ton livre; il est juste que je te récompense maintenant pour tes expériences. »

Alors Al-Mansour prit le livre, et en fit donner des coups sur la tête à Rhasès, jusqu'à ce que le livre se trouvât réduit en lambeaux détachés et dispersés.

L'auteur arabe ajoute que ce fut à la suite de ce traitement que Razi fut atteint de cécité (1).

Il est probable que cette histoire a été inventée et propagée par de médiocres médecins, jaloux de la réputation de Razi. Que Razi eût rapporté dans son livre certaines opinions des alchimistes sur la transmutation des métaux, et que, pour satisfaire la curiosité du prince, il eût essayé de vérifier ses assertions par des expériences qui ne réussirent point, il n'y a là rien d'impossible. On ne peut mettre en doute qu'il n'eût étudié avec soin les auteurs célèbres qui, longtemps avant lui, avaient traité de la chimie. Il connaissait certainement ce passage de Géber, qui se trouve dans sa *Summa perfectionis magisterii* : « Il nous est aussi impossible de transformer les métaux les uns dans les autres, qu'il nous est impossible de changer un bœuf en une chèvre. Car, si la nature emploie l'espace de mille ans pour faire les métaux, pouvons-nous prétendre à en faire autant, nous qui vivons rarement au delà de cent ans? » Comment Razi, après cette opinion exprimée par *le maître des maîtres*, eût-il entrepris d'opérer, en quelques heures, une transmutation métallique?

Une autre invraisemblance que renferme l'anecdote rapportée par Ibn-Khalkan est relative à Al-Mansour, qu'elle nous présente comme un prince à peu près barbare. Or, à cette époque surtout, les califes, qui, en général, étaient des hommes d'un esprit éclairé, accordaient beaucoup de considération aux savants, et se montraient envers tout le monde justes, bienveillants et polis.

(1) *Biographie universelle* de Michaud et *Biographie générale* de Firmin Didot.

Il est vrai que Razi, dans sa vieillesse, devint aveugle; mais ce ne fut point par suite du prétendu mauvais traitement que lui avait infligé Al-Mansour. Des écrivains sérieux attribuent sa cécité à une cause toute différente. Il fut affecté de la cataracte.

C'est ce qui paraît résulter du fait suivant que rapporte l'écrivain arabe Abulfarage.

« Razi, devenu aveugle, dit Abulfarage, fit appeler un oculiste. Le praticien examina les yeux du médecin, et reconnut, ou du moins prétendit reconnaître la cause de la cécité; il déclara qu'une opération était nécessaire et proposa de la faire.

« — Soit, répliqua Razi! Mais je n'y consentirai qu'à une condition, c'est que vous commencerez par me faire très-exactement d'avance la description anatomique de l'œil.

« L'oculiste s'étant montré tout à fait incapable de satisfaire sur ce point Razi, celui-ci le renvoya en lui disant :

« — Un homme qui ignore ces détails ne mérite pas de me traiter. D'ailleurs j'ai si bien vu le monde et j'en suis si dégoûté, que je puis, sans trop de regret, renoncer à le revoir. »

Ces dernières paroles, si elles sont vraies, portent l'empreinte des souvenirs amers qu'une vie, souvent triste et agitée, avait laissés dans l'âme de notre savant. Il avait dépensé en voyages, en achats de livres, en expériences chimiques, le peu de bien qu'il avait reçu de sa famille. Ensuite, comptant sur les ressources que le travail devait lui donner, il s'était marié. Mais la haine et la calomnie, déchaînées contre lui, renversèrent souvent ses espérances, et le poursuivirent jusque dans son foyer domestique.

Abulfarage rapporte ce qui suit au sujet de Rhasès.

Un jour, dit cet écrivain arabe, quelqu'un dit à Razi :

« Tu prétends posséder trois grandes sciences, et tu es le plus ignorant des hommes. Tu crois connaître l'alchimie, et cependant tu n'as pu trouver le moyen de payer à ta femme les dix pièces d'argent que tu lui avais promises en dot; tu t'es même laissé mener en prison pour une si petite somme. Tu fais le médecin, et tu n'as pu conserver ta vue. Enfin, à t'en croire, tu es instruit dans la science des étoiles et de la nature, et tu croupis dans la misère (1). »

On ne saurait joindre à des attaques injustes et cruelles des arguments plus faux. Mais la passion raisonne mal.

(1) Reinaud, *Biographie universelle* de Michaud.

On peut induire du passage d'Abulfarage que nous venons de citer, que la femme de Rhasès se sépara de lui, et qu'après avoir quitté son mari, elle le fit poursuivre à outrance, pour obtenir de lui le payement de la dot qu'il lui avait promise en l'épousant.

Rhasès était donc devenu fort pauvre, et de lâches ennemis lui reprochèrent quelquefois sa pauvreté, d'une manière cruellement offensante. Il ne dut connaître cependant les privations que vers la fin de sa vie, et après s'être trouvé pendant quelque temps sans emploi. On sait, en effet, qu'il dirigea successivement les hôpitaux de Bagdad, de Jondisabur et de Ragès (Ray), son pays natal (1).

Il se trouvait ainsi dans la situation la plus favorable, soit pour étudier, dans la nature même, les diverses affections du corps humain, soit pour mieux saisir, à l'aide des exemples qu'il avait sous les yeux, la marche des maladies, et consulter, dans les cas difficiles, les livres de Galien, qu'il suivait plus particulièrement.

Toutefois, comme il connaissait l'importance des bonnes observations, il s'attacha beaucoup à observer, et le goût qu'il montra pour cette partie si essentielle de l'art de guérir lui fit donner le surnom d'*expérimentateur* (2).

Razi était un travailleur infatigable. On ne le vit jamais un seul instant oisif. Sans cesse il lisait, observait ou écrivait. Il n'avait pas borné ses études à celles de l'art médical. Il s'était trop profondément pénétré de la doctrine d'Hippocrate, pour ne pas sentir que toutes les principales parties des connaissances humaines sont liées entre elles par les rapports les plus intimes : il avait acquis en chimie, en mathématiques, en astronomie, des notions assez étendues.

Nous ne connaissons point ceux de ses écrits où il traita de ces matières; mais Casiri (3) a pu, d'après un biographe arabe, en indiquer les titres.

En chimie, Razi est le premier médecin qui ait fait mention

(1) *Biographie médicale de l'Encyclopédie des sciences médicales* du docteur Bayle. (Reproduction des biographies de médecins contenues dans le *Dictionnaire historique de la médecine* d'Eloy.) In-8, Paris, 1840, art. *Rhasès*, tome Ier, p. 98.

(2) *Ibidem*.

(3) *Bibliotheca hispana-arabica*.

de l'eau-de-vie. Il indique plusieurs espèces de bières faites avec l'orge, le seigle et le riz. Il parle, dans ses ouvrages, du sublimé corrosif et de diverses substances, obtenues, soit par la sublimation, soit par la distillation. Il partagea les erreurs et les préjugés de son siècle concernant l'alchimie; mais cela ne l'empêcha pas de se livrer utilement à l'étude de la bonne chimie. Il fut, dit M. Reinaud, un de ceux qui contribuèrent le plus à l'emploi, en médecine, des préparations chimiques; il se montra aussi meilleur anatomiste que les autres médecins de sa nation.

Selon Arnaud de Villeneuve, Razi avait des notions très-nettes en médecine; il jugeait avec circonspection et opérait avec fermeté. C'était un praticien excellent et d'un mérite éprouvé. Il se servait de ventouses dans l'apoplexie, d'eau froide dans les fièvres continues. Il saignait hardiment dans la petite vérole et la rougeole; il purgeait beaucoup dans la lèpre; il employait les acides et la diète végétale comme moyens préservatifs de la peste. Son *Traité de la petite vérole (De Pestilentiâ)* a joui d'une grande estime, et fut traduit, au siècle dernier, d'abord par Mead, ensuite, en 1766, par Jean Channing (1).

Dans le récit de l'événement que nous avons rapporté (page 46), Léon l'Africain nous dépeint Razi comme un homme franc, loyal, modeste. Cette appréciation du caractère de Razi est confirmée par les principes qu'il a lui-même exposés dans son traité sur les *Manœuvres des charlatans*, dont Freind a donné la traduction dans son *Histoire de la médecine*.

Ce fut sans doute en dévoilant les manœuvres des charlatans arabes que Rhasès se fit des ennemis acharnés. Des médicastres, qu'il ne connaissait peut-être pas, se crurent désignés dans cet ouvrage, et ils cherchèrent à se venger de ces allusions par des calomnies.

Razi eut une grande réputation, et malgré les préjugés et les erreurs qu'on lui reproche, on ne peut nier qu'il n'ait fait faire un grand pas aux sciences médicales. Il contribua beaucoup, par ses ouvrages, à former, en Orient et en Europe, d'excellents

(1) *Biographie médicale de l'Encyclopédie des sciences médicales* du docteur Bayle; tome 1er, p. 99, in-8. Paris, 1840.

médecins. Avicenne, son contemporain, puisa largement dans ses écrits.

Rhasès avait quatre-vingts ans lorsqu'il devint aveugle. On ne dit point où il se trouvait à cette époque; mais nous présumons qu'il s'était retiré dans son pays natal, où il vivait de quelque pension. Les califes, qu'il avait honorablement servis, ne l'eussent point laissé, dans ses dernières années, dépourvu de tout moyen d'existence. Dans son pays, d'ailleurs, où chacun se trouvait honoré d'avoir pour compatriote un homme devenu si célèbre, les soins respectueux et bienveillants ne pouvaient lui manquer.

Selon Abulfeda, Rhasès mourut à Ragès (Ray), en 923, à l'âge de quatre-vingts ans.

Les œuvres de ce savant illustre forment deux cent vingt-six volumes. Les plus importants de ses ouvrages n'ont pas été traduits; ils existent dans la bibliothèque de l'Escurial.

Rhasès a beaucoup emprunté à Hippocrate, à Galien, à Paul d'Égine. Il paraît avoir décrit le premier quelques rameaux du système nerveux de la tête et du cou. Il passait pour un habile observateur et pour un praticien consommé. Plusieurs découvertes en chimie ne sauraient lui être contestées, entre autres celle de l'eau-de-vie. Dans le *Liber perfecti magistri Rasei*, on trouve le passage suivant, rapporté par M. Hoefer (1) :

« Préparation de l'eau-de-vie par un procédé très-simple : Prends de *quelque chose d'occulte* la quantité que tu voudras, et broie-le de manière à en faire une espèce de pâte; laisse-le ensuite fermenter pendant le jour et la nuit; enfin, mets le tout dans un vase distillatoire, et distille. » (*Præparatio aquæ vitæ simpliciter : Accipe occulti quantum volueris, et tere fortiter, donec fiat sicut medulla, et dimitte fermentari per diem et noctem, et postea mitte in vas distillationis, et distilla.*)

Ce quelque chose d'occulte, dit M. Hoefer, consistait principalement en grains de blé, destinés, en effet, à être enfermés, à être cachés dans le sein de la terre. C'est un exemple du langage symbolique des alchimistes. Peut-être même était-ce avec des grains qui avaient déjà éprouvé, dans le sein de la terre, un commencement de fermentation que Rhasès faisait de l'eau-de-

(1) *Histoire de la Chimie*, tome Ier, p. 321.

vie. L'opération n'en aurait que mieux réussi, ajoute avec raison M. Hoefer.

Rhasès a décrit la préparation de l'*acide sulfurique*. Mais il semble confondre, comme le faisaient fréquemment les anciens, le vitriol (sulfate de fer), avec l'alun (sulfate d'alumine et de potasse).

Les chimistes arabes nous paraîtraient peut-être plus savants, et nous trouverions dans leurs livres plus d'idées justes, plus de faits utiles et vrais, s'ils étaient plus intelligibles pour nous.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVICENNE REÇU PAR LE GOUVERNEUR D'ISPAHAN

Digitized by Google

AVICENNE

Avicenne (*Ali-Houssain-ben-Ali-ben-Sina*) était Persan. Né en 980, dans les environs de Chiraz, petite ville de la Perse dont son père était gouverneur, il fut envoyé à Boukara, pour y faire ses études. A l'âge de dix ans, il savait déjà l'Al-Koran, l'arithmétique et l'algèbre. On lui fit étudier l'*Introduction de Porphyre aux catégories d'Aristote*, les *Éléments* d'Euclide, l'*Almageste* de Ptolémée. A l'âge de seize ans, déjà dominé par le désir de s'instruire, il se livrait avec passion à l'étude de la philosophie naturelle, de la médecine, de la logique. Il apprit par cœur la *Métaphysique* d'Aristote. Il étudiait les œuvres du Stagyrite, non dans le texte grec, mais dans le commentaire qu'en avait donné Alfarabi.

L'esprit sans cesse occupé des questions qu'il avait à résoudre, le jeune Ali-Houssain dormait à peine la nuit. Il se rendait le soir à la grande mosquée, pour prier et demander à Dieu de bonnes inspirations. A l'âge de dix-huit ans, il avait déjà dans son pays la renommée d'un savant.

C'est surtout à la médecine qu'Avicenne se consacra de bonne heure.

L'émir Nouh-Iben-Mansour, atteint d'une maladie grave, fit appeler Avicenne, qui le guérit promptement. L'émir possédait une riche bibliothèque ; il la mit à la disposition du jeune médecin. Cette bibliothèque fut, plus tard, dévorée par les flammes.

Un autre grand personnage de la Perse, Aboul-Hasan-el-Bagdadi, le prit également sous sa protection.

Digitized by Google

C'est à l'invitation d'Abou-Hasan-el-Bagdadi qu'Avicenne commença à écrire sa *Collection*, sorte d'encyclopédie, traitant à peu près de toutes les sciences, à l'exception des mathématiques.

Avicenne adopte, en philosophie, les opinions d'Alfarabi, dont il est le disciple. En géométrie, il suit Euclide; en astronomie Ptolémée, dans les sciences naturelles, Aristote.

Son père étant mort, ainsi que l'émir Mansour, son protecteur, Avicenne quitta Boukara, et alla s'établir à Korkandje, capitale du Kharizm, pour y exercer la médecine. Il fut très-favorablement accueilli par le shah Ali-Ibn-Mahmoud, qui lui accorda une pension annuelle.

Cette pension lui paraissait sans doute insuffisante, car, obéissant à son humeur vagabonde, il quitte bientôt Korkandje, pour aller visiter diverses villes. Mais son séjour n'est nulle part de longue durée, et il commence la vie la plus aventureuse.

Un jour, égaré dans ses marches incessantes à travers des pays qu'il ne connaît pas, il entre dans un désert, sans guide, sans vivres, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Excédé de fatigue, dénué de tout, il arrive enfin dans une ville, où il tombe malade. Secouru heureusement, il se rétablit, et repart bientôt pour une autre cité.

Médecin nomade, il opérait, chemin faisant, des cures, qui ajoutaient beaucoup à la réputation dont il jouissait déjà dans toute la Perse.

Avicenne, dans une des courtes stations qu'il s'accordait, se mit en rapport avec un protecteur éclairé des lettres et des sciences, Mohammed-el-Schirazi. Riche et généreux, Mohammed-el-Schirazi lui fit présent d'une maison.

Avicenne commença alors à faire des cours publics sur la logique et sur l'*Almageste* de Ptolémée. Il composa pour son protecteur l'*Origo et resurrectio*, les *Observationes astronomicæ universales*, le *Compendium de l'Almageste*, et divers autres traités, tous écrits non dans la langue persane, mais en arabe.

Cependant Avicenne, qui ne pouvait rester longtemps dans le même lieu, se sépare de ses élèves et de son généreux Mécène. Il se rend à Rey, dans l'Irak.

Il est assez heureux pour guérir d'une maladie le prince régnant, ce qui le met naturellement en grande faveur.

A dater de ce moment, il vécut à la cour, dans la familiarité des princes, dont il était le médecin. Des troubles ayant éclaté dans l'Irak, Avicenne fut obligé de chercher ailleurs un refuge. Il se retira à Kazwin, et de là à Hamadan.

Sa renommée de praticien éminent s'était répandue dans toute la Perse. Aussi l'émir Chams-el-Daulah, atteint d'une maladie chronique, le fit-il appeler. L'émir recouvra la santé, grâce aux soins d'Avicenne, qui reçut, comme juste récompense, des présents, des honneurs, et même le titre de vizir.

Un médecin vizir, cela est assez rare dans l'histoire des Orientaux pour qu'on le note en passant!

Voilà donc notre médecin vizir attaché à la maison du prince. Avicenne accompagna l'émir dans une expédition guerrière; mais l'expédition tourna mal. Les soldats, furieux de leur défaite, et n'osant s'en prendre à l'émir, tournèrent leur rage contre le vizir. De retour à Hamdam, Avicenne fut assailli par la troupe irritée. Sa maison fut envahie, ses trésors pillés. On s'empara de sa personne, et la soldatesque demandait sa mort à grands cris.

L'émir fit comprendre aux soldats qu'il serait imprudent de mettre à mort un homme dont la science et les talents pouvaient leur rendre les plus grands services. Il ajouta que, quant à lui, il ne permettrait jamais un tel attentat.

Il parvint ainsi à calmer les ressentiments de son armée ; mais il ne put se défendre d'envoyer en exil Avicenne, qui avait été forcé de se tenir caché, pendant quarante jours, dans la maison d'un cheik.

Cependant l'émir étant retombé malade, on alla en toute hâte chercher l'illustre médecin. Avicenne revint et rendit de nouveau la santé à l'émir.

Ce dernier rétablit son premier médecin dans ses honneurs et dans ses dignités.

L'émir étant mort en dépit des soins d'Avicenne, son fils, qui lui succéda, ôta au médecin de son père le titre de vizir, et lui intima l'ordre de quitter la cour.

Avicenne se retira dans une ville voisine, chez un pharmacien. Il employa ses loisirs à composer son grand ouvrage.

Il finit pourtant par s'ennuyer dans cette retraite. Son imagination inquiète l'entraînait sans cesse aux changements

de situation et aux péripéties. Il fit offrir secrètement ses services au gouverneur d'Ispahan. Mais sa correspondance ayant été saisie, il fut arrêté et renfermé, pendant quatre mois, dans un château-fort.

Rendu à la liberté sur les réclamations réitérées du gouverneur d'Ispahan, il s'attira encore, par sa conduite imprudente envers les autorités politiques du pays, le désagrément d'être arrêté et remis en prison.

Ce qu'il avait de mieux à faire sous les verrous, c'était de reprendre la composition de son ouvrage. Il n'y manqua pas, et le *Canon medicinæ* avança beaucoup.

Cependant notre captif réussit à s'échapper. Il se dirige vers Ispahan, où il arrive sain et sauf.

Dans cette capitale, Avicenne fut accueilli comme un grand homme. Le gouverneur d'Ispahan lui fit une réception solennelle. Il le combla de présents et d'honneurs.

Avicenne, trouvant à la cour d'Ispahan la position la plus brillante, n'avait plus rien à désirer. Aussi, à partir de ce moment, le voit-on mettre un terme à son humeur vagabonde. Il passa les dernières années de sa vie, c'est-à-dire quatorze ans, à la cour du shah de Perse. Il y composa ses meilleurs ouvrages sur la médecine, la logique, la métaphysique, l'astronomie et la géométrie.

Avicenne avait une constitution robuste; mais les excès de toute sorte auxquels il s'abandonnait l'avaient considérablement affaiblie. Il recherchait les plaisirs avec ardeur. A Hamdan, lorsqu'il était attaché à l'émir Chams-el-Daulah, et pendant qu'il travaillait à sa grande encyclopédie, il réunissait tous les soirs, chez lui, ses meilleurs élèves. Il leur lisait les parties de son livre qu'il avait composées dans la journée; il les expliquait et les commentait. Puis, quand la conférence scientifique était achevée, on voyait apparaître une troupe de musiciens et de chanteurs. Commencée par l'étude et la science, la soirée se terminait par des danses et des festins. Voilà un savant qui voulait rester oriental!

Il continua de mener le même genre de vie à la cour du gouverneur d'Ispahan. Aussi disait-on de lui que son *grand savoir en philosophie n'avait pu lui procurer la sagesse, ni son habileté en médecine lui rendre la santé.*

Depuis longtemps il était affecté d'une maladie grave. Son état s'était déjà fort empiré lorsque, en 1036, ses fonctions l'obligèrent à suivre le gouverneur d'Ispahan, dans une guerre contre ses voisins. Dès la première journée, il tomba dans une entière prostration de forces.

« Tout est fini! » dit-il. Aussitôt il fit ses ablutions, distribua son argent aux pauvres, récita les prières du Koran, pardonna à ses ennemis, affranchit ses mameluks et mourut, à l'âge de cinquante-six ans dix mois.

Les ouvrages composés par Avicenne sont très-nombreux. Ils ont été souvent traduits en latin. Ses œuvres complètes forment une véritable encyclopédie. Grand admirateur d'Aristote, Avicenne le commente sans cesse. Il le traduit ou l'explique; tantôt il l'abrége, tantôt il l'amplifie. C'est lui surtout qui mit Aristote en vogue chez les Arabes.

De tous ses ouvrages, le *Canon medicinæ (Règles de médecine)* est le plus célèbre. Il a été traduit dans les langues de tous les peuples civilisés. Au moyen âge, traduit en latin par Gérard de Crémone, il devint le guide principal des professeurs et des étudiants; et pendant six siècles son autorité scientifique resta inébranlable. Le surnom de *prince des médecins*, décerné à Avicenne, ne fut jamais contesté dans ce long intervalle.

Le *Canon medicinæ* est divisé en cinq livres. Le premier livre traite des *Principes généraux de la médecine;* le second des *Médicaments simples;* le troisième des *Maladies des diverses parties du corps;* le quatrième des *Maladies générales;* le cinquième des *Médicaments composés.*

Avicenne a beaucoup écrit sur la chimie, sur l'histoire naturelle et sur d'autres branches des connaissances humaines.

On lui attribue deux ouvrages d'alchimie intitulés : l'un *Tractatulus alchemiæ*, l'autre *De Conglutinatione lapidum*. Le premier est évidemment supposé; il semble appartenir au temps de Raymond Lulle, et n'offre d'ailleurs aucun intérêt. Le second, réellement écrit par Avicenne, est remarquable en plus d'un point.

Il renferme surtout un chapitre ayant pour titre : *De l'Origine des montagnes*, qui est fort curieux, selon M. Hoefer.

« Les montagnes, dit Avicenne, peuvent avoir été produites par deux causes, savoir : ou par un soulèvement de la croûte terrestre, comme il

en arrive dans les violents tremblements de terre, ou par un effet du mouvement des eaux qui, en se frayant des routes nouvelles, creusent des vallées et, en même temps, élèvent des montagnes; car il y a des terrains mous et des terrains durs : l'eau et les vents charrient et laissent intacts les autres. C'est là l'origine de la plupart des éminences du sol. »

« Voilà, dit M. Hoefer, en nous transmettant ce passage d'Avicenne, les théories des soulèvements, du *plutonisme* et du *neptunisme*, exposées il y a plus de huit cents ans! »

Et ce n'est pas tout : notre géologue d'il y a huit siècles était trop habile observateur et trop bon logicien pour ne pas apporter des preuves de ce qu'il avance.

« En effet, dit Avicenne, ce qui montre que l'eau a été ici la cause principale, c'est qu'on voit sur beaucoup de roches les empreintes d'animaux aquatiques et d'autres empreintes. Quant à la matière jaune et terreuse qui recouvre la surface des montagnes, elle ne paraît pas avoir la même origine que le squelette de la montagne où elle se trouve : elle est formée de débris organiques et de limon que l'eau a déposés (*quam adducunt aquæ cum herbis et lutis*). Peut-être provient-elle de l'ancien limon de la mer, qui inonda autrefois toute la terre. »

Avicenne divise les minéraux en quatre classes : 1° les minéraux infusibles; 2° les minéraux fusibles, ductiles et malléables (métaux); 3° les minéraux sulfurés; 4° les sels.

Les métaux, suivant lui, sont composés d'une substance humide et d'une substance terreuse. Le principal caractère du mercure consiste à pouvoir être solidifié par la vapeur de soufre. On sait, en effet, que le mercure perd son aspect et ses propriétés physiques en se combinant avec le soufre.

Avicenne parle, dans le même traité, des eaux incrustantes (chargées de bicarbonate de chaux) et des aérolithes :

« Il est tombé, dit-il, près de Lurgea, une masse de fer du poids de cent marcs, dont une partie fut envoyée au roi de Torate, lequel voulut en faire fabriquer des épées. Mais ce fer était trop cassant : il ne put être employé à cet usage. »

Avicenne est au nombre des savants qui ont contribué, au moyen âge, à l'avancement de la botanique en Orient. Il paraît s'être appliqué surtout à l'étude des végétaux de quelques contrées de l'Asie, ceux principalement de la Bac-

triane et de la Sogdiane. Dans l'enseignement, il se servait, selon Pulteney (1) de dessins coloriés pour représenter les plantes.

Avicenne avait étudié sous Alfarabi, savant philosophe qui semble avoir eu d'importantes connaissances sur la physiologie végétale. D'après un passage cité par M. Hoefer, cet Alfarabi, qui jouissait chez les Arabes d'une grande renommée, et qui avait reçu le titre de *second instituteur de l'intelligence*, aurait connu le phénomène de la respiration des plantes par les feuilles et par l'écorce (2).

Un passage que nous avons cité plus haut prouve que les Arabes connaissaient les animaux fossiles. Ce n'est pas sans intérêt que les naturalistes de nos jours retrouveront dans la science arabe du moyen âge les traces des premières observations de physiologie végétale ou de géologie.

(1) *Esquisses historiques sur les progrès de la botanique en Angleterre.* Paris, 1809, t. Ier.

(2) *Dico quod per radices uniuscujusque arboris et ejus cortices, ascendit duplex vapor. Qui cum fuerunt multiplicati in ventre arboris volentis exhalare, faciunt figuram, — et exhalant transeundo in ima folii.* « Sachez que par la racine et par l'écorce de tout arbre, s'élèvent de doubles vapeurs qui, après avoir été élaborées et accrues à l'intérieur de l'arbre, faisant effort pour s'exhaler au dehors, s'échappent par l'extrémité des feuilles. »

AVERROÈS

Le Kadi, ou juge arabe, *Aboulwalid-Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Mohammed-Ibn-Roschd* (Averroès) naquit à Cordoue, l'an 1126 après J.-C.

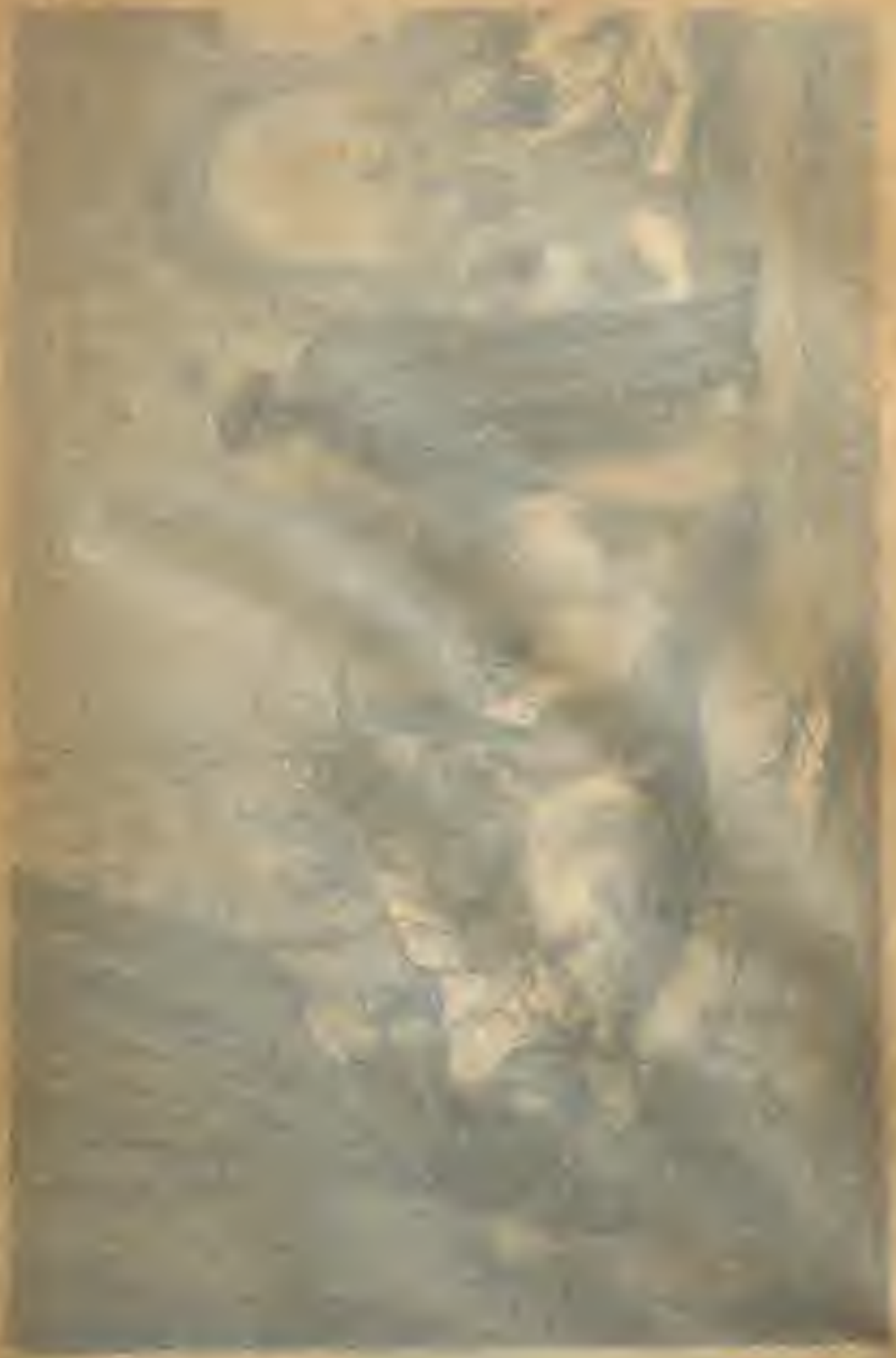
Peu de noms ont subi des transcriptions aussi variées que celui d'*Ibn-Roschd*, nom véritable du philosophe devenu si célèbre dans l'Europe du moyen âge, sous ceux d'Averroès, Averrhoès ou Adveroys, etc., qui dérivent tous du précédent, par l'effet de la prononciation espagnole (1).

Sa famille, qui appartenait à la magistrature, jouissait d'une grande considération et passait pour une des plus considérables de l'Andalousie. Le grand-père d'Averroès, Aboulwalid-Mohammed, qui exerçait à Cordoue les fonctions de juge général, ou grand justicier (cadi), est compté, chez les Musulmans, au nombre des jurisconsultes célèbres du rite amalékite. Il existe dans notre Bibliothèque impériale un volumineux recueil de ses consultations juridiques et théologiques, mises en ordre par *Ibn-al-Warrân*. Son aïeul avait joué à diverses reprises un rôle important dans la politique des petits États arabes.

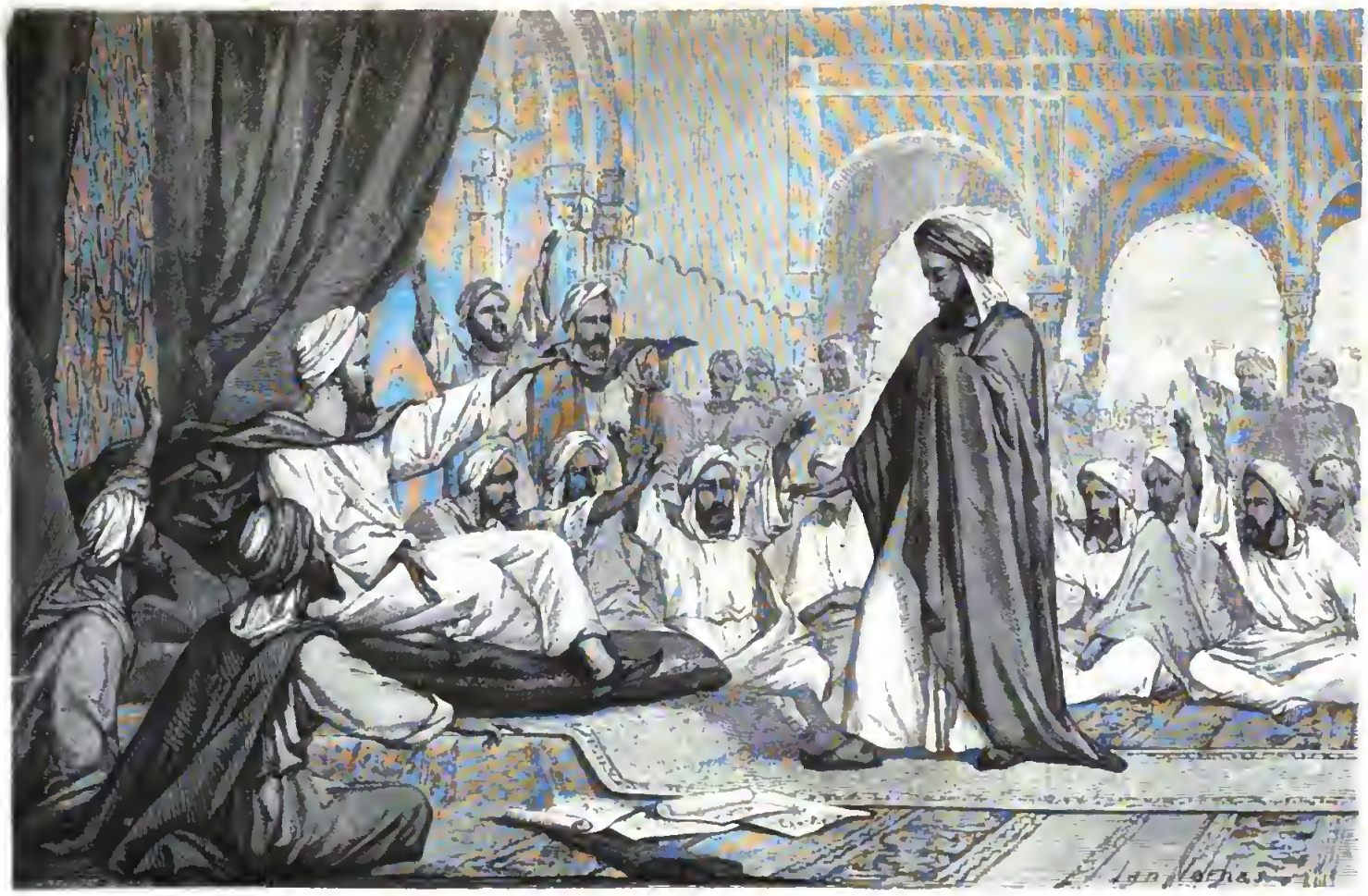
Bâtie aux bords du Guadalquivir, au pied de la Sierra-Morena, Cordoue était devenue, sous la domination des califes, une des plus florissantes cités de l'Arabie espagnole. Sa princi-

(1) En passant de l'arabe dans l'espagnol, le nom d'*Ibn-Roschd* s'était changé en celui d'*Averroès*, le seul nom sous lequel le philosophe arabe de Cordoue fût encore connu en Occident, du temps de Bayle. Le célèbre auteur de la *Bibliothèque orientale*, Herbelot, avait cherché vainement dans les auteurs arabes le nom d'*Averroès*, sans se douter que ce nom, en arabe, fût *Ibn-Roschd*, et il ne trouva rien. C'est ce qui explique ce que dit Bayle : « J'ai été surpris de la prodigieuse stérilité que j'ai trouvée par rapport à ce philosophe, dans la *Bibliothèque orientale* de M. Herbelot. »

Digitized by Google



AVERROES



DISGRACE D'AVERROÈS

Digitized by Google

Digitized by Google

pale mosquée, aujourd'hui sa magnifique cathédrale, était connue dans toute l'Europe, par les mille colonnes de marbre et de jaspe qui la décoraient,

L'Université de Cordoue fut longtemps la plus savante de l'Europe. C'est par ses travaux que les sciences et les arts de l'antiquité grecque se répandirent d'abord dans notre Occident.

Un passage d'un livre d'Averroès, cité par M. Renan (1), dit que Cordoue était la première ville d'Espagne pour les lettres et les sciences, comme Séville pour les arts d'imagination et de sentiment.

« S'il meurt à Séville un homme savant, écrit Ibn-Roschd, et que l'on veuille vendre ses livres, on les porte à Cordoue, où l'on en trouve un débit assuré. Si, au contraire, un musicien meurt à Cordoue, on va à Séville vendre ses instruments. »

Appartenant à une des premières familles de Cordoue, Averroès dut recevoir une éducation excellente. Aucun des soins nécessaires à l'enfance ne dut lui manquer, et ce fut très-probablement dans la maison paternelle qu'il les reçut.

Comme les impressions que l'homme éprouve dans les premières années de sa vie sont les plus importantes, à cause de l'influence qu'elles exercent plus tard sur le développement de l'être moral, il est probable que les parents d'Averroès le gardèrent auprès d'eux, et le firent élever sous leurs yeux, jusqu'à l'âge où doivent commencer les études sérieuses.

Quand il eut atteint cet âge, *Ibn-Roschd*, à l'exemple de son père et de son grand-père, étudia d'abord la théologie selon les Ascharites, et le droit canonique selon le rite malékite.

Il eut pour maître, en médecine, Abou-Djafar-Ibn-Haroun, de Truxillo; mais on a cru, et lui-même avoue, dans son traité de médecine intitulé *Colliget*, qu'il entendait mieux la théorie que la pratique. En philosophie, Ibn-Badja fut son professeur. Il eut des relations avec le philosophe Ibn-Arabi.

En entrant dans la vie, il se trouva donc lié avec les hommes les plus illustres de son temps.

Pendant qu'Averroès était occupé de ses études, de grands changements politiques s'accomplissaient en Afrique et en

(1) *Averroès et l'Averroïsme*, par Ernest Renan. Paris, 1861. In-8, 2e édition.

Espagne. La dynastie des Almoravides avait été violemment renversée par celle des Almohades, et sous des princes éclairés, libéraux, les lettres et les sciences avaient pris un nouvel essor. L'aïeul d'Averroès avait contribué à cette révolution (1). Il avait été élu chef des prêtres et grand juge du royaume de Cordoue.

Après la mort de son père, Averroès, le personnage qui fait le sujet de cette biographie, entra, quoique jeune encore, en possession de ses charges. Il fut nommé *kadi*, c'est-à-dire grand justicier et chef des prêtres.

Sa réputation, comme légiste, comme savant et comme philosophe, s'étant rapidement étendue, le sultan du Maroc, Abd-el-Momnem, lui offrit une mission très-importante, en lui laissant néanmoins la faculté de conserver les dignités qu'il possédait en Espagne (2).

Cette offre plut à notre jeune kadi. Il désigna les délégués qui devaient le remplacer pendant son absence et partit pour Maroc, où résidait le sultan.

La mission qu'il avait reçue, c'était d'organiser au Maroc et dans la Mauritanie, non la justice, comme le dit Bayle, mais probablement l'instruction publique.

« L'an 1153, nous trouvons, dit M. Renan, Ibn-Roschd à Maroc, occupé peut-être à seconder les vues d'Abd-el-Momnem dans l'érection des colléges qu'il fondait en ce moment, et ne négligeant pas pour cela ses observations astronomiques. »

Le sultan du Maroc, Abd-el-Momnem, étendit à toute la Mauritanie les fonctions de kadi dont Averroès était investi.

Né en 1120, suivant M. Hoefer, ou en 1126, d'après M. Renan, Averroès avait alors vingt-sept ou trente-trois ans.

A Abd-el-Momnem, prince fort instruit, succéda Yatroub-Joussouf, aussi éclairé que son père.

Il y avait à la cour de Joussouf un savant illustre, Ibn-Tofaïl (celui que les scolastiques nomment Abubacer). Cet homme d'élite usait de son influence sur le prince, pour attirer à sa cour les savants les plus renommés. C'est par lui qu'Averroès fut introduit chez le sultan du Maroc.

(1) *Dictionnaire historique* de Bayle.
(2) *Ibidem*.

L'historien Abd-el-Wahid raconte comme il suit, d'après le récit qu'il en avait entendu de la bouche même d'un des disciples d'Averroès, la première entrevue qui eut lieu entre Averroès et le *commandeur des croyants*, c'est-à-dire le sultan du Maroc Youssouf :

« Ce fut Abou-Beer-Ibn-Tofaïl, dit-il, qui recommanda Ibn-Roschd au sultan Abou-Yaakoub-Youssef, et c'est depuis ce jour-là que Ibn-Roschd a été connu dans le monde, et que son mérite a brillé dans l'empire des Almohades. L'alfakih, le docteur Abou-Beer-Boundoun-Ibn-Yahia, de Cordoue, l'un de ses disciples, m'a dit : J'ai entendu plus d'une fois le médecin Aboul-Valid (Averroès) raconter le fait suivant :

« Lorsque, disait-il, je fus introduit pour la première fois auprès du commandeur des croyants, Abou-Yakoub, je le trouvai seul avec Abou-ben-Ibn-Tofaïl. Abou-Beker se mit à faire mon éloge en présence du sultan, à parler de ma famille, de mes ancêtres; et la bienveillance qu'il me portait le poussa même à exagérer ma valeur personnelle. Les premières paroles que m'adressa le commandeur des croyants, après m'avoir demandé mon nom, celui de mon père, et s'être informé de l'origine de ma famille, furent celles-ci : *Que pensent-ils* (voulant parler des anciens philosophes) *touchant le ciel? Est-il éternel* ou bien *créé?* — Retenu par la honte et la timidité, je me mis à m'excuser et à dire que je ne m'étais jamais occupé de philosophie; car j'ignorais la bonne opinion qu'Ibn-Tofaïl lui avait donnée de ma personne.

« Le commandeur des croyants, voyant bien que ce qui me fermait la bouche, c'était la honte et la timidité, se retourna alors du côté de Ibn-Tofaïl, et se mit à discourir sur la question qu'il venait de me proposer et à rapporter tout ce qui a été dit sur ce point par Aristote, Platon et les autres philosophes de l'antiquité, en ayant soin, en même temps, de citer les arguments que font valoir les docteurs musulmans contre l'opinion de ces philosophes. Il fit preuve en cela de tant d'érudition, que je ne crois pas qu'il ait jamais eu son pareil parmi les personnes qui se sont occupées de ces matières et s'y sont appliquées. En discourant de la sorte, le sultan cherchait à me mettre à mon aise. A la fin, je me mis à parler, et il put se former une idée des connaissances que j'avais acquises en philosophie. Lorsque je me retirai, il commanda que l'on me donnât une somme d'argent, une magnifique robe d'honneur et, de plus, une montre (1). »

Du temps d'Averroès, il existait des traductions arabes, latines, persanes des ouvrages d'Aristote. Ces traductions s'étaient multipliées depuis les nestoriens, fondateurs de l'école d'Édesse. Mais les traductions arabes paraissaient trop imparfaites pour que l'on pût lire et étudier avec fruit les œuvres

(1) Traduction de l'abbé Bargès, cité par M. Hoefer dans la nouvelle *Biographie générale* de Didot.

Digitized by Google

du philosophe grec, base de toute la science et de toute la philosophie de ces temps. Le sultan Yakoub Joussouf chargea donc Averroès de composer un commentaire bref et lucide des œuvres d'Aristote.

Le même historien arabe que nous venons de citer, Abd-el-Wahid, va nous apprendre, d'après le récit qu'en a fait Averroès lui-même, comment le *commandeur des croyants* imposa cette tâche difficile à la science d'Averroès et à son enthousiasme bien connu pour l'œuvre du philosophe grec. C'est Averroès qui va parler :

« Abou-Beer-Ibn-Tofail me fit appeler un jour et me dit : — J'ai entendu aujourd'hui le commandeur des croyants se plaindre du vague qui règne dans l'exposition d'Aristote ou dans celle de ses traducteurs, parler de l'obscurité des pensées de ce philosophe et dire : « Si ses livres trou-« vaient un savant qui les abrégeât en les éclaircissant et en rendît les « pensées plus accessibles à l'intelligence, après les avoir lui-même com-« prises, assurément elles seraient mieux à la portée du monde et, par « conséquent, plus facilement adoptées. » Voilà ce qu'il m'a dit. Si tu te sens donc la force d'entreprendre un pareil travail, fais-le; car, connaissant l'excellence de ton intelligence, la pureté de ton talent et ton goût pour les sciences philosophiques, je suis sûr du succès qui t'est réservé. Quant à moi, ce qui me détourne d'une pareille entreprise, c'est d'abord, comme tu le vois, mon âge avancé, ensuite mes occupations administratives et politiques, et les soins que réclament, de ma part, des affaires beaucoup plus importantes que celles-là (1). »

L'historien arabe termine son récit en disant que ce sont les paroles d'Ibn-Tofaïl qui ont déterminé Averroès à composer ses abrégés des livres d'Aristote, et il ajoute :

« J'ai vu de mes propres yeux (c'est l'historien qui parle), j'ai vu le *Compendium* des ouvrages d'Aristote, fait par Ibn-Roschd (Averroès) : il consistait en un seul volume d'environ cent cinquante feuillets, et portait le titre de *Livre des Recueils*. Il contenait les abrégés des traités suivants du philosophe Aristote : 1° *Traité de l'audition naturelle*; 2° *Traité du ciel et du monde*; 3° *Traité de la génération et de la destruction*; 4° *Traité des météores*; 5° *Traité de la sensation et du sensible*. Plus tard, Ibn-Roschd abrégea de nouveau ces différents traités et les commenta dans un ouvrage en quatre volumes (2). »

(1) Traduction de l'abbé Bargès.
(2) Traduction de l'abbé Bargès, cité par M. Hoefer dans la nouvelle *Biographie générale* de Didot.

Digitized by Google

Averroès occupa constamment, sous le règne de Joussouf, des postes très-élevés, et fut toujours en grande faveur. Il remplissait, à Séville, en 1169, les fonctions de kadi, ce qui ne l'empêchait pas de continuer ses travaux scientifiques, auxquels il consacrait sans doute tous ses moments de loisir.

« Averroès, dit Bayle, était excessivement gras, bien qu'il ne mangeait qu'une fois le jour. Il passait toutes les nuits à l'étude de la philosophie, et lorsqu'il se sentait fatigué, il se divertissait par la lecture de quelque livre de poésie ou d'histoire (1). »

On voit, par ses ouvrages, que sa vie fut singulièrement active. Il s'excuse des erreurs dans lesquelles il a pu tomber, dans son *Commentaire* d'Aristote, en alléguant les nombreuses occupations qui l'absorbent et l'éloignement de Cordoue, où se trouve sa bibliothèque (2). Il se plaint souvent de ce que les affaires publiques lui enlèvent le temps et la liberté d'esprit qui lui seraient nécessaires pour ses travaux. Il doit, dit-il, se borner forcément aux théories les plus importantes, parce qu'il est comme un homme qui, pressé par l'incendie, se sauve en n'emportant que les choses les plus nécessaires (3).

Ses fonctions l'obligeaient à de fréquents voyages dans les différentes parties de l'empire almohade. On le trouve tantôt en deçà, tantôt au delà du détroit, à Cordoue, à Séville, à Maroc, datant ses *Commentaires* de ces différentes villes (4).

Il composa au Maroc, en 1178, une partie du traité *De substantiâ orbis*. A Séville, en 1179, il acheva un de ses traités de théologie.

A la mort du savant Ibn-Tofaïl, Averroès fut appelé à Maroc, pour le remplacer comme premier médecin du sultan. Quelque temps après, Youssouf lui conféra de grandes dignités.

Youssouf étant mort, Abou-Youssouf-Yakoub, surnommé Ykoub-Al-Mansour-Billah, lui succéda en 1184.

Averroès jouit de la plus grande faveur sous le nouveau sultan. Al-Mansour aimait à causer avec lui sur les sciences. Il

(1) Dictionnaire historique (article *Averroès*).
(2) *Commentaire sur le quatrième livre du Traité des parties des animaux.*
(3) *Abrégé de l'Almageste*, à la fin du Ier livre.
(4) *Averroès et l'Averroïsme*, par Renan.

faisait asseoir le savant cadi sur le coussin réservé à ses favoris les plus intimes.

C'était là un grand honneur, mais un honneur qui n'était pas sans péril. Dans la familiarité de ses entretiens avec le commandeur des croyants, Averroès s'abandonnait jusqu'à dire à son souverain : « *Écoute, mon frère.* » Peut-être le sultan désirait-il lui-même cet abandon, préférant les termes et les expressions d'une amitié sincère à ces formules respectueuses qui, souvent, ne servent qu'à isoler les rois, en les plaçant au-dessus du commun des mortels, et en leur laissant voir qu'ils ont autour d'eux des serviteurs et des esclaves, mais point d'amis.

Les historiens ont raconté d'une manière différente dans la forme, mais identique par le fond, les circonstances qui accompagnèrent la disgrâce d'Averroès. Elle fut motivée par ses opinions religieuses.

Bayle nous dit que, plusieurs docteurs de Cordoue ayant engagé des étudiants à demander à Averroès un exposé de sa philosophie, Averroès accueillit volontiers cette demande, qui semblait dictée par le désir de s'instruire. Il indiqua donc le lieu, le jour et l'heure de sa conférence philosophique. Au moment annoncé, il entra dans la salle où déjà l'attendait un nombreux auditoire. Comme il ne pouvait soupçonner aucun piége, il dut parler d'abondance, sans songer à la manière dont pourraient être interprétées ses paroles. Après la séance, ses ennemis rédigèrent un procès-verbal, qui fut signé de cent témoins et envoyé au sultan.

Al-Mansour, en lisant cet écrit, s'écria avec colère : « Il est évident que cet homme n'est pas de notre religion (1)! »

Ansâri rapporte un autre fait qui aurait déterminé la disgrâce d'Averroès (2).

D'après une prédiction qui s'était répandue en Orient, l'espèce humaine devait périr à un jour marqué, dans un cataclysme universel. Le peuple était assiégé de terreurs. Le gouverneur convoque à Cordoue une réunion de savants et d'hommes graves, pour les consulter sur le terrible événement qui est annoncé.

Averroès s'étant permis d'examiner la prédiction au point

(1) Bayle, art. *Averroès*; Hottingue, *Bibliothèque théologique*; Hoefer, *Biographie générale* de Didot.

(2) Manuscrit arabe de la Bibliothèque impériale. (Renan.)

de vue de la physique et de l'astrologie, un théologien, nommé Abd-el-Kébir, lui demande s'il ne croit pas à ce que le Koran rapporte concernant la tribu d'Ad, qui fut exterminée par un cataclysme semblable à celui qu'ils redoutaient. Averroès fit une réponse qui parut manquer de respect pour un événement consacré par le Koran, et son opinion causa un vrai scandale.

D'après d'autres historiens, Averroès aurait éprouvé des persécutions parce qu'il était juif, et qu'il aurait tenté de faire prévaloir, au Maroc, les opinions religieuses du judaïsme. Léon l'Africain, en disant qu'Averroès persécuté trouva un refugo chez le juif Maimonde, son disciple, nous porte à conclure qu'Averroès était de race juive.

Le savant Dozy (1) croit qu'en cela les ennemis d'Averroès pouvaient n'être pas loin de la vérité : 1° parce qu'en Espagne, presque tous les médecins philosophes étaient d'origine juive ou chrétienne; 2° parce qu'aucun des biographes d'Averroès ne cite le nom de la tribu arabe à laquelle il appartenait, ce qu'on ne manque jamais de faire pour les vrais Arabes.

Toutes les faveurs dont le sultan Al-Mansour comblait Ibn-Roschd (Averroès), déjà parvenu à un âge avancé, furent peut-être la seule cause de sa disgrâce. En excitant contre lui la jalousie et la haine, elles causèrent sa ruine et les traitements barbares qui attristèrent les dernières années de sa vie.

Un homme d'un mérite aussi éminent qu'Averroès, élevé aux plus hautes dignités de l'État, et jouissant de l'insigne honneur d'être l'ami et le confident du souverain, ne pouvait manquer d'être environné d'ennemis. Au moment où il paraissait être au comble de la faveur et du crédit, il est tout à coup disgracié et relégué à Lucena, ville voisine de Cordoue. Quelle pensée ou quelle action coupable avait-on pu lui imputer? Comment s'expliquer le revirement subit survenu dans sa fortune ?

Voici ce que l'historien arabe Abd-el-Wahid-Ibn (2) raconte touchant cette disgrâce :

« Ibn-Roschd avait, à Cordoue, des ennemis implacables, qui prétendaient l'égaler en naissance et en noblesse, et dont la haine et la jalousie étaient

(1) *Journal asiatique*, juillet 1859.
(2) Traduction de l'abbé Bargès.

violemment excitées et par le mérite éminent et par la haute position du philosophe. Ils conçurent le dessein de le perdre dans l'esprit du sultan. Il fallait, pour cela, un motif d'accusation, sinon grave en lui-même, du moins spécieux, et ils finirent par le trouver. Dans le temps où Ibn-Roschd travaillait à ses *abrégés*, ils parvinrent à se procurer un feuillet sur lequel étaient écrites, de sa propre main, les paroles suivantes : *Il est clair que Vénus est une déesse*. Ces paroles faisaient partie d'un passage pris dans un auteur grec cité par le philosophe arabe; elles furent attribuées au philosophe lui-même, comme exprimant son opinion personnelle, et rapportées comme telles au sultan. Al-Mansour, qui se trouvait alors à Cordoue, convoqua les chefs et les notables de chacune des classes du peuple, et siégeant lui-même à la tête de cette nombreuse assemblée, il fit comparaître devant lui Ibn-Roschd (Averroès). L'accusé étant présent, Al-Mansour jeta vers lui, avec indignation, les feuillets où se trouvait le passage incriminé, en lui posant cette question : *Est-ce toi qui as écrit cela ?* Ibn-Roschd répondit : *Non*. Alors le commandeur des croyants ajouta : *Que Dieu maudisse l'auteur de ces lignes!* Ensuite, il ordonne à tous les assistants de le maudire, comme il venait de faire; et il donna l'ordre, après cela, de chasser ignominieusement Ibn-Roschd de l'assemblée et de l'exiler lui et quiconque oserait s'occuper encore de ces sciences. De plus, par un édit obligatoire dans tout l'empire, il prescrivit à ses sujets d'abandonner l'étude de toutes ces sciences et de brûler tous les ouvrages de philosophie, à l'exception de ceux qui traitaient de médecine, de mathématiques et de la partie de l'astronomie qui apprend à déterminer les heures du jour et de la nuit, et la direction de la *Kiblah*. Cet édit fut mis à exécution dans toutes les provinces. Mais, plus tard, de retour à Maroc, le sultan revint sur tout ce qu'il avait fait dans cette occasion; il conçut même tant de goût pour les études philosophiques, qu'il rappela Ibn-Roschd à sa cour et le combla de faveurs. Mais bientôt après, Ibn-Roschd fut atteint d'une maladie dont il mourut. »

Le texte de ce curieux édit a été conservé par Ansâri, écrivain arabe. Le sultan y déclare que Dieu a créé d'avance le feu de l'enfer pour les impies qui osent dire que la raison seule peut nous donner la vérité.

Il ne faut pas juger, par cet édit, des lumières d'Al-Mansour. Il avait beaucoup étudié et il étudiait toujours en secret les sciences de l'antiquité grecque. En cela, il avait dans les hautes classes musulmanes de nombreux imitateurs. Mais il craignait les effets de l'ignorance et de la superstition populaires.

« La haine du peuple pour les philosophes allait au point, dit M. Renan (1), que si l'on avait le malheur de dire d'un homme :

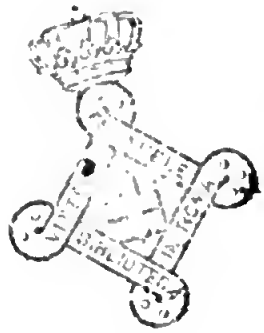
« Un tel fait des leçons sur la philosophie, ou travaille à l'astronomie,

(1) *Averroès et l'Averroïsme*, p. 35.

Digitized by Google

AVERROÈS FAIT AMENDE HONORABLE A LA PORTE DE LA MOSQUÉE DE FEZ

Digitized by Google



Digitized by Google

les gens du peuple lui appliquaient immédiatement le nom de *Zindik* (impie, mécréant), et cette qualification lui restait pendant toute sa vie. Que si alors sa situation fût devenue quelque peu incertaine, ils l'auraient frappé dans les rues, ou ils auraient brûlé sa maison avant que le sultan en eût eu connaissance. »

Il se peut qu'Al-Mansour n'ait condamné à l'exil Averroès que pour le soustraire à la fureur des théologiens et à la brutalité du peuple. Qui sait même si le sultan et le philosophe n'en avaient pas d'avance conféré ensemble et si, après avoir reconnu la nécessité de cette mesure, Ibn-Roschd ne s'y était pas lui-même prêté de bonne grâce, sur la promesse que lui faisait Al-Mansour, de le rappeler dès que les colères seraient apaisées et la situation devenue favorable. Il suffit, pour admettre cette hypothèse, de se rappeler toute l'intimité qui existait depuis longtemps entre le sultan et Averroès.

Quoi qu'il en soit, l'affaire fut promptement instruite et jugée. Averroès fut dépouillé de ses biens, de ses honneurs, de ses dignités, expulsé du Maroc, et relégué, comme nous l'avons dit, dans un bourg, nommé Lucena ou Elisana.

Averroès ne fut pas la seule victime de ce triomphe du parti de la cour sur le parti philosophique. Plusieurs personnages considérables, savants, médecins, fakirs, kadis, furent exilés comme lui.

Dans le petit bourg de Lucena, aux portes de Cordoue, où il avait été relégué, Averroès se trouvait tous les jours en butte aux insultes de la populace. L'historien arabe Ansâri dit que l'épreuve la plus pénible qu'il eut à souffrir dans sa disgrâce fut d'être outrageusement chassé par le peuple de la grande mosquée de Cordoue, un jour qu'il y était entré avec son fils. Le fanatisme religieux des musulmans est impitoyable.

Ces persécutions lui paraissant intolérables, il voulut s'y soustraire. Il s'échappa du lieu de son exil et alla se réfugier à Fez. Mais il y fut bientôt reconnu, arrêté et jeté en prison.

Il ne demeura pas longtemps en prison à Fez. Al-Mansour, touché de sa triste situation, lui fit promettre sa grâce, à condition qu'il consentirait à se rétracter publiquement, à la porte d'une mosquée.

Averroès reconnut qu'étant le premier magistrat du pays, il avait eu tort d'attenter à sa loi fondamentale, et il con-

sentit à faire l'amende honorable qui lui était demandée, ou infligée.

Averroès fut donc solennellement conduit à la porte de la principale mosquée de Fez. Là, après avoir fait sa rétractation, il dut rester nu-tête, exposé, pendant toute la durée de la prière, aux plus navrantes humiliations.

Après avoir subi cette pénitence publique, Averroès demeura quelque temps encore à Fez. Il y donna même des leçons de droit civil, mais qui furent assez mal accueillies.

Il prit dès lors le parti de retourner à Cordoue, où il passa quelques années dans la retraite et dans la pauvreté.

Heureusement pour lui, il avait été remplacé dans ses fonctions de grand juge de la Mauritanie par des hommes qui le faisaient vivement regretter. Aussi le peuple de Maroc, que les théologiens fanatiques avaient d'abord si facilement soulevé contre Averroès, finit-il par revenir de ses haines contre lui. On demanda hautement qu'il fût rétabli dans tous ses emplois.

Le sultan, qui n'était probablement pas étranger à ce retour des dispositions favorables du peuple pour Ibn-Roschd, n'attendait que cela pour faire rentrer en grâce auprès de lui le malheureux philosophe. Il s'empressa de le réhabiliter et de le rétablir dans ses fonctions.

Ibn-Roschd était rentré en faveur auprès du sultan, on ne peut dire au juste depuis combien de temps, lorsque, parvenu à un âge très-avancé, il mourut à Maroc, le 10 décembre 1198, selon l'historien arabe Ansâri et plusieurs autres; sept ou huit années plus tard, selon Léon l'Africain.

Ansâri prétend qu'il fut enterré à Maroc, dans le cimetière situé hors de la porte de Tangazout; mais que, trois mois après, son corps fut exhumé, transporté à Cordoue et déposé dans le mausolée de sa famille. L'écrivain Ibn-Arabi raconte, en effet, qu'il vit, à Maroc, charger le corps d'Averroès sur une bête de somme, pour le transporter à Cordoue.

Les fils d'Averroès furent savants en théologie et en jurisprudence. Ils devinrent kadis de villes ou de districts. L'un d'entre eux, Abou-Mohammed-Abdallah, se distingua comme médecin et composa un livre sur la *Méthode en thérapeutique*.

Ansâri, Ibn-Abi-Occeibia et Léon l'Africain se sont appliqués à recueillir les traits les plus propres à mettre en évi-

dence les vertus et les nobles qualités d'Averroès. Ils vantent sa patience, sa générosité, sa facilité à pardonner les injures. Tous ces auteurs assurent que le philosophe de Cordoue répandait ses bienfaits sans distinction d'amis et d'ennemis. Il disait qu'en donnant à ses amis il obéissait à une impulsion de la nature, mais qu'en donnant à ses ennemis, il se conformait aux maximes de la vertu. Il poussait la libéralité jusqu'à se gêner quelquefois lui-même, pour soutenir les hommes de mérite tombés dans l'infortune. Grand juge, il ne put jamais se résoudre à prononcer contre aucun coupable la peine de mort. Il abandonnait à ses subdélégués ce pénible devoir. Sa patience était à toute épreuve. Un jour, ayant été publiquement insulté par un jeune fanatique, il le remercia de lui avoir fourni l'occasion d'exercer sa patience, et lui donna de l'argent; en l'engageant toutefois à éviter de courir la même chance avec une autre personne, de moins bonne composition (1).

M. Renan, dans l'ouvrage que nous avons cité, se montre disposé, nous ne savons pourquoi, à rejeter tous ces témoignages des vertus d'Averroès. Nous n'y voyons rien pourtant qui dépasse les limites de la nature morale de l'homme. Les nobles caractères, les grandes vertus sont rares sans doute dans la période historique que nous étudions, mais cela ne veut point dire que tout fût alors vice et méchanceté.

Après avoir dit (2) : « La plupart des traits rapportés par Ibn-Abi-Occeibia, El-Ansâri et Léon l'Africain ont pour but de relever les vertus d'Ibn-Roschd, sa patience, sa facilité à pardonner les injures, sa générosité, surtout envers les gens de lettres, » M. Renan s'efforce de réfuter leurs appréciations.

Pour rejeter les témoignages de ces trois écrivains, il faudrait leur opposer des témoignages plus imposants ou quelque fait authentique. M. Renan se borne ici à une simple négation. Cependant il ne paraît pas que les ennemis les plus acharnés d'Averroès lui aient jamais imputé d'autre crime que celui d'adopter, en philosophie, des opinions contraires à l'esprit du Koran. Apparemment, s'il eût été violent, emporté, vindicatif, avare, on n'eût pas manqué de le lui reprocher pour justifier

(1) *Dictionnaire historique* de Bayle.
(2) *Averroès et l'Averroïsme*, p. 13.

ABULCASIS

Le docteur Lucien Leclerc, qui a publié en 1861 une traduction, de l'arabe en français, de la *Chirurgie d'Abulcasis* (1), dit qu'à l'instar d'Averroès, Abulcasis a eu beaucoup moins de célébrité chez les Arabes que chez nous. C'est ce qui explique pourquoi l'on ne possède aucun renseignement précis sur la vie de ce savant. On discute même sur le siècle dans lequel il vécut.

Abu-al-Kasim, Khalaf ben Al-Abbas-Al-Zahravi, tel est le nom arabe du médecin qui, latinisé et altéré, a été écrit de toutes sortes de façons : Abulcasis, Alsarali, Asaharavius, Bucasis Galaf, Bulcasis Galaf, Asaravius, Alaragi, Bulchasim, Bucasis, Althavarius, Alshararus, etc.

Abulcasis, nom qui lui est resté dans notre littérature, est un des derniers médecins arabes. Né dans l'Arabie espagnole, à Az-Zahra, près de Cordoue, il mourut à Cordoue, l'an 1105 environ, après avoir exercé avec éclat la médecine et la chirurgie à Cordoue.

Tout ce que l'on trouve dans les historiens arabes concernant la personne de ce chirurgien est résumé, par Casiri, en quelques lignes que M. Lucien Leclerc a citées dans la Préface de sa traduction de la *Chirurgie d'Abulcasis*.

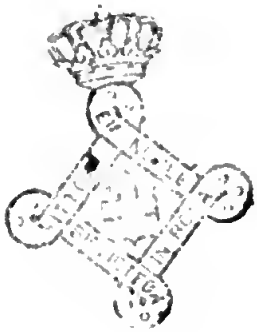
Le célèbre orientaliste Casiri, dit M. Lucien Leclerc, écrivait en 1776, à l'éditeur des œuvres d'Abulcasis, l'Anglais Channing :

« Je vous dirai en quelques mots ce que les écrivains arabes rapportent d'Alsarali (Abulcasis), de sa patrie, de son époque et de ses œuvres.

(1) 1 vol. in-8°, Paris, 1861.

ABULCASIS

ABULCASIS A L'HOPITAL DE CORDOUE



Digitized by Google

Les écrits des Arabes d'Espagne que j'ai vus et lus disent qu'il est de Cordoue, et qu'il exerça la médecine avec une grande distinction. Ahmed-ben-Yahya-ben-Amir-Eddhobi de Cordoue, écrivain très-exact du seizième siècle de l'hégire, dit que Khalef-ben-Abbas-Aboulcassem-Ezzaharaoui, exerça la médecine à Cordoue, lieu de sa naissance, et fut très-habile chirurgien. Il a laissé d'excellents livres sur la théorie et la pratique de la médecine, et il mourut à Cordoue, l'an de l'hégire 500 (1106-7). Abou-Mohammed-Ali, dans son *Histoire des Médecins espagnols*, s'exprime ainsi : « J'avoue que les ouvrages de médecine et de chirurgie « d'Alzaharaoui sont d'une grande utilité, ce qu'a démontré une longue « expérience ; je ne connais personne qui ait écrit sur ces matières « quelque chose de plus utile, de plus complet et de plus soigné. » On l'appelle Ezzaharaoui, du nom de sa patrie Zahara, dont le nom signifie Fleur, et qui est une ville située à cinq milles de Cordoue, comme il est rapporté par le géographe nubien (Edrisi). Zahara était jadis une délicieuse campagne où les rois Ommégades avaient coutume de passer la saison d'été. »

Abulcasis, comme la plupart des savants arabes, a beaucoup emprunté à ses devanciers, aux Grecs, comme aux savants de sa nation, et surtout à Rhasès. Il est, cependant, beaucoup moins compilateur et plagiaire que la plupart des auteurs de son siècle. Il cotoye souvent les auteurs grecs et surtout Paul d'Egine ; mais on sent constamment chez lui un esprit judicieux et un critique prudent, en même temps qu'un praticien expérimenté.

Son ouvrage a pour titre *Al-Tassref*, c'est-à-dire *Exposition des connaissances*.

L'*Al-Tassref* se divise en deux parties, dont chacune comprend quinze sections. L'anatomie, la physiologie, la matière médicale, la diététique, la médecine externe, enfin la chirurgie, tel est l'objet multiple de ce grand ouvrage, véritable encyclopédie médicale.

L'*Al-Tassref* n'a jamais été traduit entièrement. Seule, la partie chirurgicale a été maintes fois traduite en latin : elle l'a été aussi en hébreu. La bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier en possède une traduction en langue romane : « *Issi commensam las paraulas de Abulcasim.* » Ce manuscrit est du quatorzième siècle. Channing en a donné la meilleure traduction latine, avec le texte arabe.

La *Chirurgie d'Abulcasis* est le monument le plus précieux qui nous reste de la chirurgie des Arabes. Il est divisé en trois livres. Le premier traite de la cautérisation par le feu ; le second des opérations chirurgicales, de la *lithotomie*, des

Digitized by Google

hernies, de l'obstétrique, etc.; le troisième, des luxations et fractures.

La *Chirurgie d'Abulcasis* est illustrée, comme on dit de nos jours, de figures qui sont précieuses pour nous, puisqu'elles donnent la représentation fidèle des instruments de chirurgie en usage chez les Arabes. Si ce n'est pas le seul ouvrage ancien ainsi accompagné de figures, c'est au moins le seul qui soit parvenu jusqu'à nous en cet état. On peut donc, en consultant l'original arabe, qui existe en manuscrit à la bibliothèque impériale de Paris, se faire une idée exacte des instruments qui composaient l'arsenal chirurgical des Arabes au moyen âge.

Les écrits d'Abulcasis sont la source à laquelle ont puisé les chirurgiens de l'Europe, pendant toute la Renaissance.

Des auteurs plus récents s'appuient sur son autorité. Les premiers chirurgiens italiens, tels que Roger de Parme, Lanfranc, Guillaume de Salicet, mettent constamment Abulcasis à contribution. Un autre chirurgien d'Italie, le célèbre Fabrice d'Aquapendente, a largement mis à contribution l'ouvrage d'Abulcasis, en même temps que ceux de Celse et de Paul d'Egine. Guy de Chauliac, le père de la chirurgie française, le cite fréquemment. Selon M. Lucien Leclerc, Guy de Chauliac, dans la *Grande Chirurgie*, invoque plus de deux cents fois le nom d'Abulcasis.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHARLEMAGNE ET ALCUIN

Digitized by Google

L'ÉTAT DES SCIE

TABLEAU

DE

L'ÉTAT DES SCIENCES

EN EUROPE, AU MOYEN AGE

La période, assez mal déterminée, qui, dans la série des siècles, sépare les temps anciens des temps modernes, est ce qu'on appelle généralement, en histoire, le *moyen âge*. Pour la plupart des historiens, cette période commence à la fin du quatrième siècle de notre ère, et se termine à la fin du quinzième. Elle embrasse par conséquent, dans sa durée, environ dix siècles.

C'est, en effet, vers la fin du quatrième siècle après Jésus-Christ que, de toutes parts, en Occident, l'empire romain s'écroule. On voit les Saxons, les Hérules, les Sicambres, les Vandales, les Bourguignons, etc., se précipiter comme un torrent sur les florissantes contrées qui bordaient les rives du Rhin.

Bientôt, le pays qui se trouve entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin, est ravagé par les barbares. Mayence est prise; Worms succombe après un long siége; Reims, Amiens, Arras, Thérouanne, Spire, Strasbourg voient leurs habitants transportés dans la Germanie. L'Aquitaine et les Gaules sont ravagées. Rome assiégée n'essaye pas même de combattre. Elle se rachète par un tribut.

Digitized by Google

Partout ce ne fut, pendant longtemps, qu'un immense chaos. A la fin, divers peuples parvinrent à s'établir sur les ruines de l'empire qu'ils avaient renversé. Par une assimilation progressive de mœurs, d'idées et de langage, entre les vainqueurs et les vaincus, il se forma, sous l'influence du christianisme, plusieurs sociétés nouvelles. Mais cet enfantement d'un nouvel ordre social fut extrêmement laborieux. Il fallut plus de mille ans pour voir enfin s'établir les limites des États, et des nationalités distinctes apparaître avec l'esprit, les mœurs, les institutions, le langage qui font le caractère particulier de chacune d'elles.

Le travail de destruction et de décomposition, en Occident, continue, pendant le sixième et le septième siècle, dans toutes les contrées qui avaient appartenu aux Romains. On amoncèle des ruines sur des ruines. « Le nom de *Romain*, dit l'évêque Luitprand, était devenu, parmi les barbares, l'épithète la plus injurieuse qu'un homme pût adresser à un autre homme. » On ne s'en servait que pour exprimer le dernier terme du mépris et du dégoût.

Tout concourait à plonger l'Europe dans les plus épaisses ténèbres. L'empereur d'Orient, Justinien Ier, au sixième siècle, avait cru porter les derniers coups à l'idolâtrie, en faisant fermer les écoles où les lettres et les sciences étaient enseignées par des professeurs, convaincus ou seulement soupçonnés de tenir au paganisme. On alla bientôt jusqu'à proscrire toutes les études profanes. Les conquérants barbares, qui croyaient que c'était principalement par la culture des arts et des sciences que les Romains étaient devenus les plus vils et les plus lâches des hommes, avaient horreur des savants, des mathématiciens et des philosophes.

Saint Grégoire lui-même, grand Pontife, qui, « dans ces temps d'ignorance, dit un savant écrivain, gouverna l'Église par ses vertus et l'éclaira par ses ouvrages, » regardait les études profanes comme tout à fait contraires à la religion, et ne trouvait pas convenable qu'un laïque pieux enseignât les humanités. Dans une lettre, saint Grégoire blâme vivement un évêque d'avoir enseigné la grammaire à quelques jeunes gens.

C'est pour cela sans doute qu'il met lui-même peu d'ordre dans les matières qu'il traite, et néglige à dessein le style.

Digitized by Google

Pour ne point s'asservir aux règles de l'art, il dédaigne de corriger les fautes qui lui échappent.

« Je ne m'attache qu'aux choses utiles, dit-il dans une lettre qui sert de préface à ses *Morales*, sans m'occuper ni du style, ni du régime des prépositions, ni des désinences, parce qu'il n'est pas digne d'un chrétien d'assujettir les paroles de l'Ecriture aux règles de la grammaire. »

Saint Grégoire avait des talents. Pour qu'un homme tel que lui en fût venu à trouver l'ignorance préférable à l'instruction chez le vrai chrétien, il fallait que le préjugé contre les lettres et les sciences eût alors une grande force dans les esprits.

L'ignorance, qui était déjà très-grande au sixième siècle, s'accrut encore pendant le septième. Elle fut au comble dans le suivant. En ce temps-là, il suffisait qu'un ecclésiastique fût en état de chanter au lutrin, pour être considéré comme un savant homme. Les théories étaient abandonnées. Dans les arts industriels et mécaniques, comme dans les arts de sentiment et d'imagination, tout se réduisait à une pratique grossière.

On eût dit que le génie de l'homme, dans la plus grande partie de l'Europe, allait s'éteindre à jamais, lorsqu'un de ces hommes rares, qui semblent destinés à produire sur la scène du monde des changements inattendus, apparut dans la seconde moitié du huitième siècle. C'était Charlemagne. Fils de Pépin le Bref, il avait été couronné, en 768, avec son frère Carloman, par le pape Étienne III. Mais, en 771, Carloman meurt et Charlemagne se trouve seul à la tête des vastes États que Pépin avait partagés entre ses deux fils.

Puissant par son génie, par ses États, par ses armées, par son courage, Charlemagne agita profondément l'Europe. Il acquit bientôt cette renommée immense qui s'attache à une succession de victoires et de conquêtes. Cette partie de l'histoire du moyen âge, dont nous n'avons pas, d'ailleurs, à nous occuper ici, est connue de tout le monde.

Ce n'est ni le guerrier ni l'homme d'État que nous allons considérer dans Charlemagne, mais bien l'esprit supérieur qui sent toute l'importance des études littéraires et scientifiques, et qui, malgré le profond discrédit où elles sont tombées, se propose, en les cultivant lui-même, de les réhabiliter parmi ses

peuples, et de diriger vers les sources de l'étude la noblesse et le clergé.

Le bruit des armes ne se faisait plus entendre alors qu'aux extrémités de l'empire. A l'intérieur, on commençait à respirer sous la protection des lois. On comprenait que pour être en état de fonder des institutions durables, il faut posséder quelques lumières. On sentait donc la nécessité de s'instruire. Mais d'où tirer ces lumières qu'on désirait acquérir? Personne ne savait écrire. Ni Charlemagne, qui ambitionnait la gloire de restaurer les sciences et les lettres, ni plusieurs grands personnages de sa cour, désireux de l'imiter, n'étaient en état de signer leur nom. Les ecclésiastiques presque seuls savaient lire et écrire. Ce n'était que dans les couvents que l'on copiait et conservait les manuscrits.

Charlemagne avait plus de quarante ans lorsqu'il apprit à écrire. Il portait constamment avec lui ses tablettes, et il les plaçait le soir sous son chevet, comme les guerriers de son temps y plaçaient leur épée. Tous les moments qu'il pouvait dérober au sommeil et aux affaires étaient employés à contracter l'habitude d'écrire. Il voulait également s'instruire dans les lettres et dans les sciences; mais tous les secours lui manquaient. Il lui fallait des traités de grammaire, de sciences, et surtout un homme qui fût assez instruit pour les entendre et les expliquer.

Il fut sans doute impossible de découvrir un tel homme dans les vastes États de Charlemagne, puisqu'on alla le chercher à l'étranger.

C'était Alcuin, diacre de l'église d'York, que Charlemagne rencontra voyageant en Italie.

Flaccus-Albinus Alcuinus s'était acquis une grande réputation dans son pays. Il enseignait le latin, le grec, l'hébreu, la rhétorique, la dialectique, les mathématiques, l'astronomie et la théologie.

Cet enseignement encyclopédique rappelait celui des brillantes époques de la Grèce. Si l'on ne peut comparer Alcuin aux anciens professeurs du Lycée ou de l'Académie d'Athènes, il est du moins permis d'admettre qu'il avait acquis beaucoup de connaissances positives. On ne se livre point assidûment à des études étendues et variées, sans être doué d'une

Digitized by Google

certaine supériorité d'esprit. Alcuin était donc vraiment supérieur à son siècle.

En 794, Charlemagne s'attacha Alcuin en qualité de précepteur. Le vieux élève de ce savant maître sut bientôt parler le latin aussi facilement que sa propre langue, et il parvint à entendre passablement le grec. Il apprit les belles-lettres et l'astronomie. Ce qu'il avait appris avec son précepteur, Charlemagne l'enseignait lui-même à ses enfants. Par cette méthode excellente, dont on n'use pas assez, il se familiarisait davantage avec les principes : *Docendo docetur*.

Lorsque Charlemagne entreprit, avec le secours d'Alcuin, de relever les études et d'organiser les écoles dans son vaste empire, il y avait tout à créer. Les écoles, qui avaient existé dans les cathédrales et dans les monastères étaient fermées. Dans le clergé même, où l'on était censé avoir fait quelques études, l'ignorance était arrivée au point qu'on n'y entendait presque plus l'Écriture sainte ni la théologie. Charlemagne se plaignait de l'ignorance grossière des évêques et des abbés : il pouvait en juger par l'orthographe et la teneur des lettres qu'il recevait d'eux.

Il ne négligea donc rien pour réveiller leur zèle. Il les encourageait par son exemple. Il leur peignait vivement les maux qu'entraîne la barbarie. Il leur représentait que leur devoir était de s'instruire eux-mêmes, et de se mettre en état d'instruire les autres. Pour leur en fournir les moyens, il attira de divers pays, notamment de l'Angleterre et de l'Irlande, des hommes qui avaient de la réputation et du savoir. On vit bientôt, à la tête des principales écoles, des professeurs instruits, que Charlemagne récompensait par un traitement élevé, et surtout par la grande considération dont il les entourait.

Après avoir relevé les anciennes écoles, il en fonda de nouvelles, non-seulement à Paris, mais dans plusieurs villes des Gaules et de la Germanie. De toutes ces écoles, la principale et même, à certains égards, la plus importante, fut celle qu'il établit dans son propre palais. Là, on enseignait, sous ses yeux, les langues, la grammaire générale, la rhétorique, la dialectique, et tout ce que comprenaient la philosophie et la théologie.

Mais, pour se faire une idée juste de ce qu'étaient alors ces

Digitized by Google

diverses parties des connaissances humaines, il est nécessaire de connaître exactement les sources où on les puisait.

Les plus savants ouvrages de l'antiquité grecque ne parvinrent dans nos contrées que bien après Charlemagne, par l'intermédiaire des Arabes. Au huitième siècle, on ne les avait pas encore; ou si l'on en possédait des fragments, reproduits en latin, par des écrivains des premiers siècles de notre ère, il est fort douteux qu'on fût en état de les entendre. Les principaux guides qu'on paraît avoir suivis dans les écoles carlovingiennes sont d'abord: Capella, né en Afrique, au cinquième siècle, grammairien philosophe, qui avait écrit en latin sur la grammaire, sur la rhétorique, sur la dialectique, sur la géométrie, sur la musique, sur l'astronomie; et Cassiodore, sénateur romain, qui avait fait un ouvrage sur les arts au sixième siècle après J.-C., c'est-à-dire à une époque où les mœurs, les langues et les arts de l'Europe, tombaient dans la barbarie.

Saint Augustin était, de tous les écrivains qu'on étudiait alors, le plus capable d'instruire par ses ouvrages le siècle de Charlemagne. Saint Augustin, par ses immenses lectures, avait acquis des connaissances très-étendues, et il avait le don du génie. Malheureusement, c'était dans les rêveurs de l'école d'Alexandrie qu'il avait puisé sa philosophie et sa dialectique. Sa méthode vicieuse l'entraîna dans des subtilités qui exercèrent une fâcheuse influence sur l'esprit du moyen âge.

Charlemagne établit un *plan d'études* pour ses écoles. Ce *plan d'études* fut arrêté d'après saint Augustin et Cassiodore. Deux cours, le *trivium* et le *quadrivium*, embrassaient, par leur réunion, toutes les études classiques. Le *trivium* comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique; le *quadrivium* comprenait la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie.

Charlemagne connaissait toutes les matières comprises dans le *trivium* et dans le *quadrivium*. Mais les laïques n'allèrent pas chercher avec beaucoup d'empressement ces deux ordres de connaissances, dans les cathédrales ou les monastères. Quant aux ecclésiastiques, après avoir terminé le *trivium*, ils n'abordaient le *quadrivium* que pour l'abandonner presque aussitôt, comme inutile, ou au-dessus de leurs forces.

Dans un siècle où les esprits auraient été mieux préparés, Charlemagne eût certainement réussi à ranimer les études, à

Digitized by Google

réveiller le génie des sciences et des arts. Il n'y parvint pas; mais on ne saurait prétendre que tous ses soins, toutes ses dépenses, tous ses efforts soient restés inutiles. On voit par les divers travaux, en assez grand nombre, qui s'accomplirent sous son règne, les effets très-sensibles de l'impulsion qu'il avait donnée à l'esprit de ses contemporains. Alcuin y contribua beaucoup, de son côté, par l'enseignement et par les bons conseils qu'il donnait au prince.

Alcuin mourut en 804. Il reste de lui différents traités volumineux. On peut, en les parcourant, prendre une idée assez précise de ce qu'embrassait alors l'enseignement littéraire et scientifique.

On avait en France, du temps de Charlemagne, les dix livres de Vitruve, l'architecte d'Auguste, qui sont le résumé d'une foule d'auteurs grecs, architectes, sculpteurs, peintres, musiciens, mécaniciens, etc., dont les ouvrages n'existent plus. Les nombreux monuments décrits par Vitruve furent imités en ivoire, par un seigneur de la cour de Charlemagne. C'était beaucoup de lire Vitruve, et de l'entendre, au point de construire, d'après ses ouvrages, des modèles de temples, de basiliques, de palais, etc. Nous n'avons pas, de nos jours, beaucoup d'architectes qui soient à la hauteur de Vitruve, et dont l'érudition, dans le genre artistique, soit aussi étendue et aussi variée que le fut celle de l'architecte romain.

Il faut lire Éginhard, parcourir les ouvrages d'Alcuin, les *Capitulaires* de Charlemagne, et diverses lettres qui restent de ces temps, pour se faire une idée de l'état des connaissances humaines pendant le règne de Charlemagne. On voit, par ses *Capitulaires*, que Charlemagne avait ordonné d'ajouter la médecine, sous le nom de *physique*, aux autres cours qui se faisaient déjà dans les écoles épiscopales. Nous ne devons pas non plus oublier de dire que Charlemagne s'efforçait aussi d'encourager l'étude de la langue grecque. C'est à cette époque que Boétius, ou Boëce, écrivit ses ouvrages.

Boëce, né à Rome, vers 470, d'une famille riche et ancienne, avait fait dans sa patrie ses premières études. Il se rendit ensuite à Athènes, pour y étudier la philosophie et les sciences, sous les professeurs grecs réputés les plus habiles de ce siècle. De retour à Rome, il fut chargé par le sénat de haranguer le

roi Théodoric. Il devint, un peu plus tard, le ministre de ce roi.

Boëce avait étudié et traduit les œuvres d'Aristote, d'Euclide, d'Archimède et de Ptolémée. On a de lui un *Traité d'arithmétique* et des ouvrages sur la philosophie et sur la théologie.

Il y eut donc, sous le règne de Charlemagne, des hommes qui se livraient à l'étude des sciences mathématiques, physiques et astronomiques. D'ailleurs, les traités de Bède, rédigés d'après Euclide, Pline, Aristote, Ptolémée, étant ceux qu'on suivait le plus pour l'étude de la géométrie et de l'astronomie, on y apprenait du moins dans quelles sources on pourrait aller puiser pour pousser plus loin ces mêmes études.

Charlemagne avait fait venir des pays étrangers des architectes, des sculpteurs, des musiciens, etc. On a beaucoup vanté la magnificence des palais et de la basilique qu'il fit construire à Aix-la-Chapelle, et qu'il décora de chefs-d'œuvre empruntés à l'Italie. On construisit, en Allemagne et en France, des églises, des ponts, des palais, des châteaux. Florence, à demi ruinée par des invasions multipliées, fut presque entièrement rebâtie par Charlemagne. Le commerce, l'industrie et les arts furent, sous son règne, en pleine activité. Des marchands toscans et marseillais apportaient en France des soieries de Constantinople. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours furent renommées par leurs manufactures de laine. On damasquinait le fer; on fabriquait du verre, de la quincaillerie, de l'orfévrerie, etc.

Charlemagne possédait une grande et riche bibliothèque que Pépin le Bref, son père, avait commencé de rassembler (1). Il

(1) On lit dans Egiuhard (*Vita Karoli*, cap. XXXIII) que Charlemagne, voyant sa mort approcher, disposa ainsi qu'il suit de ses meubles, de sa bibliothèque, etc. Il fit trois grands lots de tous les objets, de tous les meubles en or et en argent, de toutes les pierres précieuses et de tous les ornements royaux qui, ce jour-là, se trouvaient dans ses appartements. Il mit de côté le troisième, divisa les deux premiers en vingt et une parts, nombre égal à celui des villes métropolitaines du royaume. Il désira que tous les objets de sa chapelle, objets qu'il avait lui-même recueillis ou reçus de son père, fussent intégralement conservés sans partage. Mais, dans le cas où l'on trouverait des vases, des livres, des ornements qui n'auraient pas été consacrés par lui à une destination particulière, il voulait qu'il fût permis à n'importe qui de les acquérir, en les payant d'après l'estimation.

Il en fut de même pour les livres, en grand nombre, qu'il avait rassemblés dans sa bibliothèque (*similiter de libris, quorum magnam in bibliotheca sua copiam congre-*

avait pris pour bibliothécaire un homme considérable, qu'il nomma plus tard archevêque de Lyon. C'était Lydrade.

Dans une lettre adressée à Charlemagne par Lydrade, on peut se rendre compte des instructions que l'empereur donnait aux prélats, pour encourager et répandre l'instruction dans leurs diocèses. Lydrade écrit à Charlemagne qu'il a établi des écoles de chantres et des écoles de lecteurs. De ces écoles il est déjà sorti des chantres assez habiles (il s'agit du chant grégorien) pour en instruire d'autres, et des lecteurs qui entendent le *sens spirituel* des Évangiles et qui ont l'intelligence des prophètes, des livres de Salomon, des psaumes, de Job. Il a fait également ce qui a dépendu de lui pour la *copie des livres*. Il a procuré des vêtements aux prêtres, restauré des églises, fait recouvrir la grande église de Lyon dédiée à saint Jean-Baptiste, et reconstruire en partie ses murs. Il a fait réparer le toit de l'église de Saint-Étienne, rebâti à neuf l'église de Saint-Nizier et celle de Sainte-Marie, sans compter les monastères, les maisons épiscopales, etc.

Il en était de même pour les autres diocèses; Charlemagne exigeait qu'on lui rendît compte de tout avec détail. Il voulait surtout que dans les couvents on s'exerçât à copier lisiblement les anciens manuscrits. C'est ainsi que les exemplaires de quelques livres utiles purent, jusqu'à un certain point, se multiplier.

La plupart des religieux occupés, dans les monastères, à ce genre de travail, se bornaient sans doute à transcrire machinalement l'original. Mais parmi ces copistes à la tâche, il dut s'en trouver quelques-uns qui cherchèrent à comprendre le sens des phrases qu'ils transcrivaient, et qui, poussés par une curiosité naturelle à l'esprit humain, se mirent d'eux-mêmes à étudier

gavit, etc.). Charlemagne décida qu'ils seraient vendus, et que le prix en serait distribué aux pauvres.

Charlemagne n'eût probablement pas fait mention de sa *bibliothèque particulière* dans l'énumération de ses trésors, si elle n'eût été considérable. C'était Pépin le Bref qui l'avait commencée, et Charlemagne avait dû l'augmenter beaucoup. En 755, le pape Paul Ier écrivait à Pépin le Bref : « Nous vous adressons autant de livres qu'il nous a été possible d'en trouver : l'*Art grammatical* d'Aristote; les ouvrages de Denys l'Aréopagiste : *Géométrie*, *Orthographe*, *Grammaire*, etc. Nous vous envoyons une *horloge de nuit*. »

Il devait y avoir, à cette époque, des livres dans tous les monastères et des bibliothèques dans quelques grandes villes.

sérieusement. Ce fut ainsi que se formèrent çà et là, dans la solitude des cloîtres, des esprits qui, pour ces temps d'ignorance, furent des esprits d'élite.

Les livres de l'antiquité grecque et latine sur la philosophie et les sciences qui sont parvenus jusqu'à nous n'ont dû leur conservation qu'au travail collectif qui se faisait dans les couvents du moyen âge. Les clercs et les moines les avaient copiés. Dans les anciennes congrégations, il était prescrit aux religieux sachant écrire de copier des manuscrits, et à ceux qui ne savaient pas écrire, de les relier. Ce genre de travail était regardé comme agréable à Dieu.

Ces manuscrits furent d'abord déposés dans les églises. De là, quand les communautés religieuses furent formées et constituées, ces nobles archives de l'intelligence humaine passèrent dans les riches couvents. Ainsi se trouvèrent fondées les premières bibliothèques.

Pendant les deux siècles qui ont précédé le règne de Charlemagne, c'est-à-dire aux septième et huitième siècles, un grand nombre de manuscrits avaient été perdus. Ils avaient été brûlés par les barbares, ou altérés, mutilés par l'ignorance et l'infidélité des copistes. Le savant précepteur de Charlemagne, Alcuin, passa une partie de sa vie à chercher des manuscrits et à rétablir ceux qui avaient été altérés. Il employait à ce travail un grand nombre de religieux, et les plus instruits d'entre ses élèves. Charlemagne, dans un de ses *Capitulaires*, recommande avec une vive sollicitude la restauration des manuscrits : il encourage ceux qui sont chargés de ce travail. En Orient, la soldatesque latine des croisades se comporta comme les barbares : elle détruisit un grand nombre de bibliothèques. Un peu plus tard, beaucoup de manuscrits, écrits sur parchemin, furent détruits par des moines ignorants, qui, pour se procurer du parchemin, alors rare et cher, ne trouvaient rien de mieux que de gratter les textes des anciens manuscrits, et de les remplacer par des missels, des psautiers et des morceaux de dévotion.

Au milieu de la grossière ignorance des septième et huitième siècles, on dut aux corporations religieuses la conservation des livres de l'antiquité. C'est dans les couvents qu'ils furent copiés, reproduits, mis à l'abri de toute atteinte. Les cellules s'étaient

Digitized by Google

transformées en autant d'ateliers de librairie. Parmi les moines, chacun avait sa tâche à remplir, et pour accomplir sa propre tâche, chacun était dirigé, instruit, éclairé par les talents de ses confrères. Ce travail se faisait même dans les couvents de femmes. Pendant la plus grande partie du jour, les religieuses étaient occupées soit à copier, soit à relier des manuscrits. L'art d'enluminer et de relier les manuscrits était, au moyen âge, une véritable profession, dans laquelle, par un effet naturel de la subdivision du travail, diverses spécialités distinctes s'étaient formées.

De l'art de copier les manuscrits, on passa tout naturellement à l'art de les traduire, et même de composer de nouveaux ouvrages. Pendant le treizième siècle, on vit se dépenser dans les cloîtres une très-grande activité intellectuelle. Les ordres monastiques avaient le privilége de distribuer et de répandre l'instruction, ou ce que l'on appelait de ce nom, dans les diverses classes de la société. Il y avait alors beaucoup d'écoles, écoles de garçons, écoles de filles, tenues, les unes par les frères des ordres mendiants, des cordeliers ou des dominicains, les autres par des religieuses (1).

Ce fut aussi dans les couvents qu'au treizième siècle on vit former les premières collections d'histoire naturelle, étudier et pratiquer la médecine, associer la culture des lettres et des sciences aux travaux manuels de la peinture, de la vitrerie, de la poterie, etc.

On voit, en résumé, qu'au moyen âge les communautés et les congrégations religieuses ont contribué puissamment au développement de la civilisation moderne. Ce serait mal raisonner, ce serait mal comprendre la nature des sociétés humaines que d'admettre que des institutions qui sont vicieuses et stériles de nos jours ont dû nécessairement être mauvaises dans tous les temps.

Mais revenons à Charlemagne. Des obstacles invincibles s'opposaient au développement des institutions qu'il avait fon-

(1) L'institution des ordres mendiants date du treizième siècle. L'ordre des *Cordeliers* ou *Franciscains* fut fondé par François d'Assise, en 1208; celui des *Dominicains*, par saint Dominique, en 1216. Les anciens ordres s'étaient en effet fort relâchés. Comme ils étaient devenus très-riches, l'indolence et la mollesse, effets inévitables de la somptuosité, les avaient rendus tout à fait impropres à l'enseignement, et il fallut de nouvelles corporations pour fournir à l'exercice de l'enseignement public.

dées. La population de l'empire n'était encore qu'un mélange de divers peuples, ayant des mœurs, des idées, des idiomes, des usages différents. Pour que l'essai de civilisation tenté par le génie de Charlemagne pût réussir, il eût fallu que des mœurs et des usages semblables ou analogues, et une langue commune, existassent déjà, sinon dans le peuple entier, du moins dans tous les rangs de la noblesse et du clergé. Il ne suffisait pas qu'il se formât des érudits, plus ou moins capables de s'exprimer en latin. Le latin correspondait à un ordre de civilisation qui avait disparu pour toujours; et il était impossible, pour mille raisons, qu'il pût jamais devenir la langue d'une civilisation nouvelle. Il eut pour résultat d'établir entre les érudits et la masse du peuple une ligne de démarcation, qui retarda la naissance et le développement d'une véritable langue nationale, et rendit presque impossible, pendant plusieurs siècles, le perfectionnement des œuvres de sentiment et d'imagination.

Nous devons dire, toutefois, que dans la suite ce fut par une étude mieux entendue du latin et du grec, et plus tard de l'arabe, qu'on se mit en possession des sciences de l'antiquité; et que les langues modernes, en se développant, en quelque sorte, sous l'influence des langues anciennes, acquirent des qualités qui, sans elles, leur eussent manqué. La langue est d'une importance immense, même dans les études purement scientifiques. C'est toujours par la corruption du langage qu'un peuple s'achemine vers la barbarie. C'est, au contraire, en s'attachant à rendre sa langue plus précise, plus pure, plus harmonieuse, qu'il reprend sa marche ascendante dans la carrière de la civilisation.

Tout s'affaissa après la mort de Charlemagne. Louis le Débonnaire et Charles le Chauve s'efforcèrent en vain de soutenir les écoles. L'empire fut profondément troublé par les insurrections des peuples qui aspiraient à recouvrer leur ancienne indépendance, et par les guerres qui en résultaient. Dans l'intérieur, l'extrême faiblesse du pouvoir encourageait les prétentions du clergé, qui voulait devenir le maître du gouvernement, et celles de la noblesse, qui ne songeait qu'à s'arroger de nouveaux droits. Le peuple retomba dans la servitude. Les ecclésiastiques abandonnaient les écoles, entraînés soit par l'ambition d'étendre

davantage leur autorité, soit par la nécessité de défendre leur temporel contre les entreprises des seigneurs laïques.

Au milieu de ce désordre, matériel et moral, le désir de s'instruire par l'étude des livres était ce qui préoccupait le moins. Après Charlemagne, les études tombèrent si bas, qu'on fut obligé de recommander aux évêques de ne point élever un homme au sacerdoce avant de s'être assuré qu'il était en état de lire l'Évangile, et d'en expliquer au moins le sens littéral. Les conciles exhortaient vivement les princes à veiller sur les écoles. On en rétablit quelques-unes, on en fonda de nouvelles, et on fit venir de divers pays, où les études n'étaient pas entièrement abandonnées, des professeurs et des érudits. Mais le succès couronna rarement ces tentatives généreuses.

Ce que Charlemagne avait fait en France pour rétablir les études, Alfred le Grand l'avait essayé en Angleterre, avec la même ardeur, et par des moyens à peu près semblables. Malheureusement, les fréquentes incursions des Danois détruisirent en grande partie l'ouvrage d'Alfred.

En France, ce furent surtout les mœurs scandaleuses du clergé qui devinrent funestes au développement des sciences et des lettres. On s'imaginait que les vices des ecclésiastiques étaient le résultat de leurs études, et parmi les laïques, dont la corruption n'était pas moins grande, on ne cessait de répéter que la science n'est bonne qu'à altérer les mœurs.

Cependant, dès le dixième siècle, des hommes remarquables commencent à se produire en France. Parmi ces hommes, Gerbert, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II, fut un des plus célèbres.

Gerbert était né à Aurillac, en Auvergne. Il appartenait à une famille pauvre et obscure. Au moyen âge, la pauvreté n'était pas toujours un obstacle pour entrer et pour s'avancer dans la carrière des emplois publics. Avec des lumières, des talents, de la prudence, on pouvait, en entrant dans les ordres, parvenir à tout. Gerbert, bien que doué d'une rare intelligence, aurait peut-être vécu dans l'indigence, et serait mort pauvre et ignoré, si, très-jeune encore, il n'était entré à Aurillac, dans un couvent de bénédictins. Là il se livra à l'étude de la physique, et surtout à celle des mathématiques.

L'école arabe de Cordoue, en Espagne, était alors la plus

savante de l'Europe. Gerbert s'y rendit, pour compléter ses études, sans doute avec l'autorisation de ses chefs et avec les secours qu'il reçut d'eux.

A Cordoue, il apprit l'arabe, et s'instruisit dans les sciences de l'Orient. Il rapporta en France des connaissances si étendues qu'il finit par attirer sur lui le soupçon de magie.

Cela n'empêcha pas Hugues Capet de le charger de l'éducation de son fils Robert.

Devenu roi, Robert voulut élever son précepteur à l'épiscopat de Reims. Mais le pape s'y opposa, et Gerbert, toujours poursuivi par l'accusation de magie, fut obligé de s'expatrier.

Il se rendit en Allemagne, où l'empereur le nomma précepteur du jeune Othon. Devenu empereur, Othon III lui exprima sa reconnaissance en le nommant archevêque de Ravenne.

Gerbert ne quitta l'archevêché de Ravenne que pour aller s'asseoir sur le trône pontifical, sous le nom de Sylvestre II.

C'était pour la première fois qu'on voyait à la tête du monde chrétien l'homme le plus savant de son siècle. Il ne fallait rien moins que l'élévation de cet homme illustre pour ébranler les préjugés qui existaient partout contre les sciences, et pour réhabiliter les études.

Sylvestre II fut un des premiers qui s'attachèrent à propager en France, en Italie, en Allemagne, les écrits des Arabes. L'impulsion qu'il donna aux esprits prépara de loin cette effervescence intellectuelle qui se manifesta avec tant d'éclat dans l'Europe du treizième siècle.

Divers travaux en mécanique, en géométrie, en astronomie sont attribués à Gerbert. Un historien de ce temps, Ditmar, évêque de Merseburg, dit que Gerbert fut un savant astronome. En effet, se trouvant à Magdebourg (Saxe), avec l'empereur Othon III, Gerbert construisit une horloge, dont il régla le mouvement en observant l'étoile polaire, au moyen d'un tube.

M. Pouchet, qui rapporte ce fait, d'après Ditmar, ajoute que plusieurs écrivains de cette époque parlent avec admiration d'un orgue hydraulique que Gerbert mettait en mouvement au moyen de la vapeur d'eau (1).

(1) *Albert le Grand et son époque*, p. 343.

On croit que Gerbert fut le premier qui propagea en Occident l'usage des chiffres arabes. On lui attribua plusieurs inventions, qu'il avait sans doute empruntées aux Arabes. Il avait puisé aux mêmes sources où Roger Bacon, deux siècles plus tard, alla chercher, à son tour, des découvertes qu'on a regardées comme chimériques, jusqu'au moment où elles ont été confirmées par la science moderne.

Gerbert avait appris chez les Arabes, dit Montucla, l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie, et c'est à lui qu'on doit d'avoir introduit en France l'arithmétique aujourd'hui en usage. Campanus, qui était allé étudier aussi chez les Arabes, en avait rapporté les livres d'Euclide, qu'il traduisit.

Sylvestre II mourut à Rome, en 1003. Il suffisait qu'on l'eût accusé de magie pour que, de son vivant, ses actions et ses paroles devinssent, parmi le peuple, le sujet de fables les plus absurdes, et pour qu'après sa mort, les écrivains de ces temps de superstition et de crédulité aient chargé sa mémoire et enveloppé sa vie de toutes sortes de mystères. Gerbert ne fut pas plus magicien que tous les grands hommes dont Naudé a pris la défense et réhabilité la gloire. Il fut un génie supérieur.

Ainsi, depuis Bède, ce prêtre vénérable qui avait été le maître d'Alcuin, jusqu'à la mort de Gerbert, il se produisit, en Europe, quelques hommes d'un grand esprit, et les bibliothèques des couvents et des monastères avaient emmagasiné un assez grand nombre de livres. Parmi ces livres, il s'en trouvait plusieurs, sur la dialectique et sur la théologie, inspirés par la mystique et nébuleuse école d'Alexandrie, et qui étaient plus propres à obscurcir qu'à éclairer les premiers pas de l'esprit humain. Tels étaient ceux de Victorinus, platonicien du quatrième siècle, que malheureusement son contemporain, le mystique saint Augustin, avait trop loué. Mais, d'un autre côté, le savant astronome mathématicien Bède avait fait naître, par ses ouvrages, le goût de la géométrie et de l'astronomie dans quelques esprits. Ce goût fut encore excité un peu plus tard par l'exemple et par les encouragements que Gerbert, ou Sylvestre II, ne cessa de donner pendant son pontificat; de telle sorte que le flambeau des sciences était encore entretenu quelque peu, dans notre Europe, au dixième siècle.

S'il ne s'éteignit pas à cette époque; si, au contraire, il commença à se ranimer, c'est aux Arabes qu'on le doit.

Pendant les neuvième et dixième siècles, comme nous l'avons dit, les sciences étaient en grand honneur et en grande faveur chez les Arabes, dont le vaste empire s'étendait alors depuis l'Occident de l'Asie jusqu'à l'Espagne. Mais au dixième siècle, les chrétiens commencèrent à enlever aux Arabes leurs possessions et leurs conquêtes, et c'est ainsi que des relations s'établirent peu à peu entre les Arabes instruits, civilisés, et les chrétiens d'Occident, encore très-ignorants et à demi barbares.

La médecine était incomparablement plus avancée chez les Arabes que chez les Français, les Italiens, les Allemands. La réputation des médecins arabes se répandit donc promptement dans toute l'Europe. Il en résulta que des gens riches, des grands seigneurs et même des princes, atteints de quelque maladie grave, se rendirent en Espagne pour se faire soigner par les médecins de Cordoue ou de Séville. Ils trouvèrent là des monuments d'une architecture tout à la fois savante et originale, des arts perfectionnés, des établissements d'instruction publique fréquentés par un grand nombre d'étudiants, enfin, tout ce qui atteste un développement sérieux de toutes les connaissances humaines.

Le contact de cette civilisation, la connaissance des œuvres littéraires et scientifiques de l'Arabie espagnole exercèrent la plus heureuse influence sur la civilisation de l'Occident. C'est à cette époque, en effet, que l'on voit apparaître en Europe les premières Universités.

L'Université de Salerne, puis celle de Montpellier, furent fondées les premières. L'Université de Paris, c'est-à-dire la Sorbonne, ne vint que plus tard.

Au fond d'un vaste golfe qui fait suite à celui de Naples, sous le climat le plus délicieux, dont Horace avait déjà chanté les charmes et la salubrité, entourée de montagnes qui lui font le plus doux abri, s'étendait la ville de Salerne. Ancienne colonie romaine, dont les Lombards s'étaient emparés, elle avait été prise tour à tour par les Arabes et par les Grecs, et enfin conquise en 1075 par le Normand Robert Guiscar. C'est dans ce délicieux séjour, véritablement désigné par la nature, pour un lieu de réunion de philosophes, de médecins, et par consé-

quent de malades, que fut établie la célèbre école de Salerne, dont la renommée dura plus de cinq siècles.

Grâce aux persévérantes recherches faites par le docteur de Renzi, dans les archives du royaume de Naples, et à la découverte faite par le docteur Henschel (de Breslau) d'un manuscrit contenant trente-cinq traités d'origine salernitaine, il est possible aujourd'hui de se faire une idée à peu près juste, sinon complète, de cette ancienne école.

M. de Renzi a établi que l'école de Salerne existait dès le neuvième siècle; puisqu'il nomme, d'après les archives du royaume de Naples, les médecins qui, dans l'année 846, en faisaient partie. Mais c'est surtout dans les onzième et douzième siècles que l'école de Salerne prit un grand développement.

M. le docteur Daremberg, dans l'introduction qu'il a placée en tête de la traduction en vers français du *Schola Salitern-itana*, dont nous aurons à parler plus loin, s'est posé les questions suivantes : A quelle époque l'école de Salerne a-t-elle pris naissance? Quelles sont les circonstances qui ont favorisé ses premiers développements? Comment s'étaient formés les maîtres qui commencèrent à y enseigner? Pour répondre à ces questions, M. Daremberg s'est livré à des recherches qui, sans lui fournir aucune réponse directe et péremptoire, le portent néanmoins à présumer que la doctrine de l'école salernitaine avait été puisée dans les ouvrages littéraires et scientifiques des Grecs, et que les premiers professeurs s'étaient formés dans des couvents.

Cassiodore, qui écrivait au commencement du sixième siècle, dit à ses moines (1) : « Si la littérature grecque ne vous est pas familière, lisez Dioscoride, Hippocrate, Galien, traduits en latin, et Cœlius Aurelianus et bien d'autres livres que vous trouverez dans la bibliothèque. » Ainsi, dans les monastères, on avait alors non-seulement les textes, mais aussi des traductions latines, des livres savants de la Grèce. Au reste, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup étudié l'histoire pour savoir que, dans cette période de désordre et de bouleversement social, s'il se trouvait quelque part des hommes qui se livraient à l'étude, c'était dans les couvents.

(1) *De Instit. divin. litt.*, cap. XXXIII.

L'école de Salerne naquit donc dans la solitude du cloître, grâce à la science persévérante de quelques religieux.

Les théories médicales des Salernitains ne consistèrent d'abord qu'en extraits de divers auteurs anciens, qui passèrent peu à peu des moines aux laïques.

L'école de Salerne existait sans doute depuis quelque temps, à l'état d'association libre, lorsqu'elle reçut des statuts qui la transformèrent en une corporation régulière; en d'autres termes, lorsqu'elle devint Université. C'est ainsi que se formèrent plus tard, au treizième siècle, la plupart des Universités de l'Europe.

Le docteur Daremberg, qui alla examiner à Breslau les trente-cinq anciens traités découverts en 1837 par Henschel, affirme que ces manuscrits étaient tous d'origine salernitaine. Ils furent probablement composés à une époque où l'école de Salerne était déjà brillante. Mais quelle est cette époque? Le docteur Daremberg, pas plus que M. de Renzi (1) ne nous fournit sur ce point aucune indication précise.

« Le second de ces traités, dit M. Daremberg, a pour titre : *De ægritudinum curatione*; il comprend soixante-treize chapitres et constitue une sorte d'encyclopédie, une véritable *Somme médicale*, comme celles d'Oribaze, d'Aétius et de Paul d'Egine; il se compose, en outre, d'une suite d'extraits empruntés nominativement aux principaux maîtres de l'école de Salerne (2). »

Meyer pense que l'école de Salerne a été fondée, dès le principe, par des médecins constitués en société à la manière des franc-maçons.

Puccinotti dit (3) qu'elle fut instituée par une corporation de bénédictins, à laquelle des laïques furent peu à peu affiliés.

De toutes les conjectures qui ont été faites à cet égard, par les érudits les plus versés dans les traditions du moyen âge, celle-ci nous paraît la plus probable. On pourrait citer un grand nombre de couvents où la médecine était enseignée et pratiquée par les religieux.

Dans chaque monastère il y avait au moins un médecin en

(1) *Storia documentata della scuala medica di Salerno*. Napoli, 1857.
(2) *Introduction*.
(3) *Storia della medicina*. Livorno, 1855.

titre, choisi parmi les moines. Le passage de Cassiodore que nous avons cité prouve que la médecine, de même que les autres sciences, était étudiée dès le huitième siècle, chez les moines bénédictins, et si l'on possédait alors des traductions latines d'Hippocrate, de Dioscoride, de Galien, c'était à eux qu'on les devait.

Les premières écoles médicales où furent admis des laïques se tinrent sans doute dans des couvents de Bénédictins, et ce furent ces mêmes laïques, formés par l'enseignement et préparés sous l'influence de l'esprit d'association, qui, après avoir terminé leurs études, pratiquèrent dans les villes et ouvrirent des écoles où furent enseignés les principes de l'art de guérir.

Tout porte à croire que l'école de Salerne, qui n'était d'abord qu'une simple réunion de médecins, se constitua en corporation organisée, vers le neuvième siècle, lorsque les étudiants et les malades, attirés, les uns par la science des professeurs, les autres par la renommée des médecins et la douceur du climat, commencèrent d'affluer à Salerne.

La *Somme médicale* de Petrocellus et le *Passionnaire* de Gariopunctus, qui ne remontent qu'à la première moitié du onzième siècle, sont les plus anciens ouvrages de l'école de Salerne parvenus jusqu'à nous. On croit pourtant qu'avant cette époque, les savants salernitains avaient déjà beaucoup écrit. Mais on n'a pu, jusqu'à présent, découvrir aucune de ces œuvres anciennes.

De tous les écrits qui nous restent de l'école de Salerne, le plus renommé est le recueil qui porte le titre de *Schola salernitana*, sorte de traité de médecine, écrit en latin.

Il est peu d'ouvrages qui aient été aussi souvent réimprimés dans le texte latin. On en compte 240 éditions. Il en existe une multitude de traductions en français, en allemand, en anglais, en italien, en espagnol, en polonais, en provençal, en bohémien, en hébreu, et même en persan. Les meilleures traductions françaises sont dues à Brunzen de la Martinière, à Levacher de la Feutrie, et à Pougens.

Une édition nouvelle de l'*École de Salerne*, composée d'un texte, revu sur l'édition de M. de Renzi, et d'une traduction en vers français, par M. Meaux Saint-Marc, a paru

en 1861 (1). Ce qui fait l'intérêt de cette édition, c'est qu'elle est précédée d'une dissertation de M. Ch. Daremberg, dans laquelle l'histoire de l'école de Salerne est reconstituée au point de vue historique.

Les centons latins qui composent cet ouvrage avaient la prétention de représenter toute la science médicale contemporaine. Dans ses dix parties, fort courtes d'ailleurs, sont comprises toutes les branches de la médecine de cette époque : l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la matière médicale, la thérapeutique, la pathologie. On y trouve même la partie professionnelle de la médecine, sous forme de conseils donnés aux jeunes praticiens concernant la conduite à tenir envers les malades.

Sans jouir du privilége d'universelle autorité accordé aux *Aphorismes d'Hippocrate*, cette espèce de code de la médecine des derniers siècles est encore en faveur chez un certain nombre de médecins de nos jours, qui aiment à citer avec à-propos les hémistiches salernitains. Il faut avouer pourtant que les principes de la médecine ont singulièrement changé depuis les vieux maîtres de l'école napolitaine. En ce qui concerne la pathologie, il serait difficile de trouver des analogies entre leur méthode et la nôtre. La pathologie de l'école de Salerne est un amas incohérent de moyens empiriques et de recettes de bonne femme. Les influences des astres et des jours lunaires y tiennent une grande place. Sa matière médicale n'est pas moins singulière. Il faut lire le texte, pour voir à quels singuliers modes de médication avait recours la médecine du douzième au quinzième siècle. Citons-en quelques exemples, pris au hasard.

Une décoction de vers de terre dans l'huile est un remède infaillible contre les douleurs d'oreille. — Pour bien dormir, il faut manger des noix à son souper. — Pour prévenir tous les accidents qui résultent de la morsure de la Tarentule, il suffit de placer, dans un lieu public, le malade sur un lit suspendu. Chaque passant fait mouvoir le lit, et au centième coup, ni plus ni moins, le malade est délivré.

(1) *L'École de Salerne*, traduction en vers français, par M. Meaux Saint-Marc, précédée d'une introduction par Ch. Daremberg. 1 vol. in-18. Paris, 1861.

Voici un remède pour engraisser :

« Nourrissez une poule de vieilles grenouilles bien grasses, coupées en morceaux et nourries avec du froment; dînez vous-même de la poule, mais faites bien attention à ne manger que le membre de la poule correspondant à celui quo vous voulez engraisser, autrement tout votre corps prendrait des dimensions effrayantes. »

Les médecins de Salerne avaient deux poids et deux mesures, car ils distinguaient la médecine du riche et celle du pauvre. S'agissait-il de purger un noble ou un seigneur, ils administraient la rhubarbe; pour un simple paysan, il suffisait de l'infusion de *myrobolan*. Pour les fractures, avec un homme riche, on se servait du *bol d'Arménie*, composé de farine de fèves et de plantain, broyées avec du vinaigre; avec les pauvres, on se contentait d'une infusion aqueuse ou vineuse de fiente de porc, de mouton et de bœuf, ou d'un onguent composé de chair de poisson et de poireaux. Pour guérir le goitre chez les personnes de sang royal ou élevées en dignité, on recommandait le *baume* en friction; l'axonge ou des onguents de peu de valeur étaient tout ce qu'il fallait pour les personnes de classe inférieure. Une potion fort compliquée guérissait les fistules des riches; le simple suc d'ortie, bu pendant un an, produisait le même effet chez les pauvres.

Les médecins salernitains prescrivent le vin aux archevêques; et comme l'estomac délicat de Leurs Éminences ne pourrait supporter les vomitifs, ils recommandent la méthode de l'archevêque Alpharius, c'est-à-dire le vomissement après le repas, comme le procédé le plus agréable.

Maître Bernard le *Provincial*, qui a écrit vers 1160, avait une thérapeutique assez curieuse. Il voulait simplifier la matière médicale, et soustraire les malades à l'omnipotence des apothicaires. Voici quelques-uns des moyens qu'il avait imaginés pour supprimer l'apothicaire.

Pour rendre les prunes laxatives, il faut introduire entre le bois et l'écorce du Prunier un vinaigre purgatif, ou toute autre préparation laxative. — Traitez la vigne de la même manière, avec de la scammonée, et vous recueillerez des raisins purgatifs. — On peut, par le même procédé, avoir, suivant les cou-

leurs que l'on introduit dans la vigne, des grappes rouges, azurées ou jaunes.

Maître Bernard, sans être très-versé dans la physiologie végétale, devançait les résultats de l'expérience moderne. De nos jours, en effet, un médecin, le docteur Champouillon, s'est proposé d'accroître les vertus thérapeutiques de certaines plantes médicinales, en les arrosant avec une dissolution de nitre ou de carbonate de potasse (1). En cela, maître Bernard le *Provincial* ne faisait que suivre l'exemple de son maître Salernus, lequel recommande de traiter les malades avec la chair d'animaux nourris, pendant leur vie, de substances médicamenteuses. N'est-ce pas là, encore, la première idée du lait iodé et du traitement des enfants par les nourrices soumises seules à l'usage du médicament (2)?

Voici un moyen qui était employé déjà par les médecins de l'école de Salerne, pour se venger d'un malade *ingrat* : « Donnez-lui, à table, de l'alun au lieu de sel; cela ne manquera pas de lui procurer une éruption de pustules sur tout le corps. »

Il ne faisait pas bon, on le voit, de méconnaître les services des médecins de ce temps; ils avaient leur vengeance sous la main. Sganarelle, dans le *Médecin malgré lui*, semble faire allusion à ce secret salernitain, quand il dit : « Je vous donnerai la fièvre! »

Il est assez curieux de lire les préceptes que l'école de Salerne adresse à ses disciples, pour leur conduite à l'égard de la clientèle. C'est un trait des anciennes mœurs médicales qui mérite d'être reproduit. On y voit comment l'une des pratiques du médecin en visite consistait à s'asseoir à la table de la famille, tradition touchante, depuis longtemps perdue :

« Que le médecin, dit l'*Ecole de Salerne*, en allant visiter ses malades, se place sous la protection de Dieu et sous la garde de l'ange qui accompagnait Tobie. Pendant la route, il s'informera, auprès de la personne qui est venue le chercher, de l'état du patient, afin de se mettre déjà au courant de l'affection qu'il aura à soigner; de sorte que si, après avoir examiné, tâté le pouls, il ne reconnaît pas aussitôt la maladie, du moins il pourra, grâce aux renseignements antérieurs, inspirer confiance au

(1) Voir notre *Année scientifique*, 5e année, p. 219-221.
(2) Voir *l'Année scientifique*, 4e année, p. 384-388.

Digitized by Google

malade, en lui prouvant par ses questions qu'il a deviné quelques-unes de ses souffrances.

« En entrant, le médecin salue avec un air modeste et grave, ne montre aucune avidité, s'assied pour prendre haleine; loue, s'il y a lieu, la beauté du site, la bonne tenue de la maison, la générosité de la famille. De cette façon, il captive la bienveillance des assistants, et laisse au malade le temps de se remettre de la première émotion. Toutes sortes de précautions sont nécessaires pour tâter le pouls et pour examiner les urines.

« Au patient promettez la guérison; à ceux qui l'assistent affirmez qu'il est fort malade. S'il guérit, votre réputation s'en accroît; s'il succombe, on ne manquera pas de dire que vous avez prévu sa mort. N'arrêtez pas vos yeux sur la femme, la fille ou la servante, quelque belles qu'elles soient. Ce serait forfaire à l'honneur et compromettre le salut du malade en attirant sur sa maison la colère de Dieu. Si on vous engage à dîner, *comme c'est l'habitude*, ne vous montrez ni indiscret ni exigeant. A moins qu'on ne vous y force, ne prenez pas la première place, bien qu'elle soit réservée *au prêtre et au médecin*.

« Chez un paysan, mangez de tout sans faire aucune remarque sur la rusticité des mets; si, au contraire, la table est délicate, ayez soin de ne pas vous laisser aller au plaisir de la bouche; informez-vous de temps en temps de l'état du malade, qui sera charmé de voir que vous ne pouvez pas l'oublier, même au milieu des délices du festin. En quittant la table, allez auprès de son lit, assurez-le que vous avez été bien traité, et surtout n'oubliez pas de montrer beaucoup de sollicitude à régler son propre repas. »

C'est vers le milieu du douzième siècle que parut la *Schola salernitana*, qui reçut aussi les noms de *Regimen sanitatis* ou *Flos medicinæ*.

Ce poëme paraît avoir été composé par parties qui s'adaptèrent successivement les unes aux autres, dans des temps différents, c'est-à-dire entre le onzième et le quatorzième siècle. Il a, dit le docteur Daremberg, « tous les caractères d'un esprit populaire : la précision, une certaine naïveté, des tours heureux, et on ne saurait dire quoi de vivant. C'est l'œuvre de tout le monde, et ce n'est l'œuvre de personne. » Il comprend dix parties, qui sont : l'*hygiène* (préceptes généraux); la *matière médicale* (vertus de quelques simples); l'*anatomie* (description des os, des veines et des organes); la *physiologie* (étude de la nature humaine); l'*étiologie* (signes astrologiques); la *séméiotique* (signes des maladies); la *thérapeutique* (utilité du traitement médical); la *pathologie* (choses à éviter); la *nosologie* (description des maladies, du mal caduc); la *pratique médicale*.

L'hygiène, en soixante et dix-sept petites pages, est la partie la plus considérable. On y trouve des préceptes, des recom-

mandations, des conseils judicieux, qui sont comme des expressions naïves du vieux bon sens des peuples. Nous citons le passage suivant, avec sa traduction en vers, pour en donner une légère idée :

Lumina mane manus surgens lavet unda,
Hac, illac, modicum pergat, modicum sua membra
Extendat, crines pectat, dentes fricet; ista
Confortant cerebrum, confortant cætera membra.
Lote, cale; sta, prande, vel i; frigesce, minute.
Fons, speculum, gramen, hæc dant oculis relevamen.
Mane petas montes; medio nemus; vesper fontes.
Sero frequentemus littora; mane nemus.
Hi præsertim oculos recreant, visumque colorant.
Cœruleus, viridisque et janthinus, addito fusco.
Si fore vis sanus ablue sæpe manus.
Lotio post mensam tibi confert munera bina :
Mundificat palmas et lumina acuta,
Est oculis sanum sæpe lavare manum.

« D'eau froide, en te levant, baigne au matin tes yeux;
Frotte avec soin tes dents, et peigne tes cheveux.
Tes membres, par la marche, exerçant leur souplesse,
Tu rends à l'âme, au corps, la force et l'allégresse.
Chauffe-toi, hors du bain; saigné, rafraîchis-toi;
Après tes repas, marche, ou bien demeure coi.
Un cristal d'une eau pure et l'herbe des campagnes
Charme et repose l'œil : gagne donc les montagnes
Au lever de l'aurore; à midi les berceaux
Et l'ombre des grands bois; au soir, les clairs ruisseaux.
De ces objets mouvants, les teintes azurées,
De violet, de pourpre, ou de vert colorées,
Apaisent l'œil, ravi par leur calme beauté.
Laver souvent ses mains profite à la santé.
Au sortir des repas, suis un facile usage,
Qui te ménagera toujours double avantage :
Des mains propres d'abord, puis des yeux plus perçants,
Grâce aux nerfs raffermis dans leurs ressorts puissants (1). »

Vossius et, après lui, Morgagni ont montré que la *Schola salernitana* n'est, en beaucoup d'endroits, qu'une simple copie d'un poëme de Macer. Ce Macer était un écrivain fort obscur du neuvième ou dixième siècle.

Une particularité qui mérite d'être remarquée, c'est qu'à Salerne la médecine pouvait être exercée par des femmes. On cite même une de ces praticiennes qui jouit d'une longue célébrité.

C'était Trota, ou Trotula, issue d'une famille noble. Le

(1) Ch. Meaux Saint-Marc, *École de Salerne*, Hygiène, p. 18.

Compendium salernitanum la qualifie de *maître (magister Trota)*. Non-seulement elle pratiqua la médecine, mais elle écrivit sur cet art.

« Toutes les pages sorties de sa main, dit M. Daremberg, respirent le galénisme le plus irréprochable, aussi bien les chapitres qui nous ont été conservés dans le *Codex salernitanus*, que l'abrégé de son ouvrage *sur les maladies des femmes*, publié soit sous son nom, soit sous celui d'Eros, médecin de l'impératrice Julie. Elle ne s'occupait pas seulement des accouchements et des maladies des femmes, mais encore de toutes les branches de l'art de guérir. »

On trouve dans le *Compendium salernitanum* des chapitres tirés de l'ouvrage de Trotula sur les maladies des yeux et des oreilles; sur les affections des gencives et des dents; sur les vomissements, sur les douleurs intestinales; sur les moyens de relâcher ou de resserrer le ventre; enfin sur la pierre.

Trotula résidait, exerçait et enseignait à Salerne, vers le milieu du onzième siècle. L'année 1059, selon de Renzi, est celle où florissait Trotula. On voit, au surplus, par une foule de textes salernitains, qu'à cette époque on comptait à Salerne un grand nombre de femmes-médecins; qu'elles étaient recherchées par les malades et fort estimées des maîtres, qui souvent les citaient comme des autorités.

C'est à peu près à cette époque que l'on vit arriver dans la même école de Salerne un homme qui devait exercer une grande influence sur le développement des sciences au moyen âge.

C'était Constantin l'Africain, dont Paul Diacre a raconté la vie.

Constantin était né à Carthage. Passionné pour l'étude, et ne trouvant point apparemment que, dans son pays natal, les maîtres fussent assez instruits, il quitta l'Afrique, et se rendit en Asie. Dans la Babylonie, il apprit la grammaire, la dialectique, la médecine, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique. Ayant épuisé tout ce que pouvaient lui offrir d'utile ou d'intéressant les sciences chaldéenne, arabe, persane, il poussa jusque dans l'Inde. Là, il interrogea les successeurs de ces savants philosophes qui, quinze siècles auparavant, avaient instruit Pythagore. Il reprit ensuite la route de son pays natal. Il s'arrêta, chemin faisant, en Égypte pour compléter ses longues études.

Il rentra à Carthage après une absence de trente-neuf ans. Malheureusement, il se hâta un peu trop d'exposer à ses compatriotes les connaissances et les curieux secrets qu'il rapportait de ses longues pérégrinations scientifiques. De sorte, s'il faut en croire Malgaigne (1), qu'il fut regardé comme un sorcier. D'après Léon d'Ostie, son grand savoir aurait excité la jalousie de quelques personnages. Il est possible enfin que ses compatriotes lui aient reproché d'avoir embrassé le christianisme.

Quoi qu'il en soit, un parti violent se forma contre Constantin. Ayant appris que sa vie était menacée, il prit la fuite. « Il alla se cacher, dit Léon d'Ostie, dans un navire prêt à mettre à la voile pour la Sicile. De crainte d'être reconnu, il avait pris un habit de mendiant. Ce fut ainsi qu'il arriva à Salerne. »

Il y était déjà depuis quelques jours, lorsqu'un frère du roi de la Babylonie, qui par hasard se trouvait en ce moment à la cour du duc Robert Guiscard, le rencontra et le reconnut. Ce prince le recommanda au duc comme un homme du premier mérite, et, à tous égards, digne de sa protection.

Guiscard nomma Constantin son premier secrétaire. Mais, vieux et fatigué, Constantin préférait aux honneurs le repos et la solitude. Il quitta la cour du duc Robert, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et se retira dans le célèbre couvent du Mont-Cassin, situé entre Rome et Naples.

Il passa dans cette retraite le reste de sa vie, occupé à traduire en latin divers ouvrages arabes, et à composer ou à compiler des livres sur la médecine. La renommée acquise par Constantin fut telle qu'on lui donna les titres de *nouvel Hippocrate* et de *maître de l'Orient et de l'Occident* (2).

Constantin, pendant ses voyages dans l'Asie Mineure, dans la Perse et dans l'Inde, avait sans doute recueilli des livres précieux, inconnus jusque-là en Europe. Non-seulement il en traduisit quelques-uns, mais il s'attacha à répandre ce qui s'y trouvait de plus propre à frapper l'esprit des Occidentaux. On expliquerait par là comment, deux cents ans plus

(1) *Introduction* aux Œuvres d'Ambroise Paré, p. xx.
(2) *Chronic. Mont-Cassin*, lib. III, cap. xxxv, et *De Viris illustribus*, cité par Tiraboschi, t. III, liv. IV.

tard, c'est-à-dire dans le treizième siècle, Roger Bacon put avoir connaissance de plusieurs découvertes scientifiques anciennement réalisées chez les Orientaux, et auxquelles on n'a commencé à croire qu'à mesure que la science moderne est parvenue à les renouveler.

Le docteur Daremberg dit qu'à l'époque où Constantin vivait retiré au Mont-Cassin, « la médecine, à Salerne, avait pris un si grand développement, que la base sur laquelle elle s'appuyait ne suffisait plus pour la soutenir. »

Constantin, par ses traductions, fit connaître les Arabes, et non-seulement les Arabes, mais aussi les Syriens et les Persans. Il ne s'était pas livré pendant quarante années en Orient à des recherches et à des études immenses, sans avoir recueilli sur les diverses branches des connaissances humaines un grand nombre d'idées et de faits entièrement nouveaux pour les érudits de l'Europe.

Si le niveau des études paraît s'élever rapidement, dans l'université de Salerne, peu de temps après l'arrivée de Constantin, à quel ordre de faits en attribuer la cause, sinon à une méthode plus exacte et à des notions plus justes, plus vraies, plus étendues que celles qui avaient jusque-là constitué tout le fond de l'enseignement de cette école? Or nous ne voyons point que cette méthode et ces notions nouvelles aient pu être introduites à Salerne par un autre que Constantin. Si l'on considère, en effet, que la théorie médicale embrasse une foule de notions générales puisées dans toutes les sciences, on concevra que l'extension de la médecine ait pu contribuer au développement de bien d'autres sciences.

Constantin était médecin; les ouvrages qu'il composa sur la médecine existent encore.

« Ce n'était point, dit Eloy (1), un auteur original; il ne peut être mis qu'au nombre des compilateurs, mais il doit y tenir une des premières places. Il s'était attaché principalement à Hippocrate, à Galien, à Haly-Abbas. Il introduisit en Italie la médecine arabe et y réveilla l'étude de la médecine grecque. On croit communément que ce fut à sa sollicitation que le duc Robert combla de bienfaits l'école de Salerne. Il adressa ses livres à Didier, abbé du Mont-Cassin, qui devint pape sous le nom de Victor III. »

(1) *Encyclopédie des sciences médicales* du docteur Bayle, *Biographie médicale*, t. I, p. 107.

Dans l'histoire de Salerne, il est fait mention de plusieurs médecins qui, après Constantin, eurent de la réputation, tels que Archimataus, Bartholomeus, Cophon, etc. C'est vers le milieu du douzième siècle que parut, comme nous l'avons dit, le poëme médical didactique appelé *Schola salernitana*.

Gariopontus, médecin de Salerne, homme d'une grande érudition, vivait au onzième siècle (1). Il avait écrit sur la médecine, sur la matière médicale et sur la chirurgie. Son traité de chirurgie est perdu. Au reste, ses ouvrages ne sont, en grande partie, que des compilations.

Selon Malgaigne, après la mort de Constantin, l'école de Salerne, enrichie de toutes les traductions dont il était l'auteur, devint un centre où l'on se rendit de tous côtés, pour se mettre au niveau de la science nouvelle.

Ce qui fit décliner assez rapidement cette école, c'est que, trop exclusivement adonnée à la médecine, elle négligea absolument la chirurgie.

Un homme vint compléter en Italie l'œuvre que Constantin avait laissée inachevée. C'était Gérard de Crémone.

Né en Lombardie, vers 1114, Gérard de Crémone donna, par ses travaux, une impulsion nouvelle à la science du moyen âge.

Ayant ressenti, presque au sortir de l'enfance, un goût irrésistible pour l'étude, il lut avec avidité tous les livres latins qu'il put se procurer. Après avoir retiré de ces livres tout ce qu'ils pouvaient lui apprendre, il éprouva le désir de connaître l'*Almageste* de Ptolémée. Il chercha, mais vainement, cet ouvrage en Italie, et se décida à aller le chercher en Espagne. Il en trouva un exemplaire à Tolède. Mais c'était une traduction en arabe, et il ne savait pas cette langue.

Son désir de connaître Ptolémée était devenu une passion. Il se mit donc à étudier l'arabe, et l'apprit rapidement. C'est ainsi qu'il put lire l'*Almageste*. Après avoir lu cet ouvrage, il se trouva en état de parcourir une foule d'autres livres que possédaient les Arabes sur toutes les sciences, et il éprouva la noble tentation d'en transmettre au moins une partie à ses contemporains. Il passa donc le reste de sa vie à traduire en latin les œuvres arabes.

(1) Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II, et Eloy, *Biographie médicale*, t. I, p. 106.

Parmi ses traductions, qui sont en grand nombre, on compte, outre celles de quelques traités d'Hippocrate et de Galien, un ouvrage de Sérapion, les *Livres de Rhasès à Almansor*, le *Canon d'Avicenne*, la *Chirurgie d'Abulcasis*, etc.

Gérard mourut à Crémone en 1187, et fut enterré dans le couvent de Sainte-Lucie, auquel il avait légué tous ses livres. C'était un homme d'une piété profonde, qui avait passé toute sa vie dans la solitude, et qui ne s'était efforcé d'acquérir une érudition immense que pour la consacrer tout entière au bien de l'humanité.

L'école de Bologne dut à Gérard de Crémone un rapide développement. Elle put, grâce aux traductions de Gérard, puiser largement dans des ouvrages où diverses parties des connaissances humaines, et spécialement la science médico-chirurgicale, étaient traitées avec plus d'étendue et de soin que dans tous les autres livres qui jusque-là avaient été mis à la portée des érudits latins.

Le Traité de Constance qui, en consacrant l'indépendance des grandes cités italiennes, garantissait pour un temps illimité la liberté et la paix, vint se joindre à toutes les autres causes, accidentelles ou permanentes, par lesquelles, dans quelques parties de l'Europe, les esprits d'élite se sentaient invinciblement entraînés vers les études sérieuses. L'école de Bologne, instruite par les livres que Gérard avait traduits, devint bientôt plus savante et plus célèbre que celle de Salerne. Elle ne tarda pas à l'emporter sur elle en réputation, après l'avoir dépassée par la pratique médicale et par la supériorité de l'enseignement. Vers le milieu du douzième siècle, Salerne n'occupait déjà plus que le second rang en Europe : l'école de Bologne avait pris la première place.

C'est à cette époque que fut établie l'Université de Montpellier, qui devint pour la France ce que Salerne et Bologne étaient pour l'Italie, un centre de connaissances scientifiques, et surtout médicales.

Les sciences renaissaient alors véritablement dans l'Occident. C'est au douzième siècle que l'on eut pour la première fois connaissance, en Europe, de la boussole.

En Allemagne ce fut un empereur, Frédéric II (Frédéric Barberousse), qui se mit à la tête du mouvement intellectuel.

Ce prince avait acquis des connaissances qui lui faisaient ardemment désirer en posséder d'autres. Il ambitionnait la gloire de contribuer au progrès des sciences et des lettres. Il était poëte, philosophe, naturaliste, et parlait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Orient. Il partageait sa vie entre la guerre et l'étude, comme le fit, plusieurs siècles après, Frédéric de Prusse, son illustre homonyme. Il aspirait à régner sur son époque encore plus par le génie que par la puissance des armes.

Un homme qui avait une telle supériorité devait être peu disposé à se soumettre en tout aux décisions de la cour romaine. Ses démêlés continuels avec le pape Grégoire IV finirent par attirer sur sa tête une excommunication.

Il n'en continua pas moins à marcher résolûment vers l'accomplissement de ses desseins. Il releva les anciennes écoles et en fonda de nouvelles. Il fit chercher et traduire tous les livres qui lui parurent renfermer quelque moyen d'instruction. Par son ordre, Aristote fut traduit en latin et enseigné dans les écoles. Il tira de l'Afrique divers animaux jusque-là inconnus en Europe, entre autres une girafe, à ce que nous apprend Albert le Grand, dans son traité *De Animalibus*. Il autorisa la dissection des cadavres humains dans les écoles de médecine. La dissection n'était autorisée, il est vrai, qu'une fois tous les cinq ans (1). Mais, à une époque où les études anatomiques étaient entravées par la superstition, c'était assurément beaucoup qu'une autorisation pareille.

Passionné pour l'histoire naturelle, Frédéric II donnait lui-même l'exemple d'une constante application à l'étude. Il composa, sur l'histoire naturelle, des ouvrages qui ont paru très-remarquables pour le temps où il vivait. Sprengel (2) dit que ce prince exerça une influence énorme sur les destinées de la science. Ses longs voyages et la lecture d'Aristote avaient sans doute contribué beaucoup à lui faire aimer l'étude de la nature. Dans son *Traité de la Fauconnerie*, ouvrage précieux pour ce temps, il donna la preuve d'un vrai talent d'observation, ce qui n'était pas ordinaire pendant le moyen âge.

Partout, dans ce siècle et dans le suivant, des Universités

(1) Pouchet, *Albert le Grand et son époque.*
(2) *Histoire de la médecine.*

Digitized by Google

sont fondées : en Italie, à Naples, à Pérouse, à Plaisance, à Pavie, à Rome, où le pape Innocent IV institue une école de droit et accorde aux étudiants tous les priviléges qu'on accordait alors au *studium generale*. Dans le siècle suivant, les papes fondent celles de Pise, de Ferrare, de Bologne. En France, Louis IX impose, en 1229, à Raimond, comte de Toulouse, la fondation d'une Université qui fut définitivement constituée en 1233.

Quelques années après, un prêtre, honoré de l'amitié de Louis IX et son chapelain, conçut le dessein de faire fonder la Sorbonne. En 1250, en l'absence du roi, la reine Blanche céda à un prêtre, Robert de Sorbon, chanoine de Cambrai, une maison avec des écuries contiguës, situées dans la rue Coupe-Gorge, devant le palais des Thermes (1). Ce fut là que s'éleva la Sorbonne.

L'école de médecine de Montpellier existait déjà en 1180. En 1289, le pape Nicolas V y ajouta le droit canon, le droit romain et les arts libéraux (2).

Dans le quatorzième siècle, les princes et les évêques rivalisèrent de zèle, dit de Blainville, pour l'extension des sciences et des lumières. En 1305, la reine Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, fonda et dota, à Paris, le collége de Navarre. En 1306, le pape Clément V érigea l'Université d'Orléans et lui attribua des droits égaux à ceux dont jouissait celle de Toulouse, etc. Dans toute la France, les colléges se multiplièrent.

On ne peut parler des études du moyen âge sans dire quelques mots des disputes publiques qui éclataient souvent entre les dialecticiens dont les doctrines étaient différentes. Ce que les tournois étaient pour les chevaliers, les écoles le devinrent pour les docteurs. Des milliers d'étudiants assistaient à ces sortes de luttes, dans lesquelles il était glorieux de combattre et de vaincre. Il y avait des dialecticiens dont la principale occupation était d'aller de ville en ville, d'école en école, combattre pour Platon, pour Aristote ou pour saint Augustin.

Disons en passant que, parmi ces grands lutteurs de parole,

(1) Du Boulai, *Act. donat.*, t. IV, et Dubreuil, p. 616.
(2) Savigny, t. III.

parmi ces héros de la scolastique, il en était plus d'un qui parlait d'Aristote ou de Platon sans les connaître, comme on voyait alors des chevaliers aller par monts et par vaux, combattre pour des beautés qu'ils n'avaient jamais vues.

C'est ainsi qu'Abélard se fit d'abord une grande réputation, et qu'il ouvrit ensuite une école où l'on accourut de toutes parts, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre.

Pierre Abélard était né en Bretagne en 1079. Il vint à Paris compléter ses études, sous Guillaume de Champeaux. A l'âge de vingt-deux ans, il alla ouvrir une école à Melun. Il devint promptement célèbre, et se fit ainsi une grande fortune, qui lui attira de dangereuses inimitiés. L'histoire d'Héloïse et d'Abélard est assez connue. On sait qu'après sa triste aventure, Abélard se retira dans le monastère de Saint-Denis. Obligé bientôt d'en partir, toujours menacé et persécuté, il erra de monastère en monastère. Son livre sur la *Trinité* fut condamné au feu, par un concile tenu à Soissons. Son persécuteur le plus acharné était saint Bernard, qui ne cessait d'exciter contre lui le pape et le clergé.

Il n'existait pas alors des lois restrictives de la liberté d'enseigner et d'écrire. L'art de disputer en public étant devenu le plus sûr moyen de se faire une réputation, et la réputation pouvant conduire à la fortune, tous ceux qui joignaient à l'ambition le talent de la parole s'exerçaient dans cet art. C'est ainsi que l'on vit s'ouvrir partout des cours de dialectique. Saint Bernard se plaint, dans une lettre adressée au pape Innocent II, *que les mauvais livres sont partout lus et répandus; qu'ils volent jusque dans les carrefours; que les ténèbres viennent remplacer la lumière dans les villes et dans les châteaux*, etc.

On voit, par ce passage de saint Bernard, que dans notre pays même, longtemps avant que l'imprimerie fût en usage, les livres, certains livres du moins, se multipliaient avec facilité. Dans les siècles où l'art de copier était devenu une profession lucrative, les copistes habiles, religieux ou laïques devaient exister en grand nombre.

Dans les onzième et douzième siècles, les disputes des dialecticiens, malgré la frivolité de leur objet, eurent pour résultat d'accroître l'activité intellectuelle, ce qui valait encore mieux

que l'engourdissement des esprits qui avait pesé sur le neuvième siècle.

Ajoutons que les *Trouvères*, dans le Nord, et les *Troubadours*, dans le Midi, durent contribuer aussi, non sans doute au développement des idées philosophiques, mais, jusqu'à un certain point, à la formation d'une langue nationale, instrument indispensable au génie d'une civilisation nouvelle.

Les livres de science, grecs et arabes, traduits en latin, publiés et enseignés dans les écoles, voilà donc surtout ce qui produit, dans le treizième siècle, cette grande révolution intellectuelle où l'on voit apparaître avec éclat plusieurs génies de premier ordre, Albert le Grand, Roger Bacon, Thomas d'Aquin, etc.

Mais il est temps de mettre un terme à ce tableau sommaire. Il est temps d'aborder ces grandes figures dont nous venons d'évoquer les noms glorieux.

Digitized by Google

ALBERT LE GRAND

Albert le Grand est un des hommes qui, au moyen âge, ont eu le plus de célébrité. Dans le nombre prodigieux de livres de science, d'érudition ou de philosophie qui parurent pendant les treizième et quatorzième siècles, il en était peu où l'on ne parlât point d'*Albertus Magnus*, d'*Albertus Teutonicus*, de *frater Albertus de Colonia*, d'*Albertus Ratisbonensis*, etc., noms sous lesquels il était connu, même dans les masses populaires. De nos jours encore, on rencontre dans les campagnes beaucoup de paysans qui connaissent le nom du *Grand Albert*, qu'ils prennent pour celui d'un astrologue ou d'un magicien.

Pourquoi ce nom, qui fut celui d'un génie de premier ordre, sorti d'un siècle à demi barbare, n'a-t-il longtemps éveillé dans les esprits que des idées de cabale et de magie? Pourquoi s'est-il trouvé si longtemps mêlé aux mystérieuses pratiques de la superstition? C'est que, dans le moyen âge, toutes les classes du peuple, et même en grande partie la noblesse, la magistrature, le clergé, croyaient à la magie. La multitude ne pouvait douter de la réalité des évocations et des sortiléges; quand les lois les plus sévères étaient dirigées contre les sorciers; quand les peines les plus graves menaçaient quiconque était convaincu de s'être livré à des opérations secrètes, avec l'intention de nuire à autrui.

Par un effet naturel de cette croyance générale, dès qu'on voyait un homme, religieux ou laïque, contempler habituellement le ciel et y suivre attentivement le cours des astres, on

ALFRED LE GRAND

ALBERT LE GRAND DANS LA CATHÉDRALE DE RATISBONNE

Digitized by Google

Digitized by Google

le prenait pour un sorcier, ou pour un astrologue qui étudiait le genre d'influence que les phénomènes célestes peuvent exercer sur les destinées humaines. Si un homme instruit s'occupait d'histoire naturelle; s'il avait chez lui des instruments de physique et des appareils de chimie; si on le voyait, dans la campagne, chercher, recueillir des plantes ou des minéraux, c'était, infailliblement, ou un alchimiste qui travaillait à la transmutation des métaux, ou un magicien qui avait conclu avec les puissances infernales un pacte mystérieux.

On voyait alors plus d'un charlatan qui, pour en imposer davantage à la multitude, se montrait entouré d'appareils et d'instruments scientifiques. Il s'en trouvait, dans le nombre, quelques-uns qui, pour donner une opinion plus avantageuse de leur savoir, aimaient à invoquer le nom du savant Albert, lorsque la réputation de l'évêque de Ratisbonne eut grandi dans l'Europe entière. Ils citaient le grand Albert, de même que, dans ces derniers temps, on a entendu des physiciens ambulants, donnant sur les places publiques leurs séances banales, citer le nom, justement célèbre, de François Arago.

Une autre cause qui contribua à confirmer le peuple dans l'opinion qu'Albert était un astrologue et un magicien, c'est la manière dont il fut représenté par les peintres du moyen âge.

Imaginez une cellule où pénètrent à peine, à travers des vitraux peints, quelques rayons de lumière diversement colorés. Là, devant une grande table couverte de minéraux, de livres et de manuscrits, voyez-vous, assis dans une stalle élégamment sculptée, un religieux qui paraît absorbé dans une méditation profonde? Il est pâle, maigre et de petite stature; mais tous les traits de sa physionomie portent l'empreinte de cette volonté forte et persévérante qui est un des attributs du génie. Dans la cellule, on aperçoit, voilés sous un jour indécis, d'un côté, différents instruments de physique et d'astronomie, exécutés avec la surcharge d'ornements propres à la période de l'art du moyen âge. On voit, d'un autre côté, disposés çà et là, sans ordre apparent, des vases, des cornues, des matras, des fourneaux de forme bizarre, et différents appareils destinés à des expériences d'alchimie.

Voilà comment l'art de la gravure, après l'œuvre des pein-

tres du moyen âge, reflet exact des préjugés du temps, nous a transmis l'image du savant Albert.

Un pareil tableau, offert à des esprits déjà frappés par mille récits qui circulaient sur les œuvres et sur les opérations des magiciens en général, ne pouvait manquer de faire classer l'évêque de Ratisbonne parmi les magiciens de premier ordre; et c'est précisément ce qui arriva. Pour qu'un fait merveilleux, incroyable, impossible même, fût accepté comme vrai par la multitude, il suffisait qu'on le mît sur le compte de maître Albert. Quelles étranges merveilles n'attribuait-on pas à sa puissance? Il avait, disait-on, construit une tête humaine qui parlait. On présumait bien, au fond, que cette tête de fer, prodige de la science et de l'art, avait le privilége de la pensée, mais on n'osait l'assurer. On ajoutait seulement qu'un jour Thomas d'Aquin, l'inséparable ami du grand Albert, fut effrayé de cette merveille, et que, la prenant pour une œuvre du diable, il la brisa en mille pièces.

Il n'est pas, à la rigueur, impossible qu'Albert eût construit un automate qui, au moyen d'un mécanisme ingénieux, articulât quelques syllabes, car on avait déjà vu quelques mécanismes de ce genre dans des temps antérieurs. De là vint sans doute la légende populaire.

Parmi les faits merveilleux que l'on attribuait à Albert, et qu'au moyen âge on entendait raconter jusque dans les chaumières, il en était un, bien plus extraordinaire encore.

Un jour, dit la chronique, Guillaume, comte de Hollande, roi des Romains, s'arrêta, en traversant Cologne, dans le couvent des dominicains où demeurait Albert, et là se manifesta bientôt toute une suite de prodiges.

C'était en plein hiver, le jour des Rois. La terre était couverte de neige, et Guillaume venait de parcourir des campagnes où la nature, engourdie par le froid, était silencieuse et comme inanimée. Mais quel est son étonnement lorsque Albert le reçoit, lui et sa suite, dans un délicieux jardin, rempli de plantes et d'arbrisseaux, les uns en fleurs, les autres chargés de fruits! Des oiseaux, voltigeant dans un feuillage épais, faisaient entendre un doux gazouillement, et les fleurs répandaient dans l'air de suaves parfums. Dans cet enivrant séjour, on dressa une table somptueuse; puis, sous des bosquets odo-

rants et fleuris, un repas magnifique fut offert à Guillaume et à sa suite.

A peine le cortége royal avait-il quitté ces lieux enchantés, que toutes ces merveilles disparurent subitement, et que le froid et le silence de l'hiver reprirent possession de leur domaine.

Ce récit merveilleux, resté dans les croyances populaires, s'explique fort bien quand on sait qu'Albert, adonné à la botanique, avait toutes les connaissances et tous les moyens d'exécution nécessaires pour faire construire, dans le jardin de son couvent, une des serres chaudes les plus belles et les plus vastes qu'on eût encore vues en Europe. Quand les chroniqueurs, après avoir parlé de ce jardin où l'on jouissait en plein hiver des productions et de la température de l'été, ajoutent que le roi et sa suite furent à peine sortis que le jardin enchanté disparut, cela veut dire simplement qu'après le départ de son hôte couronné, Albert s'empressa de faire enlever les brillantes et coûteuses décorations de la serre du couvent.

Voilà comment les faits les plus simples étaient interprétés lorsqu'ils se rapportaient à Albert. On cherchait du merveilleux dans toutes ses actions. On le regardait comme un magicien, parce que la croyance à la magie était universelle de son temps. S'il eût vécu de nos jours, on se fût borné à voir en lui un homme d'une prodigieuse activité intellectuelle, passionné pour l'étude, et occupé nuit et jour de théologie ou de science.

On ne trouve, en effet, absolument rien, ni dans la vie, ni dans les nombreux écrits d'Albert le Grand, qui justifie la réputation de magicien qui est restée attachée à sa mémoire dans les masses populaires, rien qui ait jamais pu autoriser des charlatans à publier sous son nom une foule de recueils de recettes absurdes et les plus grossières rapsodies, telles que les *Admirables secrets du grand Albert*, le *Traité des secrets*, le *Miroir d'astrologie*, la *Pierre philosophale*, *De Mirabilibus mundi*, etc., etc.

Sans doute, malgré son érudition et son génie, Albert partagea avec tous ses contemporains la croyance à des erreurs accréditées au moyen âge. Aucun homme, quelle que soit sa supériorité intellectuelle, ne peut entièrement se soustraire à

l'influence qu'exerce sur lui, même à son insu, le milieu qui l'environne. Parmi les savants illustres qui se sont produits dans des temps très-rapprochés du nôtre, et dont la vie et les travaux sont bien connus, on n'en trouverait peut-être pas un seul qui ait été complétement exempt des erreurs et des préjugés de son temps. Mais il faut juger les savants et les philosophes, non sur les erreurs et les préjugés qu'ils ont partagés avec leurs contemporains, mais sur les notions exactes qu'ils ont ajoutées à la somme des connaissances acquises, et sur les tendances nouvelles qu'ils ont imprimées à la science et à la philosophie.

Par sa puissance intellectuelle, par sa vaste érudition, par le prodigieux succès de son enseignement, Albert le Grand a été une des expressions les plus élevées et les plus complètes de l'état des sciences et du développement de l'esprit humain au moyen âge. Ses ouvrages (c'est-à-dire ceux que l'on est plus ou moins fondé à lui attribuer, car ils ne furent imprimés que quatre cents ans après sa mort) ne forment pas moins de vingt et un volumes in-folio. Or il est impossible qu'un seul homme ait pu trouver assez de temps et assez de force pour écrire ou pour dicter cet immense travail, après avoir fait toutes les recherches préalables et rassemblé tous les matériaux qui s'y rapportent. Son œuvre fut donc nécessairement collective. Elle ne fut pas composée tout entière par l'homme éminent qui lui a laissé son nom, mais effectuée sous sa direction et sous ses yeux, par de nombreux collaborateurs ou disciples.

Pour mettre le lecteur en état de bien apprécier les circonstances diverses de la vie d'Albert, nous avons dû rappeler quel était l'état des esprits, en Europe, au moment où ce grand homme aborda la carrière de l'enseignement public, la seule qui fût alors ouverte aux talents supérieurs. Le milieu social influe toujours beaucoup, en effet, sur nos déterminations et sur le développement de nos aptitudes. Dans les temps modernes, Albert n'eût point dépassé le rôle d'un grand orateur politique. Dans la société française et allemande du moyen âge, il fut d'abord un moine studieux, puis un savant maître allant porter ses leçons dans les principales Universités de l'Europe, enfin un riche et puissant évêque, mais toujours un homme entièrement dévoué aux sciences et à l'humanité.

Albert de Bollstadt, né en 1193 à Lavingen, en Souabe, appartenait à la famille des comtes de Bollstadt, l'une des plus anciennes et des plus riches de l'Allemagne. La fortune, jointe à la considération, était un double avantage dont il usa pour aller chercher partout, même hors de son pays, non les amusements et les distractions frivoles de la jeunesse, mais un enseignement complet et élevé.

On a dit que l'intelligence d'Albert de Bollstadt ne s'était d'abord développée que très-difficilement et avec lenteur. Cela est vrai peut-être; mais on peut supposer que les difficultés qu'il rencontra dans ses premières études tenaient beaucoup moins à ses dispositions naturelles qu'à un vice radical dans les méthodes d'enseignement de cette époque.

Quoi qu'il en soit, dès sa jeunesse, toutes les facultés de l'intelligence se développèrent en lui, avec un éclat et une rapidité qui étonnèrent ses maîtres.

De là est venue une légende que nous ne devons pas oublier, car elle prit naissance au temps même où vivait notre personnage : on la trouve mentionnée par le dominicain Bartholomeo de Lucca, confesseur de Thomas d'Aquin.

D'après cette légende, Albert, un jour où il s'était extrêmement fatigué par une application excessive au travail, tomba dans un découragement tel que, désespérant d'acquérir même les simples connaissances qu'exigeait la vie monastique, il fut sur le point d'abandonner le cloître et de renoncer à l'étude. Mais la sainte Vierge, touchée de sa fervente piété, lui apparut dans tout l'éclat de sa gloire et vint elle-même le tirer de la stupeur où il était plongé.

« Dans quelle partie des sciences, lui dit la céleste apparition, prétendez-vous exceller? en théologie ou en philosophie? »

Albert choisit, sans hésiter, la philosophie. Aussitôt la Vierge répandit dans l'esprit du jeune néophyte le don du génie. Puis elle parla ainsi :

« Tu seras une des brillantes lumières de la science; mais, comme tu as préféré les connaissances profanes à la science divine, et en punition de ton choix, tu retomberas, un jour, dans la stupidité première dont ma bonté vient de te tirer. »

Ayant dit, la sainte Vierge disparut.

Il n'est pas impossible qu'Albert, dans sa jeunesse, l'esprit surexcité par la passion de l'étude, par sa ferveur religieuse, peut-être aussi par le secret désir de prendre place un jour parmi les célébrités de son siècle, ait eu quelque songe analogue à celui que nous venons de rapporter. Les songes plus ou moins prophétiques ne sont pas une rareté dans la vie des grands hommes.

Quoi qu'il en soit, la première partie de la prédiction de la Vierge ne tarda pas à s'accomplir. Albert, après avoir étonné ses maîtres par ses merveilleux progrès, devint, un peu plus tard, un des hommes les plus célèbres de l'Europe.

Une légende ne saurait avoir tort. Donc la légende ajoute que, trois ans avant sa mort, c'est-à-dire à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, Albert discourait dans sa chaire de Cologne, entouré de nombreux disciples, lorsque la parole expira tout à coup sur ses lèvres, et il tomba, comme frappé par la foudre.

Ce puissant esprit venait de s'éteindre. Revenu de son évanouissement, Albert se rappela la prédiction de sa jeunesse, et il comprit qu'elle venait de s'accomplir. Désormais, il ne resta plus de lui qu'une ombre. La plus belle partie de son être, son intelligence, avait disparu. C'est ce qui a fait dire aux vieilles chroniques : « *Maître Albert, qui fut d'abord métamorphosé d'âne en philosophe, fut ensuite métamorphosé de philosophe en âne.* »

Est-il nécessaire de faire remarquer qu'après soixante années d'un travail qui dépassait quelquefois la limite de ses forces, Albert avait été frappé d'une attaque d'apoplexie?

Mais revenons à sa vie d'étudiant. Ayant achevé ses premières études, Albert de Bollstadt alla d'abord visiter les principales écoles de l'Allemagne, ensuite celles de l'Italie et de la France.

C'est à Pavie qu'il commença à étudier sérieusement la philosophie, la médecine et les mathématiques. Là, il se lia avec le supérieur général de l'ordre des *Frères prêcheurs*, nommé Jordan.

Cette circonstance, si simple et si peu importante en apparence, eut une influence considérable sur sa destinée. Les frères prêcheurs se proposaient alors d'étendre leur enseignement et d'en élever le niveau, et le supérieur de cet ordre avait pour

mission de recruter, dans ce but, des jeunes gens d'élite. Telle fut, sans doute, l'origine de la liaison du père Jordan avec Albert de Bollstadt. Jordan gagna sa confiance, son estime, et usa de tout l'ascendant qu'il avait pris sur lui pour le déterminer à entrer dans la congrégation des Frères prêcheurs.

Le supérieur général de l'ordre dut s'apercevoir bien vite qu'Albert réunissait en lui toutes les conditions qui sont nécessaires pour agir puissamment sur les esprits : naissance, fortune, caractère, intelligence, imagination. Il manœuvra si bien qu'Albert, édifié par son exemple et ses discours, résolut de se vouer à la vie monastique et d'entrer dans l'ordre des Frères prêcheurs dominicains.

Pendant le moyen âge, l'Europe était fréquemment troublée par des dissensions et des guerres. Aussi les simples particuliers, dans la vie civile, se trouvaient-ils exposés à tous les genres d'oppression. Dès lors, la vie monastique était la seule qui convînt aux hommes dominés par la passion de l'étude. Ce n'était que dans le cloître, asile inviolable et tranquille, et sous la protection d'un ordre puissant, qu'on trouvait le calme, la sécurité, et même cette indépendance d'esprit sans laquelle il est difficile de se livrer avec succès à la culture des sciences et des lettres.

Plusieurs écrivains, entre autres Bayle, pensent que ce fut en Italie, vers 1222 ou 1223, qu'Albert entra dans l'ordre des Dominicains.

Après avoir passé toute une année dans un couvent de cet ordre, il alla encore étudier à Padoue.

Dès que ses études furent achevées, il fut envoyé par ses chefs à Cologne.

C'est là que se trouvait la principale école des dominicains et l'on tenait à y avoir un frère capable de se placer en première ligne comme orateur et professeur. Les conditions exigées pour un tel rôle étaient nombreuses et difficiles. Il fallait un grand savoir, une intelligence élevée, un amour réel de la science, joint au désir de la communiquer; un talent remarquable d'exposition, un caractère fortement trempé, et malgré cela, une obéissance absolue aux décisions de l'ordre. On espérait trouver toutes ces qualités dans Albert de Bollstadt, et l'on ne s'était pas trompé.

Il débuta à Cologne, dans l'enseignement public, par des leçons sur les sciences naturelles et sur les sciences sacrées, les deux branches transcendantes de l'enseignement au treizième siècle. Ses leçons eurent un succès extraordinaire. Jamais encore la théologie et les sciences n'avaient eu un si éloquent interprète.

Il importait aux dominicains que les leçons d'Albert, répétées dans plusieurs centres de population, eussent un grand retentissement. On l'envoya donc ouvrir successivement des conférences à Fribourg, à Ratisbonne, à Hildesheim. Il y était précédé par une réputation qui devait tous les jours s'accroître.

Ces missions furent pour Albert de Bollstadt une suite de triomphes. Après les avoir remplies, c'est-à-dire en 1240, il fut rappelé par ses chefs, et revint à Cologne, pour s'y fixer.

Sa vie s'écoulait en pèlerinages. Partout où il se rendait, son savoir, son humeur douce et bienveillante, son extrême affabilité, nobles qualités par lesquelles se distinguent d'ordinaire les hommes supérieurs, le faisaient universellement rechercher. Mais ces pèlerinages, entrepris sur l'invitation de ses chefs, et qui lui prenaient beaucoup de temps, n'étaient pas ceux d'un homme oisif qui, embarrassé de l'emploi de son temps, ne cherche qu'à distraire son ennui. Albert de Bollstadt allait à pied, non par les meilleures routes, mais par les chemins de traverse et les sentiers. Il visitait aussi les bibliothèques des couvents, pour y recueillir des matériaux d'érudition. Lorsque, en fouillant dans de vieux parchemins, il venait à découvrir quelques manuscrits ignorés, il les faisait copier par les religieux, ses amis ou ses disciples, dont il était accompagné, et qui l'aidaient dans ses recherches. Ces voyages furent assez fréquents pendant diverses périodes de sa vie.

Il est difficile qu'un homme doué, tout à la fois, d'une vive imagination et d'un esprit réfléchi, parcoure à pied, en toutes saisons, des paysages riches et variés, sans prendre un plaisir extrême à admirer la nature vivante et le spectacle imposant des cieux. Rien ne contribue autant que la contemplation de la nature à étendre le domaine de la pensée, comme aussi à fortifier l'alliance des études scientifiques et de l'amour de Dieu. Albert avait lu dans saint Augustin et dans d'autres Pères de l'Église, *que les connaissances humaines sont comme autant*

de degrés qui élèvent notre âme vers Dieu. D'un autre côté, saint Basile, par ses *Homélies sur la création*, et l'évêque Némésius, par son *Traité de la création de l'homme*, avaient donné un exemple qu'Albert, déjà enclin par lui-même à chercher dans la science un appui pour la théologie, dut naturellement se proposer de suivre. Dans cette combinaison de la science positive et de la théologie, il devait trouver une source neuve et inépuisable de termes de comparaison, et toute une mine d'arguments nouveaux, car tous ceux qu'on pouvait tirer de la théologie proprement dite étaient depuis longtemps usés et rebattus.

Telle fut la grande et féconde pensée qui, au treizième siècle, ranima les études scientifiques et donna un vif éclat à l'enseignement. Albert eut le double mérite d'ouvrir cette carrière et d'y prendre le premier rang.

Le succès de sa parole avait été si grand à Cologne, qu'un grand nombre de jeunes gens étaient accourus de divers pays, pour assister à ses leçons. Parmi ces jeunes gens, on en cite plusieurs qui, auditeurs assidus d'Albert et le suivant partout, afin de recueillir toutes les parties de son enseignement, arrivèrent plus tard à une véritable célébrité.

En 1245, le chapitre de l'ordre des Dominicains décida qu'Albert serait envoyé à Paris, pour y prendre le diplôme de *magister*, c'est-à-dire *maître par excellence*. C'était l'Université de Paris qui, seule, conférait ce titre, et on ne pouvait l'obtenir qu'après avoir enseigné pendant trois ans, dans les écoles de cette université célèbre.

Ce genre d'épreuves, parfaitement en harmonie avec le but à atteindre, donnait la vraie mesure de l'aptitude spéciale d'un candidat pour l'*art d'enseigner*, art plus difficile qu'on ne croit, et qui, pour fournir des résultats efficaces, exige chez le professeur quelque chose de plus que la simple érudition. De nos jours, les examens, les épreuves orales pour les chaires des Lycées et des Facultés ne peuvent donner tout au plus qu'une présomption de capacité, présomption souvent trompeuse. Au treizième siècle, c'était en professant devant un auditoire nombreux et distingué, qu'on faisait preuve d'aptitude pour l'enseignement public.

Il ne sera pas sans intérêt de jeter, à ce propos, un coup

d'œil rapide sur l'état général de l'enseignement en France, depuis Charlemagne jusqu'à l'époque où Albert monta dans une des chaires de l'Université de Paris.

Cette Université était considérée, au temps d'Albert, comme la plus brillante du siècle. On y voyait affluer la jeunesse de tous les pays. Des hommes déjà célèbres venaient y chercher la sanction d'une renommée acquise en d'autres contrées. Aussi prenait-elle le titre fastueux de *fille aînée des rois*, et de *cité des philosophes*.

Toutefois, cet éclat incomparable dont brilla assez longtemps l'Université de Paris ne se soutint que jusqu'au quatorzième siècle. L'invention de l'imprimerie, qu'elle avait d'abord repoussée de toutes ses forces, et qu'elle aurait voulu anéantir, la fit promptement déchoir. On essaya, à diverses époques, de ranimer par des réformes l'Université languissante; mais on ne put y réussir : c'était un malade dont le tempérament ruiné ne pouvait supporter aucun traitement.

Mais remontons à son origine. Il ne paraît pas que les écoles instituées par Charlemagne, au huitième siècle, ou au commencement du neuvième, soient le vrai point de départ de l'Université de Paris. Les écoles carlovingiennes n'étaient, en effet, ni reliées entre elles par des règles communes, ni constituées par des statuts en une corporation indépendante, se gouvernant elles-mêmes par une juridiction spéciale. Ajoutons qu'on n'y conférait aucun grade. Les annales de l'Université de Paris ne remontent qu'à l'année 1107, à l'époque d'Abélard.

C'est à Philippe Auguste qu'on attribue la fondation de l'Université de Paris, à cause de l'ordonnance par laquelle il accorde, en 1200, aux étudiants, des priviléges qu'on a qualifiés d'*excessifs*. Toutefois, cette ordonnance elle-même suppose l'existence préalable d'un enseignement qui devait avoir une organisation quelconque. L'Université de Paris serait donc, d'après cela, antérieure à l'année 1200.

Sous Louis IX, Étienne Boileau, prévôt de Paris, fut chargé de réunir les arts, métiers et professions, en corporations et communautés. A Paris et dans le reste de la France, les écoles qui existaient déjà sous Philippe Auguste et sous saint Louis furent reliées par des statuts nouveaux, et se transformèrent en corporations, c'est-à-dire devinrent des Universités.

Les principales Universités qui se formèrent alors en Europe, par exemple celles d'Oxford, de Cambridge, de Padoue, de Rome, etc., ne furent constituées qu'après celle de Paris.

La renommée immense de cette Université, qui s'étendait dans presque tous les pays de l'Europe, attirait dans la capitale de la France une affluence continuelle d'étudiants. Elle ne forma d'abord qu'un seul corps enseignant, dans lequel toutes les sciences étaient professées. Mais bientôt elle se divisa en diverses facultés.

Quelques frères prêcheurs ayant été admis, par l'ordre de Louis IX, dans la corporation universitaire, ne purent y obtenir de leurs collègues un accueil sympathique. Ce désaccord amena une grave scission. Les frères prêcheurs s'isolèrent, et formèrent un groupe séparé, c'est-à-dire une sorte de faculté de théologie. Cet exemple fut suivi par les médecins, et bientôt après par les professeurs de jurisprudence.

Voilà comment prirent naissance les facultés de théologie, de médecine et de droit. Soumises chacune à des statuts particuliers, elles formèrent trois nouvelles corporations, sous l'autorité commune d'un doyen (1). Le chef de toute l'Université prit le nom de *recteur*. Il exerça une juridiction souveraine sur toutes les écoles, et jouit de priviléges considérables.

Avec cette organisation nouvelle, le corps enseignant était comme un nouvel État dans l'État. Il n'y avait eu dans l'Université primitive que des maîtres et des élèves ; il y eut dans la nouvelle Université des étudiants et des professeurs de science, de théologie, de littérature, de médecine, etc.

Le nombre des étudiants fut très-considérable, pendant les douzième et treizième siècles, puisque, d'après les meilleurs historiens du moyen âge, il formait alors presque le tiers de la population de Paris. Quand les éudiants avaient quelques motifs d'être mécontents, ils menaçaient de quitter la ville, comme autrefois le peuple de Rome, dans ses divisions avec les patriciens, menaçait de se retirer sur le mont Aventin. Il est certain que la plus grande partie de la classe industrielle et

(1) L'institution des grades, qui date du douzième au treizième siècle, semble avoir été un résultat de la formation des facultés.

marchande de Paris eût été ruinée, si les étudiants en masse eussent déserté la capitale.

Toutefois, une telle extrémité n'était pas à prévoir, car les étudiants jouissaient, à Paris, de priviléges exorbitants, qu'ils n'auraient pas obtenus ailleurs. L'ordonnance de Philippe Auguste les déclarait inviolables, sauf le cas de flagrant délit. Cette inviolabilité était reconnue par l'Église, qui frappait d'excommunication celui qui s'était rendu coupable d'une voie de fait envers un clerc. Et les étudiants abusaient trop souvent, dans leur turbulente jeunesse, du privilége d'inviolabilité que leur accordait la loi.

Au treizième siècle, une scission profonde, dans les systèmes philosophiques, agitait les esprits. Les écoles publiques étaient autant d'arènes dans lesquelles deux antagonistes, armés chacun de syllogismes, puisés dans une érudition immense, venaient se mesurer et combattre, comme dans un tournoi.

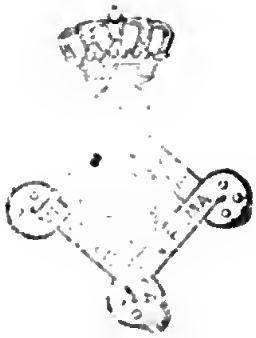
On appelle *scolastique* l'union de la philosophie et de la théologie. On n'avait que fort timidement essayé cette union dans les écoles du temps de Charlemagne. Abélard en fut le promoteur le plus audacieux, et il trouva dans saint Bernard un adversaire digne de ses talents. La vaste érudition de ces deux hommes, soutenue par une éloquence tout à la fois sévère et passionnée, agrandit, au moyen âge, la sphère des études, et donna aux esprits une impulsion nouvelle.

Bien que d'abord un peu désordonné, le mouvement général qui résulta de cette lutte contribua à préparer de loin le renouvellement des connaissances humaines.

Cependant la surexcitation causée dans les esprits par l'ardent prosélytisme des partisans d'Aristote inquiéta Philippe Auguste. Le roi crut devoir prendre parti contre cette philosophie, et les évêques reçurent l'ordre d'excommunier ceux qui la professaient. Philippe Auguste ajouta même aux rigueurs de l'Église une peine civile.

Quand le pouvoir souverain intervient dans des questions de doctrine, qui sont du pur ressort de la conscience, il produit presque toujours un effet contraire à celui qu'il attend. Interdire Aristote, c'était inspirer un désir plus ardent de le connaître; c'était, pour ainsi dire, inviter la masse des étudiants à se grouper autour des professeurs qui avaient

Digitized by Google



Digitized by Google

ALBERT LE GRAND ENSEIGNANT A PARIS

Digitized by Google

adopté la philosophie de ce péripatéticien à jamais célèbre.

Philippe Auguste termina sa carrière en 1223, sans avoir réussi à rétablir la paix dans l'Université de France. Louis IX, qui monta sur le trône en 1226, trouva les écoles en proie à la même ardeur de dispute. Il comprit que, pour y mettre un terme, et pour hâter le développement de la civilisation, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de diriger les esprits vers la culture des sciences et des arts. Continués pendant vingt-deux ans, les efforts intelligents du roi avaient porté d'excellents fruits pour l'apaisement et pour le développement de l'Université.

C'est alors qu'Albert arriva à Paris, accompagné de Thomas d'Aquin, son disciple et son ami. Il ne pouvait arriver dans des circonstances plus propices.

Entouré du prestige d'une grande renommée, doué d'un beau talent d'exposition, que soutenait l'érudition la plus étendue, tout à fait dans le goût de son siècle, Albert obtint dans notre Université un succès prodigieux. De tous les monastères, répandus en très-grand nombre dans les diverses parties de l'Europe, on envoya à Paris, pour l'entendre, des élèves, qui furent reçus dans les communautés de l'Université. La réputation d'Albert en attirait des milliers. Bientôt l'affluence des auditeurs fut telle qu'aucun cloître ne se trouva assez vaste pour les contenir. L'illustre maître dut s'installer sur une place publique et faire ses leçons en plein air.

Quelque chose de semblable s'était vu, environ un siècle auparavant, lorsque Abélard, obligé de quitter Paris, fut suivi par la foule de ses disciples, jusque dans les plaines de la Champagne.

Heureusement Albert n'était pas forcé d'aller aussi loin. Il choisit, pour faire ses leçons, une place publique voisine de son couvent : on la nomma depuis *place de Maître Albert*, et par contraction : *place Maubert*.

Une fraction de cette place historique a résisté à la destruction générale de l'ancien Paris, et l'on peut y voir encore, sur l'enseigne d'une boutique, maître Albert entouré de ses disciples, dans les costumes de moyen âge.

L'enseignement d'Albert de Bollstadt avait pour base les débris des sciences de l'antiquité, conservés au monde par le

génie d'Aristote, c'est-à-dire un ensemble de faits observés, étudiés et coordonnés d'après les savantes méthodes d'investigation et de raisonnement propres à la civilisation grecque. Ce fut là le faisceau lumineux qui servit, dans le moyen âge, à éclairer l'esprit humain et à le guider dans la route du progrès.

Les vieilles têtes universitaires repoussèrent d'abord une doctrine qui allait réduire à sa juste valeur la métaphysique nébuleuse de la scolastique. Mais la parole éloquente d'Albert, son savoir, qui paraissait prodigieux, ses idées, souvent justes et grandioses, — et l'on sait à quel point la justesse et la grandeur des idées influent sur les formes du langage, — saisirent et subjuguèrent l'ardente imagination de la jeunesse. L'illustre dominicain excita un tel enthousiasme que les clercs ne voulaient aucun autre maître que lui. C'était de ce religieux pâle, débile, amaigri qu'ils attendaient le dernier mot de la science humaine. On le regardait comme un être unique dans le monde. Ni le ciel ni la terre n'avaient aucun secret pour lui. La science d'Albert, comparée à celle de ses rivaux, était ce que la lumière éblouissante du soleil est à la pâle clarté d'une lampe sépulcrale.

La renommée de l'illustre dominicain attirait autour de sa chaire quelques-uns des esprits les plus remarquables de ce temps. Parmi eux on distingua surtout deux hommes qu'attendait une grande célébrité.

L'un, au visage large et épanoui, mais grave et méditatif, était revêtu d'une robe de bure, et portait des sandales qui annonçaient un moine cordelier. Ce moine qui, la bouche béante et l'oreille attentive, semblait ne vouloir perdre aucune des paroles du maître, c'était Roger Bacon.

Un moine dominicain, plus grave et plus attentif encore, aimait à se placer près de Roger Bacon. Il y avait dans son aspect quelque chose d'âpre et de rude. Jamais un sourire ne venait dérider l'austérité de son front. Il restait immobile, au milieu d'une jeunesse agitée et souvent tumultueuse, et sa bouche ne s'entr'ouvrait qu'à de rares intervalles : c'était Thomas d'Aquin.

Nous aurons à raconter bientôt la vie et les travaux de ces deux grands personnages de la science du treizième siècle.

Digitized by Google

Parmi les auditeurs assidus d'Albert, on cite beaucoup d'autres hommes de grands talents; tels étaient Thomas de Cantipsé, Albert de Saxe, Vincent de Beauvais, le savant encyclopédiste du treizième siècle ; le médecin chimiste Arnaud de Villeneuve, l'astronome Jean de Sacrobosco, Michel Scot, astronome et mathématicien, etc., etc.

En 1248, Albert, rappelé par le chapitre de son ordre, quitta Paris et revint à Cologne, accompagné de Thomas d'Aquin. Il y fut nommé régent de l'école des Dominicains.

Dès lors la foule des étudiants prit la route de Cologne, comme elle avait pris autrefois celle de Paris, pendant que *maître Albert* y enseignait, sur une place publique, la philosophie et les sciences.

En 1254, dans un chapitre tenu à Worms, Albert fut élevé à la dignité de *provincial* de son ordre, ce qui veut dire qu'il était chargé de l'administration d'une *province* de l'ordre des Dominicains. Cette province comprenait l'Autriche, la Souabe, la Bavière, l'Alsace, la Saxe, le Palatinat, le Brabant, la Hollande et les places maritimes jusqu'à Lubeck.

Albert commença de remplir les devoirs de sa charge en visitant, à pied, la province soumise à sa juridiction. Ses goûts et ses mœurs étaient d'une simplicité extrême, ses manières naturellement douces et affables. Il semblait ignorer qu'il était, par le talent, un des premiers personnages de l'Europe. Et ce qui prouve bien que la modestie, la simplicité, le désintéressement constituaient réellement le fond de son caractère, c'est que ni les faveurs des papes, ni l'accueil prévenant des princes et des rois, ni les honneurs, ni les grands avantages qu'on lui offrit de tous côtés ne purent jamais le décider à quitter Cologne et à s'arracher pour longtemps à sa chère cellule des bords du Rhin.

Il s'était de nouveau installé à Cologne, et s'y livrait à ses études habituelles, lorsque le pape Alexandre IV, qui désirait l'attirer auprès de lui, lui conféra la charge de *maître du palais pontifical* et l'appela à Rome. Albert ne pouvait se dispenser d'aller recevoir l'investiture de son nouvel emploi.

Pendant son séjour à Rome, il ouvrit des conférences théologiques. Mais bientôt, fatigué de la charge importante qui lui était confiée, il quitta la capitale du monde catholique,

et revint avec joie retrouver à Cologne, son humble et paisible retraite.

En 1255, il se rendit de nouveau à Rome, accompagné de son ami Thomas d'Aquin. Il allait défendre, auprès du pape, les priviléges de l'ordre des Frères mendiants.

Jalouse de l'extension et des succès de l'enseignement propagé par les professeurs de cet ordre, l'Université de Paris l'attaquait avec autant d'acharnement que d'iniquité. Appuyé par Thomas d'Aquin, Albert gagna, auprès du pape, la cause de cette corporation religieuse.

Il résigna, en 1259, sa dignité de *provincial*. Mais, l'année suivante, le pape, qui ne voulait pas priver l'Église d'un nom si glorieux, le nomma, par une bulle, à l'évêché de Ratisbonne.

L'épiscopat était, au treizième siècle, la première dignité sociale. A l'évêché de Ratisbonne étaient attachés un palais, une véritable cour et une autorité réelle qui se manifestait au dehors par un faste imposant. Albert était à peine assis sur le siége épiscopal de Ratisbonne que, par la simplicité de ses mœurs et sa charité inépuisable, il s'attirait tous les cœurs et captivait toute la faveur de son riche diocèse.

Mais les brillants honneurs de l'épiscopat n'avaient aucun charme pour le studieux et savant dominicain. Dans ce magnifique palais, où l'on venait de tous côtés lui rendre un juste hommage, il regrettait toujours sa cellule solitaire de Cologne.

Ses regrets s'accrurent à un tel point, qu'après trois années d'exercice des fonctions épiscopales, il sollicita du pape Urbain IV la permission d'abdiquer sa dignité de prince de l'Eglise.

L'ayant obtenue, il revint à tire-d'aile dans sa chère ville de Cologne, où il avait acquis tant de gloire et goûté de si pures jouissances par la méditation et l'étude.

Albert retrouva le bonheur en échangeant son rang, ses titres et sa puissance contre la laborieuse mission de simple moine dominicain et de frère prêcheur.

Un tel homme n'a-t-il pas mieux mérité le surnom de *grand* que les Alexandre et les César, qui parcoururent le monde, à la tête de leurs armées, semant sur leur passage la désolation, les ruines et la mort?

Digitized by Google

Réinstallé dans son ancien cloître, Albert y reprit ses leçons de théologie, mais ce ne fut que pour peu de temps. Les chrétiens étaient alors gravement persécutés en Asie, et l'archevêque de Tyr était venu, accompagné du grand maître des Templiers, porter en Europe l'expression de leurs plaintes et de leurs gémissements. L'Europe chrétienne était profondément émue. Albert reçut du pape Clément IV l'ordre d'aller prêcher dans toute l'Allemagne et dans la Bohême une nouvelle croisade.

L'éloquent religieux se mit aussitôt en route, dans son modeste appareil de frère prêcheur.

Après avoir accompli cette pieuse mission, il se hâta de revenir à Cologne, avec l'espoir de s'y livrer de nouveau à l'étude. Mais cet espoir fut encore trompé.

En 1274, un bref du pape Grégoire X enjoignit à Albert de se rendre au concile de Lyon. Il lui était ordonné de faire prévaloir, par l'autorité de sa parole, l'opinion de la cour de Rome relativement aux droits de Rodolphe, roi des Romains.

Albert partit, espérant rencontrer dans cette réunion son ami Thomas d'Aquin. Mais le célèbre *docteur de l'Église*, en se rendant au concile, était mort dans une abbaye des environs de Terracine.

En ce moment même, une comète à longue chevelure brillait dans le ciel de l'Europe. On ne manqua pas de trouver un rapport manifeste entre l'apparition de cet imposant phénomène et la mort de Thomas d'Aquin, qui fut un événement public.

On lit dans la *Légende dorée* un récit merveilleux des circonstances qui accompagnèrent la mort de Thomas d'Aquin, et de l'impression douloureuse qu'en ressentit son ami Albert de Bollstadt.

Pendant les trois jours qui précédèrent la mort de Thomas d'Aquin, une étoile, environnée d'une effrayante chevelure, était apparue, dit la *Légende dorée*, au-dessus du monastère des dominicains de Cologne. Au moment où Albert, entouré de ses religieux, prenait son repas du soir, la comète vint subitement à pâlir et à s'éclipser. Cette subite disparition frappa vivement l'esprit d'Albert. Il pressentit la perte qu'il venait de faire, et s'écria en pleurant : « Mon frère Thomas d'Aquin, mon fils en

Jésus-Christ, vient d'être rappelé dans le sein de l'Éternel! »

Tel est le sens de ce qui est rapporté dans la *Légende dorée*, à propos de la coïncidence de deux événements, qui, assurément, ne se rattachaient en rien l'un à l'autre.

Après avoir rempli, à Lyon, la mission dont il était chargé au nom du pape, Albert revint à Cologne, reprendre le cours de ses leçons publiques. Il continua cet enseignement jusqu'au jour où, dans le cours même de sa conférence, il fut frappé soudainement d'une attaque d'apoplexie.

Le maître dit alors adieu à ses disciples, pour ne plus reparaître au milieu d'eux.

Il ne quittait sa cellule que pour aller visiter chaque jour le lieu préparé pour sa sépulture. Sa vie, purement physique, ne s'éteignit qu'environ trois ans après ce jour funeste.

Les obsèques d'Albert furent magnifiques. Les grands et le peuple y assistèrent, tristes et recueillis. Un immense voile de deuil venait de s'étendre sur les écoles et sur la chrétienté.

Après avoir raconté la vie d'Albert le Grand, qui fut si laborieuse et si bien remplie, nous allons étudier ses travaux. Nous chercherons à reconnaître, par un examen attentif des faits, dans quels livres de science ou d'érudition il a pu recueillir le plus grand nombre des matériaux qu'il a mis en œuvre, en d'autres termes, comment ont été produits les vingt et un volumes in-folio imprimés sous son nom et qui assurément n'ont pas été composés tous par lui. Ceux qui savent le temps qui est nécessaire, d'abord pour rassembler tous les matériaux d'un ouvrage sur les sciences ou sur l'histoire, et pour en composer ensuite un volume in-8° de 600 à 700 pages, n'admettent pas qu'un homme puisse, à lui seul, écrire vingt et un in-folio, même en passant toute sa vie à écrire ou à dicter. Les œuvres de Voltaire rempliraient à peine six in-folio tels que ceux qui contiennent l'œuvre d'Albert le Grand, et Voltaire, riche, indépendant, libre de toute occupation imposée, maître absolu de son temps, qu'il passait tout entier à lire, à écrire, à dicter, a travaillé depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de quatre-vingt-trois, avec une facilité et une fécondité des plus rares.

Albert, souvent très-fatigué par ses leçons orales, — car c'est une rude tâche que celle d'avoir à parler fréquemment, en présence de plusieurs milliers d'auditeurs, — avait en outre, par intervalles, quelque voyage à faire, quelque mission à remplir. Si son intelligence était puissante, ses forces physiques, bien que surexcitées par une imagination ardente, étaient nécessairement limitées. Il n'a donc pu produire son œuvre immense qu'avec le concours de plusieurs aides ou collaborateurs instruits.

A cette époque, en effet, dans tous les couvents, les religieux travaillaient. Ils exécutaient en commun les ouvrages de longue haleine, qui eussent exigé, de la part d'un seul homme, non-seulement beaucoup de temps, mais des aptitudes variées, dont la réunion n'existe que rarement dans un seul.

Un savant contemporain, M. F. Pouchet, a consacré un livre à prouver qu'Albert le Grand a été le créateur des sciences au moyen âge (1). Nous ne saurions partager cette opinion de l'illustre naturaliste rouennais. La création des sciences ne peut être l'œuvre d'un individu. Elle exige le concours successif de générations entières. On peut trouver, dans la partie scientifique des œuvres d'Albert le Grand, quelques faits d'expérience et d'observation, quelques idées neuves résultant d'une large vue d'ensemble, mais il y a loin de là à la création d'un vaste système dans lequel entrent toutes les connaissances humaines, depuis la grammaire jusqu'aux sciences physiques et naturelles.

Si nous voulions caractériser l'œuvre d'Albert de Bollstadt, nous dirions que son but fut l'alliance de la théologie et des sciences naturelles, en vue de fortifier la religion.

Cette pensée s'était déjà produite, il est vrai, dans des temps antérieurs; mais Albert la conçut plus en grand et l'appliqua avec un talent immense. Albert de Bollstadt voulait asseoir la théologie sur les sciences positives. Il voulait faire contempler Dieu dans l'univers, comme on contemple dans son œuvre le génie d'un artiste. Il voulait montrer la grandeur et la puissance du suprême artisan des mondes, dans les ineffables mer-

(1) *Albert le Grand créateur des sciences au moyen âge*. 1 vol. in-8°. Paris, 1845.

veilles de la création, et donner pour base à la théologie, non plus des idées purement métaphysiques, mais des notions acquises par une étude approfondie de la nature, c'est-à-dire par les sciences d'observation.

Les livres d'Albert de Bollstadt ne peuvent nous donner une idée de l'effet prodigieux que l'auteur produisait sur l'esprit de ses contemporains. Ses livres sont muets et sans vie, tandis que sa parole était vivante. Il fallait un homme supérieur à son siècle pour faire ce qu'accomplit Albert. Sans doute, la science qu'il exposait par ses éloquents discours existait déjà dans plusieurs livres; mais elle y serait restée longtemps encore, ignorée des écoles, inconnue aux étudiants des Universités, si son génie et sa parole ne fussent venus l'en extraire, pour la produire au grand jour et lui donner la vie.

Ajoutons, pour expliquer le succès extraordinaire de ce maître, qu'il occupait une éminente position sociale. Il est permis de douter, malgré l'incontestable supériorité de ses talents et de son caractère, qu'il eût pleinement réussi dans son œuvre de savant et d'initiateur, s'il fût né et s'il eût vécu dans une humble condition. La supériorité de la position sociale contribue beaucoup à l'influence qu'un homme acquiert sur ses contemporains. Combien d'hommes de génie, privés de cet avantage, ont été perdus pour leur siècle et leur patrie!

Bien que les livres fussent chers au moyen âge (1), Albert en possédait une riche collection. Il avait, en outre, à sa disposition les bibliothèques des couvents et celles des papes. Des centaines de religieux étaient toujours prêts à copier pour lui des manuscrits. Plusieurs de ces religieux avaient appris l'arabe, et traduisaient les livres qu'on faisait venir de l'Orient. Jamais, en effet, dans l'Occident, l'étude du grec ne fut complétement abandonnée, même pendant le onzième siècle, époque où, selon Leibnitz, l'esprit humain fut plongé dans la plus profonde ignorance.

Si, au treizième siècle, les livres étaient chers dans notre Occident, ils abondaient dans l'Orient, où l'on possédait de nombreuses bibliothèques et où la vente des manuscrits jouait

(1) Roger Bacon se plaint d'avoir été ruiné par l'achat de quelques livres, qu'il n'était parvenu à se procurer qu'avec une peine extrême.

Digitized by Google

même un certain rôle dans le commerce de ces pays (1).

Dans le couvent de Cologne, tous les religieux, placés sous les ordres d'Albert de Bollstadt, étaient donc occupés, pendant une grande partie du jour, les uns à recueillir des faits et des documents contenus dans les livres achetés en Orient ou conservés dans l'Occident; les autres à classer les faits; quelques-uns à rédiger, à composer les parties de l'ouvrage que leur avait assignées Albert, ou qu'ils avaient choisies.

Nous avons déjà fait remarquer que, dans les couvents, on savait appliquer avec intelligence le principe économique de la division du travail, et que diverses spécialités s'étaient introduites dans l'art de copier des manuscrits. On dut, à plus forte raison, appliquer ce principe dans toute son étendue, pour exécuter de grands travaux encyclopédiques dans l'intérieur des cloîtres. Albert fut l'architecte en chef de l'encyclopédie qui porte son nom. Il en avait conçu le plan; il en avait tracé à grands traits les divisions principales; d'autres furent chargés d'en surveiller et d'en diriger l'exécution.

Si nous avions sous les yeux tous les livres, tous les traités manuscrits qui existaient dans les bibliothèques des couvents au treizième siècle, et dans lesquels ses collaborateurs puisèrent à discrétion, ou dont ils eurent les extraits sous les yeux,

(1) Des écrivains sérieux attestent que la bibliothèque des Ommiades, en Espagne, ne renfermait pas moins de six cent mille volumes. C'étaient sans doute de fort petits volumes; mais, en tout cas même, c'était déjà beaucoup. Le goût des livres était répandu à ce point chez les Arabes que, dans le douzième siècle, ce peuple avait fondé soixante et dix bibliothèques dans la seule partie de l'Espagne dont il s'était mis en possession. Elles furent, il est vrai, en partie détruites par les guerres qui vinrent renverser la domination des Maures; mais les immenses débris qu'on en a rassemblés dans le palais de l'Escurial peuvent faire présumer que les historiens n'ont pas exagéré en parlant des richesses littéraires et scientifiques des Arabes. On dit aussi que, dans la ville du Caire, en Égypte, il y avait une bibliothèque d'environ cent mille manuscrits, d'une très-belle écriture, parfaitement reliés, et qu'on prêtait aux savants. On cite encore celle de Constantinople, qui n'était pas moins considérable; celle de Tripoli, et plusieurs autres. Nos croisés brûlèrent quelques-unes des plus belles de ces bibliothèques, entre autres celles de Tripoli. Cent copistes, attachés à la bibliothèque de Tripoli, étaient, dit-on, constamment occupés à transcrire des manuscrits, et le chef de la cité avait des agents qui voyageaient sans cesse dans les pays étrangers, pour acheter des livres rares. Ces agents ne devaient pas, d'ailleurs, se borner à acheter des livres, ils devaient aussi en vendre; car, dans certaines contrées de l'Europe, ce genre de commerce, pendant les douzième et treizième siècles, était fort lucratif. C'est grâce à ce commerce de librairie existant en Orient que l'on put se procurer des manuscrits en Europe.

Digitized by Google

on y retrouverait, sur l'histoire naturelle, sur la physique, sur la botanique, etc., presque tout ce que renferment les ouvrages d'Albert de Bollstadt.

C'est surtout dans les écrits et la vaste encyclopédie d'Avicenne que puisèrent les collaborateurs d'Albert. Avicenne, comme nous l'avons dit, avait traduit en arabe, avec de nombreux commentaires, Aristote et Galien. Ses ouvrages, qui nous étaient venus par l'Espagne, après avoir été traduits en latin, s'étaient répandus dans les écoles, et surtout dans les écoles de médecine de Salerne et de Montpellier, qui furent les premières fondées en Europe. Les écrits d'Avicenne furent en histoire naturelle, en physique, en chimie, en médecine, la grande autorité scientifique du moyen âge.

Mais les livres d'Avicenne n'étaient pas les seuls qu'on eût traduits de l'arabe en latin. Les collaborateurs d'Albert pouvaient consulter ceux de Rhasès, contemporain d'Avicenne, et ceux d'Averroès de Cordoue. Ils pouvaient enfin analyser les livres d'une foule d'autres savants arabes qui avaient écrit sur les diverses parties des sciences.

Après ce coup d'œil général jeté sur la manière dont a dû être composée l'œuvre encyclopédique d'Albert, abordons l'examen de cette œuvre elle-même.

Si Albert n'a pu écrire ou dicter qu'une faible partie des vingt et un volumes in-folio qui portent son nom, on peut, comme nous venons de le dire, regarder le reste comme ayant été composé sous sa direction, ou comme étant la reproduction sommaire des leçons qu'il fit pendant quarante ou cinquante ans, leçons qui furent recueillies et rédigées par les plus instruits de ses disciples.

Dans l'exposition de son plan, Albert le Grand annonce qu'il suivra pas à pas Aristote, qu'il composera le même nombre de traités que ce grand homme. Il veut que ses livres soient disposés dans le même ordre que ceux d'Aristote; et il ajoute que, sans faire mention du texte grec, il l'expliquera et le complétera.

Albert ne lisait point Aristote dans la langue grecque, mais dans la traduction latine du savant commentaire arabe qu'en avait fait Avicenne. Pour composer la partie scientifique de ses œuvres, il fit aussi de nombreux emprunts à divers auteurs

grecs, latins, arabes; mais Aristote et Avicenne furent toujours ses principales autorités.

Arrivons maintenant aux ouvrages d'Albert, lesquels, sous différents rapports, peuvent être regardés comme le point de départ des sciences modernes, si l'on en excepte l'astronomie et les mathématiques, auxquelles on ne fut pleinement initié qu'un peu plus tard par les traductions arabes de Ptolémée, d'Euclide, d'Apollonius de Perge, etc.

Albert commence par la physique. Comme Aristote il consacre huit livres à cette science. Il traite de l'étude des forces terrestres et du mécanisme des cieux. Il expose les lois qui président à la génération des êtres vivants, et les phénomènes qui résultent de la décomposition de leurs corps.

De Humboldt parle avec éloges de la manière dont Albert a écrit sur la physique du globe. Il trouve que son traité *De Naturâ locorum* contient le germe d'une excellente description physique de la terre. Son chapitre sur les *aérolithes* ou pierres tombées du ciel est fort curieux, eu égard au temps où il a été écrit. Dans l'explication qu'il a donnée de l'origine des eaux thermales, Albert s'est presque élevé au niveau de la science moderne. Il parle, dans un autre chapitre, des propriétés de l'aimant et de l'aiguille aimantée : il croit qu'on avait, au temps d'Aristote, un instrument pour se diriger sur la mer.

Des hommes qui ont sérieusement étudié l'antiquité ont soutenu que les Phéniciens, qui furent, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, d'habiles et de hardis navigateurs, se dirigeaient sur l'Océan au moyen de la boussole. Mais comme l'on se fonde ici sur de simples conjectures, il est impossible de rien conclure sur ce point. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les Chinois prêtent à l'origine de leurs *boussoles terrestres* la plus haute antiquité, et cela n'est pas impossible. Combien de découvertes ont pu être perdues et retrouvées après plus de deux mille ans! La boussole, que les anciens navigateurs phéniciens ont peut-être connue, ne date que du douzième siècle. Un vieux poëte français, Guyot de Provins, qui vivait à cette époque, parle, dans des vers quo l'on a souvent cités, de l'aimant comme étant alors en usage pour la navigation.

Après les livres *De Cœlo et Mundo*, et ceux *De Generatione et*

Digitized by Google

Corruptione, Albert le Grand place ceux des *Météores*. Viennent ensuite les livres des *Minéraux*. On attribue entièrement à Albert la composition de ce dernier traité. L'auteur nomme et décrit par ordre alphabétique tous les minéraux qu'il connaît. Il se dispense toutefois, nous dit-il, de suivre les alchimistes dans leurs compositions et dans leurs transformations, et se borne à traiter, d'une manière générale, des pierres, des métaux et des corps intermédiaires. Cette marche, ajoute-t-il en faisant allusion à l'importance de l'alchimie à cette époque, est sans doute peu philosophique, mais elle est mieux appropriée au commun des esprits. C'était une manière de se séparer des alchimistes, sans les blesser.

Le *Traité des animaux* est ce qu'il y a de plus remarquable, de plus élevé, de plus instructif dans les ouvrages d'Albert. Il est facile de reconnaître que l'auteur de ce traité a fait de larges emprunts à celui d'Aristote. Mais ce n'est pas seulement à cette source qu'il a puisé : il a dû prendre ailleurs une partie des matériaux qu'il a mis en œuvre. Il a aussi un peu modifié le plan suivi par Aristote.

Nous avons déjà dit qu'Albert n'avait pas à sa disposition le texte grec d'Aristote : il travaillait sur la traduction latine de Michel Scott, faite d'après la version arabe d'Avicenne. Il nous dit lui-même qu'il n'a pris en tout, dans Aristote, que dix-neuf livres, et que le reste est de sa composition. On reconnaît, en effet, dit un de ses savants biographes, que la première partie du traité *De Animalibus* n'est qu'une reproduction de celui d'Aristote, amplifiée par des commentaires et par des développements empruntés aux versions arabes-latines.

Le *Traité des animaux*, remarquable à plus d'un titre, remplit tout le sixième volume des œuvres d'Albert. C'est un tableau complet de l'état de la zoologie au treizième siècle.

L'auteur traite d'abord de l'*anatomie*, qu'il emprunte aux quatre premiers livres du traité d'Aristote. Comme Aristote, il prend l'homme pour mesure et pour terme de comparaison dans l'anatomie des animaux. Il établit ensuite les différences et les ressemblances générales qui existent entre les différents genres d'animaux. Il rapporte tous les faits historiques et toutes les observations qui concernent les rapports de ressemblance et de différence entre ces êtres. Il tire ces caractères

Digitized by Google

de la forme, de la couleur, de la grandeur et de toutes les qualités extérieures do l'animal entier; comme aussi du nombre et de la position de ses parties, de la taille, du mouvement, de la forme des membres, etc. Partout, pour se faire mieux entendre, il a recours à des exemples. Il différencie les animaux pour leur façon de vivre, leurs actions, leurs mœurs, leurs habitations, etc. Il parle des parties qui sont communes et essentielles aux animaux, et de celles qui peuvent manquer ou qui manquent, en effet, à plusieurs de leurs espèces. Le sens du toucher est, selon lui, le seul qu'on doive regarder comme nécessaire, et qui ne doit faire défaut à aucun animal.

Comme il a débuté par l'anatomie de l'homme, au lieu de décrire chaque animal en particulier, il se borne à décrire leur organisation par les rapports que présentent toutes les parties de leur corps avec celles du corps humain.

L'anatomie, dans le *Traité des animaux* d'Albert le Grand, est beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est dans celui d'Aristote. Le plan anatomique d'Albert est, en effet, remarquable. Il décrit d'abord, et décrit parfaitement, la colonne vertébrale; puis il arrive au thorax. Il termine son ostéologie par la description des membres antérieurs et des membres postérieurs, auxquels il joint le bassin, comme en faisant partie.

Après avoir parlé des muscles en général, ensuite des muscles de la tête, « qui en sont comme les membres » selon sa curieuse expression, il expose la disposition anatomique du système nerveux. Il décrit avec détail les nerfs qui sortent du cerveau, établit leurs origines et leur distribution; il passe ensuite aux nerfs qui partent de la moelle épinière; il arrive alors au *système sanguin*, qu'il décrit autrement et mieux que ne l'avait fait Aristote.

L'ouvrage se termine par l'étude de la génération dans les animaux, et par un coup d'œil très-remarquable sur l'ordre suivi par Aristote dans sa physiologie.

Les six livres suivants sont ceux qui appartiennent en propre à Albert. Aristote avait donné un Traité de la *Physionomie*, auquel Théophraste avait ajouté le livre de ses *Caractères*. Mais Albert paraît être le premier qui ait eu l'idée de déterminer les facultés de l'âme par la simple inspection des protubérances extérieures du crâne

Digitized by Google

Deviner, par le seul examen de la physionomie et du crâne, les facultés habituelles de l'âme, c'était plus qu'il n'en fallait, dans le temps où vivait Albert, pour être réputé sorcier! Qui sait si l'étrange renommée de magicien que la légende a faite au savant évêque de Ratisbonne n'a pas trouvé sa source dans son livre sur la *Physionomie?* C'est un soupçon que nous émettons, en passant, comme il nous vient.

On a fait remarquer que, toutes les fois qu'il abandonne Aristote, Albert paraît imiter les Arabes, et qu'il emprunte beaucoup à Galien. Ce qui est de toute évidence, c'est qu'il puisait dans toutes les sources qu'il trouvait à sa portée; il suivait en cela l'exemple d'Aristote lui-même. Il faisait ce que devront faire, dans tous les temps, les hommes de génie, qui, pour exécuter une œuvre immense dont le plan embrasse toutes les connaissances acquises par les générations successives, prennent des matériaux partout où ils peuvent en trouver. Une fois entrés dans le domaine des sciences et des arts, les faits et les idées sont comme les termes et les expressions du langage: ils appartiennent à quiconque s'est mis à même d'en faire un usage utile au progrès général.

Dans son vingtième livre, Albert réunit tous les éléments relatifs à l'étude de l'organisme et de ses propriétés intimes. Il s'attache à déterminer le rang qui est assigné au genre humain, dans l'ensemble de la création. De l'homme il passe aux différentes espèces animales. Il suit enfin la série zoologique décroissante dont il montre les termes successifs dans les appareils vitaux qui se simplifient et s'effacent progressivement à mesure qu'on s'éloigne davantage du premier terme, c'est-à-dire de l'homme.

Dans le vingt-deuxième livre, on trouve, par ordre alphabétique, l'histoire naturelle de toutes les espèces animales alors connues en Europe. L'auteur décrit les animaux des régions boréales qu'Aristote et Pline n'avaient peut-être pas vus par eux-mêmes; car, dans l'antiquité, les relations entre les contrées méridionales et les contrées voisines du cercle polaire étaient extrêmement rares et difficiles. Albert nous fait connaître, par exemple, les moyens qu'on employait, de son temps, pour la chasse de la baleine, moyens qui ne différaient pas beaucoup de ceux qu'on emploie de nos jours.

Digitized by Google

Dans l'histoire des quadrupèdes, il s'étend principalement sur les animaux domestiques : le Chien, le Cheval, le Bœuf, etc. Il étudie les instincts, les mœurs de chaque animal, ses usages, les maladies auxquelles il est exposé et les remèdes qui peuvent le guérir.

Le vingt-troisième livre renferme l'histoire des oiseaux. Il les décrit d'abord sommairement et d'une manière générale; il entre ensuite dans un examen détaillé des différentes espèces qu'il connaît. Il traite longuement des divers oiseaux employés dans la fauconnerie; il s'étend sur leur éducation, sur leur régime et sur leurs maladies.

Le vingt-quatrième livre est consacré à l'histoire de tous les êtres animés qui vivent dans l'eau; le vingt-cinquième à l'histoire des serpents et de divers autres reptiles, parmi lesquels il classe la tortue; le vingt-sixième aux petits animaux qu'il croit privés de sang *(De parvis animalibus sanguinem non habentibus)*, c'est-à-dire les insectes, arachnides, annélides, etc.

Dans ses ouvrages, Albert a dû nécessairement commettre beaucoup d'erreurs, que l'on ne pouvait éviter dans le siècle où il vivait. Malgré son génie, il n'a pu se soustraire aux préjugés de son temps et des temps antérieurs. Les livres qu'il nous a laissés n'en sont pas moins d'une importance capitale pour l'histoire du moyen âge et de la civilisation.

Son traité de botanique, *De Vegetabilibus et Plantis*, a été jugé avec une rigueur extrême par des savants modernes, comme si cet ouvrage, d'environ cent soixante pages in-folio, avait été composé de nos jours. Ces critiques sévères ne réfléchissaient pas qu'avant Albert le Grand l'histoire de la science ne présente aucun botaniste qu'on puisse lui comparer, si ce n'est Théophraste, qu'il ne cite point. On ne saurait donc trop lui tenir compte des efforts qu'il a faits pour agrandir, par l'étude des végétaux, la sphère des connaissances de son siècle. A une époque où les moyens d'investigation scientifique étaient extrêmement bornés, et où l'art d'observer n'existait pas encore dans l'histoire naturelle, Albert aborde l'anatomie et la physiologie des plantes, et il se pose les questions les plus délicates et les plus difficiles. C'était déjà beaucoup que de poser ces questions et de chercher à les résoudre, en rassem-

blant et en étudiant tout ce qui pouvait être connu de son temps sur cette matière.

Après avoir exposé l'anatomie et la physiologie des plantes, il passe aux différentes espèces végétales, qu'il décrit successivement. Albert le Grand peut être considéré comme un des premiers naturalistes qui se soient appliqués à donner de bonnes descriptions de végétaux.

Il a composé aussi, comme nous l'avons dit plus haut, un ouvrage sur les *Minéraux (De Mineralibus et Rebus metallicis)* dans lequel il décrit, quelquefois avec une remarquable exactitude, les pierres, les sels et les métaux connus de son temps. Sur cette partie de l'histoire naturelle, les matériaux n'avaient pu lui manquer, car la passion avec laquelle on se livrait alors à l'étude de l'alchimie avait vulgarisé les connaissances des Arabes sur les substances minérales et sur les composés chimiques.

Résumons en peu de mots le jugement que l'on peut porter sur les ouvrages d'Albert le Grand.

Ces ouvrages sont l'exécution d'un plan immense, dont l'idée première, qu'il avait prise dans Avicenne, venait d'Aristote. Aristote avait embrassé toutes les sciences dans son plan encyclopédique. Albert traite, commente, développe, comme Aristote, les différentes branches de la science générale ; mais il les applique à la théologie et à la recherche des rapports qui doivent exister entre l'homme et Dieu. Son but, c'est de donner pour base à la théologie l'étude des lois de la nature et le tableau grandiose des merveilles de la création.

Lorsque Bossuet conçut la pensée d'écrire son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, il commença par aller s'enfermer chaque jour, pendant quelques heures, dans l'amphithéâtre de dissection de Duverney, pour y étudier la structure du corps humain. Il ne faisait en cela qu'exécuter, dans un cadre restreint, l'idée première qu'Albert, à l'exemple et à la suite d'Aristote, essaya d'exécuter fort en grand et avec tous les développements que comportait l'immensité du cadre qu'il n'avait pas craint d'adopter.

Nous croyons avoir donné une idée exacte de ce grand personnage scientifique du treizième siècle que l'on pourrait

appeler l'*Aristote du moyen âge*. Nous avons fait comprendre son génie, par la pensée grande et profonde qui renfermait tout à la fois le principe et le but de son œuvre scientifique; son érudition et ses talents naturels, par l'ascendant prodigieux qu'il exerça de son vivant sur les écoles, sur les gens lettrés, et même sur les masses populaires, ascendant qui continua plusieurs siècles après sa mort; enfin ses sentiments intimes, son caractère et ses mœurs, par cette modestie franche et vraie, qui lui permettait à peine de s'apercevoir qu'il était universellement estimé et admiré, par cette simplicité de goût qui lui faisait préférer aux plus beaux palais sa cellule solitaire des bords du Rhin, et qui le portait à refuser, avec le plus noble et le plus constant désintéressement, les emplois élevés, les richesses et les honneurs.

Digitized by Google

THOMAS D'AQUIN

Thomas d'Aquin appartenait à une des plus anciennes et des plus nobles familles du royaume de Naples. On peut dire qu'il était prince. Par son père Landulphe, comte d'Aquin et seigneur de Lorette, il était parent de l'empereur d'Allemagne, Frédéric Ier, et du roi de France, saint Louis. Par sa mère, la comtesse Théodora, il descendait des fameux Tancrède qui avaient conquis les Deux-Siciles et régné un moment sur ce pays.

Entre Rome et Naples, dans l'ancienne *Terre de Labour,* la ville d'Aquino s'étend au milieu d'une vaste plaine dont la richesse et la fertilité lui ont valu le nom de *Campagne heureuse* (*Campagna felice*). Les Apennins entourent et ferment de tous côtés cette plaine riante. Leurs pentes, abruptes et stériles, la dominent de toutes parts.

Sur la pointe du roc dénudé qui s'avance le plus loin et qui porte, en raison de cette circonstance, le nom de *Roche sèche* (*Rocca secca*), s'élevait, au treizième siècle, le château de *Rocca secca*, dont les ruines encore debout attestent la grandeur passée. Les murs, presque perpendiculaires du château, semblaient continuer le rocher à pic au pied duquel coule le torrent de Melfi, qui descend des gorges des Apennins. C'était le château des comtes d'Aquin, seigneurs de Lorette et de Belcastro, anciennement connus sous le nom de comtes de Sommacle.

C'est dans ce château seigneurial que naquit, en 1227, celui qui devait illustrer à jamais, dans la science et dans l'Église, le nom de Thomas d'Aquin.

Digitized by Google

THOMAS D'AQUIN

THOMAS D'AQUIN

d'après le tableau de l'église Saint-Sernin, à Toulouse.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le père Touron, qui écrivit au dix-huitième siècle la vie du célèbre dominicain, a donné une assez grande place au côté merveilleux de la vie de son héros (1), et les historiens qui ont entrepris, de nos jours, le même travail, c'est-à-dire l'abbé Bareille (2) et M. Carle (3), ont suivi l'exemple du père Touron. Nous passerons légèrement, quant à nous, sur cette face de notre personnage, devant nous attacher surtout à le considérer au point de vue scientifique proprement dit, beaucoup trop négligé par tous ses biographes, anciens et modernes.

Le jeune Thomas d'Aquin fut confié aux religieux du Mont-Cassin, pour y recevoir une éducation conforme au vœu de ses parents et y commencer ses études.

Nous avons dit quelques mots de la célèbre abbaye du Mont-Cassin, dans le *Tableau de l'état des sciences au moyen âge.*

Cette abbaye fut une des plus grandes créations de cette époque. Fondée par saint Benoît, au commencement du septième siècle, elle représente le foyer d'où la vie monastique se répandit dans l'Europe, alors à demi-barbare. C'est là que Constantin l'Africain conserva, pour les générations suivantes, le précieux dépôt des livres de science de l'antiquité. C'est là que des centaines de moines, pleins de savoir et pleins de zèle, se succédèrent pendant plusieurs siècles, travaillant sans relâche à remplir les intentions des fondateurs de l'ordre, et immortalisant, par leurs lumières et leur science, le nom de *bénédictin*, devenu, non sans raison, le synonyme de travailleur patient et dévoué.

Au treizième siècle, l'abbaye du Mont-Cassin, remplie des livres les plus précieux, habitée par tout un peuple d'érudits, faisait la gloire de l'Italie savante.

Les habitants de ce monastère célèbre ne se bornaient pas à des occupations exclusivement littéraires. Ils recevaient un

(1) *La Vie de saint Thomas d'Aquin, de l'ordre des Frères prêcheurs, docteur de l'Église, avec l'exposé de sa doctrine et de ses ouvrages*, par le P. Touron, de l'ordre des Frères prêcheurs. Paris, 1 vol. in-4°, 1740.

(2) *Histoire de saint Thomas d'Aquin, de l'ordre des Frères prêcheurs*, par l'abbé Bareille, chanoine d'honneur de Lyon, chanoine honoraire de Toulouse, 4e édition, in-8°. Paris, 1862.

(3) *Histoire de la vie et des écrits de saint Thomas d'Aquin*, par P.-J. Carle, in-4°. Paris, 1846.

Digitized by Google

certain nombre de jeunes gens qui appartenaient aux plus grandes familles de l'Italie, pour faire leur instruction et leur éducation. Ces pieux savants étaient aussi d'excellents instituteurs.

L'abbaye du Mont-Cassin était donc pour ainsi dire désignée d'avance pour recevoir, comme pensionnaire, le jeune comte d'Aquino. Ses ancêtres avaient toujours été les plus ardents protecteurs de cet asile de la science et de la piété.

Il n'avait que cinq ans lorsqu'il fut conduit, par l'ordre de ses parents, à l'abbaye du Mont-Cassin, dont un membre de la famille d'Aquin, Landolphe Senebald, était alors le supérieur. Il était accompagné de son gouverneur, qui était chargé de veiller sur lui, sans jamais le perdre de vue, et de rendre compte, jour par jour, à ses parents, de sa santé, de son régime et de ses études.

Les religieux du Mont-Cassin trouvèrent dans le jeune Thomas de rares dispositions, et mirent tous leurs soins à les développer. L'élève étonna bientôt ses maîtres par la rapidité de ses progrès. Doué d'une intelligence précoce, il se livrait avec ardeur à la lecture des bons livres. La retraite, la prière, l'étude étaient ses occupations constantes et ses plus agréables récréations. L'oisiveté, qu'il ne pouvait supporter, eût été pour lui la punition la plus sévère, s'il eût pu commettre sciemment et volontairement une faute quelconque. On était obligé de modérer sa ferveur, son application, son esprit de pénitence et d'humilité; et c'est surtout en cela qu'il méritait d'être regardé comme un enfant véritablement rare pour son âge.

« Apprenez-moi, disait-il à ses maîtres, ce que Dieu est en lui-même, et tout ce qu'il est; afin que je l'aime, non autant qu'il devrait l'être, mais autant que je suis capable de l'aimer! »

Telle était l'enfance du jeune Thomas, si l'on s'en rapporte aux paroles des religieux de son ordre qui furent ses premiers biographes.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis son entrée dans l'abbaye du Mont-Cassin, et son désir le plus ardent était de se livrer à des études plus élevées ou d'un autre genre que celles qu'embrassait le programme adopté par les bénédictins. Il pria donc avec instance le comte Landulphe, son père, de le retirer de l'abbaye et de l'envoyer dans quelque grande Université.

Digitized by Google

Le comte hésitait. Il ne croyait pas qu'un enfant de dix ans pût se livrer avec fruit, et sans altérer sa constitution et son tempérament, au travail qu'exigeaient les grandes études classiques. Avant de prendre une détermination sur ce point, il consulta le supérieur de l'abbaye.

Le vénérable Senebald, connaissant les dispositions extraordinaires du jeune d'Aquino, conseilla à son père, malgré tout le regret qu'il pourrait ressentir de cette détermination, de l'envoyer continuer ses études dans une grande Université.

Avant de se décider à suivre ce conseil, le comte Landulphe jugea bon d'amener Thomas et son gouverneur au château de Lorette, pour y passer quelque temps auprès de sa mère, la comtesse Théodora.

Il y a dans l'homme un genre de beauté qui est comme un rayonnement de l'âme. C'est le genre de beauté que Thomas posséda au plus haut degré, même dans son enfance. Sa physionomie était des plus heureuses. Son front, ordinairement calme et serein, était un peu trop grand peut-être pour le reste du visage. Il parlait peu, et ses paroles, qui excitaient souvent l'admiration, faisaient toujours désirer de l'entendre encore. Il était habituellement sérieux, mais sans qu'on remarquât jamais en lui aucun signe d'humeur ou de tristesse. Son regard était tout à la fois doux, profond et méditatif. L'ensemble de ses traits exprimait un mélange de gravité, de bienveillance, de cordialité sympathique, d'intelligence et de modestie.

Porté par les sentiments de sa nature éminemment sympathique à secourir les souffrances d'autrui, le jeune Thomas trouvait dans les campagnes qui environnaient le château de Lorette de fréquentes occasions d'exercer sa charité. Une disette, qui survint et augmenta le nombre des indigents, rendit plus fréquentes encore ses libéralités envers les indigents. Quand sa petite bourse d'enfant était épuisée, il demandait de l'argent à ses parents.

Comme les petites sommes qu'il en obtenait se trouvaient insuffisantes, il allait prendre dans les buffets de l'office des mets qu'il pût donner aux pauvres. Le maître d'hôtel, que la disparition subite de quelques pièces de volaille ou de pâtisserie avait fort contrarié, se crut enfin obligé d'en avertir le comte. Ce dernier, qui tenait à prendre le délinquant sur le fait,

voyant un jour son jeune fils se diriger vers l'office, le suivit de loin, sans en être aperçu. Thomas entre, en effet, dans l'office, et n'y rencontrant personne, il ouvre un buffet, y prend une chose qu'il cache soigneusement sous son habit, et, aussi prompt que l'éclair, s'élance vers le corridor. Mais il rencontre son père :

« Tu parais bien pressé, mon enfant, lui dit le comte. Que portes-tu donc là sous ton habit? »

Disant cela, le comte relève l'habit, et découvre l'objet que Thomas allait donner à un malheureux, qui attendait dans la cour du château.

Thomas était interdit et humilié. Mais son père lui dit en l'embrassant :

« Je suis charmé, mon enfant, de trouver en toi cet amour de l'humanité. L'action que tu t'es proposé de faire est excellente; ce que je désapprouve seulement, c'est le moyen. Ne vois-tu pas qu'en enlevant ainsi clandestinement un objet qui est sous la garde du maître d'hôtel, tu peux exposer un domestique à être soupçonné de larcin? Nous ne pouvons disposer librement que des objets qui nous appartiennent en propre. Va, mon fils, porte à qui tu le destinais ce que tu viens de prendre. Je t'y autorise, et désormais prends ouvertement, et non en cachette, ce que tu juges à propos de donner. »

Le comte avait été vu de loin, fouillant Thomas, à sa sortie de l'office. Pour empêcher toute fâcheuse interprétation, il déclara n'avoir trouvé sous l'habit de son fils qu'un bouquet de fleurs.

Dans les légendes et dans les premières biographies de Thomas d'Aquin, ce bouquet de fleurs qui, sur les lèvres du comte, n'avait été qu'une image, une figure ingénieuse pour déguiser ce qu'il fallait taire, fut prise au pied de la lettre, et présentée plus tard comme un miracle de notre saint. Les naïfs biographes du quinzième siècle racontent que le comte Landulphe trouva réellement un bouquet, et que le pâté ou la volaille, que le futur *ange de l'Église* avait dérobé à l'office, dans une intention charitable, s'était métamorphosé en fleurs. Laissons-les dire !

Après l'avoir retenu un certain temps auprès de lui, au château de Lorette, le comte Landulphe se décida à envoyer son

fils à l'Université de Naples, pour s'y livrer à des études d'un ordre plus élevé.

L'Université de Naples, que l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, favorisait autant qu'il dépendait de lui, pour nuire à celle de Bologne, qu'il n'aimait pas, avait alors des professeurs fort habiles, et formait d'excellents élèves. Thomas étudia les humanités et la rhétorique sous Pierre Martin, professeur célèbre; et la philosophie sous Pierre Hibernie, l'un des hommes les plus savants de ce siècle. Il avait pour répétiteur ce même précepteur qui, à Naples, comme à l'abbaye du Mont-Cassin, l'accompagnait partout, sans le perdre un seul instant de vue.

A cette époque, Naples, ville de luxe et de dissolution, était regardée, en Italie, comme une nouvelle Babylone. Thomas, disent les écrivains religieux, était donc là comme Daniel dans la Babylone ancienne, ou comme le jeune Tobie dans la licencieuse Ninive.

Mais le jeune comte d'Aquin, dûment averti, sut éviter les tentations et les embûches qui menaçaient sa jeunesse. Il décida avec lui-même, en arrivant à Naples, d'éviter toute conversation avec les femmes, et toute relation, non indispensable, avec les jeunes gens dont la vie était déréglée. Il fuyait les spectacles, les divertissements profanes, les distractions mondaines, comme on fuit les lieux où s'exhalent des miasmes pestilentiels. Après avoir passé la journée dans les salles de l'Université, à entendre les leçons des professeurs, il allait se renfermer chez lui, pour étudier, pour méditer, pour écrire; ou bien il entrait dans une église, pour prier. Tous les jours, à cet égard, se ressemblaient pour lui. Seulement, les dimanches et les fêtes étant des jours de congé pour les étudiants, Thomas pouvait consacrer un peu plus de temps à la méditation et à la prière.

A Naples, les occasions de se livrer aux bonnes et utiles pratiques de la charité ne manquaient pas au jeune Thomas. Ce qui aurait pu lui manquer, pour soulager tous les indigents qu'il rencontrait, c'étaient plutôt les ressources pécuniaires; mais il parvenait ordinairement à s'en procurer de suffisantes, grâce à la libéralité de sa famille.

Comme il ne se distinguait pas moins par ses progrès dans les études que par ses œuvres de charité, le jeune comte d'Aquin était généralement aimé, estimé, admiré de ses professeurs et

Digitized by Google

de ses condisciples. Ses aumônes abondantes et multipliées, l'usage qu'il faisait de ses richesses le désignaient à la reconnaissance des malheureux.

La réputation de ce charitable jeune homme s'était répandue dans toute la ville de Naples. De sorte que, s'il était désigné comme un modèle pour le travail à tous les étudiants de l'Université, il était admiré dans la ville, comme un prodige de charité et de modestie.

Il n'avait guère plus de seize à dix-sept ans lorsqu'il prit la résolution de se retirer dans un cloître. Son penchant pour l'étude et la vie solitaire, les fréquents entretiens qu'il avait avec des religieux de l'ordre de Saint-Dominique, les désordres et les dissensions, quelquefois sanglantes, qui régnaient alors en Italie, tout le poussait vers l'état monastique.

L'ordre dominicain des Frères prêcheurs avait pris, dix ou douze ans seulement après sa confirmation, un développement immense. Il était déjà divisé en douze provinces, lesquelles s'étendaient non-seulement dans la plus grande partie de l'Europe et jusque dans la Grèce, mais encore en Asie, jusque dans la Terre sainte. Des dominicains déjà célèbres par la prédication, par l'enseignement, par de grands exemples de vertu, concouraient partout avec ardeur à la gloire de leur ordre, et les plus brillants succès couronnaient leurs efforts. En Allemagne, Albert le Grand attirait des multitudes d'étudiants autour de sa chaire de Cologne. Dans le pays de Liége, Hugues de Saint-Cher édifiait les populations dont il était l'apôtre et l'oracle. Dans toute la Lombardie, il n'était bruit que des prédications et des miracles de Jean de Vicence. En d'autres contrées, c'étaient des talents et des vertus qui, à des degrés différents et avec moins d'éclat, contribuaient à la gloire et à l'agrandissement de l'ordre des Dominicains.

Il n'y a pas d'influence plus légitime que celle qui s'acquiert par l'éclat des talents utiles joints à la pratique des vertus. Si, dans une période de quelques années, l'ordre de Saint-Dominique acquit un prestige de grandeur et un ascendant extraordinaires, il le dut principalement au soin qu'il mit à éclairer les hommes et à faire régner parmi eux l'équité, la bonté, la charité. Partout où s'établissaient les dominicains, on voyait les prisons pour dettes s'ouvrir, l'usure, les inimitiés, les querelles,

Digitized by Google

cesser presque aussitôt. Des villes prêtes à se soulever se réconciliaient, grâce à eux, avec leurs princes et avec leurs prélats. C'était par l'entremise des Dominicains que les pontifes apaisaient les guerres civiles et les révoltes.

On s'explique aisément une puissance si rapidement acquise, quand on connaît l'étendue des lumières des frères prêcheurs dominicains, et la sincérité de leurs bons sentiments. Ajoutons que cet ordre, à peine naissant, disposa très-vite de grandes richesses; car une foule de jeunes gens, appartenant aux familles les plus illustres de l'Italie, y étaient entrés, presque au moment de son institution.

Il y avait au moyen âge, chez beaucoup d'hommes d'élite, une grandeur morale que ne connaissent plus les âmes desséchées et les esprits amollis du dix-neuvième siècle. Cette élévation de sentiments n'est même plus comprise aujourd'hui; elle apparaît comme un rêve naïf, à notre époque dégénérée.

Thomas d'Aquin fut subjugué, comme tant d'autres, par le prestige de l'ordre de Saint-Dominique. Il déclara que son dessein était d'abord de prendre l'habit de dominicain; ensuite d'entrer comme novice dans un couvent de l'ordre.

Le comte Landulphe et la comtesse Théodora apprirent cette nouvelle avec désespoir. Ils résolurent d'user de tous les moyens pour empêcher leur fils d'accomplir un dessein absolument contraire à leur volonté.

En dépit de toutes les résistances du comte Landulphe, Thomas reçut l'habit des frères prêcheurs, en présence de tous les religieux de la communauté. La comtesse Théodora en fut désolée. Elle avait jusque-là toujours nourri l'espoir de voir son fils s'élever aux premières dignités de l'Église, mais elle n'aurait jamais pensé qu'il voulût renoncer au monde et s'ensevelir dans l'obscurité d'un cloître.

La comtesse Théodora ne raisonnait pas juste. Elle ne comprenait pas que les talents et les vertus de Thomas pouvaient le mener très-loin dans l'ordre des Frères prêcheurs. Il pouvait, en effet, être appelé, tôt ou tard, comme Albert le Grand, à jouer un grand rôle dans le monde. Il pouvait obtenir par l'enseignement une influence beaucoup plus étendue que celle qu'auraient pu lui fournir les dignités de l'Église.

Mais la comtesse Théodora était trop affligée ou trop irritée

pour entrer dans ces sages considérations. Elle prit la résolution de se rendre elle-même à Naples et d'y mettre tout en œuvre pour arracher son fils à l'humilité de la vie monastique.

Thomas est à peine informé de la résolution de sa mère qu'il se hâte de quitter Naples. Changeant non de dessein, mais simplement de lieu, il court se réfugier à Rome, dans une autre maison de l'ordre de Saint-Dominique.

Ce couvent était celui de Sainte-Sabine. Placé sur le mont Aventin, il était habité par le fondateur de l'ordre. Thomas s'y rendit secrètement, accompagné de quelques frères, et en suivant une route différente de celle que sa mère avait dû prendre.

Mais la comtesse s'était mise à sa poursuite, et elle arrivait à Rome peu de jours après son fils. Là, elle prie, elle menace; elle met tout en œuvre pour obtenir une simple entrevue avec lui.

L'entrevue est refusée par les supérieurs du couvent de Sainte-Sabine; et la grande dame, blessée dans sa tendresse, comme dans sa volonté, remplit la ville de Rome de ses plaintes et de sa juste colère.

Le comte Landulphe était mort; mais la comtesse, alliée à de grandes familles et parente de l'empereur, jouissait d'un grand crédit. Les Dominicains jugèrent donc prudent de ne pas prolonger davantage cette lutte, pénible pour tous. Ils décidèrent que Thomas serait envoyé dans un autre couvent de l'ordre; mais cette fois, à l'étranger, à Paris.

A cette nouvelle, la fureur de la comtesse ne connaît plus de bornes, et elle prend un parti digne d'une Italienne du moyen âge.

Thomas avait deux frères, Landulphe et Reynold, qui commandaient alors les troupes de l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, en train de ravager la Lombardie. La comtesse, qui les tenait au courant de toutes les affaires de la famille, leur fait savoir que leur jeune frère Thomas vient de se mettre en route pour la France, dans le dessein d'y prononcer des vœux monastiques; et elle leur ordonne d'user des moyens qui sont en leur pouvoir pour l'arrêter sur le chemin de la France, puis de le lui renvoyer, sous bonne escorte.

La volonté de leur mère fut ponctuellement exécutée par nos deux hommes d'armes. Ils firent surveiller par des soldats tous les chemins par lesquels Thomas pouvait passer pour sortir des États romains.

Déjà notre fugitif avait fait la partie la plus difficile du voyage. Il avait franchi presque toute l'étendue des États romains, et était sur le point de pénétrer dans la Toscane. Il évitait avec soin d'entrer dans les villes. Mais s'il était quelque couvent écarté, quelque abbaye solitaire, bien cachée au fond d'un pauvre village, il y demandait une hospitalité, que l'on était heureux de lui accorder, à lui et aux quatre ou cinq frères prêcheurs qui l'escortaient.

Fatigué par une longue journée de marche, Thomas s'était assis, avec ses compagnons, pour se reposer, au bord d'un ruisseau du chemin, près de la ville d'Aquapendente, située entre Sienne et le lac de Bolsenne, lorsqu'il vit brusquement accourir une troupe d'hommes armés, qui l'environnent aussitôt, la menace à la bouche et l'œil en feu. Le jeune novice n'était guère disposé à soutenir un combat. Il se rend sans résistance.

Le chef de la troupe s'approche alors. Quelle ne fut pas la surprise de Thomas : celui qu'il avait pris pour le chef d'une compagnie de brigands était son frère, Reynold d'Aquin, fidèle exécuteur des ordres maternels!

Reynold outrepassa même les prescriptions de la comtesse Théodora ; car, après avoir arrêté son frère, il voulut lui arracher de vive force son habit de dominicain. Homme de guerre emporté et violent, il secouait rudement, avec son gantelet d'acier, la robe du novice. Mais celui-ci résista au traitement grossier de son frère et à la brutalité des soldats. Ce fut sous son habit de moine qu'il traversa, sous bonne escorte, les pays qu'il venait de parcourir en fugitif, et ce fut dans le même équipage qu'il rentra dans le manoir paternel.

Il est plus facile d'imaginer que de peindre la joie qu'éprouva la comtesse quand elle se vit enfin en possession d'un fils qu'elle aimait de l'amour le plus tendre. Son premier mouvement fut de le presser contre son cœur et de le combler de caresses. Les larmes qu'elle répandit d'abord n'eurent pour cause que l'excès de la joie.

Thomas, ému, attendri, répondit avec effusion aux caresses de sa mère, mais sans regretter le passé et sans paraître le moins du monde ébranlé dans sa résolution. Les explications sérieuses furent, d'un commun accord, renvoyées à un autre moment.

La comtesse Théodora était bien décidée à ne négliger aucun des moyens qui étaient en son pouvoir pour faire renoncer son fils à la vie monastique. Ce sujet s'abreux fut abordé dès le lendemain, et devint le sujet de toutes les conversations, d'abord entre la mère et le fils, puis entre le frère et les sœurs.

Les raisons, les caresses, les larmes, tout fut mis en usage pour déterminer Thomas à changer de résolution.

« Ce n'est point, disait la comtesse, pour vous éloigner de la religion que je m'oppose de toutes mes forces à votre dessein d'aller, tout jeune encore, vous renfermer dans un cloître. Loin de là. Je me flattais, en effet, que tôt ou tard, grâce à vos qualités personnelles, à votre excellente éducation, au nom illustre que vous portez, et à l'amitié dont l'empereur honore notre maison, vous parviendriez aux grandes dignités de l'Église; et je vivais dans cette douce illusion! Mais votre résolution est prise, dites-vous. Sans tenir aucun compte de ce que vous devez à vos ancêtres, à leurs titres, à leurs exploits, à leur gloire, à leurs alliances illustres et à vous-même; sans consulter votre mère, qui doit avoir cependant quelques droits à votre respect, à votre affection, tout au moins à votre reconnaissance, vous voulez absolument entrer dans l'ordre des Frères prêcheurs ou mendiants! Songez donc, je vous en conjure, que vous ne pouvez embrasser un tel état sans déroger à votre antique noblesse, sans obscurcir l'éclat de votre famille, sans ternir la gloire que vos frères Landulphe et Reynold ont acquise près de l'Empereur ou à la tête de ses armées.

« Non, ajoutait-elle, je ne pourrai jamais souffrir qu'un descendant des Sommacle aille s'ensevelir dans un couvent; qu'il partage la nourriture, l'habit, le genre d'existence des pauvres; qu'un jeune homme que la nature et l'éducation ont comblé de leurs dons aille les ensevelir dans l'ombre d'un cloître. Pour satisfaire un caprice dont vous rougirez plus tard, pour contracter un engagement durant votre vie entière,

pour accomplir une action, peut-être bonne en elle-même, mais qui pourrait aisément se remplacer par une meilleure, voulez-vous donc donner la mort à celle qui vous donna la vie? Si, pendant que mes deux fils aînés exposent leurs jours dans les hasards terribles de la guerre, mon dernier fils vient à m'abandonner, que me restera-t-il, sinon de descendre dans la tombe? »

Ces paroles, qu'accompagnaient tantôt des larmes, tantôt des mouvements d'impatience, tantôt la touchante effusion d'une vive tendresse, furent le fond de tous les entretiens que la comtesse Théodora eut, plusieurs jours de suite, avec son fils. Les efforts de Thomas pour résister à l'ascendant de sa mère lui causaient une vive peine, et il en eut souvent le cœur navré; mais il demeura inébranlable.

Aux discours vifs et passionnés de sa mère succédèrent les exhortations naïves et affectueuses de ses deux sœurs. Thomas repoussa leurs prières, comme il avait repoussé les supplications de la comtesse. Bien plus, retournant la situation contre elles, il se mit à les prêcher à son tour. Il s'attacha à leur prouver que la vie paisible et solitaire du cloître est la plus conforme à la volonté de Dieu. Il leur dépeignit la vie du couvent sous des couleurs si belles et si pures, que ses sœurs se sentirent ébranlées par ses paroles. Elles auraient fini par prendre la résolution de renoncer au monde, si ces entretiens avaient duré plus longtemps.

Quand il fut bien reconnu que la contradiction ne servait qu'à l'affermir davantage dans son dessein, on cessa de contrarier le jeune homme.

Maître de l'emploi de son temps dans le château de Rocca-Secca, Thomas s'y livrait tout entier à son goût pour l'étude, pour la méditation et la prière. Il ne s'apercevait qu'il n'était pas entièrement libre, il ne rencontrait de résistance à ses volontés que lorsqu'il essayait de franchir l'enceinte du château. On avait pris de telles dispositions que la fuite était impossible.

Les jours s'écoulaient donc pour lui sans amertume et sans ennui, malgré sa captivité, lorsque Landulphe et Reynold, ses frères, arrivent un jour et trouvent la comtesse, leur mère, en proie à la plus vive affliction. Les deux officiers

Digitized by Google

considèrent comme une affaire d'honneur pour la famille de faire renoncer Thomas à ses résolutions. Comme les bons traitements avaient échoué, ces rudes hommes d'armes résolurent d'appeler à leur aide la contrainte. Décidés à venir à bout de la résistance de Thomas, soit par la ruse, soit par la force, ils essayent d'abord de lui ôter son habit de religieux; mais Thomas les repousse avec indignation. Alors une lutte s'engage et la robe de bure est mise en lambeaux.

Vaincu dans cette lutte inégale, Thomas est entraîné dans la tour du château. Il y demeure prisonnier, et l'on ne néglige rien pour rendre sa détention fort dure.

Cependant Landulphe et Reynold ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils ne parviendraient jamais à vaincre, par de mauvais traitements, la résistance de leur frère. Ils s'y prirent donc autrement. Ils firent venir, probablement à l'insu de leur mère et de leurs sœurs, une courtisane, jeune et jolie, qu'ils enfermèrent avec Thomas.

C'était le plus dangereux assaut qui pût être livré à sa jeunesse. Heureusement sa bonne résolution et ses vertus triomphèrent de cette nouvelle embûche.

Pour couper court à une situation dont il sentait tous les périls, Thomas saisit un tison enflammé, et se précipite sur la visiteuse, qui s'enfuit, en poussant des cris de paon. Thomas la poursuivit jusqu'au moment où elle disparut par une porte, qui s'ouvrit et se referma au même instant. « *Percutiens meretricem cum tisone, expulit eam de camera cum indignatione magna.* »

Puis, avec le même tison, instrument de sa victoire, il traça une grande croix noire sur le mur de sa prison, et il se mit en prière. Mais, épuisé par l'effort de cette lutte inattendue, il tomba dans un profond sommeil, pendant lequel des rêves ne cessèrent d'agiter son esprit.

Les anges, disent ses anciens biographes, vinrent le visiter dans son extase. N'y avait-il pas dans ce sommeil agité quelque ressouvenir, quelque regret peut-être? C'est un mystère que le saint n'a jamais révélé.

Pendant sa détention, qui dura plus d'un an, Thomas correspondait avec les chefs de l'ordre de Saint-Dominique, par l'intermédiaire de ses sœurs. Plus d'une fois même, un religieux

dominicain était parvenu à s'introduire dans la tour du château de *Rocca-Secca*, et s'était entretenu avec le prisonnier. Les chefs de l'ordre saisirent un moment où lo pape et l'Empereur étaient ensemble dans les meilleurs termes, ce qui n'arrivait pas souvent. Ils s'adressèrent au zèle de l'un, à la justice de l'autre; ils les supplièrent tous les deux de délivrer Thomas.

Le pape fut vivement ému, en apprenant que des soldats de l'Empereur avaient osé enchaîner un religieux, sur les terres soumises à son autorité ; et d'autre part, l'indignation de l'Empereur fut au comble. Il fit arrêter immédiatement les deux comtes d'Aquin, et les menaçà d'une punition sévère, si leur frère Thomas n'était mis en liberté sur-le-champ.

Il fallut donc s'exécuter et rendre à la religion le héros qu'elle réclamait. La comtesse écrivit aux chefs des dominicains, à Naples, pour les prier d'envoyer au château de *Rocca-Secca* deux religieux, auxquels elle remettrait son fils. Seulement la comtesse exigea que le départ de Thomas se fît de la façon bizarre que voici.

A une heure convenue, les trois dominicains, arrivés de Naples, se tinrent au bas de la tour qui servait de prison à Thomas. Ses deux sœurs, placées à la fenêtre, le firent entrer dans une corbeille d'osier, suspendue à des cordes qu'elles retenaient de leurs mains, et ce fut de cette manière que Thomas descendit du haut jusqu'au pied de la tour, où les trois frères prêcheurs le reçurent dans leurs bras — comme un ange descendu du ciel, peut-on dire à la lettre, avec le père Touron.

Voilà comment Thomas d'Aquin quitta le manoir paternel, pour entrer définitivement dans les voies du Seigneur.

Quelle était l'intention de la comtesse en ordonnant que son fils quitterait le château d'une aussi étrange façon? Voulut-elle que le départ de Thomas eût l'air d'une fuite, pour éviter en apparence le démenti cruel qu'un ordre supérieur imposait à sa volonté? Ou bien voulut-elle imiter la manière dont saint Paul, captif d'un roi barbare, s'enfuit de la ville de Damas? La lecture du texte du père Touron laisse ce point indécis (1).

(1) « La comtesse Théodora n'espérant plus, dit le P. Touron, de fléchir un cœur que la grâce en cette occasion rendait inflexible, ou craignant peut-être de s'opposer plus longtemps aux desseins de Dieu en combattant toujours une vocation qui paraissait si visiblement ne venir que de lui, permit enfin aux sœurs du captif de lui rendre

Quoi qu'il en soit, ayant reconquis le trésor qu'on leur avait ravi, les dominicains se hâtèrent de le réintégrer dans leur couvent de Naples.

Le pape, voulant juger par lui-même de la vocation de Thomas, ordonna qu'il fût amené à Rome. La comtesse Theodora et les deux comtes d'Aquin s'y rendirent aussi, afin de donner des explications et de se justifier auprès du saint-père.

La cour de Rome accueillit la comtesse avec une sorte de vénération, et les deux comtes, avec distinction. Le pape interrogea Thomas. Quand il eut bien pesé toutes ses réponses, il lui permit de faire ses vœux, non immédiatement, mais seulement après six mois de noviciat et d'épreuves.

Ce fut en 1243 que Thomas fit, à Naples, sa profession entre les mains du père Agni, qui, plus tard, devint patriarche de Jérusalem.

C'est dans l'ascendant que la supériorité des talents et des lumières exerce sur les esprits que les Dominicains puisaient leur principal moyen d'influence. Aussi les chefs de l'ordre des Frères prêcheurs s'efforçaient-ils d'attirer à eux tous les jeunes gens d'élite qu'ils parvenaient à découvrir dans les divers rangs de la société. Il leur fallait des hommes d'intelligence et de dévouement, et ils en trouvaient, parce qu'on en trouve toujours lorsqu'on se propose un but élevé. Les heureuses dispositions de Thomas d'Aquin avaient été remarquées de bonne heure. Il s'agissait de les développer le plus complétement possible, en vue de la prédication et de l'enseignement.

Il fut décidé, par le conseil de l'ordre, qu'Albert le Grand lui-même serait chargé de l'éducation religieuse et scientifique de Thomas.

Le général des Dominicains partit donc pour Paris, avec Tho-

la liberté, mais avec certaines précautions qui lui parurent nécessaires pour ne point faire paraître le consentement qu'elle ne donnait qu'avec un regret infini. La prompte obéissance qu'elle avait trouvée dans les frères de Thomas quand elle avait voulu le faire arrêter, elle la trouva encore dans ses deux sœurs lorsqu'il fut question de mettre fin à sa longue captivité. On se hâta de faire savoir cette nouvelle aux Dominicains de Naples, et de leur marquer le temps auquel ils devaient se trouver auprès du château de Roche-Sèche pour y recevoir leur religieux. Ils ne se firent ni prier ni attendre, et notre saint sortit de la tour qui avait été son champ de bataille, de la même manière que le Docteur des Nations était sorti autrefois de la ville de Damas; on le descendit dans une corbeille, par une des fenêtres du château, et il fut reçu entre les bras de ses véritables frères, comme un ange descendu du ciel. » (*Vie de saint Thomas*, p. 55-56.)

Digitized by Google

mas. Après avoir passé quelques semaines dans cette ville, ils se rendirent à Cologne, où Thomas fut mis, par le général, entre les mains d'Albert.

En 1245, Thomas suivit Albert à Paris, lorsque l'illustre dominicain de Cologne y fut appelé pour faire des cours au collége Saint-Jacques.

Au milieu de la jeunesse turbulente et loquace de l'Université de Paris, ce Thomas d'Aquin, que le Dante, dans sa *Divine Comédie*, place déjà à la tête des philosophes de son temps, se faisait remarquer par son air taciturne et par une allure presque sauvage. Peu empressé de se produire, il assistait, attentif et recueilli, à toutes les leçons du maître; mais s'il se trouvait par hasard, après une leçon, dans un groupe où l'on discutait, jamais il n'y prenait la parole. Si une question lui était directement adressée, il répondait avec un laconisme qui faisait douter de l'étendue de ses lumières et de la portée de son esprit. Il ne voulait point se lier avec des étudiants aux mœurs suspectes. L'âpreté de son extérieur inculte, son air taciturne contrastaient avec les allures habituelles des étudiants de Naples.

Cette apparente taciturnité n'était guère que la suite d'un excès de circonspection ; mais elle fut mal jugée. On prit son silence et ses formes agrestes pour de la stupidité. On ne se gênait pas pour le désigner sous des dénominations méprisantes : on l'appelait le *Bœuf muet (Bos mutus)* ou le *grand Bœuf de Sicile (Bos magnus Siciliæ)*.

Albert, qui en fut informé, voulant s'assurer des progrès de son élève, lui fit un jour, en présence de ses condisciples, diverses questions auxquelles il n'était pas facile de répondre sans préparation. Thomas répondit sur-le-champ, avec une justesse et une solidité dont tous les auditeurs, sans excepter Albert lui-même, furent étonnés. Alors Albert, s'adressant à ceux qui ne désignaient Thomas que par le terme de *Bos mutus*, leur dit, avec un accent prophétique ;

« Vous l'appelez le *Bœuf muet*, mais ce bœuf poussera, dans la doctrine, des mugissements tels qu'on les entendra retentir dans le monde entier. » *Nunc vocatis istum Bovem mutum, sed ipse talem dabit in doctrina mugitum, quod in toto mundo sonabit.*

En 1248, Thomas, ayant terminé ses études, quitta Paris, et retourna, avec Albert le Grand, à Cologne. Il y fut ordonné prêtre. Désormais, Albert et Thomas d'Aquin ne seront plus l'un et l'autre comme un élève avec son professeur. Ce seront deux amis, liés entre eux par une affection et un dévouement réciproques. Thomas, dans ses écrits, a souvent exprimé sa reconnaissance et son admiration pour Albert. Il va jusqu'à l'appeler son *divin maître*. Il dit par exemple (1) : « *Sequere ergo divum Albertum magnum, magistrum meum.* » (Suivez donc le divin Albert le Grand, mon maître.) Il dit encore : « Si « vous aviez sans cesse devant les yeux les règles tracées par Albert, vous n'auriez besoin de chercher ni les grands ni les rois; mais les grands et les rois au contraire viendraient vous chercher. »

Malgré son goût pour la retraite, Thomas, docile à la volonté de ses supérieurs, fut obligé de se livrer d'abord à ce que le ministère de la parole a de plus pénible pour l'esprit et pour le corps, c'est-à-dire à la prédication et à l'enseignement, qui formaient l'objet essentiel et fondamental de l'institution des frères prêcheurs dominicains. Mais, soit qu'il prêchât, soit qu'il fît des leçons de théologie, il songeait uniquement à instruire, et non à se faire admirer. On assure qu'il acquit dans l'art de la diction et du style une telle facilité, qu'en composant ses ouvrages, il dictait à trois ou quatre secrétaires en même temps et sur autant de matières différentes (2).

En 1252, selon le père Touron, selon d'autres, en 1253, il fut envoyé à Paris, pour y faire des leçons publiques, et pour prendre ses grades. En France, aujourd'hui, les examens se font de telle manière que, si les diplômes peuvent être quelquefois regardés comme une présomption de capacité, ils ne sont jamais le signe certain d'une capacité réelle. Du temps d'Albert et de Thomas d'Aquin, c'était par une suite de leçons faites devant un nombreux auditoire, qu'un candidat était mis à même de déployer son érudition spéciale et de montrer son aptitude à l'enseignement.

Thomas professa dans le collége Saint-Jacques. Quoique

(1) *Theat. chim.*, p. 172.
(2) *Biographie* de Michaud.

Digitized by Google

fort jeune encore, il fut, dès son début, compté au nombre des professeurs d'élite, à une époque où il s'en trouvait beaucoup de très-habiles.

Il se lia, à Paris, avec plusieurs hommes célèbres, entre autres avec saint Bonaventure, de l'ordre des Franciscains. Ils se faisaient mutuellement de fréquentes visites.

Thomas arrive un jour et demande à le voir. On lui répond qu'il travaille à la *Vie de saint François*.

« — Oh! réplique-t-il, c'est un saint qui travaille pour un autre! Il y aurait de l'indiscrétion à le déranger. »

Et il se retire.

Les succès que les frères prêcheurs obtenaient dans l'enseignement excitèrent la jalousie de l'Université de Paris, laquelle, malgré les priviléges accordés par les papes aux dominicains et aux franciscains, résolut de ne plus admettre ces religieux dans ses établissements. De là des plaintes très-vives, de part et d'autre. Une sorte de polémique s'engage entre les deux partis. Du côté de l'Université, un docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, Guillaume de Saint-Amour, porte les premiers coups, par la publication d'un livre intitulé : *Les Périls des derniers temps*. Du côté des dominicains, Thomas réplique avec non moins de vivacité, par un livre *Contre ceux qui attaquent la profession religieuse*, et dans sa pensée, la *profession de la vie religieuse se confond avec la religion*.

La cour de Rome évoqua ce différend.

Guillaume de Saint-Amour, chargé de la défense de l'Université, et Thomas, chargé de celle des corps religieux, se rendent, chacun de son côté, auprès du pape Alexandre IV. Au jour fixé, les deux défenseurs comparaissent. Thomas, plus exercé que Guillaume de Saint-Amour dans l'art de la parole, peut-être aussi parce qu'il avait de meilleures raisons à développer, plaida d'une façon admirable, et gagna sa cause, car le pape condamna l'Université. Il condamna aussi *les Périls des derniers temps* et *l'Évangile éternel*, livres que Thomas avait réfutés.

Alexandre IV eut occasion, dans cette circonstance, d'admirer le calme et la modération de Thomas, lequel, toujours maître de lui-même, se bornait à repousser les faits et les opi-

Digitized by Google

nions, sans jamais attaquer les personnes, et ne répondait aux emportements et aux paroles, quelquefois offensantes, de son adversaire, que par des raisons exprimées avec beaucoup de douceur et de convenance.

Il revint en France en 1255.

Les souvenirs favorables qu'il avait laissés de lui près du saint-siége déterminèrent, un peu plus tard, le pape Urbain IV à l'appeler à Rome, lorsqu'il se proposait d'instituer la fête du Saint-Sacrement. Ce fut alors que Thomas, chargé de composer un office pour cette solennité, fit, en prose, le *Lauda, Sion*, et en vers rimés, l'hymne *Adoro te*, etc.

Il ne revint à Paris qu'en 1269, après la mort de Clément IV. Ce pape l'avait nommé à l'archevêché de Naples, mais Thomas, qui ne voulait être que simple religieux, avait refusé cette faveur.

Il avait déjà refusé la direction de l'abbaye du Mont-Cassin, que lui avait offerte Innocent IV.

Il était entré un jour dans le cabinet de ce dernier pape au moment où l'on comptait de grandes sommes d'argent.

« Vous voyez, lui dit le pontife, que l'Église n'est plus dans le siècle où elle disait : *Je n'ai ni or ni argent*.

« — Il est vrai, saint père, répondit Thomas; mais aussi elle ne peut plus dire au paralytique : *Lève-toi et marche* (1). »

On voit que le pieux dominicain était dépourvu de toute ambition terrestre, puisqu'il parlait avec cette liberté au chef suprême de la catholicité.

A l'époque où Thomas se trouvait à Paris, le roi saint Louis, qui avait pour lui une très-grande considération, l'invitait quelquefois à dîner. Thomas ne s'arrachait qu'avec peine à l'étude et à la retraite; mais il avait pour le roi une respectueuse estime, et c'était par pure déférence qu'il acceptait ses invitations.

On conçoit que si un homme tel que lui, célèbre par la supériorité de ses talents et de ses vertus, et illustre entre tous par sa naissance, était souvent recherché des princes et des grands, il ne devait pas beaucoup les rechercher lui-même. Inaccessible à la vanité, il ne voyait pas ce que les témoignages d'une bienveillance, feinte ou réelle, que nous recevons des gens

(1) *Biographie universelle* de Michaud.

Digitized by Google

élevés en dignités, peuvent ajouter à la valeur d'un homme. Mais il n'était pas indifférent aux véritables marques d'estime qu'il recevait des personnes dont le caractère était honorable, quel que fut d'ailleurs leur rang. C'est ainsi que, dans une mission qu'il remplissait à Louvain, il s'honora des marques d'estime que lui accorda la duchesse de Brabant, femme illustre qui aimait et recherchait les hommes de talent et de grande condition. La duchesse ne fut pas moins charmée de la modestie et de l'aimable simplicité de Thomas que de son esprit et de ses vastes connaissances.

Malgré son extrême simplicité, il y avait dans la personne du célèbre dominicain une distinction réelle. Thomas d'Aquin était d'une haute taille, bien proportionné et beau de visage. Il avait le front arrondi et la tête chauve; mais sa complexion était délicate; les veilles, les jeûnes et des travaux trop assidus l'avaient encore affaiblie. Il était devenu sujet à de violentes douleurs d'estomac, qui se fussent calmées peut-être s'il eût consenti à changer de régime.

En 1272, Thomas d'Aquin se trouvait à Naples, où le chapitre de son ordre l'avait envoyé pour enseigner la théologie.

Deux ans après, le pape Grégoire X l'invita à se rendre à Lyon, où avait été convoqué un concile ayant pour but de réunir des Grecs schismatiques à l'Église romaine. Il partit pour la France, faible et malade. Il ne voulut pas quitter l'Italie sans avoir vu sa nièce, Françoise d'Aquin, mariée au comte Annibal de Ceccau, et alla passer quelques jours dans leur château de Magenza. Mais il y tomba malade, et en peu de jours le mal fit des progrès alarmants.

Sentant sa fin s'approcher, Thomas d'Aquin demanda avec instance à être transporté dans une abbaye voisine, l'abbaye de Fosse-Neuve, de l'ordre de Citeaux. Il mourut dans cette abbaye, située non loin de Terracine, le 7 mars 1274, à l'âge de quarante-huit ans.

Nous emprunterons à l'un de ses biographes, M. J. Carle, le récit des derniers moments de l'*Ange de l'École*.

« En arrivant, dit M. J. Carle, à l'abbaye de Fosse-Neuve de l'ordre de Citeaux, au diocèse de Terracine, saint Thomas se sentit mourir. Soit

que la voix de Dieu lui annonçât sa dissolution prochaine, selon le sentiment de quelques historiens qui racontent les nombreuses extases pendant lesquelles Dieu semblait l'accoutumer peu à peu à la lumière de gloire, soit qu'il connût la main qui le frappait, il ne put s'empêcher de dire qu'enfin le temps était arrivé où il cesserait de vivre comme il avait déjà cessé d'écrire et d'enseigner : *sicut doctrinæ, sic cito finis erit et vitæ.*

« Cependant sa maladie ne paraissait point dangereuse; il était dans la force de l'âge, et son tempérament vigoureux fit espérer un moment qu'un peu de repos rétablirait une santé si précieuse à l'Église. Tous les moines lui témoignèrent, par une profonde vénération, le bonheur qu'ils éprouvaient de le posséder dans le couvent, et ils ne négligèrent rien pour lui prouver toute leur reconnaissance : car les comtes d'Aquin étaient patrons de l'abbaye.

« Saint Thomas, en entrant dans l'abbaye de Fosse-Neuve, se rendit à l'église, selon la loi qu'il s'était prescrite pendant ses voyages, et là, pour la dernière fois, il adora l'Eucharistie, qu'il ne devait plus revoir, parce que son âme était assez disposée pour *contempler le Seigneur face à face et tel qu'il est.* Passant ensuite dans le cloître, il prononça, en présence de ses frères et des religieux du couvent, ces paroles prophétiques : *C'est ici pour toujours le lieu de mon repos.* Et dès ce moment le mal qui le conduisait à la tombe apparut sous les symptômes les plus graves. On le logea dans l'appartement de l'abbé, et les religieux s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait une santé si précieuse. La maladie dura un mois, pendant laquelle les moines ne voulurent point permettre que les domestiques lui rendissent aucun service. Ils allèrent eux-mêmes chercher sur la montagne le bois employé dans sa chambre. A tant d'empressement, le saint répondait par sa patience, sa modestie, son humilité, son esprit de recueillement, et surtout par les ardeurs de sa charité.

« A mesure qu'il sentait plus vivement les aiguillons de la mort, son âme éprouvait une soif plus ardente de la bienheureuse éternité. Cependant le bruit de sa maladie se répandit bientôt dans tout le pays. La nièce du saint docteur accourut du château de Mogonza, dans l'espérance d'apporter quelques soulagements à un parent qui lui était si cher. Le saint ne voulut pas la voir, sans doute pour ne pas renouveler un souvenir trop pénible... Il lui fit répondre qu'il était sensible à ses attentions et à sa charité, et qu'elle n'oubliât jamais de haïr le *monde* et d'élever ses enfants dans la crainte du Seigneur, qui seul est grand, parce qu'il est seul parfait. Il arrivait en même temps des religieux de Saint-Dominique de Rome et de Naples pour contempler et entendre une dernière fois leur maître et leur gloire...

« Le saint se recueillit ensuite, et, après plusieurs autres actes de foi, d'adoration et d'amour, il reçut le sacré Viatique. Dom Antoine Pizani, sénateur de Venise, dans la Vie qu'il a écrite de saint Thomas, qu'on voit à la tête de ses ouvrages, rapporte que ce fut en cette occasion qu'il prononça cette dévote prière, pour adorer Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, que le prêtre a coutume de réciter, après la célébration des saints mystères, et qui commence par ces paroles : *Adoro te devotè, latens Deitas.*

« Il reçut ensuite l'Extrême-Onction et alors seulement il permit qu'on le reportât sur son lit. Son recueillement n'était interrompu que par les paroles de consolation qu'il donnait aux frères, leur répétant souvent : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum...*

« La reconnaissance inspira les dernières paroles de saint Thomas; il

remercia avec effusion l'abbé et les religieux de Fosse-Neuve de leur charité, promettant de ne pas les oublier, s'il avait mérité la miséricorde du Seigneur; ensuite il les bénit tous. Un religieux le pria de lui enseigner à passer sa vie sans perdre la grâce de Dieu. « Marchez toujours avec fidélité en sa présence, et rien ne pourra vous séparer de la charité de Jésus-Christ. » Alors saint Thomas, se recueillant en Dieu, entra dans une douce agonie. Au moment où le soleil dorait de ses premiers rayons la cime des hautes montagnes, Thomas d'Aquin, l'Ange de l'École, cette lampe ardente qui, dès les premières lueurs de sa raison, brûla toujours des feux les plus purs, s'éteignit avec amour dans son Créateur, changeant cette vie d'expiation pour la vie immortelle des Bienheureux.

« C'était le 7 mars 1274. Saint Thomas, selon Tholomée de Lucques, Barthélemi de Capoue et Jacques de Viterbe, n'avait que quarante-huit ans.

« Saint Thomas était de la plus haute taille, mais admirablement conformé dans chacune de ses parties; son teint était d'une blancheur extraordinaire et un peu coloré, son front large et élevé fut bientôt dégarni de cheveux par les souffrances et l'étude. Toute sa figure avait une majestueuse expression de beauté. Sa complexion, assez tempérée, fut sujette à de violents maux d'estomac, augmentés par sa vie d'étude et de pénitence. Cependant, si cette vie n'eût pas été arrêtée au milieu de sa course, que ne pouvait-on pas espérer d'un tel génie dans toute sa force (1)! »

Le pape Jean XXII, par une bulle du 18 juillet 1323, canonisa Thomas d'Aquin. Personne n'ignore que l'Église donne à Saint Thomas le nom d'*Ange de l'École*.

Dès que l'Université de Paris eut appris la nouvelle de sa mort, elle se hâta d'écrire au chapitre général des dominicains, assemblé à Lyon, pour réclamer ses dépouilles mortelles, et demander, en outre, l'ouvrage qu'il avait composé sur *la logique*, ses commentaires sur les livres *du Ciel et du Monde*, d'Aristote; une exposition du *Timée*, de Platon; deux traités, l'un de la *Conduite des eaux*, l'autre sur la *Manière d'élever les esprits* (2).

On ignore quelle réponse le chapitre fit à l'Université. Quant aux religieux de Fosse-Neuve, ils refusèrent de livrer le corps de Thomas.

Ce ne fut qu'en 1369, sous le pontificat d'Urbain V, que les dépouilles mortelles du saint docteur furent rendues aux dominicains; mais seulement quatre-vingt-quatorze ans après sa mort, et après plusieurs péripéties et luttes entre l'abbaye

(1) *Histoire de saint Thomas d'Aquin*, p. 165-171.
(2) *Biographie universelle* de Michaud.

de Fosse-Neuve et les dominicains, luttes dans le détail desquelles nous n'entrerons pas.

On s'était disputé avec tant d'ardeur le corps de l'*Ange de l'École*, relique d'un incomparable prix, que le pape jugea prudent de le mettre en sûreté dans un couvent de dominicains situé loin de l'Italie. Il désigna le couvent des dominicains de Toulouse pour recevoir ce précieux dépôt, non toutefois sans avoir, au préalable, envoyé quelque fragment de ce corps vénéré en divers lieux consacrés par leur sainteté ou leur gloire.

C'est ainsi que le bras droit du saint docteur fut accordé à la ville de Paris et déposé dans le couvent des dominicains de la rue Saint-Jacques, où il avait tant écrit. L'une de ses mains fut laissée au couvent dominicain de Salerne, dans le royaume de Naples.

La translation des reliques de Thomas d'Aquin à Toulouse présenta des particularités intéressantes. Nous laisserons parler ici le meilleur de ses biographes, M. l'abbé Bareille, auteur de l'*Histoire de saint Thomas d'Aquin*.

« Le pape Urbain, dit l'abbé Bareille, prescrivit lui-même de quelle manière les saintes reliques seraient transportées de Monte-Fiascone à Toulouse. Pour les prémunir contre les tentatives sacriléges des bandes armées qui sillonnaient le nord de l'Italie, ou contre la jalouse avidité des princes et des peuples, il fit sceller du sceau pontifical la châsse qui les renfermait; il y fit attacher, en outre, la bulle par laquelle il les concédait à l'ancienne capitale des Tectosages; et, sans autre escorte que celle de quelques moines, armés seulement de leur cordon, il les envoya d'Italie dans les Gaules, sous la protection de l'Église et de la foi. Quelque grande que fût cette puissance dans l'esprit des nations chrétiennes, le pape crut devoir recommander aux commissaires le silence et le secret, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux portes de Toulouse et qu'ils eussent déposé les reliques dans une chapelle qu'il leur désigna, hors des murs de cette ville.

« Le procureur général des dominicains, deux anciens religieux et l'auditeur du cardinal évêque d'Albano accompagnaient toujours le corps, qu'ils ne devaient point perdre de vue; ils précédaient le père général d'une demi-journée; celui-ci couchait où les autres avaient dîné, et le lendemain, il dînait là où ils avaient passé la nuit. Après deux mois de marche, il arrivèrent heureusement au monastère de Prouille, véritable berceau de l'ordre dominicain. Là, ils s'arrêtèrent un mois entier, pendant qu'on faisait à Toulouse les préparatifs nécessaires pour la réception des reliques. Déjà à cette distance, elle se trouvait sous la protection de cette ville et dans le rayon de sa puissance. L'auditeur du cardinal crut donc pouvoir reprendre le chemin de l'Italie, et les religieux continuèrent le

Digitized by Google

leur avec moins de secret désormais, et, pour mieux dire, avec l'appareil du triomphe. Les populations accouraient de loin et se pressaient sur leur passage, autant pour implorer la protection du saint que pour lui rendre leurs hommages. De nombreux miracles récompensèrent cette piété; à Prouille même, à Avignonet, à Villefranche, à Montgiscard, plusieurs malades furent guéris au contact de la précieuse châsse. Le dimanche 28 janvier 1369, au point du jour, le trésor sacré fut enfin déposé à quelques pas de Toulouse, dans une petite chapelle que le vieux chroniqueur appelle *Notre-Dame-del-Phoretra*, et qui n'est autre que l'oratoire de Saint-Roch, dont la popularité semble devoir renaître aujourd'hui sous les auspices d'une société véritablement animée de l'esprit apostolique.

« Toulouse tout entière se précipita bientôt hors de ses murs pour faire accueil au citoyen immortel que la réputation de ses écoles et la piété de ses habitants lui donnaient en ce jour. La population de la vieille cité avait doublé depuis plusieurs semaines. De tous les points du royaume des pontifes, des docteurs et plusieurs seigneurs de distinction étaient venus lui demander l'hospitalité, pour honorer, avec elle, l'entrée dans son sein du Docteur angélique. La gloire de la sainteté, quelque sublime qu'elle fût par les splendeurs du génie, avait alors, comme nous l'avons observé plus haut, quelque chose de familier et de populaire. Toulouse avait été de plus, inondée par les habitants des campagnes voisines. La présence des princes de la terre au milieu d'une population peu accoutumée à repaître ses yeux de la majesté royale; le passage même d'un conquérant, dont la vue flatte tous les instincts d'un peuple belliqueux ne peuvent nous donner qu'une image affaiblie de l'immense concours qui se faisait, durant ces âges de foi, autour des reliques d'un saint, ne nous disent absolument rien des sympathies, de l'enthousiasme qui soulevaient les multitudes, des transports que faisait éclater, au milieu d'elles, l'aspect de ces ossements sacrés. Plus de cent cinquante mille âmes sortirent de Toulouse à la suite de Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France. La marche triomphale fut conduite par les archevêques de Toulouse et de Narbonne; les évêques de Lavaur, Aire et Béziers; les abbés de Saint-Saturnin et de Symorre; le clergé séculier et régulier; le corps tout entier de l'Université; tous les cours; toutes les confraternités de la ville y parurent avec leurs insignes distinctifs. Un dais tout étincelant d'or et de pierreries était porté au-dessus des reliques par le duc Louis et les principaux seigneurs de sa cour; autour de la châsse flottaient six étendards, dont deux aux armes de France, le troisième portait celles de la maison d'Anjou, le quatrième celles du pape, le cinquième celles de la maison d'Aquin, le sixième celles de la ville de Toulouse. Les reliques furent portées dans l'église des frères prêcheurs, où le prieur de la Daurade et l'archevêque de Narbonne prononcèrent le panégyrique du saint; mais son plus magnifique éloge fut consigné dans les guérisons miraculeuses qui s'accomplirent jusqu'au terme de cette translation glorieuse.

« Aussitôt après cette pieuse et magnifique solennité, le père général des dominicains se rendit de Toulouse à Paris pour annoncer au roi Charles V le don précieux que le souverain pontife lui destinait, et que l'ordre de Saint-Dominique désirait également lui présenter comme un témoignage de son dévouement et de sa confiance. Le sage monarque voulut que le bras du Docteur angélique fût reçu dans sa ville de Paris, comme le corps du saint l'avait été dans celle de Toulouse; c'était dire

Digitized by Google

que la réception devait être, sinon plus religieuse et plus empressée, du moins plus pompeuse et plus belle à raison de la présence même de la cour et des ressources d'une grande capitale.

« Au jour marqué pour la cérémonie, tous les travaux cessèrent. Le roi de France, accompagné de tous les princes du sang et de tous les seigneurs de sa cour, plusieurs cardinaux, archevêques, évêques et chefs d'ordre, tout le clergé de la capitale, l'université en corps se rendirent à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où la relique avait été déposée; ils furent suivis d'une foule si nombreuse, qu'on eût pu croire que le souverain le plus grand comme le plus sage de l'univers était venu, à la tête de tout son peuple, recueillir cet héritage de la sainteté. C'était le restaurateur de la monarchie qui venait rendre hommage à celui qui en avait été, sous l'un de ses prédécesseurs, l'honneur immortel et l'ange tutélaire. Charles reçut à genoux la précieuse relique, des mains du supérieur général; le cardinal de Beauvais, en habits pontificaux, la porta ensuite au couvent de Saint-Jacques, si plein encore, après tant d'années, de la gloire du Docteur angélique; le roi la déposa lui-même dans une chapelle préparée d'avance par les dons de sa piété et qu'il ordonna de nommer désormais la chapelle royale. Trois prédicateurs prononcèrent en même temps le panégyrique du saint : un prêtre séculier prêcha dans l'intérieur de l'église; un docteur franciscain, dans le cloître; un religieux de l'ordre des Carmes, sur la place publique. Aucun dominicain ne porta la parole en ce jour; jamais l'humilité ne sied mieux que dans l'éclat du triomphe (1). »

Le corps de Thomas est aujourd'hui déposé dans l'église cathédrale de Saint-Sernin. Un beau portrait de l'*Ange de l'École* accompagne ces précieuses reliques. C'est d'après ce tableau, et grâce à l'intermédiaire obligeant de M. l'abbé Bareille, qu'a été dessiné et gravé le portrait qui figure en tête de cette notice.

Arrivons à l'examen des œuvres scientifiques de Thomas d'Aquin.

Ses œuvres complètes ne comprennent pas moins de dix-sept volumes in-folio, savoir : deux sur les sciences proprement dites, douze sur la philosophie et sur la théologie.

La méthode et le but de Thomas sont les mêmes que ceux d'Albert le Grand, dont il fut l'élève et l'ami. Démontrer l'existence de Dieu par l'ensemble harmonique de la création, et fonder l'étude de la théologie sur celle de la nature, c'est-à-dire sur les sciences d'expérience, d'observation et de raisonnement, tel fut l'objet général de ses travaux.

(1) *Histoire de saint Thomas d'Aquin*, p. 390-394.

Aristote, Galien et l'Arabe Avicenne fournirent le plan, la méthode et la plus grande partie des matériaux de ses ouvrages scientifiques.

La physique de Thomas n'est, comme il l'avoue lui-même, qu'une exposition de celle d'Aristote, accompagnée de longs commentaires : *In octo libros physicorum Aristotelis expositio*, dit-il (1). Il s'étend beaucoup sur la théorie des forces et sur les lois du mouvement. Si l'on considère que, dans tous les phénomènes du monde physique, les éléments les plus généraux sont *la matière et la force*, on conviendra que, relativement aux grandes questions qu'il s'agit de résoudre en théologie, on ne saurait procéder d'une façon plus judicieuse. Les divers rapports de convenance et d'harmonie qui existent entre tous les êtres, et cette unité de plan et de vues que nous découvrons partout dans l'ensemble et dans les détails, font nécessairement supposer une cause primordiale unique, sans laquelle les conditions d'ordre et d'harmonie, la concordance des mouvements et les lois régulières et permanentes ne sauraient exister, et pourtant nous voyons qu'elles existent. Ces rapports, ces conditions, ces lois générales, purement métaphysiques, constituent le domaine de la philosophie. S'arrêter, comme le font de nos jours les physiciens et les chimistes, au résultat matériel de l'expérience et de l'observation, et n'imaginer rien au delà, ce n'est pas constituer la science générale, sans laquelle, cependant, tout progrès réel est bientôt impossible; c'est seulement agrandir la pratique industrielle, résultat qui, sans doute, a son genre d'utilité, mais qui ne suffit pas. Si, au treizième siècle, l'astronomie et les sciences physico-chimiques avaient été aussi avancées qu'elles le sont de nos jours, Thomas d'Aquin serait peut-être, aux yeux de ceux qui entendent la science générale, un des plus profonds philosophes qu'on ait encore vus.

Dans sa *météorologie*, qui forme un ouvrage considérable, Thomas traite non-seulement de tous les phénomènes de l'atmosphère, mais aussi des comètes, des étoiles filantes, des sources, des fontaines, etc. Nous ne dirons pas que ses raisonnements soient toujours exacts : cela ne saurait être, puisque

(1) Tome II.

Digitized by Google

souvent les faits sur lesquels il se fonde en physique ne le sont pas; on voit seulement qu'il eût été capable d'émettre en physique des vues excellentes si les sciences naturelles et les sciences physico-mathématiques eussent été, de son temps, ce qu'elles sont aujourd'hui.

Le traité *de la Nature des minéraux*, qu'on croit être réellement de lui, renferme des passages qui méritent d'être remarqués. Il est question, dans cet ouvrage, de la fabrication des pierres artificielles. Thomas assure que les pierres précieuses peuvent être imitées au point que le public y soit trompé. Il indique les procédés au moyen desquels on peut fabriquer le saphir, l'émeraude, le rubis, la topaze (1) : « *Poteris quemlibet cristallum diverso modo colorare* » (2).

Albert le Grand avait embrassé, dans sa vaste conception, le domaine tout entier des sciences physiques et naturelles. Thomas semble avoir voulu se borner aux parties qui, dans sa conception moins complète, doivent former la base positive de la théologie. Son but principal est le développement de la théologie dogmatique, et il y consacre douze volumes in-folio.

Il ne faut pas s'imaginer que la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin ne soit qu'un immense assemblage d'idées mystiques, de rêveries superstitieuses et de raisonnements sans objet précis. On y trouve, au contraire, une étude savante et approfondie de l'*ordre métaphysique et moral*, encore si mal connu parmi nous, parce que, dans nos études générales, notre attention se porte, presque exclusivement, sur l'*ordre matériel*. Cependant, si les faits visibles, palpables, sont pour nous d'une incontestable réalité, pourquoi refuserions-nous d'admettre que les causes invisibles, impalpables, métaphysiques, dont ils sont la manifestation sensible, aient aussi une existence non moins réelle? En mécanique, sans connaître ces causes primordiales qu'on nomme *forces*, on parvient cependant à connaître quelques-unes des lois secondaires qui les régissent. On apprécie, on compare, on mesure les forces par l'appréciation et la comparaison des effets produits. Il est vrai que par là on suppose que les effets sont toujours proportionnels aux

(1) Tome V, p. 901.
(2) *Theatrum chimicum*.

causes, ce qui n'est, à la vérité, qu'une simple hypothèse, mais une hypothèse infiniment probable.

La théologie a pour objet l'étude des divers rapports, au triple point de vue métaphysique, moral, intellectuel, qui lient tous les êtres entre eux et avec la cause première, qui est Dieu. Puisque les croyances religieuses se sont produites, sous des formes quelconques, dans tous les temps et dans tous les pays, il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître qu'elles sont inhérentes à la nature humaine. Si ceux qui, parmi nous, prennent ou se laissent donner la qualité de philosophes étaient moins gouvernés par les préjugés antireligieux, ils auraient pris la *Somme de théologie* de saint Thomas d'Aquin, et l'examinant d'un point de vue élevé, ils auraient cherché ce que devrait être au fond sa valeur scientifique, si l'on en éliminait tous les faits, tous les termes, toutes les idées qui se rapportent à telle ou telle croyance particulière. Ils auraient ainsi découvert que la *Somme de théologie* est le résultat d'une étude très-savante de l'ensemble des forces de la nature et non une suite de considérations purement métaphysiques et théologiques, comme on le pense communément.

Nous ne nous séparerons pas de Thomas d'Aquin sans parler d'un pèlerinage qu'un touriste un peu instruit, parcourant l'Italie et visitant la ville de Naples, doit faire aux lieux qu'habita le savant illustre qui vient de nous occuper.

Il y a deux Thomas d'Aquin, celui de l'Église et celui de la science, le personnage légendaire et le personnage historique. Ces deux Thomas d'Aquin se voient encore à Naples.

Allez visiter l'église *Saint-Dominique-Majeure*, et vous y trouverez le saint de la légende; entrez dans le couvent attenant à cette église, et vous y trouverez le Thomas d'Aquin de l'histoire.

L'église *Saint-Dominique-Majeure*, située près de l'Université, est une des plus riches de Naples. Elle est surtout remarquable par une profusion extrême de dorures et de décorations murales. De ses nombreuses chapelles, deux sont consacrées à *l'Ange de l'École :* la *chapelle du Crucifix* et celle *de Saint-Thomas*.

Dans la *chapelle du Crucifix* se voit un autel de marbre.

Digitized by Google

Saint Thomas y est figuré en relief, au moment où, selon la légende catholique, le Christ lui apparaît, pour le remercier d'avoir écrit la *Somme théologique*, et fait entendre à son oreille charmée ces paroles célestes : *Benè scripsisti de me, Thomas!* Au-dessus, est un tableau, qui a tellement poussé au noir qu'il est impossible d'y rien discerner, sinon trois auréoles d'or, qui sans doute entouraient les têtes du Christ, de Thomas et de la Vierge.

Dans la chapelle suivante, la plus richement ornée, et où brillent partout l'or, le marbre et le velours, se voient, à droite, deux magnifiques tombeaux superposés. Là reposèrent, dit-on, les deux frères de saint Thomas, ces rudes hommes d'armes qui essayèrent de détourner par la violence le pieux jeune homme de sa vocation de sainteté. A gauche s'élève le tombeau de Jeanne d'Aquin, sœur de saint Thomas, qui, convertie par son exemple, entra plus tard en religion. Ce mausolée est surmonté d'un vieux tableau de maître. Au milieu de la chapelle est un autel magnifique, précédé d'une balustrade dorée. Plusieurs tableaux de sainteté, dus à des peintres estimés, ornent cette chapelle.

Arrivons au Thomas d'Aquin de l'histoire.

La transition sera, d'ailleurs, facile. Traversez la sacristie de l'église, aux murs couverts de boiseries sculptées, où l'on vous montrera, dans un cadre d'argent, une page d'une quarantaine de lignes, écrite de la main de saint Thomas, et passez dans le monastère attenant à l'église. C'est là le couvent des dominicains de Naples, dont il a été si souvent parlé dans le cours de cette biographie. C'est là que le comte d'Aquin passa la moitié de sa vie, dans l'étude, la méditation et la prière.

A peine entré sous le vestibule du couvent, une inscription, gravée sur une tablette de marbre blanc, attire les regards :

« *Viator huc ingrediens, siste gradum, atque venera hanc imaginem et cathedram in quâ sedens magnus ille magister divus Thomas de Aquino, Neapolitanus... doctrinam theologicam docebat.* »

De ce vestibule, qui conduit à un large escalier, on aperçoit deux cours, à arceaux gothiques. La plus grande de ces deux cours est ornée de quatre statues de marbre.

Digitized by Google

CHAPELLE DE SAINT THOMAS D'AQUIN, DANS L'ÉGLISE SAINT-DOMINIQUE, A NAPLES

Digitized by Google

Digitized by Google

Quand on contemple ce cloître, aux heures silencieuses d'une soirée d'hiver, au moment où les pâles clartés de la lune éclairent à peine la courbe indécise de ses vieux arceaux perdus dans l'ombre, on croit voir les frères prêcheurs, les illustres habitants de ces lieux célèbres, se lever de leurs tombeaux et venir ensemble errer sous les voûtes du monastère abandonné.

Aujourd'hui, le cloître des dominicains est devenu une des écoles municipales de Naples. Telle est l'inévitable marche du progrès social. La poésie des souvenirs, les monuments chers à la science, à la religion ou à l'histoire s'effacent devant la nécessité et les besoins d'une société nouvelle.

Montons l'escalier qui part du vestibule, et qui est décoré de tableaux à chaque palier, selon l'usage des couvents italiens. Cet escalier conduit au premier étage, occupé en entier par une immense galerie, sur laquelle ouvraient toutes les cellules des frères prêcheurs. La porte de chaque cellule est surmontée d'une inscription latine.

Une seule nous intéresse; c'est celle qu'habita Thomas d'Aquin, et que l'on conserve encore, pour la désigner à la vénération des fidèles.

Au-dessus de la porte de cette cellule, la main naïve d'un artiste du moyen âge a sculpté une madone de bois doré, entourée de l'enfant Jésus, de deux anges et de différents symboles de la piété chrétienne.

La cellule est divisée en deux parties, par un léger mur, percé de part en part d'une ouverture, occupée par une lampe, qui brûle sans cesse. Une vieille tapisserie de soie teinte cache le mur de bois et de plâtre, qui n'a pas été touché depuis Thomas d'Aquin.

Quelques tableaux, un fragment du pupitre sur lequel travaillait *l'Ange de l'École*, un autel flanqué à droite et à gauche de deux consoles dorées, voilà tout ce que l'on voit dans ce réduit, de cinq pas de long sur cinq de large. Le jour n'y arrive que par une étroite fenêtre, fermée par une grille de fer en forme de rosace, et qui laisse voir la vaste cour à arceaux qui servait à la promenade et aux entretiens des frères prêcheurs.

Quand on regarde pendant quelques instants à travers cette sorte de lucarne, quand on laisse sa pensée errer sur cette cour,

aujourd'hui déserte, envahie par la mousse et les plantes sauvages, mais qui était autrefois remplie d'animation et d'activité, tous les souvenirs de la vie monastique du moyen âge, avec ses joies intérieures, ses recueillements, ses extases, ses habitudes de piété unies à celles du travail, se dressent dans votre esprit et le jettent dans un monde de rêveries et de muettes contemplations.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROGER BACON DANS SON OBSERVATOIRE DE LA TOUR DU COUVENT D'OXFORD

Digitized by Google

ROGER BACON

Ce moine, méconnu et horriblement persécuté pendant sa vie, est la plus grande figure scientifique du moyen âge. C'est le génie le plus vaste et le plus complet qui, dans cette longue période, se soit produit en Europe. Mais nul n'a plus cruellement expié la gloire d'avoir été supérieur aux hommes de son temps et d'avoir devancé de plusieurs siècles la marche de l'esprit humain. Roger Bacon passa une grande partie de son existence emprisonné, tantôt dans une cellule, où, soumis à une surveillance sévère, il ne pouvait ni écrire, ni calculer, ni tracer des figures de géométrie, sans éveiller des soupçons qui motivaient une nouvelle aggravation de peine; tantôt dans des cachots, où les plus lâches et les plus indignes traitements lui étaient infligés comme à un malfaiteur de la pire espèce. Et quel était son crime? Son crime fut son ardent amour pour l'étude et pour l'indépendance de la pensée.

Il n'eut jamais aucune autre passion dans sa vie. Son génie s'était développé de bonne heure. La philosophie scolastique et la fausse érudition qu'on enseignait alors dans les Universités lui avaient inspiré un profond mépris. Il avait conçu l'espoir de trouver ailleurs que dans les livres latins des connaissances plus réelles et plus utiles. Il se livra donc à l'étude des langues. Il apprit le grec, l'hébreu, l'arabe, le chaldéen.

Après s'être profondément occupé des sciences de la Grèce et de l'Orient, ayant de nouveau porté ses regards sur le genre d'érudition adopté pour l'enseignement dans l'Europe occiden-

Digitized by Google

tale, il trouva qu'on entendait mal le grec, et que les traductions latines d'Aristote étaient remplies d'erreurs.

Enfin il sentit, et ce fut là un trait de génie, que pour dégager de la masse des opinions fausses et des erreurs accréditées le petit nombre de vérités qui pouvaient s'y trouver, et pour confirmer pleinement celles qui n'avaient été jusque-là qu'entrevues ou présumées, il fallait, par-dessus tout, interroger la nature par l'expérience et l'observation.

Déjà une grande partie de son patrimoine avait été dépensée en achats de livres rares. L'autre partie fut entièrement absorbée par les frais indispensables, et souvent renouvelés, de fabrication d'instruments, de constructions d'appareils, et d'expériences, qu'il fallait nécessairement varier et répéter pour obtenir des résultats concluants.

Tout cela ne lui valut que la réputation, fort périlleuse alors, d'astrologue et de magicien. Enfin il osa proposer une réforme radicale dans la société du moyen âge, et c'est par là qu'il se perdit sans retour.

Le nom de Roger Bacon resta dans les traditions populaires de l'Angleterre, sous le seul prestige d'un sorcier. Hors de l'Angleterre, il tomba dans un profond oubli. Près de trois siècles s'écoulèrent sans qu'aucun docteur, aucun écrivain, dans un livre quelconque de science, d'érudition ou d'histoire, daignât faire une seule fois mention de lui et de ses ouvrages. C'était absolument comme s'il n'avait jamais existé. Seulement, dans les campagnes d'Oxford et du comté de Sommerset, où il avait vécu et où il était mort, ce nom réveilla toujours, dans l'esprit du peuple, des idées de sorcellerie et de magie. Tout le monde ignorait que ce savant moine avait écrit, en homme de génie, sur toutes les branches des connaissances humaines, et en particulier contre la magie.

Quelle destinée ! si on la compare à celle que rencontra, trois siècles après, son illustre homonyme, le chancelier François Bacon, l'auteur du *Novum Organum!* L'un, le Bacon du treizième siècle, dédaigné de ses contemporains, séquestré dans un cloître, mis au pain et à l'eau comme un écolier indocile et méchant, devient tellement pauvre que, dans les intervalles où il jouit d'une demi-liberté, il ne peut, faute d'argent, se procurer du parchemin pour écrire. L'autre, entouré de tous les prestiges

de la fortune, honoré des plus grandes dignités du royaume, a le bonheur de se produire dans un siècle et dans un pays où tout lui promet d'avance le plus favorable accueil. Soutenu par un grand talent de style, à une époque où l'art d'écrire commençait à être apprécié, il entre dans la carrière des réformes scientifiques, déjà largement tracée, trois siècles auparavant, par son illustre et malheureux homonyme, et il acquiert, de son vivant, une gloire qui n'a fait que grandir de siècle en siècle.

Il est impossible que François Bacon n'ait pas connu les principaux ouvrages de Roger Bacon, tout au moins son *Opus majus*, car il ne fait que reproduire et marquer de nouveau le large sillon scientifique qu'avait tracé son malheureux prédécesseur.

Comme l'avait fait avant lui Roger Bacon, François Bacon proclame la nécessité de recourir à la nature et de la consulter par l'expérience et l'observation. Dans l'un et dans l'autre Bacon, c'est la même unité de vues, le même esprit philosophique, la même ardeur à provoquer une réforme radicale dans les sciences, le même instinct d'investigation scientifique, le même amour pour l'indépendance de la pensée, le même sentiment de révolte contre le joug de l'autorité intellectuelle. Mais celui des deux qui, eu égard à la différence des temps, joignit l'érudition la plus vaste au génie le plus profond, c'est, assurément, l'infortuné moine d'Oxford.

Roger Bacon était né en 1214, dans le comté de Sommerset, d'une famille ancienne. Il avait plusieurs frères, dont il n'était pas l'aîné. Encore très-jeune, on l'envoya à l'Université d'Oxford. Il y fit ses premières études, sous Edmond Rich, lequel devint plus tard évêque de Cantorbéry. Il entra au collége de Merton, où se trouvaient des professeurs également distingués par leur savoir et par l'indépendance de leur caractère. Mathieu Paris (1) cite Robert Bacon et Richard Fitsacre, comme les plus grands docteurs de ce temps. Ce Robert Bacon n'était pas un frère de Roger, mais seulement son parent, peut-être son oncle.

(1) *Historia major.*

Digitized by Google

tique, pour se livrer tout entier, dans la solitude du cloître, à son goût dominant pour l'étude des mathématiques et des langues.

Un autre maître de Roger Bacon fut, comme nous l'avons dit, Edmond Rich, qui devint plus tard archevêque de Cantorbéry.

Edmond Rich, ayant voulu gouverner son diocèse d'après les principes sévères de l'Université d'Oxford, avait soulevé contre lui les haines les plus ardentes, celles des moines et du légat Othon, et même celle du roi. Obligé de céder et de se rendre à Rome pour expliquer sa conduite, Rich déplut au pontife par la sévérité de son langage. Blâmé, condamné par la cour pontificale et exilé de son pays, il se retira en France, où il mourut de chagrin en 1242.

Par ces illustres personnages, qui furent les maîtres de Roger Bacon, on peut se faire une idée de la sévérité des doctrines, de l'esprit d'indépendance et de la hardiesse de langage qui caractérisaient l'école d'Oxford. Cette école devait l'emporter un jour sur l'Université de Paris, par la solidité des études et l'austérité des mœurs; mais son enseignement avait moins d'éclat. D'ailleurs, une école située au delà de la mer ne pouvait attirer la même affluence d'élèves, ni avoir, par conséquent, autant de célébrité que celle de Paris, établie dans un grand centre du continent. Ajoutons que les habitudes d'indépendance et de fermeté morale que l'on puisait à Oxford n'étaient guère propres à concilier à cette école la faveur des papes, des prélats et des docteurs, dont l'influence et l'autorité étaient alors immenses.

Pendant le moyen âge, la coutume était établie, chez les savants et les élèves distingués des divers pays de l'Europe, d'aller prendre le diplôme de docteur, ou de *maître*, dans l'Université de Paris. Les professeurs de Roger Bacon, Edmond Rich, Robert Grosse-Tête et autres, avaient passé le détroit, pour venir terminer leurs études à Paris. Roger Bacon suivit leur exemple; il se rendit à Paris, *more suæ gentis* (à l'exemple de ceux de sa nation), comme disent les historiens.

On est à peu près d'accord sur le fait, mais non sur la date du voyage de Roger Bacon en France. Selon les uns, ce fut à Paris qu'il embrassa la vie monastique; selon les autres, ce fut

en Angleterre, après son retour de Paris, c'est-à-dire vers 1253. Roger Bacon dit lui-même, dans ses ouvrages, qu'il se trouvait à Paris en 1248 et en 1250.

Il est assez indifférent de savoir s'il a enseigné dans l'Université de Paris, comme Wood l'assure, ou s'il y fut réduit au rôle de simple étudiant, comme on peut l'admettre en se fondant sur l'ouvrage de Du Boulay (1).

Pour obtenir le diplôme de *maître* dans l'Université de Paris, on était obligé de faire un cours. Il est certain que, soit à Paris, soit à Oxford, Roger Bacon enseigna, pendant un certain temps, avec beaucoup de succès. C'est lui-même qui le rappelle, en 1267, dans sa lettre au pape Clément IV (2).

Il se fit une réputation parmi les étudiants. Toutefois, par la hardiesse de ses idées, par ses critiques, peu mesurées sans doute, peut-être aussi par l'âpreté de son langage, il souleva contre lui de violentes haines.

Nous présumons, d'après ce qu'il a dit lui-même, que son cours fut suspendu, et que l'enseignement lui fut interdit dans l'Université de Paris.

Quand il n'eut plus rien à apprendre à l'Université de Paris, Roger Bacon, en 1250, revint à Oxford.

Il comptait y trouver ses amis, ses maîtres, et commencer avec eux l'exécution de son grand projet, c'est-à-dire la réforme du système scientifique qui régnait dans les écoles. Mais il avait compté sans la mort. Ses maîtres et ses amis, selon sa mélancolique expression, « avaient pris le chemin de toute chair mortelle ». Edmond Rich, Richard Fitsacre, Robert Bacon, Adam de Marisco, avaient passé de vie à trépas. Robert Grosse-Tête les suivit, en 1253. Notre jeune savant se trouva donc bien isolé, bien impuissant, en face de la tâche redoutable qu'il voulait imposer à son génie.

Il n'y avait que trois puissances capables d'aider Roger Bacon dans l'accomplissement de la grande réforme scientifique qu'il projetait : le roi, le pape ou une confrérie religieuse.

On a vu par l'apostrophe véhémente du jeune clerc, dans l'église d'Oxford, qu'il n'avait pas pris les moyens de se conci-

(1) *Histoire de l'Université.*
(2) *Opus tertium.* Mus. brit.

Digitized by Google

lier la faveur royale. Quant au pape, il était trop occupé du soin de maintenir sa puissance temporelle, pour s'intéresser à de pures questions de philosophie et de science. Il ne restait donc qu'un ordre religieux.

Seulement, il fallait le bien choisir.

Roger Bacon, en se décidant, vers 1250 ou 1253, à entrer dans les ordres, pour trouver l'appui nécessaire à la réalisation de ses projets, avait parfaitement raisonné. Mais il se trompa dans la seconde partie de son programme, c'est-à-dire quand il opta pour l'ordre des Franciscains.

Tous les malheurs qui l'accablèrent pendant sa vie vinrent de ce qu'il était entré dans l'ordre de Saint-François. Cette confrérie s'appliqua uniquement à étouffer son génie. Combien sa destinée eût été différente s'il était entré, comme Albert le Grand et Thomas d'Aquin, dans l'ordre de Saint-Dominique! Les ordres prêcheurs, auxquels appartenaient ces deux grands hommes, s'efforçaient d'acquérir par l'enseignement la plus haute influence. Il leur fallait, pour cela, des professeurs instruits et des prédicateurs éloquents. Aussi recherchaient-ils et attiraient-ils à eux les hommes qui, montrant du goût pour la vie monastique, joignaient à cette inclination naturelle une élocution facile, l'amour de l'étude, et des connaissances variées. Leurs écoles, qui rivalisaient avec l'Université de Paris, offraient à la science et à l'érudition tous les moyens de se produire en pleine liberté.

Roger Bacon, s'il se fût placé sous la protection puissante des ordres prêcheurs, eût acquis en peu de temps une grande influence, du moins s'il eût été assez habile pour se concilier toujours l'estime de ses chefs, au moyen de certaines concessions de forme, qui n'ont rien d'incompatible avec la loyauté du caractère et l'indépendance de l'esprit. Ces concessions, faites dans l'intérêt de la science qu'il avait tant à cœur, n'auraient eu pour lui rien de pénible, à l'époque où les persécutions n'avaient pas encore aigri son âme.

Secondé comme le fut Albert le Grand, et développant en toute liberté sa doctrine scientifique, Roger Bacon eût considérablement hâté la marche de l'esprit humain; il eût fait faire à la civilisation un pas immense. Par l'influence des frères prêcheurs, il eût aisément obtenu la faveur des papes. Or,

Digitized by Google

papes. Or, avec la simple approbation tacite des papes, la révolution, une fois commencée dans les esprits, pouvait promptement devenir générale.

Les plus grands événements semblent souvent dépendre des moindres circonstances. Si Roger Bacon fût entré dans l'ordre de Saint-Dominique au lieu d'aller s'ensevelir dans celui de Saint-François, il est probable que la civilisation européenne et la création des sciences modernes auraient été avancées de trois siècles.

Étudiant dans l'Université de Paris, Bacon regarde, écoute, examine. On le voit, assis près de Thomas d'Aquin, écoute, l'éloquente parole d'Albert le Grand, quand cet homme illustre attire autour de sa chaire toute la jeunesse de l'Europe lettrée. Les esprits sont agités par divers systèmes; mais il ne prend parti pour aucun. Partout, c'est la scolastique qui domine, et la scolastique lui inspire un profond dédain; car elle n'est qu'une barbarie grossière, comparée à la science des Grecs et à celle des Arabes. La grammaire et les mathématiques sont, selon lui, mille fois plus utiles que toute la métaphysique des écoles; l'observation et l'expérience valent mieux qu'Aristote. Bacon ne voit dans Albert le Grand lui-même qu'un homme présomptueux, dont l'influence sera funeste à ses contemporains.

Parmi les savants du jour, ceux qu'il admire sont des hommes inconnus. Ce sont, par exemple, Guillaume de Shirwood, trésorier de l'église de Lincoln; un mathématicien, nommé Campano de Navarre; Jean de Londres, tous personnages qui n'ont laissé aucun souvenir dans l'histoire.

Mais il en est un que Bacon regarde comme éminemment supérieur à tous les autres, bien qu'il soit tout aussi obscur. Il le nomme *maître Pierre*.

« C'est, nous dit-il, le seul homme capable de hâter les progrès de la science. Il se cache dans la retraite; il ne veut ni élèves ni admirateurs. Mais c'est l'homme de ce siècle qui a le mieux senti à quel point il importe d'étudier la nature par l'expérience et par l'observation. Ses inventions en mécanique, ses découvertes en physique, en chimie, en métallurgie, l'ont mis en possession de plusieurs secrets merveilleux. Il sera comblé d'honneurs et de richesses le jour où il voudra les divulguer. Il n'est étranger à aucun art, à aucune science. »

Roger Bacon assure que c'est de cet homme extraordinaire

qu'il a tout appris : langues, philosophie, mathématiques, astronomie, sciences expérimentales, etc.

Ce *maître Pierre* était certainement un homme supérieur, et il devait porter un autre nom. On croit que c'est ce Petrus Peregrinus de Maricourt, dont il existe un traité *sur l'Aimant* (*De Magnete*) parmi les manuscrits latins de la Bibliothèque impériale, et que de Humboldt cite comme étant un des premiers physiciens qui, dans notre Occident, aient fait usage de la boussole.

Ce fut par la connaissance des langues que Roger Bacon parvint à se mettre en possession d'une partie des sciences de l'ancienne civilisation orientale. Nous présumons qu'il puisa dans d'anciens livres arabes, qui depuis ont été détruits ou perdus, les idées et les faits relatifs à plusieurs grandes découvertes dont il fait mention, découvertes qui ont été anéanties par la destruction des anciennes sociétés, et qui, grâce à Bacon peut-être, ont été renouvelées dans nos temps modernes. Nous discuterons plus loin, en peu de mots, à propos de la découverte du télescope, cette opinion, qui, au premier abord, paraîtrait plus vraisemblable si nos prétendus traités d'histoire universelle étaient plus complets et ne mettaient pas à l'écart tout ce qui concerne l'histoire des sciences.

Roger Bacon est le premier qui, dans le moyen âge, ait compris et prouvé que les mathématiques sont indispensables dans l'étude de la physique. Il partageait, sur l'utilité de la recherche des rapports mathématiques dans les phénomènes naturels, l'opinion de l'ancienne école pythagoricienne. Newton, et après lui Laplace, ainsi que beaucoup d'autres, ont prouvé que, dans la nature physique, on ne peut parvenir à exprimer et à déterminer, avec une certaine précision, les lois générales que par des rapports numériques et par des formules mathématiques. Dans l'Académie d'Athènes, on lisait, en gros caractères, au-dessus de la porte de la salle où Platon faisait son cours de philosophie : « *Nul n'entrera ici s'il n'est géomètre* ».

Roger Bacon s'était livré à des études immenses. Il connaissait, non pas sommairement, mais en détail, les livres grecs et latins ; et il le prouve par les passages qu'il cite dans ces deux langues. Il possédait parfaitement les écrits d'Aristote, d'Euclide, de Ptolémée. Il ne négligea pas les mathématiques ; mais il n'est resté de lui, sur cette partie des sciences, que des vues

Digitized by Google

ou des notions générales d'après lesquelles on ne peut juger si, en mathématiques, il s'était avancé aussi loin que les Grecs. On ignore s'il avait connu en détail les travaux d'Archimède et ceux d'Apollonius de Perge, et quelques autres; mais il est certain qu'il avait composé des traités d'arithmétique et de géométrie, qui sont perdus.

Bacon admirait beaucoup l'Arabe Avicenne, qu'il nomme en divers endroits *dux et princeps philosophiæ post Aristotelem* (le chef et le prince de la philosophie après Aristote). Il étudia toute la science des Arabes. Il ne négligea rien, en un mot, de ce qui pouvait le mettre à la hauteur de la mission qu'il s'était donnée, et qui consistait à réformer la science de son temps. Livres, instruments, expériences, voyages, il mit tout en œuvre. Il dépensa en dix ans, pour des achats de livres, deux mille livres de France (1), somme considérable pour cette époque.

Il était déjà dans la maturité de l'âge et dans la force de son talent, lorsqu'il proclama l'expérience et l'observation de la nature, comme la seule autorité réelle à invoquer dans les sciences.

Mais cette réforme devait exciter de vives résistances et provoquer des luttes redoutables. Les obstacles qu'il rencontre l'irritent de plus en plus. Bientôt il se brouille définitivement avec son siècle, par le dédain qu'il témoigne, en toute occasion, à l'ordre monastique dont il fait partie, à l'Université de Paris, aux docteurs les plus célèbres et les plus autorisés, enfin par la haine qu'il affiche contre toute doctrine imposée.

De tous les ordres religieux de cette époque, aucun n'était plus opposé à l'étude des sciences et au développement de l'esprit humain que celui de Saint-François. La règle de cet ordre recommandait, avant tout, l'humilité, la pauvreté, la prière, le jeûne et les travaux manuels. Si elle tolérait les travaux de l'esprit, ce n'était qu'avec de nombreuses restrictions. On comprend, dès lors, de quel œil pouvaient être considérées, dans cet ordre austère et soupçonneux, les tendances d'esprit et les travaux habituels de Roger Bacon.

Notre studieux moine s'était déjà entouré, dans son couvent

(1) Et non 2,000 livres sterling (50,000 francs), comme le dit l'auteur de l'article *Roger Bacon* dans la *Biographie universelle* de Michaud.

Digitized by Google

et parmi les étudiants, d'un certain nombre de collaborateurs (*adjutores*). Il leur enseignait à dresser des tables arithmétiques pour faciliter les calculs, à exécuter des expériences, à faire des observations de physique et de chimie. Cette propagande mit le comble à l'irritation des supérieurs de l'ordre. On résolut de faire un exemple.

Le général des franciscains était alors Jean Fidanza (saint Bonaventure). Ce grand docteur, ce cœur pieux et soumis, cette âme mystique, était peu apte à comprendre l'esprit altier et les tendances réformatrices de Roger Bacon. Quelques auteurs citent une lettre que saint Bonaventure lui aurait adressée, pour remettre sous ses yeux les vœux d'humilité, de pauvreté intellectuelle qu'il avait formés en entrant dans l'ordre des Frères mineurs. On ajoute que Bacon aurait fait une réponse peu satisfaisante à la lettre du général de son ordre.

Quoi qu'il en soit, ce fut sous le généralat de saint Bonaventure que fut portée contre Bacon une sentence qui le condamnait à quitter Oxford et lui imposait la réclusion dans un couvent des franciscains, à Paris.

Le pauvre moine fut donc forcé de quitter Oxford. Il dit adieu, en pleurant, aux élèves qu'il avait formés, et surtout au savant frère Thomas Bungey, qu'il avait rendu habile dans toutes les sciences exactes et surtout dans les mathématiques. Ce fut avec la même affliction qu'il se sépara de ses instruments, de ses appareils de physique et d'astronomie. Il avait rassemblé tous ces moyens d'étude dans une tour voisine de son couvent, qui lui servait de cabinet de physique et d'observatoire.

Dans le couvent de Paris où fut conduit le malheureux frère Roger, on le soumit à une surveillance des plus sévères. Il lui fut interdit d'écrire, ou du moins il lui était impossible d'envoyer au dehors aucun manuscrit. Saint Bonaventure, le général de l'ordre, écrivait au supérieur des franciscains de Paris, en lui parlant de son prisonnier :

« Il doit vivre isolé du monde, séparé de tous ses amis, emprisonné dans un cloître. Il a un frère qui, comme lui, est savant : il a des élèves qui lui demandent des conseils : il ne peut rien pour eux. Il y va, pour lui, du cachot avec le jeûne au pain et à l'eau et de la confiscation du manuscrit, s'il essaye d'en envoyer un. »

Cependant il y avait dans l'Église un prélat beaucoup plus éclairé que les moines implacables qui opprimaient l'infortuné Bacon. Il se nommait Guido Fulcodi. Après une vie consacrée tantôt à la jurisprudence, tantôt au métier de la guerre, Guido Fulcodi était devenu secrétaire du roi de France Louis IX. A la mort de sa femme, il prit le parti d'entrer dans les ordres, et il s'éleva rapidement aux plus hautes dignités ecclésiastiques.

On parla à Guido Fulcodi de ce moine d'Oxford qui était en possession de plusieurs secrets naturels, de découvertes vraiment étonnantes, et que les chefs de son ordre avaient puni, pour son excès de hardiesse et son ardeur dans les travaux profanes. Ne pouvant se mettre directement en relation avec le moine anglais, Guido Fulcodi chercha un intermédiaire, et il le trouva.

C'était un certain Raymond de Laon (Laoduno), moine tout dévoué à Bacon. Des relations indirectes purent ainsi s'établir entre Guido Fulcodi et Bacon, hommes bien dignes de se comprendre et de s'aimer. Une amitié réelle ne tarda pas, en effet, à les lier l'un à l'autre. Lorsque Bacon fut enfermé à Paris dans le couvent des franciscains, Fulcodi lui écrivit, pour remonter son courage, plusieurs lettres, qui ne lui parvinrent pas.

Ainsi livré au pouvoir discrétionnaire de ses supérieurs, Bacon paraissait à jamais perdu. Il aurait fallu la puissance d'un pape pour l'arracher à cette oppression. Mais les papes, ordinairement dévoués aux chefs des ordres religieux et à leurs propres intérêts temporels, n'avaient guère le temps de s'occuper d'un pauvre moine détenu et puni comme un esprit rebelle.

Telle était la triste situation du malheureux franciscain, lorsqu'un événement inattendu vint faire briller dans son âme une vive espérance. Son ami, le cardinal, ceignit la tiare pontificale : Guido Fulcodi devint le pape Clément IV !

Roger Bacon se hâta de lui écrire, secrètement toutefois, et par l'intermédiaire d'un ami haut placé, le chevalier de Bonnecor, qui se chargea, non-seulement de remettre lui-même la lettre au nouveau souverain pontife, mais encore de lui donner, sous forme d'explications orales, des détails qui, écrits, eussent été trop longs, ou que la prudence ne permettait pas de mettre sur le papier, au milieu du couvent.

En 1266, pendant la deuxième année du pontificat de Clé-

Digitized by Google

ment IV, Roger Bacon reçut de Sa Sainteté la lettre suivante, dont Wadding, l'annaliste de l'ordre de Saint-François, a pris copie dans les archives du Vatican :

« *A notre fils chéri, Roger Bacon, de l'ordre des Frères mineurs.*

« Nous avons reçu avec reconnaissance les lettres de votre dévotion et nous avons pris bonne note des paroles que notre cher fils le chevalier Bonnecor y a ajoutées, pour les explications, avec autant de fidélité que de prudence. Afin que nous sachions mieux où vous voulez en venir, *nous voulons et vous ordonnons, au nom de notre autorité apostolique, que, nonobstant toute injonction contraire de quelque prélat que ce soit, en toute constitution de votre ordre, vous ayez à nous envoyer au plus vite, nettement écrit, l'ouvrage que nous vous avons prié de communiquer à notre cher fils Raymond de Laoduno quand nous étions légat. Nous voulons encore que vous vous expliquiez dans vos lettres sur les remèdes qu'on doit appliquer à un mal suivant vous si dangereux, et qu'avec le plus de secret possible, vous vous mettiez en devoir sans aucun délai.*

« Donné à Viterbo, le 10 des Kalendes de juillet; de notre pontificat, la deuxième année. »

Ainsi Clément IV écrit à « son cher fils, » mais il n'ose demander au supérieur du couvent sa mise en liberté. Il recommande même à Bacon le secret, comme s'il craignait de se compromettre. Voilà une preuve évidente de la puissance des ordres religieux à cette époque. De peur de n'être pas obéi, le pape n'osait casser un jugement inique, exécuté avec une rigueur odieuse, contre un homme de génie qu'il estimait et qu'il aimait.

Les paroles du pontife vinrent ranimer Bacon, au moment où il se croyait perdu sans retour. Mais comment se procurer des livres, du parchemin, des copistes, pour composer l'ouvrage que le pape attendait de lui? Il était absolument sans argent.

L'ordre du pape fut renouvelé peu de temps après, et d'une manière plus pressante.

Évidemment, le saint-père s'était mépris. Lorsque Raymond de Laon lui avait parlé d'un ouvrage à faire, il avait cru que le manuscrit était prêt, et que, pour le lui envoyer, il ne s'agissait que de le faire transcrire. La vérité est que le livre n'existait encore que dans la tête de Roger Bacon.

« Avant d'être moine, dit-il, je n'ai rien écrit d'important, et depuis, je n'ai pas même pu envoyer le moindre travail à mon frère ou à mes amis (1). »

(1) *Opus tertium*, cap. II.

Clément IV n'avait rien écrit ni rien fait dire au supérieur du couvent de Paris où languissait le moine d'Oxford. Cependant le supérieur exerçait une surveillance trop sévère pour pouvoir ignorer que le prisonnier avait reçu une lettre du souverain pontife. D'un autre côté, lié par la recommandation expresse du pape, Bacon ne voulait rien révéler aux moines de son couvent. Il se contentait de leur déclarer, en termes généraux, qu'il avait été chargé par le saint-père d'une mission particulière.

Malgré cette déclaration, qui aurait dû lui imposer une grande réserve, le supérieur, se fondant sur les règles de l'ordre, redoubla de sévérité envers le prisonnier, et mit en œuvre les moyens les plus odieux pour l'empêcher de se livrer à ses travaux. Il le traita avec une inexprimable violence (1). Mais Roger Bacon, fort de la protection du pape, résistait, refusait d'obéir, et continuait d'écrire, en dépit des ordres contraires.

On le mit alors au pain et à l'eau (2), et l'on redoubla de surveillance pour que personne ne pût arriver jusqu'à lui. Le supérieur craignait que ses écrits ne parvinssent à d'autres qu'au souverain pontife ou à lui-même (3). Bacon résista à leurs volontés et soutint le combat, s'appuyant sur l'injonction du pape, qui lui faisait un devoir de se consacrer à son œuvre.

Les persécutions qu'il éprouva sont telles, qu'il n'ose pas les exprimer :

« Je vous donnerai peut-être des détails certains sur les mauvais traitements que j'ai subis; mais je les écrirai de ma main, en considération de l'importance du secret (4). »

Des aides lui étaient nécessaires pour ses expériences et ses calculs; on ne lui permit pas d'en avoir. Il ne trouvait aucuns copistes auxquels il pût se fier. Ceux qu'on lui proposait dans le couvent n'auraient pas manqué de livrer ses ouvrages au supérieur. Quant aux copistes de Paris, pris hors des couvents, ils étaient connus pour leur infidélité : ils eussent publié son livre avant que le saint-père en eût reçu les premières lignes.

(1) « *Ineffabili violentia.* »
(2) « *Me macerantes jejunis.* »
(3) « *Prælati enim fratres, me jejunis macerantes, tutò custodiebant, veriti ne scripta mea aliis quàm summo pontifici et sibiipsis pervenirent.* » (*Opus tertium.*)
(4) « *Propter secreti magnitudinem.* » (*Opus tertium*, cap. II.)

Une autre difficulté s'ajoutait à tant d'ennuis. Bacon avait besoin d'argent, et il ne lui était permis ni d'emprunter ni de rien posséder. Le pape n'avait pas songé à s'enquérir de ce détail, dont le chevalier de Bonnecor avait négligé de lui parler : sans cela, il eût certainement envoyé l'argent nécessaire.

Dans la bonté de son cœur, Roger Bacon excusait de cet oubli le saint-père, « qui, écrivait-il, assis au faîte de l'univers et l'esprit embarrassé de mille soucis, n'avait pas pensé à lui faire tenir quelque somme, » mais il se plaignait amèrement du chevalier de Bonnecor, qui avait porté ses lettres à Rome et n'avait rien dit à Clément IV de cette question, pourtant essentielle.

Bacon, dans sa détresse, s'adressa à des prélats, à de hauts personnages. Il ne leur demandait qu'une faible avance, leur promettant de leur faire rembourser bientôt par le pape la somme prêtée. Les prélats, « dont on connaît le visage, dit-il, mais non le cœur, » ne lui répondaient que par des refus.

« Tous, dit-il, accueillirent ma demande par des refus réitérés. Combien de fois même n'ai-je pas été regardé comme un malhonnête homme! Que de hontes et d'angoisses ne m'a-t-il pas fallu dévorer! »

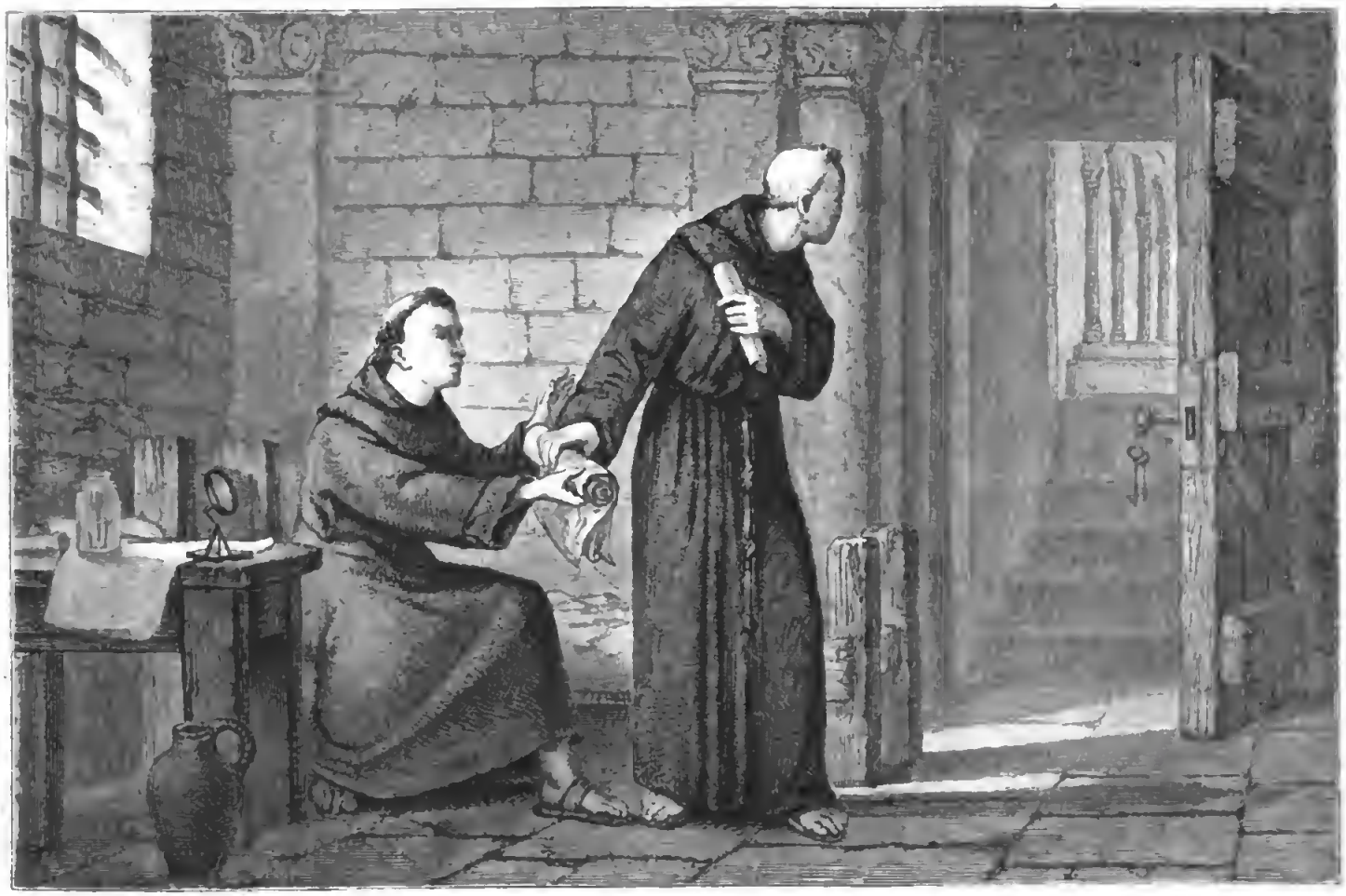
N'ayant pu rien obtenir des riches personnages de l'Église, Bacon s'adresse à ses amis, presque aussi pauvres que lui.

Ces hommes dévoués consentent à vendre le peu qu'ils possèdent, à emprunter, à épuiser leurs ressources. Ils savent que tout leur sera rendu par Clément IV.

C'est ainsi que Roger Bacon parvint à réunir environ 60 livres anglaises (1,500 francs de notre monnaie). Honteux des privations qu'il impose à ses amis, il est vingt fois sur le point d'abandonner son œuvre.

Cependant, soutenu par sa conscience, stimulé par son génie, surexcité par l'esprit de révolte qui le pousse en avant, ce faible moine, captif dans l'étroite cellule d'un couvent de Paris, aux prises avec les humiliations, les persécutions, la misère, se met résolûment à l'œuvre, et commence d'écrire son *Opus majus ad Clementem quartum*, in-folio de 477 pages, où il trace d'une main si ferme le tableau des erreurs et de l'ignorance de son temps (1).

(1) Imprimé à Londres, pour la première fois, en 1773.



ROGER BACON, EMPRISONNÉ DANS LE COUVENT DES FRANCISCAINS DE PARIS, ENVOIE AU PAPE, PAR LE FRÈRE JEAN, LE MANUSCRIT DE SON *OPUS MAJUS* ET DES INSTRUMENTS DE PHYSIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

Tandis que le malheureux franciscain luttait ainsi contre la mauvaise fortune et souffrait mille tortures, ses rivaux les docteurs dominicains, qu'il voulait éclipser par ses travaux, Albert le Grand et Thomas d'Aquin, avaient une bien autre destinée. Tandis qu'emprisonné dans le couvent de la porte Saint-Michel, à Paris, il implorait vainement de quelques prélats l'argent nécessaire pour se procurer le parchemin et payer ses copistes, Thomas d'Aquin, dans tout l'éclat de sa gloire européenne, cultivait l'amitié des papes, et Albert le Grand faisait au roi des Romains, Guillaume, cette réception fastueuse dont nous avons parlé, et qui changeait en parfums et en fleurs les neiges de l'hiver. N'est-il pas manifeste que Roger Bacon se serait élevé, comme ses deux illustres émules, au faîte des grandeurs, si, au lieu de porter l'humble robe de frère mineur, il eût appartenu à l'ordre actif, ambitieux et puissant des frères prêcheurs dominicains?

Quand l'*Opus majus* fut terminé, c'est-à-dire en 1267, Bacon chargea le frère Jean, son disciple bien-aimé, de le porter à Rome.

Le frère Jean était un pauvre garçon dont il avait fini par faire un savant et comme un aûtre lui-même. C'est du moins à ce titre qu'il le présenta dans sa lettre au souverain pontife.

Bacon donna au frère Jean des instructions verbales, quelques instruments de physique destinés à être offerts en présent au pape; enfin, il lui remit la copie du précieux *Opus majus*, en ayant bien soin de cacher à tous les yeux la mission importante qu'il confiait à son amitié fidèle.

Parmi les instruments que le frère Jean emporta à Rome, se trouvait une lentille de cristal, que Bacon envoyait au pape pour le mettre à même de vérifier les phénomènes d'optique décrits dans l'*Opus majus*.

Pendant la même année 1267, Bacon fit parvenir au pape l'*Opus minus*, dont on n'a retrouvé que des fragments. Ce nouvel ouvrage servait à compléter le premier.

Enfin il commence un dernier manuscrit, l'*Opus tertium*. Bacon s'excuse, dans ce dernier écrit, de n'avoir pu envoyer au pape que des esquisses, au lieu des traités complets qu'il avait demandés, et il entre, dit M. Émile Charles, dans le détail des causes qui ont rendu impossible l'exécution d'une

œuvre achevée. Il aurait fallu, dit Bacon, pour une telle entreprise, le concours de plusieurs personnes très-instruites et d'immenses ressources. On ne parvient, ajoute-t-il, qu'à force d'argent à se procurer des livres, à les faire chercher partout, à fabriquer des instruments, à exécuter des expériences, et à trouver des aides pour observer, calculer et décrire les phénomènes naturels.

Clément IV fit un accueil empressé à l'*Opus majus* et à l'*Opus minus*. En 1287, Bacon, par ses ordres formels, adressés au supérieur de Paris, recouvrait enfin sa liberté.

C'était l'aurore, trop longtemps désirée, d'un jour de bonheur. Bacon se hâte donc de terminer son troisième ouvrage l'*Opus tertium*. Il l'adresse au pape; puis il revient triomphant dans son couvent d'Oxford.

Ce triomphe fut court. Un an après, Clément IV meurt, et Grégoire X lui succède, après un interrègne de trois ans.

Les dures persécutions qu'il venait d'éprouver auraient dû le rendre plus prudent. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi.

Il est à peine de retour dans son couvent d'Oxford, qu'il compose et publie son *Compendium philosophiæ* (*Traité de philosophie*), nouvel ouvrage dans lequel, aigri sans doute par les persécutions qu'il a endurées, il ajoute à des critiques de science pure, de vives attaques contre les ordres prêcheurs, contre les prélats, les légistes et les princes, contre l'ignorance et les mœurs dissolues du clergé, enfin contre la corruption de la cour pontificale.

Ses ennemis n'attendaient qu'une occasion pour se venger, et l'imprudent venait de la leur fournir!

A peu de distance du couvent d'Oxford s'élevait une tour isolée, dans laquelle, comme nous avons déjà dit, on permettait à Roger Bacon d'aller se renfermer, pour observer le ciel, faire des expériences et se livrer en paix à ses travaux d'astronomie et de physique. Là se trouvaient réunis les instruments et les appareils que le studieux moine avait imaginés et construits de ses mains. Tout cela présentait un air de mystère qui frappait l'imagination du peuple. Soupçonné de se livrer à l'astrologie, à la magie, aux sortiléges, Bacon passait, dans les environs d'Oxford, pour un associé du diable. Ces fâcheuses préventions du vulgaire contre lui coïncidaient avec les mesures sévères que l'on commençait à prendre dans les couvents

d'Angleterre, pour y rétablir à tout prix la discipline. L'ordre des Franciscains avait surtout résolu de sévir contre les esprits infectés d'hérésie et travaillés par les idées nouvelles.

La victime était désignée d'avance. On songea naturellement, pour faire un exemple, au frère Roger Bacon, suspect de magie et convaincu de s'adonner avec passion aux sciences profanes.

Un grand chapitre des franciscains fut tenu à Paris. Il était présidé par le général de l'ordre, Jérôme d'Ascoli, homme d'un caractère dur et tyrannique.

On vit d'abord comparaître le frère Pierre-Jean d'Olive, accusé de partager l'hérésie de Jean de Parme et de l'abbé Joachim, c'est-à-dire de croire à l'*Évangile charnel*. Jean d'Olive avait appelé la Rome des papes, une « courtisane, une bête charnelle, la synagogue du diable ». On le condamna. Comparut ensuite le frère Roger Bacon, « Anglais, maître en théologie ». Il fut aussi condamné.

L'arrêt porte que le frère Bacon subira un emprisonnement de quatorze ans!

Bacon voulut en appeler au pape Nicolas III; mais tous les efforts de ses amis furent inutiles. Jérôme d'Ascoli, qui avait pris les devants, en écrivant au pape, fut seul écouté.

Le jugement qui condamnait Bacon à une détention de quatorze ans s'exécuta dans toute sa rigueur. Il subit sa peine, en France selon M. Émile Charles, à Rome selon des biographes antérieurs.

Jérôme d'Ascoli, qui présidait le chapitre général des franciscains, où le jugement avait été rendu, devint pape, en 1288, sous le nom de Nicolas IV. Aucun espoir ne resta donc à Roger Bacon.

Pendant quatorze ans, le malheureux moine disparaît de la scène, et l'on ne sait plus rien de lui.

On faisait tous les efforts imaginables pour anéantir ses ouvrages. Il avait acheté à grands frais des livres rares. Que devinrent-ils? Ils furent sans doute détruits. Des faits scientifiques, cités par Bacon, nous font supposer qu'il avait en sa possession des livres anciens qui, depuis cette époque, ont été perdus.

Bacon ne reparaît qu'en 1292, à la lumière de l'histoire. Il est alors âgé de soixante-dix-huit ans. Il est accablé par les ans, et plus encore par le poids des souffrances morales et

physiques, des privations, du jeûne et des persécutions qu'il a subies dans sa douloureuse carrière.

En 1289, Raymond Gaufredi, homme d'un caractère doux et d'un esprit éclairé, aimant la justice et pratiquant la charité, avait été élu général des franciscains, malgré les résistances du pape Nicolas IV (Jérôme d'Ascoli). Son premier soin fut de réparer, autant qu'il était en lui, les iniquités de son implacable prédécesseur. A peine élu, il s'empressa de mettre en liberté ses frères captifs, ceux que d'Ascoli avait fait condamner dans le grand chapitre tenu à Paris, quatorze ans auparavant. Il les embrasse, il les prie de pardonner à leurs persécuteurs, et pour soustraire aux inimitiés des prélats ceux qui étaient compromis, il les envoie tous en mission dans des pays lointains.

Ce fut en 1292 que Gaufredi, dans un nouveau chapitre général de l'ordre, fit casser le jugement rendu contre Bacon.

Ce Gaufredi était un homme de bien. Aussi fut-il calomnié et destitué de ses fonctions de général des franciscains. Il refusa la dignité d'évêque qu'on lui offrait, et il aima mieux aller vivre à Paris, pauvre, libre et ignoré.

En quelle année mourut Roger Bacon, c'est ce qu'il est impossible de dire. On croit qu'il fut enseveli à Oxford, dans l'église des franciscains.

Voilà tous les renseignements que l'histoire a pu réunir, à grand'peine, sur un des hommes qui ont le plus honoré et servi l'humanité.

On dit que, près d'expirer, se souvenant des horribles persécutions qu'il avait essuyées pendant sa vie, Roger Bacon laissa tomber de ses lèvres défaillantes, ces paroles amères : « Je me repens de m'être donné tant de peine dans l'intérêt de la science et des hommes ! »

La haine qui avait poursuivi Roger Bacon pendant sa vie, s'acharna, après sa mort, sur sa mémoire et son héritage, c'est-à-dire sur ses travaux. On défendit, chez les franciscains, sous des peines sévères, d'embrasser aucune des doctrines de Bacon. Cet ordre fut si bien observé, que l'on s'efforça de faire oublier jusqu'à son nom. Toute partie de ses œuvres qui, d'une manière ou d'une autre, tombait entre les mains des prélats franciscains, était impitoyablement brûlée. On commanda aux amis de Bacon, simples religieux, de remettre au

supérieur les écrits qu'il avait pu leur laisser ; et il y aurait eu de leur part grande imprudence à vouloir les conserver. D'après un témoignage, qui pourtant a été contesté, les franciscains, pleins d'horreur pour les ouvrages du frère Bacon, auraient attaché tous ses manuscrits sur des planches, où on les aurait laissés pourrir.

Mais il était plus difficile de faire disparaître les livres que Bacon avait adressés au pape Clément IV, et que ce sage pontife avait placés au Vatican, dans sa bibliothèque particulière, après les avoir annotés de sa main.

D'où l'on doit conclure que si, à cette époque à demi barbare, il ne se fût trouvé un pape, ancien secrétaire de saint Louis, assez éclairé pour comprendre le génie, et qui, malgré les préjugés de son temps, sut l'encourager et le défendre, dans un moine faible et persécuté, nous ne posséderions rien aujourd'hui des œuvres de cet homme extraordinaire qui se nommait Roger Bacon !

Il ne faut donc pas être surpris si l'auteur de l'*Opus majus* ne laissa après lui qu'un renom obscur, et s'il fut jugé de la façon la plus inexacte par les générations qui vinrent après lui. Cet homme éminent, qui avait écrit en maître sur toutes les parties des sciences exactes, resta à peu près ignoré pendant les trois siècles qui suivirent sa mort. Mathématiciens, physiciens, chimistes, philosophes, bibliographes, personne, pendant trois siècles, ne prononça le nom de celui qui fut un des plus habiles parmi les mathématiciens, les physiciens, les chimistes, les philosophes et les bibliographes du moyen âge. Dans son Encyclopédie *(Speculum majus)*, qui résume toutes les connaissances, et qui rapporte les noms de tous les hommes savants du moyen âge, Vincent de Beauvais ne cite jamais Roger Bacon. Depuis Vincent de Beauvais jusqu'à Trithème, c'est le même mutisme chez les savants. On n'en parle ni pour le défendre ni pour l'accuser : on ignore son existence. Ses idées demeurèrent ensevelies, comme sa mémoire, comme son nom, jusqu'au jour où son homonyme, François Bacon, qui certainement avait lu ses écrits, les reprit, les développa pour son propre compte, sans toutefois citer jamais le moine d'Oxford, et fonda avec tout cela une nouvelle philosophie scientifique.

Digitized by Google

En disant que Roger Bacon ne laissa, pendant les trois siècles qui suivirent sa mort, aucun souvenir dans la mémoire des hommes, nous nous trompons. O triste ironie du jugement des hommes! Il laissa la renommée d'un magicien! Le peuple d'Oxford n'avait pas oublié ce moine mystérieux qui se livrait, dans une tour isolée, située hors de la ville, à des opérations secrètes. De ce moine, il avait fait un magicien. Après sa mort, cette réputation lui resta, et de même qu'Albert le Grand avait laissé dans les campagnes de l'Allemagne la renommée d'un astrologue, Roger Bacon resta avec le même stigmate, suspect et dangereux, dans les souvenirs du peuple anglais. On alla rappeler quelques opérations, bizarres parce qu'elles étaient incomprises, auxquelles Bacon s'était livré, pour faire de lui un constructeur de chars volants, d'automates animés, etc. On traîna sur le théâtre, dans tout l'appareil diabolique d'un suppôt de l'enfer, ce grand homme, ce physicien immortel, celui-là même qui avait composé un traité sur la *Nullité de la Magie*. Le bon Gabriel Naudé a pris la peine de laver Roger Bacon du crime de magie. Il est vrai qu'il a fait le même plaidoyer naïf pour bien d'autres grands hommes, comme Albert le Grand et Sylvestre II!

Est-il dans l'histoire une destinée plus amère? Être persécuté pendant toute sa vie, soulever des haines implacables, expier par des tourments continuels son dévouement pour la cause de la science et du progrès; avoir consacré son existence à adorer Dieu, à le servir, à admirer ses œuvres; et ne survivre, dans la mémoire des hommes, que sous la fantastique image d'un faiseur de sortiléges et d'un sorcier!

C'est donc vainement que l'on chercherait aujourd'hui, en Angleterre, quelques traces du grand homme dont nous venons de raconter la vie. Aucun portrait authentique ne nous a conservé ses traits; rien de personnel n'a surnagé de lui dans ce complet naufrage. M. Émile Charles, qui, dans son séjour à Oxford, s'est appliqué à rechercher ce qui avait pu survivre de la personne de Bacon, n'a pu consigner dans son ouvrage que le résultat négatif de ses tentatives.

« On chercherait vainement aujourd'hui à Oxford, dit M. Emile Charles, quelque trace matérielle du séjour que Bacon y fit; rien ne rappelle ce

grand homme au milieu de cette ville singulière toute peuplée de cloîtres qui lui donnent encore, en plein dix-neuvième siècle, l'aspect d'une université scolastique. Le couvent où il fut enterré était situé dans la paroisse Sainte-Ebbe; il n'en reste pas un seul débris; et si on veut s'en faire une idée, il faut recourir à l'ouvrage du révérend sir J. Peshall, ou mieux encore au *Monasticon anglicanum*, de William Dugdale. Le seul vestige qu'aient laissé les Franciscains à Oxford, c'est leur nom donné au quartier où s'élevait leur monastère et que l'on appelle encore « *the Friars* » les Moines. Lors de la Réforme, sous Henri VIII, le couvent fut licencié; en 1539, l'église elle-même fut démolie jusqu'à la dernière pierre, et le zèle des fanatiques jeta sans doute au vent la cendre du moine dont plus tard on a fait un précurseur de la Réforme. Quant aux livres, il n'en restait déjà plus alors qu'un petit nombre; le couvent possédait bien deux bibliothèques, l'une pour les gradués, l'autre pour les séculiers; mais en l'an 1433, les livres les plus précieux avaient été vendus par les indignes successeurs des grands écolâtres du douzième siècle, au docteur Thomas Gascoigne, qui plus tard les donna aux bibliothèques de Lincoln, Durham, Baliol et O'Neil, existant alors à Oxford. Une grande partie est sans doute maintenant revenue à ce magnifique dépôt qu'on appelle la bibliothèque Bodléienne, et quelques œuvres épargnées de Roger Bacon y sont désormais à l'abri des hasards. Avant 1779, il y avait au delà de la ville, dans un faubourg situé sur l'autre bord de la rivière et assez loin de l'emplacement du couvent des moines, une sorte d'édifice élevé, d'apparence sombre, qu'on montrait aux étrangers comme la salle d'études du moine Bacon, « *Friar Bacon's study.* » Olaüs Borrich la visita avec respect. C'est là, suivant la tradition, que le philosophe se retirait, loin de ses confrères, dans le silence et la méditation; c'est là qu'il étudiait le ciel et y cherchait, pour son malheur, le secret des choses d'ici-bas. Cette tour, pendant les guerres civiles, servait de poste d'observation, et on en trouve la gravure dans l'ouvrage de Skelton. Le peuple même d'Oxford connaît encore le nom du Docteur admirable, mais ne sait trop quelle idée y attacher. Faut-il ajouter, en finissant, que l'Angleterre a été ingrate pour un de ses enfants les plus illustres? Il ne s'est pas rencontré dans ce pays, où les gloires nationales trouvent si facilement des historiens dévoués, un seul érudit pour étudier les richesses que renferment les dépôts de plus d'une ville, et les manuscrits de Bacon ne sont guère sortis des rayons du Musée britannique, de la Bodléienne et des colléges d'Oxford, que pour être remis à des mains françaises (1). »

Arrivons à l'examen des ouvrages de Roger Bacon.

Génie de premier ordre, Roger Bacon sentit de bonne heure ce que les études qu'on faisait en Europe, au treizième siècle, avaient de barbare et de faux. Il le comprit mieux encore, après avoir étudié les monuments littéraires et scientifiques de l'antiquité grecque. Dès lors, la nécessité d'une réforme radicale devint, dans sa tête, une idée fixe, qui dut y

(1) *Roger Bacon, sa vie et ses ouvrages*, p. 43-45.

prendre chaque jour plus de consistance, et devenir l'objet constant de ses méditations et de ses travaux.

Mais, pour accomplir une réforme radicale, il ne suffit pas de renverser, de détruire ; il faut songer à reconstruire, il faut créer, et c'est là ordinairement la partie la plus difficile ; car on ne reconstruit qu'après avoir conçu un plan, rassemblé des matériaux suffisants, et prévu d'avance les principales difficultés qui peuvent se présenter dans l'exécution. Bacon y avait songé. Il avait conçu un plan très-vaste, et pour trouver des matériaux suffisants, il se livrait à des recherches immenses. Il compulsait des livres grecs, arabes, syriaques ou chaldéens, et il s'en était procuré, à grands frais, de très-rares. Il se livrait aussi à des expériences, à des observations, à des investigations de toute sorte. Longtemps privé de la liberté et séparé du laboratoire et des instruments qu'il avait rassemblés dans sa tour d'Oxford ; dénué de toute collaboration intelligente, même de celle du savant mathématicien Thomas Bungey, son ami ; irrité par des tracasseries incessantes, en un mot, entravé de mille manières, il ne put exécuter qu'une partie de son plan.

C'est là ce qu'on doit considérer quand on veut porter un jugement sur son génie et ses travaux. Il ne faut pas, à l'exemple de beaucoup d'écrivains de nos jours, se placer au point de vue de la science moderne, pour reprocher à Bacon des erreurs de détail. Nul autre à sa place n'aurait pu les éviter. En effet, il vivait au treizième siècle, à une époque où, dans les sciences, tout était à faire. En second lieu, quand il écrivait pour le pape son *Opus majus*, il était sans cesse troublé par l'insupportable surveillance qui pesait sur lui. Enfin, privé de livres et d'instruments, il n'avait à sa portée aucun moyen de vérification. Il est dans les moindres parties des connaissances humaines une foule de détails qui, au bout d'un certain temps, échappent aux plus heureuses mémoires. Le plus habile de nos savants contemporains, placé dans une situation analogue à celle où se trouvait Bacon, et obligé d'écrire à la hâte un gros volume, ne commettrait-il pas un plus grand nombre d'erreurs ?

Il était réservé à Roger Bacon cette double disgrâce, d'être méconnu dans le siècle où il vivait, et d'être jugé, dans les dix-huitième et dix-neuvième siècles, par des savants qui ne

Digitized by Google

l'avaient pas lu. Bailly, le savant historien de l'astronomie, ne voit en lui qu'un alchimiste. Delambre lui consacre à peine quelques lignes. Montucla, l'érudit historien des mathématiques, se montre plus sévère encore. De Humboldt, l'auteur du *Cosmos*, bien qu'il admire Bacon, trouve que les connaissances mathématiques lui ont manqué.

Pour se convaincre que les connaissances mathématiques ne manquaient pas à Bacon, il suffit de parcourir, dans ses ouvrages, les parties où il renvoie à ses traités théoriques et pratiques d'arithmétique, de géométrie, d'astronomie, de musique, etc. Il avait commenté et complété Euclide. Il avait très-probablement lu d'autres mathématiciens de l'école d'Alexandrie, à laquelle avaient appartenu Archimède et Apollonius de Perge. Un homme qui commence par commenter et compléter Euclide ne peut être mis dans la catégorie des savants dépourvus de connaissances mathématiques. Toutefois, ses traités spéciaux de mathématiques étant perdus, il est impossible de juger du degré auquel il était parvenu dans cette partie des sciences.

Les principaux ouvrages de Roger Bacon sont l'*Opus majus*, l'*Opus minus* et l'*Opus tertium*, qui furent envoyés successivement à Clément IV. Il n'avait pas tout mis dans l'*Opus majus*, parce qu'il craignait de rendre l'ouvrage trop volumineux et de faire trop attendre le pape. Il pouvait craindre aussi que le livre fût détruit ou égaré. Il en fit donc un abrégé, auquel il ajouta ce qu'il n'avait pas mis dans l'*Opus majus*. C'est cet abrégé qui forme l'*Opus minus*, Bacon en parle comme de l'ouvrage qu'il a composé avec le plus de soin (1). Malheureusement, il n'en existe plus que des fragments.

Quant à l'*Opus tertium*, M. Émile Charles en a découvert divers débris dispersés dans les bibliothèques (2).

(1) *Opus tertium*, cap. I et II.

(2) Pour rechercher, comparer, coordonner les fragments des œuvres de Roger Bacon, personne ne s'est donné plus de peine et n'a fait preuve de plus d'érudition et de talent que M. Émile Charles. Il s'exprime ainsi au commencement de la cinquième partie de son livre (*Analyses et extraits des ouvrages inédits*) : « Dans nos recherches à propos des ouvrages de Bacon, nous avons transcrit de ses manuscrits la valeur de plusieurs volumes, espérant alors pouvoir publier ce qu'il y a de vraiment important à conserver, de ces volumineuses compositions. Obligé de renoncer à cette entreprise, nous nous bornons à donner une analyse de ses œuvres inédites, en y insérant quelques citations. »

L'*Opus majus* est le principal et le plus authentique des ouvrages qui nous restent de Bacon.

Dans la première partie, l'auteur traite des causes générales de l'ignorance humaine. Il attribue spécialement cette ignorance à l'*autorité*, qui domine dans toutes les écoles, et il réunit, pour la détruire, tous les moyens que peuvent lui fournir l'érudition, la science, le raisonnement et l'expérience des temps antérieurs. Il pousse de toutes ses forces l'esprit humain au libre examen; il lui apprend à secouer le joug de l'*autorité*. Il se livre à une censure véhémente des abus et des erreurs qui en dérivent. Mais, comme il n'oublie pas que son livre est adressé au pape, il met l'Église hors de cause, et s'arrange de façon que ses attaques ne paraissent avoir pour objet que les choses profanes. Il prend ses arguments dans la philosophie, dans la science, dans la morale, etc.

Nous ne pouvons donner ici un simple sommaire de tous les sujets qu'il aborde et qu'il discute. L'un des chapitres les plus importants est celui où il traite de l'optique. Roger Bacon avait lu les ouvrages d'Euclide, de Ptolémée, d'Alhazen. Il les avait médités, analysés, et il ajoute des faits nouveaux à ceux que rapportent ces auteurs. Il émet des idées fort justes sur une foule de phénomènes d'optique, particulièrement sur la réfraction. Il étudie les lois de la réflexion et de la réfraction. Ses idées sur l'anatomie et la physiologie de l'œil sont généralement exactes. Il regarde le nerf optique comme la partie essentielle où se produit l'impression visuelle; il prouve que la fonction de la vue est subordonnée à l'état du nerf optique.

Roger Bacon connaissait parfaitement les verres convexes, les verres concaves, et l'effet qu'ils produisent sur les rayons lumineux. De plusieurs passages qu'on trouve dans son *Opus majus*, on peut conclure, comme nous le montrerons plus loin, qu'il connaissait le télescope.

« D'après les règles que nous avons précédemment établies, dit Bacon, il est sisé de conclure que les plus petits objets peuvent paraître extrêmement grands et les plus grands extrêmement petits, selon que les verres à travers lesquels on les voit sont convexes ou concaves... Car nous pouvons *tailler* et disposer des verres de telle façon, par rapport à notre vue et par rapport aux objets extérieurs, que les rayons lumineux soient brisés et réfractés dans telle direction et sous tel angle que nous le dési-

rons pour voir les objets, soit de loin, soit de près. Ainsi, à la plus incroyable distance, nous lirions les plus petites lettres, nous compterions les grains de sable et de poussière, à cause de la grandeur de l'angle sous lequel nous les verrions. Cela dépend, non de la distance, mais de la grandeur de l'angle visuel. De loin, un enfant pourrait paraître un géant, et un homme, grand comme une montagne. Une petite armée pourrait paraître immense et, observée de très-loin, elle pourrait nous paraître très-rapprochée de nous, et *vice versâ*. Nous ferions, pour ainsi dire, descendre le soleil, la lune, les étoiles en rappelant de la terre leurs images (1). »

Dans le traité *De Scientia perspectiva*, qui forme la cinquième partie de l'*Opus majus*, on voit que Bacon avait beaucoup étudié les propriétés des miroirs *plans, convexes, concaves*.

Il serait impossible de donner ici une analyse de tout ce qu'il y a de curieux dans ce traité. Nous ne pouvons citer que quelques faits.

On connaît cette singulière illusion d'optique qu'on reproduit quelquefois dans les soirées de physique amusante, et qui étonne toujours. Si un miroir concave et un objet quelconque, par exemple une figure, une tête, une main, un bouquet, sont placés dans une salle, hors de la vue du spectateur, de telle façon que, d'un point déterminé, on puisse apercevoir l'image de l'objet, projetée par ce miroir concave, la personne qui se trouve placée en ce point croit apercevoir un objet réel. Mais si elle approche pour mieux voir, ou pour saisir l'objet, elle ne se trouve plus dans la direction des rayons réfléchis; elle ne voit plus rien, l'image a disparu.

C'est une de ces illusions dont la magie faisait usage, non-seulement du temps de Bacon, mais dans les temps antérieurs.

« On peut, dit Bacon, avoir des miroirs disposés de telle façon que, par eux, il apparaisse, soit dans une maison, soit sur une place, telles choses que l'on veut; mais dès qu'une personne, qui croit voir des choses

(1) « *De visione fracta majora sunt : nam de facili patet per canones supradictos, quod maxima possunt apparere minima, et è contra ; et longe distantia videbuntur propinquissima et e converso. Nam possumus sic figurare perspicua, et taliter ea ordinare respectu nostri visus et rerum, quod frangentur radii et flectentur quorsumcumque voluerimus, ut sub quocunque angulo voluerimus, videmus rem prope vel longe. Et sic ex incredibili distantia legeremus litteras minutissimas et puteres ac arenas numeraremus propter magnitudinem anguli sub quo videremus, et maxima corpora de prope vix videremus propter parvitatem anguli sub quo videremus ; nam distantia non facit ad hujusmodi visiones nisi per accidens, sed quantitas anguli : sic posset puer apparere gigas, et unus homo videri mons, et in quocunque quantitate... Sic etiam faceremus solem et lunam et stellas descendere secundum apparentiam hic inferius*, etc. » (*Opus majus*, p. 357, édit. de Londres, 1733.)

réelles, accourt dans le lieu où elles apparaissent, elle ne trouve rien. Les miroirs et les choses sont en regard les uns des autres, hors de la vue du spectateur, et ils sont disposés de manière que les images se produisent à découvert dans l'espace et apparaissent dans l'air aux points où le rayon visuel se confond avec la direction de la normale; il arrive alors que le spectateur, en approchant du lieu où apparaît l'image, finit par la perdre de vue et qu'il s'imagine qu'une personne ou une chose était réellement apparue dans un endroit où il ne voit plus rien (1). »

Dans l'*Opus majus* (p. 298 et 300) se trouve un passage concernant la vitesse de translation de la lumière, dont nous donnerons la traduction, d'après M. Émile Charles.

« Tous les auteurs, y compris Aristote, prétendent que la propagation de la lumière est instantanée; la vérité est qu'elle s'effectue dans un temps très-court, mais appréciable. On prouve, par l'expérience, qu'un rayon perpendiculaire arrive plus vite qu'un rayon oblique. La lumière se propage plus vite que le son. Si l'on aperçoit de loin un homme frapper du bâton ou du marteau sur un corps sonore, les yeux sont affectés avant que l'oreille ait rien perçu. On voit l'éclair avant d'entendre le tonnerre, bien qu'en réalité le bruit précède la lumière dans le nuage. Mais il n'en est pas moins vrai que la marche de la lumière est mesurable. »

Ces observations sont certainement celles d'un homme attentif à examiner tous les faits, avec les circonstances au milieu desquelles ils se produisent.

Roger Bacon a-t-il connu le télescope? Roger Bacon a-t-il connu les lunettes d'approche? Nous n'hésiterons pas à répondre par l'affirmative à ces deux questions; mais l'histoire de la découverte du *télescope à réflexion* et de celle des *lunettes d'approche* est si obscure, si mal édifiée, prise d'un si mauvais côté dans tous les auteurs modernes, que nous ne pourrons avancer ici, à l'appui de notre opinion, que des pressentiments d'instinct, pour ainsi dire, plutôt que des preuves puisées dans des textes précis.

Rappelons d'abord que le *télescope à réflexion* consiste en un miroir concave, fait de métal poli, au foyer duquel vient se

(1) « *Possunt autem specula sic ordinari, ut appareant quot voluerimus et quæcumque in domo vel platia, et omnis aspiciens res illas videbit secundum veritatem; et cum curret ad loca visionis, nihil inveniet. Nam sic situabunt specula in occulto respectu rerum, ut loca imaginum sicut in aperto, et appareant in aere in conjonctione radiorum visualium cum cathetis, et ideo aspicientes currerent ad loca visionis, et æstimarent res ibi esse cum nihil fuerit*, etc. »

peindre l'image d'un astre ou d'un corps éloigné. Cette image étant formée au foyer du miroir concave, on l'amplifie en la regardant à travers une lunette grossissante ordinaire.

Roger Bacon a-t-il connu le *télescope à réflexion*, qui porte aujourd'hui le nom de *télescope de Gregory* ou de *Newton?* Voilà ce qu'il faut examiner.

Et d'abord, disons que les miroirs concaves étaient employés par les anciens, en guise de télescopes, pour l'examen des corps célestes.

Caylus (1) ne doute nullement que le télescope n'ait été connu dans l'antiquité.

L'appareil d'optique dont se servait Jules César, pour observer, des grèves de la Gaule, la disposition des lieux, les camps et les cités chez les Bretons, lorsqu'il se préparait à traverser la mer pour attaquer la Bretagne, n'était qu'une sorte de télescope à réflexion (*Sic enim Julius Cæsar, quando voluit Angliam expugnare, refertur maxima specula erexisse, ut a Gallicano littore dispositionem civitatum et castrorum Angliæ prævideret. Similiter, possent specula erigi in alto, contra civitates et exercitus*) (2). A la vérité, il n'est question, dans ce passage, que des miroirs concaves qui formaient les images. Mais pourquoi les astronomes, et Bacon surtout, n'auraient-ils pas regardé ces images formées au foyer du miroir, avec une lentille grossissante? C'était là tout le *télescope à réflexion*.

Cuvier (3) regarde comme certain que Roger Bacon fit usage d'un télescope à réflexion pour observer le ciel, lorsqu'il fut conduit à reconnaître l'inexactitude du calendrier Julien.

Les observations astronomiques et divers travaux exécutés chez les anciens supposent l'usage de sortes de lunettes qui n'avaient pas, sans doute, la même forme que les nôtres, et qui, assurément, étaient loin d'avoir atteint le degré de perfection où l'on est arrivé depuis, mais dont on devait néanmoins se servir avec quelque avantage.

Gerbert, au dixième siècle, employa, dit-on, un long tube pour observer, à Magdebourg, l'étoile polaire, et pour régler l'horloge qu'il venait de construire. On répondra que ce n'était

(1) *Histoire de l'astronomie ancienne.*
(2) *Opus majus*, p. 357.
(3) *Histoire des sciences naturelles*, t. I, p. 416.

qu'un simple tube dépourvu de verres. Mais les verres grossissants étaient connus dans l'antiquité. On a trouvé de nos jours, dans les fouilles de Ninive, un morceau de cristal de roche taillé, qui, selon le physicien anglais Brewster, n'a pu servir que de lentille grossissante. D'après Arago, il existe des ouvrages faits par la main des anciens, et qui, vu leurs dimensions, n'ont pu être effectués qu'avec le secours de verres grossissants; Chez les Grecs, Aristote, Hipparque, Ptolémée, etc., s'en sont servis, et il est déjà question de globes ou de verres grossissants dans une comédie d'Aristophane, contemporain de Socrate.

Le *Dictionnaire de la Crusca* fait remonter au treizième siècle l'invention des lunettes ordinaires. On y dit que l'auteur d'un livre écrit en 1305, frère Jordanus, rapporte que, depuis vingt ans, on pratique l'art utile de *polir les verres de lunettes*. D'un autre côté, un savant naturaliste et médecin du treizième siècle, Rédi, rapporte qu'il possède dans sa bibliothèque un autographe, établissant d'une manière irrécusable la connaissance et l'usage des lunettes; c'est une lettre d'un vieillard qui se plaint de ne *pouvoir plus lire ni écrire sans lunettes*. Il est enfin constaté, par des écrits qui datent de la fin du treizième siècle, que, dès ce temps-là, l'usage des lunettes était très-répandu (1).

Le *télescope à réflexion* se composant d'un miroir concave et d'une lunette qui permet d'amplifier l'image produite au foyer du miroir, il ne serait pas impossible, puisque l'un et l'autre de ces instruments étaient connus du temps de Roger Bacon, que ce dernier eût fait usage d'un télescope à réflexion.

Quand on s'obstine à chercher, dans les temps modernes, l'origine des lunettes et du télescope, on trouve cette question environnée d'une profonde obscurité et d'une incohérence sans égale. On a voulu, sur ce point, s'en rapporter à Descartes et à quelques autres hommes, doués à la vérité de grands talents, mais très-peu savants en histoire; et c'est ainsi que l'on est arrivé à attribuer l'invention du télescope, tantôt à un Hollandais, Jacques Métius, qui fabriquait des verres grossissants, mais qui était fort étranger à toute étude littéraire et scienti-

(1) Voir, sur cette question, un ouvrage intéressant de M. Rappin, la *Lunette d'approche*, 1 vol. in-18. Lausanne, 1861, p. 63. M. Rappin résume plusieurs découvertes historiques rapportées dans l'*Histoire de l'optique* de Wilde, publiée à Berlin en 1838.

fique; tantôt à un opticien de Middelbourg, nommé Zacharie Zans, ou plutôt à ses enfants qui, en jouant dans sa boutique avec des verres grossissants, les disposèrent de telle façon que le coq du clocher du village apparut aussitôt au bout de la lentille. Quel crédit peut-on accorder à de telles sornettes?

Il est évident pour nous que l'histoire du télescope est tout entière à faire.

Comme dans les grandes inventions il faut accorder quelque chose au génie, on a supposé que Galilée perfectionna le télescope inventé par Métius ou par les enfants de Zacharie Zans. Sans discuter à fond cette question, nous nous bornerons à faire observer qu'en matière d'optique, Roger Bacon en savait beaucoup plus que n'en surent depuis Descartes et Galilée, et que le télescope put fort bien dès lors être employé par lui quand il se livrait à ses études astronomiques dans sa tour solitaire d'Oxford.

Il est aisé de s'assurer, en lisant dans l'*Opus majus*, le traité de la perspective, de l'état avancé des connaissances que Bacon possédait en optique.

Dans le *Traité d'optique* de Bacon, publié séparément à Francfort, on trouve, sur les verres concaves, un chapitre qui rappelle le moyen qu'employa Archimède pour incendier la flotte romaine. Roger Bacon dit qu'il a fait polir des miroirs de ce genre, et il va jusqu'à évaluer la dépense qu'il y aurait à faire pour construire un appareil qui eût la même puissance que celui d'Archimède.

Dans le *Specula mathematica*, qui forme un fragment considérable de l'*Opus majus*, Bacon s'attache à prouver que les mathématiques doivent jouer un rôle important dans l'étude des sciences. C'est dans cet ouvrage, qu'après avoir montré la cause de l'imperfection du calendrier Julien, il en propose la réforme au pape Clément IV.

Par ses observations et ses calculs, Bacon n'était pas arrivé à une exactitude bien rigoureuse; mais à l'époque où il composait son *Opus minus*, il n'était guère en état d'observer le ciel. Il reconnut l'erreur du calendrier, et il savait comment il fallait s'y prendre pour la corriger; c'était beaucoup pour ce temps. On sait que cette erreur ne fut corrigée qu'environ 300 ans après lui, sous le pontificat de Grégoire XIII, au temps de Kepler.

On reproche à Roger Bacon d'avoir cru à la quadrature du cercle, c'est-à-dire d'avoir pensé qu'il existe, entre la circonférence et le diamètre, un rapport simple et commensurable. Mais dans le dernier siècle même, il s'est trouvé de grands géomètres qui y croyaient, ou du moins qui avaient des doutes sur ce point.

M. Émile Charles a retrouvé, dans un manuscrit d'Oxford, une grande partie de l'*Opus minus*, en très-mauvais état à la vérité, souvent même à demi effacée et remplie d'incorrections. L'*Opus minus* renfermait, selon M. Émile Charles, une sorte d'épître dédicatoire à Clément IV, un traité d'alchimie pratique, l'analyse de l'*Opus majus*, un traité sur les sept défauts de l'étude de la théologie, et un traité d'alchimie spéculative.

L'*Opus tertium*, l'œuvre la plus considérable de Bacon, est resté entièrement inédit. Il en existe une copie dans la bibliothèque de Douai, copie moins complète que celle du Musée britannique, selon M. Émile Charles. Dans cet ouvrage, Bacon déclare (chap. 2) que « les raisons qui l'ont conduit à composer l'*Opus minus*, pour compléter l'*Opus majus*, sont les mêmes que celles qui le portent à composer l'*Opus tertium*, pour l'intelligence et l'achèvement des deux autres. *Plusieurs parties nouvelles et d'un grand prix*, toutes remplies des beautés de la science, et qu'on ne trouverait, dit-il, nulle autre part (*Opus tertium*, cap. 1), y ont été ajoutées. »

On n'a pu retrouver encore que soixante-quinze chapitres de l'*Opus tertium*.

Qu'est devenu le reste de cet ouvrage? Peut-être renfermait-il ces traités spéciaux, théoriques et pratiques, de calcul, de géométrie, etc., surtout ces éléments d'Euclide et ces éléments d'histoire naturelle auxquels Roger Bacon renvoie souvent, notamment dans son traité *De Cœlestibus*. M. Émile Charles a découvert, dispersés dans les bibliothèques, divers fragments nouveaux de l'*Opus tertium*.

Bacon n'admettait pas légèrement les faits, et il n'était pas facilement persuadé par des raisonnements spécieux. Sans l'expérience on ne peut, dit-il, rien savoir à un degré suffisant en fait d'art et de science. Un argument sert à conclure, mais n'écarte pas le doute; il ne persuade pas au point que l'esprit

reste dans l'intime conviction de la vérité, à moins que l'expérience ne soit venue se joindre au raisonnement (1).

Les connaissances incomplètes que nous avons sur les travaux scientifiques des anciens font que nous exagérons souvent outre mesure les découvertes des modernes, et que les termes précis de comparaison nous manquent pour juger sainement des évolutions et des progrès de l'esprit humain. Il en résulte que nous prenons quelquefois un simple changement pour un progrès réel, imitant en cela un homme qui se persuaderait qu'une bibliothèque a pu s'accroître, par la raison que les mêmes livres y ont été distribués autrement sur les divers rayons.

C'est par un effet de l'idée exagérée que l'on se fait du génie de notre siècle, que M. Émile Charles, dans son livre sur Roger Bacon, écrit d'ailleurs avec talent, et rempli d'une consciencieuse érudition, a trop sévèrement jugé certaines parties des travaux scientifiques de Bacon. Il est des erreurs qui, au treizième siècle et dans la situation où se trouvait Bacon, étaient absolument inévitables. Nous regrettons que M. Emile Charles, après avoir apprécié avec tact et discernement la méthode et les doctrines philosophiques de Roger Bacon, ait écrit cette phrase :

« Quant à nous, malgré la grandeur apparente des prévisions de Bacon, nous n'y voyons que des chimères, indignes de la science et propres à l'égarer, une sorte de charlatanisme qui surfait la puissance de l'esprit humain (2). »

Et à quel propos cela est-il dit? Nous allons le voir.

L'*Epistola de secretis operibus artis et naturæ, ac de nullitate magiæ* est une des productions les plus curieuses et les plus importantes qui nous restent de Roger Bacon. C'est un petit traité divisé en trois chapitres, l'un sur la *mécanique*, un autre sur l'*optique*, le troisième sur la *physique et la chimie*.

Bacon pense que l'homme, en tirant parti de tous les moyens

(1) « *Sine experientiâ nihil sufficienter sciri potest... Argumentum concludit et facit nos concludere questionem, sed non certificat neque removet dubitationem, ut quiescat animus in intuitu veritatis, nisi eam inveniat eia experentiæ...* » (*Opus majus*, p. 115.) Il dit ailleurs : « C'est seulement en mathématiques qu'on démontre véritablement. » — « *Sola mathematica est vere demonstrativa.* » (*Liber demonstrationum.*)

(2) Page 301.

que lui présente la nature, peut indéfiniment agrandir, par son génie, le champ des possibilités scientifiques. Peut-on donner un sens plus raisonnable à *ce progrès indéfini* si préconisé de nos jours? On reproche à Roger Bacon d'avoir exagéré la puissance de l'homme. Comment l'a-t-il exagérée? Il ne s'agit, dans sa pensée, que de travailler sans cesse à mettre en œuvre, par l'étude de la nature et le perfectionnement de l'art, toutes les ressources que nous fournit cette nature même.

C'est ainsi que Roger Bacon est conduit à passer en revue une foule d'inventions qu'on revendique pour les temps modernes.

Dans le chapitre sur la *mécanique*, Roger Bacon parle de « voitures qui peuvent marcher, avec une incroyable vitesse, sans être tirées ni poussées par aucune force animale (1). »

Les savants missionnaires qui habitaient la Chine sous l'empereur Kang-Hi, et qui obtinrent plusieurs fois la permission de visiter la bibliothèque impériale de Pékin, parlent d'un livre chinois, publié dix ou douze siècles avant notre ère, dans lequel on assure qu'un homme, venu des contrées de l'Occident, proposa à l'empereur alors régnant plusieurs inventions curieuses, dont une, que l'empereur fit mettre à l'épreuve, consistait à faire marcher des chars avec une incroyable vitesse. On ne parle point de l'espèce de force motrice qui était appliquée. Mais il est facile d'admettre que les anciens peuples de l'Orient avaient connaissance de quelque moteur plus puissant que celui que représente la force d'un cheval.

Il ne faut pas oublier que Roger Bacon avait étudié les langues orientales, qu'il était doué d'un vrai génie, et que par conséquent il avait pu saisir, peut-être dans des livres arabes déjà très-rares de son temps, des découvertes et inventions très-anciennes, vestiges insaisissables pour les simples érudits, mais très-accessibles à un esprit de premier ordre. La plupart de ses grandes idées ont été sans doute empruntées à des ouvrages arabes qui appartenaient à l'une des périodes les plus brillantes de l'ancienne civilisation de l'Asie.

Il est certain que Roger Bacon n'avait pu inventer à lui seul toutes les merveilles dont il parle, parce qu'elles supposent les

(1) « *Currus etiam possent fieri, ut sine animale moveantur, cum impetu inestimabili.* »

efforts continus de l'esprit humain pendant plusieurs générations. Il ne s'attribue pas, d'ailleurs, l'honneur de les avoir découvertes. Il se borne à dire qu'il les connaît et qu'il connaît aussi les inventeurs.

Mais revenons au traité des *Œuvres secrètes de la nature et de l'art*.

« Il est possible, dit Bacon, de construire une machine pour naviguer dans l'atmosphère. Un homme, assis au milieu de cette machine, pourrait, en tournant un certain mécanisme, faire mouvoir des ailes construites avec art, frapper l'air et voler comme un oiseau.

« Il est possible de construire une machine au moyen de laquelle on pourrait, sans aucun danger, se promener au fond de la mer et dans le lit des fleuves (1). »

L'astronome Ethicus raconte que, sous Alexandre, on se servit d'une cloche à plongeur, pour observer le fond de la mer. Roger Bacon pouvait donc parler à bon droit d'une invention de ce genre.

« On peut construire, au-dessus des fleuves, des ponts qui ne soient soutenus, d'une rive à l'autre, ni par des colonnes ni par des piles, ni par aucune sorte d'appareil (2). »

Bacon désigne par là les ponts suspendus qui ont été en usage en Orient, en Chine surtout, avant que les frères Seguin les aient réinventés chez nous, vers 1825.

Cuvier pense que Roger Bacon a connu la vapeur appliquée comme force motrice sur terre et sur mer. Quelles pourraient être, en effet, se demande Cuvier, ces machines qui, selon Bacon, seraient propres à faire marcher les navires plus rapidement que ne le pourrait faire une cargaison de rameurs, un seul homme sur chaque navire étant nécessaire comme pilote pour le diriger? Nous ne croyons pas que cette force motrice connue par Bacon soit la vapeur. Mais quelle difficulté y a-t-il à reconnaître que Bacon, nous racontant ces merveilles, ne parle que

(1) « *Possunt etiam fieri instrumenta volandi, ut homo, sedens in medio instrumenti, revolvens aliquod ingenium, per quod alæ artificialiter compositæ aerem verberent, ad modum avis volaret... Possunt etiam fieri instrumenta ambulandi in mari et in fluviis ad fundum sine periculo corporali.* »

(2) « *Pontes ultra flumina sine columnâ vel aliquo sustentaculo.* »

Digitized by Google

de choses qu'il a trouvées décrites et expliquées dans d'anciens auteurs et surtout dans des auteurs arabes ou orientaux?

Roger Bacon signale encore une petite machine pouvant servir, soit à élever, soit à abaisser des poids énormes, presque infinis. Un homme, au moyen de cette petite machine, pourrait obtenir, dit Bacon, des résultats prodigieux. Il pourrait, à lui seul, tirer vers lui mille hommes à la fois, quelle que fût leur résistance.

Toutes ces choses, ajoute Bacon, ont été faites dans le temps passé et dans le temps présent, « *Hæc autem factæ sunt antiquitus et nostris temporibus.* »

Bacon parle aussi d'un appareil d'optique dont il décrit les effets surprenants, pour montrer à quel point la science et l'art peuvent se rapprocher de la magie, et produire des illusions étonnantes, merveilleuses. Cet appareil est une sorte de lanterne magique. Le Père Kircher, qui passe pour l'inventeur de la lanterne magique, pouvait en avoir pris l'idée dans le livre de Roger Bacon.

On peut, dit Roger Bacon, figurer des formes distinctes et brillantes, telles qu'une personne entrant dans une maison et qui croit y voir en réalité de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et tout ce que l'on veut. Mais dès que cette personne approche du lieu où ces figures apparaissent, elle n'aperçoit plus rien, l'illusion s'est évanouie (1).

Remarquons ici que Bacon ne se propose nullement de citer tous les faits scientifiques qu'il connaît. Son unique but, dans le Traité des *Secrets de la nature et de l'art*, est de prouver que les effets surprenants de la magie sont un résultat de l'union de la science avec l'art, et ne supposent rien de surnaturel.

Roger Bacon a été souvent présenté par des écrivains qui ne l'avaient pas lu comme ayant voulu s'attribuer l'invention de la poudre à canon. Or, voici ce qu'il dit de la poudre :

« Il est des substances dont la détonation frappe l'âme à tel point, surtout pendant la nuit, quand tout a été convenablement disposé pour cela et quand la détonation est subite, inattendue, que, ni les armées, ni les

(1) « *Possunt etiam sic figurari perspicua ut omnis homo ingrediens domum videret veraciter aurum et argentum et lapides pretiosos et quidquid homo vellet, quicumque festinaret ad visionis locum, nihil inveniret.* »

villes ne peuvent en soutenir les effets. Aucun éclat du tonnerre ne peut être comparé au bruit de ces détonations. Les longs éclairs qui sillonnent la nue sont incomparablement moindres, et, à leur vue, nous n'éprouvons pas la moindre terreur. *On croit que Gédéon* (vers le huitième siècle avant notre ère) *produisit des effets à peu près semblables dans le camp des Madianites, en employant cette même substance.* D'ailleurs, on répète l'expérience en petit dans tous les pays du monde où on emploie, dans les jeux, des pétards et des fusées, et l'on sait que, *renfermée dans un instrument* qui n'est pas plus gros que le pouce d'un homme, cette substance, qu'on appelle *salpêtre*, détonne avec un bruit horrible, imitant les éclairs et le bruit du tonnerre (1). »

On ne saurait prétendre que Roger Bacon se soit attribué l'invention de la poudre à canon, puisqu'il nous dit que Gédéon, huit siècles avant l'ère chrétienne, en fit usage pour faire sauter les remparts de Jéricho. L'histoire de la poudre à canon est aujourd'hui bien connue. Si l'on veut se reporter à la notice que nous avons consacrée à ce sujet, dans notre ouvrage *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes* (2), on verra que Roger Bacon n'a jamais songé à présenter comme lui appartenant l'idée de ces mélanges inflammables, qui servaient en Orient, depuis de longs siècles, comme arme offensive dans les combats.

L'opuscule qui nous occupe, *De secretis Operibus artis et naturæ*, a pour but de prouver : 1° que la magie, dont on se servait souvent pour étonner et pour tromper le peuple, s'appuyait sur les lois générales de la nature, et que les effets extraordinaires, merveilleux, obtenus par les magiciens, se produisaient, tantôt par des compositions chimiques, tantôt par diverses combinaisons empruntées à la physique, à la mécanique, à l'histoire naturelle, etc.; 2° que les philosophes latins étaient très-ignorants, quelquefois même absurdes, et qu'il fallait abandonner la philosophie des Latins pour la science,

(1) « *Quædam vero auditum perturbant in tantum, quod si subito et de nocte et artificio sufficienti fierent, nec posset civitas, nec exercitus sustinere. Nullus tonitrui fragor posset talibus comparari; quædam tantum terrorem visui incutiunt, quod coruscationes nubium longe minus et sine comparatione perturbant. Quibus operibus Gedeon in castris Madianitarum consimilia æstimatum fuisse operatus. Et experimentum hujus recupimus ex hoc ludicro pueriti, quod fit in multis mundi partibus, scilicet ut in instrumento facto ad quantitatem pollicis humani ex violentia illius salis, qui sal petræ vocatur, tam horribilis sonus nascitur in ruptura tam modicæ rei, scilicet modici pergamini*, etc. » (*Opus majus*, p. 174, édit. de Londres, 1733.)

(2) Tome III, 6e édition.

incomparablement plus savante, des Orientaux; 3° enfin, que si lui-même était accusé de magie, et si on voulait le faire condamner comme ayant des relations avec le diable, c'était uniquement parce qu'il avait étudié les lois de la création, qui sont des lois non pas diaboliques, mais, tout au contraire, divines.

Les jugements rendus contre Bacon et confirmés par la cour de Rome, ses détentions longues et rigoureuses, le cours qu'il faisait à Oxford, suspendu par Innocent IV, comme de nature à compromettre le salut des fidèles, avaient frappé l'imagination du peuple et suscité dans l'esprit des masses les idées les plus étranges. On l'accusait généralement de magie et de sorcellerie. Il répondit à cette accusation par son traité de la *Nullité de la magie (De Nullitate magiæ)*. Roger Bacon montre, dans ce livre, que le diable n'est pour rien dans ses travaux et expériences de physique et de chimie, et que si le peuple attribue à un pouvoir surnaturel la science qu'on lui reconnaît, cela tient uniquement à l'extrême ignorance du vulgaire. Mais le vulgaire alors, c'était tout le monde.

L'accusation de magie était d'ailleurs un excellent prétexte pour les ennemis de Bacon. Par ses opinions hardies, il blessait la puissance cléricale. Il blessait aussi les docteurs de son temps, en prouvant qu'ils n'entendaient bien aucune langue et ne possédaient aucune science. Enfin, en attaquant leur influence et leur autorité, il portait une atteinte réelle à leurs intérêts matériels. C'est par là que, dans tous les temps, les novateurs ont excité contre eux des haines implacables, et que les développements de la civilisation ont été souvent, sinon tout à fait arrêtés, du moins considérablement retardés.

Les idées grandes et fécondes abondent, on le voit, dans Roger Bacon, qui embrasse, dans le vaste plan de ses ouvrages, à peu près toutes les branches des connaissances humaines. Il est rare qu'il traite une partie quelconque sans y découvrir quelque nouveau point de vue, ou sans y introduire quelques nouvelles lumières. Il faudrait un volume pour rapporter et discuter tout ce qu'on rencontre de remarquable dans les parties de ses œuvres qui nous restent.

Le grand malheur pour Bacon, c'est d'avoir été jugé avec dédain par quelques hommes célèbres, qui avaient seulement

parcouru à la hâte et avec prévention quelques lambeaux de ses écrits, ou qui même n'en parlaient que par ouï-dire.

Voltaire, qui ne s'était pas donné la peine de les lire, trouve que les ouvrages de Bacon sont un tissu de chimères et d'absurdités. Il avoue pourtant qu'on rencontre dans ce fumier des parcelles d'or. Voltaire n'eût jamais porté un pareil jugement s'il eût seulement ouvert l'*Opus majus*. Malgré les erreurs nombreuses dans lesquelles Bacon est tombé, l'auteur du *Dictionnaire philosophique* eût certainement reconnu dans le malheureux moine d'Oxford un génie de premier ordre.

Nous ne pouvons donner qu'une idée très-sommaire des travaux de Bacon. Il a presque tout embrassé, et dans toutes les parties qu'il a traitées, il a laissé une empreinte originale. Il a écrit non-seulement sur les diverses parties des sciences naturelles et mathématiques, mais aussi sur la grammaire, sur la philosophie, sur la morale, sur la politique, sur la théologie, etc. Voici comment il entendait l'éternité du monde :

« Avant la génération, dit-il, il n'y a ni *temps* ni *mouvement*; il n'y a que des *substances* immobiles, permanentes, dont l'existence n'est pas mesurée par le temps. Le temps ne commence qu'avec la génération; avant lui, c'est l'*avum* qui dure, l'*avum* qui est l'éternité créée et qui suppose avant elle l'éternité incréée. En d'autres termes, avant les choses, il n'y a que leur possibilité qui est éternelle. »

Dans le traité de *la Morale*, on rencontre des réflexions comme celles-ci, dont nous prenons la traduction dans le livre de M. Émile Charles :

« La terre n'est rien auprès du ciel; la science seule donne déjà des ailes à l'âme, la prépare à la connaissance du monde céleste et la rend digne de s'associer à l'existence divine. C'est la science qui est la fin, la destinée suprême de la condition humaine; elle foule aux pieds le mal, s'élève dans les sphères supérieures, pénètre dans le sein mystérieux de la nature et erre au milieu des astres. Sénèque l'a dit. C'est un point que le théâtre de vos guerres, de vos voyages, de vos royautés; votre vie n'est que l'espace de quelques jours. Méprisons donc les biens du corps; imitons Cicéron qui, dans ses paradoxes, se vante de n'avoir jamais désiré ni honneurs ni richesses, etc. »

Roger Bacon s'est beaucoup occupé de la mécanique des corps célestes. De son temps, le système de Ptolémée était

déjà ébranlé. Mais on ne pouvait sans danger l'attaquer de front, parce qu'il s'était, jusqu'à un certain point, identifié avec la doctrine théologique. Bacon commence par exposer ce système astronomique avec une clarté et une netteté remarquables; et il insiste, non sans quelque malice, sur l'inextricable complication des excentriques et des épicycles. Il le fait pourtant avec réserve. Il avoue que, pour des raisons qu'il a précédemment exposées, l'astronomie, dès le principe, fut odieuse aux chrétiens, et que c'est à cause de cela que l'Église a toujours manqué d'astronomes capables (1).

Bacon n'admet pas toujours le système de Ptolémée. « Il vaut mieux, dit-il, croire à l'ordre dans la nature et repousser le témoignage de nos sens, qui nous trompent tant de fois, surtout dans l'appréciation des objets situés à de grandes distances (2). »

Alpetragius, cité par Bacon, avait déjà rejeté les excentriques et les épicycles de Ptolémée, et expliqué le mécanisme de l'univers par une théorie plus simple. Bacon se borne à rejeter le système de Ptolémée. De peur de se brouiller avec les théologiens, il ajoute que ce serait une chose grave que de détruire l'astronomie de ce savant.

Bacon croit que les étoiles brillent d'une lumière qui leur est propre; que la lumière de la lune est empruntée à celle du soleil; que la lueur blanche qui forme la *voie lactée* est produite par un amas de petites étoiles (3). Cette dernière observation prouve, selon nous, que le télescope avait été employé par lui pour observer le ciel.

Roger Bacon dit encore que les *étoiles filantes* sont de très-petits corps formés par des substances aériformes, qui s'enflamment dans l'atmosphère, et qui, à cause de leur distance et de l'extrême rapidité de leur mouvement, nous paraissent suivies d'une longue lumière (4).

(1) « *Etiam non invenit astronomos in Ecclesia sufficientes quia, a principio, fuit astronomia odiosa christianis, propter causas superius annotatas*, etc. » (*Opus majus*, p. 178.)

(2) « *Melius est salvare ordinem naturæ et contradicere sensus, qui multoties deficit et præcipuè in magna distantiâ.* »

(3) « *Galaxia vero uno modo est circulus in cœlo cœlestis, quæ lactea via vocatur, habens multas stellas congregatas, et hæc pars cœli*, etc. » (*Opus majus*, p. 318.)

(4) « *Accidit etiam, quod parva lux, sive corpus lucidum modicæ quantitatis, appareat aliquando magnæ extensionis in aliquibus propter sensibilem distantiam et motus celeritatem*

Il s'occupe beaucoup de la scintillation des étoiles. Les explications qu'on donne aujourd'hui de ce phénomène ne valent pas mieux que celles que l'on doit à Roger Bacon. Il connait parfaitement les réfractions astronomiques et les changements de direction qu'éprouvent les rayons lumineux en pénétrant dans notre atmosphère.

On trouve dans l'*Opus majus*, dans l'*Opus tertium* et dans le *Computus naturalium*, manuscrit que M. Émile Charles a vu dans le Musée britannique, les preuves les plus complètes que Bacon était parfaitement en mesure de réformer le calendrier, et que, si Clément IV l'eût voulu, cette réforme aurait été accomplie, au treizième siècle, sous son pontificat. M. Emile Charles entre, sur ce point, dans des détails curieux (1) que nous ne pouvons reproduire.

Si nous étions en possession de tous les ouvrages de Bacon sur les diverses parties des connaissances humaines, ou seulement si l'on se donnait la peine d'examiner avec une attention scrupuleuse ses traités et les fragments qui restent de ses œuvres, on y trouverait une plus grande somme qu'on ne pense de vérités constatées, d'idées grandes et justes, et de vues générales propres à faire découvrir, dans la nature, des analogies nouvelles, et, par là, à étendre les limites des sciences. On admettrait alors, sans la moindre difficulté, la proposition que nous avons émise au commencement de cette notice, à savoir que Roger Bacon fut la plus grande figure scientifique du moyen âge.

M. Émile Charles a cru pouvoir résumer comme il suit la chronologie des principales œuvres de Bacon, c'est-à-dire l'ordre de leur publication successive :

Avant 1263, les *Lettres*, réunies sous le titre : *De mirabili Potestate*, etc., dont les cinq dernières sont probablement apocryphes;

Les *Commentaires sur la physique et la métaphysique;*

Les traités *de Termino paschali et de temporibus a Christo*, peut-être un seul volume.

in stellis discurrentibus. Nam impressiones inflammatæ in aere ex vaporibus ignitis in similitudinem stellarum, etc. » (*Opus majus*, p. 320.)

(1) Pages 270 et suivantes.

En 1263, le *Computus naturalium*.

En 1267, l'*Opus majus*, divisé en sept parties : 1° Causes et erreurs; 2° Dignité de la philosophie; 3° Grammaire; 4° Généralités sur les mathématiques; 5° Perspective; 6° Science expérimentale; 7° Morale.

En 1267, l'*Opus minus*, divisé en six parties: 1° Introduction; 2° Alchimie pratique; 3° Explication de l'*Opus majus*; 4° Traité des sept défauts de la théologie; 5° Alchimie spéculative; 6° *De cœlestibus*.

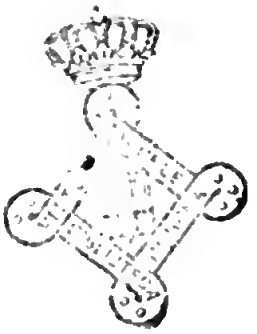
1267-1268, l'*Opus tertium*, composé de cinq parties : 1° Introduction; 2° Grammaire et logique; 3° Mathématiques, généralités et Traités particuliers; 4° Physique générale, Traités particuliers; 5° Métaphysique et morale.

1272, le *Compendium philosophiæ*, ou *Liber sex scientiarum*, comprenant : 1° Introduction et grammaire; 2° Logique; 3° Mathématiques; 4° Physique et optique; 5° Alchimie; 6° Sciences expérimentales.

1276, le traité *De retardantibus senectutis accidentibus*.

1292, le *Compendium studii theologiæ*, formé de six parties : 1° Causes et erreurs; 2° Logique et grammaire; 3° et 4° (on n'en trouve rien); 5° Optique et multiplication des images; 6° (il n'est fait qu'une fois mention de cette sixième partie).

Les mêmes traités ont été plusieurs fois remaniés, augmentés et reproduits dans des recueils qui portent différents titres.



Digitized by Google

VINCENT DE BEAUVAIS ET SAINT LOUIS A LA SAINTE-CHAPELLE

VINCENT DE BEAUVAIS

Vincent de Beauvais, le bibliothécaire de saint Louis, l'encyclopédiste du moyen âge, vécut à une époque qui fut doublement remarquable, et dans les annales de la nation française et dans l'histoire des développements de l'esprit humain. C'était vers la fin du douzième siècle, au temps des croisades. Ce grand mouvement européen fut le fait essentiel, fondamental, d'où jaillirent les premières étincelles de la civilisation moderne. C'est de la vive agitation produite par les croisades dans la plus grande partie de l'Europe, et particulièrement en France, qu'on vit sortir l'émancipation des serfs, l'affranchissement des communes, le développement de l'industrie et le progrès des arts. En Orient, les croisés, quoique grossiers et barbares, avaient été séduits par les nombreux vestiges de l'ancienne civilisation de ces contrées. Ils avaient admiré, dans les campagnes, des champs beaucoup mieux cultivés que ceux de leur pays; et dans les villes, des arts parvenus à un degré de développement et de perfection, alors tout à fait inconnu dans notre Europe occidentale. Parmi ceux qui avaient été assez heureux pour échapper aux désastres de ces guerres lointaines, plusieurs, en rentrant dans leur patrie, y répandirent une foule de notions et d'idées qu'ils avaient acquises pendant leur passage ou leur séjour en Orient. Bientôt, la liberté, principe essentiel de toute activité humaine, parvint à créer, dans les contrées que nous habitons, des moyens d'opulence et de luxe, entièrement oubliés depuis la chute

de l'empire romain. Déjà Louis VII avait fondé, à Paris, des écoles qui attiraient de nombreux étudiants des divers points de l'Europe. Sous Philippe Auguste, l'architecture, la peinture et tous les arts firent des progrès sensibles. Paris s'embellit; la construction de Notre-Dame fut continuée; l'Université reçut ses premiers statuts; partout enfin, pendant les douzième et treizième siècles, se montraient le mouvement, l'activité, l'effervescence des esprits.

Le treizième siècle fut, pour l'Europe, une période de fécondité intellectuelle. Ce fut le siècle de saint Louis, d'Albert le Grand, de Roger Bacon, de Thomas d'Aquin, de Dante, de Giotto, etc.; l'époque où Cologne vit s'élever son admirable cathédrale, et Paris, sa Sainte-Chapelle, où l'on vit mettre en pratique la *grande Charte* d'Angleterre et composer l'*Imitation de Jésus-Christ*.

En examinant, dans leurs principaux détails, les travaux de préparation accomplis pendant le douzième siècle, et les œuvres, vraiment gigantesques, qui en sont résultées dans le treizième, on s'étonne que cette époque n'ait pas été celle de la véritable renaissance des sciences, des lettres et des arts. Les sciences et les arts de l'antiquité grecque, développés en quelques points par les travaux de la civilisation arabe, avaient produit plusieurs hommes de premier ordre. On en vit même qui, tels que Roger Bacon, joignant en quelque sorte la science de l'avenir à celle du passé, se trouvèrent, sur diverses questions fondamentales, en avance de trois siècles. Que manqua-t-il donc au treizième siècle pour être l'époque d'une vraie *renaissance?* Il lui manqua deux choses fondamentales : premièrement, une langue, non simplement calquée sur les formes d'une civilisation ancienne, mais appropriée aux formes d'une civilisation nouvelle, et qui, exprimant des idées, des sentiments, des intérêts contemporains, pût être à la fois celle des savants et celle du peuple. Il lui manqua, en second lieu, un milieu social convenablement préparé par un système d'éducation publique, ayant réellement pour but le développement intellectuel des masses. La *liberté corporelle*, obtenue par l'affranchissement des communes et par l'émancipation des serfs, suffisait pour produire, du moins jusqu'à une certaine limite, dans l'ordre matériel, cette suite continue de perfectionnements

qu'on appelle *progrès*. Mais la *liberté de la pensée* n'eût pas été moins nécessaire dans l'ordre intellectuel et philosophique, pour que le génie des arts et celui des sciences pût prendre tout son essor. Cette liberté ne pouvait exister à une époque où, depuis les dernières classes du peuple jusqu'aux rangs les plus élevés, tous les esprits étaient livrés à la plus grossière superstition. On vient de voir ce qu'eut à souffrir Roger Bacon, pour avoir voulu se soustraire au joug imposé par l'inquisition des moines et l'intolérance des théologiens.

Voilà sans doute pourquoi la renaissance des sciences et des arts fut retardée, en Europe, de deux ou trois siècles.

Vincent de Beauvais naquit entre les années 1184 et 1194. L'époque de sa mort n'est pas mieux fixée que celle de sa naissance. On sait seulement qu'elle est postérieure à l'an 1260, puisqu'il composa, à l'occasion de la mort du fils de Louis IX, arrivée pendant cette année 1260, son *Épître consolatoire*, adressée au roi de France.

Malgré les patientes recherches d'Échard et Quétif (1), du père Touron (2), de Daunou (3), de l'abbé Bourgeat (4), la vie de Vincent de Beauvais est enveloppée d'obscurités et d'incertitudes qu'on ne pourra jamais sans doute dissiper.

Ces obscurités, ces incertitudes forment un singulier contraste avec la célébrité de l'homme qui fut le lecteur, le bibliothécaire, le conseiller intime de saint Louis, et de plus, l'auteur de l'un des ouvrages les plus considérables du treizième siècle. On ne s'explique pas l'extrême négligence avec laquelle ses contemporains ont écrit son histoire, car ils avaient pour lui la plus grande, la plus sincère admiration.

Le lieu de sa naissance n'est pas même aujourd'hui parfaitement hors de doute. Dans toutes les éditions de ses ouvrages, il prend le surnom de *Bellovacensis* ou *Belvacensis*, qui signifie *de Beauvais*. « Cela, dit Petitot (5) avait d'abord fait croire

(1) *De Scriptoribus ordinis Prædicatorum.*
(2) *Vies des Dominicains illustres.*
(3) *Continuation de l'Histoire littéraire de la France.*
(4) *Étude sur Vincent de Beauvais, théologien, philosophe, encyclopédiste.* In-8°, Paris, 1856.
(5) *Biographie universelle* de Michaud.

qu'il était de Beauvais. Mais cette opinion, reçue sans examen, se trouve infirmée par le témoignage de saint Antonin, qui le nomme *Burgundus.* »

Saint Antonin donne à notre auteur le surnom de *Gallicus*, de *Bellovacensis* et de *Burgundus;* ce qui prouve seulement, comme le remarque l'abbé Bourgeat, que Beauvais, capitale de la Picardie, dans la *Gaule*, se trouvait alors sous la domination des ducs de Bourgogne (1). Mais saint Antonin n'écrivait que vers 1440, et il est, selon Daunou, le plus ancien auteur qui ait donné à Vincent le surnom de *Bourguignon* et de *Gaulois*, tandis que Vincent lui-même n'a jamais pris, dans ses ouvrages, que celui de *Bellovacensis.*

De toutes les suppositions auxquelles ces différentes qualifications ont donné lieu, celle qui fait naître à Beauvais le savant qui va nous occuper est probablement la seule exacte.

On trouve dans les *Antiquités du Beauvaisis*, par Louvet, ce passage important, à propos du couvent des Jacobins de Beauvais :

« Ce couvent est en outre anobli du corps du bienheureux père Vincent de Beauvais, enfant sorti du pays de Beauvais, qui a été transporté des cloîtres par révélation divine et mis dans le chœur de l'église dudit couvent, vis-à-vis et proche du grand autel. »

Selon Louvet et Tremblay, Vincent serait né à Boran-sur-Oise, non loin de Beauvais.

On ne sait, avec certitude, ni quelle était sa famille, ni en quel lieu, ni comment il passa son enfance, ni l'âge où, sachant déjà lire et écrire, il commença ses études classiques. Nous présumons, sans être toutefois à même d'en donner la preuve, que sa famille appartenait à la classe des artisans; — qu'il fut envoyé de très-bonne heure, par ses parents, dans quelqu'une de ces écoles qui, à cette époque, étaient ouvertes aux enfants du peuple, dans la plupart des maisons religieuses, — et que là, bien que très-jeune encore, il se fit déjà remarquer par ses heureuses dispositions naturelles.

Toute l'éducation de Vincent, depuis le jour où il aborda les

(1) *Étude sur Vincent de Beauvais*, p. 17.

études classiques jusqu'au moment où commença son noviciat, se fit dans des écoles ecclésiastiques. Ce fut très-probablement à Beauvais, dans le couvent de l'ordre des Frères prêcheurs dominicains, qu'il donna les premières preuves de son aptitude pour la littérature et pour les sciences.

Le développement de ses facultés fut brillant et rapide. Il apprit d'abord le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe. On voit, par la quantité prodigieuse d'extraits qu'il fit des ouvrages écrits en ces quatre langues, qu'il dut se livrer de bonne heure à d'immenses lectures en différentes langues.

Il étudia avec la même ardeur la philosophie, qui embrassait alors les principes généraux de toutes les sciences, et la théologie, qui comprenait, outre les principes de la morale, une sorte de dynamique des forces de la nature, souvent désignées par des noms empruntés à des croyances religieuses. On peut s'en faire une idée d'après Thomas d'Aquin, lequel, dans sa *physique*, s'étend beaucoup sur la *théorie des forces*, comme s'il voulait par là préparer d'avance une explication rationnelle de certaines parties de sa *Somme théologique*.

De tous les ordres religieux de ce temps, celui des Dominicains était, comme nous l'avons dit plus d'une fois, le plus savant et le plus éclairé. Des jeunes gens qui appartenaient à des familles illustres, et qui, de très-bonne heure, avaient conçu le dessein de renoncer au monde, pour consacrer leur vie à l'étude, à la méditation et à des exercices de piété, entraient dans cet ordre, de préférence à tout autre. C'est ce qui arriva pour Albert le Grand et Thomas d'Aquin, ces deux dominicains célèbres, contemporains de Vincent, mais beaucoup plus jeunes que lui.

Comme les chefs de l'ordre des Dominicains disputaient à l'Université de Paris la supériorité de l'enseignement, ils ne regrettaient ni soins ni dépenses pour former d'excellents élèves, dans les nombreux couvents qu'ils avaient en Europe. Ils distinguaient avec une admirable justesse, dans les jeunes religieux, leurs élèves, les diverses aptitudes et le genre de talent propres à chacun, et ils en tiraient le meilleur parti, dans l'intérêt de leur ordre, par le soin qu'ils avaient d'assigner à chacun, dans la distribution des travaux et des fonctions, un rôle conforme à ses lumières et à ses talents naturels.

C'est ainsi que Vincent de Beauvais fut distingué par les supérieurs de son ordre, et destiné par eux à l'enseignement et à la culture des sciences.

On s'est demandé quel était un religieux, du nom de Vincent, qui, après avoir été sous-prieur des dominicains, dans le couvent de Beauvais, devint, en 1236 ou 1246, *visiteur* et *préposé de l'ordre* (*cognitor et præfectus*). Quétif et Jacques Échard pensent que ce Vincent était non celui dont nous écrivons la biographie, mais son frère, probablement son aîné. Daunou (1), qui partage ce sentiment, ajoute : « Il est peu vraisemblable qu'un homme, voué à de longues et profondes études, eût jamais voulu accepter des fonctions claustrales. »

D'ailleurs Vincent lui-même, lorsqu'il lui arrive dans ses ouvrages de dire quelques mots de sa personne, ne se représente que comme un simple religieux, soumis comme tous ses frères à ses supérieurs. Il fut chargé par le légat Odon, ou Eudes, d'opérer, conjointement avec l'archiduc Guarin, quelques réformes dans l'hospice de Beauvais, et en 1246, ces deux commissaires soumirent les frères et les sœurs qui desservaient cet hospice à un règlement que Salauhac et Guidon ont fait connaître. Mais, en cela, Vincent demeurait simple moine de l'ordre, sans aucune supériorité hiérarchique.

Dans une courte notice sur *Vincent de Beauvais*, lue au Comité d'archéologie, M. Dupont-Withe, frère du savant économiste de ce nom, et qui résidait à Beauvais, rapporte un passage de ce règlement, qu'il a pu consulter dans le couvent des jacobins.

« Le règlement qu'il fit, dit M. Dupont-Withe, existe encore. Au milieu de dispositions pleines de prudence et de sagesse, nous en avons remarqué une où l'âme pieuse et tendre de Vincent de Beauvais semble s'être reflétée tout entière. L'article XXX est ainsi conçu :

« *Item* ; auparavant qu'aucun malade soit reçu en ladite maison, on aura le soin de le faire confesser de ses péchez et luy faire administrer le saint-sacrement de l'autel, si besoin est. Et puis après, sera mené au lict où doresnavant sera traité *comme seigneur de la maison* ; il sera chaque jour charitablement soigné avant que les frères ne mangent, et luy sera donné, selon le pouvoir d'icelle maison, ce qu'il désirera : pourveu qu'il se puisse trouver et ne luy soit contraire, jusques à ce qu'il soit refait et se porte bien. Et afin que celuy qui sera reguairy ne vienne à récidiver en se reti-

(1) *Histoire littéraire de la France.*

rant trop tost, il luy sera loisible d'y demeurer encore sept jours après, pendant lesquels il sera nourry et sustenté. Or, les malades ne doivent jamais estre sans gardes (1). »

L'ordre des Dominicains n'avait été fondé qu'en 1215. Cet ordre eut à Paris, trois ans après, une maison *professe* (de *professus*, qui fait des vœux), laquelle prit, du quartier où elle était située, le nom de *Saint-Jacques*. De là le nom de *jacobins* donné aux dominicains, nom qui, plusieurs siècles après, pendant notre première révolution, prit une acception fort différente à tous égards.

Du Boulay croit que Vincent fit une partie de ses études dans le couvent Saint-Jacques de Paris, et Daunou regarde comme probable que déjà, avant 1220, il s'y trouvait au nombre des religieux.

On n'était pas encore préparé, dans ce couvent dominicain, à faire un de ces cours brillants qui attirât, comme le fit vingt-cinq après, à Paris, celui d'Albert le Grand, des multitudes d'étudiants autour de la chaire du professeur. Rien ne fait présumer que Vincent ait jamais été chargé d'un cours public, soit dans le couvent Saint-Jacques, soit dans aucun autre. Vincent n'avait pas le titre de docteur, bien que, par son érudition immense et ses rares talents, il fût incontestablement supérieur à tous les docteurs de ce siècle, à l'exception cependant de Roger Bacon, d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. Il fallait, pour obtenir ce grade, avoir professé pendant trois ans, et il ne professa point. Le couvent Saint-Jacques ne donnait pas, d'ailleurs, le privilége de faire des cours publics et de conférer des grades, à l'époque où Vincent s'y trouvait.

On peut admettre, avec Du Boulay (2), que Vincent, après avoir fait dans le couvent de Saint-Jacques un séjour de quelques années, passa dans celui de Beauvais. Les supérieurs de l'ordre avaient trouvé sans doute que, malgré sa grande érudition, il ne possédait pas à un degré suffisant cette élocution claire, facile, animée, qui est nécessaire pour captiver l'attention d'un nombreux auditoire, et sans laquelle on n'obtient,

(1) Brochure in-18 de 14 pages. Beauvais, p. 5r.
(2) *Histoire universelle*. Paris, t. III, p. 713.

comme orateur ou comme professeur, que de médiocres succès. Les supérieurs des dominicains s'appliquaient à ne mettre en évidence, dans leurs chaires, que des hommes capables de soutenir ou d'accroître la réputation de leur ordre. Des savants qui n'ont jamais été mêlés au grand mouvement de la société, et dont l'esprit s'est beaucoup plus exercé dans l'étude des livres que dans le commerce des hommes, peuvent être de bons écrivains. Mais les formes régulières du langage écrit n'étant pas les mêmes que celles du langage improvisé, il est rare qu'elles produisent des effets semblables sur un auditoire. Il suffit d'avoir un peu fréquenté, à Paris et dans la province, les Facultés des lettres et des sciences, pour savoir que les professeurs qui, par la clarté, la facilité et l'élégante correction du langage, attirent habituellement autour d'eux un nombreux auditoire, sont d'assez rares exceptions. Ce n'est point le savoir qui leur manque, mais la faculté de bien dire.

Voilà sans doute pourquoi Vincent de Beauvais ne fit jamais de cours publics, et ne fut point choisi comme professeur de prédication, par les supérieurs de son ordre.

Vincent se trouvait dans le couvent de Beauvais lorsque le roi Louis IX, qui le connaissait de réputation, le fit appeler auprès de lui, et le nomma son *lecteur*.

Louis IX avait, à Royaumont, une résidence qu'il affectionnait. Il y avait fondé, en 1228, une abbaye pour des religieux de l'ordre de Cîteaux.

C'est dans cette abbaye que le dominicain Vincent alla remplir sa fonction de *lecteur*.

« Il ne faut pas se figurer, dit l'abbé Bourgeat (1), que Vincent de Beauvais ait été *professeur*, ou *instituteur*, ou *précepteur* des enfants de France. C'est à peine si nous pouvons admettre qu'il fut *inspecteur* de leurs études, selon l'expression plus réservée de Fleury. »

C'est avec raison que l'abbé Bourgeat, se fondant sur un passage pris dans le prologue d'un écrit de Vincent, intitulé *Traité de la consolation*, soutient que les fonctions du célèbre dominicain, à la cour de saint Louis, ne consistaient qu'à lire,

(1) *Étude sur Vincent de Beauvais*, p. 18.

à expliquer, à commenter ses propres écrits, et probablement aussi ceux de quelques auteurs anciens; à faire des instructions religieuses d'après divers passages de l'Écriture sainte; à résoudre des questions qui lui étaient posées et à faire l'acquisition, pour la bibliothèque du roi, de tous les livres qu'il jugeait utiles. C'est ce qui résulte, entre autres passages, du fragment suivant de son *Speculum majus* (1).

Vincent dit à Louis IX :

« Ce qui m'inspire la confiance et la hardiesse d'écrire à Votre Majesté, c'est l'extrême bonté avec laquelle elle a daigné, dans le rang sublime où elle est élevée, me rapprocher si souvent d'elle, lorsque, pour remplir ma fonction de *lecteur*, j'habitais, sous votre bon plaisir, le monastère du Mont-Royal, et que, pénétré d'un profond respect pour le maître de l'univers, vous écoutiez avec humilité les discours que Dieu daignait faire passer par ma bouche; vous leur donniez toute votre attention avec une extrême bonté, aussi bien qu'à tous les écrits que vous regardiez comme venant de moi; et, en outre, par les secours que vous m'accordiez de temps en temps, vous fournissiez libéralement à toutes les dépenses que la continuation et l'achèvement de mes travaux rendaient nécessaires (2). »

Il résulte de ce passage que, pendant son séjour à Royaumont, Vincent compulsait les auteurs, faisait des extraits, rassemblait des matériaux et travaillait à son grand ouvrage encyclopédique.

Il y avait déjà beaucoup de livres dans la bibliothèque de saint Louis. Pendant son expédition en Orient, le roi en avait acheté un certain nombre, qui, ajoutés à ceux dont se composait son ancienne bibliothèque, en avaient augmenté l'importance. A mesure que les recherches savantes entreprises par Vincent de Beauvais faisaient songer à des ouvrages essentiels qui manquaient encore à la bibliothèque, l'ordre de les envoyer était aussitôt expédié dans les pays où ils pouvaient se trouver. Vincent les achetait à tout prix et les payait avec l'argent du roi.

(1) Strasbourg, 1473. 10 vol. in-folio.

(2) « *Regiæ majestati vestræ scribendi fiduciam et ausum mihi præbet sublimitatis vestræ dignatio, quâ plerumque, cum juxta beneplacitum vestrum in monasterio Regalis Montis, ad exercendum lectoris officium, habitarem, ex ore meo divinum eloquium humiliter, cum Dei reverentia suscepistis, nec non et de scriptis nostris, prout mihi vestra benignitas retulit, cum diligentiâ perlegistis : insuper etium in sumptibus ad eadem scripta conficienda liberaliter interdùm mihi subsidia præbuistis.* »

Digitized by Google

La bibliothèque du palais de Louis IX s'enrichit ainsi d'une foule de livres précieux, les uns traduits, les autres originaux, dont plusieurs, comme le pense l'abbé Bourgeat, ont dû passer dans notre *Bibliothèque royale*, aujourd'hui *impériale*.

A ce soin qui incombait à Vincent de Beauvais de choisir, d'acheter, et tout naturellement de classer les livres du palais, on devine qu'il était le vrai bibliothécaire du roi, bien qu'il n'ait jamais pris ce titre, pour des raisons que nous ignorons.

Il n'a jamais pris non plus le titre de précepteur, ni celui d'instituteur des enfants de France. Cependant son *Traité de l'éducation et de l'instruction des enfants de la famille royale*, dédié à la reine Marguerite, femme de saint Louis, prouve qu'il avait pris quelque part à l'éducation des enfants du roi, sans doute comme surveillant de leurs études.

Telle est l'opinion de Fleury dans son *Histoire ecclésiastique*. Cependant les discours, les exhortations pieuses, les extraits scientifiques ou littéraires qu'il lisait aux enfants de saint Louis, en sa qualité de *lecteur* en titre, avaient incontestablement pour objet leur éducation et leur instruction. Le *précepteur*, le *professeur* ou l'*inspecteur des études*, auquel les règles de son ordre ne permettaient peut-être pas de prendre officiellement ces titres, se déguisait peut-être sous celui de *lecteur*, de même que le *conseiller intime* du roi et de la famille royale se cachait sous les humbles qualifications de *domesticus*, de *familiaris* (homme de la maison), que Vincent s'est données lui-même.

Dans la préface de son *Traité de l'éducation et de l'instruction*, il nous apprend que « cet ouvrage n'est qu'une partie détachée d'un autre plus étendu, dans lequel il traite généralement de tout ce qui regarde le prince, la cour du roi, sa famille, l'administration des affaires publiques et le gouvernement de tout l'empire, non-seulement d'après les maximes des saintes Écritures et des docteurs catholiques, mais encore d'après celles des philosophes et des poëtes (1). »

Le *Speculum doctrinale* paraît être, quant au sens et au texte, le grand ouvrage d'où Vincent avait détaché le *Traité de l'éducation et de l'instruction*. Ce traité lui avait été

(1) Bourgeat, *Étude sur Vincent de Beauvais*, p. 19.

Digitized by Google

demandé par la reine. Dès qu'il l'eut achevé, elle le fit présenter à cette princesse par un abbé qui faisait partie du personnel des précepteurs, instituteurs et professeurs (1) des enfants de Louis IX.

Il paraît que, d'abord, la principale occupation de Vincent de Beauvais, à la cour de France, avait été de faire des extraits et des abrégés des anciens auteurs, pour l'instruction des princes, des conseillers et de l'entourage du roi. Mais après l'avoir vu à l'œuvre, Louis IX, la reine, leur fils Philippe, Thiébaud, roi de Navarre et comte de Champagne, et d'autres grands personnages, l'engagèrent à composer lui-même des livres.

Il imagina un plan dont le cadre, s'agrandissant peu à peu, à mesure que s'accroissait la quantité des matériaux déjà réunis, finit par prendre les énormes dimensions de son célèbre recueil, le *Speculum majus*.

Vincent fut aidé dans l'exécution de ce travail immense Il trouva des collaborateurs à la cour, dans le monastère de Royaumont, dans son couvent de Beauvais, et probablement ailleurs. « La quantité de matériaux qu'il parvint à recueillir fut si considérable, dit un de ses biographes, que, s'il n'en eût supprimé la moitié, il eût pu laisser vingt in-folio immenses, au lieu de neuf ou dix. »

Mais ce n'est pas tout que d'entasser autour de soi des montagnes de documents et de matériaux. Pour être à même de les employer avec profit, il faut encore les comparer, les classer, les coordonner, les transcrire. Dans ce nouveau travail, trop vaste pour un seul homme, il fut aidé par ses amis et ses frères du couvent, sans compter les secrétaires et copistes que Louis IX entretenait auprès de lui.

Vincent de Beauvais, travaillant à son œuvre encyclopédique le *Speculum majus*, et de plus, ayant à remplir des fonctions diverses, devait être assurément l'un des hommes les plus occupés de la cour de saint Louis. La tâche qu'il s'imposait étant trop longue pour que la durée du jour pût y suffire, il y consacrait habituellement une grande partie de la nuit. Mais il était doué d'une si heureuse constitution, que ce travail,

(1) *Didascali magistri.*

Digitized by Google

qui eût excédé les forces de beaucoup d'autres, n'épuisait point les siennes.

Le *Speculum majus*, selon l'abbé Bourgeat, occupa Vincent toute sa vie. En voulant l'abréger, il le recomposa.

Vincent était déjà à la cour du roi, lorsqu'il commença à rassembler les matériaux de ce grand ouvrage, ce qui fait supposer qu'il était jeune encore, lorsque saint Louis l'appela auprès de lui.

Une tradition, aujourd'hui répudiée, veut que Vincent ait été évêque de Beauvais. Selon Dannou (1), cette tradition, qui remontait au quinzième siècle, fut abandonnée dans le cours du dix-huitième. Jamais, en effet, Vincent ne s'est attribué la dignité épiscopale. Lorsqu'il parle de ses titres personnels, c'est toujours dans des termes qui ne permettent pas de supposer qu'il ait été jamais investi d'une dignité pareille. Il ne se donne que pour un simple frère prêcheur, pour un *lecteur*. Il déclare formellement qu'il a toujours vécu, étudié, travaillé sous les ordres du supérieur général des dominicains.

Les contemporains de Vincent et ceux qui vécurent peu de temps après lui, tels que Henri de Gand, Tolomée de Lucques, Bernard Guidon et autres, n'ont pas plus parlé de son prétendu épiscopat qu'il n'en parle lui-même. Il est possible que l'évêché de Beauvais lui ait été offert. La profonde estime dont il jouissait à la cour rend cette hypothèse probable; mais il est certain qu'il refusa cette dignité. On ne trouve, en effet, nulle trace de son acceptation ni dans la *Gallia christiana*, ni dans le *Catalogue dominicain des évêques qui ont appartenu à l'ordre des Frères prêcheurs*. Les savants religieux de cet ordre, qui s'étaient pris de passion pour l'étude des sciences, n'avaient d'autre ambition que celle de consacrer leur vie à méditer, à se recueillir dans le silence et la retraite.

Vincent de Beauvais, n'acceptant à la cour de Louis IX que l'humble titre de *lecteur*, se trouvait, par cela même, à l'abri de toutes les importunités auxquelles sont presque toujours exposées les personnes élevées aux dignités et aux honneurs. Des occupations purement littéraires et scientifiques pouvaient seules correspondre à ce titre. Par la nature même de la

(1) *Histoire littéraire de la France.*

Digitized by Google

fonction qu'il avait à remplir, il était journellement appelé auprès de la famille royale, et même, sans doute assez souvent, dans le cabinet du roi.

« Qui pourrait calculer, dit l'abbé Bourgeat, l'influence que Vincent de Beauvais, avec sa vaste érudition et son éloquence persuasive, par ses rapports intimes avec saint Louis, sa famille et la noblesse, a dû exercer sur les destinées de la France et de toute l'Europe ? Les établissements de saint Louis, ses lois, ses ordonnances, ses actes civils, politiques, administratifs, dont la sagesse est admirée de tous et n'est contestée par personne, ne durent-ils pas se ressentir de l'intimité de ce roi avec l'homme le plus savant de son époque, qui alliait l'humilité et la sainteté du moine avec une haute intelligence sur toutes choses (1) ! »

Que de ministres qui, participant ostensiblement à l'exercice du pouvoir, ont acquis une certaine renommée, et dont l'influence pourtant n'a jamais été ni aussi réelle ni aussi grande, sur les destinées de leur pays, que le fut celle de ce moine qui affectait, comme on l'a vu précédemment, de ne prendre que les qualités si humbles de *domesticus* et de *familiaris!*

On aime à se représenter le modeste dominicain s'entretenant avec saint Louis, à la Sainte-Chapelle, d'objets de religion ou d'études. On aime à se le figurer recevant dans cet admirable et coquet monument du moyen âge les hommes de science qui ont illustré ces temps. Tantôt il fait les honneurs de la bibliothèque du savant monarque à ses jeunes frères dans l'ordre de Saint-Dominique, Albert le Grand et Thomas d'Aquin, ou à Roger Bacon, son illustre et malheureux contemporain. Puis c'est François d'Assise, c'est saint Pierre Nolasque, Dominique de Gusman, Antoine de Padoue, Guillaume de Chartres, ou Beaumanoir, son compatriote, lequel siégeait avec les baillis dans le conseil royal, qui viennent le visiter dans sa studieuse retraite. C'est dans la bibliothèque de la Sainte-Chapelle que le moine Rubruquis présentait à saint Louis un arc tartare, rapporté d'Orient, que deux hommes ne pouvaient tendre, ainsi que deux flèches d'argent percées de trous, qui sifflaient en fendant les airs. Prédécesseur de Marco Polo, ce moine racontait à saint Louis ses prodigieux voyages en Chine et en Tartarie. C'est à la Sainte-Chapelle que Humbert de Romans

(1) *Étude sur Vincent de Beauvais*, p. 22-23.

faisait entendre son *Pange lingua*. Brunetto de Florence s'y rencontrait avec Robert de Sorbon, et plus tard, l'immortel Dante Alighieri venait y chercher, dans son exil, les consolations de l'étude.

La vie de Vincent de Beauvais ne présente donc aucun incident capable d'exciter l'intérêt ou la curiosité du lecteur. Sauf quelques particularités relatives à son séjour à Royaumont, sa vie a différé très-peu de celle des autres moines de son temps. Le *lecteur* de saint Louis paraît n'avoir jamais fait d'autres voyages que ceux de Beauvais à Paris, et de Beauvais à Royaumont. Sa vie fut, pour ainsi dire, tout intellectuelle et morale. Son histoire, c'est l'histoire de ses travaux.

Il était continuellement occupé, disent le bénédictin Trithème (1) et le savant jésuite Possevin, ses premiers biographes, à lire, à écrire, à enseigner. Son esprit était ingénieux, subtil; son langage toujours correct et bien composé. Nul homme ne s'appliqua avec tant de persévérance à l'étude des sciences et des lettres.

Ni les travaux, ni les austérités, ni les veilles assidues ne le fatiguaient jamais. Sa piété sincère, ses vertus irréprochables, sa vie édifiante, les aimables qualités de son caractère et sa vaste capacité intellectuelle le firent regarder, de son temps, comme un grand homme. Bien qu'il n'eût pas, à beaucoup près, le génie de son contemporain Roger Bacon, on peut dire qu'il fut, sous tous les rapports, infiniment supérieur aux docteurs universitaires du treizième siècle.

L'époque de la mort de Vincent est un peu mieux établie que celle de sa naissance. On avait cru, d'après une épitaphe découverte à Valenciennes, pouvoir la fixer à l'année 1264; mais l'authenticité de cette épitaphe a été contestée par des critiques judicieux. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il vivait encore en 1260, époque où saint Louis perdit son fils aîné. Il vivait encore, puisque l'*Épître consolatoire* qu'il adresse à Louis IX a pour objet d'adoucir le chagrin que causait au roi cette perte cruelle.

(1) Trithème ou Tritheim est un célèbre historien et théologien, né à Tritenheim, dans l'électorat de Trèves, et qui, en 1462, fut abbé du couvent bénédictin de Sparheim. Il a composé une *Encyclopédie* qui fut presque aussi célèbre au moyen âge que le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais.

Un écrivain espagnol, Louis de Valladolid, qui écrivait en 1413, dit que *Vincent de Beauvais, « de sainte mémoire, célèbre par ses vertus et par sa science, mourut en* 1264, *dix ans avant la mort de saint Thomas d'Aquin, et plus de seize ans avant le bienheureux Albert. »*

Vincent, quelques années avant sa mort, avait quitté l'abbaye de Royaumont pour rentrer dans le couvent des dominicains de Beauvais. Il mourut dans le couvent des dominicains; et ce fut dans l'église de ce couvent qu'on déposa sa dépouille mortelle.

Vincent de Beauvais a dû son immense renommée à son œuvre encyclopédique, le *Speculum majus*, c'est-à-dire le *grand miroir*, la *grande contemplation ou représentation de l'univers*, l'*image du monde*, le *grand spectacle de l'univers*, œuvre gigantesque par ses proportions, et dans laquelle sont fondus divers ouvrages qu'il avait antérieurement composés.

Le *Speculum majus* est sans doute, comme on l'a dit, une compilation, mais une compilation qui, par la méthode, par la recherche et l'étude préalable des matières, par le nombre prodigieux de textes latins, grecs, hébreux, arabes, qu'il a fallu traduire, classer, coordonner, lier entre eux, s'élève bien au-dessus de tout ce que comporte l'érudition proprement dite, quand elle ne se trouve jointe qu'à des talents ordinaires.

Ceux qui ont qualifié Vincent de *plagiaire* ne s'étaient pas, apparemment, donné la peine de jeter les yeux sur le *Speculum majus;* car ils y auraient lu que son dessein, comme il le déclare lui-même, est de faire un livre entièrement composé d'extraits des meilleurs auteurs. Son intention, à cet égard, est d'autant plus évidente, qu'il ne fait aucune description, il n'invoque aucune idée, aucune théorie; en un mot, il ne présente aucun texte sans en indiquer la source, sans citer l'auteur auquel le passage est emprunté.

Des écrivains modernes ont mis en doute que Vincent se fût proposé de faire une véritable *encyclopédie*, par la raison, disent-ils, que *le mot n'était pas même inventé* (1).

(1) *Biographie universelle* de Michaud, et *Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, articles *Vincent de Beauvais*.

Digitized by Google

Qu'importe que le mot fût ou non inventé? D'ailleurs, on se trompe sur ce point. Le mot français *encyclopédie* correspondait à celui de ἐγκυκλος, qui signifie : *qui embrasse tout*. Vitruve voulant désigner le cercle entier des études, l'éducation complète, toute l'instruction, emploie l'expression *Encyclios disciplinos*. On a fait le mot *encyclopédie* en ajoutant au mot grec ἐγκυκλος une dernière syllabe, *pode*, tirée du grec, ποῦς, ποδός, mesure, Vincent connaissait assurément le mot ἐγκυκλος. De ce qu'il n'a pas pris ce nom pour le titre de son recueil, il n'en résulte pas qu'il n'ait point composé une *encyclopédie*, et que le *Speculum majus* ne soit pas, comme nous le disons, l'encyclopédie du moyen âge.

Dans le plan de l'auteur, le *Speculum majus* devait embrasser quatre parties principales : 1° le *Speculum naturale*, ou l'histoire naturelle ; 2° le *Speculum morale*, ou les sciences morales ; 3° le *Speculum doctrinale*, les sciences et arts ; 4° le *Speculum historicum*, l'histoire politique.

La mort ne lui laissa pas le temps de composer le *Speculum morale*. Celui que Montelle, en 1473, dans l'édition de Strasbourg, et les bénédictins de Douai, en 1624, ont ajouté au *Speculum majus*, n'est pas de Vincent de Beauvais, comme l'a prouvé Daunou (1), et comme l'avait déjà établi, d'une manière incontestable, le père Jacques Echard (2).

Le *Speculum morale* qui a été ajouté à l'œuvre de Vincent n'est qu'un extrait de la *Somme de saint Thomas d'Aquin* et de plusieurs ouvrages théologiques du temps (3). Comme il existe entre le *Speculum morale* et la *Summa* une ressemblance frappante, on avait cru d'abord que Thomas d'Aquin avait copié Vincent de Beauvais, mort dix ans avant lui. On a reconnu, au contraire, que c'est la *Summa* qui a servi à faire le *Speculum morale*.

« Il est permis de conjecturer, dit Petitot, dans la *Biographie universelle*, que c'est un disciple ou un confrère de Vincent, qui a composé le *Speculum morale* sur le plan du savant dominicain de Beauvais et d'après les plus savantes productions théologiques de son siècle. »

(1) *Histoire littéraire de la France.*
(2) *S. Thomæ Summa suo auctori vindicata.*
(3) Petitot, *Biographie universelle de Michaud.*

Digitized by Google

Ainsi l'œuvre encyclopédique laissée par Vincent ne comprend que le *Speculum naturale*, le *Speculum doctrinale* et le *Speculum historicum*.

Cette vaste composition scientifique est une preuve incontestable des vastes connaissances intellectuelles que le moyen âge posséda, à partir du treizième siècle. Il n'est guère possible d'en donner, en quelques pages, une idée complète.

Le *Speculum naturale* est un immense traité d'histoire naturelle où se trouvent, pour ainsi dire, condensées toutes les connaissances de l'antiquité, dans les différentes parties, et sur les divers ordres de faits et d'idées que cette science embrasse. Le plan de ce livre est calqué sur l'ordre de la création. Il traite de Dieu, de la Trinité, des anges et de leur hiérarchie, de l'œuvre des six jours, ou six âges du monde.

C'est en suivant l'ordre de la création, établi par la Genèse, que Vincent de Beauvais aborde successivement toutes les sciences physiques et naturelles : théologie, anthropologie, astronomie, météorologie, géognosie, minéralogie, botanique, agriculture, zoologie, physiologie, etc. Il puise largement, pour la théologie, dans les Pères de l'Église. Pour les sciences physiques et naturelles, il met à contribution tous les naturalistes grecs, latins et arabes, dont il a pu se procurer les ouvrages.

Si, en parcourant le *Speculum majus*, on voulait compter les citations variées qu'il renferme, on trouverait que le nombre en est vraiment prodigieux, et l'on ne pourrait se persuader qu'il ait jamais existé un homme capable d'embrasser, à lui seul, une si vaste érudition. Aussi Vincent de Beauvais nous apprend-il lui-même que plusieurs religieux de son ordre furent longtemps occupés à faire pour lui, des extraits des divers auteurs, dont un de ses biographes, Daunou, a donné une longue liste, et il ne les a peut-être pas tous comptés. Les faits, les détails, les idées, que renferment seulement les citations d'Aristote, de Théophraste, de Pline, de Sénèque, de Ptolémée, de Strabon et d'Avicenne, sont innombrables.

Comme dans l'œuvre du premier jour, Dieu, selon la Genèse, sépara la *lumière des ténèbres*, Vincent traite d'abord des atomes, du chaos, de la lumière, des couleurs, le tout à peu près comme le fait Aristote, commenté par les Arabes. Dans

l'œuvre du second jour vient la création du firmament. Vincent y consacre entièrement le troisième livre du *Speculum naturale*, et il y revient encore au sujet de la création des astres et des *grands luminaires* du ciel, dans l'œuvre du quatrième jour. Il traite alors, d'après l'*Almageste* de Ptolémé, des divisions du temps, des constellations, du soleil, de la lune et des autres planètes connues des anciens.

En astronomie, en physique et dans toutes les autres parties des sciences naturelles, l'encyclopédiste du moyen âge reproduit les erreurs de l'antiquité, auxquelles il ajoute quelquefois les erreurs de son temps. Il parle des étoiles filantes, de l'arc-en-ciel, du tonnerre, des éclairs, des vents, de la pluie, de la neige, etc.

La création de la terre et des eaux fut l'œuvre du troisième jour. Vincent entre à ce sujet, dans une foule de détails hydrographiques. Il décrit les mers, il parle du flux et du reflux de l'Océan, des fleuves, des rivières, des puits, des sources, des fontaines, des eaux thermales et de leurs propriétés, etc. Il parle encore des zones terrestres, des montagnes, des vallées, des îles, etc.

Il est ainsi conduit à traiter de la minéralogie et de la botanique. Il parle non-seulement des diverses pierres et des sept métaux des anciens, mais encore d'une foule d'autres substances non métalliques, connues dans l'antiquité, telles que le soufre, l'alun, l'arsenic, le sel ammoniac, etc.

Vincent consacre six livres à la botanique. Il traite de cette science, principalement d'après les notions qu'il emprunte à Théophraste, Pline, Dioscoride et aux Arabes.

Arrivant ensuite à la zoologie, il décrit plus de cent cinquante espèces d'oiseaux les plus connus, plus de cent cinquante espèces de poissons, plus de cent cinquante espèces d'animaux (*pecora, jumenta, armenta*), c'est-à-dire troupeaux de menu bétail, bêtes de sommes et troupeaux de gros bétail ; près de cent animaux sauvages (*bestiæ feræ*), cent cinquante espèces environ de serpents, de reptiles, d'insectes ou d'animaux inférieurs.

Il consacre deux livres entiers, l'un à l'anatomie générale, l'autre à la physiologie des mammifères. Il puise, dans le *Traité des animaux* d'Aristote, ses idées générales en ce qui touche l'anatomie et la physiologie des animaux. Il arrive enfin à

l'homme qu'il envisage au triple point de vue physique, moral et intellectuel. Il consacre à l'homme sept livres du *Speculum naturale*, sans compter ce qui se rapporte à ce même sujet dans le *Speculum historicum*.

Nous n'essayerons pas de donner une analyse de tout cela. Du reste, comparé à la science actuelle, ce que l'on trouve dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais est fort incomplet, et tout parsemé d'erreurs. On rencontre néanmoins çà et là, dans plusieurs livres du *Speculum naturale*, surtout à partir du vingt-troisième, des vues très-curieuses, qui, sans doute, rappellent celles des anciens sur la nature de l'homme, mais qui, sous la plume de l'encyclopédiste du moyen âge, semblent avoir pris une empreinte de la théologie chrétienne. Voici, par exemple, un passage tiré du vingt-troisième livre, qui reproduit les idées des anciens sur la triple organisation de l'homme :

« Un triple esprit, ou principe d'organisation et de vitalité, existe dans l'homme et caractérise la supériorité de sa nature : l'esprit appelé *animal* est celui qui anime, qui sent, qui pense; il réside dans le cerveau; l'esprit appelé *vital*, c'est-à-dire qui entretient la vie, est dans le cœur; l'esprit appelé *naturel*, principe nécessaire à l'accomplissement des fonctions organiques est dans le foie... Le cerveau, le cœur et le foie sont justement regardés comme les parties primitives ou radicales, ou comme l'origine de l'être animé... L'influence de la lumière du ciel étoilé dispose les corps qui doivent devenir des plantes à recevoir le principe de la vie végétale; l'influence du ciel aqueux prépare les corps doués de sensibilité à s'animer de la vie des sens ; l'influence de la lumière la plus noble et la plus pure, car c'est la lumière qui vient de l'empyrée, prépare le corps humain à la plus noble vie, c'est-à-dire à celle de l'âme raisonnable (1). »

Dans le *Speculum doctrinale*, ou *Miroir scientifique*, Vincent traite spécialement des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la médecine, des arts industriels et mécaniques, de la logique, de la dialectique, de la rhétorique, de la jurisprudence, des tribunaux, etc., et, en général, des rapports de la

(1) « *Spiritus autem qui est in naturâ corporis superioris, triplex est : est enim quidam qui dicitur animalis, et hic est in cerebro; quidam vitalis, et hic est in corde; quidam naturalis, et hic est in hepate... Et dicuntur fontes principalia et radicalia membra, scilicet, cerebrum, cor et hepar... Influentia lucis cœli siderei disponit corpora vegetabilium ad susceptionem vitæ vegetabilis; influentia lucis cœli aquæi disponit corpora sensibilium ad susceptionem vitæ sensibilis; influentia vero lucis nobilissimæ, nempè cœli empyrei, disponit corpus humanum ad susceptionem vitæ nobilissimæ, quæ est anima rationalis.* »

Digitized by Google

science et de la philosophie avec l'éducation, les mœurs, les instincts, les vertus, le perfectionnement de l'homme, etc.

L'alchimie étant une science très-ancienne, Vincent de Beauvais n'a pu se dispenser d'en dire quelque chose. Mais nous ne voyons nulle part, nous ne croyons pas, qu'il s'en soit occupé d'une manière spéciale, et pour ainsi dire pratique.

Quelques auteurs cependant le supposent, et même prétendent pouvoir assigner le lieu où se trouvait son laboratoire d'alchimiste. Selon M. Pouchet (1), c'était près du parvis de la Sainte-Chapelle que Vincent se livrait à des recherches hermétiques, qui le firent soupçonner par le vulgaire du crime de sorcellerie.

M. Begin (2), dans l'ouvrage sur le *Moyen Age et la Renaissance*, s'exprime ainsi :

« La piété tendre de la reine Blanche, la haute raison du roi protégeaient Vincent contre les criailleries du bas clergé ; mais ni le roi ni la reine ne pouvaient empêcher les Parisiens curieux de venir la nuit, le long de la grève, se pencher attentifs sur le fleuve, et voir s'ils n'apercevraient pas le démon familier que Vincent consultait sous les voûtes du sombre palais. »

Aucun document n'appuie ces assertions, qui nous paraissent de pure fantaisie.

Le *Speculum historicum* est une immense compilation historique, qui ne suppose ni moins de recherches, ni moins de travail qu'il n'en avait fallu pour faire le *Speculum naturale* et le *Speculum doctrinale*, mais qui est beaucoup plus défectueux que les précédentes, moins par la faute de l'auteur que par la nature et l'insuffisance des matériaux que les anciens étaient à même de lui fournir.

« L'art d'écrire l'histoire, dit Petitot, était alors totalement inconnu. La chronologie, science aride et indispensable, dont jamais les calculs n'avaient exercé l'imagination brillante des Grecs et le génie impérieux des Romains, ne prêtait aucun secours à l'histoire, et les nuages qui couvrent encore les annales du peuple juif, l'origine des monarchies asiatiques et les expéditions semi-fabuleuses de la Grèce, avant Lycurgue, étaient alors d'épaisses ténèbres. La géographie de l'Orient était incertaine et remplie de lacunes, malgré les croisades. Enfin, les lumières nom-

(1) *Histoire des sciences naturelles au moyen âge*. In-8°. Paris, 1843.
(2) *Le moyen âge et la renaissance*, grand in-8° avec figures : *Alchimie*.

Digitized by Google

breuses jetées sur les faits par les médailles, les inscriptions et les monuments étaient nulles alors, etc... (1). »

M. Littré a dit :

« Vincent do Beauvais n'a pas su user de tous ses avantages. Il a trop puisé à l'antiquité et pas assez à sa propre époque. Il est une foule de perfectionnements, quelques-uns très-importants, que la Vie, pour me servir du langage de Pline, avait reçu dès lors. Dans ce temps, la boussole était connue et commençait à guider les marins ; le sucre était introduit dans l'Occident et remplaçait le miel, qui, seul, était à la disposition de l'antiquité. La cire, si rare et si chère du temps de Pline, abondait, et déjà quelques essais indiquaient la transformation du feu grégeois en poudre à canon (2). »

Vincent de Beauvais n'a point négligé de signaler, dans son œuvre, les grandes découvertes. Il les fait connaître en leur lieu. Seulement il ne pouvait citer comme une découverte de son temps la poudre à canon, qui était en usage chez les Orientaux, sous le nom de *feu grégeois*, bien longtemps avant les croisades, ni le sucre, qui, du temps de Pline, était déjà employé à Rome, dans les préparations pharmaceutiques. Quant à la boussole, dont Roger Bacon a fait mention, elle était connue en Chine, de temps immémorial. En Italie, elle fut connue au douzième siècle, mais au treizième siècle, on n'avait pas encore commencé à s'en servir pour se diriger sur les mers. Le silence de Vincent de Beauvais, sur cet appareil de navigation, s'explique donc sans peine.

Vincent de Beauvais ouvrit, au moyen âge, la carrière des grandes études. Il se proposait non d'observer par lui-même la nature sous ses aspects infiniment variés et de décrire les résultats de ses propres observations, mais seulement de reproduire, d'après des textes authentiques, les connaissances scientifiques de l'antiquité. En effet, il ne s'est guère écarté des anciens. Il ne se flattait pas sans doute de n'avoir rien oublié des inventions et des découvertes des anciens peuples, dans cet énorme amas de notes et d'extraits, que de nombreux collabo-

(1) *Biographie universelle* de Michaud.

(2) *Notice sur Pline*, par M. Littré, placée en tête de la traduction de l'*Histoire naturelle de Pline* (Collection des auteurs latins publiée par M. D. Nisard). Paris, 1845; gr. in 8°, t. I, p. XVI.

Digitized by Google

rateurs se chargeaient de recueillir pour lui, dans les livres grecs et arabes, tantôt d'après des versions latines, tantôt d'après des textes non encore traduits. Mais quel mérite n'a-t-il pas fallu pour oser, entreprendre ce travail encyclopédique, tout imparfait qu'il dût être! Pour contribuer, pendant le moyen âge, au développement continu de l'esprit humain, il importait de faire connaître les travaux des anciens et de marquer, dans chaque partie des connaissances humaines, les points précis où ils s'étaient arrêtés. Telle fut la tâche que s'imposa et que sut mener à bien l'encyclopédiste de Royaumont. Quant aux erreurs et aux préjugés qu'il nous a transmis, en même temps que les vérités et les notions utiles, comment aurait-il pu lui-même les distinguer sans avoir recours à l'expérience et à l'observation? Cette tâche fut accomplie, bientôt après, par Roger Bacon. Quant à Vincent de Beauvais, il s'était proposé, non de corriger les erreurs des anciens et celles de ses contemporains, mais de nous faire connaître l'état où se trouvaient chez eux les connaissances positives.

Nous conseillons à nos lecteurs de parcourir les énormes in-folio du *Speculum majus*, d'abord pour y apprendre quel fut l'état des connaissances humaines dans l'antiquité et au moyen âge, ensuite pour apprécier toute l'étendue des services que le *lecteur de saint Louis* a rendus aux générations qui l'ont suivi.

Digitized by Google

Digitized by Google

ARNAULD DE VILLENEUVE

d'après le portrait de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Digitized by Google

ARNAULD DE VILLENEUVE

ARNAULD DE VILLENEUVE

Arnauld de Villeneuve (*Arnaldus Villanovanus*, ou *de Villanova*), naquit en 1245, selon Astruc, le savant historien de la Faculté de médecine de Montpellier. Dans les écrits du moyen âge, on le désigne quelquefois sous les noms d'*Arnaldus, Provincialis, Catalanus* et de *Bachuone*.

Ce nom de *Bachuone*, que lui donnent Haller, Gmelin, Sprengel et M. Hœfer, pourrait faire présumer qu'il était d'origine italienne. Mais le nom de *Villeneuve (Villanova)* semble indiquer qu'il était né dans une ville de ce nom, en Espagne ou en Italie. Il existe en Espagne (dans la Catalogne) et en France (dans la Provence et le Languedoc) un assez grand nombre de villages, ou hameaux, portant le nom de *Villeneuve*. Plusieurs de ces bourgades revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour à Arnauld.

La question est parfaitement résolue en faveur de la France. Mais l'inexactitude commence quand il s'agit de savoir si c'est le Languedoc ou la Provence qui donnèrent le jour au savant médecin-chimiste.

M. Octave Teissier, receveur municipal à Toulon, s'est efforcé d'établir, dans une notice biographique publiée en 1858, sous ce titre : *les Hommes illustres du Var*, qu'Arnaud de Villeneuve était né dans le village de Villeneuve-Loubet, près de Vence, en Provence, aujourd'hui département du Var. M. Teissier s'appuie sur deux notices historiques publiées, l'une

Digitized by Google

à Lyon, en 1620, par Symphorien Champier; l'autre à Aix, en 1719, par Joseph de Haitze.

Dans un long passage de cette dernière notice, devenue très-rare et que M. Octave Teissier cite textuellement, on lit le passage suivant :

« Qui peut mieux savoir, dit Joseph de Haitze, de quel pays était Arnaud qu'Arnaud lui-même? Il se dit né sujet de Robert, roi de Naples et comte de Provence. Dans la dédicace qu'il fait à ce prince de son livre sur la *Conservation de la jeunesse*, il dit : *Qui ex innata fidelitatis devotione pro salute semper oro.* Puisque ni la Catalogne, ni le Languedoc n'avaient jamais appartenu à Robert, et que Robert était comte de Provence, il est clair que, pour être son sujet, Arnaud devait être *Provençal*, C'est aussi la qualification que lui donne Villani, un de ses contemporains, dans le *chapitre III du neuvième livre de l'Histoire universelle.* La même qualification lui est donnée par saint Antonin, archevêque de Florence, qui vivait dans le même siècle, et aussi par Tiraqueau, dans son traité de *la Noblesse.* C'est en se fondant sur cette opinion que la Mothe le Vayer, dans le seizième siècle, osa avancer qu'Arnaud était la tige de l'illustre maison de Villeneuve de Provence et que les grands biens de cette famille étaient le *fruit des remèdes chimiques* dont Arnaud s'était heureusement servi. Mais, ajoute Haitze, l'histoire de Provence fait mention de l'existence des seigneurs de Villeneuve à une époque antérieure de deux siècles à celle où vivait Arnaud; et vers le milieu du treizième, Romée de Villeneuve, seigneur de Villeneuve et de Vence, était ministre du dernier Bérenger, comte de Provence. Ainsi les grands biens de cette maison n'ont pu venir du célèbre médecin qui n'en laissa point. Ils sont venus des inféodations de diverses terres (1). »

Si cette famille eût été réellement celle d'Arnauld de Villeneuve, il faudrait admettre qu'elle était ruinée avant la fin du treizième siècle, puisque Arnaud dit, dans la préface de son traité *De Vinis* : « *La pauvreté fut la compagne de mes jeunes années.* » Or, d'après de Haitze, il était venu au monde un peu avant le milieu du treizième siècle.

« Si la Mothe le Vayer, ajoute M. Octave Teissier, n'avait su positivement qu'Arnaud était né à Villeneuve-de-Vence, il n'eût pu confondre sa famille avec celle du marquis de Villeneuve de Vence (2). »

A cette opinion de M. Octave Teissier, qui place à Villeneuve-Loubet (Var) le lieu de naissance d'Arnauld de Ville-

(1) Cité par Teissier, p. 8-11.
(2) Page 12.

Digitized by Google

neuve, on peut opposer celle d'Astruc, le savant et célèbre annaliste de la Faculté de Montpellier, qui écrivait au siècle dernier.

Astruc fait remarquer (1) que le village de Villeneuve (situé près de Frontignan, à deux lieues de Montpellier) se trouvait, au treizième siècle, non en Languedoc, mais en Provence; que, par conséquent, l'épithète de *provençal*, que l'on accorde souvent à Arnauld, n'ébranle point l'opinion de ceux qui font naître Arnaud dans le village voisin de Montpellier.

La même idée a été soutenue par Roméo Pouzin, professeur de chimie à l'École de pharmacie de Montpellier, dans une courte notice biographique, insérée, avec la seule initiale P. dans les *Éphémérides de Montpellier* (2).

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à discuter ce point, qui peut flatter l'amour-propre d'une bourgade, mais qui n'intéresse en rien la gloire du savant dont nous écrivons l'histoire.

Arnauld de Villeneuve étudia, à Aix, les humanités et les langues savantes. L'hébreu, le grec, le latin, lui devinrent familiers. Des voyages en Espagne durent l'initier à la connaissance de la langue arabe, indispensable alors à ceux qui voulaient étudier la médecine.

Astruc prétend qu'Arnauld fit à Montpellier ses études médicales. Il fixe même à l'année 1270 l'époque de ses études. Il ajoute qu'Arnauld était alors âgé de vingt-cinq ans.

Il confirme ce fait en citant une bulle du pape Clément V, réglant le mode d'obtention des grades dans la Faculté de Montpellier, d'après des documents qui avaient été fournis à Clément V par Jean d'Alais et Arnauld de Villeneuve, « *qui diù olim rexerant in studio pessulano* », ainsi qu'un manuscrit conservé à Cambridge, intitulé *Liber de regimine vitæ humanæ, editus e perito viro, magistro Arnoldo de Villanova, in præclaro studio Montispessulani.*

Bientôt après, Arnauld de Villeneuve exerça la médecine à Villeneuve et dans les villages environnants.

Il vécut, pendant deux ans, du produit de sa clientèle. Mais

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier.* In-4°. Paris, 1767, p. 152.

(2) Année 1826, t. II, p. 1.

sentant plus que jamais, au bout de ce temps, combien son instruction était insuffisante, il revint à l'école de Montpelllier, pour y étudier la physique et la philosophie. Comme nous ne voyons point qu'il eût alors, pour vivre, d'autres ressources que son travail, nous supposons qu'à Montpellier, il donnait des leçons; et qu'en outre, il pratiquait la médecine, quand l'occasion s'en présentait.

Après avoir complété ses études, il vint à Paris, non pour y étudier la médecine, qu'on n'y enseignait pas encore, mais pour se perfectionner dans les connaissances générales, car l'enseignement se faisait, à Paris, plus en grand que dans les provinces.

C'était alors la grande époque du moyen âge. C'était le temps où parmi les innombrables auditeurs d'Albert le Grand, on remarquait Roger Bacon, Thomas d'Aquin, et plusieurs autres savants distingués, accourus des diverses parties de l'Europe, pour entendre la parole de l'illustre dominicain.

A Paris, Arnauld de Villeneuve étudia donc la philosophie et la théologie.

La philosophie d'Albert le Grand, calquée sur celle d'Aristote, embrassait une grande partie des connaissances humaines. Parmi les ouvrages d'Aristote, celui que Buffon et Cuvier ont le plus admiré, l'*Histoire des animaux*, était propre à faire naître, dans les esprits de ce temps, des idées justes sur les lois générales de la nature et sur l'importance d'une bonne méthode dans tous les genres d'étude. Obligé de travailler, pour subvenir à ses besoins, Arnauld se trouva ainsi dans la nécessité de joindre à ses études théoriques l'art d'appliquer ses connaissances à la pratique, soit en donnant des leçons, soit en exerçant l'art de guérir. C'est ainsi que se forment, souvent à leur insu, les hommes supérieurs.

Après avoir passé plus de dix ans à Paris, Arnauld revint à Montpellier.

En ce temps-là l'École de médecine de Montpellier commençait à briller d'un éclat réel. Quelques professeurs célèbres attiraient dans cette ville savante un grand concours d'étudiants. Arnauld, très-exact à suivre les cours, et ne négligeant aucune occasion de se produire, ne tarda pas, sans doute, à être remarqué des professeurs. En peu d'années, il acquit une

Digitized by Google

sérieuse réputation ; son aptitude à professer fut reconnue, et il obtint une chaire dans cette école.

« L'époque la plus glorieuse de notre école de médecine du moyen âge, dit M. Germain, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, est, on ne saurait le méconnaître, celle où professait Arnaud de Villeneuve, le premier de nos médecins peut-être qui n'ait pas copié servilement les Arabes et les Grecs, et le premier chirurgien chrétien vraiment original. C'est de lui que Raymond Lulle a dit : *Meritò fons scientiæ vocari debet, quià in omnibus scientiis præ cæteris hominibus floruit. (C'est avec raison qu'on doit appeler Arnauld source de la science, parce que dans toutes les sciences il a été supérieur à tous les hommes)* (1). »

Le docteur Bayle, dans l'*Encyclopédie de la médecine* (2), dit aussi qu'Arnauld de Villeneuve fut le premier médecin de Montpellier qui osa s'affranchir de la routine, et n'être pas, dans ses ouvrages, un compilateur servile des Arabes et des Grecs du Bas-Empire.

Astruc nous apprend que, de son temps, il existait à Montpellier, dans la rue du Cannau, en face du couvent des Capucins, une maison qui, selon la tradition, aurait appartenu à Arnauld de Villeneuve, ou aurait été habitée par lui. On voyait sur la porte deux bas-reliefs représentant, l'un un lion rugissant, l'autre un dragon qui se mordait la queue, emblèmes du grand œuvre (3). Cette maison fut détruite en 1755.

Ainsi la fortune avait souri au jeune professeur. Mais ces avantages ne purent le retenir longtemps dans une ville où il n'avait plus rien à apprendre.

Un de ses plus ardents désirs était de connaître à fond la doctrine des Arabes. Pour être mieux à même de l'étudier, il quitta Montpellier, et se mit en route pour l'Espagne, précédé de la réputation qu'il avait acquise dans la pratique et dans l'enseignement de l'art de guérir.

En Espagne, il trouva tous les secours dont il avait besoin pour étudier la langue arabe, et il l'apprit en peu de temps.

Il faisait à Barcelone, en 1286, un cours de chimie médicale, lorsque Pierre III, roi d'Aragon, étant tombé dangereusement

(1) *Histoire de la commune de Montpellier*. Montpellier, in-4°, 1860.
(2) N° 131.
(3) *Mémoires*, etc., p. 153.

Digitized by Google

malade, le fit appeler auprès de lui, à Villefranche, en Catalogne. Arnauld s'y rendit ; mais on l'avait appelé trop tard. Il épuisa toutes les ressources de son art sans pouvoir sauver le prince.

La mort de Pierre III, à laquelle tout le monde s'attendait, ne porta aucune atteinte à la réputation du médecin de Montpellier. Cet insuccès lui causa pourtant un chagrin très-vif, et le détermina à quitter l'Espagne, malgré toutes les offres brillantes qui lui étaient faites pour le retenir à la cour.

On ne sait sur quelle autorité a pu se fonder Sprengel pour dire qu'Arnauld, à l'époque où il faisait à Barcelone un cours de chimie médicale, fut excommunié par l'archevêque de Tarragone, et qu'il ne revint en France que pour éviter les conséquences de cette excommunication. Si Arnauld de Villeneuve eut quelques démêlés avec les théologiens de l'Espagne, ce ne put être qu'après la mort de Pierre III. Malgré l'affirmation de l'auteur de l'article *Arnauld de Villeneuve*, dans la *Biographie générale* de Firmin Didot, nous ne croyons point qu'Arnauld ait jamais encouru, en Espagne, les censures de l'Église. Les persécutions qu'il eut à essuyer de la part des théologiens n'arrivèrent que beaucoup plus tard, c'est-à-dire lorsqu'il eut publié à Paris ses œuvres scientifiques.

Après la mort du roi d'Aragon, Arnauld de Villeneuve se rendit en Italie, où il était attendu.

A Rome, il fit publiquement, a-t-on dit, des expériences sur la transmutation du mercure en or.

Arnauld de Villeneuve, comme tous ses contemporains, a certainement cru à l'alchimie, c'est-à-dire à la possibilité de la transmutation des métaux. Mais que, poussé par un instinct cupide il ait cherché à faire de l'or pour s'enrichir, c'est ce que nous ne saurions admettre. S'il eût été avide de richesses, il eût pu facilement en acquérir par l'exercice de son art. Professeur et médecin célèbre, il serait facilement arrivé à la fortune, sans perdre son temps en de stériles recherches. Comme Albert le Grand et Roger Bacon, Arnauld était dominé par l'unique passion de l'étude; et il ne dut se livrer à des expériences chimiques sur le grand œuvre que pour examiner, à titre de savant, les résultats qu'on disait, d'une voix unanime, avoir été obtenus par les heureux possesseurs du secret de la

science hermétique. Nous avons rapporté, dans la vie d'Albert le Grand, et dans celle de Roger Bacon, les contes absurdes auxquels donnèrent lieu les études physico-chimiques de ces grands hommes. La même chose est arrivée pour Arnauld de Villeneuve et pour Raymond Lulle. On a mis sur leur compte beaucoup de vaines idées auxquelles ils ne songèrent jamais. Quand on écrit l'histoire des savants du moyen âge, il faut se rappeler que l'on a mis beaucoup de folies et d'erreurs sous les auspices de noms célèbres. Des charlatans publièrent sous le nom d'Albert le Grand plusieurs ouvrages auxquels ce professeur illustre n'avait eu aucune part. Il en fut de même d'Arnauld de Villeneuve et de Raymond Lulle. Il ne faut donc accepter que sous bénéfice d'inventaire tout ce que l'on a dit de ce dernier, comme alchimiste.

De Rome, où nous l'avons laissé, Arnauld revint à Paris. Il y professa avec beaucoup d'éclat, la médecine et la botanique. On ne dit pas si sa parole était entraînante comme celle d'Albert; il faut pourtant supposer qu'il était doué d'un certain talent d'exposition, puisque de toutes parts on accourait pour l'entendre.

Mais les doctrines qu'il afficha ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention et la haine du clergé.

« Entre autres opinions hardies et par conséquent dangereuses pour cette époque, il osa soutenir, dit Dezeiméris, que les œuvres de charité et de pratique de la médecine sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de la messe; qu'il n'y avait de damnés que ceux qui donnent de mauvais exemples; que les bulles des papes sont des ouvrages d'homme. Il s'éleva contre l'établissement d'ordres religieux (1). »

Ainsi Arnauld de Villeneuve plaçait la morale au-dessus des pratiques religieuses.

L'astrologie était alors fort à la mode. Il eut la faiblesse de s'y livrer. Il alla même, dit-on, jusqu'à prétendre qu'on peut connaître l'avenir, et prédit la fin du monde pour un temps très-rapproché, — pour l'année 1335, selon Astruc (2).

Nous ne trouvons nulle part qu'Arnauld de Villeneuve ait

(1). *Dictionnaire historique de la médecine.*
(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Montpellier*, p. 160.

fait cette prédiction. Il a pu seulement, à la manière des astrologues, attribuer aux corps célestes une trop grande influence sur les faits qui s'accomplissent à la surface de la terre. Parmi nous encore, bien des personnes, réputées instruites, exagèrent l'action que la lune exerce sur notre atmosphère, et même sur la masse totale du globe; mais il ne s'est jamais trouvé que des charlatans et des fous pour annoncer, d'après le cours des astres, la fin prochaine du monde. Si Arnauld de Villeneuve ne sut pas toujours se mettre au-dessus des préjugés qui remplissaient, de son temps, l'esprit des grands, comme celui du peuple, ses travaux et sa vie prouvent qu'il fut, en bien des points, supérieur à son siècle.

Le pape Alexandre IV avait, à la prière de saint Louis, établi des inquisiteurs en France. Déjà persécuté par les théologiens, Arnauld pouvait être recherché par les nouveaux défenseurs de la foi. Comprenant qu'il ne pouvait, sans danger, s'exposer plus longtemps à leur colère, il quitta la France.

On ne sait pas au juste si, en quittant la France, Arnauld de Villeneuve partit pour l'Espagne ou pour l'Italie. Quelques auteurs, se fondant sur le témoignage de Giannone, auteur italien, disent qu'il partit avec Charles II, roi de Naples, dont il était le médecin. Mais d'autres, mieux informés, prétendent qu'il se retira en Espagne pour s'y livrer, avec plus de liberté, à l'étude des sciences avec les docteurs arabes.

Il se trouvait encore en Espagne lorsque le roi d'Aragon, Jacques II, qui l'avait en grande estime, le chargea d'une mission importante auprès de Robert, roi de Naples.

Voici quel était l'objet de cette mission.

Frédéric II, roi de Sicile et frère de Jacques d'Aragon, s'était engagé, par un traité avec Charles II, prédécesseur du comte Robert, à lui céder le royaume de Sicile, dès qu'il aurait reçu lui-même la Sardaigne. Or on était en 1309, et aucune clause de ce traité n'avait été exécutée. Frédéric II, qui méditait alors la conquête de la Palestine, désirait, avant de tenter cette entreprise, obtenir de Robert, roi de Naples, sa renonciation au titre de roi de Jérusalem, et le payement anticipé de cent mille onces d'or. Il offrait, en échange, de céder sur-le-champ la Sicile au roi de Naples.

Frédéric II présumait que cette négociation serait plus

Digitized by Google

facile si un homme de mérite, né dans le comté de Provence, en était chargé. Il choisit pour l'accomplir Arnauld, son médecin.

Joseph de Haitze nous explique comment, dans cette circonstance, un simple médecin fut l'ambassadeur d'un roi.

« Cet emploi, dit Joseph de Haitze, n'était point alors ordinairement si pompeux qu'il l'est aujourd'hui; les princes le confiaient très-souvent à de simples particuliers. La fastueuse politique des grands, quoique très-convenable à la dignité des souverains, n'avait pas encore établi la nécessité d'avoir continuellement les uns auprès des autres de magnifiques agents pour porter leurs intérêts. Dans le besoin, ces ambassades n'étaient, le plus souvent, à proprement parler que de simples agences qu'on mettait en usage, pour lesquelles on cherchait des génies propres à les faire réussir, sans se soucier que ces gestions répondissent à la dignité des personnes pour qui elles étaient faites, ainsi qu'on le pratique aujourd'hui (1). »

Arnauld partit donc pour Naples en qualité d'ambassadeur.

Le roi Robert lui fit un excellent accueil, mais il repoussa les propositions de roi de Sicile. Devant aller lui-même en Palestine, il ne pouvait renoncer, dit-il, à son titre de roi de Jérusalem, sans compromettre son entreprise.

Après avoir rempli sa mission, Arnauld se disposait à revenir en Espagne. Mais le roi de Naples le pria d'une manière si pressante de ne point le quitter, qu'à la fin Arnault, vaincu par ses instances, n'hésita plus à se fixer à la cour du roi Robert.

C'est ce que M. Octave Teissier rapporte, d'après Joseph de Haitze. Il ajoute même qu'Arnauld devint l'ami et le conseiller intime de Robert. M. Dezeimeris dit au contraire (2) qu'Arnauld, après avoir « échoué dans sa négociation, partit aussitôt pour la Sicile. »

Selon de Haitze (3), le roi Robert était passionné pour l'étude, et c'est surtout pour ce motif qu'il tenait vivement à conserver Arnauld auprès de lui.

« Qu'il faisait beau voir, s'écrie ce biographe, Robert, le plus sage prince de son temps, se faire le compagnon d'étude d'un de ses sujets, et

(1) Cité par Teissier. *Les Hommes illustres du Var.* Arnaud de Villeneuve, médecin alchimiste. Toulon, 1858. Brochure in-18, p. 49-50.

(2) *Dictionnaire historique de la médecine.*

(3) De Haitze. Aix, 1719. Cité par Prunelle : *Fragment pour servir à l'histoire des progrès de la médecine dans l'Université de Montpellier.*

Digitized by Google

donner à cette communion de recherche des sciences tout le loisir que le gouvernement de ses États pouvait lui permettre ! Certes, on pouvait dire alors que, comme Robert ne vaquait à ses savantes occupations que pour la seule vue de se rendre plus vertueux, de même Arnauld ne tâchait de seconder une si noble et si louable passion que pour l'unique but d'enrichir son esprit par de nouvelles connaissances dans la culture des sciences. En effet, ce travail ne le rendit ni plus riche ni plus avancé en honneurs, non pas par le défaut du prince avec qui il était en société d'étude, qui aurait été très-disposé à le combler de ses bienfaits et à lui faire ressentir toute sa royale bienveillance, mais à cause de sa propre indifférence pour les biens de la fortune. »

Rouard (1), dans des détails intéressants sur la protection que Robert accordait aux savants, et sur son goût pour les lettres, nous apprend que Robert protégea Arnauld contre les moines, — qu'Arnauld, comme médecin, théologien et alchimiste, eut une grande renommée ; — qu'il paraît être l'auteur du *Livre des termes*, traité d'arpentage composé par ordre du roi Robert, et dont il existe, en vieux provençal, un manuscrit curieux dans les archives de la ville d'Aix.

Arnauld de Villeneuve aurait pu passer le reste de sa vie, honoré et tranquille, à la cour du roi de Naples. Mais les emplois qu'il avait à remplir absorbaient une si grande partie de son temps, qu'il ne lui en restait plus assez pour cultiver les sciences, conformément à ses goûts. D'ailleurs, son imagination inquiète et ardente ne lui permettait guère de se fixer pour longtemps dans le même lieu. Il avait, en outre, une raison particulière pour revenir en France, c'était le désir de publier ses ouvrages à Paris.

Il quitta donc Naples, et se dirigea vers la France. Il s'arrêta quelques jours à Avignon, où résidait le pape Clément V.

Ce pape voulait le retenir et se l'attacher comme premier médecin. Mais Arnauld ne se laissa séduire ni par ce titre ni par les autres avantages que lui offrait le nouveau pontife, et il continua sa route pour Paris (2).

Ce fait prouve, contrairement à l'assertion contenue dans l'article *Arnauld de Villeneuve*, de la *Biographie générale* de Firmin Didot, qu'Arnauld n'avait pas été excommunié. En

(1) *Essai sur l'histoire de la littérature d'Aix*. Cité par M. Octave Teissier
(2) Achard, *Dictionnaire des Hommes illustres de Provence*.

effet, un pape n'aurait pas choisi un excommunié pour son premier médecin. Bien plus, en 1308, c'est-à-dire peu d'années avant sa mort, le pape Clément V consultait Arnauld sur une question relative à la Faculté de médecine de Montpellier.

C'est ce qu'on voit dans un ancien recueil intitulé : *Priviléges de l'université de médecine de Montpellier*, qui est déposé aujourd'hui dans les archives de la préfecture de l'Hérault. On y lit la bulle, en date du 8 septembre 1308, que nous avons déjà invoquée d'après Astruc, et par laquelle Clément V ordonne, « sur l'avis d'Arnauld de Villeneuve, de Jean d'Alais et de Guillaume Mazères, anciens régents de médecine de Montpellier, que personne ne puisse être promu désormais à la licence qu'après avoir été proclamé digne par les deux tiers au moins de la Faculté (1). »

Arrivé à Paris, Arnauld s'occupa de publier ses œuvres, et se remit à professer la médecine et les sciences.

Son grand tort fut de vouloir associer la théologie aux sciences naturelles, et de proposer des réformes capables de porter atteinte au culte catholique. Il excita ainsi des haines profondes.

Pour l'attaquer avec plus d'avantage, on dénatura ses expressions. On altéra le fond de sa pensée, en détournant les termes dont il se servait de l'acception qu'ils avaient dans son langage animé et pittoresque. On feignit de prendre pour des affirmations précises, absolues ce qu'il n'avait donné qu'à titre d'hypothèse, de conjecture ou d'image. Il suffit quelquefois d'exagérer le sens d'un mot, pour changer une opinion probable en une grossière absurdité. C'est ce que l'on a fait, de nos jours, pour discréditer plus d'un novateur incommode.

Le dominicain Bzovius, professeur de théologie à Bologne, nous dépeint, dans ses *Annales*, Arnauld de Villeneuve comme un homme exécrable, par le commerce qu'il a avec les démons, « qui lui permettent d'opérer la transmutation des métaux. »

Pour défendre Arnauld de cette accusation, il suffit de rapporter ce qu'il a dit lui-même de la pierre philosophale :

« Les alchimistes se trompent, dit-il, car, bien qu'ils produisent une substance qui a la couleur de l'or, ils ne communiquent point cependant

(1) Octave Teissier, p. 55-56.

Digitized by Google

à cette substance les vertus ou les propriétés désirées qu'ils promettent. Il faut donc remarquer que c'est de Dieu qu'on reçoit l'or et qu'il ne vient pas de ce qui est fait par la main de l'homme : il en est de cela comme des choses contraires à la nature humaine, qui, introduites dans l'estomac par une sophistication subtile, nuisent le plus souvent à la vie (1). »

Voilà de quoi répondre, en peu de mots, à toutes les accusations absurdes qu'on a si souvent débitées contre Arnauld de Villeneuve, considéré comme alchimiste. On voit par là que la science hermétique avait, pour les savants de premier ordre, un tout autre but que celui de découvrir la pierre philosophale pour s'enrichir. S'ils ne s'efforcèrent point de désabuser le public, c'est qu'apparemment il leur importait, pour diverses raisons, de laisser subsister un préjugé qui leur servait à cacher le but tout différent qu'ils s'étaient proposé, et qui, d'ailleurs, pouvait donner lieu à des découvertes précieuses.

Le langage mystique ou symbolique adopté par Arnauld, et en général, par tous les alchimistes, pouvait prêter aux interprétations les plus absurdes et les plus ridicules. Nous avons donné dans notre ouvrage l'*Alchimie et les alchimistes* (2) un échantillon du langage mystique ou symbolique qu'on trouve dans Arnauld de Villeneuve. La reproduction de ces divers passages de ses écrits serait ici inutile, puisqu'on ne peut en pénétrer le sens véritable.

Arnauld de Villeneuve venait de publier ses œuvres (3), lorsqu'une accusation d'hérésie fut portée contre son livre, par l'Université de Paris. Des poursuites furent commencées contre l'auteur lui-même, par l'Inquisition. Ordre fut donné dans toute la France d'arrêter le coupable et de le conduire devant le tribunal de l'Inquisition.

Arnauld eut beaucoup de peine à échapper aux recherches. Il parvint, non sans beaucoup de risques, à gagner un port de mer, et s'embarqua pour la Sicile.

Le roi de Sicile accueillit avec beaucoup de distinction le

(1) *Falluntur in hoc alchimistæ, nam etsi substantiam et colorem auri faciunt, non tamen virtutes prædictos in illud infundunt. Advertendum igitur est, ut accipiatur de auro Dei non de eo quod factum manu hominum : nam illud propter res acutas et extraneas à naturâ humanâ, quæ sophisticatione illuc ingredientur, nocet cordi plurimum et vitæ.*

(2) In-18, 2e édition. Paris, 1860, pages 44 et 45.

(3) *Arnoldi ab Villanovâ opera omnia.*

Digitized by Google

savant fugitif. Il sut le protéger, dans son royaume, contre les moines et contre les inquisiteurs.

Il ne tenait qu'à Arnauld de passer paisiblement le reste de ses jours dans cette retraite honorable; mais il aimait le changement de lieu et d'occupations.

Cette fois, cependant, il eut pour se mettre encore en voyage une raison sérieuse. Le pape Clément V, dangereusement malade, le fit inviter à se rendre en toute hâte auprès de lui. Il promettait au médecin persécuté de faire cesser toutes les poursuites exercées contre lui. Le pape Clément V s'était, d'ailleurs, toujours montré d'une bienveillance extrême envers Arnauld.

Ce dernier partit donc pour Avignon, où résidait le pape. Son âme était toute remplie de cette délicieuse pensée qu'il allait bientôt revoir les amis de son enfance et respirer l'air du pays natal.

Le navire qui le portait se trouvait en vue de Gênes lorsque Arnauld, déjà vieux, tomba malade et mourut. Ce fut en 1313 (1) que sa mort arriva.

Son corps, transporté à Gênes, y fut enseveli avec pompe.

Le pape Clément V estimait Arnauld : sa mort l'affecta beaucoup. Arnauld avait composé pour lui un livre intitulé *Praxis medica*, c'est-à-dire de l'*exercice de la médecine*, et le lui avait dédié. Clément V écrivit à tous les évêques, pour les inviter à faire chercher ce livre. Il donnait, dans ce bref, de très-grands éloges au savant médecin et menaçait d'excommunication la personne quelconque qui, ayant trouvé le *Praxis medica*, ne s'empresserait pas de le lui remettre.

Clément V avait fait suspendre les poursuites commencées contre Arnauld, mais elles furent reprises après sa mort.

Le jacobin Longerio, inquisiteur, condamna, pendant la vacance du saint-siége, quinze erreurs d'Arnauld de Villeneuve. Astruc nous dit, en parlant de la condamnation d'Arnauld de Villeneuve par le tribunal de l'Inquisition :

« Je ne sais si Arnauld, en se donnant à la théologie et en prenant pour guide les lumières que l'alchimie lui donnait, suivit le génie des alchimistes ou son propre goût, mais il eut lieu de s'en repentir. Il s'égara et soutint des erreurs.

(1) Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Montpellier*, page 155.

« Ce ne fut pourtant que quatre ans après sa mort, en 1317, qu'elles furent solennellement condamnées à Tarragone par le père Jean de Longerio, de l'ordre des Frères prêcheurs et inquisiteur de la Foi, et par Geoffroi des Andellis, prévôt de l'église de Tarragone et vicaire général, le siége vacant. Je n'ai garde d'entrer dans le détail de cette procédure, elle s'écarte trop du sujet que je traite. Mais si l'on en était curieux, on le trouverait dans le *Directoire des inquisiteurs*, d'Eymeric (part. II, quest. 11-28). Je me contenterai d'observer qu'on condamne quinze propositions d'Arnauld qu'on y rapporte et qu'on y proscrit treize de ses livres indiqués par les titres. Cette condamnation est de 1317, quatre ans après la mort d'Arnauld, au rapport d'Eymeric; ce qui détruit les allégations de plusieurs auteurs, qui mettent ces inquisiteurs aux trousses d'Arnauld pendant toute sa vie (1). »

Arnauld de Villeneuve fut un des hommes les plus savants de son siècle. Il savait le latin, le grec, l'arabe et l'hébreu. S'il s'était donné la peine d'étudier ces langues, ce n'était pas seulement pour apprendre des mots, mais pour être plus à même de connaître tout ce qui s'était produit jusque-là d'important dans les sciences auxquelles il s'était attaché. Comme savant et comme praticien, il a joui d'une très-grande considération parmi ses contemporains, et il devait la mériter à plusieurs titres. Quelques écrivains modernes, tels que Sprengel et M. Hœfer, l'ont trop sévèrement jugé, sans doute parce qu'après avoir apprécié chez notre auteur une suite de détails isolés, ils ont négligé de chercher dans une vue de l'ensemble la pensée générale à laquelle se rattachaient tous ces détails.

C'est à ce point de vue d'ensemble qu'il faut se placer pour juger un savant dont les travaux et les recherches ont embrassé diverses parties des connaissances humaines. Quand M. Hœfer dit : « Arnauld de Villeneuve était un effronté charlatan qui savait, par toutes sortes de fantasmagories, exploiter à merveille la crédulité de ses contemporains (2), » nous ne pouvons que regretter les termes et l'injustice de cette appréciation.

Le docteur Jourdan, qui a publié dans le *Dictionnaire des sciences médicales* un excellent article biographique sur Arnauld de Villeneuve, pense que l'on a été fort injuste à l'égard de cet homme célèbre. On trouve, selon lui, dans les œuvres d'Arnauld, des descriptions de plusieurs maladies faites avec

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, p. 163.
(2) *Histoire de la chimie*, t. I, p. 386.

beaucoup de soin; une grande méthode; peu de théories hypothétiques quand il s'agit de traitement, et d'excellents préceptes de thérapeutique.

Si le mérite d'Arnauld a été méconnu par plusieurs critiques modernes, cela tient peut-être à ce qu'il est presque impossible de distinguer les ouvrages qui sont réellement de lui parmi la foule de ceux qu'on lui a attribués.

Les *œuvres d'Arnauld* se composent, en effet, d'un très-grand nombre d'écrits. Il est vrai qu'ils sont pour la plupart très-courts. Ce sont plutôt des mémoires et des consultations que de véritables traités. On y trouve beaucoup d'observations, ordinairement fort succinctes, mais intéressantes, et qui prouvent, comme le fait remarquer M. Hœfer, qu'il avait étudié les maladies ailleurs que dans les livres. Par exemple, dans le traité *De Venenis* il dit que l'*orpiment* (sulfure d'arsenic) *produit l'excoriation des intestins*. Or, remarque M. Hœfer, « pour constater cette lésion, qui est réelle, il fallait qu'Arnauld de Villeneuve eût affronté les préjugés de son temps en ouvrant des cadavres (1). »

De tous ses ouvrages, l'un des plus importants est celui *De Vinis*. Ici, Arnauld se montre profond. Il apprend à ses contemporains la préparation de l'alcool, des huiles essentielles (térébenthine), des eaux spiritueuses, des vins médicinaux, etc.

Parmi les substances dont il parle, il en est sans doute plusieurs qui, depuis longtemps déjà, étaient connues en Orient, ou avaient été signalées dans Pline; mais elles étaient nouvelles en France, et on put avec raison les regarder comme encore inconnues. Dans le traité *De Vinis*, dédié au roi de Sicile, on voit que, du temps d'Arnauld, certains rois faisaient ajouter à leurs vins de l'eau-de-vie, à différentes doses, pour paraître posséder des crus de différentes qualités. L'eau-de-vie était donc un produit alors bien connu.

La distillation et les appareils nécessaires à cette opération sont étudiés, dans ce traité, avec beaucoup de développement. La distillation avait été déjà signalée chez les anciens, mais elle était oubliée, ou singulièrement négligée, lorsque Arnauld en fit une opération courante de la chimie et de la pharmacie.

(1) *Histoire de la chimie*, t. I, p. 393.

Digitized by Google

Dans le traité *De Ornatu mulierum*, on trouve un nombre considérable de formules cosmétiques, les unes qui ne devraient pas y être, les autres dont on ne saurait faire usage sans danger.

Tous les traités d'Arnauld, condamnés par l'Inquisition, ont disparu. Tous ceux qui se trouvent réunis dans l'édition de Venise, réimprimée à Bâle et à Lyon, ont surtout pour objet la médecine et la pharmacie. Les ouvrages de chimie ou d'alchimie qui ont été mis sous son nom et qui figurent, soit dans l'édition de Lyon dont nous parlons, soit dans la collection de Manget, *Theatrum chimicum*, soit même dans ses *Opera omnia*, ne sont peut-être pas de lui. Les alchimistes du moyen âge plaçaient fréquemment sous les auspices de noms célèbres leurs propres élucubrations, et c'est ainsi qu'Arnauld de Villeneuve a supporté le poids de beaucoup de productions insensées. Ce n'est donc guère que dans ses œuvres de médecine que l'on peut apprécier avec certitude son genre d'esprit et son génie particulier.

Hippocrate veut que le médecin ait étudié la philosophie, l'histoire, et même un peu d'astronomie. Arnauld de Villeneuve, en rattachant l'astronomie à la médecine, a donc suivi, au fond, l'idée d'Hippocrate. Seulement il l'a exagérée; il l'a même altérée en attribuant aux retours périodiques des astres une trop grande influence sur l'économie vivante. Il conseillait de ne point saigner indifféremment sous toutes les constellations, d'avoir égard, dans le traitement des maladies, à la situation de la lune, etc. Ce sont là, d'ailleurs, les idées qui régnèrent dans la médecine pendant tout le moyen âge.

On lui reproche d'avoir conseillé aux médecins de frapper l'imagination des malades, d'agir sur leurs sensations, sur leurs pensées, de gouverner, en quelque sorte, leur esprit et leur corps par un ascendant irrésistible. Arnauld avait pu prendre cette idée dans la médecine pratique des anciens. On sait que, dans l'antiquité, le médecin qui avait un traitement à prescrire ne se déterminait qu'après avoir observé, avec la plus grande attention, l'état mental du malade. Voilà pourquoi Hippocrate voulait que le médecin eût étudié la philosophie et la morale, et qu'il eût acquis une connaissance suffisante des rapports qui existent, dans l'homme, entre l'organisme et les déterminations morales. Il faut convenir néanmoins que les moyens indiqués

Digitized by Google

FAC-SIMILE DU FRONTISPICE DU *TRÉSOR DES PAUVRES* D'ARNAULD DE VILLENEUVE

Arnoult de Villeneuve.

par Arnauld de Villeneuve utiles quelquefois s'ils étaient employés par un homme honnête, habile et désintéressé comme lui, pourraient, dans bien des cas, avoir des conséquences fâcheuses, s'ils étaient mis en usage par des médecins cupides et sans moralité.

Nous ne dirons presque rien du *Rosarius philosophorum*. Ce ne sont que des divagations écrites dans le genre des anciens oracles. Ce livre obscur, et dans lequel la pensée est enveloppée d'une phraséologie d'un sens impénétrable, rentre, selon nous, dans la catégorie des ouvrages faussement attribués à Arnauld. D'autres traités d'alchimie, tels que *De Sigillis* (des *Talismans*), *Flos Florum* (la *Fleur des Fleurs*), *Novum lumen* (la *Lumière nouvelle*), sont probablement tout aussi apocryphes, mais il est difficile de prononcer avec certitude sur ce point.

Arnauld de Villeneuve, toujours pressé, écrivait très-rapidement. Comme il avait la vue faible et qu'il ne se relisait pas, ses ouvrages sont, en général, d'un style incorrect.

« Le peu d'étendue de chacun des ouvrages d'Arnauld, dit Roméo Pouzin, dans la notice que nous avons déjà citée (1), nous explique le nombre prodigieux de traités qui surchargent les notices bibliographiques. Ce sont, pour la plupart, de petits traités sommaires, des consultations rédigées à la hâte, que la vivacité naturelle de son caractère, la faiblesse de sa vue et surtout une vie agitée et errante ne lui permirent point de revoir. Ils existent encore dans les bibliothèques plutôt comme des monuments propres à éclairer l'histoire de la science qu'à l'enrichir. Cependant le grand nombre d'éditions qu'on en a données successivement prouve à la fois et la gloire de l'auteur et le prix qu'on attachait à ses ouvrages dans des siècles moins éclairés. Mélange bizarre d'alchimie, d'astrologie et de galénisme, ils nous offrent, au milieu de ces dégoûtantes théories, des fragments précieux de médecine antique, où brille le goût le plus pur de l'observation (1). »

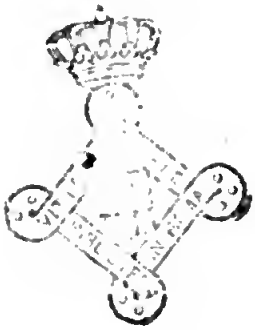
Un ouvrage attribué, peut-être à tort, à Arnauld, celui qui est resté le seul populaire, est le fameux *Trésor des pauvres*, recueil de recettes et de préceptes médicinaux que l'on n'a cessé de réimprimer depuis le treizième siècle. En tête de l'édition la plus recherchée du *Trésor des pauvres*, on voit représenté Arnauld de Villeneuve assis dans sa chaire doctorale : *in ca-*

(1) *Éphémérides médicales de Montpellier*. 1826, in-8°, page 6.

thedra. C'est la reproduction de ce frontispice que nous donnons à la page précédente, pour rappeler tout à la fois un livre de médecine célèbre au moyen âge, et les traits d'Arnauld de Villeneuve.

Ces traits, que nous présente le frontispice du *Trésor des pauvres*, sont, en effet, les mêmes que ceux du portrait conservé à la Faculté de médecine de Montpellier, et qui provient de la collection des portraits des anciens médecins de Montpellier. Cette collection avait été formée, et fut léguée au dix-septième siècle, à la Faculté de médecine de Montpellier, par le chancelier de l'Université Ranchin. C'est le portrait d'Arnaud de Villeneuve, d'après la *collection Ranchin*, qui figure en tête de cette notice.

Digitized by Google



Digitized by Google

MORT DE RAYMOND LULLE, A TUNIS

RAYMOND LULLE

Raymond Lulle, né en 1235, à Palma, capitale de l'île de Majorque, fut un des hommes les plus extraordinaires de son temps, par son imagination ardente, par la puissance de ses facultés intellectuelles et par l'indomptable énergie d'un caractère qui ne pliait devant aucun obstacle et ne reculait devant aucun péril.

Comme Albert le Grand et Thomas d'Aquin, Raymond Lulle était d'une famille illustre. En 1231, son père, Raymond, originaire de la Belgique, avait aidé Jacques Ier, roi d'Aragon, à reprendre les îles de Majorque et de Minorque, dont les Sarrasins s'étaient emparés. Comme il n'avait épargné, pour servir le roi Jacques, ni sa personne ni ses biens, il eut, après la conquête, une large part dans les libéralités royales. L'expulsion des Maures étant accomplie, les terres furent vendues ou partagées par le roi. Lulle obtint plusieurs seigneuries importantes dans l'île de Majorque, entre autres le *Mont-de-Randa*, Runxuat, Miraman, etc., contrées adjacentes ou voisines.

Raymond, revêtu d'emplois lucratifs, s'établit avec sa femme dans l'île de Majorque. C'était en 1232. Ils n'avaient point encore d'enfants; mais peu d'années après naquit celui dont nous écrivons la biographie.

On le nomma *Raymond* comme son père, parce qu'on s'imagina que ce nom serait pour lui d'un bon augure. Il fut destiné d'avance à vivre à la cour ou à suivre la carrière des armes.

Pendant les premières années, on s'attacha, par un régime et

Digitized by Google

des exercices convenables, à lui former un corps robuste et un bon tempérament. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge où le développement des facultés intellectuelles doit être secondé par l'étude, on lui donna des maîtres. Mais on ne put rien obtenir de lui. Il était gentilhomme, il était Espagnol; et, fils d'un des conquérants de l'île, sa fortune était immense. Or un gentilhomme espagnol ne pouvait guère étudier les arts libéraux, ni même apprendre à signer son nom. Tenir à la main une plume, au lieu d'une épée, c'eût été déroger et mentir à sa noblesse.

Le jeune comte Raymond eut de bonne heure du goût pour la cour. Il y entra tout jeune, en qualité de page. Il trouva bien vite le moyen de plaire au roi, ce qui a toujours été la première condition pour s'élever rapidement dans les emplois et les honneurs.

Le jeune Raymond Lulle fut nommé grand sénéchal du roi d'Aragon.

Dans cette cour espagnole où la religion s'alliait à merveille avec la galanterie, la conduite du noble sénéchal n'était rien moins qu'exemplaire au point de vue des mœurs. Elle mérita souvent d'être blâmée.

Le mariage parut à sa famille devoir mettre un frein à cette ardeur de jeunesse qui se manifestait par des scandales quotidiens. On songea donc à refroidir cette bouillante tête par le bain glacé de l'union conjugale. On lui donna en mariage une des plus brillantes et des plus riches héritières de toute l'Espagne, Catherine Labos, jeune fille accomplie. Toutes les qualités les plus aimables du cœur et de l'esprit se trouvaient en elle; et de plus, elle avait en dot d'immenses richesses.

Raymond Lulle eut de Catherine Labos deux fils et une fille. Mais ni les charmes de l'épouse ni les caresses des enfants ne purent fixer son âme ardente et mettre un terme à ses déréglements. Il menait, comme avant son mariage, une vie dissipée. Toutes ses nuits se passaient à donner des sérénades aux belles Majorquaines, ses journées à leur adresser des vers ou des galanteries. Il dépensait une partie de sa fortune pour satisfaire des goûts, des passions, des fantaisies qui, quelquefois, touchaient à la démence.

Le grand sénéchal du roi d'Aragon approchait de sa trentième année, et rien encore ne faisait prévoir qu'il songeât à

mettre un terme aux désordres de sa vie, lorsqu'il changea, non par degrés, mais subitement, de mœurs et de caractère. Voici, d'après les écrivains les plus autorisés, comment s'opéra ce changement subit; voici comment ce saint Paul des îles Baléares fut soudainement frappé et éclairé sur le mauvais chemin de sa vie.

Raymond s'était vivement épris des charmes d'une vertueuse dame, la senora Ambrosia de Castello, qu'il avait connue à la cour d'Espagne. C'était une belle Génoise, établie à Majorque avec son mari. L'indifférence qu'affecta d'abord pour lui la senora Ambrosia ne servit qu'à exciter davantage une passion qui fut bientôt poussée jusqu'au délire.

La senora Ambrosia ne pouvait faire un pas hors de chez elle sans rencontrer Raymond Lulle sur son passage. Cet amour insensé le portait à faire des actions extravagantes. Un jour, passant à cheval sur la grande place de Palma, il aperçut Ambrosia qui entrait à l'église. Il se dirigea précipitamment de ce côté, et, poussé par une sorte de délire, il pénétra dans l'église à cheval. Ce fait a été, sans doute, un peu exagéré; mais l'exagération elle-même prouve qu'il était vrai au fond.

Dona Ambrosia, fatiguée d'obsessions qui devenaient tous les jours plus pénibles pour elle, résolut d'y mettre un terme. Les poëtes catalans aimaient alors à célébrer dans leurs vers une des beautés propres à l'objet de leur flamme. Raymond Lulle avait vanté, dans un sonnet, la beauté du sein de la noble Génoise.

Après avoir reçu ce morceau poétique, Ambrosia, du consentement de son mari, adressa la lettre suivante à son importun adorateur.

« Monsieur,

« Le sonnet que vous m'avez envoyé me fait voir l'excellence de votre esprit et la faiblesse ou plutôt la surprise de votre jugement. Comment ne peindriez-vous pas agréablement la beauté elle-même, puisque par vos vers vous embellissez la laideur même ? Mais comment pouvez-vous employer un génie aussi divin que le vôtre à louer un peu d'argile détrempée avec du vermillon ? Vous devriez mettre votre industrie à étouffer votre amour et non à le déclarer. Ce n'est pas que vous ne soyez digne de l'affection des plus grandes dames du monde : mais vous vous en rendez indigne en servant la moindre de toutes. Et puis, faut-il qu'un

esprit qui n'est fait que pour Dieu adore une créature, et qu'étant éclairé comme il l'est, il se rende aveugle à ce point! »

« Quittez donc, monsieur, une passion qui vous dégrade de votre noblesse, et ne perdez jamais votre réputation pour un objet que vous ne sauriez acquérir. Que si vous continuez à vous abuser vous-même, j'espère vous désabuser bientôt en vous faisant voir que ce qui est l'objet de votre ravissement le doit être de votre aversion. Mon sein vous a blessé au cœur, à ce que vous témoignez dans vos vers; je guérirai votre cœur en vous découvrant mon sein. Cependant tenez pour tout assuré que je vous aime d'autant plus véritablement que je fais semblant de n'avoir point d'amour pour vous (1).

« AMBROSIA DE CASTELLO. »

Cette lettre ne fit qu'enflammer davantage l'amour de Raymond Lulle et rendre ses poursuites plus pressantes, plus importunes. Ambrosia, lasse des propos continuels que cette conduite faisait naître dans la ville, eut donc recours au seul moyen qui lui restât pour guérir ce jeune insensé.

Avec l'autorisation de son mari, elle donna à Raymond Lulle un rendez-vous chez elle. Elle commença l'entretien par des conseils affectueux, qui ne produisirent sur Lulle qu'un effet contraire à celui qu'elle avait espéré. Passant ensuite à de vives et sévères remontrances, elle s'efforça de lui faire comprendre le dédain que lui inspirait sa folle passion.

Tous ces discours étant restés sans effet, dona Ambrosia se lève, et découvrant son sein, elle dit :

« Tiens, malheureux, voilà ce que tu aimes! »

Un cancer, d'où s'exhalait une odeur infecte, dévorait le sein de la malheureuse femme.

A cet aspect, Lulle frémit d'horreur. Une révolution morale s'opère instantanément dans son âme. Tous les désordres de sa vie se déroulent aussitôt dans sa pensée et se dressent devant lui, comme une accusation terrible. Ou plutôt, c'est un homme nouveau qui se révèle, dans ce conflit d'impressions et de souvenirs qui remplissent son âme troublée.

A partir de ce moment, Raymond Lulle fut transformé. Le jeune homme pervers et débauché disparut sans retour.

Tous les biographes de Raymond Lulle ne parlent pas de cette aventure dramatique, qui n'a pourtant rien d'impossible. Ils pré-

(1) L'abbé Perroquet, *La Vie et le martyre de Raymond Lulle*. In-12, 1667, p. 5. — R. P. Jean-Marie de Vernon, *Histoire véritable de Raymond Lulle*, édit. de 1667.

tendent que Jésus-Christ apparut à Raymond Lulle pendant son sommeil et lui dit : « *Raymunde, sequere me!* » « *Raymond, suis-moi.* » On ajoute que cette vision, qui se renouvela plusieurs fois, le frappa vivement, qu'il résolut de renoncer au monde et de se retirer dans une solitude.

Quelle que soit la version que l'on adopte, il est certain qu'en 1267, c'est-à-dire à l'âge de trente-deux ans, Raymond Lulle quitta Majorque, pour vivre en chrétien et en philosophe solitaire.

Il fit deux parts de ses biens : l'une qu'il laissa à sa femme et à ses enfants, dont il allait se séparer et auxquels il assurait ainsi une existence honorable; l'autre qu'il distribua aux pauvres.

Il partit ensuite, pour faire un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle.

Nous ne discuterons point, avec les biographes qui ont consulté les archives de Majorque, pour savoir si ce fut avant ou après son pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, qu'il fit le partage de ses biens. Il nous suffit d'être certain de l'exactitude du fait.

Près de la maison de campagne qui avait été souvent le théâtre de ses plaisirs, s'élevait le mont Randa, site aride et solitaire, qui faisait partie de ses domaines. Notre pénitent s'établit dans une petite cabane qu'il avait construite lui-même sur cette montagne. Il prit l'habit ecclésiastique, celui des frères mineurs, et dès ce jour il se livra tout entier à l'étude et à des exercices de piété.

La société de Majorque déclara, d'une voix unanime, que le pauvre jeune homme était fou. Mais le nouveau converti ignorait ce qui se disait de lui dans le monde, ou s'en souciait peu.

Au sommet du mont Randa, il avait érigé une petite chapelle, abritée sous d'épais ombrages. C'est là qu'il allait souvent élever son âme à Dieu. De ces hauteurs sereines il contemplait, pendant le jour, les effets pittoresques et les curieux contrastes que la nature offre aux regards de l'homme, au sein des montagnes. Pendant la nuit, il admirait l'effet imposant du ciel étoilé. Ces grands spectacles de la nature et du firmament radieux, ces beautés ineffables qui ne produisent en nous qu'une faible impression, quand nous ne les voyons que d'une manière

fugitive, ou avec distraction, agissent puissamment, au contraire, sur les sentiments, sur l'imagination, sur la tournure des idées d'un solitaire, qui, durant une longue suite d'années, est toujours en leur présence. Le milieu qui nous entoure exerce sur nous une influence puissante. Notre esprit s'élève ou s'abaisse, s'étend ou se rétrécit, selon la grandeur de la scène où son activité se déploie. Dans la situation où s'était placé Raymond Lulle, un homme doué, comme lui, d'une sensibilité vive et d'un tempérament ardent se distingue tôt ou tard par des conceptions originales, par une éloquence forte et entraînante, et quelquefois par des vues supérieures.

Une nuit, nous dit l'abbé Perroquet, tandis que Raymond Lulle, au sommet de sa montagne, contemplait la voûte étoilée du ciel, il fut ravi en extase, et tout à coup éclairé d'une céleste lumière. Il vit, nous dit ce biographe, tous les *principes des choses*. Il demeura plusieurs jours dans la chapelle, souvent assiégé par ces visions. Les anges le visitaient. Jésus lui-même lui apparut, et l'excita à défendre la vérité de la foi, à instruire les ignorants et à ramener dans la bonne voie ceux qui s'étaient égarés.

Au bout de quelques jours, il redescend à son ermitage. Là, Jésus lui apparaît encore sous la forme d'un séraphin, et *lui ordonne de mettre en lumière l'art qui lui a été révélé*.

Une autre nuit, toujours d'après l'abbé Perroquet, Raymond Lulle, en descendant de la montagne, s'arrête sous un buisson, et passe la nuit entière *tant à méditer sur son art qu'à contempler les divins mystères*. Il voit alors, gravés sur les feuilles d'un arbuste, divers caractères latins, grecs, arabes, chaldéens, etc.

Il eut encore une autre vision. Jésus lui apparut une dernière fois, pour lui assurer que *son art* serait utile à autant de nations qu'il avait vu de sortes de caractères tracés sur les feuilles des arbres, pendant la nuit qu'il avait passée en extase sur sa montagne déserte.

Tout cela n'était assurément que l'agitation et les rêves d'un cerveau surexcité. Mais il faut y voir autre chose qu'une simple suite d'hallucinations banales. Ce qui transportait l'esprit de Raymond Lulle, c'est la grande et profonde pensée : *l'unité de croyance*. La forme de cette pensée était ici fortement empreinte

d'un mysticisme religieux; mais elle n'en était pas moins, pour cela, éminemment philosophique. L'unité de croyance suppose, en effet, une certaine communauté d'idées, de sentiments, d'intérêts généraux, etc. Si une langue universelle et le véritable esprit de fraternité entre tous les hommes pouvaient exister, on ne parviendrait à les fonder que sur une certaine communauté d'idées, de sentiments et d'intérêts, en un mot sur cette *unité de croyance religieuse* qui se révéla à Raymond Lulle dans les extases de ses nuits solitaires du mont Randa.

Tout homme supérieur est dominé par une pensée fondamentale, qui se produit sous diverses formes, dans les différents ouvrages du même écrivain. La pensée fondamentale de Montesquieu, que nous retrouvons dans ses *Lettres persanes*, dans la *Grandeur et la décadence des Romains* et dans l'*Esprit des lois*, c'est que chaque forme de gouvernement et d'administration générale est liée au climat. La pensée fondamentale de J.-J. Rousseau, il l'a formulée lui-même dans l'*Émile;* c'est que *tout est bien, sortant des mains de la nature; que tout s'altère ou se corrompt entre les mains de l'homme.* On trouve cette pensée dans le discours couronné par l'Académie de Dijon, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions*, dans l'*Héloïse*, dans l'*Émile*. La pensée fondamentale de Voltaire est assez connue. Celle de Raymond Lulle fut l'*unité de croyance religieuse* embrassant la communauté de sentiments et d'intérêts, et l'*unité de science*. Quel que soit le point de vue philosophique où l'on se place, on ne peut méconnaître la grandeur d'une telle pensée.

Après s'être abandonné longtemps à de profondes méditations, Lulle descend de sa montagne et se rend à Palma. Là, devant de nombreuses assemblées, il expose plusieurs fois sa grande pensée, et de cette pensée, agrandie par une suite de développements, il déduit une véritable doctrine.

En voyant ce philosophe si instruit, cet homme si religieux et si éloquent, les habitants de Palma ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils ne comprenaient point comment un changement aussi extraordinaire avait pu s'opérer dans le jeune et brillant sénéchal du roi. *Quantùm mutatus ab illo!*

Cependant nul n'est prophète en son pays, « *Nemo propheta in patria sua,* » dit l'abbé Perroquet. Voyant que ses conci-

Digitized by Google

toyens prenaient peu de goût à ses discours, Raymond Lulle quitta Palma et alla passer quelque temps dans le monastère royal de Cîteaux, où il commença à écrire son *Art universel*. Il retourna ensuite à son ermitage.

Il consacrait une partie de son temps à des devoirs religieux et à des actes de pénitence. L'autre partie était employée tout entière à la méditation et à l'étude.

Raymond Lulle passa neuf ans dans cette studieuse et philosophique retraite. Pendant ces neuf ans, il apprit d'abord la grammaire et les langues anciennes, qu'on n'avait pu parvenir à lui faire étudier dans sa jeunesse. Il apprit à fond la langue arabe, qui lui parut, avec raison, indispensable à la mise en œuvre immédiate de sa grande pensée. Pour établir l'unité de croyance, il fallait d'abord essayer de convertir les peuples voués au *koran;* et c'était là un projet bien arrêté dans son esprit.

L'étude de la langue arabe le conduisit insensiblement à l'étude des sciences exactes, et comme il était doué d'un vrai génie, Raymond Lulle devint un des hommes les plus savants de son siècle.

Si l'on songe aux effets que doivent produire sur le cerveau des études et des méditations longtemps poursuivies au milieu d'une solitude profonde, on ne sera pas surpris que Lulle ait eu de fréquentes visions et des maladies graves, résultant, soit d'une trop grande exaltation des facultés intellectuelles, soit d'un mauvais régime. Il fut, en effet, très-malade pendant sa réclusion volontaire sur le mont Randa.

Quelques documents du treizième siècle, déposés dans les archives de Majorque, nous apprennent qu'il composa au mont Randa plusieurs ouvrages. Cela est d'autant plus vraisemblable que, peu d'années après avoir définitivement quitté son ermitage, il alla à Paris, où il fit imprimer divers traités de théologie et de science.

En lisant les livres de l'Orient, Raymond Lulle puisait, sans le savoir peut-être, dans les mêmes sources où son malheureux contemporain Roger Bacon puisait de son côté. Il y trouvait un grand nombre d'idées et de faits, encore tout à fait ignorés dans la plupart des Universités de l'Europe.

Mais Roger Bacon et Raymond Lulle ne se plaçaient pas au

même point de vue, et se proposaient un but différent. Arnauld de Villeneuve, à divers égards, se rapprochait bien plus de Raymond Lulle. Aussi finirent-ils par se rencontrer. Ils avaient, d'ailleurs, l'un et l'autre, beaucoup plus de liberté d'action que Roger Bacon. Ils pouvaient voyager, se chercher, et communiquer librement entre eux.

Raymond Lulle arriva à Paris en 1281. Pendant son séjour dans cette ville, il jugea que, pour aller chez les Arabes, discuter avec fruit les dogmes religieux, il était nécessaire de s'être familiarisé, non-seulement avec la langue arabe, que l'on trouvait dans les livres, mais aussi avec la langue parlée.

Pour avoir occasion de converser en arabe, il prit à son service un domestique africain, qui lui parut intelligent.

Cette intelligence cachait un fanatisme exalté. Le serviteur africain finit par comprendre que le but de son maître était d'aller combattre, par la prédication, la doctrine de Mahomet, dans les pays musulmans, et il résolut de le tuer.

Profitant d'un moment où Raymond Lulle, dans une attitude abandonnée, présentait sa poitrine à découvert, ce misérable le frappa d'un poignard dans le sein. Heureusement, le coup glissa le long des côtes. Il se disposait à le frapper une seconde fois, lorsque Lulle, se précipitant sur lui, parvint à le désarmer.

Il ne voulut ni maltraiter son assassin ni permettre que les personnes qui étaient accourues et qui voulaient le mettre à mort lui fissent le moindre mal. Il ne consentit même qu'avec beaucoup de difficulté à le laisser conduire en prison.

On ajoute que ce fanatique, désespéré de n'avoir pas tué un homme qui travaillait à ruiner la religion de Mahomet, s'étrangla dans son cachot.

La blessure que Lulle avait reçue n'était pas très-grave, et l'on parvint à la guérir.

Après avoir recouvré la santé, Raymond Lulle, en 1286, partit pour Rome.

Son dessein, le projet qu'il poursuivit pendant toute sa vie, c'était d'obtenir du pape la création de plusieurs monastères, dont les religieux s'appliqueraient spécialement à l'étude des langues orientales et seraient, en outre, préparés par sa méthode, ou *Art universel*, à la prédication de l'Évangile, dans tous les pays habités par les infidèles.

Mais au moment où il arrivait à Rome, le pape Honorius IV venait d'expirer. Comme c'était principalement sur la piété de ce pape qu'il avait compté pour l'accomplissement de son dessein, son voyage était devenu sans objet.

En 1287, il revint à Paris. Là, sur la recommandation expresse du chancelier de France Bertrand, il fut admis à exposer publiquement la théorie de son *Art général*, dans un collége de l'Université. Le succès des leçons qu'il fit à Paris retentit dans toute l'Europe.

En 1289, il partit pour Montpellier, où se trouvait alors Jacques II, roi d'Aragon.

Raymond Lulle lui expliqua, de vive voix, son *Art général*. Il avait déjà fondé à Palma, dans le couvent de l'ordre de Saint-François, à peu près vers le temps où était mort le roi d'Aragon Jacques Ier, un collége où l'on enseignait l'arabe. Il avait fait là en petit, avec l'approbation du pape Jean XXI, ce qu'il désirait que les papes exécutassent dans toute la chrétienté.

Arnauld de Villeneuve, avec qui Raymond Lulle s'était lié, pendant son premier séjour à Paris, siégeait alors parmi les professeurs de la Faculté de médecine de Montpellier. Raymond Lulle se rendit dans cette ville, pour s'instruire en chimie, sous ce maître déjà célèbre.

Ces deux hommes durent se voir avec un extrême et mutuel plaisir. Ils étaient à peu près du même âge, et tous deux également passionnés pour l'étude. Seulement ils n'avaient pas étudié de la même manière. Ils avaient tous deux, à la vérité, commencé à s'instruire par les livres grecs et par les livres arabes; mais Arnauld de Villeneuve avait, de très-bonne heure, suivi, dans les Facultés, des cours de littérature, de philosophie, de médecine. Il ne s'était pas tenu, comme Raymond Lulle, toujours renfermé seul avec ses livres, jusqu'à l'âge de quarante à quarante-six ans. Enfin, des hommes déjà exercés dans l'art des manipulations de laboratoire l'avaient initié à la chimie. Au contraire, Raymond Lulle, dans son ermitage, toujours seul en face de ses livres, avait appris les sciences exactes et les sciences naturelles, sans qu'aucune parole vivante les lui eût expliquées. Il était donc nécessaire qu'un homme instruit l'initiât à la science chimique et lui apprît l'art de manipuler. Cet homme, il le trouva dans Arnauld de Villeneuve.

C'est donc au chimiste-médecin de la Faculté de Montpellier que Raymond Lulle dut son initiation à la chimie de ce temps, c'est-à-dire à l'alchimie, car ces deux mots se confondent dans la langue comme dans la science du moyen âge. C'est en 1289 qu'eut lieu ce séjour auprès d'Arnauld de Villeneuve, dans la cité savante de Montpellier.

En 1291, Raymond Lulle, riche de connaissances chimiques, quitta Montpellier pour se rendre à Rome, mais avec l'intention de s'arrêter à Gênes et d'y passer quelque temps.

Son grand projet, qu'il ne perdait jamais de vue, était la conversion des infidèles. Il espérait obtenir par la parole, par la puissance de la dialectique, ce que les Croisés s'étaient vainement efforcés d'obtenir par la force des armes. Entreprenant une sorte de croisade spirituelle, il voyageait sans cesse, pour en réunir les éléments. Il s'arrangeait, toutefois, de manière à ne pas perdre un seul instant, car partout où il jugeait à propos de s'arrêter, il écrivait ou enseignait. C'est ainsi qu'à Gênes, il traduisit en arabe son *Art général*.

Cette habitude de travailler continuellement, même pendant ses voyages, fait qu'on a pu lui attribuer, sans trop d'invraisemblance, un nombre tellement considérable d'ouvrages, qu'on a peine à se figurer que la force individuelle d'un homme ait pu s'étendre jusque-là. La liste seule de ses ouvrages, rapportée d'après Procezza, qui la recueillit en 1515, occupe vingt-six pages in-18, dans l'ouvrage de l'abbé Perroquet (1).

Raymond Lulle, dans ses vastes compositions, semble avoir voulu tout embrasser. Grammaire, rhétorique, logique, analyse morale, politique, droit civil et canonique, physique, métaphysique, mathématiques, musique, astronomie, médecine, chimie, théologie dogmatique et affective, tout cela remplit une énorme quantité de volumes, et il n'est pas permis de dire qu'il n'y ait, dans cette véritable bibliothèque, que des chimères et des divagations. S'il existait dans les livres grecs et dans les livres arabes où il avait largement puisé beaucoup d'erreurs scientifiques, il s'y trouvait aussi un grand nombre d'idées

(1) *La Vie et le martyre du docteur illuminé, le bienheureux Raymond Lulle*, par M. Perroquet, prêtre. Vendôme, 1667; in-18, p. 364-390.

justes et vraies, et des observations pratiques utiles dont la science moderne a profité.

De Gênes où nous l'avons laissé, Raymond Lulle partit pour Rome.

Nicolas IV occupait alors le siége pontifical. Le grand voyageur de la foi s'efforce, par les plus pressantes sollicitations, de déterminer ce pape à fonder des colléges ou des monastères pour l'enseignement des langues orientales. Mais la cour romaine soulève mille obstacles contre ce projet, et Raymond Lulle ne peut rien obtenir.

D'ailleurs, les circonstances étaient peu favorables au succès d'un plan littéraire. C'était en 1291; une nouvelle croisade se préparait pour reprendre aux Orientaux la ville de Saint-Jean-d'Acre, évacuée par les chrétiens en déroute. Raymond Lulle fut donc assez brusquement éconduit, et même traité de fou par les hommes du Vatican.

Il se figure, dès lors, que Dieu n'approuve point son projet; qu'il lui ordonne de passer lui-même chez les musulmans, et d'aller annoncer Jésus aux infidèles.

Plein de cette idée, il retourne à Gênes. Il fait transporter ses effets et ses livres sur un vaisseau qui se disposait à faire voile pour l'Afrique.

Il était au moment de s'embarquer, lorsque l'idée des dangers qu'il va courir se dresse avec quelque force dans son esprit. Il s'arrête, il hésite, il suspend sa résolution. Il n'eut pas le temps de dominer, par la puissance de la volonté, cette défaillance subite.

A toutes les époques, on a vu des hommes du plus grand courage, inopinément placés en face d'un péril imprévu, laisser voir pendant quelques instants cette sorte de faiblesse, purement sensitive.

Pendant que Raymond Lulle restait livré à ces combats intérieurs, le vaisseau partit.

On lui avait renvoyé ses livres et ses effets. Il rentra donc à Gênes, au milieu d'une haie de curieux, qui l'accueillaient avec de malins sourires et semblaient lui reprocher sa faiblesse.

Cependant il ne tarda pas à rougir, à ses propres yeux, d'avoir éprouvé de tels sentiments, dans une circonstance solennelle. Il se donna à lui-même les qualifications les plus sévères.

Il éprouva tant de chagrin qu'il finit par tomber dangereusement malade.

On le transporta dans la maison des frères dominicains, où les soins les plus affectueux lui furent prodigués. Le mal empira tellement, qu'après avoir fait ses dévotions et reçu les sacrements, il dicta ses dernières volontés et distribua ses biens, par testament.

Pendant sa maladie, il songeait à entrer d'une façon régulière dans les ordres, et il délibérait entre celui de Saint-Dominique et celui de Saint-François. Heureusement il guérit avant d'avoir pris une décision définitive dans un choix qui, en lui ôtant la liberté, l'aurait peut-être jeté dans une situation analogue à celle où se trouvait, à ce moment, le malheureux franciscain Roger Bacon.

Dès qu'il fut entièrement rétabli, il s'embarqua, avec ses effets et ses livres, sur le premier vaisseau qui se disposait à faire voile pour l'Orient. Ce vaisseau se rendait à Tunis.

Arrivé sur la terre des infidèles, pour accomplir la croisade intellectuelle qu'il méditait, il se mit à la recherche des docteurs arabes réputés les plus savants dans la loi de Mahomet. Il disputa avec eux. Il soutint que leur religion était fausse, et que de toutes les religions celle du Christ était la seule vraie. De quoi les docteurs arabes ne voulurent jamais convenir.

Ces disputes ayant fait du bruit dans Tunis, le bey en fut informé. Il arriva donc, tout naturellement, que Raymond Lulle, convaincu de chercher à séduire le peuple, pour le détourner du culte mahométan, fut arrêté, puis condamné à mort.

La sentence allait être exécutée, lorsqu'un prêtre arabe, qui s'était attaché à Raymond Lulle, bien qu'il ne fût pas, à beaucoup près, du même avis que lui sur le chapitre de la religion, s'employa pour solliciter sa grâce.

Ce docteur musulman était bon, humain, instruit, sincèrement attaché à son culte, et par cela même, fort tolérant en matière de foi. Il alla trouver le bey de Tunis, et lui représenta que le chrétien voué au supplice par ses ordres ignorait à quel point il s'était rendu coupable en attaquant la loi de Mahomet. Il ajouta que, si sa croyance était impie, il y avait

Digitized by Google

du moins chez lui un sentiment religieux très-profond, et que, de plus, c'était un fort savant homme.

Le prêtre arabe obtint la grâce de Raymond Lulle, qui fut seulement banni de Tunis, avec défense d'y reparaître, sous peine de mort.

On lui ouvrit donc les portes de sa prison.

Il ne parvint, toutefois, à sortir de la ville qu'au milieu d'une populace ameutée, qui, moins clémente que le bey, l'accablait de coups et d'injures. Raymond Lulle goûta ainsi, quelques moments, les prémices du martyre qu'il avait plus d'une fois désiré.

Il put enfin arriver au port, où il s'embarqua, avec ses livres, sur le premier navire qu'il rencontra. Ce navire le ramena à Gênes. Tout ceci se passait en 1292.

De Gênes, qui paraît toujours avoir été le point central de ses opérations et de ses voyages, Lulle part pour Naples, où il demeure jusqu'à l'élection du pape Célestin V. Il expose publiquement à Naples son *Art général*.

Son séjour à Naples en 1293 fut marqué par un événement d'une certaine importance dans sa vie scientifique. Il y rencontra Arnauld de Villeneuve, qui se trouvait alors, comme nous l'avons raconté, à la cour du roi Robert. Le grand chimiste provençal avait déjà commencé, à Montpellier, de familiariser Arnauld avec les opérations de la chimie pratique. Il reprit et acheva à Naples l'éducation de son élève. Raymond Lulle, depuis son séjour à Montpellier, avait négligé la chimie, et n'avait jamais fait d'exercices de laboratoire. Tel fut l'enseignement spécial et précieux qu'il reçut, à Naples, d'Arnauld de Villeneuve. Il n'était que chimiste théoricien, il devint artiste et opérateur entre les mains d'Arnauld.

Raymond Lulle n'attachait qu'une importance secondaire aux études scientifiques proprement dites, qui seules, pourtant, ont sauvé sa mémoire de l'oubli. Se trouvant suffisamment instruit en chimie, il se hâta de remonter sur son *dada* de prêcheur cosmopolite.

En d'autres termes, il se rendit à Rome, où il sollicita vainement, d'abord de Célestin V, puis de Boniface VIII, son successeur, l'exécution du projet relatif aux colléges de langues orientales.

Le pape Célestin V avait beaucoup de piété, mais ses vues étaient bornées. Boniface VIII ne manquait pas d'élévation dans l'esprit, mais il s'inquiétait bien plus de conserver et d'agrandir son autorité temporelle que de se jeter dans une entreprise aventureuse pour la conversion des Mahométans.

Ne pouvant rien obtenir à Rome, Raymond Lulle quitte la ville éternelle, et se met à voyager en différents pays. En 1296 il s'arrête, en passant, à Milan, et s'y livre à quelques opérations d'alchimie. Lorsqu'il lui survenait, en voyage, quelque idée nouvelle qui avait besoin d'être confirmée par l'expérience, il s'arrêtait dans une ville, cherchait un laboratoire et se mettait à l'œuvre. On connaissait à Milan, au siècle dernier, la maison où Lulle avait fait de la chimie. C'est ce qui résulte d'un passage de l'ouvrage latin d'Olæus Borrichius, sur l'*Origine et les progrès de la chimie* (1).

De Milan il se rendit à Montpellier. Jusque-là il n'avait eu aucun lien avec une corporation religieuse. Il reçut à Montpellier, de Raymond Gaufredi, général des franciscains, des *lettres d'association*, comme bienfaiteur de l'ordre. Il lui était permis, par ces lettres, d'enseigner, d'après sa méthode de l'*Art général*, dans toutes les maisons de saint François. Il était ordonné aux religieux de cet ordre de recevoir Raymond Lulle civilement et avec charité. On exhortait les gardiens et les supérieurs provinciaux à instituer des couvents destinés à former des élèves et à mettre ces couvents à la disposition de Raymond Lulle, qui était qualifié de *très-grand bienfaiteur de l'ordre.*

C'était là un visible acheminement à l'exécution de son grand projet. Mais ce premier succès était encore insuffisant sans le concours direct et immédiat du pape et des grands dignitaires de l'Église catholique d'Europe. Un tel projet entrait bien plus dans les attributions du pape que dans celles des souverains temporels. Voilà pourquoi Raymond Lulle avait déjà tant insisté auprès de la cour de Rome.

Tous ses efforts de ce côté étant restés inutiles, il s'adressa

(1) « *Quod autem Lullius Mediolani et fuerit et chimica ibi tractaverit notissimum est, ostenditurque adhuc domus illic nobili isto habitatore quondam superbiens; in cujus vestibulo conspicuæ figuræ, naturæque ingenium artemque chimici satis demonstrant* » (Olæus Borrichius, *De ortu et progressu chemiæ*, p. 133).

successivement au roi de France Philippe le Bel, au roi de Sicile, au roi de Chypre, au roi de Majorque, etc.

Tenace dans ses projets, il voulut, une dernière fois, se rendre à Rome. Il y fit de nouvelles tentatives auprès du pape et des cardinaux. Mais tout échoua devant l'inertie du Vatican.

Sans se décourager, il se rend à Gènes, et de Gènes à Majorque. A Majorque, il entre en conférence avec le roi d'Aragon, et il l'ébranle à ce point que Jacques, selon l'abbé Perroquet, paraissait tout prêt à faire une abjuration publique.

Bientôt il se rend à Paris. Là, il prie avec instance le roi Philippe le Bel de mettre lui-même à exécution la proposition qu'il a soumise au pape. Un moment il parut avoir conquis Philippe le Bel à sa cause.

Henry, roi de Chypre, lui avait accordé l'autorisation de prêcher dans son royaume, pour convertir les schismatiques. Il se rendit donc dans cette île. Mais il fut assez mal reçu. Il faillit même être arrêté, sur les réclamations du peuple. Il se décida donc à revenir précipitamment à Paris.

Quelle persévérance! quelle activité! Où sont les hommes qui, de nos jours, marcheraient dans une telle voie?

De retour à Paris en 1298, Raymond Lulle se mêle au mouvement intellectuel des écoles. Il visitait, à certaines heures, les établissements où les docteurs des différentes écoles de philosophie et de théologie enseignaient et discutaient publiquement.

Un jour il entre, par hasard, dans la salle où Scott, le *docteur subtil*, parlait, en présence d'un auditoire nombreux. Le docteur en était à un certain endroit de sa leçon, lorsque Raymond Lulle fait entendre un sourd murmure, accompagné de ce mouvement de tête qui exprime la désapprobation. Au milieu du silence qui régnait dans l'auditoire, ce murmure fut remarqué; et les regards de l'orateur se portèrent aussitôt sur Lulle, qu'il ne connaissait point.

Mécontent de cette marque d'improbation donnée publiquement à un point de sa doctrine, et croyant avoir affaire à un homme de peu d'instruction, Scott s'imagina qu'il allait le couvrir de confusion devant l'assemblée, en lui adressant, comme à un enfant, une simple question de grammaire.

« *Dominus, quæ pars?* » lui demanda-t-il.

Digitized by Google

A quoi Raymond Lulle répondit aussitôt :

« *Dominus non est pars, sed est totum.* »

Un enfant eût répondu à la question : « *Dominus quæ pars?* » que *dominus* est, en grammaire, un *substantif*. Mais Lulle avait pris *dominus* dans une acception théologique ou philosophique, et il avait répondu que Dieu n'est pas une simple partie, mais le *tout*.

Raymond Lulle et le *docteur subtil* partirent de cette question élémentaire, pour discuter sur les parties les plus épineuses de la philosophie et de la théologie. Ils furent liés, dès ce moment, par une estime réciproque.

Ce fut à peu près vers ce temps que l'*Art général* fut approuvé par l'Université de Paris.

Bientôt Raymond Lulle, qui ne pouvait longtemps demeurer en place, part pour l'Espagne. En 1300 il fonde, en diverses villes de ce pays, des colléges et des académies destinés à l'enseignement des langues orientales. Un collége de ce genre avait été déjà fondé, par l'ordre du roi, à la sollicitation de Lulle.

Il fit les instances les plus vives pour déterminer le roi d'Espagne à s'unir au roi de France et à déclarer la guerre aux infidèles, qui tenaient injustement la terre sainte sous leur domination. Quant à lui, pour donner l'exemple d'une foi vive et d'un zèle ardent, il se dispose, bien qu'ayant déjà atteint l'âge de soixante-cinq ans, à parcourir les principales contrées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, où règne l'islamisme, pour y prêcher sa croisade spirituelle.

On le voit, en effet, se montrer successivement à Chypre, en Arménie, dans la Palestine, portant partout sa parole ardente, ses convictions robustes et son infatigable propagande en l'honneur de la foi.

En 1303 il revient à Gênes, où il compose plusieurs ouvrages. De Gênes il se rend à Paris, et de Paris, en 1304, il se rend à Montpellier, puis à Lyon pour saluer le pape Clément V.

De Lyon il retourne à Majorque. Là, enfin, il s'embarque pour l'Afrique. Quelle prodigieuse activité de corps et d'esprit, dans un vieillard de soixante-dix ans!

A Bône, en Afrique, les outrages et les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés. Mais il ne regretta point ses peines,

Digitized by Google

puisqu'il parvint, à ce que l'on assure, à convertir soixante-dix philosophes disciples d'Averroès.

Il part donc de Bône, heureux et triomphant, et prend la route d'Alger. Chemin faisant, il convertit plusieurs infidèles.

Ce triomphe fut court. A Alger il fut arrêté, conduit en prison et soumis à un traitement ignominieux. Pour l'empêcher de parler, on lui mit, comme à une bête de somme, une bride, qui le priva non-seulement de parler, mais aussi de manger. Il demeura ainsi plusieurs jours sans manger ni boire. Finalement on le renvoya de la ville, et en sortant d'Alger, il fut frappé à outrance par la populace.

Il prend le parti de revenir à Tunis, malgré l'ordre de bannissement qu'il avait reçu. De là il passe à Bougie.

Partout où il se trouve, ce saint apôtre prêche la foi chrétienne. Il annonce Jésus et l'Évangile. Il dispute avec les prêtres et les docteurs. A Bougie, on lui accorde l'autorisation de soutenir une controverse publique. Mais on lui tend mille embûches, et un docteur musulman, qu'il avait vaincu dans une dispute, le fait traîner en prison.

Informés du fait, des marchands gènois prient et obtiennent, au nom des droits de l'humanité, que le captif, s'il ne peut être rendu à la liberté, soit au moins détenu dans une prison moins obscure et moins malsaine. On ne sait si la requête de ses coreligionnaires fut bien accueillie, mais il est certain que sa captivité à Bougie se prolongea six mois entiers.

L'abbé Perroquet nous apprend que, pendant la détention de Lulle, les principaux docteurs de la loi musulmane allaient fréquemment le visiter dans sa prison, et qu'ils s'efforçaient, par les offres les plus brillantes, de le convertir à la religion de Mahomet (1).

Comme les discussions verbales n'aboutissaient à rien, il fut convenu que désormais on discuterait par écrit.

Cette polémique écrite, entre des prêtres musulmans et l'apôtre chrétien, aurait été curieuse sans doute, mais on n'eut pas l'occasion de s'en délecter. Le bey de Bougie, moins terrible qu'on ne se figure un pacha africain, ordonna que l'on ouvrît à Raymond Lulle les portes de sa prison.

(1) *Vie et martyre de Raymond Lulle*, p. 22.

En 1307, Lulle put donc tranquillement s'embarquer, avec ses effets et ses livres, sur un vaisseau génois.

Ce vaisseau fit naufrage sur les côtes de l'Italie. Lulle perdit ses effets; mais il put se sauver avec ses compagnons.

Il arriva dans un triste état à Pise, où il tomba malade. Les religieux d'un couvent de Dominicains lui prodiguèrent les soins les plus affectueux, et il recouvra la santé.

Avant de quitter Pise, Raymond Lulle institua, avec l'assentiment des habitants, un *ordre de milice chrétienne* ayant pour objet la délivrance des lieux saints.

Il partit pour Gènes, en 1308, et y fonda une institution du même genre.

De là il se rend auprès du pape, à Avignon. Il montre au nouveau pontife les lettres qu'il a obtenues des habitants de Pise et de ceux de Gènes, au sujet de *l'ordre de la milice chrétienne* qu'il a fondé dans leurs villes.

Le pape et les cardinaux ne reçurent pas Raymond Lulle avec tous les égards qu'ils devaient à un vieillard qui se dévouait corps et âme au triomphe de la cause de Jésus. Le saint apôtre sentit l'offense et en fut affligé. Il partit donc pour Paris, fort mécontent.

Peu de temps après, en 1311, le pape ayant convoqué un concile à Vienne, Lulle se rend à ce concile et y propose : 1° son grand projet sur l'étude des langues orientales; 2° la réunion de tous les ordres religieux en un seul; 3° la suppression des œuvres et des écoles d'Averroës.

Raymond Lulle était à Vienne, où s'était réuni le concile convoqué par Clément V, lorsqu'il reçut des lettres d'Édouard roi d'Angleterre, et de Robert, roi d'Écosse, qui l'engageaient à passer dans leurs États. Ces princes, qui avaient entendu parler de lui comme d'un homme extraordinaire, désiraient le voir.

Raymond Lulle, arrivé en Angleterre, conféra avec Édouard III et le trouva assez disposé, en apparence, à déclarer la guerre aux infidèles, pour conquérir la terre sainte.

Un écrivain sans aucune autorité (1) prétend que Raymond Lulle, enfermé, en 1312, à la Tour de Londres, par l'ordre du roi,

(1) Longlet-Dufresnoy, dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, t. I, p. 166.

produisit de l'or pour plusieurs millions, par des opérations alchimiques. Ceci est un conte qui ne doit pas nous arrêter. Raymond Lulle ne croyait pas à la transmutation des métaux. Il le dit formellement, dans des ouvrages qui sont incontestablement de lui (1).

Que Raymond Lulle ait fait un voyage en Angleterre, on n'en saurait douter, puisqu'il dit lui-même : « *Vidimus enim intercessionem domini regis Edoardi illustrissimi*, etc. » Il avait d'abord cru trouver là des hommes puissants tout disposés à l'aider dans l'exécution de son grand projet, et il était allé invoquer en faveur de sa croisade spirituelle le secours du roi d'Angleterre, comme il avait déjà sollicité l'appui des rois d'Espagne, de France, de Chypre, etc.

On possède fort peu de renseignements, dignes de foi, sur les rapports qui s'établirent entre Raymond Lulle et le roi Édouard. Beaucoup de fables ont été mises en avant à ce propos. Lenglet-Dufresnoy n'est pas, en effet, le seul qui ait singulièrement dénaturé les actions de Raymond Lulle pendant son séjour à Londres ; de sorte qu'il est aujourd'hui bien difficile d'éclaircir ce point d'histoire.

Nous rapporterons, sans la partager entièrement, la version qui a été donnée par M. Delécluze dans un article biographique sur lequel nous aurons à revenir.

« La réalité de ce voyage en Angleterre, dit M. Delécluze, a été contestée par les auteurs espagnols, qui, en écrivant la vie de Raymond, bienheureux martyr, se sont efforcés de faire croire qu'il ne s'est jamais occupé de chimie; on ne peut cependant à ce sujet concevoir aucun doute (2). Outre les lettres du savant sur les opérations du grand œuvre, adressées au roi Edouard, en 1312 (3), il y a un passage d'un de ses livres intitulé : *Compendium transmutationis animæ*, où, en parlant de certaines coquilles qu'il eut l'occasion d'observer, il dit : *Vidimus ista omnia dum ad Angliam transiimus propter intercessionem domini regis Edoardi illustrissimi.* (J'ai

(1) « Les corps élémentaires ont des qualités propres, et les espèces déterminées ne sauraient être changées en d'autres espèces; ce qui fait gémir et fâche extrêmement les alchimistes. » *Elementatira habent reras conditiones*, ET UNA SPECIES SE NON TRANSMUTET IN ALIAM, *et in isto passu alkimistæ dolent et habent occasionem flendi.* « L'or obtenu par la chimie n'en a que l'apparence. » *Aurum chymicum non est nisi apparenter aurum* (Lullius, *in Arte magna*, parte IX, *de Mirabilibus orbis*).

(2) *Vida y hechos del admirable dalar y martyr Ramon Lull de Mallorca*, per el dotor Juan Seguy, canonigo de Mallorca. En Mallorca, ano 1606.

(3) Voir l. I, p. 863, de la *Bibliothèque chimique* de Manget.

vu ces choses lorsque je passais en Angleterre, d'après la prière que m'en avait faite le très-illustre roi Édouard.)

« Si le fait du voyage est avéré, il faut convenir que le peu que l'on sait sur son séjour à Londres est enveloppé d'un assez grand mystère. D'après le témoignage de quelques écrivains anglais, il paraîtrait que Raymond Lulle fut employé à faire de l'or et à surveiller la fabrication de la monnaie en Angleterre. On dit que, toujours préoccupé de l'idée de reconquérir la terre sainte, Raymond se fit illusion sur les véritables motifs qui donnaient à Édouard le désir de posséder de grandes richesses. Il s'imagina que ce prince ne voulait en faire usage que pour la cause sainte, tandis qu'au contraire Édouard, gouverné par des favoris et passant ses jours dans l'oisiveté et les délices, ne prétendait user de la science du chimiste que pour faire face à ses profusions. Dans ce conflit de passions si contraires, le zèle du missionnaire et la cupidité du roi, il est difficile de déterminer lequel des deux a été le plus dupe ; mais ce que l'histoire rapporte et ce que Raymond affirme dans son *Dernier Testament*, c'est le succès d'une expérience qui tendait à convertir en une seule fois en or cinquante mille pesant de mercure, de plomb et d'étain : *Converti in unâ vice, in aurum, ad L millia pondo argenti vivi, plumbi et stanni.*

« Édouard, beaucoup plus curieux de voir le résultat des opérations du chimiste que préoccupé de l'emploi sacré que le missionnaire prétendait que l'on en fît, reçut Raymond Lulle en le comblant de caresses et d'honneurs. Jean Cremer, abbé de Westminster, contemporain de Lulle, et qui, comme lui, s'adonnait à l'étude de la chimie, a laissé dans son *Testament* des détails sur cette réception (1). « J'introduisis, dit-il, cet « homme unique en présence du roi Édouard, qui le reçut d'une manière « aussi honorable que polie. Après être convenus ensemble de ce qui devait « être fait, Raymond Lulle se montra extrêmement satisfait de ce que « la divine Providence l'avait rendu savant dans un art qui lui permettait « d'enrichir le roi. Il promit donc au prince de lui donner toutes les « richesses qu'il désirait, sous la condition, seulement, que le roi irait en « personne faire la guerre aux Turcs, que les trésors ne seraient employés « qu'aux frais qu'occasionnerait cette entreprise et que, sans égard pour « aucun orgueil humain, cet argent ne servirait jamais à intenter de que- « relles aux princes chrétiens. Mais, ô douleur! ajoute le pieux abbé, qui « ne fut pas moins dupe que son ami Lulle en cette occasion, toutes ces « promesses furent indignement violées. »

« Jean Cremer donna d'abord une cellule à Raymond dans le cloître de l'abbaye de Westminster, d'où, dit-on, il ne se retira pas en hôte ingrat, car longtemps après sa mort, en faisant des réparations à la cellule qu'il avait habitée, l'architecte chargé de ce travail y trouva beaucoup de poudre d'or dont il tira un grand profit.

« Mais son royal patron, impatient de voir les résultats de la science de Raymond, lui donna un logement dans la Tour de Londres. La simplicité d'âme du missionnaire ne lui permit pas d'abord de s'apercevoir de la précaution maligne que couvrait cette politesse royale, et il se mit à faire de l'or, dont on battit monnaie. Jean Cremer affirme le fait, et Camden,

(1) Cet ouvrage, *Cremeri abbatis Westmonasteriensis Testamentum*, se trouve dans le *Museum hermeticum*, in-4°, Francfort, 1677-78. — Camden, dans ses *Monuments ecclésiastiques*, donne aussi des détails sur le séjour de Raymond Lulle en Angleterre. (Note de Delécluze.)

Digitized by Google

dans ses *Antiquités ecclésiastiques*, dit précisément que les pièces d'or nommées *nobles à la rose* et fabriquées au temps d'Édouard sont le produit des opérations chimiques que Raymond Lulle fit dans la Tour de Londres.

« Lorsque cet important travail fut terminé et que Raymond put reprendre le cours de ses études habituelles, il ne tarda pas à s'apercevoir que son logement à la Tour était une prison et que le roi le retenait pour satisfaire sa cupidité. Malgré ses soixante-dix-huit ans, il rassembla tout son courage et au moyen d'une barque s'étant échappé de la Tamise, il parvint à s'embarquer sur un bâtiment qui le conduisit à Messine. C'est en cette ville qu'il composa son livre des *Expériences* (*Experimenta*), où se trouve ce passage faisant allusion à sa captivité et à la mauvaise foi du prince anglais : « Nous avons opéré cela pour le roi d'Angleterre qui feignit de vouloir combattre contre les Turcs, et qui combattit ensuite contre le roi de France. Il me mit en prison; cependant je m'évadai. Gardez-vous d'eux, mon fils (1) ! »

De ce récit romanesque il faut retrancher, selon nous, le fait de la fabrication de l'or par Raymond Lulle, prisonnier d'Édouard III, à la Tour de Londres. Nous croyons que, pour engager le roi d'Angleterre à entrer dans ses desseins contre les Turcs, Raymond Lulle promit d'abord tout ce qu'on voulut, et fut ensuite fort empêché de tenir ses promesses. Mais voyant que le bon accueil qu'il avait reçu du roi tenait seulement à la persuasion où l'on était qu'il savait faire de l'or, Raymond Lulle prit le parti de quitter brusquement l'Angleterre. On sait d'ailleurs qu'il ne faisait jamais un long séjour dans un pays.

Il sortit furtivement de la Tour de Londres, et se jeta dans une barque, d'où il gagna le port. Là, il s'embarqua dans le premier navire en partance.

Ce navire le mena à Messine, en Sicile.

De Messine il passa à Majorque.

Enfin, bien qu'âgé de soixante-dix-neuf ans, il prend la résolution d'aller recommencer en Afrique sa croisade antimusulmane.

C'est en vain que ses amis le conjurent de se reposer, après toute une vie de fatigues, et le supplient de passer ses derniers jours avec eux et dans son pays. Il est persuadé que sa tâche ne serait qu'incomplétement remplie, s'il n'entreprend ce dernier voyage.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1840, p. 543-545.

Ses amis et les chefs des principales familles de Majorque, dont les noms furent consignés, dit l'abbé Perroquet, dans les archives royales, l'accompagnèrent jusqu'au port, où il s'embarqua pour Tunis.

Arrivé à Tunis, en 1315, Raymond y passe quelques jours. Il visite les amis qu'il y avait faits dans ses voyages précédents, va revoir secrètement ses disciples convertis, et les exhorte vivement à persévérer dans la foi chrétienne. Il se rend ensuite à Bougie et se loge chez des marchands chrétiens de sa connaissance. Caché dans la maison d'un de ses compatriotes, il renoue ses anciennes liaisons avec les Arabes, qui autrefois paraissaient l'écouter avec intérêt.

Mais cette propagande mystérieuse ne produisait que de médiocres résultats. Attristé de voir combien était petit le nombre des âmes qu'il avait acquises à la foi chrétienne, Raymond s'affranchit de la prudente réserve qu'il s'était imposée jusque-là. Il sort de sa retraite, se montre courageusement sur les places publiques, et y prêche, d'une manière ouverte, contre la loi de Mahomet. Il proteste que le salut du genre humain ne se trouve que dans la religion du Christ.

« Je suis, dit-il au peuple de Bougie, l'homme que vos princes ont autrefois chassé de ce pays et de Tunis, dans la crainte que je ne réussisse à vous éclairer sur les vérités de la foi chrétienne pour laquelle vous montriez déjà quelques dispositions. C'est la seule espérance de faire votre salut qui me ramène vers vous, bien résolu à souffrir pour cela, s'il le faut, les tourments et la mort ! »

Le résultat de ce discours fut tout autre que celui qu'il attendait. Le peuple se précipita sur lui avec fureur. On le chassa à coups de pieds, de bâtons et de pierres. On le poursuivit jusque hors des murs de la ville. Là, épuisé de forces, il tomba évanoui. On continua à le frapper lorsqu'il était par terre, et on le laissa à demi enseveli sous les pierres dont on l'avait assailli.

Des marchands génois qui passaient par hasard de ce côté le crurent mort. Voyant, par ses vêtements, que c'était un chrétien, ils se disposaient à l'emporter, pour lui donner la sépulture, lorsqu'ils remarquèrent qu'il respirait encore. Ils obtinrent du kadi l'autorisation de transporter sur leur vaisseau

leur malheureux coreligionnaire, et après lui avoir donné les premiers soins, ils firent voile avec lui pour Majorque.

Mais deux jours après, Raymond Lulle succombait en mer, des suites de ses blessures. Il expira sur le vaisseau génois, à l'âge de quatre-vingts ans.

« La mort, dit Delécluze, ne put mettre fin tout à coup aux vicissitudes qu'il avait éprouvées pendant sa vie. On se disputa son corps, et sa mémoire fut attaquée. En effet, peu s'en fallut que ses restes ne fussent pas rendus à son pays natal. Comme tout ce que font les hommes, le soin que les Génois prirent de recueillir le corps du martyr sur la plage africaine offrait prise au blâme ainsi qu'à l'éloge. C'était alors une richesse inestimable que la possession d'un corps saint dans une ville. Or, ces Génois, qui étaient chrétiens et marchands tout à la fois, qui avaient vu mourir Raymond et pouvaient rendre témoignage de sa courageuse piété et de son martyre, savaient bien le trésor qu'ils déposeraient en terre en y mettant le corps de l'apôtre. Mais il se trouva que le saint vivait encore; alors les marchands chrétiens eurent l'idée de le ramener dans son pays, certains de recevoir, outre les félicitations de ses compatriotes, quelques dédommagements pour les frais de voyage et de transport. Cependant Raymond mourut en route, et voilà nos marchands chrétiens de nouveau possesseurs d'un précieux corps saint dont il s'agissait de tirer tout le parti possible. On enveloppa, on cacha la sainte relique dans le vaisseau et l'on aborda à Maïorque avec l'intention *de voir venir*, comme on dit dans la langue du commerce. Le projet des Génois était de sonder les dispositions généreuses des Maïorquains, afin de transporter les reliques de Lulle dans un autre pays, au cas où ils espéreraient en trouver un meilleur prix. Soit indiscrétion ou trahison de la part de quelqu'un de l'équipage, la nouvelle de la mort de Raymond non-seulement s'ébruita, mais on sut que son corps était dans le port de Palma. Sitôt que les habitants de la ville eurent connaissance de cette nouvelle et du projet qu'avaient les Génois de leur ravir un si précieux trésor, ils s'opposèrent à ce rapt. Une députation, choisie parmi la plus haute noblesse de Maïorque, fut chargée de se rendre à bord du vaisseau génois et de redemander les restes de leur saint compatriote. Le corps fut porté par les nobles, accompagnés du clergé, jusque dans l'église de Sainte-Eulalie et déposé dans la chapelle appartenant à la famille de Raymond Lulle. Ces reliques n'y demeurèrent pas longtemps, elles furent réclamées par les religieux de l'ordre de Saint-François, dont Raymond Lulle avait toujours porté l'habit depuis sa conversion. Ces religieux donnèrent la sépulture aux restes de Raymond, qui opérèrent, disent les auteurs maïorquains, une foule de miracles. Voici la mauvaise épitaphe qui se lit sur son tombeau :

RAYMONDUS LULLY, CUJUS PIA DOGMATA NULLI
SUNT ODIOSA VIRO, JACET HIC IN MARMORE MIRO;
HIC M ET CCC (CUM P (1)) CŒPIT SINE SENSIBUS ESSE (2) ».

(1) P, quinzième lettre de l'alphabet, représente le nombre XV.
(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1840, pages 546-547.

Telles furent la vie et la mort de Raymond Lulle, véritable martyr de l'humanité, de la science et de la foi.

Quand on a lu les détails de cette longue existence, qui ne fut qu'un long et ardent dévouement pour tout ce qui est noble et vrai, et qu'on apprend que, dans son *Directoire des inquisiteurs*, Eymeric a placé Raymond Lulle au nombre des hérétiques, on s'attriste de voir de quelle manière les sectes et les partis envisagent quelquefois un dévouement qui va jusqu'au sacrifice de la vie. Cet homme, qui employa soixante ans à courir l'Europe et l'Afrique, qui erra constamment sur terre et sur mer, pour répandre la foi chrétienne et convertir les musulmans, qui laissa deux cent douze traités de théologie et qui se fit massacrer par les musulmans, en leur prêchant l'Évangile, non-seulement n'a pas été canonisé par l'Église, mais il n'est considéré que comme un écrivain subalterne par les ecclésiastiques de nos jours, après avoir été traité d'hérétique par ceux du dix-septième siècle.

Il y a quelque chose de triste à lire ces jugements!

Dans l'article biographique de Delécluze, que nous avons déjà cité, l'auteur reproche à Raymond Lulle de n'avoir jamais voulu appartenir à aucun ordre, bien qu'il portât l'habit monastique, et de s'être toujours tenu isolé, prétendant mener à bout, sans secours étranger, ses gigantesques desseins.

« Sa foi fut grande, dit Delécluze; mais il lui manqua, pour la rendre utile à la cause chrétienne, de connaître l'importance de la hiérarchie des corporations, sans l'appui desquelles les hommes les plus forts disséminent et perdent presque toujours leurs plus belles qualités. »

Voilà une appréciation fort inexacte. Les corporations religieuses du moyen âge ne prêtaient guère leur appui aux hommes de science que pour entraver leur marche ou étouffer leur voix. C'est précisément dans la hiérarchie des corporations que les développements de l'esprit humain ont toujours rencontré d'invincibles obstacles. Toute corporation religieuse ou enseignante se fonde sur une croyance invariablement fixée. Sa doctrine, en philosophie comme en religion, est un cercle étroit, dans lequel la pensée est emprisonnée à jamais. Malheur au membre de la corporation qui s'efforce de franchir cette barrière, et qui se montre supérieur à ses chefs en sa-

voir et en intelligence! Il sera toujours persécuté. S'il a composé quelque livre utile, les chefs réuniront leurs efforts pour le faire disparaître. Roger Bacon en fut un exemple triste et célèbre, et cet exemple n'a pas été, à beaucoup près, le seul. Lorsque, dans une hiérarchie quelconque, ceux qui occupent les premiers rangs sont des hommes d'un esprit médiocre et d'un caractère sans élévation, ils souffrent difficilement, dans les rangs subalternes, des hommes plus instruits et plus habiles qu'eux.

Raymond Lulle savait cela sans doute. Il connaissait, d'ailleurs, la destinée de son contemporain Roger Bacon, et il aima mieux demeurer libre que vivre asservi au sein d'un ordre religieux. Nous sommes donc persuadé, contrairement à l'opinion de Delécluze, que s'il *perdit* ou *dissémina ses plus belles qualités*, ce ne fut point parce qu'il avait méconnu l'importance hiérarchique des corporations.

Arrivons maintenant à l'examen des travaux scientifiques du *Docteur illuminé*, comme on l'a souvent appelé.

On s'étonne avec raison qu'un homme qui a passé la plus grande partie de sa vie à parcourir l'Europe ait pu composer une partie des ouvrages qui lui sont attribués. L'abbé Perroquet, dans son livre *La Vie et le martyre du Docteur illuminé, le bienheureux Raymond Lulle*, donne, comme nous l'avons déjà dit, un catalogue de quatre cent quatre-vingt-huit titres d'ouvrages. Il ajoute que ce n'est là qu'une partie des œuvres de Raymond Lulle, et « qu'au sentiment de quelques auteurs graves, le nombre total devait surpasser quatre mille. »

Si ces *auteurs graves* s'étaient donné la peine de faire un calcul très-simple, ils auraient vu qu'en comptant, en moyenne seulement, dix jours pour chaque ouvrage, il lui eût fallu quarante mille jours pour faire quatre mille ouvrages, ce qui fait près de cent dix années employées à écrire. Or, Raymond Lulle ne put rester en place six mois de suite, à partir du moment de sa conversion.

Le nombre de quatre mille ouvrages et donc ici de pure antaisie.

Les ouvrages de Raymond Lulle étant dispersés dans plusieurs bibliothèques, en France, en Espagne, en Italie, on ne peut en

savoir le véritable nombre. Les plus modérés, parmi ses biographes, le portent à trois cents, et c'est beaucoup. En y regardant de près, on voit qu'il peut être considérablement réduit. En effet, dit l'auteur de la notice sur Raymond Lulle, dans la *Biographie universelle* de Michaud :

« Il ne s'en trouve guère que deux cents désignés par les titres et les premiers mots de l'ouvrage, et ce nombre doit encore être diminué, parce qu'ils sont quelquefois peu distincts les uns des autres; que des chapitres ont été donnés comme des titres d'ouvrages et que des explications de professeurs ou de disciples ont été souvent prises pour des leçons du maître. »

Raymond Lulle, comme on peut le voir par les ouvrages qui lui sont attribués, s'était occupé de toutes les branches des connaissances humaines. Un homme tel que lui, doué d'une intelligence de premier ordre, d'une force de volonté et d'une persévérance incroyables, n'avait pu se familiariser avec les livres arabes sans y puiser en géométrie, en physique, en astronomie, en histoire naturelle, des connaissances extrêmement étendues. Il avait dû apprendre aussi dans les ouvrages d'Aristote, commentés par les Arabes, la grammaire générale, la rhétorique, la dialectique, etc. Pendant son séjour à Paris, on le voit assister aux leçons publiques, se mettre en relation avec les plus célèbres professeurs et discuter avec eux, comme un homme parfaitement au courant de toutes les grandes idées qui s'agitent alors en philosophie, en métaphysique, en théologie, en physique et en chimie. Roger Bacon, dans l'ordre physique, cherchait, par l'expérience et par l'observation, les *bases de la science positive;* Raymond Lulle, dans l'ordre métaphysique, cherchait, par la dialectique et par un enchaînement d'idées générales et de rapports de tout ordre, l'*unité de la science.*

La pensée qui constitue le fond de son *Art général*, ou *grand Art*, pensée qu'il reproduit et développe sous diverses formes, soit en l'approfondissant toujours, soit en l'appliquant dans tous ses ouvrages, montre que nul homme n'a possédé autant que lui la faculté d'abstraire et de généraliser.

« Qu'est-ce au fond que le *grand art* dans ce qu'il a de pratique, dit l'auteur de l'article *Raymond Lulle* dans la *Biographie générale* de Firmin Didot (M. P. Monnier), sinon la méthode synthétique largement conçue,

Digitized by Google

puissamment appliquée, avec cet énorme abus de ranger tous les êtres, même moraux, comme sur un immense échiquier dont toutes les pièces soutiennent entre elles des rapports nécessaires! Mais quel profond sentiment des causes, c'est-à-dire des lois primordiales! »

Il est certain que dans la nature, tous les êtres doivent se trouver liés entre eux et avec le tout, par des rapports nécessaires, de même que les diverses parties de l'économie vivante sont mutuellement liées dans l'être organisé, végétal ou animal.

« Il y a, dit Raymond Lulle, continue le même auteur, une si intime liaison entre toutes les choses du monde, qu'il suffit d'en connaître parfaitement une seule, pour être bientôt à même de comprendre toutes les autres, même les plus élevées; parce qu'on ne peut avoir une parfaite idée d'une chose, sans connaître les rapports de différence ou de similitude qu'elle a avec toutes les autres. D'où il suit qu'en traitant d'une chose, on est obligé de réfléchir sur toutes celles qui ont de l'affinité avec elle ou qui lui sont apposées.

« Tous les principes, dit-il ailleurs, sont inséparablement unis dans l'être, comme les diverses parties dans le sujet total, et celui-là peut se dire savant qui a la science de l'être, c'est-à-dire une parfaite connaissance de sa nature, de ses propriétés, de ses parties, etc.; d'autant que toutes les sciences traitent de l'être ou des différences, et que tout ce qui a l'être est, à certains égards, l'objet de quelques sciences. »

Il est difficile de donner une idée précise de cette méthode universelle, ou *Art général*, de Raymond Lulle, dont la pensée première est reproduite dans ses ouvrages, sous toutes sortes de formes, selon le but que l'auteur se propose et l'objet auquel il l'applique. Par exemple, dans le chapitre intitulé *Arbre de la science*, il compare le sujet qu'il veut traiter à un arbre dont les *racines* figurent les dix-huit principes de l'art qu'il a précédemment énoncés et le *tronc*, la substance ou l'être qui résulte de l'union des principes. Les *branches* sont les parties principales ou les espèces du sujet; les *rameaux* figurent ses diverses puissances ou facultés, ou ses propriétés; les *feuilles* sont les accidents; les *fleurs* sont les opérations naturelles des racines, du tronc et des autres parties; le *fruit* est ce qui résulte des opérations.

On peut voir, par le catalogue des écrits de Raymond Lulle cité dans l'ouvrage de l'abbé Perroquet, que la pensée fondamentale de l'*Art général* se trouve présentée, appliquée ou développée par Lulle, de plus de soixante manières, sous autant

de titres différents. Un des grands défauts de cette méthode, c'est qu'elle peut apprendre à improviser sur tous les sujets et à parler très-longuement, à la manière des anciens sophistes, sur les choses qu'on entend le moins. On a beau présenter dans un tableau à compartiments, comme l'a fait Delécluze (1), les mots qui semblent exprimer les principes généraux sur lesquels Raymond Lulle avait fondé son *Art général*, cet art n'en devient pas plus clair pour cela. La raison en est évidente. C'est que le simple mécanisme des mots n'est rien par lui-même, lorsque la parole vivante qui l'animait a cessé, depuis des siècles, de se faire entendre.

Au fond, cet *Art général* n'était qu'une méthode d'enseignement. Or, nous savons, par les exemples qui se sont produits en divers temps, même dans le nôtre, que l'efficacité d'une méthode générale d'enseignement, n'existe ordinairement tout entière que dans l'esprit de l'inventeur. Telle méthode, au moyen de laquelle on obtenait des résultats étonnants, est restée complétement stérile après la mort de l'auteur. Il en a été ainsi des méthodes d'enseignement de Pestalozzi et de Jacofot. Quant à la méthode que Descartes eut le bonheur d'imaginer dans sa jeunesse, et à laquelle il attribue toute la supériorité qu'il montra sur une foule d'hommes plus heureusement doués que lui, au point de vue des facultés de l'esprit, est-on bien sûr aujourd'hui de l'entendre exactement comme l'entendait ce philosophe? Si l'on voulait en faire usage, pourrait-on en retirer des résultats analogues à ceux qu'il avait obtenus pour lui? Il en serait de même, à plus forte raison, de celle de Raymond Lulle, lorsque, par suite des évolutions successives de l'esprit humain et des progrès du temps, les notions abstraites et les idées générales ont si complétement changé d'aspect. On peut retrouver la signification précise des termes qui ont servi à désigner des faits de la nature physique, mais comment retrouver, dans un enchaînement d'abstractions de plus en plus généralisées, l'acception de chaque mot? Par exemple, dans la *table générale* de Raymond Lulle, ses dix-huit principes sont : la *bonté*, la *grandeur*, la *durée*, la *puissance*, la *connaissance*, l'*appétit*, la *vertu*, la *vérité*, la *gloire*, la *diffé-*

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1840, page 541.

rence, la *concorde*, la *contrariété*, le *principe*, le *milieu*, la *fin*, la *majorité*, l'*égalité*, la *minorité*. Il montre, à sa manière, que tout peut se rapporter et se réduire à ces dix-huit principes transcendants. Il forme avec ces principes, combinés deux à deux, trois à trois, etc., suivant des règles qu'il pose, des maximes générales, etc.

L'*Art général* de Lulle n'est pour nous aujourd'hui qu'un arbuste déraciné qui, transporté dans un milieu différent de celui où il vécut, n'a plus de séve, et ne peut porter ni fleurs ni fruits.

Après Raymond Lulle philosophe, considérons Raymond Lulle chimiste.

La destinée des œuvres intellectuelles est souvent bien étrange, et la gloire d'un homme atteint bien rarement le but précis qu'il s'était proposé. Raymond Lulle a passé sa vie à s'occuper de religion et de théologie. Il a continuellement exposé ses jours, pour attaquer la religion de Mahomet et gagner la palme du martyre. Enfin, il a voulu créer une méthode générale d'enseignement. Tout cela, la postérité l'a oublié: On ne connaît aujourd'hui qu'un seul côté de Raymond Lulle, et assurément le plus faible. On ne connaît de lui que le chimiste.

Pour juger Raymond Lulle comme chimiste, il ne faut pas se placer exclusivement au point de vue de la science moderne, comme l'a fait M. Hœfer, dans son *Histoire de la chimie*. Raymond Lulle fut d'abord initié, par les livres arabes, à la théorie de la chimie. Dans sa solitude, il parvint à l'entendre, bien qu'elle fût exposée en une langue qui n'était pas la sienne. Sa langue était le castillan. Ce fut d'abord en castillan qu'il écrivit son *Art général*, qu'il traduisit plus tard, lui-même, en arabe. Il était parvenu à comprendre assez bien la théorie chimique des Arabes, pour éprouver le désir de reproduire lui-même les expériences sur lesquelles reposait cette théorie. Arnauld de Villeneuve, avec lequel il était lié, lui enseigna, à Montpellier et à Naples, l'art des manipulations chimiques. Dès qu'il fut un peu exercé dans la pratique du laboratoire, il se livra, avec ardeur, à l'étude de la chimie, comme il est facile d'en juger par les ouvrages de chimie qu'on lui attribue.

Mais quel fut, en ce genre, le but constant de ses recherches et de ses efforts? Ce ne fut pas assurément de fabriquer artifi-

ciellement de l'or, qu'il dédaignait. Il n'avait pas, dans sa jeunesse, distribué ses biens aux pauvres et à sa famille pour être pris de la soif des richesses, dans la maturité de ses jours. D'un autre côté, il ne croyait pas, comme nous l'avons dit, à la transmutation des métaux. Il ne voulait pas, non plus, obtenir des produits destinés au commerce et à l'industrie. Il se proposait donc un but plus élevé, plus philosophique. Il avait conçu l'idée d'une science universelle, et pour la constituer, il voulait remonter à ses principes les plus généraux.

« La tendance de la science à cette époque, dit Delécluze, est de chercher, en toute matière, la *quintessence*, sorte de principe subtil, dégagé de tout mélange, archétype en quelque sorte du corps qu'il représente et qui en renferme les propriétés, ou pour parler le langage du temps, les *vertus* dans une intensité absolue. »

Il y a beaucoup d'idées remarquables dans la chimie de Raymond Lulle ; mais on ne parvient à les saisir qu'incomplétement, à cause de son style, embrouillé à dessein par des mots détournés de leur acception première, et même par des termes cabalistiques qui n'appartiennent qu'au langage de cette époque. « La *Cabale*, dit l'abbé Perroquet, était une introduction à l'étude de toutes les sciences. »

« Mais, dit M. Delécluze, quand on parvient à saisir, dans Raymond Lulle, quelques lueurs et qu'au lieu de s'attacher à la lettre de ses ouvrages on cherche l'esprit qui y domine, on est surpris d'y trouver quelques idées générales pleines de grandeur et dont la haute portée semble jeter le défi à la science de nos jours. »

Une idée, par exemple, qui ne manque pas de profondeur, et qu'on peut inférer clairement de divers passages décrits de Raymond Lulle, c'est que la *forme* est une des qualités les plus essentielles de la matière, et qu'elle influe sur la composition chimique des corps. Il la met au nombre des causes primordiales et secondaires dans les œuvres de la nature *(Principia naturalia, primordialia et succedentia in opere naturæ sunt universaliter omnes extremitatus, etc.)* (1).

On peut voir, dans nos traités de chimie les plus récents, que les formes de cristallisation sont au nombre des principaux

(1) *Testamentum*, cap. 3.

caractères par lesquels on distingue aujourd'hui les corps et les composés chimiques les uns des autres.

Lulle a fait parfaitement connaître l'eau-forte, dont l'Arabe Géber avait déjà indiqué la préparation. Il ne se vante point d'avoir découvert le premier une foule de substances dont il fait mention, telles que le *tartre calciné*, l'extraction du *sel de potasse* des cendres des végétaux ; la distillation de l'urine, la rectification de l'esprit-de-vin, la préparation des huiles essentielles, la coupellation de l'argent, la préparation du mastic des laboratoires (composé d'albumine et de chaux), le précipité rouge, le mercure blanc (mercure doux et sublimé corrosif), etc., substances dont il parle en décrivant les manipulations chimiques qu'il a faites lui-même.

On remarque, selon M. Hœfer (1) dans son *Potestas divitiarum*, l'indication d'un instrument chimique qui a beaucoup de ressemblance avec le petit appareil à boules inventé de nos jours par Liébig, pour recueillir l'acide carbonique dans l'analyse immédiate des substances organiques.

Tout cela pourtant ne constitue qu'un mince bagage chimique. La réputation de Raymond Lulle comme chimiste nous paraît donc reposer sur des bases fort légères.

En fait de science, Raymond Lulle, comme tous les hommes du moyen âge, ne fut ni chimiste, ni astronome, ni physicien. Il fut encyclopédiste. Il embrassa l'ensemble des connaissances humaines, tant pour obéir à l'esprit de son temps que pour élaborer la méthode d'enseignement général dont il nous a laissé dans son *Ars magna* et son *Ars brevis* le monument qui le recommandera seul au souvenir de la postérité savante.

(1) *Histoire de la chimie*, t. I, p. 403.

Digitized by Google

GUY DE CHAULIAC

d'après le portrait de la Faculté de Médecine de Montpellier. (Collection Ranchin.)

Digitized by Google

GUY DE MAUPASSANT

GUY DE CHAULIAC

I

Guy de Chauliac naquit à la fin du treizième siècle, dans le village de Chauliac, situé au milieu des montagnes du Gévaudan (diocèse de Mende). Il nous apprend lui-même qu'il est né dans ce diocèse. Toutefois, aucune indication précise, tirée de ses écrits, ne permet de fixer l'époque exacte de sa naissance. On ne sait même pas avec certitude si c'est ou de sa famille ou de son lieu natal que lui vient son nom de *Chauliac* (1).

L'histoire de ces temps, si attentive à nous donner de très-inutiles généalogies de princes, de guerriers et de gens de cour, ne nous apprend presque rien, d'ordinaire, sur la vie et les actions des savants. Elle est muette sur la vie de l'homme qui est regardé comme le père de la chirurgie française, qui jouit au moyen âge d'une grande renommée, et qui fut, à la cour pontificale d'Avignon, médecin de trois papes consécutifs. Étrange et triste contre-sens! L'histoire ne s'est occupée jusqu'ici que des hommes qui ont brillé par le rang, la fortune ou la situation politique. Elle a toujours oublié ou dédaigné les hommes dont le génie fut l'origine première de la prospérité et de la puissance des États.

Guy de Chauliac appartenait à une famille qui, sans pouvoir être comptée parmi les plus riches, devait pourtant jouir d'une certaine aisance. Les voyages qu'il fit en France et en Italie

(1) Le manuscrit de la *Grande Chirurgie*, qui existe à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, porte : *Guy de Caillat*.

Digitized by Google

pour compléter ses études rendent cette hypothèse probable. Ce fut sans doute dans une petite école de son village qu'il apprit la lecture, l'écriture et les premiers rudiments du latin. Il fut ensuite envoyé, pour y étudier les humanités, dans le collége de la cathédrale de Mende, alors très en renom. Nous présumons qu'il prit à Mende le grade de *maître ès arts*.

Peyrilhe, dans son *Histoire de la Chirurgie* (1), dit qu'en 1325, Guy de Chauliac, alors âgé de vingt-cinq ans, était entré dans les ordres; qu'il était clerc, c'est-à-dire aspirant ecclésiastique tonsuré. Malgaigne, dans sa belle *Introduction historique aux œuvres d'Ambroise Paré*, dit qu'il a « vainement cherché d'après quels indices Peyrilhe était arrivé à cette conjecture (2). » Il est pourtant bien établi que Guy de Chauliac appartint de bonne heure à l'état ecclésiastique, et que, tout en exerçant la chirurgie, il appartint toujours à l'Eglise. Il fut le médecin des papes, mais en même temps leur chapelain.

Guy de Chauliac étudia d'abord la médecine à Toulouse, et alla ensuite continuer ses études à Montpellier. Plusieurs fois, dans son ouvrage, il s'exprime en ces termes : « Notre commune école de Montpellier. »

Il alla suivre, plusieurs années après, les cours de la Faculté de Paris (3).

On ne sait point quels furent ses professeurs à Paris. Ce n'étaient ni Lanfranc ni Henri de Mondeville, car ces deux professeurs n'existaient plus lorsque Guy était en âge d'étudier dans une faculté.

Il compta au nombre de ses maîtres, à Montpellier, Raymond de Molières, qui était le plus célèbre et qui, en 1338, fut chancelier de l'Université. Il nous l'apprend lui-même en ces termes : « Ainsi que le disait à Montpellier mon maître Raymond (4) »

Dès le douzième siècle, l'école de Montpellier jouissait d'une célébrité européenne. Jean de Salisbury, évêque de Chartres, assure que, de son temps, on se rendait à Montpellier et à Salerne, pour y apprendre la médecine. Saint Bernard, abbé de

(1) IIIe volume.
(2) *Introduction*, p. 61.
(3) Malgaigne, *Introduction aux Œuvres d'Ambroise Paré*.
(4) *Ut dicebat in Montepessulano meus Raymundus.*

Digitized by Google

Cîteaux, dans une lettre datée de 1153, parle d'un archevêque de Lyon qui, étant tombé malade en se rendant à Rome, se détourna de sa route pour aller se faire traiter à Montpellier. Et cet évêque, ajoute-t-il plaisamment, « dépensa avec les médecins ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas. »

A l'époque où Guy de Chauliac étudiait la médecine à Montpellier, les grades universitaires étaient conférés solennellement dans les églises, et les docteurs prêtaient leurs serments dans la même enceinte religieuse. Les études étaient alors longues, dispendieuses et souvent au-dessus des ressources de beaucoup de familles. Il faut conclure de là que les parents de Guy de Chauliac jouissaient d'une certaine aisance.

L'école de Montpellier, qui, à ses débuts, avait rivalisé avec celle de Salerne, trouva une nouvelle cause d'émulation, pendant les treizième et quatorzième siècles, dans la création de l'Université de Paris. En peu d'années, Montpellier devint un centre médical où l'on voyait arriver, de plus en plus nombreux, les étudiants et les malades : les uns, pour acquérir en médecine une instruction plus sûre et plus étendue que celle qu'on leur offrait ailleurs ; les autres, pour y chercher une guérison à leurs maux. La bibliothèque de la Faculté contenait un grand nombre de manuscrits grecs et arabes. On en avait fait des traductions, pour les élèves qui n'étaient pas en état de les lire dans les textes. Mais plusieurs étudiants, persuadés qu'on ne saisit bien toutes les pensées d'un auteur qu'en le lisant dans sa propre langue, apprenaient le grec et l'arabe.

On ne saurait dire au juste si Guy de Chauliac avait appris à lire dans les textes mêmes les auteurs grecs et arabes. Cela nous paraît assez probable ; car, pour composer sa *Grande Chirurgie*, il a largement puisé dans Galien et dans les Arabes Avicenne, Averroès et Ali-Abbas. Aucun des auteurs contemporains ne put lui fournir tous les matériaux dont il fit usage. Ils ne se trouvaient ni dans Guillaume de Salicet, ni dans Lanfranc, ni dans Henri d'Hermendavilla, ni dans Mondini. Les manuscrits arabes de la Faculté de Montpellier purent seuls lui donner ces connaissances étendues et précises qui le mirent en état de relever les erreurs anatomiques, quelquefois grossières, où tombaient ses contemporains.

L'enseignement oral de la chirurgie n'était pas alors très-

florissant dans la Faculté de Montpellier. Mais sa riche bibliothèque, son cabinet d'histoire naturelle, et des leçons, ou tout au moins des lectures sur l'art médical, faites par le professeur donnaient aux étudiants les moyens d'acquérir des notions que l'expérience et l'observation pouvaient développer plus tard. Guy de Chauliac a fourni la preuve de la solidité de l'enseignement que l'on puisait alors dans cette école.

Siége d'une faculté de médecine et d'une faculté de droit, Montpellier était, pour les étudiants au quatorzième siècle, tout autant une ville de plaisir qu'une ville de science. Les élèves y étaient organisés en corporations. Ils avaient des fêtes, des banquets, des jeux, auxquels présidait un *roi des écoles* élu par cette turbulente jeunesse. Les étudiants formaient, au moyen âge, dans les villes universitaires, une sorte de république qui, plus tard, pour avoir voulu se rendre trop indépendante de la cité, perdit la plupart de ses priviléges.

Les amusements et les distractions sont, de temps en temps, nécessaires à ceux qui travaillent avec beaucoup d'application. La conscience d'avoir bien rempli la tâche qu'on s'était imposée double le plaisir qu'on trouve à s'y livrer. C'est ce que Guy devait éprouver les jours de fête, quand il assistait aux réunions de ses camarades. Montpellier avait donc beaucoup d'attraits pour lui.

Il résolut pourtant de quitter cette ville de plaisir et d'études, pour aller chercher dans quelque autre université un enseignement plus avancé que ne l'était, en chirurgie, celui de Montpellier.

Au moyen âge, les jeunes ouvriers des diverses professions qui venaient de terminer leur apprentissage consacraient plusieurs années à voyager avant de s'établir. Les étudiants, à leur tour, adoptèrent cet usage. On voyait donc, chaque année, un grand nombre de jeunes gens qui, après avoir terminé leurs études classiques, partaient, le bâton à la main et le sac sur le dos, pour visiter les principales villes, et assister dans les Universités, aux leçons des professeurs célèbres. Les voyages à pied fortifiaient le corps et l'esprit, développaient l'imagination, et permettaient de se faire une idée juste des différentes contrées. Ils contribuaient, autant que les études universitaires, à former des hommes.

Digitized by Google

Guy de Chauliac, se conformant à l'usage général, partit de Montpellier. Il se rendit en Italie, où existaient déjà les Universités de Bologne, de Padoue, de Naples, de Plaisance, sans compter des écoles d'une importance moindre.

L'école chirurgicale de Bologne jouissait, depuis le treizième siècle, d'une grande célébrité. L'anatomie y était enseignée non, comme à Montpellier, par de simples figures et dessins pris dans les livres et dont le professeur, assis dans sa chaire, se bornait, le plus souvent, à faire la démonstration (1). L'anatomie était enseignée, à Bologne, d'après la nature même, c'est-à-dire par la dissection et l'examen des différents organes du corps.

La dissection des cadavres humains était défendue par des brefs des papes, dans presque tous les pays chrétiens. Bien plus, Boniface VIII avait menacé d'excommunication ceux qui mutileraient un corps humain, pour l'embaumer. Mais les défenses pontificales étant beaucoup moins respectées en Italie que dans tous les autres pays de la chrétienté, il en résultait qu'à Bologne on ne se gênait aucunement pour ouvrir des cadavres, dans les leçons publiques d'anatomie (2). En 1315, un professeur de Bologne, Mondini de Luzzi, osa, pour la première fois, disséquer en public un cadavre de femme.

L'exemple donné dans l'Université de Bologne fut bientôt suivi par les autres Universités de l'Italie; de sorte que l'anatomie fit des progrès rapides dans toutes les écoles de ces pays. On usait, toutefois, avec modération, de ce moyen, absolument indispensable, pour l'étude de l'art de guérir. On se contentait de disséquer et de décrire, dans le courant de l'année, deux cadavres humains. Le *Manuel anatomique*, publié par Mondini, était, en Italie, le code des dissections, le *guidon*, comme on disait en France. Ce *Manuel* fut suivi jusqu'à la fin du seizième siècle.

Quel fut, à Bologne, le maître de Guy de Chauliac pour l'anatomie? M. le docteur E. Cellarier, M. le docteur Follin et d'autres, s'accordent à déclarer que ce maître fut Bertrucci. Ce

(1) Il fallut un édit rendu par Charles V, en 1376, pour autoriser la dissection des corps, dans l'école de Montpellier.

(2) *Conférences historiques faites pendant l'année* 1865 *à la Faculté de médecine de Paris*. In-8. Paris, 1866. Guy de Chauliac, p. 177, par M. Follin.

Digitized by Google

pendant Malgaigne, qui est en cette matière une grande autorité, conteste, par des citations tirées du texte de Guy de Chauliac, que Bertrucci ait été son maître (1).

Cette question a peu d'importance pour nous. Disons seulement que le docteur E. Cellarier, dans la savante dissertation que nous aurons plus d'une fois à citer (2), croit pouvoir conclure que Bertrucci fut le maître de Guy de Chauliac en *anatomie*, et qu'en chirurgie il fut instruit par Alberto Zancari (Albert de Bologne), savant médecin. Alberto Zancari exposait et commentait, dans ses leçons, quelques parties des œuvres d'Hippocrate et d'Avicenne (3).

Guy de Chauliac acquit, en anatomie, des connaissances précieuses pour cette époque. Il recueillit les traditions de l'enseignement des maîtres italiens, qui, dans la période précédente, avaient exercé la plus heureuse influence sur les progrès de la chirurgie.

Les véritables chirurgiens de l'école de Bologne, au treizième siècle, avaient été Hughes de Lucques, Brumus et Guillaume de Salicet.

Hughes n'était pas écrivain, mais c'était un praticien très-habile. C'est Théodoric, écrivain de beaucoup d'érudition, qui a rédigé la description de ses opérations et de ses procédés pratiques.

Brumus était un savant théoricien, mais peu familiarisé avec le manuel chirurgical.

Le plus célèbre chirurgien de l'Italie, au treizième siècle, était Guillaume de Salicet. Il avait longtemps suivi les armées, pratiqué dans plusieurs villes, et professé quatre ans à Bologne. Il composa, en 1257, un *Traité de chirurgie* (4).

On peut se faire une idée, par là, des connaissances anatomiques et chirurgicales que Guy de Chauliac dut acquérir pendant le long séjour qu'il fit à Bologne.

Il n'est pas impossible de se représenter aujourd'hui l'aspect que devait offrir, au quatorzième siècle, cette Université célèbre. En Italie, tout a peu changé depuis le moyen âge, et le

(1) *Introduction aux Œuvres d'Ambroise Paré*, p. 61.
(2) *Introduction à l'étude de Guy de Chauliac*. In 8, Montpellier, 1856, p. 53.
(3) *Ibidem*, p. 57.
(4) Follin, *Conférences historiques*, p. 179.

voyageur qui, de nos jours, visite Bologne, s'il a le culte des souvenirs de la science, peut assez facilement recomposer dans son imagination le tableau de cette école.

Nous avons visité, en 1865, l'Université de Bologne, et si le lecteur veut bien nous suivre quelques instants, il éprouvera peut-être les mêmes impressions rétrospectives que nous avons ressenties en la parcourant.

L'Université de Bologne (*Archiginnasio*) occupe aujourd'hui, comme elle l'occupait au seizième siècle, la plus grande partie d'une magnifique rue en arcades. La décoration charmante du portique d'entrée donnant sur la rue était sans doute peu différente à cette époque, de ce qu'elle est aujourd'hui. Les armes des professeurs, armes de noblesse ou de famille, peintes sur les voûtes et sur les murs, en couleurs vives et reluisantes, y forment un décor éclatant et bizarre.

La cour, carrée, est entourée, comme un cloître du moyen âge, d'arcades régulières. Sous les arcades s'ouvrent les salles des cours. Les murs de ces galeries sont couverts d'une profusion d'écussons bariolés, représentant les armes des professeurs, mêlées à celles des élèves; le tout relevé d'or et d'azur.

Si vous montez au premier étage, au-dessus des quatre galeries de la cour, vous y retrouverez les mêmes ornements. Après avoir jeté un coup d'œil rapide dans l'admirable bibliothèque, aujourd'hui sous la direction du savant docteur Luigi Fratti, vous arriverez à la *salle des anciens cours*. C'est là qu'enseignaient, au dix-septième siècle, les professeurs bolonais.

Rien de plus curieux, d'ailleurs, que cette salle, dont la décoration est due, comme l'édifice lui-même, à l'architecte *Terribilia*, qui le construisit en 1562. Elle est plaquée de bois de chêne dans toutes ses parties, depuis le sol jusqu'au plafond. Ce plafond, ciselé et fouillé par la main patiente d'un artiste du temps, est coupé de caissons et constellé des signes du zodiaque, entourant un majestueux Apollon. Des vitraux opaques tamisent un jour discret et doux dans cet asile silencieux de l'étude.

Une rangée de gradins, adossée à l'un des murs, vient se terminer à un large hémicycle, qui fait face à la chaire du professeur.

Cette chaire est tout un monument. Aux deux côtés de la

niche, qui est placée à une grande élévation au-dessus du sol et dans laquelle se tenait le professeur, *sedens in cathedra*, se dressent deux statues de bois, deux statues *d'écorché*. Ces deux victimes emblématiques du scalpel bolonais élèvent au-dessus de la tête du professeur un pavois supportant une Muse. Que pensez-vous de ce mélange de la poésie et de l'anatomie, de cette Muse entre deux écorchés, de cette alliance entre la fable mythologique et l'utile réalité de la science? Tout cela est traité avec le goût et l'habileté des anciens sculpteurs en bois des églises d'Italie.

Plus loin, c'est-à-dire des deux côtés de la chaire, sont des statues de bois de grandeur naturelle. L'une de ces statues représente Mondini (*Mondinus*), qui fut, comme nous l'avons dit plus haut, l'un des créateurs de l'anatomie en Italie. L'autre statue représente une femme savante, Argelata, qui s'illustra dans l'Université de Bologne, de même que Trotula s'était immortalisée à Salerne par ses talents en médecine. Un grand nombre de bustes sont distribués dans le reste de la salle. A côté de Fracastor et de Malpighi, de Tagliacotus et de Bartolettus, les bustes d'Hippocrate, de Galien, etc., complètent cet ensemble.

Quand on se recueille dans la contemplation de cette salle élégante et sévère à la fois, où les arts et la science du passé se fondent dans le plus heureux accord, on croit entendre retentir la parole savante des Mondini, des Fracastor et de tant d'autres maîtres illustres qui ont fondé la gloire scientifique de l'Italie. On croit écouter encore la parole des maîtres que Guy de Chauliac vint y chercher pendant sa studieuse jeunesse.

Guy de Chauliac quitta Bologne après avoir terminé, auprès de Bertrucci et d'Alberto, ses études anatomiques et médico-chirurgicales. Il se rendit à Paris, où il ne dut passer que peu de temps. De là il revint à Montpellier, pour y prendre ses grades universitaires en médecine.

« A cette époque, dit le docteur E. Cellarier, pour recevoir la licence en médecine à Montpellier, il fallait avoir pratiqué quelque temps. Comme le bachelier reçu jurait de ne pas exercer dans la ville ou les faubourgs avant d'être licencié, il était obligé de s'expatrier, pour se mettre sous la direction d'un praticien expérimenté ; il revenait ensuite prendre les derniers grades à Montpellier. Très-probablement, Guy de Chauliac pro-

Digitized by Google

fita de cet intervalle pour parcourir les diverses universités qu'il énumère dans son ouvrage. Il faut même placer à cette époque le long séjour qu'il fit à Lyon, *où j'ai*, dit-il dans le *Chapitre universel. longtemps pratiqué*; mais il dut revenir à Montpellier pour y subir la licence et recevoir l'accolade et la bénédiction doctorale.

« Si Guy de Chauliac n'a pas commencé ses études médicales à Montpellier, on peut présumer qu'il a pris les premières leçons de son art à Toulouse. Dans son *Chapitre universel*, où sont cités les praticiens de son temps, il commence par indiquer ceux qui vivaient à Toulouse, puis à Montpellier, puis à Paris, enfin à Avignon, Dans le traité II, doct. II, chapitre IV, il cite, sans le nommer, son maître de Toulouse.

« Son séjour à Paris a dû être très-court. Cette ville ne pouvait lui offrir alors les secours qu'il avait à Montpellier. Lanfranc et Henri d'Hermondavilla n'existaient plus, il ne trouve dans cette cité que maître Pierre de l'Argentière, parmi les chirurgiens de son temps, digne d'être rappelé. S'il avait voulu connaître les idées de Lanfranc, Bonet, fils de ce chirurgien, se trouvait à Montpellier avec les ouvrages de son père.

« Notre auteur, comme on le voit, se complaît à citer ses maîtres. Celui de Toulouse lui donne les premières notions de la science; celui de Montpellier lui apprend la médecine; ceux de Bologne lui enseignent, l'un l'anatomie, l'autre la chirurgie; mais il n'indique nulle part qu'il ait profité des leçons d'un maître de Paris. Il l'aurait fait sûrement s'il avait assisté en écolier, comme le veut M. Malgaigne, aux exercices qui se faisaient dans cette Université (1). »

On ne saurait dire avec certitude si Guy de Chauliac fit partie du corps enseignant dans la Faculté de médecine de Montpellier. Ce qui peut faire présumer qu'il fut investi du professorat, c'est la fonction qu'il fut bientôt appelé à remplir auprès du pape Clément VI, à Avignon. Les papes ne choisissaient ordinairement pour leurs chirurgiens-médecins que des hommes qui avaient fait leur réputation et donné les preuves de leur mérite, par un enseignement dans les chaires de l'Université.

Dès le commencement du quatorzième siècle, le pape Clément V, obligé de s'éloigner de Rome par une suite d'événements dont l'histoire est étrangère au sujet que nous traitons, était allé fixer sa résidence à Avignon. Clément VI, qui lui succéda, appela, en 1348, Guy de Chauliac auprès de lui. Il le fit son médecin, son lecteur, son chapelain et son commensal.

Les papes, au moyen âge, étaient ordinairement des hommes instruits, qui aimaient à s'entourer d'artistes, d'écrivains et de

(1) *Introduction à l'étude de Guy de Chauliac*, par E. Cellarier. In-8. Montpellier, 1856, p. 57-59.

Digitized by Google

savants. La cour pontificale de Clément VI devint donc un centre scientifique et littéraire assez animé. On y voyait surtout beaucoup de médecins italiens que les désordres de la Péninsule avaient contraints de s'éloigner de leur patrie.

Guy de Chauliac conserva les mêmes emplois et jouit de la même faveur, à la cour d'Innocent V, successeur de Clément VI. En 1363, on le retrouve auprès d'Urbain V, occupant toujours la même position.

On doit supposer en lui, d'après M. E. Cellarier, d'excellentes et rares qualités d'esprit et de caractère. Il devait être habile et réservé dans sa conduite, d'un commerce agréable et sûr, d'une loyauté au-dessus de tout soupçon. On ne pourrait s'expliquer autrement comment il sut inspirer successivement la même confiance à trois papes. Urbain V, à la vérité, était son compatriote et son ami, peut-être même son ancien condisciple, dit M. Cellarier, car ce pape, avant son élévation au pontificat, avait professé le droit civil avec beaucoup d'éclat à Montpellier. Il faut considérer, d'un autre côté, que Guy de Chauliac était engagé dans les ordres, ce qui facilitait son admission et son maintien à la cour pontificale.

En 1348, Guy de Chauliac se trouvait à la cour de Clément VI pendant qu'éclata la plus horrible peste. Après avoir fait d'épouvantables ravages dans l'Inde et désolé les plus belles contrées de l'Asie, le fléau s'était étendu jusqu'à notre Occident. Durant sept mois, la consternation et la mort régnèrent dans Avignon. Nous emprunterons à Guy de Chauliac lui-même la description de ce fléau.

« Fut si grande contagion (spécialement celle qui était avec crachement de sang) que non-seulement en séjournant, ains aussi en regardant, l'un la prenait de l'autre : en tant que les gens mouraient sans serviteurs et étaient ensevelis sans prêtres. Le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père : la charité était morte et l'espérance abattue. Je la nomme grande, parce qu'elle occupa tout le monde ou peu s'en fallut. Elle fut si grande qu'à peine elle laissa la quatrième partie des gens. Et je dis qu'elle fut telle qu'on n'a jamais ouï parler de semblable... Par quoi, elle fut inutile et honteuse pour les médecins, d'autant qu'ils n'osaient visiter les malades, de peur d'être infects : et quand il les visitaient, n'y faisaient guère et ne gagnaient rien; car tous les malades mouraient, excepté quelque peu sur la fin, qui en échappèrent avec des bubons mûrs (1). »

(1) *Traité des apostèmes*, doctrine 2.e

Digitized by Google

Cette terrible épidémie fut désignée sous le nom de *peste noire*. Guy lui-même en fut atteint.

« Je tombai, dit-il, en fièvre continue, avec un apostème (1) à l'aine. Je fus malade près de six semaines et me trouvai en si grand danger, que tous mes compagnons crurent que je ne pouvais échapper à la mort. Mais l'apostème, qui avait mûri, ayant été traité comme je l'ai dit, je guéris, par la volonté de Dieu. »

La plupart des médecins d'Avignon s'étaient enfuis, pour échapper aux atteintes du fléau. Guy de Chauliac demeura à son poste; non toutefois sans une certaine peur, d'ailleurs assez légitime, puisqu'il fut gravement atteint. Il confesse avec une bonhomie naïve les craintes que l'invasion du fléau lui faisait éprouver pour lui-même.

« Et moi, dit-il, pour éviter l'infamie, je n'osai point m'absenter; mais avec continuelle peur me préservai tant que je pus, moyennant les susdits remèdes. »

Il employait comme préservatif la thériaque.

Guy devait être fort occupé à la cour des papes. Il avait à remplir ses diverses fonctions de chirurgien, de chapelain, de lecteur, et en outre, à recueillir, à classer, à examiner les matériaux qu'il employait dans la composition de sa *Grande Chirurgie*.

Avant de se fixer à Avignon, auprès des papes, il avait beaucoup voyagé. Malgaigne présume qu'il avait même visité l'Allemagne; et les faits cités par cet auteur donnent à son opinion un certain degré de probabilité. Il ne s'était attaché principalement à la chirurgie qu'après avoir étudié les autres parties dont se compose l'art de guérir. Il s'était également occupé de botanique, et dans ses voyages à pied, il herborisait. Du reste, il ne s'en tenait pas exclusivement à ses lectures et à ses propres observations; il aimait à interroger tous ceux dont il croyait pouvoir apprendre quelque chose.

« Il ne dédaignait, dit Malgaigne, ni Jean l'apothicaire, qui avait embaumé plusieurs papes, ni les barbiers de la cour de Rome, ni les barbiers de Montpellier, faisant profit de leurs recettes; le digne clerc avait même

(1) *Apostème* signifie abcès, tumeur.

surpris quelques secrets de toilette aux dames de Bologne, de Montpellier et de Paris. »

Quel mal y avait-il à cela? Puisqu'il devait pratiquer la chirurgie, ne fallait-il pas qu'il saisît toutes les occasions d'étudier tout ce qui se rattache à la chirurgie?

Du temps de Clément VI, Pétrarque habitait Avignon.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du chantre passionné de Laure, l'un des poëtes nationaux de l'Italie. Pétrarque avait, on ne sait trop pour quelle cause, voué une haine implacable aux médecins, principalement à ceux du pape. Guy de Chauliac était encore plus en butte que les autres aux attaques violentes du poëte; peut-être parce que le pape, atteint d'une affection aux jambes, avait souvent besoin de lui, et lui marquait beaucoup de confiance. Cette querelle troubla quelque temps la vie laborieuse du vieux chirurgien. Le pape exigeait que son chirurgien l'accompagnât dans ses sorties et qu'il fût placé près de lui dans le cortége pontifical. Bien souvent Pétrarque, rencontrant ainsi, aux portes d'Avignon ou à la sortie du château, le vieux Guy de Chauliac qu'il détestait, mêlé à la foule imposante des cardinaux, des prélats, qui, escortés des hallebardiers, faisaient au pape un imposant cortége, invectivait tout haut et en public le favori du pontife. Mais Guy de Chauliac laissait tomber sans les relever ces inconvenantes attaques.

On s'est demandé pourquoi Pétrarque poursuivait avec tant d'acharnement le chirurgien-chapelain. Pour en deviner la cause, on s'est livré à des conjectures dans lesquelles s'est trouvé mêlé le nom poétique de Laure. On a supposé que « Guy, témoin des amours de Pétrarque, avait assisté aux derniers soupirs de Laure, que le terrible fléau venait de moissonner, et qu'il avait recueilli de la bouche de cette femme célèbre les aveux d'un amour que le poëte devait ignorer (1). »

Laure, fille d'Audibert de Nives, et unie à un jeune patricien d'Avignon, succomba, en 1348, à une attaque de l'épidémie. Le lieu de sa sépulture, après avoir été ignoré pendant plus de deux cents ans, a été découvert à Avignon, dans l'église des Cordeliers (2).

(1) E. Cellarier, *Introduction à l'étude de Guy de Chauliac*, p. 60.
(2) Fouques, *Fastes de la Provence*, vol. II, 1837 (cité par Cellarier).

PÉTRARQUE ET GUY DE CHAULIAC SE RENCONTRENT DEVANT LE CHATEAU DES PAPES, A AVIGNON

Digitized by Google

Digitized by Google

Pétrarque ne tarissait pas de diatribes contre les médecins en général. Il les accusait de faire des expériences sur les hommes, de ne perfectionner l'art de guérir qu'à force de tuer des malades, etc. Il écrivait à Clément VI que depuis longtemps il serait sur pied s'il n'avait autour de lui une troupe de médecins, véritable peste pour les gens riches. Il lui disait enfin de se souvenir de cette épitaphe qu'un empereur romain ordonna de mettre, après sa mort, sur son tombeau : *Turba medicorum perii.* Enfin il appelait dans ses lettres Guy de Chauliac « *ce médecin édenté sorti des montagnes.* ».

Les médecins finirent par s'irriter de ces attaques, trop souvent renouvelées, et ils résolurent d'en tirer vengeance; ce qui n'était pas très-difficile, car Pétrarque jouait, entre l'Italie et la papauté, un rôle qui prêtait fort à la critique. Appartenant à une famille proscrite, il entretenait une correspondance politique avec les chefs du parti vaincu. Il s'agissait de trouver le moyen de le compromettre et d'exciter le pape contre lui. On parvint à se procurer une lettre où se trouvait cette phrase : « *Qu'il serait beau, qu'il serait grand d'être assis à la fois sur le trône de César et sur le siége de saint Pierre!* » C'était au moins insinuer que le saint-siége n'était à sa place qu'à Rome, et par là contrarier vivement le dessein qu'avaient alors le pape et la cour de se consolider à Avignon.

Une accusation fut portée contre Pétrarque. On ne possède pas le document qui renferme cette accusation, mais on a prétendu que Guy de Chauliac en était l'auteur. Dans cette pièce, on avait sans doute eu soin de grouper autour de la phrase incriminée divers reproches plus ou moins graves. On n'avait probablement oublié ni les amours de Laure ni le soupçon d'hérésie qu'on faisait planer sur le poëte, parce qu'il lisait et relisait sans cesse Virgile.

Pétrarque se justifia par une interprétation spécieuse de sa conduite et de ses paroles, et cette affaire n'alla pas plus loin.

Nous avons, d'ailleurs, quelque peine à croire que Guy de Chauliac fût l'auteur ou le seul auteur de l'accusation lancée contre le poëte italien. Si le fond de notre caractère se révèle souvent par les conseils que nous donnons à autrui, les recommandations que Guy de Chauliac, dans son ouvrage, adresse aux

chirurgiens médecins doivent le faire regarder comme un homme bon, juste, loyal, compatissant.

« Il faut, dit-il, que le chirurgien ait des mœurs pures et irréprochables, qu'il soit chaste, sobre et compatissant, miséricordieux envers les pauvres, plein d'aménité pour ses malades, bienveillant pour ses compagnons, circonspect dans ses prédictions, hardi dans le cas où il est sûr de lui, mais craintif dans les dangers ; qu'il évite les mauvaises cures ; qu'il ne hasarde rien. Surtout qu'il ne soit point avide : il n'est rien de plus contraire à sa dignité que d'arracher de l'argent ; que le salaire qu'il exige soit proportionné à son travail, aux facultés du malade, toujours modéré, eu égard à l'issue, heureuse ou funeste, qui termine le traitement. »

Guy de Chauliac, vivant à la cour du pape, faisait naturellement partie des réunions libres auxquelles assistaient divers personnages de distinction, titrés ou non titrés, laïques ou engagés dans les ordres, qui, à certains jours fixés, allaient visiter le pontife. On trouvait dans ces réunions des savants, des écrivains, des artistes, des princes, des diplomates. On s'y entretenait des intérêts de l'Église et de la papauté, de ceux des divers États, de la chronique des cours et du monde italien, alors troublé par les démêlés des Guelfes et des Gibelins. Les nouvelles de toute sorte y affluaient. Dans tel groupe, c'était sur la politique générale que roulait la conversation ; dans tel autre, c'était sur des questions d'art ou de science. Guy de Chauliac, qui joignait à une érudition très-étendue pour cette époque le talent de s'exprimer clairement et avec facilité, s'intéressait à la plupart des discussions, et y prenait une grande part. Sa réputation, qui datait de l'époque où il était revenu de l'Italie, s'était encore augmentée depuis qu'il avait été appelé à la cour des papes. C'était un de ces hommes que les savants étrangers, arrivés à Avignon, cherchaient l'occasion de voir et d'entendre.

A la cour pontificale, les réunions un peu nombreuses devaient se composer de personnes venues de tous les pays de la chrétienté. On y faisait usage de la seule langue commune qui pût être alors entendue de la classe éclairée dans tous les pays de l'Europe. Cette langue commune était le latin du moyen âge, lequel, prenant dans chaque pays la teinte de l'idiome national, devenait ainsi plus propre à exprimer les diverses nuances des sentiments, des idées, des intérêts qui appartenaient à l'ordre

présent de la civilisation. On conçoit combien dut être avantageux le séjour de cette cour savante et lettrée pour Guy de Chauliac, qui était obligé d'écrire et de correspondre en latin.

Les anciens aimaient beaucoup à raconter. Ils ne traitaient guère un sujet sans y mêler diverses anecdotes, qui s'y rapportaient. C'est même là souvent ce qui donne tant de charme à leurs compositions littéraires. Les Arabes, en cela, durent se rapprocher des Grecs. Il est donc probable que Guy de Chauliac avait appris d'eux une foule de fables et de récits propres à intéresser les gens du monde. Il en avait recueilli sans doute aussi dans ses voyages. Il est permis d'inférer de là que, dans les assemblées qui avaient pour objet la distraction et le délassement, sa conversation était agréable et variée. Son *Traité sur l'astrologie*, qui supposait des notions exactes de l'astronomie de Ptolémée, lui avait fait la réputation d'un homme compétent en cette matière.

Guy de Chauliac avait soixante-trois ans lorsqu'il fit paraître, en 1463, l'ouvrage qui lui a fait décerner le titre de *Père de la Chirurgie française*. Il le composa, nous dit-il, « *pour le soulas* (soulagement) *de sa vieillesse.* »

Ce traité a pour titre : *Inventorium, sive Collectorium artis chirurgicalis medicinæ*. Celui de *Grande Chirurgie* ne lui fut donné que beaucoup plus tard, par son traducteur, L. Joubert, de Montpellier.

Dans quelle langue Guy de Chauliac avait-il écrit cet ouvrage? Le manuscrit autographe est perdu. Il en existe des manuscrits, en latin, en français, en languedocien; mais aucun ne saurait être regardé comme celui de l'auteur. On ne sait donc pas positivement en quelle langue ce livre a été écrit.

N'est-il pas étrange que l'on ignore en quelle langue fut composé l'ouvrage d'un savant français qui ne remonte qu'à quatre siècles, et dont s'est nourrie une suite de générations de médecins?

Nous présumons toutefois que la *Grande Chirurgie* fut écrite en latin. Avant d'être appelé à la cour des papes, Guy de Chauliac jouissait d'une assez grande réputation. Il fallait donc qu'il eût professé publiquement et même d'une façon remarquable dans quelque Université. Or, dans toutes les Universités de l'Europe, au quatorzième siècle, les professeurs étaient obligés de s'exprimer en latin. Aucune autre langue n'eût été tolérée

Digitized by Google

dans un cours public. « Je n'ai pas trouvé, dit Malgaigne, un seul ouvrage de science, ni même une seule traduction en langue vulgaire avant le quinzième siècle (1). »

La *Grande Chirurgie* est divisée en sept traités.

Parmi les anciens auteurs grecs, latins ou arabes qui ont écrit sur la chirurgie, il n'en est aucun, à l'exception d'Hippocrate, qu'on puisse, dans cette partie de la science, mettre, selon Malgaigne, au-dessus ou même au niveau de Guy de Chauliac. Son ouvrage est un vaste ensemble, supérieur à tout ce qui s'était produit en ce genre depuis vingt siècles.

Les sept traités dont il se compose sont précédés d'un chapitre intitulé *universel* ou *singulier*. Le premier traité est consacré à l'anatomie; le second, aux *apostèmes* ou tumeurs; le troisième, aux plaies; le quatrième, aux ulcères; le cinquième, aux fractures et dislocations; le sixième, à toutes les maladies qui ne rentrent pas dans les traités précédents et pour lesquelles l'intervention du chirurgien est nécessaire; le septième, intitulé *antidotaire*, aux opérations de la petite chirurgie, et à une sorte de résumé du traitement chirurgical.

M. le docteur E. Cellarier, qui a donné une savante analyse de la *Grande Chirurgie* de Chauliac, regarde cet ouvrage « comme un chef-d'œuvre de méthode et de coordination. » Guy, selon M. Cellarier, a, pour ainsi dire, créé l'œuvre didactique en chirurgie. Son *Chapitre universel* est une sorte d'introduction où il expose, avant d'entrer dans les détails, ses idées générales sur la pathologie.

Chaque traité est divisé en deux *doctrines*, consacrées, l'une aux idées générales, l'autre aux notions particulières du sujet. Chaque *doctrine* comprend environ huit chapitres.

En anatomie, Guy n'a pas la prétention de faire un traité complet. Il renvoie, pour les détails, à Galien, à Ali-Abbas, à Avicenne. « Ici, dit-il, n'est mise que la grossière et matérielle anatomie, laquelle puisse addresser le chirurgien opérant ès incisions et réductions des membres. » Il compare le chirurgien dépourvu d'une instruction suffisante en anatomie à un aveugle qui voudrait couper du bois, ou aux mauvais cuisiniers qui, ne tranchant point au niveau des jointures, brisent,

(1) *Introduction aux Œuvres d'Ambroise Paré*, p. 65.

cassent les os et déchirent sans méthode les tissus. Il y a, selon lui, deux manières d'apprendre l'anatomie, l'une par les livres, l'autre par les dissections. Celle-ci lui paraît la meilleure. Son maître Bertrucci disséqua plusieurs fois, nous dit-il, des cadavres d'hommes décapités ou pendus. A défaut de cadavres humains, il ouvrait des corps d'animaux.

Guy divise les organes en simples et en composés. Il y distingue dix parties, savoir : les os, les cartilages, les nerfs, les veines, les artères, les membranes, les ligaments, les tendons, la peau, les muscles. Il ajoute à cela la graisse, les poils et les ongles, et décrit ces différentes parties.

Les nerfs, dit-il, naissent du cerveau ou de la moelle épinière; les ligaments viennent des os, et les tendons des muscles. Ce sont les nerfs qui communiquent le mouvement et la force. D'après Avicenne, les muscles du corps humain sont au nombre de cinq cent trente. Les nerfs, les ligaments, les tendons, se rapprochent par leur structure, mais se séparent par leurs fonctions. D'après Ali-Abbas, parmi les nerfs, sept paires naissent du cerveau, trente de la moelle épinière, un seul de la partie inférieure de la colonne vertébrale. Il consacre le quatrième chapitre à l'étude des veines et des artères.

Selon Galien, le cerveau est le siége de l'âme raisonnable. Le crâne se compose de sept os principaux: le coronal, l'occipital, les deux pariétaux, etc. Il y a aussi de petits os dans le crâne, etc. Le cerveau est entouré de deux membranes: la dure-mère et la pie-mère, etc. Le cerveau a trois ventricules; chaque ventricule est formé de deux parties, et chaque partie est le siége ou l'organe d'une faculté. Le *sens commun* réside dans la première partie du ventricule antérieur, et l'*imagination* dans la seconde. La *faculté de penser* et de *raisonner* est localisée dans le ventricule du milieu ; celle de la *mémoire* et du *souvenir*, dans le ventricule postérieur du cerveau. Tous les ventricules communiquent entre eux par la circulation des esprits vitaux.

Ce que présente de plus intéressant le chapitre qui renferme l'anatomie de la face, c'est la description de l'œil :

« Les yeux, dit le savant chirurgien du moyen âge, sont composés de sept tuniques et de quatre ou cinq humeurs. La première tunique, de par

dehors, est la conjonctive, blanche et épaisse, laquelle environne tout l'œil, excepté ce qui se montre et appert de la cornée, et a son origine du pannicule couvrant le crâne; les autres tuniques sont trois matériellement, qui environnent tout l'œil; mais à cause de la diversité des couleurs, qui se varient environ le milieu de l'œil, au lieu dit iris, on les dit être six formellement, trois de la part du cerveau et trois de par dehors. La première naît de la dure-mère : sa partie interne est dite sclérotique ou dure et l'externe cornée. La seconde vient de la pie-mère : sa partie interne est dite secondine et l'externe uvée, et a le trou de la prunelle. La troisième naît du nerf optique et sa partie intérieure est dite rétine : l'extérieure, sur le cristallin, se nomme cornée. Et ainsi, il y a sept tuniques en l'œil formellement distinctes, et il n'y en a que trois selon la continuation matérielle. Des trois humeurs, la première est le cristallin, logé au milieu de l'œil, de couleur du cristal, en forme de grêle, auquel principalement est fondée la vue. Après lui, devers le cerveau, est la vitrée soutenant et comprenant le cristallin de par derrière. Et ces deux humeurs sont enveloppées du pannicule dit engendré du nerf optique. Puis de la part plus antérieure est l'humeur albugineuse comprise en ladite toile et celle qui est déjà, née de la pie-mère. Galien assigne une quatrième humeur. »

Le cœur a deux ventricules et deux oreillettes, dit Guy de Chauliac, rectifiant ainsi l'erreur d'Aristote et d'Avicenne, qui admettent dans le cœur trois ventricules. Cet organe est entouré d'une enveloppe membraneuse nommée par Galien *péricarde*. Le poumon est destiné à rafraîchir le cœur par l'air qu'il lui envoie, au moyen de l'artère veinale (*vena pulsatilis*). Le diaphragme sépare les organes spirituels renfermés dans la poitrine des nutritifs qui sont dans l'abdomen, etc.

De tous les viscères de l'abdomen, dit-il, le foie paraît le plus important. C'est l'instrument de la seconde digestion. Il engendre le sang « ou la *masse sanguine*, comme on dit dans notre commune école de Montpellier. »

Guy de Chauliac s'appuie fréquemment sur les Grecs et sur les Arabes; mais il ne les suit pas toujours aveuglément. Il ne craint pas d'être d'une opinion différente de la leur, toutes les fois qu'ils ont pu se tromper, ni même d'opposer à leurs dires ses propres observations. Il avait vu, en Italie, disséquer des cadavres humains. Il avait lui-même porté le scalpel sur le cadavre, mais pas assez pour découvrir, comme le fit plus tard Vésale, que Galien a donné l'anatomie du singe pour celle de l'homme. Toutefois, il entrevit quelques inexactitudes dans l'anatomiste grec, ainsi que chez les Arabes qui avaient scrupuleusement suivi ses traces.

Digitized by Google

Par son admirable méthode d'exposition des faits chirurgicaux, Guy de Chauliac a prouvé qu'il avait sur ses contemporains une supériorité marquée. Si l'on considère, d'un autre côté, son indépendance d'esprit, on ne peut s'empêcher de voir en lui un de ces hommes qui, par leur tendance efficace à rejeter le joug de l'autorité scientifique des anciens, ont fait jaillir du sein des ténèbres du moyen âge ces indécises clartés qui formèrent plus tard l'aurore de la renaissance des sciences.

Il s'exprime ainsi en parlant des chirurgiens italiens :

« Je m'ébahis d'une chose, c'est qu'ils se suivent comme les grues; car l'un ne dit que ce que l'autre a dit. Je ne sais si c'est par crainte ou par amour qu'ils ne daignent ouïr sinon choses accoutumées et *prouvées par autorité. Ils ont mal lu Aristote* au second de la *Métaphysique*, où il montre que ces deux choses empêchent le plus la voie et la connaissance de la vérité. Qu'on lui laisse telles amitiés et craintes : car Socrate et Platon est nostre ami; mais la vérité est encore plus amie. C'est chose sainte et digne d'honorer en premier la vérité (1). »

Guy de Chauliac veut qu'un chirurgien soit lettré et qu'il sache l'anatomie, l'hygiène, la médecine. Il va même jusqu'à exiger qu'il ait au moins une teinture des arts libéraux. On peut inférer de là qu'il n'avait pas négligé lui-même la littérature, qui, dans les sciences médicales, a son importance ; et l'on peut aussi conclure du même passage de notre auteur que la chirurgie et la médecine, au quatorzième siècle, se réduisaient à une routine aveugle, à une pratique grossière.

« Si les médecins, dit-il, s'obstinent à demeurer trop étrangers à la culture des lettres, je ne serai pas étonné de voir un jour des charpentiers et des maréchaux quitter leurs métiers pour pratiquer la médecine. »

La *Grande Chirurgie* de Chauliac comprend, avons-nous dit, sept traités. Nous avons donné une idée générale du premier, qui a pour objet l'anatomie. Les cinq traités qui suivent sont tous relatifs à la chirurgie. Le septième est consacré à une sorte de matière médicale, ou plutôt chirurgicale, comme dit Malgaigne. Leur analyse ne pourrait offrir aucune utilité au point de vue de la science, ni même un intérêt de simple curiosité au

(1) *Grande Chirurgie*, chapître singulier.

point de vue historique. Les hommes spéciaux doivent les lire dans l'auteur lui-même, s'ils veulent se rendre un compte exact de l'état de la chirurgie au moyen âge.

Guy de Chauliac a laissé quelques autres ouvrages de moindre importance. Ce sont : le *Formulaire*, ou *Chirurgia parva ;* — un *Traité sur l'astrologie* ou *l'astronomie*, qu'il rappelle dans sa *Grande Chirurgie;* — un traité sur la *Cataracte*, qui fut écrit pour le roi Jean de Bohême ; — un manuscrit comprenant les livres : *Lapidarius; De conjunctione animalium ad se invicem ; De physionomiâ*, — enfin un manuscrit ayant pour titre : *Consilia medica* (1).

Nous avons déjà dit que ce n'est pas lui qui avait décoré son ouvrage du titre prétentieux de *Grande Chirurgie*. Il était trop modeste pour cela. Il ne lui avait donné que le simple titre d'*Inventaire* ou *Recueil de chirurgie*. Il est, d'ailleurs, bien éloigné de vouloir se présenter comme l'auteur de la doctrine qu'il expose, et à cet égard, de peur qu'on ne lui attribue des prétentions qu'il n'a pas, il fait dans la préface de son livre la déclaration suivante :

« Je n'ai rien ajusté de mon propre, sinon par aventure quelque peu de ce que la petitesse de mon esprit a jugé profitable. Toutefois, s'il y a quelque chose imparfaite, douteuse, superflue ou obscure, je la soumets à votre correction, et supplie d'être pardonné à mon pauvre savoir... « La cause de ce commentaire ou recueil n'a pas été faute de livres, ains plutôt union et profit. Car chacun ne peut avoir tous les livres, et quand il les aurait bien, ce serait fâcherie de les lire entièrement et serait chose divine de retenir tout en mémoire. »

Le seul mérite auquel il prétende, c'est d'avoir abrégé les principaux écrits des savants qui ont composé, sur la chirurgie, des ouvrages trop volumineux. Il espère avoir évité également, dans son livre, et l'extrême concision qui obscurcit et la diffusion qui fatigue.

« Car, dit-il, suivant Platon, les choses écrites plus brièvement qu'il ne convient sont amoindries et obscures, et les plus longues ennuient lecteurs. »

Guy de Chauliac avait une érudition très-vaste pour le temps

(1) Malgaigne, *Introduction aux Œuvres d'Ambroise Paré*, p. 63.

où il vivait. Il avait trouvé dans la bibliothèque de la Faculté de Montpellier un assez grand nombre de livres latins, grecs, arabes, dont il fit beaucoup d'extraits. Il en trouva un nombre plus grand encore à Bologne et à Paris. Il possédait, selon Malgaigne, jusqu'à dix-huit ouvrages originaux d'auteurs arabes, et en outre, la plus complète collection des œuvres des chirurgiens de son temps. Il en est même qu'on ne trouve cités que dans ses ouvrages. Il possédait la traduction arabe d'une partie considérable des œuvres de Galien ; les versions de Nicolas de Reggio, faites sur le grec, enfin le sixième livre de Paul d'Egine, inconnu jusque-là en Occident, et qu'il était parvenu, on ne sait comment, à se procurer. On ne soupçonnait pas encore l'existence du médecin latin Celse, ni celle du Grec Aétius.

Il ne connaissait d'Hippocrate que les *Aphorismes*, dont il avait entendu lire et commenter le texte à Bologne, par son maître Alberto. S'il cite cent vingt fois, d'après M. E. Cellarier (1), le célèbre médecin de Cos, c'est qu'il rapporte tous les passages des aphorismes relatifs à la chirurgie, et qu'il reproduit, en outre, des citations d'Hippocrate faites par Galien. Il était à Avignon, et il y travaillait sans doute à sa *Grande Chirurgie*, lorsqu'il eut occasion de consulter les traductions de Nicolas de Reggio ; c'est ce qui nous semble établi par ce passage de son *Chapitre singulier :*

« En ce temps ici, en Calabre, maître Nicolas de Reggio, très-parfait en langue grecque et latine, a translaté, à la réquisition du roi Robert, plusieurs livres de Galien, et nous les a envoyés *en cour*. »

Chauliac devait passer à Avignon une vie agréable. Il fallait que le séjour de la cour des papes lui convînt beaucoup, puisque, arrivé à l'âge où l'on prend ordinairement sa retraite, il ne parut même pas songer à quitter Avignon. Sa *Grande Chirurgie*, qu'il y publia, fut son dernier ouvrage. Il est vrai qu'à l'époque où se fit cette publication il avait, ainsi que nous l'avons déjà dit d'après Peyrilhe, au moins soixante-trois ans.

On ignore s'il mourut peu de temps après la publication du livre, ou s'il vécut encore plusieurs années; mais on croit que ce fut à Avignon qu'il termina sa vie.

(1) *Introduction*, p. 228.

Guy de Chauliac dut surtout à son admirable méthode d'exposition des connaissances chirurgicales de son temps le succès immense et durable qui accueillit ses travaux. C'est en vulgarisant auprès des hommes de son temps la pratique chirurgicale qu'il contribua aux progrès de l'art.

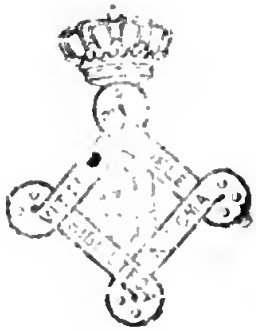
D'ailleurs, il n'y avait encore, au temps de Chauliac, aucun bon ouvrage écrit sur la chirurgie. Il avait été obligé lui-même d'aller chercher en Italie les traditions et les connaissances chirurgicales. Son *Inventaire de chirurgie* fut la première œuvre nationale dans cette partie de la science, et cette circonstance explique son succès universel.

La *Grande Chirurgie* fut traduite dans toutes les langues de l'Europe et enseignée dans toutes les Universités. On en fit, à diverses époques, et sous des titres différents, des résumés à l'usage des élèves et pour les professeurs qui étaient chargés d'enseigner aux *barbiers-chirurgiens* les éléments de la petite chirurgie.

Au dix-septième siècle, Chauliac régnait encore dans les écoles. C'est en 1604 que François Rauchin, chancelier de l'Université de Montpellier, fit paraître les *Questions françaises sur la Chirurgie de Guy de Chauliac*. En 1691, Laurent Verdue, chirurgien de Paris, publia un nouvel *Abrégé de la Chirurgie de Guy de Chauliac*.

Ainsi la réputation de cet homme, éminent dans sa spécialité, se maintint en France au moins pendant trois siècles. Il est aujourd'hui un peu oublié, sinon des historiens, du moins des chirurgiens qui se bornent à la simple pratique. Il n'est pourtant pas indifférent, quand on cultive une science, de remonter à l'origine de cette science et de partir de là pour la suivre dans ses développements successifs jusqu'aux temps présents. C'est par la connaissance de l'histoire que l'on a été quelquefois conduit, soit à faire des découvertes nouvelles, soit à perfectionner les méthodes connues. L'histoire des sciences, aujourd'hui si négligée, récompenserait avec usure les praticiens spéciaux qui voudraient l'approfondir.

Digitized by Google



Digitized by Google

STATUE DE GUTENBERG, A MAYENCE
par Thornwaldsen.

Digitized by Google

JEAN GUTENBERG

OU

L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE

Jean Gensfleisch, surnommé Gutenberg, naquit à Mayence, un peu avant l'année 1400.

Mayence était depuis longtemps, comme Strasbourg et Worms, une des villes allemandes qui avaient été proclamées *libres*. Elle était, dans l'Allemagne du moyen âge, ce qu'étaient, à la même époque, en Italie, les petites républiques telles que Gênes, Florence et Venise, et ce qu'a été Francfort, dans l'Allemagne contemporaine, jusqu'à son annexion violente à la Prusse, à la suite de la guerre de 1866.

Grâce à l'établissement des communes, à l'affranchissement des artisans et des gens de métiers, au développement de la vie sociale et de l'industrie, qui en avaient été la conséquence, il s'était formé, à Mayence, une sorte de *classe moyenne* ou bourgeoise qui, par sa richesse et par son influence sur les classes inférieures, se trouva bientôt en état de lutter contre la noblesse féodale.

En possession d'élire leurs magistrats, leurs juges, leurs conseillers municipaux et, par conséquent, de se gouverner elles-mêmes, les villes libres d'Allemagne ne purent contempler leur indépendance présente sans rechercher, avec un légitime orgueil, les analogies qui pouvaient exister entre elles et les villes de l'antiquité. C'est ainsi que, dirigées par les souve-

Digitized by Google

nirs de l'histoire romaine, Mayence et plusieurs autres villes allemandes avaient adopté des lois, des institutions et une organisation générale calquées sur celles de l'ancienne Rome.

A Mayence, comme autrefois à Rome, la totalité des citoyens était divisée, au moyen âge, en deux classes, les *patriciens* et les *plébéiens*. Il y avait, comme à Rome, un *sénat*, des *consuls*, des *édiles*, etc. Des conseillers municipaux, des maires, des adjoints étaient affublés du titre ou des fonctions de sénateurs, consuls, proconsuls, etc.

La noblesse féodale faisait partie des patriciens, mais elle n'y formait qu'une faible minorité; sans cela, Mayence eût bientôt cessé d'être une ville réellement libre. La majorité de la population de la ville se composait de familles bourgeoises, qui s'étaient élevées, les unes par des richesses acquises dans le commerce et dans l'industrie, les autres par l'exercice des professions libérales, d'autres par les charges syndicales dont elles avaient été investies dans leurs corporations.

Il ne faut pas oublier que dans l'ancienne Rome, tous les états et professions étaient organisés en corporations, ou *colléges*, et que, plus d'une fois, des hommes de mérite partirent de simples charges syndicales, dans les arts et métiers, pour s'élever jusqu'aux premiers rangs dans l'État. A Rome, le boucher Varron (Caïus Terentius Varro), après avoir été nommé plusieurs fois *prior*, c'est-à-dire syndic de la corporation des bouchers, obtint le titre de consul, 216 ans avant Jésus-Christ. On sait qu'il livra et perdit, contre Annibal, la bataille de Cannes.

C'est à une de ces familles bourgeoises, élevées, par un certain degré de fortune, à la classe patricienne, qu'appartenait Jean Gensfleisch, dit Gutenberg (1).

Selon l'allemand Schaab, auteur d'un ouvrage en trois volumes, publié en 1830 à Francfort, sur l'*Histoire de l'imprimerie*, la famille Gensfleisch se divisait en deux branches prin-

(1) Dans des actes authentiques rédigés à Strasbourg et publiés par Schœpflin (*Vindiciæ typographicæ*, 1740), il est ainsi désigné *Joannes dictus Gensfleisch, alias nuncupatus Gutenberg de Maguntia*, c'est-à-dire Jean dit Gensfleisch, quelquefois nommé Gutenberg de Mayence.

Le surnom de Gutenberg provenait, selon les uns, du nom d'un domaine appartenant à la famille Gensfleich, selon d'autres, de la ville de Kutenberg, en Bohême, d'où cette famille serait originaire.

Digitized by Google

cipales, dont l'une prenait le nom de *Gensfleich*, et l'autre celui de *Sorgenloch*. Le père de l'inventeur de l'imprimerie s'appelait Frielo (diminutif de Frédéric) Gensfleisch, et sa mère, Else (diminutif d'Élisabeth).

Le savant Schaab a fait preuve d'imagination dans la généalogie qu'il a donnée de Gutenberg, mais il n'en est pas pour cela plus amusant. M. Charles Paeile, dans son ouvrage sur l'*Invention de l'imprimerie*, que nous aurons à citer plus loin, avoue « qu'il a été souvent arrêté d'ennui et de lassitude en suivant cet auteur dans l'exposé de ses sources historiques. »

La famille Gensfleisch avait sans doute quelque petite propriété. Elle devait jouir de cette modeste aisance qui résulte d'un travail régulier. Mais rien ne prouve ni qu'elle appartînt à la noblesse féodale, ni qu'elle eût jamais été en possession d'une grande fortune. Du reste, de même que dans la France du moyen âge, certaines professions, telles que celle de verrier et de peintre en vitrerie, conféraient la noblesse, de même, dans les cités libres de l'Allemagne, la qualité de patricien pouvait avoir la même signification que celle de *noble*. Mais la qualification de *gentilhomme*, que plusieurs biographes, et surtout M. de Lamartine, qui abuse étrangement de cette qualification, accordent si libéralement à l'inventeur de l'imprimerie, ne lui appartenait pas, avec les idées qu'on attache communément au titre de gentilhomme.

On ignore quelle était la profession de Frielo Gensfleisch, père de Gutenberg. On peut présumer, d'après sa qualité de patricien, qu'il exerçait une profession libérale. La profession du père n'est pas une donnée sans importance, quand il s'agit d'apprécier les instincts, les goûts, les aptitudes, l'ensemble des dispositions physiques et morales du fils.

La famille Gensfleisch habitait, à Mayence, une maison où l'on avait sculpté, sur la porte d'entrée, une tête de taureau. Aussi la désignait-on sous le nom de *Maison du Taureau noir*. Elle portait cette inscription : *Rien ne me résiste*. Cette devise, qui devint celle de Gutenberg, n'est-elle pas aussi celle de l'imprimerie ?

Un peintre flamand, a publié, en 1865, un tableau et une gravure représentant, d'après un document authentique, la maison de la famille Gensfleisch, à Mayence, la *Maison du*

taureau noir. C'est d'après les données de ce tableau qu'a été exécutée la gravure que l'on voit en regard de cette page.

Quel genre d'éducation Frielo Gensfleisch fit-il donner à son fils? Il l'envoya, sans doute, d'abord dans une école primaire. Il y avait alors à Mayence, comme dans toutes les villes d'Allemagne, des corporations religieuses qui, se consacrant à l'éducation de la jeunesse, tenaient des écoles de divers degrés. Le jeune Gensfleisch dut apprendre de bonne heure la lecture, l'écriture et le calcul. L'enseignement primaire était donné alors non en latin, mais en langue vulgaire, et la langue vulgaire, à Mayence, était l'allemand. L'enseignement donné par les corporations religieuses devait comprendre, outre la lecture, l'écriture et le calcul, quelques notions générales de grammaire allemande, d'Écriture sainte, de cosmographie et de géographie. Si ces connaissances élémentaires ne constituent pas, à elles seules, l'*instruction* proprement dite, elles peuvent, du moins, être regardées comme le moyen de l'acquérir. Bernard Palissy, Franklin, J.-J. Rousseau et plusieurs autres, qui, dans leur enfance et dans leur première jeunesse, n'avaient fréquenté que des écoles primaires, n'en devinrent pas moins des savants ou des écrivains de premier ordre.

Rien ne fait présumer que Jean Gensfleisch ait fréquenté des écoles d'un degré supérieur à celui de l'enseignement primaire. L'étude de la langue latine était alors une préparation indispensable pour aborder l'enseignement supérieur; car tous les cours de rhétorique, de philosophie, de mathématiques se faisaient en latin. Or rien ne prouve que Jean Gensfleisch ait jamais compris cette langue. Nous croyons avec l'un de ses biographes, J.-B. Gama, qu'il fut destiné de bonne heure à une profession manuelle ou mécanique, à la profession d'orfèvre ou de bijoutier. Ses parents avaient dû partir de là, pour limiter d'avance l'étendue de ses études particulières.

Il n'avait guère plus de quatorze ans lorsqu'il perdit son père, et sa mère ne jouissait que d'une aisance fort médiocre. Il commença donc, sans plus attendre, son apprentissage d'orfèvre ou de bijoutier.

Presque toujours les hommes de génie se sont formés d'eux-mêmes. Franklin, dans le dernier siècle, en fut un exemple remarquable. D'abord simple ouvrier imprimeur en Angleterre,

Digitized by Google

LA MAISON DU TAUREAU NOIR, A MAYENCE

Digitized by Google

il devint, dans sa patrie, un des écrivains, un des législateurs, un des savants dont s'honore le plus l'Amérique.

Cet exemple et tous ceux d'un genre analogue prouvent que, dans les pays libres, les développements du génie sont indépendants de la position sociale, et même de toutes les études classiques ou universitaires.

D'ailleurs, ces sortes d'études auraient peut-être écarté le jeune Gensfleisch de l'invention qui l'a illustré, en le jetant dans une carrière trop étrangère aux travaux mécaniques. S'il est vrai que, privé des connaissances littéraires, il ait commencé par être apprenti bijoutier, on s'explique aisément pourquoi il ne s'occupa toute sa vie que de recherches, d'inventions ou de perfectionnements relatifs aux arts mécaniques. L'exécution de certains travaux de bijouterie demande la délicatesse du tact, l'habileté des doigts, la justesse du coup d'œil, joints à un véritable goût.

Parmi les objets d'art qui, au quinzième siècle, appartenaient directement ou indirectement à cette profession, se trouvaient les glaces de Venise encadrées de cristal et ornées de figures gravées sur verre. Les gravures sur métal et sur bois, tant en relief qu'en creux, alors fort répandues, rentraient aussi dans l'art de l'orfévre et du bijoutier, art si important au moyen âge. On peut se demander si ces sculptures ou ces gravures faites sur le bois, le verre et les métaux, ne donnèrent pas au jeune apprenti de Mayence l'idée de graver des lettres et des mots, et si cette première idée, se fixant dans son esprit et y prenant plus de consistance et d'extension à mesure qu'il y rêvait davantage, ne le conduisit pas progressivement, de la xylographie ou art d'imprimer au moyen de planches de bois, qui était alors florissante, à la typographie ou art d'imprimer en caractères mobiles, malgré l'énorme distance qui sépare ces deux procédés d'impression !

On ne peut fixer le temps que dura son apprentissage. Dans l'industrie la durée de l'apprentissage est toujours connue. Quand elle est expirée, l'ouvrier doit prendre un parti. Le but que se proposait Jean Gensfleisch n'était pas assurément de rester ouvrier toute sa vie. En effet, il eût ainsi cessé d'appartenir à la classe patricienne ; car l'état d'ouvrier ou d'employé mercenaire était incompatible avec la qualité de patricien. La distinction

entre les patriciens et les plébéiens devait avoir, au moyen âge, dans la cité de Mayence, des effets analogues à ceux qu'elle avait eus dans l'ancienne Rome.

Gutenberg aurait voulu s'établir à Mayence comme orfévre ou bijoutier. Mais pour cela des capitaux lui étaient nécessaires, ou tout au moins du crédit; et il n'avait ni l'un ni l'autre. Il sentit qu'il ne pouvait passer de l'état de simple ouvrier à celui de maître qu'au moyen de quelque invention utile ou d'un perfectionnement notable qui le fît placer au premier rang dans la pratique d'un art quelconque.

Bien des idées, bien des projets différents flottèrent et se succédèrent dans son esprit, sans amener de résultat.

Une de ses sœurs, Hébèle Gensfleisch, était religieuse dans le couvent de Sainte-Claire, à Mayence, et le jeune ouvrier allait, de temps en temps, voir sa sœur dans ce couvent. Il aimait à lui parler, avec tout l'entraînement d'une imagination ardente, de ses méditations, de ses essais, de ses découvertes et des succès qui ne pouvaient manquer de couronner un jour ses efforts. Hébèle n'accueillait ces beaux rêves que par un sourire d'incrédulité. Elle essayait de montrer à son frère toutes les difficultés de son entreprise.

« Mon pauvre Jean, lui disait-elle, en admettant que tes idées soient parfaitement justes, où prendrais-tu l'argent nécessaire pour les réaliser?

— Quant à cela, chère sœur, ne sois pas en peine. Quand il est établi qu'une idée nouvelle, convenablement appliquée, peut rapporter de grands bénéfices, les capitaux se présentent bientôt d'eux-mêmes.

— Je ne vois cependant pas qu'il s'en soit présenté beaucoup jusqu'ici. Je dois te l'avouer, mon pauvre Jean, ton avenir me cause souvent les plus vives inquiétudes.

— Ne te tourmente pas ainsi, Hébèle; je t'assure que les secrets dont je suis en possession m'enrichiront tôt ou tard (1). »

Quelle était l'idée, quelle était l'invention dont s'entretenaient ainsi le frère et la sœur, dans le couvent de Sainte-Claire? Ce n'était pas, tant s'en faut, l'idée de la typographie; mais c'était quelque chose du même ordre. Le jeune orfévre

(1) Gama, *Esquisse historique sur Gutenberg*. Strasbourg. In-8°, p. 8.

avait reproduit, au moyen d'une presse qui servait à tirer les gravures, des feuillets portant de l'écriture à la main.

On prétend que plusieurs exemplaires de ces feuilles, exposés en vente chez les marchands d'images, causèrent, parmi le peuple de Mayence, une certaine émotion. On aurait accusé de sorcellerie l'auteur de ce travail.

Cet incident est vraisemblable, mais il nous semble qu'il a été fort exagéré. Depuis assez longtemps, on faisait en Hollande, au moyen de la xylographie, de semblables reproductions de l'écriture, et personne ne s'en montrait surpris. Il est difficile d'admettre que ces produits fussent restés jusque-là inconnus à Mayence.

Nous venons de voir Jean Gensfleisch d'abord envoyé dans son enfance à l'école primaire, pour y acquérir quelques éléments d'instruction; puis apprenti chez un bijoutier, où des planches de bois sculptées en relief, étant tombées entre ses mains, font germer dans son esprit des idées concernant l'art de l'imprimerie; enfin ouvrier, mais moins occupé de la bijouterie proprement dite que des moyens d'arriver, par quelque invention, à l'état de maître. Il est très-jeune encore. Bien des déceptions, des obstacles et des revers l'attendent, sur la route de la vie. Mais il a encore trop peu d'expérience pour les prévoir. Il est à cette époque heureuse de la jeunesse où l'avenir ne s'offre à notre imagination que sous les plus riantes couleurs. C'est une matinée de printemps, avec ses joies, ses sourires et ses lueurs d'espérance qui voilent les tristesses et les amertumes des jours, encore éloignés, du rude et sombre hiver.

Ces feuillets imprimés, où l'écriture à la main était si bien reproduite, feuillets qu'il avait d'abord exposés en vente chez des marchands d'images, et qu'il avait été contraint ensuite de retirer, devaient avoir en soi quelque chose de blâmable et de compromettant. Quelles étaient ces écritures, on ne le dit pas. Il se peut que le peuple de Mayence se fût imaginé qu'elles avaient une origine diabolique, car, au moyen âge, on en venait bien vite à invoquer la sorcellerie et la magie. Il y avait pourtant à Mayence, comme dans toutes les autres cités libres de l'Allemagne, beaucoup de gens éclairés, qui n'auraient pas admis un tel soupçon à la légère. Si Gutenberg se vit obligé de

retirer ses *fac-simile* de chez le marchand d'images, ce fut probablement pour des raisons où le diable n'avait rien à voir.

Est-ce à la suite de cet événement que notre jeune ouvrier fut obligé de quitter la ville et de s'expatrier, ou bien, se trouva-t-il impliqué dans un événement plus sérieux, en se mêlant aux luttes qui éclataient fréquemment alors entre les patriciens et les plébéiens de Mayence?

Une cité dont l'organisation politique et sociale avait été calquée sur celle des anciens Romains devait imiter en tout les Romains, par la raison que donne La Fontaine :

> Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
> Tout petit prince a des ambassadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.

Les Mayençais, dans leur petite cité, avaient, comme l'ancienne Rome, leurs séditions populaires et leurs conflits du peuple et des patriciens. Seulement, dans cette miniature de Rome ou d'Athènes, les proscrits d'un parti politique n'étaient pas exposés à un exil bien lointain; ils n'avaient pas à passer les mers. Le vaincu politique de Strasbourg allait à Mayence, et l'exilé de Mayence allait à Strasbourg, attendant, l'un et l'autre, un retour de la capricieuse fortune ou un rappel de leurs concitoyens apaisés. Jean Gensfleisch, ayant pris parti dans une lutte politique de ce genre, fut obligé, selon plusieurs historiens sérieux, de s'expatrier, pour éviter les vengeances ou les poursuites du parti vainqueur.

Quoi qu'il en soit de ce point, qui restera sans doute à jamais incertain dans l'histoire de sa vie, Jean Gensfleisch quitta Mayence en 1420, pour n'y rentrer que vingt-cinq ans après, c'est-à-dire en 1445.

Où alla-t-il et que fit-il durant cette longue période? Rien ne prouve qu'après avoir quitté Mayence, en 1420, il se soit immédiatement rendu à Strasbourg, dans l'intention de s'y fixer. Nous croyons que, conformément à l'usage établi dans les divers corps d'état, il voyagea, dans divers pays, comme ouvrier bijoutier, et qu'il visita particulièrement la Hollande, pays alors renommé par le développement de tous les arts mécaniques et sa grande activité industrielle.

Digitized by Google

Le premier acte qui constate positivement la présence de Gutenberg à Strasbourg est un document daté de 1431, et qui a été publié par Schœpflin, en allemand et en latin. Il commence ainsi: « *Ego Johannes Gensfleisch junior, dictus Gutenberg, notum facio quàm honesti ac prudentes viri, consules et senatus civitatis Moguntiæ, etc.* » « *Moi Jean Gensfleisch, jeune, dit Gutenberg, je fais savoir par ces présentes que, etc.* » (1). Au moment où il fait cette déclaration, il y a déjà près de quatorze ans que Jean Gensfleisch a quitté Mayence. Comme rien ne prouve que pendant ce long intervalle il ait constamment habité Strasbourg, nous présumons, sans toutefois pouvoir l'appuyer d'aucune preuve, qu'il passa quelques années à voyager. L'usage, en effet, était alors généralement établi, parmi les jeunes gens des différents métiers et professions, d'employer les quatre ou cinq ans qui suivaient l'apprentissage à parcourir diverses provinces et à faire, dans chaque ville qu'ils visitaient, un séjour dont la durée dépendait du salaire qu'ils obtenaient pour l'emploi de leur travail.

Nous présumons aussi que, dans le cours de ses voyages, il visita la Hollande, et même qu'il séjourna quelque temps dans la ville de Harlem. Cette conjecture ne manque pas de fondement, quand on considère qu'à Mayence Gensfleisch avait déjà exécuté le petit travail consistant à reproduire, par la presse à gravures, des feuillets d'écriture ordinaire; ce qui montre qu'il s'était préoccupé de bonne heure de l'idée de l'imprimerie, et qu'il espérait trouver, par quelque invention dans cet art, le moyen d'arriver à la fortune.

A Harlem, existait l'imprimerie *xylographique*, c'est-à-dire de gravures sur bois, dirigée par Laurent Coster. De cette imprimerie sortaient une foule de petits ouvrages xylographiques, fort défectueux, il est vrai, mais qui se répandaient pourtant en diverses contrées de l'Europe. Il serait bien surprenant que Gensfleisch, tout occupé d'inventions et de perfectionnements, n'eût pas éprouvé le désir de visiter l'imprimerie de Laurent Coster, afin de juger par lui-même du degré auquel

(1) *Danielis Schœpflini Vindiciæ typographicæ. Argentorati* (Strasbourg), 1760. In-4°, document I, p. 2.

Digitized by Google

était déjà parvenu un art sur lequel il fondait l'espoir de sa carrière.

Il nous paraît donc bien naturel de penser non-seulement que Gensfleisch séjourna à Harlem, mais, bien plus, qu'il y fut employé, pendant quelque temps, dans les ateliers de Coster.

Nous ne croyons nullement diminuer par cette hypothèse la gloire qui revient à Gutenberg devant la postérité. On ne saurait citer un art quelconque qui ait été inventé, développé, perfectionné par un seul homme. De l'idée première qui en a été, pour ainsi dire, le germe, jusqu'à son complet développement, il y a souvent un intervalle énorme ; et cet intervalle ne peut être comblé qu'avec le concours du temps, c'est-à-dire par les méditations et les travaux successifs de plusieurs générations.

La *xylographie*, c'est-à-dire l'impression avec des planches de bois portant des caractères sculptés en relief, d'où la typographie sortit au seizième siècle, grâce aux efforts de Gutenberg, florissait à Harlem au temps de Coster. Mais l'idée première de cet art se perd dans l'obscurité des âges.

La doctrine de l'Égyptien Hermès, gravée sur les colonnes des temples, et dont parlent plusieurs auteurs grecs ; — les découvertes astronomiques gravées par les enfants de Seth sur des colonnes en briques et en pierres ; — les tables de la loi gravées ou sculptées par Moïse ; — les médailles très-anciennes sur lesquelles étaient gravées des inscriptions en caractères étrusques, — les sceaux, les cachets gravés, soit en creux soit en relief, — tout cela remonte à la plus haute antiquité.

« Il y a sûrement une grande affinité, dit Lambinet, entre l'art monétaire et l'art typographique ; même poinçon, mêmes caractères taillés en relief, ou frappés ou moulés en creux. On n'imprima d'abord que sur un seul côté du métal, et c'est ainsi qu'à la naissance de l'imprimerie on n'a d'abord imprimé que sur un seul côté du feuillet. Il est même constant que ce sont les monnayeurs, les orfévres et les graveurs qui ont le plus contribué à l'invention de l'art typographique. D'après les transpositions et le renversement de lettres qu'on voit sur d'anciennes médailles, Caylus présume que, dans l'antiquité, on se servit de caractères mobiles (1). »

(1) *Origine de l'imprimerie*, par Lambinet. 2 vol. in-8°. Paris, 1810, t. Ier, p. 14.

Daunou, homme fort savant, semble partager sur ce point, l'avis de Caylus. Il cite un passage de Cicéron où l'idée des caractères mobiles lui paraît exprimée (1).

M. Ambroise-Firmin Didot, dans un savant article sur la *typographie* (2), a tracé, à grands traits, l'histoire des diverses formes sous lesquelles, dès les temps les plus reculés, l'idée de reproduire, par un procédé de l'art, les figures et les caractères qui servent à peindre le sentiment et la pensée s'est présentée à l'esprit de l'homme.

« Les Égyptiens, les Grecs et surtout les Romains, dit M. Didot, gravaient en relief des lettres, des chiffres et des légendes, dans le sens inverse, qu'ils imprimaient à chaud ou à froid sur les briques, le pain, les monnaies, même sur le front de leurs esclaves fugitifs ; en sorte que les mots, gravés à rebours, se reproduisaient dans leur sens véritable sur les objets ainsi marqués. »

L'antiquité, comme le remarque M. Ambroise-Firmin Didot, qui cite à ce propos Quintilien et Procope, fit usage, pour apprendre à lire et à écrire aux enfants, des *lettres mobiles et des patrons découpés*. L'emploi des patrons fut appliqué beaucoup plus tard à la fabrication des cartes à jouer et autres petits travaux analogues.

De temps immémorial, l'imprimerie fut en usage en Chine; mais les procédés employés par les Chinois différaient considérablement de la typographie. En Chine, on imprimait au moyen de planches gravées sur bois, mais sans aucun caractère mobile. C'était un procédé de gravure xylographique, non de typographie.

Ce qui constitue la typographie, ce qui est la base fondamentale de cette invention, ce qui est l'imprimerie même, c'est l'emploi de caractères mobiles.

L'emploi de types ou de caractères mobiles, pour l'impression des livres, paraît une idée si naturelle, que l'on s'étonne qu'elle ne soit pas venue la première, ou qu'il ait fallu tant de siècles

(1) Voici ce passage : « Supposez, dit Cicéron, qu'on jetât à terre, par milliers, les vingt et une lettres de l'alphabet, formées en or ou en une matière quelconque, pensez-vous qu'en tombant elles pourraient s'arranger de manière à reproduire exactement les *Annales d'Ennius?* (*De la nature des Dieux*, liv. II, chap. XXXVII.) Cité par Daunou : *Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie*, lue à l'Institut national. Paris, an II. In-8°, p. 3-4.

(2) *Encyclopédie moderne*, t. XXVI, p. 557.

Digitized by Google

pour comprendre l'importance fondamentale d'un tel moyen.

Mais ce n'était pas tout que d'imaginer l'emploi de caractères mobiles. Il fallait aussi tailler des poinçons, frapper des matrices, fondre des lettres séparées, etc., conception grande et féconde, qui exigeait un véritable effort de génie, et sans laquelle *l'art typographique* proprement dit, ne pouvait exister.

A quel homme faut-il rapporter l'invention de cet art merveilleux?

La gloire de cette invention est attribuée, par les Hollandais, à Laurent Coster de Harlem; par les Allemands, à Jean Gutenberg, de Mayence. Le nombre des ouvrages qui ont été écrits en Allemagne pour défendre la cause de Gutenberg, est considérable, et l'autorité des témoignages vraiment imposante. D'un autre côté, il n'y a qu'une voix, en Hollande, pour attribuer l'invention de l'imprimerie à Laurent Coster (Lourens Janszoon Coster). Gutenberg n'aurait fait autre chose que dérober à Coster le secret de sa découverte, ou du moins, que profiter du larcin dont l'imprimeur hollandais aurait été victime. Un écrivain hollandais du dix-septième siècle, Pierre Schryver, a dit que nier le droit de Coster à l'invention de l'imprimerie, c'est nier l'existence de Dieu.

Pour prononcer une telle parole, pour émettre une telle pensée, il faut que la conviction soit bien absolue. Nous essayerons de démêler la vérité entre des assertions si exclusives de part et d'autre; ou plutôt nous parviendrons sans doute à les concilier, en disant que Laurent Coster avait réellement inventé à Harlem l'art d'imprimer avec des caractères mobiles, et que Gutenberg, ayant eu connaissance de l'invention de Coster, qui n'avait encore produit que d'imparfaites ébauches, s'appliqua à la perfectionner, et par le travail de sa vie entière, fit de la typographie l'art admirable que nous connaissons.

La vérité de cette proposition ressortira, nous l'espérons, des développements qui vont suivre.

Le plus ancien document historique qui parle de l'invention de l'imprimerie est une chronique allemande anonyme ayant pour titre : *Cronica van der hilliger stat van Coellen*, et qui fut imprimée à Cologne en 1499. On trouve dans cette chronique le passage suivant :

Digitized by Google

« L'imprimerie, cet art admirable, fut d'abord inventée en Allemagne, à Mayence sur le Rhin. Et c'est pour la nation allemande un honneur insigne qu'on puisse trouver chez elle des hommes aussi ingénieux. Et cela nous arriva vers l'an de Notre Seigneur 1440. Et depuis ce temps, jusqu'à l'année 1450, cet art, et tout ce qui s'y rapporte fut perfectionné. Et dans l'année de Notre Seigneur 1450, qui fut une année d'or (l'année du jubilé), on commença à imprimer, et le premier livre que l'on imprima fut la bible en latin, et elle fut imprimée avec les gros caractères dont on se sert maintenant pour l'impression des missels. Item, *bien que cet art ait été inventé à Mayence, comme nous l'avons dit, de la manière qui est maintenant en usage, cependant sa première ébauche a été réalisée en Hollande, dans les Donats* (1), *qui ont été imprimés dans ce pays avant ce temps, et de ces Donats date le commencement du susdit art. Et l'art actuel est beaucoup plus magistral et plus subtil que ne l'était cette première manière, et avec le temps il s'est perfectionné davantage. Item, un certain Omnebonus écrit dans la préface du livre Quintilianus, et aussi dans beaucoup d'autres livres, qu'un Wallon de France, nommé Nicolas Jenson, avait le premier inventé cet art admirable; mais cela est manifestement faux. Car ils vivent encore ceux qui peuvent témoigner que l'on imprimait des livres à Venise avant que le susdit Nicolas Jenson s'y établit et qu'il y gravât et préparât ses caractères. Mais le premier inventeur de l'imprimerie a été un bourgeois de Mayence, qui était natif de Strasbourg et qui se nommait messire Jean Gudenburch. Item, de Mayence, cet art se répandit d'abord à Cologne, puis à Strasbourg et ensuite à Venise. L'origine et les progrès du susdit art m'ont été racontés par honorable homme, maître Ulrich Tzell de Hanauwre, actuellement encore imprimeur à Cologne, en cette année 1499, et par qui cet art a été porté à Cologne* (2). »

Ce témoignage d'un écrivain complétement désintéressé dans la question de priorité relative à l'invention de la typographie, et qui vivait dans le demi-siècle où s'étaient accomplis les premiers perfectionnements de l'art, est d'une importance fondamentale. La méprise où tombe l'auteur, en supposant que Gutenberg était né à Strasbourg, est sans importance. Elle ne peut infirmer, en rien d'essentiel, l'authenticité de son assertion. L'auteur de cette chronique ne savait guère autre chose sur Gutenberg, sinon qu'on le regardait comme le principal inventeur de la typographie.

Il y a dans le passage que nous venons de citer de cette célèbre chronique quelques lignes d'une haute valeur historique : « *Sa première ébauche a été réalisée en Hollande, dans les Donats.* »

(1) *Éléments de grammaire*, par Donat.

(2) Traduction de Ch. Paelle, *Essai historique et critique sur l'invention de l'imprimerie*. In-8°. Paris, 1859.

On appelait *Donat*, au moyen âge, la grammaire latine de Donat, comme nous disons un *Bouillet* pour un *Dictionnaire d'histoire et de géographie de Bouillet*, ou un *Lhomond*, pour une grammaire latine de Lhomond.

Ces *Grammaires latines de Donat*, que la chronique de Cologne nous dit avoir été imprimées avant Gutenberg, renferment la solution du grand problème qui nous occupe.

En effet, l'artiste qui avait exécuté les *Donats*, ces premiers livres imprimés, c'était Jean Coster, de Harlem, et ces livres avaient été imprimés par la *xylographie*.

La *Grammaire latine de Donat*, le *Speculum Salvationis*, et quelques petits livres d'un usage courant dans les écoles du moyen âge avaient été exécutés, avant 1440, à Harlem, dans les ateliers de Coster, d'abord par le procédé de la xylographie, c'est-à-dire avec des planches de bois portant les lettres sculptées en relief, ensuite, avec des caractères mobiles en métal. C'est ce que nous allons essayer d'établir.

Un des hommes les plus compétents sur les questions pratiques qui se rattachent à l'imprimerie, M. Auguste Bernard, a examiné, avec une attention scrupuleuse, des fragments de ces livres imprimés en 1440 par Coster, et il est arrivé à conclure qu'une partie a été imprimée par Coster avec des caractères mobiles, non en bois, mais en métal (1).

Depuis longtemps, la *xylographie*, ou l'impression au moyen de planches de bois gravées, était en usage dans quelques villes de l'Allemagne et des Pays-Bas. L'impression s'obtenait non au moyen de la presse, mais par un frottement opéré contre le type de bois, sur la feuille de papier. Ce procédé est encore employé aujourd'hui par les fabricants de cartes. Les cartiers appellent *frotton* un tampon de drap, enduit d'encre grasse coloriée, qu'on promène sur le *verso* de la carte.

Si l'on cherche à se rendre compte des résultats qu'on pouvait obtenir dans l'imprimerie par un procédé d'exécution aussi élémentaire, on voit bientôt que ces résultats devaient être détestables.

(1) *De l'Origine et des débuts de l'imprimerie en Europe*, par Auguste Bernard, membre de la Société des Antiquaires de France. 2 vol. in-8°. Paris, 1853. Imprimerie Impériale.

Malgré toutes les peines qu'on se donnait, on ne parvenait donc, par le *frotton xylographique*, à produire que des livres informes.

Mille essais durent être tentés pour obtenir des résultats plus satisfaisants. Il fallut du temps et du génie pour arriver à l'idée des caractères mobiles; et plus de génie encore pour trouver le moyen, d'abord, de faire de bons caractères mobiles, ce qui, au commencement, n'était pas facile, ensuite d'apprendre à les employer convenablement.

Pour maintenir les caractères dans une exacte direction, on les perça d'un petit trou, par lequel on fit passer un fil de fer; et ce fut sans doute de cette manière qu'on essaya de remplir l'office de nos *interlignes* actuelles (petite lame de métal qu'on place entre les lignes).

L'usage des *interlignes* ne fut sûrement pas la première idée qui se présenta dès le début. Parmi les *fac-simile* des premiers résultats qu'on obtint par l'emploi des caractères mobiles, on remarque, en effet, des mots dont les lignes sont très-mal alignées.

Il est probable qu'on essaya, vers les premiers temps, dans l'imprimerie de Coster, de sculpter en bois les caractères mobiles. Mais on dut y renoncer bien vite. M. Auguste Bernard a prouvé, par diverses raisons techniques, qu'il serait impossible d'imprimer convenablement un livre tout entier, au moyen de caractères mobiles en bois. En effet, l'humidité et la sécheresse qui agissent si vite sur le bois feraient varier inégalement les dimensions des lettres et détruiraient toute précision, toute harmonie dans l'ensemble. Il serait impossible de laver les formes après qu'elles auraient servi à tirer, etc.

M. Auguste Bernard nie donc formellement « qu'il existe aujourd'hui des livres qui aient été imprimés en caractères mobiles de bois. » Il prouve que les livres qu'on a regardés comme exécutés ainsi furent imprimés au moyen de lettres en métal fondu.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre le savant auteur dans le curieux examen auquel il se livre au sujet du *Speculum salvationis* de Coster. Il distingue, avec une finesse de tact et une habileté d'observation assez rares, ce nous semble, la partie du texte obtenue par le procédé xylographique, et l'emploi du

frotton, de la partie obtenue par le procédé typographique et l'emploi de la *presse*. La différence des types, la couleur de l'encre, les divers accidents de l'impression, etc., rien n'échappe à son coup d'œil juste et exercé. Il montre que les quatre éditions de ce livre, à l'exception de vingt pages de la première édition, ont été imprimées en caractères métalliques mobiles. Suivant lui, pour toute personne initiée à l'art typographique, la simple inspection des feuillets du *Speculum salvationis* suffit pour établir que les caractères mobiles employés pour imprimer ce livre étaient en métal.

Une raison qui nous frappe surtout, ou qui pour mieux dire nous paraît sans réplique, c'est que l'on remarque sur le *Speculum salvationis* des lettres retournées. Nous tenons cette remarque de M. Delaborde, le savant conservateur de la bibliothèque des estampes, à Paris. Ce fait prouve l'emploi des caractères mobiles; car l'artiste qui aurait sculpté une planche sur bois pour l'impression n'aurait pas eu la distraction de faire une lettre la tête en bas !

M. Auguste Bernard conclut, à l'égard du *Speculum salvationis*, « que l'imprimeur de ce livre avait trouvé, avant Gutenberg, un procédé imparfait d'impression. » Il se propose de prouver que ce fut seulement vers 1436 que Gutenberg conçut lui-même son plan.

L'imprimeur du *Speculum salvationis*, c'était Laurent Coster.

M. Charles Paeile (1), qui, sur beaucoup de points, partage entièrement l'opinion de M. Auguste Bernard, pense que tous les *incunables* (c'est ainsi qu'on nomme les éditions hollandaises des *Speculum*, des *Donats*, du mot latin *incunabula*, berceau, enfance), ont été imprimés pendant les trente premières années du quinzième siècle.

M. Ambroise-Firmin Didot, dans l'article *Typographie* de l'*Encyclopédie moderne*, a combattu les droits de Laurent Coster à l'invention des caractères mobiles. Ce savant typographe rapporte, relativement à l'invention de l'imprimerie, une foule de documents et de témoignages qui méritent d'être

(1) *Essai historique et critique sur l'invention de l'imprimerie*, par Ch. Paeile, bibliothécaire de la ville de Lille. In-8°. Paris, 1859.

examinés avec soin, et par là il fait preuve, au point de vue historique, d'une grande érudition. Ces documents, toutefois, sont loin d'être d'accord entre eux. Il ne suffit pas de les rapporter; il faut les discuter sans parti pris, et pour mieux juger de leur valeur relative, les comparer aux premiers essais, plus ou moins grossiers, de l'art typographique.

C'est ce qu'a fait M. Auguste Bernard. Il a prouvé que c'est en Hollande qu'ont été exécutés les premiers essais d'une impression encore très-imparfaite. Nous ne voyons point pourquoi un Hollandais, vivant dans un pays où l'art de la *xylographie* était en usage et en honneur, n'aurait pu avoir l'idée, plutôt que le jeune orfèvre de Strasbourg, de substituer dans l'impression les caractères mobiles aux planches portant des caractères fixes.

M. Auguste Bernard a suffisamment établi, non sur des témoignages vagues, incertains, quelquefois contradictoires, mais sur des faits positifs, habilement et minutieusement examinés et discutés, que des ébauches grossières avaient été obtenues par l'emploi de caractères mobiles, avant l'époque où Gutenberg, reprenant la même idée, parvint enfin à la réaliser, par l'invention d'un véritable procédé typographique.

Il nous semble que M. Ambroise-Firmin Didot fait trop bon marché des traditions. Toute tradition repose ordinairement sur un fondement réel, auquel des erreurs et des fables, nées de la superstition du peuple, de l'imagination des écrivains ou de l'amour-propre national, viennent presque toujours se mêler. Ce n'est pas, ce nous semble, une raison suffisante pour reléguer, comme le dit M. Ambroise-Firmin Didot, *au vaste amas d'erreurs qui ne doivent pas être reproduites* le récit tout entier de Junius, que l'on a toujours invoqué à l'appui des droits de Laurent Coster.

L'idée de la mobilisation des lettres typographiques n'a-t-elle pu venir, nous le répétons, à un homme déjà spécialement occupé d'impressions xylographiques, et qui avait nécessairement entrevu une partie des avantages qui résulteraient de l'emploi de ce perfectionnement capital? Est-il impossible que, pour réaliser ces avantages, il ait imaginé un procédé, sans doute fort incomplet, grossier si l'on veut, et dont les imperfections de diverse nature se sont immédiatement révélées par l'appli-

cation? C'est là ce que M. Auguste Bernard a parfaitement expliqué. Toute invention a été précédée d'une série d'essais qui, bien qu'infructueux, renferment la même idée première et tendent au même but, mais auxquels il manque toujours quelque chose. Celui qui est assez heureux pour trouver ce *quelque chose* qui empêchait l'invention d'être entièrement réalisée ne doit-il pas être considéré comme l'inventeur de cet art?

A ce titre, nous croyons que le père de la typographie, c'est Laurent Coster, de Harlem.

Nous voudrions pouvoir donner des indications précises sur la personne de Laurent Coster. Malheureusement, on ne sait presque rien sur cet artiste, dont le nom sera immortel.

Né vers l'an 1370, mort en 1439, Lourens Jeanszoon Coster sortait d'une honorable famille de bourgeois, ou plutôt d'artisans, et non d'une famille noble, presque princière, comme le disent des écrivains dont l'esprit tend à tout transporter du domaine de l'histoire dans le pays des légendes (1).

Quelques membres de sa famille obtinrent des charges municipales; mais ces charges, bien qu'assimilées au *consulat* et à l'*édilité* de l'ancienne Rome, n'avaient guère plus d'importance, dans les petites cités du quinzième siècle, que les fonctions de maire et d'adjoint, lesquelles ne supposent point, on le sait, la qualité de *gentilhomme*, ni ne peuvent la donner.

Nous croyons avec MM. Daunou, Paeile, Auguste Bernard et d'autres écrivains qui se sont livrés à de longues recherches sur l'origine de l'imprimerie, que Laurent Coster était déjà imprimeur en xylographie, lorsqu'il conçut l'idée de sculpter des lettres en bois, et d'en faire usage pour imprimer quelque livre en caractères mobiles, très-grossièrement sans doute.

(1) M. de Lamartine, dans sa *Vie de Gutenberg*, fait de Laurent Coster un sacristain amoureux, le sacristain de la cathédrale de Harlem. Il raconte son entrevue avec le « gentilhomme Gutenberg, » auquel il montre une planche imprimée avec des caractères taillés sur une planche de bois. A l'aspect de cette planche grossière, l'éclair jaillit du nuage pour Gutenberg!... Le sacristain, étonné, assiste, à son insu, à l'éclosion de l'idée de l'invention de l'imprimerie, etc.

Il n'est pas défendu aux poëtes d'écrire l'histoire; mais quand ils prennent la plume comme historiens, ils devraient faire comme les gens du métier, c'est-à-dire consulter les textes, les documents, les auteurs accrédités, et avant de conclure, peser les témoignages. Ils éviteraient ainsi de nous donner des élégies sentimentales pour des biographies de grands hommes.

Digitized by Google

LAURENT COSTER

Digitized by Google

Digitized by Google

Cette idée, agrandie par la réflexion, finit par se fixer dans son esprit; il chercha de diverses manières le moyen de l'appliquer utilement. Enfin, par une longue suite de tâtonnements et d'essais, il fut conduit à faire usage de caractères mobiles en fonte pour remplacer les types en bois.

C'est à un écrivain du seizième siècle, Adrien de Jonghe, connu sous le nom latinisé de *Junius*, qu'on doit, en grande partie, le peu que l'on sait sur la vie de Coster de Harlem, et sur l'invention de la typographie en Hollande.

Ce Junius, fils du bourgmestre de Hoorn, était né en 1512. Il appartenait, selon Bayle, à une famille très-honorable. Après avoir fait ses premières études à Harlem et à Louvain, il avait voyagé en France et en Italie. A Bologne, il avait pris le grade de docteur en médecine. En 1543, nommé médecin du duc de Norfolk, il partit pour l'Angleterre, où il publia divers ouvrages. Il était donc, en même temps, homme de lettres et médecin. De son vivant, dit M. Ch. Paeile, sa réputation était immense. Il était à la fois historien, poëte de talent, philologue distingué, philosophe et médecin. Il écrivait et parlait huit langues. On le comparait à Erasme (1). L'ouvrage dans lequel Junius parle de Coster et de l'art typographique a pour titre : *Batavia*. Il est écrit en latin.

Ce fut vers 1569 que Junius termina et transcrivit, non tout l'ouvrage, mais seulement la partie où Lambinet, M. Auguste Bernard, M. Ch. Paeile et d'autres ont puisé les renseignements relatifs à Coster et à son imprimerie. M. Ch. Paeile a donné le texte de ce passage, avec la traduction française en regard.

Comme il est impossible de trouver dans la langue latine les termes propres à un art qui fut entièrement ignoré des Romains, Junius, ayant à parler de la typographie et non de la scolastique, eût mieux fait, selon nous, de s'en tenir à la langue vulgaire et de laisser le latin aux érudits. Mais il aurait sans doute craint de blesser les préjugés de l'école. Il parvient toutefois à se faire entendre. Ce qui le prouve, c'est la bonne traduction qu'en a faite M. Ch. Paeile. Comme le récit de Junius se rapporte directement, et par son objet même, à l'une des plus impor-

(1) *Essai historique et critique sur l'invention de l'imprimerie*, page 54.

tantes inventions des temps modernes, nous croyons devoir le reproduire ici en entier, malgré son étendue.

« Il y a cent vingt-huit ans, dit Junius, mourut à Haarlem, dans une maison d'assez splendide apparence (ainsi que le prouve la construction conservée entière jusqu'à ce jour), située sur la place du marché, vis-à-vis du palais du roi, Laurent fils de Jean, surnommé le Sacristain ou le Coutre (parce que la famille connue sous ce nom possédait par droit d'héritage cette charge, alors lucrative et honorable), celui-là même qui, par une légitime revendication, rentre maintenant dans la jouissance de l'honneur d'avoir inventé la typographie, honneur injustement possédé et usurpé par d'autres et qui devrait lui attirer une gloire supérieure à tous les triomphes. Un jour donc qu'il se promenait dans le bois du faubourg (comme le font d'habitude, après leur repas ou les jours de fête, les citoyens qui jouissent de grands loisirs), il se prit à sculpter, en forme de lettres, des écorces de hêtre; puis, renversant ses types et les imprimant l'un après l'autre sur du papier, il se plut à obtenir ainsi quelques versets pour enseigner la lecture à ses petits-fils, enfants de son gendre. Cet essai ayant réussi heureusement (comme il était d'un esprit vaste et pénétrant), il dirigea ses méditations sur un objet plus relevé, et avant toutes choses, avec l'aide de son gendre Thomas, fils de Pierre, lequel eut quatre fils, presque tous revêtus plus tard de la charge consulaire (ce que je remarque afin que tout le monde sache que l'art a pris naissance dans une famille distinguée, noble et de haute condition), il inventa une encre plus visqueuse et plus épaisse que celle dont on se sert pour écrire, parce qu'il avait observé dans ses expériences que celle-ci s'étendait et maculait le papier par sa fluidité, au moyen de laquelle il imprima des gravures en y ajoutant un texte, et, dans ce genre, j'ai vu des revers de pages imprimés par lui, ébauches informes de ses travaux, imprimés d'un côté et nullement opistographes (de *opistographum*, écrit sur la page et sur le revers). Ce livre, écrit en langue vulgaire, par un auteur anonyme, avait pour titre : *Miroir de notre salut* (*Speculum nostræ salutis*). On pouvait observer dans ce premier essai d'un art encore au berceau (car jamais un art n'arrive à sa perfection dès son origine) que les pages opposées étaient collées dos à dos, pour que les côtés blancs ne vinssent déparer en rien son travail. Plus tard, pour ses caractères, il se servit de plomb au lieu de bois de hêtre, et ensuite d'étain, afin que la matière en fût plus solide, moins flexible et de plus de durée. L'on voit encore aujourd'hui des vases à vin très-anciens, fondus avec les restes de ces caractères, et conservés dans la maison Laurencienne, laquelle, ainsi que je l'ai dit déjà, a vue sur la place et fut habitée depuis par Gérard, fils de Thomas, son arrière-petit-fils, citoyen distingué, que je cite ici pour lui rendre hommage, et qui mourut, il y a peu d'années, dans un âge avancé. Comme c'est l'ordinaire, le public accueillant avec faveur l'invention nouvelle, et cette nouvelle marchandise que personne n'avait vue jusqu'alors attirant de tous côtés les acheteurs et procurant les plus beaux bénéfices, l'amour de l'inventeur pour son art s'agrandit en même temps que se développaient ses travaux; il s'adjoignit des ouvriers étrangers aux membres de sa famille, mais là fut la première cause du mal.

« Parmi ces ouvriers se trouva un certain Jean, soit que ce fût (ainsi

qu'on le suppose) Faustus, au surnom de mauvais augure, infidèle à son maître et funeste à sa gloire, ou bien un autre du même nom, ce qui m'importe peu, parce que je ne veux pas inquiéter les ombres des morts, qui, pendant leur vie, ont été suffisamment bourrelés de remords. Cet homme donc, initié, sous la foi du serment, aux travaux de l'imprimerie, après avoir appris l'assemblage des caractères, le secret de la fonte des lettres et tout ce qui a rapport à l'art, et choisi un temps opportun, qu'il ne put pas trouver plus favorable que la nuit même de Noël, pendant laquelle tous les chrétiens assistent à l'office divin, cet homme, disons-nous, s'introduit avec effraction dans le magasin des types, fait un choix des instruments inventés avec tant d'art par son maître, et, chargé de son larcin, s'enfuit de la maison. Il gagna d'abord Amsterdam, puis Cologne, et de là se réfugia à Mayence, comme en un asile sacré où il put, hors de la portée du trait (comme on dit proverbialement), demeurer en toute sécurité et recueillir, en ouvrant un atelier, les bénéfices abondants de son insigne larcin. Toujours est-il certain que ce fut environ un an après ce vol, vers l'année 1442, que parurent, avec les types mêmes qu'avait employés Laurent à Haarlem, le *Doctrinale*, d'Alexandre Gallus, grammaire fort en vogue à cet époque, et les traités de Pierre d'Espagne, qui furent certainement les premières productions de cet atelier. Voilà bien exactement ce que j'ai entendu jadis de la bouche de vieillards fort âgés et dignes de toute créance, et qui avaient recueilli cette tradition comme un flambeau ardent qui se passe de main en main, et j'ai trouvé d'autres témoins racontant et attestant ces faits d'une manière identique. Il me souvient que Nicolas Galius, le précepteur de ma jeunesse, homme d'une mémoire prodigieuse et qu'une longue vieillesse rendait vénérable, m'a raconté que dans son enfance, il avait entendu plus d'une fois un certain relieur, nommé Cornélius, vieillard de plus de quatre-vingts ans (qui avait travaillé dans cet atelier), rappeler avec tant de chaleur et de véhémence la suite des événements et (selon le récit de son maître) la marche de l'invention, les progrès et les développements de cet art d'abord grossier, en un mot tout ce qui s'y attachait, que, malgré lui et par l'indignation que lui causait cette conduite infâme, il se répandait en larmes amères toutes les fois qu'on venait à lui parler de ce vol. L'injure faite à la gloire de son maître enflammait habituellement son courroux au point qu'il se disait prêt à servir de bourreau au voleur, s'il eût encore été vivant, qu'il livrait sa tête sacrilége aux vengeances de l'enfer, et qu'il maudissait et exécrait les nuits qu'il avait passées pendant plusieurs mois dans le même lit que ce scélérat. Ce récit concorde entièrement avec celui que Quirinus Talésius, consul, m'a dit avoir entendu autrefois lui-même de la bouche de ce relieur.

« En écrivant ces lignes, je n'ai eu d'autre mobile que le soin et l'ardent désir de défendre la vérité, quoique le plus souvent elle n'engendre que l'aversion; mais j'aime infiniment mieux m'attirer les inimitiés en prenant sa défense qu'en lui faisant défaut [1]. »

Si l'on en écarte la légende, dans le goût du moyen âge, des lettres sculptées sur l'écorce d'un hêtre, ce récit porte l'em-

(1) Ch. Paeile, *L'invention de l'imprimerie*, pages 63-69.

Digitized by Google

preinte d'un sentiment tout autre que celui qu'éprouve un écrivain qui se propose d'accréditer des fables, et qui trompe sciemment ses lecteurs. Junius croit certainement lui-même à ce qu'il dit. Les témoignages des vieillards qu'il a consultés se trouvent pleinement confirmés non-seulement par les traditions populaires, mais encore par divers auteurs, inconnus pour la plupart, les uns aux autres, et qui n'ont pu se concerter entre eux pour exprimer à peu près les mêmes opinions, tels que le chroniqueur de Cologne, l'Autrichien Eytzingar, Ludovic Guicciardini, etc.

On peut, en commentant et discutant phrase par phrase le récit de Junius, trouver dans des détails sans importance quelques erreurs de fait ou d'appréciation, sans qu'il en reste pour cela moins établi que les premières ébauches de l'art typographique avaient été réellement produites en Hollande, avant que Gutenberg eût encore rien exécuté en ce genre.

Le fait du vol des instruments typographiques n'a rien d'impossible en lui-même. N'a-t-on pas vu, de nos jours, des exemples d'ouvriers infidèles et félons dérobant à leur maître le secret d'une fabrication et allant l'exploiter audacieusement à l'étranger, pour leur propre compte?

On convient généralement que, de tous les pays de l'Europe, la Hollande est le premier où l'on ait fait usage de la *xylographie;* le premier où l'on ait employé le procédé de stéréotypage; le premier où l'on ait fabriqué un papier pour l'impression, dont la beauté devint proverbiale. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans un tel pays, il se soit trouvé un homme, appartenant à une famille de xylographes qui ait songé à remplacer les caractères fixes par des caractères mobiles, les lettres en bois par des lettres en fonte, le procédé du *frotton* par celui de la presse, et la couleur à la détrempe, qu'employaient les imagiers, par une encre oléagineuse qu'il apprit à composer.

Tout cela se fit incontestablement en Hollande, dans les ateliers de Coster. Les preuves de fait qui résultent de l'examen du *mode d'impression et de la forme des caractères employés* pour l'exécution des ouvrages typographiques produits en Hollande avant 1440, et les *témoignages formels et désintéressés* de plusieurs écrivains qui n'avaient rien à revendiquer dans ces

inventions, ni pour eux-mêmes ni pour leur pays, ne laissent planer aucune incertitude sur la légitimité des prétentions élevées à cet égard par la Hollande.

Ainsi, la découverte des caractères mobiles, c'est-à-dire l'invention de l'imprimerie, par Laurent Coster, nous paraît incontestable.

Il nous paraît également incontestable que Gutenberg, dans ses voyages, séjourna à Harlem et y prit connaissance des produits de l'invention de Laurent Coster. Nous ne croyons nullement qu'il soit l'auteur, ou qu'il ait profité du larcin coupable que raconte Junius, mais qu'il visita, à titre de curieux, l'atelier de ce typographe, et que peut-être même il y travailla comme ouvrier.

Si l'on n'admet point cette hypothèse, qu'on nous dise en quel lieu Gutenberg demeura depuis l'année 1420, époque où il quitta Mayence, jusqu'en 1434, époque seule où sa présence à Strasbourg est constatée par le document que nous avons cité, et sur lequel nous aurons à revenir plus loin.

Il y a dans la vie de Gutenberg quatorze années dont l'emploi ne peut être expliqué autrement que par des voyages. Comment admettre, avec un de ses biographes, P. Gama, qu'il les passa à Strasbourg, où « il vivait très-retiré, se renfermait chez lui, personne ne pénétrant dans l'intérieur de son atelier, qui était aussi sa chambre, etc. (1)? » Un homme doué d'une grande activité d'esprit, et dans la force de la jeunesse, aurait-il pu vivre ainsi, isolé, sans famille et sans relations? Quand on fait des hypothèses sur un personnage de la trempe de Gutenberg, on doit s'attacher à les prendre, dans un ordre d'idées et de faits qui s'accordent, non-seulement avec les instincts et les déterminations propres à la nature humaine, mais avec les mœurs et les usages relatifs aux temps et aux lieux.

Dans le moyen âge, les jeunes gens de toutes les classes, ouvriers, étudiants, gentilshommes, ne se fixaient dans un pays qu'après avoir un peu voyagé. Les voyages étaient alors généralement regardés, dans tous les états et dans toutes les professions, comme le complément indispensable de l'apprentissage ou de l'éducation.

(1) *Esquisse biographique sur Gutenberg*. In-8°. Strasbourg, 1840.

Par toutes ces raisons et par plusieurs autres qui nous éloigneraient de notre objet principal, nous concluons de cette discussion, que Gutenberg, ouvrier bijoutier, ne crut pas pouvoir se dispenser de suivre un usage établi dans toute l'Europe, — qu'il parcourut divers pays et s'arrêta en Hollande ; — que là il fut initié, on ne saurait dire précisément par quel moyen, mais qu'il fut initié aux résultats obtenus par Coster, — qu'il comprit les défectuosités de ses procédés et résolut de perfectionner un art qui lui parut devoir réaliser tous ses rêves de fortune.

Grâce au décret d'amnistie qui fut porté au mois de mars 1430 par l'archevêque (promu électeur), Gensfleisch put revenir à Mayence. Il ne profita pas cependant immédiatement de cette faculté.

Il n'y rentra qu'en 1432. Il y venait d'ailleurs non dans l'intention de s'y fixer, mais pour réaliser sa fortune, et aller ensuite s'établir à Strasbourg, afin de mettre en pratique les inventions dont il avait conçu l'idée. Sa famille possédait quelques rentes sur la ville de Mayence. Il en fit régler les comptes; puis il quitta sa ville natale, chargeant sa mère de terminer une affaire d'intérêt qu'il avait avec son frère Frielo (1).

En venant s'établir à Strasbourg, en 1434, après avoir réalisé tous ses biens et réuni toutes ses ressources, soit en titres, soit en espèces, Genfleisch avait évidemment l'intention de créer un établissement dans cette ville, pour mettre à exécution l'invention qu'il méditait, dès qu'il serait parvenu à la rendre commercialement exploitable. Ayant réalisé sa fortune et capitalisé son revenu, c'est sur son capital qu'il prélevait les fonds dont il avait besoin pour sa dépense personnelle et pour l'achat de tout le matériel qui lui était nécessaire.

(1) Il résulte d'un document authentique, en date de 1430, que la veuve Else Gensfleisch, mère de Gutenberg, est en négociations, au nom de son fils Hengen (variante de *Hans*, c'est-à-dire Jean), pour une pension de quatorze florins (Wetter, *Kritische Gerchichte*).

Gutenberg ne se trouvait pas alors à Mayence. Selon Kœhler, un de ses biographes, il n'y vint qu'en 1432, pour régler ses affaires d'intérêt. Plus tard, en 1434, un second document établit qu'il écrivait à sa mère de terminer une autre affaire d'intérêt avec son frère Frielo. Cela est constaté, d'après Vatter, par un acte inscrit dans un livre de comptabilité de rentes de la ville de Mayence, et dans un livre de comptes de la famille de Zun Zungen, de Francfort. Ce document est cité dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire de l'imprimerie, notamment dans le livre de Daniel Schœpflin (*Vindiciæ typographicæ*, document I, p. 2).

Mais notre spéculateur avait mal calculé le temps et la dépense. Ses ressources se trouvèrent épuisées avant qu'il eût atteint le but qu'il s'était proposé. C'est, d'ailleurs, presque toujours ce qui arrive aux inventeurs.

Arrêté dans l'exécution de ses travaux par le manque d'argent, Gutenberg se vit obligé d'avoir recours à des emprunts; et bientôt commencèrent pour lui des embarras sérieux, suivis de procès. C'est par les pièces authentiques conservées dans les greffes des tribunaux que nous serons, de temps en temps, initiés aux difficultés et aux misères de son existence commerciale.

Le premier procès qu'il eut à soutenir ne résultait pas cependant d'un embarras pécuniaire. Il s'agissait bien, à la vérité, d'une obligation par lui souscrite, mais cette obligation n'avait rien de commercial. C'était une promesse de mariage que ses préoccupations d'inventeur, ou des distractions d'un autre genre auxquelles on est exposé dans la vie de garçon, avaient effacée de ses souvenirs.

Une jeune fille de la bourgeoisie patricienne de Strasbourg, nommée Ennel *(Anne)*, se chargea de lui rafraîchir la mémoire. En 1436, *Annette de la Porte de Fer* (tel était son surnom) assigna Jean Gensfleisch à comparaître devant le tribunal ecclésiastique de Strasbourg.

On ignore en quels termes fut rendue la décision judiciaire, mais on croit, sans pouvoir l'assurer, qu'*Annette de la Porte de Fer* devint la femme légitime de Gutenberg (1).

Ce mariage forcé n'empêcha pas Gensfleisch de consacrer toutes les forces de son esprit au perfectionnement de ses inventions mécaniques, et en particulier de l'imprimerie.

Il avait alors trente-sept ans. Son modique patrimoine avait été vite absorbé. Il ne parvenait que très-difficilement à contracter des emprunts, et les fonds ainsi réunis à grand'peine étaient insuffisants pour lui permettre de continuer, seul et en

(1) Cette hypothèse s'appuie seulement sur ce que l'on voit figurer sur le rôle des contributions de Strasbourg, le nom d'une dame *Ennel Gutenberg*, qui, dit-on, ne pouvait être que la femme de Jean. On n'en a pas d'autre preuve. Il n'est question de cette dame dans aucun des actes subséquents relatifs à Gutenberg, et rien ne prouve qu'elle eût suivi Gutenberg lorsque ce dernier quitta Mayence, pour s'établir à Strasbourg.

Digitized by Google

secret, ses travaux, avec l'espoir d'obtenir bientôt des résultats décisifs. Il songea donc à une association.

Il chercha et finit par trouver dans la bourgeoisie de Strasbourg, des associés qui lui fournirent quelques fonds (1).

Gensfleisch, toujours à court d'argent, fut souvent obligé d'avoir recours à des emprunts. Mais de là il ne faut pas conclure qu'il ait jamais vécu dans une situation précaire. Il était trop habile ouvrier pour ne pas trouver à gagner sa vie, partout et en tout temps. Il savait tailler les diamants et les pierres précieuses, graver ou ciseler les glaces de Venise et exécuter divers autres travaux de l'art du bijoutier qui exigent de la justesse dans le coup d'œil et de l'habileté dans les doigts. D'ailleurs, nous ne voyons pas que, depuis 1420 jusqu'à 1432, il ait eu pour vivre d'autre ressource que celle du travail manuel, ni qu'il ait pu voyager autrement qu'en simple ouvrier.

Il passait pour être en possession de divers secrets relatifs à l'industrie, et la bonne opinion que l'on avait de ses talents en ce genre, dans la bonne ville de Strasbourg, lui permit de trouver plus facilement les associés qu'il cherchait.

Le premier qui consentit à faire avec lui une association commerciale fut un bourgeois nommé Jean Riffe, bailli de Lichteneau. C'était en 1436.

L'année suivante, un autre bourgeois de Strasbourg, André Dritzchen, qui se trouvait déjà lié d'intérêts avec Gensfleisch pour une fabrique de miroirs, consentit à entrer dans l'association formée avec Jean Riffe.

Enfin l'association s'accrut d'un troisième bourgeois, André Heilmann, dont le frère, Anter Heilmann, venait de créer à Strasbourg la première fabrique de papier.

L'association du financier et de l'inventeur ne date pas d'hier. Il y avait, au moyen âge comme aujourd'hui, des capitalistes qui spéculaient sur les talents des hommes à idées, et

(1) C'est par le procès qui résulta, en 1439, de cette association, que les premiers essais typographiques de Gutenberg ont été connus. Les pièces authentiques de ce procès existent encore en original dans la bibliothèque de Strasbourg. Schœpflin, qui les trouva dans une vieille tour, parmi les protocoles du sénat de Strasbourg, les publia et en donna une traduction latine. Elles ont été traduites depuis en diverses langues. M. Léo de Laborde en a donné une traduction française dans une brochure pleine d'intérêt publiée en 1840 sous ce titre : *Débuts de l'imprimerie à Strasbourg* (pages 26-51). Quant aux pièces originales en langue allemande, M. Auguste Bernard s'est trouvé à même de les parcourir et d'en constater l'authenticité.

qui apportaient leur argent là où un autre apportait son génie.

Les conditions étant posées et acceptées, un acte fut rédigé. Aux termes de cet acte, les bénéfices résultant de l'exploitation des inventions de Gutenberg devaient se diviser en quatre parts : une pour Riffe, une autre pour André Dritzchen et Heilmann ensemble, les deux autres pour Gensfleisch seul. On accordait en outre à Gensfleisch 160 florins, dont la moitié lui serait comptée sur-le-champ.

Mais l'association est à peine conclue que Dritzchen et Heilmann viennent à découvrir que Gutenberg s'occupe d'une invention tout autre que celle qui a été stipulée entre eux. Il n'était question dans l'acte d'association que d'exécuter des travaux divers d'orfévrerie, et nos trois associés surprennent un jour Gutenberg, s'occupant seul et sans aucun aide d'une invention non spécifiée entre eux.

Cette invention, c'était le perfectionnement des procédés typographiques en usage en Hollande.

Dritzchen et Heilmann demandent aussitôt à entrer en participation dans cette seconde affaire, jugeant; par les refus obstinés de Gensfleisch, que le nouveau secret a bien plus d'importance que les autres. Ils finirent par décider Gensfleisch à les admettre dans la nouvelle association, à la condition de verser 250 florins, dont 100 lui seraient payés immédiatement après la signature de l'acte.

Aux portes de Strasbourg, se trouvait un édifice abandonné et en ruines, le couvent de *Saint-Arbogaste*. Il y restait encore quelques salles spacieuses que le temps avait à demi épargnées. On y trouvait des cellules, des chambres même, où quelques personnes pouvaient se loger. Les vastes couloirs de l'ancien couvent pouvaient desservir un atelier. Gutenberg avait plusieurs fois visité ce vieux monument, dans les excursions fréquentes qu'il faisait aux environs de Strasbourg. L'idée lui vint de s'y établir, avec ses meubles, ses instruments, ses ustensiles. Il y fut aisément autorisé, soit comme locataire, soit à titre gratuit.

Le couvent de *Saint-Arbogaste*, en effet, était une admirable résidence pour un homme qui aimait à méditer et à travailler dans la solitude et qui, par dessus tout, cherchait à soustraire le résultat de ses recherches aux regards des curieux.

Digitized by Google

C'était là qu'André Dritzchen et Heilmann, ses associés, l'avaient surpris, un jour où il s'y attendait le moins, et qu'ils l'avaient trouvé mystérieusement occupé d'un art dont il ne leur avait pas encore livré le secret. On voyait, rangés autour de lui, presque tous les objets qu'exige la pratique de l'imprimerie, déjà confectionnés à Strasbourg, par l'orfévre Dünn. Il ne restait plus qu'à tailler certaines matrices de lettres et à faire quelques recherches nécessaires pour imiter parfaitement les manuscrits dont Gutenberg, à l'exemple de Coster, tentait l'imitation.

Heilmann et Dritzchen, qui lui avaient arraché son secret, se dévouèrent dès lors à la réalisation de l'œuvre commune.

Au moment de commencer cette grande entreprise, à laquelle il avait déjà consacré trois années de travaux, Gutenberg déclara à ses associés qu'il y avait tant d'ustensiles entièrement prêts et tant d'autres en cours d'exécution. Il établit que, pour chaque associé, la mise de fonds se trouvait à peu près compensée par le droit qui lui était acquis sur le matériel. Le seul état des sommes qu'avait reçues de lui l'orfévre Dünn pour la fonte des caractères, suffit pour établir que la valeur de ce matériel était considérable. Dans sa déposition comme témoin au procès, l'orfévre Dünn déclara devant le tribunal que, dans un espace d'environ trois ans, il avait reçu de Gutenberg près de 100 florins, pour les objets relatifs à l'imprimerie.

Lorsque les associés se trouvèrent initiés à tous les secrets de l'entreprise, ils furent éblouis par la perspective certaine de son succès immense. Ils voyaient déjà l'énorme débit que ne pouvaient manquer de trouver des livres, ou plutôt des manuscrits imités, exposés en vente à la foire d'Aix-la-Chapelle.

Les honnêtes bourgeois de Strasbourg étaient heureux en idée, et par anticipation, à la manière de *Perrette*, dans la fable de *la Laitière et le pot au lait*. Sans doute la vente d'un ouvrage important, tel, par exemple, qu'une Bible nettement et correctement imprimée, vendue au prix ordinaire des manuscrits, aurait procuré de grands bénéfices. Mais il fallait arriver à l'exécuter; et là il y avait un abîme de difficultés.

Ils se mettent donc à l'œuvre avec ardeur. Dritzchen surtout déploie un zèle infatigable. Malheureusement, dès que Gensfleisch a livré le secret d'une invention, elle ne paraît plus avoir

pour lui la même importance, et il passe à autre chose. C'est là un des traits caractéristiques de l'esprit inquiet de notre inventeur. Toutefois, si Gensfleisch est l'âme de l'association, André Dritzchen en est le bras. Il travaille jour et nuit, secondant de toute son énergie l'inventeur occupé à son œuvre.

Malheureusement, le pauvre Dritzchen tomba malade de ses fatigues et mourut en 1438. Sa perte porta un coup terrible à l'association.

Dritzchen avait fait transporter à Strasbourg, chez un de ses frères, Clauss, tous les ustensiles de la nouvelle industrie. La presse avait été construite et installée dans la maison de Clauss Dritzchen, située au centre de la ville. Gensfleisch y avait consenti, bien qu'il tînt, par-dessus tout, à cacher à tous les yeux la nature de ses recherches.

Il avait été stipulé par l'acte d'association que, si l'un des associés venait à mourir avant cinq ans, ses héritiers recevraient la somme de 100 florins, représentant la part du défunt dans la valeur du matériel et des dépenses, dont les résultats restaient en la possession des survivants. Cette clause, favorable à tous les associés, avait été adoptée dans le but d'éviter la nécessité d'un inventaire, qui aurait divulgué le secret de l'entreprise, en montrant aux héritiers tous les instruments du travail.

Après la mort d'André Dritzchen, ses deux frères, Georges et Clauss, demandèrent, comme héritiers, ou leur admission dans la société, ou les 100 florins qui étaient dus à la succession d'André.

Gensfleisch refusa de les admettre dans la société. Par une clause stipulée dans l'acte, il s'était, en effet, réservé le droit de refuser la communication du secret de l'entreprise aux héritiers de ceux de ses associés qui viendraient à mourir. Quant aux 100 florins, ils auraient été dus aux héritiers d'André Dritzchen, si André avait lui-même rempli ses engagements. Mais, sur les 125 florins qu'André Dritzchen s'était engagé à payer, Gensfleisch n'en avait reçu que 40. Il y avait donc 85 florins à prélever sur la succession d'André, ou plutôt pour compléter les 100 florins qu'il devait aux héritiers, il ne lui en restait que 15 à payer, et il les offrait.

Tout cela se trouva pleinement confirmé par les dépositions des témoins.

Digitized by Google

Tels sont les faits de la cause qui fut plaidée, en 1439, devant le tribunal de Strasbourg. Les nombreux témoins qui furent entendus n'eurent point à s'expliquer sur l'entreprise elle-même, dont le véritable objet fut tenu caché au tribunal par les associés. Les seuls témoins qui eussent pu donner des explications relatives à l'art en lui-même étaient l'orfévre Dünn, qui avait fondu les caractères, et le mécanicien Conrad Sahspach, qui avait construit les presses. Mais le premier n'eut à parler que sur les sommes qu'il avait reçues de Gensfleisch, et l'autre n'eut qu'à répondre s'il était vrai qu'André Heilmann lui eût dit un jour : « Cher Conrad, comme c'est toi qui as fait les presses et que tu sais comment on les manie, va retirer les *formes* ou les pièces de la presse qui est chez Clauss Dritzchen. » Il se borna à dire qu'il y était allé et qu'il n'avait rien trouvé (1).

(1) Les dépositions des témoins ne manquent pas d'intérêt, mais comme elles sont nombreuses et comme les mêmes déclarations s'y reproduisent plusieurs fois, sous diverses formes, il nous suffira d'en résumer ici quelques-unes, ou d'en donner des extraits.

La mercière Barbel, de Zabern, dépose qu'un soir, après avoir causé de différentes choses avec André Dritzchen, elle lui dit : « Enfin, ne voulez-vous donc pas aller dormir ? » A quoi Dritzchen avait répondu : — « Oui, sans doute, mais il faut auparavant que je termine ceci. » — Le témoin reprit alors : « Mais, Dieu me soit en aide quelle énorme somme d'argent dépensez-vous là! Cela vous coûte au moins dix florins? — Dix florins, répliqua André; tu crois que cela ne coûte que dix florins! Tu es folle, apparemment! Cela ne revient pas à moins de cinq cents. Et encore, dit-il, si la dépense totale devait se borner à cette somme, ce ne serait rien! Mais songe qu'il m'a fallu engager mon bien, mon héritage! — Et si cela réussit mal, répliqua le témoin, que ferez-vous? — Oh! cela ne saurait mal réussir. Avant que l'année soit entièrement écoulée, nous aurons recouvré notre capital, et alors nous serons heureux, à moins que Dieu ne veuille nous accabler. »

La dame Ennel, femme de Hans Schultheide, marchand de bois, dépose qu'un jour le domestique de Gutenberg vint, dans sa maison, à elle, et que, s'adressant à Clauss Dritzchen, son cousin, il lui dit : « Cher Clauss, feu André avait *quatre couchées dans une presse;* Gutenberg vous prie de les retirer de la presse et de les séparer les unes des autres, afin qu'on ne puisse comprendre à quoi cela se rapporte; il ne voudrait pas que cela fût exposé aux regards des curieux. »

La dame Ennel dépose encore que, lorsqu'elle se trouvait chez André Dritzchen, son cousin, elle l'induit à faire cet ouvrage auquel il avait été occupé nuit et jour. Elle n'ignorait pas qu'André, dans ce temps-là, avait engagé son capital; mais quant à l'emploi qu'il avait fait de ses fonds, elle ne pouvait le dire, parce qu'elle n'en savait rien. La déclaration de la dame Ennel est confirmée par celle de son mari et par celle de l'ouvrier qui avait construit la *presse*.

Cette presse, sur laquelle s'étaient trouvées quatre *pièces*, a servi, comme on le verra dans la suite, à initier des hommes éminemment compétents dans l'art typographique, tels qu'Auguste Bernard, au genre de travail dont André Dritzchen s'occupait avec une ardeur qui épuisa sa vie.

Le témoin Hans Schultheide dit qu'à l'époque de la mort d'André, lorsque Lorentz Beildeck, domestique de Gutenberg, était venu prier Clauss de retirer et de séparer

Quand on interrogeait les fils Dritzchen sur l'objet de l'entreprise de Gutenberg, ils répondaient, comme avait fait toujours leur père, qu'il s'agissait de la *fabrication des miroirs*. André Dritzchen se disait miroitier (*spiegelmacher* en allemand), afin de cacher l'industrie secrète dont il s'occupait.

Le procès ne toucha donc qu'aux questions de commerce et d'argent. C'était d'ailleurs un procès de mince importance, vu la faible somme qui était en litige. Il s'agissait de 15 florins!

On comprend parfaitement la nécessité du secret que devaient

les unes des autres les quatre pièces qui étaient couchées dans une presse, Clauss Dritzchen y était allé et qu'il n'avait trouvé aucune des pièces.

Conrad Salspach dépose qu'André Heilmann était un jour venu chez lui, sur la place du marché et lui avait dit : « Cher Conrad, puisque André Dritzchen est mort, comme c'est toi qui as fait les presses et, par conséquent, comme tu connais la chose, va donc retirer les pièces de la presse; sépare-les ensuite les unes des autres, décompose-les pour que personne ne puisse comprendre à quoi cela peut servir. » C'était le jour de Saint-Étienne. Le témoin alla sur-le-champ dans le lieu où devaient se trouver les presses ; il chercha vainement, tout avait disparu.

Auguste Bernard présume que Gutenberg, qui redoutait fort les investigations des curieux, avait envoyé quelques presses qui ne devaient pas se trouver dans un lieu bien sûr si, comme semble l'indiquer la déposition de Hans Schultheide, cette personne envoyée par Gutenberg avait pu y pénétrer à l'insu de Clauss Dritzchen.

Lorentz Beildeck dépose que Jean Gutenberg l'envoya, après la mort d'André, chez Clauss, frère d'André, pour lui dire que la presse était sous sa garde, qu'il ne devait la montrer à personne, qu'il le priait de se donner la peine d'aller l'ouvrir lui-même *au moyen de deux vis*, et que, la presse une fois ouverte, les pièces se détacheraient les unes des autres. Il suffisait ensuite qu'elles fussent placées dans la presse ou sur la presse pour que personne n'y pût rien comprendre. Clauss était en outre prié d'aller, à sa première sortie, voir Jean Gutenberg, qui avait quelque chose à lui dire. Le témoin se rappelle fort bien que Gutenberg ne devait rien à André, mais que c'était, au contraire, André qui devait à Jean Gutenberg. Il déclare aussi que, depuis Noël, il n'a été présent à aucune de leurs réunions. Il a vu souvent André Dritzchen dîner chez Gutenberg, mais il ne l'a jamais vu donner la moindre petite pièce de monnaie.

« La déposition si précise de Lorentz Beildeck lui attira des injures de la part de Georges Dritzchen, et même une menace de procès pour faux témoignage. Georges l'apostropha ainsi hors du prétoire : — Témoin, il faut que tu dises la vérité, quand j'en devrais arriver avec toi à la potence. — Lorentz alla se plaindre au juge; mais il paraît que cette affaire n'eut aucune suite. » (Note d'Aug. Bernard, 1re partie, p. 130.)

Antoine Heilmann déclare qu'ayant appris que Gutenberg consentait à recevoir André Dritzchen dans la société pour *vendre des miroirs* lors du pèlerinage d'Aix-la-Chapelle, le pria instamment de prendre aussi son frère André (frère d'Antoine), l'assurant que, par là, il lui rendrait à lui-même (Antoine) un grand service. Gutenberg répondit qu'il craignait que les amis d'André Heilmann ne prétendissent que son entreprise était une affaire de *sorcellerie*. Là-dessus, Antoine Heilmann, ayant insisté auprès de Gutenberg, finit par en obtenir un écrit qui devait être montré aux deux futurs associés, lesquels, après s'être consultés, acceptèrent les conditions qui leur étaient posées, et l'affaire s'arrangea. Dans le temps même où l'on s'occupait de ces arrangements, le témoin Heilmann fut prié par André Dritzchen de l'aider de

Digitized by Google

s'imposer Gutenberg et ses associés. De quoi s'agissait-il au fond? D'imiter les manuscrits, d'exécuter une sorte de contrefaçon. Il faut bien savoir, en effet, que les types mobiles qui furent employés par les premiers imprimeurs, par Gutenberg, par Fust, etc., comme par Laurent Coster, étaient des caractères d'écriture à la main, des lettres imitées de celles des manuscrits. Les premières productions de Gutenberg furent vendues à la foire d'Aix-la-Chapelle et à Paris, comme des manuscrits ordinaires. Un moment même il fut question, à Paris,

quelque argent; à quoi il répondit qu'il l'aiderait volontiers, si André pouvait lui offrir un bon gage. Et, en effet, il lui porta, à Saint-Arbogaste, quatre-vingt-dix florins. André avait besoin de cet argent, parce que, deux ou trois jours avant l'Annonciation, il devait payer à Gutenberg quatre-vingts florins. Et comme on était convenu que la mise de chaque associé serait de quatre-vingts florins, le témoin avait encore à payer, pour son frère André, quatre-vingts florins. Quant au tiers restant, que Gutenberg avait encore, il lui revenait à lui (Gutenberg) pour sa part et comme inventeur et ne devait pas être confondu avec le capital de la société. Gutenberg, après cela, dit à Heilman qu'il ne fallait point oublier un point essentiel, savoir qu'en toute chose l'égalité devait exister entre eux et qu'ils devaient toujours s'entendre, de telle façon que l'un ne cachât rien à l'autre et que chaque chose tournât au profit de tous. Le témoin ajoute qu'il avait été très-satisfait de ce progrès et qu'il l'avait rapporté avec éloge aux deux autres. Quelque temps après, Gutenberg, ayant lui-même répété les mêmes paroles, le témoin, à son tour, renouvelant ses protestations, déclara qu'il était heureux de les entendre et qu'il désirait de s'en rendre digne. Gutenberg lui remit après cela un écrit en lui disant : « Consultez-vous bien là-dessus, et voyez si cela vous convient. » Les associés discutèrent longtemps sur les dispositions contenues dans cet écrit ; ils prirent même l'avis de Gutenberg, lequel leur dit : — « Il y a maintenant tant d'ustensiles prêts ; il y en a tant en voie d'exécution, et votre part, dans ce matériel, est bien près d'égaler votre mise de fonds ; partant, le secret vous sera confié. » Ils tombèrent ainsi d'accord au sujet de deux articles dont l'un devait être supprimé, et l'autre, mieux éclairci. L'article à supprimer était relatif à Ham Riffe, auquel ils ne voulaient rien devoir, ni peu ni beaucoup, puisqu'ils n'avaient contracté envers lui aucune obligation ; ils ne voulaient d'autres droits que ceux qu'ils tiendraient directement de Gutenberg. L'article à éclaircir était relatif au cas où l'un d'entre eux viendrait à mourir : il fut convenu, à cet égard, que dans cinq ans on payerait aux héritiers cent florins pour les *formes*, pour les divers objets, en un mot, pour toutes les dépenses faites. Sur quoi Gutenberg dit que, s'il venait à mourir le premier, ce serait pour les autres associés un grand avantage, attendu que, par sa mort, ils profiteraient de tous les frais qu'il avait pris à sa charge, tandis qu'ils ne seraient tenus de payer à ses héritiers que cent florins. On adopta cette clause, également favorable à tous les associés, pour se soustraire, dans le cas où l'un d'entre eux viendrait à mourir, à l'obligation de laisser faire un inventaire et de divulguer le secret de l'entreprise en montrant tout aux héritiers. Le témoin était présent lorsque Gutenberg reçut quarante florins d'André Dritzchen et cinquante d'André Heilmann. On tomba d'accord relativement aux époques où les autres payements devaient être effectués. Après la mort d'André Dritzchen, le témoin savait que bien des gens auraient volontiers examiné la presse, et c'est pour cela qu'il fit dire à Gutenberg d'envoyer quelqu'un pour défendre, de sa part, qu'on la laissât voir, et Gutenberg envoya son domestique.

La déposition la plus curieuse, bien que la plus courte, fut celle de Jean Dünne. Cet orfèvre déclara qu'il avait reçu, depuis environ trois ans, de Jean Gutenberg, près de cent florins, seulement pour des choses qui concernaient l'imprimerie.

de poursuivre les fabricants des premiers ouvrages imprimés, non pour avoir commis œuvre du diable, mais pour avoir fait acte de contrefaçon.

Tout cela imposait donc à Gutenberg et à ses associés la nécessité du secret.

La poésie et la légende ont représenté jusqu'ici l'inventeur de l'imprimerie sous un jour parfaitement faux. Nous nous attachons ici à rétablir le vrai Gutenberg, le Gutenberg de l'histoire. C'était un homme d'affaires, un artiste à l'esprit éminemment ingénieux, un créateur fécond en matière d'industrie et d'arts mécaniques; mais il n'y avait assurément rien de poétique en sa personne.

Bien que Gutenberg eût gagné son procès, l'entreprise ne s'en trouva pas mieux.

Le jugement ne fut rendu que vers la fin de 1439. On essaya, immédiatement après, de se mettre à l'œuvre; mais le succès ne vint pas. Le bras de l'entreprise, André Dritzchen, n'existait plus, et il n'était pas remplacé.

D'ailleurs, à cette perte si difficile à réparer étaient venues se joindre d'autres causes de dissolution, telles que les mécontentements réciproques et les récriminations haineuses qu'avaient dû soulever les dépositions des témoins ou les incidents du procès.

Nous n'en citerons qu'un exemple. La déposition précise et circonstanciée de Lorentz Beldeck, domestique de Gutenberg, avait mis hors de lui Georges Dritzchen, qu'elle paraissait atteindre directement. A l'issue de l'audience, Georges Dritzchen, rencontrant Beldeck, l'apostropha ainsi publiquement : « Témoin, il faut que tu dises la vérité, quand j'en devrais arriver avec toi à la potence! » A cette apostrophe, il ajouta des injures et des menaces. Lorentz rentra dans le prétoire et alla se plaindre au juge. Mais cet incident, qui ne dut pas être le seul de ce genre, n'eut aucune suite. Il fait seulement présumer que Gensfleisch lui-même ne dut pas être épargné.

Les dépositions des témoins dans ce procès ne nous apprennent que bien peu de chose sur l'état où se trouvait alors l'invention de Gutenberg. On avait construit des presses; l'orfèvre Dünne avait fourni « ce qui était nécessaire ». Tout cela avait été confectionné sur les indications et d'après les modèles

donnés par Gutenberg. Mais où en était réellement alors l'art de l'imprimerie?

Gutenberg employait des caractères métalliques mobiles, dont il avait emprunté l'idée et le mode d'exécution à Laurent Coster. Pouvant façonner ses lettres une à une, il les obtenait d'une meilleure forme, mieux gravées et d'un contour plus gracieux. Il pouvait aussi retirer un mot fautif, une lettre, un signe de ponctuation. Quant aux caractères, ils étaient semblables, comme nous le disions tout à l'heure, à ceux des manuscrits de cette époque. « La régularité et la correction, deux conditions à remplir pour que le caractère imprimé se rapproche du caractère du manuscrit, étaient ainsi à peu près atteintes, » disent MM. Paul Lacroix, Édouard Fournier et Serré, dans leur *Histoire de l'imprimerie* (1).

Nous ne croyons pas, avec les auteurs que nous venons de citer, que Gutenberg fît alors et qu'il ait jamais fait aucun usage de caractères de bois. Le bois est une matière qui ne saurait servir à former des types propres à l'impression typographique d'une manière continue. Les caractères employés par Gutenberg, nous ne le mettons pas en doute, étaient en métal. Seulement ce métal était trop mou. Il s'écrasait sous l'effort de la presse et donnait au livre les défectuosités qui ont marqué les commencements de l'imprimerie. Nous croyons qu'ils étaient en fonte.

L'alliage de plomb et d'antimoine qui forme les caractères actuels d'imprimerie, alliage ni trop mou ni trop dur, et qui supporte admirablement l'effort de la presse, n'était pas encore trouvé. Ce fut la dernière invention de Gutenberg.

La presse dont il se servait avait à peu près la forme du pressoir de vendange, comme il est dit dans l'une des dépositions du procès. La presse ainsi construite fut conservée dans les imprimeries pendant plus d'un siècle, sans subir de modifications sensibles, selon M. Hammann (2).

Revenons cependant à notre inventeur. Nous l'avons laissé au moment où il vient de gagner son procès et où il essaie de reprendre et de mener à bien son entreprise.

(1) In-8°. Paris, 1852, p. 74.
(2) *Histoire des arts graphiques*, par Herman Hammann. In-18. Genève, 1860.

Digitized by Google

Souvent un procès gagné est une affaire perdue. C'est ce qui arriva à Gutenberg.

Le capital de la société était épuisé, et il était impossible de songer à le renouveler par un emprunt, car l'entreprise, désormais discréditée, n'était plus un gage sur lequel on pût faire des avances avec sûreté. Pour une industrie qui se fonde sur une invention nouvelle, un insuccès, auquel un procès judiciaire a donné un grand retentissement, est presque toujours, pour l'inventeur, une cause de ruine.

Gutenberg fut un moment étourdi, mais non découragé, par ce contre-temps. Il se retira dans son asile solitaire de Saint-Arbogaste, où il essaya de reprendre la suite de ses travaux.

Aux termes du contrat signé, en 1438, avec les trois bourgeois de Strasbourg, la société devait durer cinq ans. Elle avait donc encore trois années d'existence. Mais le découragement des associés et la pénurie d'argent lui permettaient à peine de végéter.

Néanmoins, dans cet intervalle, Gutenberg fit des efforts pour mettre la société en état de continuer ses travaux. Un de ses oncles, Jean Richter, dit Lehcymar, juge séculier à Mayence, lui avait laissé une rente de quatre livres. En 1442, il vendit cette rente au chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg (1). Il reçut, pour le capital de cette rente, la somme de quatre-vingts livres.

Cependant Gutenberg comprit qu'il n'avait plus aucune chance de réussir à Strasbourg, et il prit la résolution de quitter cette ville. En 1444, il était pourtant encore à Strasbourg, car son nom figure sur le rôle des impositions. Mais après cette époque, il ne paraît plus sur les registres municipaux. On y trouve seulement celui d'une dame Ennel (*Anne*) Gutenberg, ce qui a fait penser, comme nous l'avons déjà dit, que c'était sa femme.

L'avenir de son entreprise était trop gravement compromis pour qu'il n'éprouvât pas le désir de s'éloigner de Strasbourg et d'aller s'établir ailleurs.

Gutenberg quitta donc cette ville de Strasbourg, où il avait

(1) La bibliothèque de Strasbourg conserve l'original de l'acte de cette vente. Schœpflin (*Indiciæ typographicæ*, document n° 6) en a publié une copie.

Digitized by Google

conçu de si beaux projets, et commencé à réaliser l'œuvre grandiose objet des préoccupations et des études constantes de sa jeunesse. Il partit pauvre et attristé. Un *Album typographique*, publié par M. Duverger, représente Gutenberg sortant de Strasbourg, accompagné d'un apprenti, et suivant à pied, une simple charrette qui porte ses outils, sa presse et tout son matériel typographique (1).

Il alla se fixer à Mayence, son pays natal. C'est là que nous allons bientôt le voir, toujours persévérant et opiniâtre, comme le sont généralement les hommes de génie, modifiant son projet en améliorant les parties demeurées imparfaites, et se préparant, avec une ardeur nouvelle, à tenter un dernier effort.

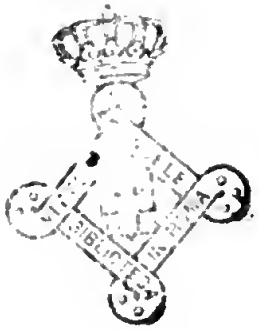
Le premier acte qui constate positivement la présence de Gutenberg à Mayence est de 1448. Cet acte nous apprend que Gutenberg, toujours à court d'argent, est alors réduit, pour en emprunter, à fournir la caution de ses parents : il ne trouve de l'argent qu'à cette condition.

La maison *Zum Jungen*, qu'il alla habiter à Mayence, avait été louée, en 1443, par Jean Gensfleisch, son oncle. Il est extrêmement probable que sa position, à Strasbourg, ne lui paraissant plus supportable, il avait pris la résolution de partir pour Mayence immédiatement après l'expiration de l'acte de société et que, son oncle, désirant faciliter son retour, avait loué, en son propre nom, une maison que Gutenberg devait trouver toute prête à son arrivée.

On croit qu'en vertu d'une transaction faite avec ses anciens associés il avait obtenu le droit d'emporter ses ustensiles. C'est ce que l'on suppose d'après la gravure de l'*Album typographique* dont nous venons de parler et qui le représente suivant à pied, de Strasbourg à Mayence, une charrette chargée de ses instruments.

A Mayence, Gutenberg s'installe dans la maison louée par son oncle. Il n'avait eu à Strasbourg que des caractères en fonte, lesquels devaient se détériorer vite. Il songea à s'en procurer d'autres. Nous avons dit, plus haut, que la presse dont il faisait usage était une imitation des pressoirs à vin, et le

(1) Aug. Bernard, *De l'Origine de l'imprimerie*, t. I, p. 157.



Digitized by Google

GUTENBERG QUITTE STRASBOURG, EMPORTANT SON MATÉRIEL TYPOGRAPHIQUE

Digitized by Google

célèbre statuaire David, en exécutant le *Gutenberg* de Strasbourg, a suivi cette version. M. Auguste Bernard croit cette opinion mal fondée. Selon lui, avec un pareil instrument, Gutenberg n'aurait rien pu exécuter en imprimerie. On faisait alors usage, dans plusieurs professions, de presses qui s'appropriaient beaucoup mieux à l'art de l'imprimerie. Telle était, par exemple, celle dont on se servait dans les ateliers monétaires (1). Nous ne nous prononcerons pas entre ces deux opinions concernant ce fait, de peu d'importance.

Si l'on en croit la tradition hollandaise, un ouvrier imprimeur, nommé Jean, sorti des ateliers de Laurent Coster, avait déjà établi une imprimerie à Mayence, lorsque Gutenberg y arriva (2). Comme il s'agissait de lutter avec avantage contre ce concurrent, Gutenberg commença par perfectionner sa presse. Il conçut ensuite l'idée d'un poinçon en acier pour frapper des matrices en cuivre. Enfin, il parvint à trouver un alliage qui lui permit de donner plus de consistance à ses caractères, jusque-là coulés en fonte, dans des matrices de même métal.

Dès qu'il se croit à peu près sûr du succès, Gutenberg, avec l'ardeur de l'inventeur et de l'homme de génie, forme le projet d'imprimer une *Bible*, livre dont le débit était le plus assuré.

Cette œuvre était considérable dans un temps où la typographie n'était qu'à son début. Gutenberg n'avait ni associé ni bailleur de fonds, et il était seul. Néanmoins il osa entreprendre cette tâche immense.

Seulement, pour commencer, il fallait de l'argent, et il n'en avait point.

Deux de ses compatriotes, Reinhart Bromser et Jean Rodonstein, consentirent à lui prêter cent cinquante florins, à condition, toutefois, qu'il offrirait une garantie suffisante. Cette caution fut fournie par un de ses parents, Arnulphe Gelthus.

Les cent cinquante florins furent fournis, moyennant une rente annuelle de huit florins et demi. Le contrat fut signé le 6 mars 1448.

C'était une bien petite somme pour une si grande entreprise.

(1) *De l'Origine de l'imprimerie*, t. 1, p. 158.
(2) *Ibidem*, même page.

Digitized by Google

Gutenberg, pourtant, se met à l'œuvre. Il travaille avec toute l'activité dont il est capable. Mais les cent cinquante florins sont bientôt absorbés, et il se trouve encore arrêté par le manque d'argent.

Il lui vint alors l'idée de s'adresser à un banquier de Mayence, nommé Jean Fust, homme riche et d'un assez mauvais renom. Mais dans la situation où il se trouvait, Gutenberg n'avait pas le choix. Il expose donc son projet à Fust. Il lui fait connaître ses plans et lui demande sa coopération financière.

Jean Fust est frappé du mérite de l'invention. Il voit qu'en peu d'années elle peut donner de grands bénéfices, et il consent, moyennant certaines conditions, à faire les avances nécessaires.

Voici les clauses principales du traité qui fut signé en 1450, entre Fust et Gutenberg :

1° L'association aura une durée de cinq ans, et, dans cette période, la Bible sera entièrement imprimée; 2° Fust avancera à Gutenberg, pour l'établissement de l'imprimerie, la somme de huit cents florins, dont l'intérêt lui sera payé au taux de 6 pour 100; 3° les instruments resteront engagés à Fust, comme garantie de la somme prêtée, jusqu'au remboursement intégral.

Il fut en outre stipulé, non par écrit, mais verbalement, que, du moment où tout serait prêt, Fust payerait annuellement à Gutenberg, pour les frais de la main-d'œuvre, pour les gages des ouvriers, pour le loyer, le chauffage, le parchemin, le papier, l'encre, etc., une somme de trois cents florins. Fust, de son côté, se réservait une part dans la vente des produits de l'imprimerie, sans avoir à coopérer, sous aucun rapport, à l'exécution, et sans participer, en aucune façon, à l'excédant de la dépense. Gutenberg était seul chargé de monter l'imprimerie et d'effectuer tous les travaux.

Par cet arrangement, le banquier Fust était peu exposé à perdre son argent, et il se ménageait les chances d'en gagner beaucoup. Dans tous les temps, l'inventeur n'ayant que son génie et son travail a été à la discrétion du capitaliste. Il en sera toujours de même tant que l'on n'aura pas établi, à l'usage des artistes, des gens de lettres et des savants, des institutions de

Digitized by Google

crédit dans lesquelles les espérances du génie ou celles du talent seront admises comme un gage aussi sûr qu'un champ ou une maison; dans lesquelles un tableau, une statue, un poëme, une comédie, un travail scientifique, pourront remplacer, comme garantie de payement, un arpent de terre. Mais ces temps sont encore éloignés.

Gutenberg monta son imprimerie dans la maison *Zum Jungem*. C'est là qu'il eut son atelier, dont le loyer, conformément aux termes du traité, devait être payé par Fust. Cette maison reçut plus tard le nom d'*imprimerie*. Elle était située sur la petite place des Franciscains. On y voit aujourd'hui une brasserie, placée sous le patronage de Gutenberg.

Il fallut à Gensfleisch près de deux ans pour se procurer tous les instruments nécessaires, poinçons, presses, moules, matrices, etc. Ce fut alors seulement que l'imprimerie put être regardée comme installée, et que les trois cents florins qui devaient être accordés annuellement, pour la main-d'œuvre, commencèrent à être payés. Il ne faudrait pas aujourd'hui deux mois pour monter une imprimerie beaucoup plus considérable. C'est qu'on trouve maintenant des ouvriers typographes extrêmement habiles, tandis qu'alors tout était à créer, et il fallait beaucoup de temps pour former des ouvriers. On perdait donc en tâtonnements un temps considérable.

Quand on fut au moment de commencer l'exploitation, les huit cents florins avancés par Fust se trouvèrent absorbés. Pour procéder avec rapidité, il restait encore à faire de grandes provisions de papier, de vélin, etc. Les trois cents florins annuels promis pour la main-d'œuvre ne pouvaient suffire à tout.

Il fallut donc faire un autre arrangement. L'association devait encore durer trois ans. Pendant ces trois ans, Fust aurait eu à payer une somme totale de neuf cents florins. Il en offrit à Genfleisch huit cents une fois payés. Il gagnait cent florins à cet arrangement. A titre de compensation, Fust s'engagea, verbalement, hélas! et non par écrit, à ne pas réclamer les intérêts des huit cents premiers florins.

Plein de confiance dans son entreprise, Gensfleisch accepta, sans hésiter, ce nouvel arrangement. Il signa tout les yeux fermés. Il était trop embarrassé pour songer à faire autrement.

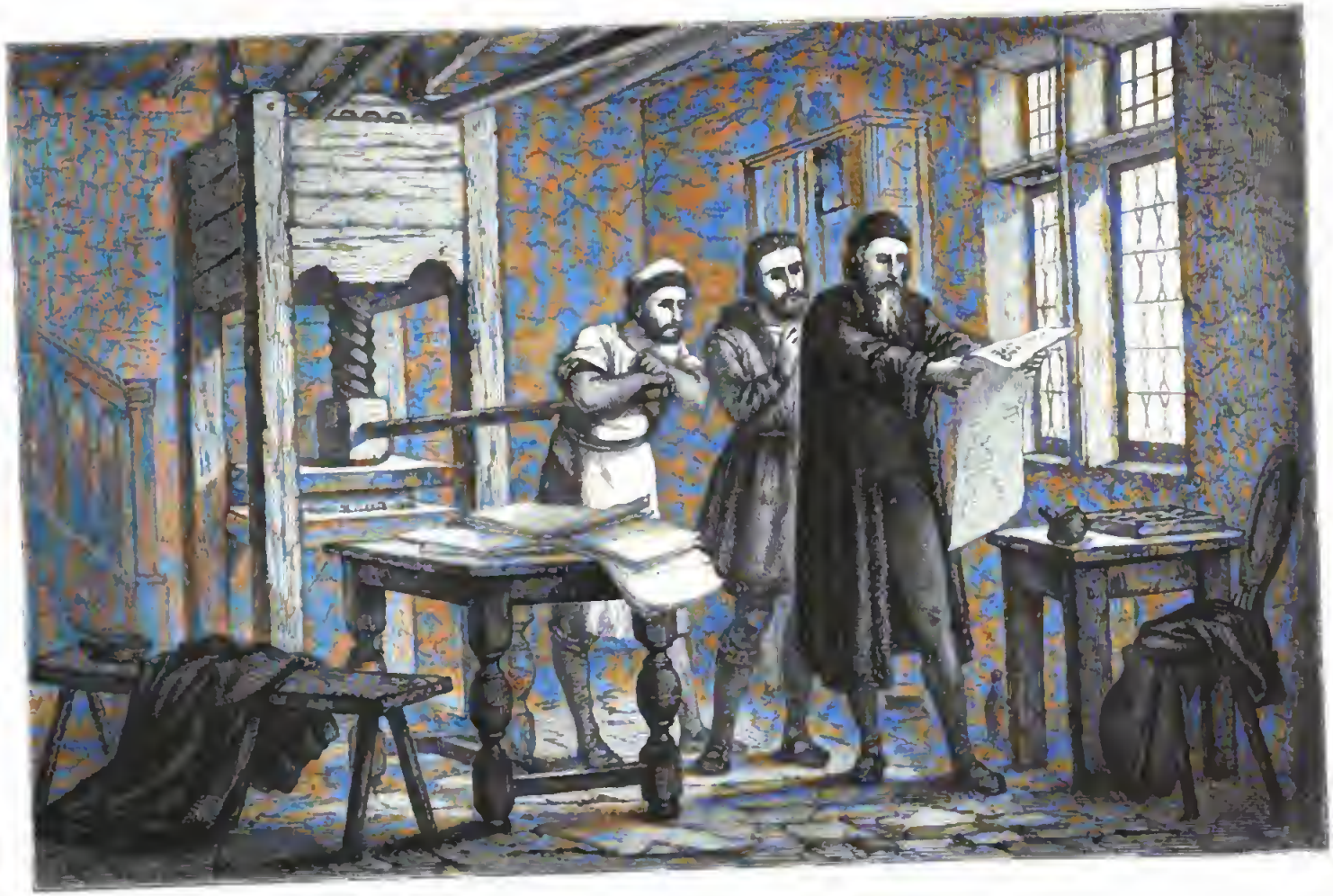
Selon Wimpheling (1), il fut sérieusement aidé dans ses travaux par les conseils, pleins de justesse et d'intelligence, qu'il recevait de son oncle, Jean Gensfleisch, vieillard que son grand âge avait rendu aveugle (2).

La Bible à laquelle travaillait Gensfleisch se composait, selon M. Auguste Bernard, qui en a donné une description complète, de 641 feuillets ou 1,282 pages in-folio. Chaque page avait deux colonnes, chacune de 42 lignes, et chaque ligne avait 42 lettres, ce qui donne 1,344 lettres par colonne, 2,688 par page, 10,752 par feuille, 53,760 par cahier de cinq feuilles. Cela fait supposer une fonte de 120,000 lettres au moins, attendu qu'il faut avoir de quoi composer une seconde série de feuilles pendant qu'on tire les premières. Le nombre des poinçons devait être aussi fort grand, à cause de la variété des types qui étaient alors en usage, pour imiter les caractères de l'écriture des manuscrits.

Gutenberg ne passa probablement pas tout le temps qu'exigeait l'impression de la Bible sans publier quelque édition de livres moins importants. Il dut en donner au moins une de la *Grammaire de Donat*, petit ouvrage destiné à l'enseignement élémentaire et qui se tirait à un nombre immense d'exemplaires, parce que, dans les classes, les élèves en usaient beaucoup. On possède des fragments de trois éditions différentes de *Donat*, imprimées avec les caractères de la Bible de quarante-deux lignes, et dont une au moins, selon M. Auguste Bernard, paraît devoir être attribuée à Gutenberg. Il dut imprimer aussi d'autres petits ouvrages d'un débit facile. C'était le moyen de se créer, par intervalles, quelques ressources passagères, et de soutenir avec moins de difficultés les dépenses énormes de l'impression de la Bible.

Cependant Gutenberg n'avait pu monter son imprimerie et commencer à imprimer sa Bible, sans employer une foule d'ouvriers, graveurs, fondeurs, mécaniciens, compositeurs, imprimeurs, enlumineurs, relieurs, etc. Il est donc facile de comprendre que bientôt ses procédés typographiques ne furent plus un secret dans Mayence. Avant que l'impression de sa

(1) *Catalogus Argentinensium.*
(2) *Ex senio cæcus.*



GUTENBERG TIRANT LA PREMIÈRE FEUILLE DE LA BIBLE

Digitized by Google

Digitized by Google

Bible fût achevée, une ou deux nouvelles imprimeries, qui opéraient d'après son système, s'étaient établies à Mayence, en concurrence avec la sienne. Un industriel, peut-être même un de ses ouvriers, imita son procédé de fonte pour les caractères, et comme il n'existait alors aucune loi sur la contrefaçon, il se l'appropria et le mit en pratique.

Parmi les hommes compétents qui ont écrit sur l'origine de l'imprimerie, il en est plusieurs, mais deux surtout, M. Léo de Laborde et M. Auguste Bernard, qui, en examinant les premiers monuments de l'imprimerie, se sont longtemps arrêtés sur ce qu'on a appelé *Lettres d'indulgences*. Nous croyons nécessaire d'expliquer, en passant, ce que c'était que ces *Lettres d'indulgences*, dont le savant typographe M. Ambroise-Firmin Didot possède de précieux échantillons, qu'il a bien voulu nous montrer.

Vers 1451, le roi de Chypre Jean III, de la dynastie française des Lusignans, étant menacé par les Turcs, envoya demander des secours dans les divers pays de la chrétienté, et particulièrement à Rome. Le 12 avril 1451, le pape Nicolas V donna une bulle, par laquelle il était accordé des indulgences plénières de trois ans à tous ceux qui, du 1er mai 1452 au 1er mai 1455, aideraient le roi de Chypre, par des dons pécuniaires. On décida qu'en échange de chaque don il serait délivré un acte indiquant le motif et le but de l'indulgence, avec le nom du donateur, la date et le montant de l'offrande. Cet acte portait, en outre, les signatures de ceux qui étaient préposés à cette sorte d'opération et les sceaux nécessaires pour en constater la validité.

Ces pièces furent nommées *Lettres d'indulgences*. On les avait d'abord écrites à la main; mais il en fallait un si grand nombre, vu l'abondance avec laquelle arrivèrent les offrandes de cette espèce de *denier de Saint-Pierre* du moyen âge que bientôt ce procédé devint impraticable. On eut, dès lors, recours à l'art nouveau de l'imprimerie, pour multiplier à peu de frais ces diplômes. C'est par la différence des caractères employés pour l'impression de ces *Lettres d'indulgences* qu'on a reconnu qu'il existait, déjà à cette époque, au moins deux imprimeries à Mayence.

Ne pouvant entrer ici dans les détails techniques, nous ren-

voyons aux notices ou aux ouvrages de MM. de Laborde, Firmin Didot et Auguste Bernard, qui ont savamment discuté ce point de l'histoire de la typographie.

D'après l'acte passé en 1450, entre Gutenberg et Fust, leur société ne devait durer que cinq ans. C'était en 1455 qu'elle devait être ou renouvelée ou dissoute. A cette époque, Gutenberg avait imprimé plusieurs ouvrages, et la Bible était entièrement achevée; mais son prix excessif ne permettait pas encore un prompt débit.

Fust avait fait un coup de maître, si on peut appeler ainsi une perfidie calculée contre un associé noble et loyal. Par une clause du contrat, il s'était réservé de réclamer les sommes dont il avait fait l'avance. A défaut de remboursement, il avait le droit de s'emparer de tout le matériel de l'imprimerie. Le rusé spéculateur avait bien prévu qu'à l'expiration du temps de la société, l'inventeur se trouverait dans l'impossibilité de lui rembourser les huit cents florins. Il comptait donc bien devenir le maître du matériel de l'imprimerie, et, en homme avisé, il s'était assuré d'avance et en secret le secours d'un ouvrier intelligent, qui était employé depuis quelque temps, soit comme compositeur, soit comme calligraphe, dans l'établissement dirigé par Gutenberg.

L'ouvrier gagné par Fust avait eu tout le temps de se mettre au courant de l'imprimerie.

Cet ouvrier s'appelait Schœffer ou Schoiffer. Malgré les honneurs qu'on lui a rendus, tant à Strasbourg qu'à Mayence, nous ne pouvons nous empêcher de voir en lui un traître, qui devint, contre le malheureux Gutenberg, l'instrument d'un financier déloyal.

Le plan concerté est bientôt mis à exécution. Fust cite Gutenberg devant le tribunal. Il lui réclame, aux termes du traité : ou le capital et les intérêts à 6 pour 100 des sommes dont il a fait l'avance, ou la remise du matériel typographique. Il soutient, avec serment, que ce capital n'est pas à lui ; qu'il l'a emprunté, et qu'il en paye l'intérêt. L'assistance d'un compère lui permet de prouver tout ce qu'il veut.

On voit, par l'exposé de l'affaire, exposé dont le greffier du tribunal donna lecture, que « *le frère du financier, l'honnête et prudent Jacques Fust, était présent.* » On croit même qu'un

autre parent de Fust, Nicolas Fust, siégeait parmi les juges, et qu'il ne se récusa pas.

Jean Fust demandait à Gutenberg une somme totale de deux mille vingt florins. En réalité, Gutenberg ne devait que les premiers huit cents florins avancés pour la préparation ou l'achat des ustensiles. Il n'avait pas à rembourser les trois cents florins reçus annuellement pour le loyer, les gages des domestiques, etc. Fust feignit d'avoir oublié qu'il avait renoncé aux intérêts des huit cents florins. Malheureusement, cette renonciation avait été, de sa part, purement verbale, et pour cause. Il demanda donc aussi les intérêts. Il allait jusqu'à réclamer trente-six florins qu'il avait payés, disait-il, à titre de commission, à celui qui l'avait aidé à négocier l'emprunt.

Gutenberg avait contre lui les termes formels de son traité; il ne pouvait donc que perdre son procès. Il le perdit. On lui enleva non-seulement tous ses intruments, mais, en outre, sa part de profits dans la vente des exemplaires de la Bible. Jean Fust fit emporter chez lui le matériel de l'imprimerie et l'édition entière de la Bible.

Dépouillé de tout, le malheureux Gensfleisch quitta la maison *Zum Jungen*, devenue trop vaste pour un locataire dénué de tout. Le propriétaire de cette maison demeurait à Francfort, elle fut saisie, en 1461, et *vendue au profit de Fust.*

Il est curieux de savoir que sur l'emplacement de cette maison de Mayence où fut établie la première imprimerie s'élève aujourd'hui le lycée.

Fust devait avoir dans Mayence la réputation qu'il méritait, et il est permis de présumer que le jugement rendu en sa faveur, contre Gutenberg, ne fut pas ratifié par l'opinion publique. En effet, Gutenberg ne se trouva pas obligé d'abandonner son art. On vint à son aide, et il est prouvé, par divers documents, qu'on ne tarda pas à le mettre à même d'établir à Mayence une nouvelle imprimerie.

Mais son dernier procès l'avait ruiné. A partir de 1457, il cessa de payer la rente de quatre livres qu'il devait au chapitre de Saint-Thomas, de Strasbourg. Cité, en 1461, devant la chambre impériale aulique de Rottweil, il fit défaut et ne paya point. Le chapitre dirigea alors ses poursuites contre Martin Brechter, qui s'était porté caution. Brechter, qui lui-même ne

Digitized by Google

se trouvait pas alors dans l'aisance, ne mit pas plus d'empressement que n'avait fait Gutenberg à satisfaire le chapitre; de sorte qu'après plusieurs années, s'étant lassé de faire des frais inutiles, ledit chapitre finit par renoncer tacitement à la créance. Le titre, toutefois, en fut conservé. Voici ce que M. G. Schmidt (1), qui a découvert cette pièce, en a dit, dans une petite brochure publiée à Strasbourg, en 1841 :

« Les personnes qui ont visité l'exposition des livres, lors des fêtes de Gutenberg, se souviendront d'avoir vu ce beau parchemin revêtu des sceaux de la cour épiscopale, de Jean Gutenberg et de Martin Rechter. Par un heureux hasard, le sceau de l'inventeur de l'imprimerie est demeuré parfaitement intact. Ce précieux document, appartenant jadis aux archives de Saint-Thomas, d'où il est sorti on ne sait comment, se trouve déposé aujourd'hui à la bibliothèque du séminaire protestant. »

En compulsant les livres de comptes des receveurs du chapitre, M. Schmidt a trouvé que Gutenberg avait payé régulièrement jusqu'en 1458.

Parmi les hommes qui protégèrent Gutenberg et qui l'aidèrent à monter une nouvelle imprimerie, lorsqu'il eut été ruiné par Fust, on trouve le prince archevêque de Strasbourg, chef de la cité, le docteur Conrad Humery, syndic, etc. (2).

Un document judiciaire, rédigé après la mort de Gutenberg et traduit de l'allemand en français par M. Auguste Bernard, fournit la preuve incontestable que Gutenberg resta jusqu'à sa mort en possession d'une imprimerie. Voici ce document :

« Je soussigné, Conrad Humery, docteur, reconnais, par cette lettre, que Son Altesse le Prince, mon gracieux et cher seigneur Adolphe, archevêque de Mayence, m'a fait gracieusement livrer quelques *formes* (*formen*), caractères, instruments, outils et autres objets relatifs à l'imprimerie, qu'avait laissés après sa mort Jean Gutenberg, et qui m'appartenaient et m'appartiennent encore; mais pour l'honneur et pour le plaisir de Son Altesse, je me suis engagé et m'engage par cette lettre à ne jamais m'en servir ailleurs que dans la ville de Mayence et, de plus, à les vendre à un bourgeois de cette ville préférablement à tout autre, à prix égal. En foi de quoi, j'ai mis mon sceau à la présente, laquelle a été donnée l'an 1468, le 26 février. »

« A quel titre, demande-t-on, Humery était-il propriétaire, en tout ou en partie, de l'imprimerie de Gutenberg? Pourquoi ne

(1) *Nouveaux Détails sur l'histoire de l'imprimerie.* In-8°. Strasbourg, 1841.
(2) J. Oberlin, *Essai d'annales et documents des archives de Mayence.*

Digitized by Google

pas supposer ici une action généreuse, analogue à celle que nous allons raconter en quelques mots?

Il y avait à Paris, du temps de Louis XIV, un avocat célèbre, nommé Patru. Les causes dont l'équité n'était point douteuse pour lui étaient les seules dont il voulût se charger devant les tribunaux. Ses plaidoyers, travaillés avec soin, étaient de vrais modèles. Il appartint à l'Académie française. Toutefois il ne s'était pas enrichi au barreau. Vieux et pauvre, comme l'était Gutenberg à l'époque où il venait de perdre son procès contre Fust, l'avocat Patru se trouvait dans un tel état de gêne que, pour se procurer quelques ressources, il fut obligé de mettre en vente sa bibliothèque. Boileau-Despréaux, son confrère à l'Académie, en ayant été informé, courut aussitôt chez lui et acheta la bibliothèque, au prix que Patru lui-même avait fixé, mais avec cette condition expresse, que le célèbre avocat la garderait chez lui et qu'elle continuerait à être à son usage comme auparavant.

Qui nous dit que le docteur syndic Humery ne s'était pas conduit à l'égard de Gutenberg comme le fit plus tard le poëte Boileau envers l'avocat Patru?

Gutenberg eut donc une imprimerie jusqu'à sa mort, qui arriva à la fin de 1467 ou au commencement de 1468, car on n'en connaît pas la date précise. Mais, dans les derniers temps de sa vie, épuisé par ses travaux et, plus encore, par les obstacles de toute nature contre lesquels il avait été sans cesse obligé de lutter, et vieilli avant l'âge, il devait sans doute se borner à diriger, à surveiller, n'ayant plus ni assez de force ni une assez bonne vue pour se livrer lui-même à des travaux effectifs.

On manque de détails précis sur sa personne, sur ses habitudes, sur sa manière de vivre, sur son tempérament, etc. Les portraits que l'on a de lui, et sur lesquels on s'est guidé pour les monuments que lui a consacrés la reconnaissance de notre siècle, c'est-à-dire pour les statues qui ornent les places de Mayence et de Strasbourg, n'ont aucune authenticité. La figure que l'on a donnée à Gutenberg, sur chacune de ces statues, est de pure convention. On s'inquiétait peu, au moyen âge, de transmettre à la postérité les traits des artisans modestes, quel que fût leur génie.

Gutenberg fut enterré au couvent des Franciscains de

Digitized by Google

Mayence, qui était voisin de son domicile. C'est ce que prouve l'épitaphe suivante, qui existe dans ce couvent :

D. O. M. S.
JOANNI GENSFLEISCH,
ARTIS IMPRESSORIE REPERTORI,
DE OMNI NATIONE ET LINGUA OPTIME MERITO
IN NOMINIS SUI MEMORIAM IMMORTALEM
ADAM GELTUS POSUIT.
OSSA EJUS IN ECCLESIA D. FRANCISCI MOGUNTINA FELICITER CUBANT.

Au commencement du seizième siècle, Ive Wittich, n'ayant pas trouvé cette épigraphe assez précise, en composa une autre, qu'il fit placer dans la maison où Gutenberg était mort. La voici telle que nous l'a conservée Serrarius :

IO. GUTENBURGENSI MOGUNTINO,
QUI PRIMUS OMNIUM LITERAS AERE IMPRIMENDAS INVENIT,
HAC ARTE DE ORBE TOTO BENE MERENTI,
IVO WITIGISIS HOC SAXUM
PRO MONUMENTO POSUIT MDVIII.

Gutenberg, de même que presque tous les hommes dont les aptitudes et les talents ont dépassé la mesure ordinaire, s'était formé seul. S'il n'avait pas été mis en évidence par ses procès, et si les pièces de ses procès ne nous avaient pas été conservées par un hasard miraculeux, on saurait à peine que Jean Gutenberg est l'inventeur de l'art typographique, car aucun des livres imprimés par lui ne porte son nom; et l'on n'aurait pu se faire aucune idée de sa personne. Au lieu du Gutenberg de l'histoire, nous n'eussions eu que le Gutenberg de la légende, tel à peu près qu'on le trouve dans l'*Esquisse historique* de P. Gama (1). Ce n'est qu'en scrutant jusque dans les moindres détails les différentes pièces de ses procès qu'on parvient à se figurer Jean Gensfleisch tel, à peu près, qu'il devait être, c'est-à-dire loyal, intelligent, actif, sans cesse occupé de projets industriels, plutôt théoricien que praticien, mais sachant réaliser, par les mains de ses associés, tous les plans que son esprit fécond a conçus. Dans ses procès,

(1) In-8°. Strasbourg, 1840.

STATUE DE GUTENBERG, A STRASBOURG.

Digitized by Google

Digitized by Google

jamais la loyauté de son caractère ne fut mise en doute. On voit, par celui de Strasbourg, que la véracité de ses déclarations fut pleinement confirmée par tous les témoins, sans aucune exception. Le procès de Mayence montre qu'il avait traité avec Fust comme un homme dont la simple parole équivaut à un contrat et qui, dans sa candeur d'enfant, ignore que, dans les questions d'intérêt, les pièces écrites sont les seules admises par les tribunaux. Il était de trop bonne foi lui-même pour mettre en doute la foi d'autrui.

Un fait qui prouve incontestablement que Gutenberg, même après la perte de son procès avec Fust, jouissait, dans Mayence, son pays, d'une grande considération, c'est que le prince-archevêque, électeur de cette ville, le nomma son gentilhomme et lui fit une pension.

Ainsi Gutenberg conserva toujours des amis. Il ne mourut point dans la misère et dans l'abandon, comme cela est arrivé, hélas! à tant d'hommes qui, par leurs inventions, ont servi et honoré l'humanité.

Parmi les ouvrages imprimés par Gutenberg, le plus considérable est la célèbre Bible, formée de douze cent quatre-vingt-deux pages in-folio, de deux colonnes à la page et de quarante-deux lignes par colonne. Cette Bible fut imprimée en 1456. La Bibliothèque impériale de Paris en possède un exemplaire. Fust étant devenu possesseur de tout le matériel typographique dont il avait dépouillé Gutenberg, on vit paraître, un peu plus tard, un *Donat* que Schœffer avait imprimé avec les mêmes caractères dont s'était servi Gutenberg pour sa Bible.

Ainsi l'art typographique était créé. L'invention de l'imprimerie, que nous venons de raconter succinctement à propos de la vie de Gutenberg, se trouvait définitivement constituée. Il nous reste, dans la notice biographique qui va suivre, à raconter les progrès et la diffusion de cet art merveilleux, la plus grande création du moyen âge.

Digitized by Google

FUST ET SCHŒFFER

OU

LES PROGRÈS DE L'IMPRIMERIE

Le poëte allemand Gœthe a donné au docteur-sorcier qu'a immortalisé son génie le nom du financier déloyal dont Gutenberg fut victime. *Faust*, ou *Fust*, comme on doit l'écrire, n'était rien moins qu'un sorcier, à moins que la ruse et l'astuce ne soient l'apanage de ces êtres. En réunissant ici les rares documents que l'histoire a conservés relativement à Fust et à Schœffer, nous suivrons les développements de l'art typographique, de même qu'en écrivant la biographie de Gutenberg nous avons raconté l'origine et les débuts de cet art.

Si Fust était un habile homme en matière de finance, il était bien novice en typographie. Qu'eût-il fait du matériel d'imprimerie qu'il reçut après le gain de son procès contre Gutenberg, s'il n'eût trouvé dans Schœffer un ouvrier capable d'employer ce matériel avec avantage? Comme il était de son intérêt de conserver Schœffer en se l'attachant sérieusement, il le fit son associé, non dans la propriété, mais dans l'exploitation de l'imprimerie. Fust garda donc pour lui le premier rang dans l'association financière ; Schœffer fut seulement l'âme de l'atelier.

Schœffer était un très-habile calligraphe. Ce fut d'abord en cette qualité qu'il avait été employé dans l'imprimerie de Gutenberg à Mayence.

Digitized by Google

Né entre 1420 et 1430, à Gernsheim, petite ville située sur la rive droite du Rhin entre Worms et Oppenheim, Pierre Schœffer avait fait un voyage à Paris en 1449. On en a trouvé la preuve dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de Strasbourg (1).

Schœffer suivit, à Paris, les cours de l'Université. On ne sait pas au juste l'époque à laquelle il quitta cette ville. On sait seulement qu'il était, en 1455, à Mayence, où le notaire Helmasperger le citait, dans un acte, comme un des témoins de Fust. C'est, sans doute, peu de temps avant cette époque qu'il était entré dans l'imprimerie de Gutenberg, à Mayence.

En 1465, Schœffer épousa Christine Fust, qui n'était pas, comme l'ont dit quelques biographes, la fille de Fust, mais seulement sa petite-fille. Plus tard, vers 1489, il fut nommé juge séculier au tribunal de Mayence.

Lorsque Schœffer avait été admis à participer aux travaux de Gutenberg, celui-ci avait déjà trouvé la nouvelle méthode de fondre les caractères, point capital de la série des perfectionnements déjà effectués. La Bible de quarante-deux lignes était terminée, et, ajoute M. Ch. Paeile, les types du *Psautier* de 1457 étaient gravés, s'ils n'étaient déjà fondus et prêts à pouvoir être mis en œuvre pour l'impression.

Schœffer, qui avait observé avec la plus grande attention la manière d'opérer de Gutenberg, avait promptement reconnu le côté défectueux de la méthode que son maître employait pour fondre les caractères. Son génie inventif lui fournit bientôt l'idée d'une amélioration essentielle au perfectionnement de cette fonte. Mais au lieu d'en parler à Gutenberg, qui lui avait généreusement communiqué tous les secrets de son art, il s'en ouvrit à Fust. Ce dernier, saisissant du premier coup d'œil les grands avantages de cette nouvelle manière de fondre les caractères, chercha dès lors un prétexte pour évincer Gutenberg. Il n'y réussit que trop, comme on l'a vu.

Une fois à la tête de l'imprimerie de Fust, Schœffer débuta par un coup de maître. Il donna aux Bibles de Gutenberg un cachet particulier, destiné à faire oublier l'œuvre première de l'inventeur. Au moyen des modifications qu'il introduisit dans

(1) Ch. Paeile, *Essai historique et critique sur l'invention de l'imprimerie*, p. 252.

les premières pages, en les réimprimant, il changea l'aspect de ce livre à ce point, qu'il parut tout différent à première vue.

Schœffer entreprit ensuite un *Psautier*, où les difficultés devaient surgir à chaque page. Il fit graver, pour ce *Psautier*, des dessins sur bois par les plus habiles artistes, et parvint à exécuter un chef-d'œuvre typographique qui fait encore l'admiration des connaisseurs.

Schœffer revendiquait pour sa gloire d'avoir imprimé, c'est-à-dire écrit sans le secours de la plume et à l'aide du *nouvel art*, « *ce livre de psaumes orné de belles capitales et suffisamment distingué par ses rubriques.* »

« C'est en effet, dit M. Auguste Bernard, par cette innovation artistique qu'il se distingue de Gutenberg, et tous ceux qui connaissent le mécanisme de l'imprimerie conviendront qu'il était impossible de pousser plus loin que ne l'a fait Schœffer, dans son *Psautier*, la perfection de cet art (1). »

La première édition du *Psautier* s'épuisa rapidement. Schœffer en fit une seconde. Trois mois après cette seconde édition du *Psautier*, il donne au public un nouveau livre, le *Rationale Durandi* (2), imprimé avec des types entièrement différents de ceux qui lui venaient de Gutenberg et dont il s'était servi jusque-là.

En 1461, un exemplaire de ce *Rationale* fut vendu, à Venise, au prix de dix-huit ducats.

Le 25 juin 1460, Schœffer publia les *Constitutiones Clementis papæ V, cum apparatu Domini Joannis Andreæ*, volume in-folio, qui eut plusieurs éditions. D'autres ouvrages furent successivement publiés, entre autres les *Offices* de Cicéron, qui parurent en 1465.

Jean Fust était né, dans les dernières années du quatorzième siècle, d'une famille bourgeoise de Mayence. Ses parents étant fort riches, il reçut probablement une bonne éducation. Il étudia en droit. Plus tard, financier, industriel, il prouva, par sa conduite déloyale, que, si l'éducation modifie les formes exté-

(1) *De l'Origine de l'imprimerie*, tome 1er, p. 229.
(2) En 1 vol. in-folio, 160 feuillets à deux colonnes, et 63 lignes à la colonne.

Digitized by Google

rieures, donne au langage plus de pureté et d'élégance, à l'esprit plus de force, d'étendue et de lumières, elle ne parvient pas toujours à détruire les mauvais instincts, quand ils ont une fois germé dans le cœur. Il se maria vers 1420 et eut un fils, nommé Conrad, qui fut le père de cette Christine que Schœffer épousa.

Fust n'a d'autre titre au souvenir de la postérité que celui d'avoir été le bailleur de fonds de Gutenberg. Mais, s'il avança l'argent, ce ne fut que sur des garanties plus que suffisantes, et à des conditions telles que, d'une manière ou d'une autre, il pût, tôt ou tard, s'emparer de l'imprimerie.

Une fois en pleine possession de l'atelier de Gutenberg avec tout ce qu'il renfermait, il ne se tint pas encore pour satisfait. Il continua d'exercer contre son malheureux associé des poursuites, et après la mort, il plaida encore contre ses héritiers.

Fust avait tout pris à Gutenberg. Il l'avait rendu plus pauvre qu'il ne l'était avant de fonder son imprimerie. Cependant Gutenberg était censé lui devoir encore douze cents florins. Tous les auteurs allemands qui ont écrit sur l'histoire de l'imprimerie s'accordent à flétrir Fust, Schœffer et les juges de Gutenberg. Ils ne sont embarrassés que pour dire lesquels, des spoliateurs ou des juges, furent les plus vils et les plus lâches. Ils ne trouvent pas d'expressions assez fortes pour manifester leur indignation.

Dans le courant de l'année 1466, dès que l'édition des *Offices* de Cicéron fut prête, Jean Fust se rendit à Paris, pour en hâter le débit. Il en offrit, au mois de juillet, un exemplaire à Louis de Lavernade, président du parlement de Languedoc. C'est ce qui se trouve constaté par une note écrite de la main même de Lavernade sur cet exemplaire, qui existe encore.

Il est probable qu'avant l'arrivée de Fust on avait déjà vu, à Paris, des livres imprimés : par exemple, une des premières Bibles sorties de l'atelier de Gutenberg, avant son procès avec Fust. Il existait des relations fréquentes entre tous les couvents que les religieux de même ordre possédaient en Europe, et par là les religieux qui, dans un pays, se livraient à l'étude et à l'enseignement, étaient tenus au courant des nouveaux progrès réalisés en d'autres pays. Il est donc certain qu'à partir du moment où l'invention de l'art typographique fut connue en

Allemagne, par ses premières productions, la nouvelle dut s'en répandre avec rapidité parmi les érudits de France.

Fust, quand il se rendit à Paris pour y vendre ses livres, se vit entouré d'une grande considération. Paris était une ville déjà trop littéraire pour ne pas accueillir avec les honneurs qu'il méritait l'auteur présumé d'une révolution dans l'art de l'imprimerie.

Mais Fust ne revint pas à Mayence. Il mourut à Paris même, emporté par la peste, dans l'un des derniers mois de l'année 1466. Ce qui permet d'assigner cette date à sa mort, c'est que son nom ne figure pas sur la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, livre sorti de son imprimerie le 6 mars 1467; et qu'en second lieu, au commencement de 1467, il fut remplacé dans le conseil de fabrique de Saint-Quentin, sa paroisse, où il figurait depuis 1464.

Jean Fust était un peu plus âgé que Gutenberg. Nous avons déjà dit que Schœffer avait épousé sa petite-fille.

Son fils Conrad lui succéda dans son imprimerie de Mayence. Il devint ainsi l'associé de Schœffer.

La mort de Fust ne ralentit pas les travaux de l'imprimerie. Après la *Somme* de saint Thomas, vinrent les *Institutes* de Justinien, la *Grammatica vetus rhythmica*, les *Epîtres* de saint Jérôme, etc.

En 1468, Schœffer, à l'exemple de Fust, vint lui-même à Paris, pour placer ses livres. M. Auguste Bernard donne le *fac-simile* d'une quittance de quinze écus d'or, délivrée par Schœffer aux pensionnaires du collége d'Autun, à Paris, pour le prix d'un exemplaire sur vélin de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Par les nouveaux ouvrages, ou par les nouvelles éditions des anciens, qui sortirent des ateliers de Schœffer jusqu'à 1480, on peut juger qu'on y travaillait toujours avec la même activité. Mais à partir de 1480, Conrad Fust étant mort et Schœffer commençant à vieillir, on s'aperçoit que cette imprimerie célèbre a dépassé son apogée, et qu'elle se trouve à son déclin. Schœffer continua toutefois jusqu'en 1489 à s'occuper d'affaires, avec beaucoup d'assiduité. Mais ces affaires avaient bien plus pour objet le commerce et l'industrie que le perfectionnement de l'imprimerie.

Depuis l'année 1479, il avait obtenu le droit de bourgeoisie

dans la ville libre de Francfort-sur-le-Mein, où l'appelaient souvent ses intérêts commerciaux. C'est de là qu'il écrit en juillet 1485 (1) à Jean Gensfleisch, juge laïque de Mayence, qu'il nomme son *collègue*, et lui réclame le montant d'une ancienne créance, dont il a, dit-il, besoin pour faire face à ses affaires. C'était probablement quelque somme dont Jean Gensfleisch s'était rendu caution pour Gutenberg; car, si l'on en croit un écrivain allemand, cité par M. Ch. Paeile, les suites du procès de Jean Fust avec Gutenberg duraient encore.

Vingt ans après la mort de Gutenberg, le terrible Fust poursuivait donc encore ses héritiers!

On présume que Schœffer était alors juge à Mayence. Il existe du moins des actes judiciaires, en date de 1489, auxquels on avait appliqué un sceau portant : *Sigillum Petri Schœfferi, jud. sec. judic. Moguntini*, c'est-à-dire « Sceau de Pierre Schœffer, juge séculier au tribunal de Mayence ».

Il est probable que ses fonctions de magistrat ne permettaient plus à Schœffer de donner la même attention aux travaux de son imprimerie. Une autre cause qui dut contribuer beaucoup à diminuer sa clientèle, c'est que son goût, en matière de typographie, restait le même, tandis que celui du public avait changé. Schœffer ne pouvait se résoudre à abandonner les vieux caractères gothiques, auxquels il avait dû ses premiers succès, et à les remplacer par des types romains, que la plupart de ses confrères d'Allemagne avaient adoptés. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se résigna à faire usage des caractères typographiques qui caractérisaient une autre période de l'art, et à suivre le courant nouveau. Son imprimerie avait décliné au point que, durant une période de douze ans, depuis 1490 à 1502, il n'en sortit que six ouvrages, d'après M. Auguste Bernard.

Jean Schœffer, fils de Pierre Schœffer, publia, le 8 avril 1503, le *Mercurius Trismegistus*, en déclarant que c'était là son premier ouvrage typographique. On en a conclu que Pierre Schœffer était mort à cette époque. Mais on ne sait ni la date de sa mort, ni le lieu où il fut enterré.

Jean Schœffer, son fils, qui lui succéda, exerça pendant trente ans la profession d'imprimeur.

(1) Fischer, *Essai*, etc., p. 15.

Digitized by Google

Suivons maintenant la propagation de l'art typographique en Europe.

Elle y fut extrêmement rapide. Avant la fin du quinzième siècle, on voit des imprimeries s'établir dans l'Europe occidentale. On imprime alors, non-seulement dans toutes les grandes villes, mais aussi dans les moyennes et dans les petites. On rencontre même des typographes nomades, qui transportent sur leur dos les outils et ustensiles de la typographie. Ces *enfants de Gutenberg*, comme on les appelait, vont d'un pays à l'autre, cherchant un travail, que plus d'un curieux s'empresse de leur donner, uniquement pour être à même de voir de près comment se pratique cet art étonnant dont on parle partout comme d'une merveille.

Du vivant même de Gutenberg, de nouveaux ateliers typographiques avaient été établis, non-seulement à Mayence, mais dans plusieurs autres villes. Il se forma partout, en peu de temps, des ouvriers typographes extrêmement habiles. On cite un grand nombre de villes en Allemagne, en Italie, dans les Pays-Bas, en France, en Angleterre, etc., où les procédés de l'art typographique se développèrent rapidement.

Venise fut une des villes qui se distinguèrent le plus sous ce rapport. Pendant les trente dernières années du quinzième siècle, les imprimeries s'y multiplièrent au point qu'on compta, à Venise, dans cette courte période, plus de deux cents ateliers typographiques, et qu'en 1500, il s'en trouvait encore près de cinquante en plein exercice (1). Le nombre des éditions faites à Venise, depuis 1470 jusqu'à 1500, s'élève à près de trois mille; ce qui, en ne portant le tirage de chaque volume qu'à trois cents exemplaires, donne déjà un total de près d'un million de volumes.

Si l'on songe maintenant qu'il y avait en Europe plus de soixante-dix villes où l'on imprimait, et que dans chacune de ces villes il y avait une ou plusieurs imprimeries, on en conclura que le nombre des livres imprimés qui étaient déjà répandus en Europe, dès le commencement du seizième siècle, doit se compter par millions.

Les calculs les plus modérés établissent, suivant Taillandier,

(1) Auguste Bernard, *De l'origine de l'imprimerie*, 2e partie, p. 197.

Digitized by Google

qu'avant 1501, c'est-à-dire après cinquante ans seulement d'existence, l'imprimerie avait exécuté plus de treize cents éditions, et répandu en Europe plus de quatre millions de volumes.

Paris fut la première ville de la France où s'établit l'imprimerie; car, au quinzième siècle, Strasbourg appartenait à l'Allemagne.

L'Université de Paris ne brillait plus alors du vif éclat qu'elle avait répandu au treizième siècle, lorsque l'enseignement donné par Albert le Grand, par Thomas d'Aquin et quelques autres talents de premier ordre, attirait, de toutes les parties de l'Europe, une multitude d'étudiants. Dans le quatorzième et le quinzième siècle, des Universités furent fondées partout sur le plan de celle de Paris. On en créa en France, en Allemagne, en Italie, en Suède, en Danemark, en Suisse, etc. Quelques-unes même acquirent une grande renommée, sans que l'Université de Paris cessât, pour cela, d'être le principal centre scientifique de l'Europe.

Toutefois, de grands désordres s'y étaient introduits. Ils furent portés au point que, sous le règne de Charles VII, une réforme étant devenue nécessaire, une commission, présidée par le cardinal d'Estouteville, légat du pape Nicolas V, reçut en 1452 des pouvoirs suffisants pour l'accomplir.

Il régnait alors dans les esprits, en France, en Allemagne, en Italie, cette vague inquiétude, accompagnée d'effervescence, qui précède les révolutions sociales. C'était en effet le commencement de cette grande période qui, dans la langue littéraire, prit plus tard le nom de *Renaissance*. Aussi ne doit-on pas s'étonner si la nouvelle qu'« *au moyen d'un art ingénieux, récemment inventé à Mayence, on pouvait parvenir, en peu de temps, à multiplier les copies d'un écrit quelconque* » arriva promptement à Paris. Ce fut très-probablement cette nouvelle qui détermina Pierre Schœffer, alors étudiant à l'Université de Paris et calligraphe hors ligne, à partir pour Mayence et à se présenter chez Gutenberg, pour obtenir un emploi dans son imprimerie.

Le roi Charles VII eut à peine connaissance de l'invention merveilleuse née à Mayence, et qui était évidemment appelée à ouvrir à la société européenne des horizons nouveaux, qu'il

Digitized by Google

s'occupa de l'introduire en France. Il procéda toutefois secrètement, pour se conformer aux us et coutumes des souverains du moyen âge.

Dans un manuscrit du 3 octobre 1458, qui est conservé à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, dans l'armoire de fer, et que cite M. Auguste Bernard dans son ouvrage, il est dit « que le roi « (Charles VII) ayant su que messire Gutenberg, chevalier, « demeurant à Mayence, au pays d'Allemagne, *homme adextre « en tailles de caractères et de poinçons, curieux de tel trésor*, » avait ordonné aux directeurs des monnaies de son royaume, de lui désigner des personnes habiles dans l'art de tailler et de graver des caractères. Il voulait envoyer secrètement ces artistes à Mayence, pour y étudier tous les détails de cette invention.

On lui adressa Nicolas Jenson, homme très-intelligent et l'un des graveurs de la Monnaie de Paris.

Nicolas Jenson, muni des instructions royales, partit donc pour Mayence. Là il se mit au courant, soit dans l'atelier de Gutenberg, soit dans un autre, car il y avait déjà deux ou trois imprimeries à Mayence, de tout ce qui constituait alors l'art typographique.

On ne connaît ni l'époque précise de l'arrivée de Jenson à Mayence, ni le temps qu'il employa pour acquérir toutes les notions pratiques qui lui auraient été nécessaires dans le cas où il aurait à fonder et à diriger une grande imprimerie. Il ne fut probablement de retour en France qu'après la mort de Charles VII, c'est-à-dire après le 22 juillet 1461.

La mission de Jenson resta malheureusement infructueuse pour notre pays. Charles VII étant mort, un des premiers actes de Louis XI, son fils et son successeur, fut d'éloigner de lui toutes les personnes qu'avait employées son père. Nicolas Jenson fut repoussé, parce que la mission dont il avait été chargé en Allemagne faisait naturellement supposer que le feu roi lui avait accordé sa confiance et son estime.

Là fut la seule cause qui empêcha Jenson d'être bien accueilli par Louis XI. En effet, Louis XI, qui dans la suite fit venir de Grèce et d'Italie un grand nombre d'ouvriers pour établir dans le royaume des manufactures de soie, n'eût certainement pas

Digitized by Google

repoussé Jenson, si cet artiste, pur à ses yeux de tout emploi et de toute faveur sous le règne précédent, fût venu lui présenter de lui-même cette industrie nouvelle qui préoccupait beaucoup l'esprit public en France. Ajoutons aussi que les troubles qui éclatèrent au début du règne de Louis XI ne permettaient guère à ce roi de songer au développement de l'industrie et des arts.

Lorsque Nicolas Jenson eut bien vu qu'il n'avait rien à espérer pour le moment en France, il résolut de s'expatrier. Ayant appris qu'il n'existait encore à Venise qu'un seul imprimeur, lequel n'avait obtenu qu'un privilége de cinq ans, et que ces cinq ans étaient près d'expirer, il partit pour la brillante reine de l'Adriatique. Il y fonda une imprimerie et devint un des plus célèbres typographes de son temps.

La famille des Manuce, ou Alde Manuce, a laissé dans l'imprimerie un nom immortel. Ces typographes vénitiens, qui florissaient de 1488 à 1580, ont reproduit avec une perfection inimitable les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Leurs éditions ont l'autorité des manuscrits. Les Alde furent protégés par les papes et publièrent plusieurs ouvrages qui sont aujourd'hui recherchés et d'un grand prix.

Les premiers imprimeurs qui s'établirent à Paris furent des Allemands et des Suisses. On les installa dans les bâtiments de la Sorbonne. Ils avaient été appelés par deux anciens élèves de l'Université, nommés, l'un Pierre Fichet, qui devint recteur, et l'autre Jean Heynlin.

Pierre Fichet était né dans la Savoie, Jean Heynlin près du lac de Constance, à Hein.

Les premiers ouvriers typographes de Paris furent : Ulric Gering, de Constance; Michel Friburger, de Colmar; Martin Crantz, probablement Allemand. A ces premiers ouvriers de l'art typographique d'autres, sans doute, vinrent bientôt se joindre.

Le *Recueil des lettres de Gasparin de Bergame*, petit volume in-4° de 236 pages, fut le premier livre qui sortit de l'imprimerie de Paris. Il était imprimé avec des caractères romains, d'une forme encore un peu gothique, mais qui différait déjà beaucoup de celle des caractères employés à Mayence et à Strasbourg. Les quatre vers suivants, adressés à la ville de

Paris, qui terminent le livre, prouvent que c'était bien le premier ouvrage sorti de cette imprimerie :

> Primos ecce libros quos hæc industria finxit
> Francorum in terris, ædibus atque tuis.
> Michael, Udalricus, Martinusque magistri
> Hos impresserunt ac facient alios.

On imprima ensuite : Florus, *De tota historia Titi Livii epitome;* — Salluste, *De Lucii Catilinæ conjuratione liber;* — *Guillelmi Ficheti Alnetani rhetoricorum libri tres*, etc., etc.

On était charmé d'avoir, au lieu de manuscrits coûteux, des livres imprimés en caractères parfaitement nets et distincts, et surtout exempts des fautes grossières qui se glissaient dans les manuscrits, par l'ignorance des copistes.

Les premiers imprimeurs de Paris ne donnèrent qu'une quinzaine d'ouvrages, tous en latin; ce n'était rien en comparaison de la grande quantité de livres imprimés que la France recevait déjà des pays étrangers.

En 1474, Louis XI accorda des *lettres de naturalité* à Michel Friburgier, à Uldaric Quering et à Martin Grantz, Allemands d'origine, qui étaient venus demeurer en France, dit l'ordonnance, pour *l'exercice de leurs arts et métiers de faire des livres de plusieurs manières d'écritures, en mosle* (moule) *et autrement, et de les rendre en notre ville de Paris où ils demeurent, et ailleurs, où mieux ils trouveront leur profit*, etc.

Le 21 avril de l'année suivante, Louis XI rendit aussi une ordonnance en faveur de Schœffer et de Conrad Fust, son beau-père, « *marchands, bourgeois de la cité de Mayence en Allemagne, lesquels ont occupé grande partie de leur temps à l'industrie, art et usage de l'impression d'écriture.* »

D'après une loi française qui rendait l'État héritier de tout étranger mort en France sans lettres de naturalité, l'État s'était emparé, après la mort de Fust, d'une quantité de livres que l'imprimerie de Mayence avait envoyés en dépôt à Paris. Louis XI ordonna de restituer tous ces livres, ou de payer aux héritiers de Fust la somme, considérable pour ce temps, de 2,425 écus, que leur vente avait rapportée au fisc.

Lyon fut la seconde ville de France où s'installa l'imprimerie.

Digitized by Google

Chose bizarre, mais qui tient peut-être à ce que les premiers typographes qui s'établirent à Paris étaient tous Allemands, ce ne fut pas en France qu'on imprima pour la première fois des livres français. La scolastique universitaire eût trop dédaigné des livres en langue vulgaire, et la défaveur qui, dans l'Université, s'attachait à la langue nationale, se serait étendue jusqu'à l'art typographique lui-même. Les premiers livres français furent imprimés à Bruges, en Hollande. Le premier en date est le *Recueil des histoires de Troyes, composé par un vénérable homme, Raoul le Fèvre, prêtre.*

Est-il nécessaire de dire que l'invention et la propagation de l'imprimerie, que la multiplication rapide et illimitée des exemplaires de chaque livre, et la facilité de plus en plus grande de se procurer tous ceux qui étaient indispensables dans les études, furent la cause d'une révolution sociale qui vint retremper et rajeunir le vieux monde européen. Cette révolution fut tout à la fois industrielle et commerciale, littéraire et scientifique, religieuse et politique. Ce serait sortir de l'objet de cet ouvrage, que d'entrer dans tous les développements que pourrait comporter cette question. Nous nous bornerons à effleurer quelques-uns de ses points principaux.

Partout et dans tous les temps où il a été composé des ouvrages, on a songé à les copier, soit sur des tables de pierre, soit sur de petites planches, soit sur des tissus d'origine végétale. L'invention du papier et la préparation du parchemin remontent à des temps extrêmement reculés. Le premier qui copia plusieurs fois le même livre, dans le dessein d'en vendre les exemplaires, ou de les échanger contre tout autre objet, fut le créateur de l'imprimerie et de la librairie. Dans plusieurs villes de l'antiquité, pendant quelques périodes d'une civilisation brillante, la librairie fut quelquefois une des branches importantes de l'industrie. Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, l'une des places principales d'Athènes était entourée de boutiques de libraires. Dans certaines périodes de l'antiquité, surtout en Orient, les grandes bibliothèques n'étaient pas très-rares. On peut donc admettre que l'art de copier des livres devint, de bonne heure, une profession, et même, qu'à certaines époques, cette profession fut lucrative. Ce fut, dans le moyen âge, l'emploi d'une multitude de personnes, tant dans les cou-

vents qu'au dehors. Lorsque saint Louis, au treizième siècle, chargea Étienne Boileau, prévôt de Paris, de réorganiser les corps d'état, métiers et professions, les copistes et les calligraphes formèrent à eux seuls une corporation.

Les copistes, ou *scriba* (de *scripta*, *écrits*), se bornaient à écrire proprement et avec correction, sur des feuilles de vélin, les textes courants. Les calligraphes enrichissaient les titres de miniatures variées. D'autres brochaient, reliaient ces volumes manuscrits. La division et la subdivision du travail, pour la production des livres, avait été d'abord pratiquée dans les monastères.

Pendant les trente dernières années du quinzième siècle, c'est-à-dire après l'invention de l'imprimerie, tous les ouvriers qui concouraient à la reproduction matérielle des livres durent se transformer peu à peu. Les calligraphes, en modifiant leurs procédés, s'adonnèrent à l'imprimerie, et continuèrent, quelque temps encore, à être employés par les imprimeurs.

Quant aux copistes, ils changèrent de profession. Ils devinrent ouvriers typographes, relieurs, etc.

Si l'on envisage tous les travaux de préparation et d'exécution qui se rattachent à l'imprimerie, on verra que l'usage de la typographie dut bientôt occuper infiniment plus de personnes que n'en exigeait auparavant la reproduction matérielle des livres par l'écriture à la main.

Il est donc évident que l'invention de l'imprimerie, en introduisant dans l'industrie de nouveaux travaux et dans le commerce de nouveaux produits, fut la cause d'une véritable révolution, au point de vue du travail manuel.

Mais cette révolution fut plus considérable encore, au point de vue littéraire et philosophique. Les Universités ne voulaient point qu'on pût trouver hors de leur sein un enseignement égal à celui qu'elles donnaient; sans doute par la haute opinion qu'avaient d'eux-mêmes les maîtres et professeurs. Dans les livres qui nous viennent du moyen âge, on voit, par les éloges que se donnaient mutuellement les poëtes et les orateurs universitaires, que, parmi eux, des écrivains égaux, et même supérieurs à Cicéron, Virgile, Horace, étaient assez communs, Si donc les Universités ne permettaient pas que les leçons de grammaire, de rhétorique, de dialectique, etc., fussent écrites

et publiées, ce n'était pas que les membres des corps enseignants doutassent de leur supériorité. Ils craignaient seulement que le nombre des étudiants qui se pressaient autour de leurs chaires ne vînt à diminuer, si les leçons des professeurs étaient une fois imprimées, et par conséquent connues d'avance. Les scolastiques avaient un profond dédain pour la langue vulgaire; c'était, à leurs yeux, s'abaisser que de s'exprimer dans une langue comprise par tout le monde. Ce préjugé retarda la naissance des littératures modernes et les progrès de la civilisation.

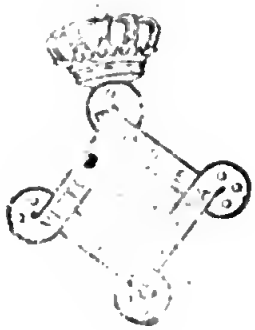
De ce que l'imprimerie fut placée, dès son début, au sein de l'Université de Paris, il ne faut pas conclure que ces deux institutions fussent destinées à vivre dans une harmonie mutuelle. Il suffit de les considérer chacune dans sa nature propre et dans son origine, pour reconnaître qu'une incompatibilité radicale les séparait. La tendance de l'imprimerie a toujours été la plus grande diffusion possible du progrès et des lumières; au contraire, les efforts de l'ancienne Université de Paris eurent constamment pour but d'épaissir les ténèbres. On l'avait toujours vue s'unir aux pouvoirs qui s'appliquaient à rendre ces ténèbres plus épaisses. Si l'imprimerie naissante ne fut pas arrêtée et étouffée dès ses premiers pas, ce ne fut pas assurément la faute de cette Université.

Lorsqu'on eut commencé à imprimer et à publier des livres en langue vulgaire, lorsque quelques grands novateurs, dédaignant à leur tour la vieille scolastique, se furent avisés d'écrire dans la langue nationale et d'en appeler directement à l'intelligence des masses, tout marcha avec une extrême rapidité vers une réforme générale en Europe. L'esprit humain se réveilla de son long assoupissement; partout s'alluma le génie des découvertes. On se trouva en pleine Renaissance. Avec la diffusion et la vulgarisation des idées par l'imprimerie, et leur discussion plus facile, plus détaillée, plus générale, par l'emploi des langues vulgaires, le goût se forma peu à peu dans les arts, dans tout ce qui touche à l'imagination et au sentiment. On ne saurait dire à quel point le perfectionnement du langage influe sur la précision des idées et sur le développement des sciences.

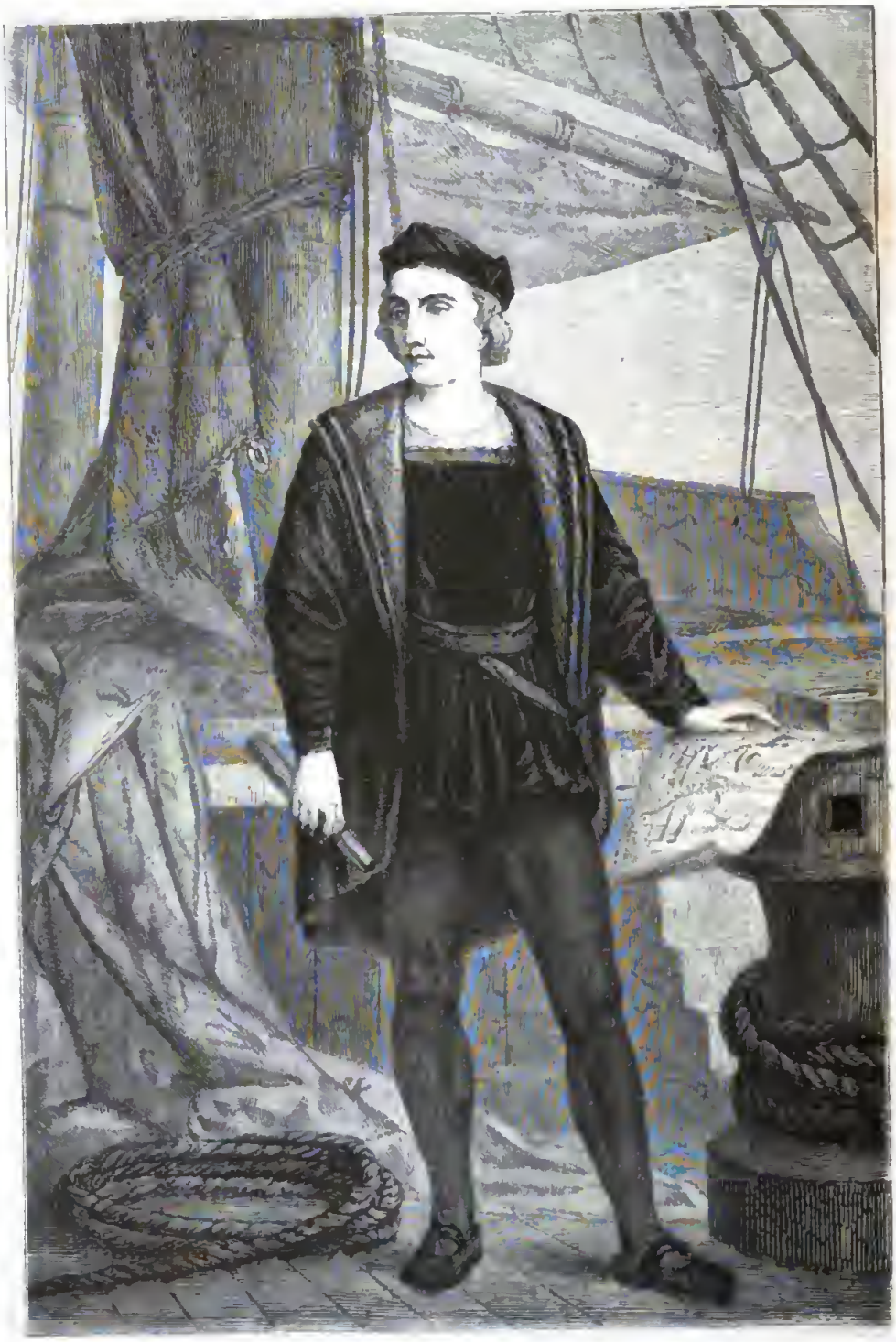
Cependant, comme l'a dit le savant Daunou (1), nous sommes encore trop rapprochés de l'époque de l'invention de l'imprimerie pour qu'il nous soit possible de nous rendre un compte exact de l'effet qu'elle est destinée à produire sur la civilisation. Les modifications et les changements qui n'ont point pour résultats simultanés de rendre l'homme plus intelligent et plus moral, tout en lui procurant une plus grande somme de bien-être, ne sont point le vrai progrès. Le perfectionnement de la civilisation d'un peuple est essentiellement lié à sa moralité. Dans ces périodes de la vie d'une nation où l'on voit les caractères s'abaisser ou s'avilir, les mœurs se relâcher et l'homme laisser descendre trop bas ses instincts et ses goûts, quels que soient l'éclat et le développement des arts, des sciences ou de la richesse publique; quelle que soit la magnificence des monuments qui embellissent les cités; malgré l'éclat des fêtes et l'étalage du luxe, la civilisation n'en est pas moins en décadence. A Rome la civilisation rétrogradait sous les règnes de Tibère et de Néron. Cependant la richesse publique, les développements de l'industrie et les grands travaux de construction, en architecture surtout, étaient portés alors, dans la ville des Empereurs, à un degré jusque-là inconnu. Pour sauver l'empire romain de la chute qui l'attendait, aurait-il suffi que l'on inventât à cette époque l'art de l'imprimerie?

L'imprimerie est un admirable instrument d'éducation publique et de civilisation. Mais il faut l'employer à un but utile. Un peuple peut, avec cet instrument, s'élever ou s'abaisser; se moraliser et s'instruire, ou bien se démoraliser et se plonger dans des ténèbres cent fois pires que l'ignorance. Il faut donc se préoccuper moins de l'imprimerie en elle-même que des lois, des institutions et des mœurs de la société qui l'emploie. Il faut moins s'inquiéter de multiplier le nombre des livres, que d'en produire de bons et d'utiles. « Les anciens avaient peu de livres, a dit J.-J. Rousseau; mais s'ils lisaient beaucoup moins que nous, ils méditaient encore beaucoup plus. Chez nous, l'abus des livres tue la science : on croit savoir ce qu'on a lu, et on se dispense de l'étudier. »

(1) *Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie.* Paris, in-8°, an XI.



Digitized by Google



JEUNESSE DE CHRISTOPHE COLOMB

Digitized by Google

CHRISTOPHE COLOMB

ET

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Rien ne se produit, ni dans l'ordre physique ni dans l'ordre intellectuel, sans une préparation suffisante. La nature ne déploierait pas, au printemps, le spectacle varié des merveilles de la végétation renaissante si, pendant l'hiver, elle ne s'y était préparée, dans le sein de la terre, par une suite de mystérieuses opérations. Au point de vue de l'imagination et de la pensée, un travail semblable de préparation et d'élaboration s'accomplit au sein de l'humanité pendant la succession des âges. C'est de ce travail, tantôt hâté, tantôt ralenti selon les temps et les lieux, que résultent les découvertes, les inventions et tous les développements qui constituent la marche ascendante de l'esprit humain. Quand on lit avec attention l'histoire des sciences et des arts, on reconnaît que les inventions les plus importantes ont eu presque toujours pour origine des idées premières qui se trouvaient mêlées à des traditions fort anciennes. En suivant, dans l'histoire des sciences et de l'industrie, la filiation naturelle des faits et les transformations successives des mêmes idées, on voit comment les découvertes naissent les unes des autres, comment chacune en suppose souvent une foule d'autres qui appartiennent à des temps antérieurs. C'est du rapprochement de quelques faits connus de temps immémorial, et en apparence isolés dans les traditions des siècles, que sont résultées ces grandes conquêtes de la science, qui ont exercé une influence si profonde sur les destinées du genre humain.

Nous pourrions citer divers exemples de cette vérité. Nous nous

bornerons à un seul qui fait partie du sujet que nous avons à traiter.

L'opinion qui admet la sphéricité de la terre était fort ancienne. Alexandre de Humboldt (1) et le docteur Hœfer (2) ont rassemblé sur les connaissances des anciens concernant la forme du globe, la distribution des terres et des mers, des détails fort intéressants.

On avait pressenti, dans l'antiquité, la possibilité d'atteindre aux rives de l'Inde, en naviguant à l'ouest de l'Espagne.

« La terre est ronde, dit Aristote. Elle n'est pas très-grande, et la mer qui baigne le littoral, en dehors des colonnes d'Hercule, baigne aussi les côtes voisines de l'Inde. »

Sénèque, en adoptant cette opinion d'Aristote sur la petitesse de la terre, la reproduit en des termes qui l'exagèrent même un peu trop :

« Alors, après avoir soigneusement observé, le spectateur regarde avec dédain le peu d'étendue de son ancienne demeure : car depuis les extrêmes rivages de l'Espagne jusqu'aux Indes, quel espace y a-t-il ? Un espace de très-peu de jours pour un vaisseau poussé à pleines voiles par un vent favorable (3). »

Dans deux passages, Strabon (4) affirme que dans la même zone tempérée que nous habitons, et surtout aux environs du parallèle qui passe par Thina et traverse la mer Atlantique, il peut exister deux terres habitées et peut-être plus de deux. Alexandre de Humboldt dit, à ce propos, que « c'est là une prophétie de l'Amérique et des îles de la mer du Sud, plus raisonnée que la vague prophétie de la *Médée* de Sénèque. »

Voici le texte de ces vers prophétiques de la comédie de la *Médée* de Sénèque, dont parle Humboldt :

Venient annis
Sæcula suis, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus; Tethysque novos
Detegat orbes; nec sit terris
Ultima Thule (5).

(1) *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent.* 5 vol. in-8. Paris, 1839.

(2) *Biographie générale* de Firmin Didot, article *Christophe Colomb.*

(3) « *Tunc contemnit (curiosus spectator) domicilii prioris angustias. Quantum enim est, quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit.* » (*Quæst. nat.*, II.)

(4) Livre I, p. 111 *Alm.*, et livre II.

(5) Act. II, v. 376, Sénèque.

« Dans des temps encore bien éloignés du nôtre, il arrivera un siècle où l'Océan permettra que les choses prennent un libre cours, qu'une grande terre apparaisse, que Téthys laisse apercevoir de nouveaux mondes, et que Thulé (l'Islande) ne soit plus l'extrême limite des terres. »

Ce passage avait beaucoup fixé l'attention de Christophe Colomb. Deux fois il le copia de sa main, dans son ébauche du livre *las Profecias*.

Macrobe, dans son *Commentaire du songe de Scipion*, croit aussi qu'un navigateur, allant de l'ouest à l'est, devrait rencontrer, sur sa route, un continent là où sont nos antipodes.

Au moyen âge, Albert le Grand et Roger Bacon examinaient, discutaient, commentaient, les passages des anciens sur l'étendue et la distribution des terres et des mers, etc.

« Toute la zone torride est habitable, dit Albert le Grand (1), et c'est d'une ignorance populaire de croire que ceux dont les pieds sont dirigés vers nous doivent nécessairement tomber. Les mêmes climats se répètent dans l'hémisphère inférieur, de l'autre côté de l'équateur, etc. »

« La mer, dit Roger Bacon (2), ne couvre pas, comme on le prétend, les trois quarts du globe. Il est déjà évident qu'une grande partie de ce quart doit se trouver au-dessous de nos régions habitées; car l'Orient est rapproché de l'Occident; la mer qui les sépare est petite, et ne dépasse pas la moitié de la sphère terrestre. »

Ainsi, au commencement du quinzième siècle, la sphéricité du globe terrestre, la médiocrité de son étendue, l'existence des antipodes, la probabilité qu'on ne connaissait pas encore toutes les terres habitables, et la possibilité d'arriver à l'Inde en naviguant toujours à l'ouest de l'Europe étaient des opinions anciennes fort répandues, surtout dans les contrées qu'avaient habitées les Arabes.

Mais il y a loin d'une simple présomption à la certitude qui résulte de l'expérience. Pour en venir à l'expérience, il fallait qu'un homme doué, à un très-haut degré, d'une réunion de qualités rares et d'une somme suffisante de connaissances, parût dans un ensemble de circonstances favorables.

Cet homme arriva. Ce fut Christophe Colomb.

(1) *Liber Cosmographicus.*
(2) *Opus majus*, p. 181.

I

Presque tous les grands hommes sont sortis de la classe du peuple. De là vient que les premiers temps de leur vie sont si souvent enveloppés d'une obscurité profonde.

Il en a été de Colomb comme d'Homère. Plusieurs familles et plusieurs villes ou villages se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour. Les érudits et les commentateurs se sont livrés, sur cette matière, à des recherches et à des discussions dont l'analyse serait ici sans aucune utilité. Ce qui paraît établi, c'est que Colomb naquit à Gênes, puisqu'il l'affirme par deux fois dans son testament. Peut-être était-il né, non pas précisément à Gênes, mais à Cogoletto, petit port qui était autrefois comme un faubourg de Gênes, et que l'on traverse, avant d'arriver dans cette ville, par la route la Corniche (1).

Un de ses contemporains, Andrez Bernaldez, généralement connu, comme écrivain, sous le nom de *Curé de Los Palacios*, dit que Colomb était né à Gênes, et qu'il y était marchand de livres imprimés, dont il faisait commerce avec l'Andalousie. Un autre écrivain, Las Casas, auteur de l'*Histoire des Indes*, ajoute que Christophe Colomb, très-pauvre dans sa jeunesse, gagnait sa vie, dans la ville de Gênes, à vendre des cartes marines aux pilotes et aux navigateurs.

Fernand de Navarrette, écrivain espagnol, qui a extrait des archives de la monarchie d'Espagne toutes les pièces, tous les documents authentiques relatifs à Christophe Colomb, nous dit :

« Les opinions sur l'époque précise de la naissance de Colomb et sur celle des premiers événements de sa vie sont encore plus variées que celles qui se rapportent au lieu de sa naissance (2). »

D'après Andrez Bernaldez, curé de Los Palacios, Christophe

(1) Voir une *Dissertation sur la patrie de Colomb*, dans l'*Histoire de Christophe Colomb* de Bossi, traduction française. In-8°. Paris, 1824, pages 61-86.

(2) *Relation des quatre voyages de Christophe Colomb*, par Don F. de Navarrette, secrétaire de Sa Majesté Catholique, traduit de l'espagnol par Chalumeau de Verneuil. 3 vol. in-8. Paris, 1828.

Colomb était né en 1435 ou 1436. C'est la date que Fernand de Navarrette, le chevalier de Napione et Alexandre de Humboldt regardent comme la plus probable. Mais divers biographes en ont adopté d'autres, assez différentes.

Nous possédons l'*Histoire de Christophe Colomb* (*Historia del Amirante*) écrite et publiée par son fils, Fernand Colomb, ouvrage traduit en français en 1681, et qui a été, de nos jours, traduit de nouveau par M. Ch. Merruau. Il semble qu'un tel livre, qu'une biographie composée par son propre fils, doive lever tous les doutes, donner les détails les plus précis sur la famille de Christophe Colomb, l'époque et le lieu de sa naissance, les premières années de sa vie, la situation de sa famille, etc. Rien de tout cela n'est dit dans le livre de Fernand Colomb.

Pourquoi le fils de Christophe Colomb passe-t-il sous silence ou laisse-t-il dans une vague obscurité plusieurs circonstances qu'on aimerait tant à connaître, puisqu'elles se rattachent à une de ces individualités puissantes qui ont fait époque dans l'histoire de l'humanité? Un préjugé déplorable a arrêté ici la plume de l'écrivain et du fils. Fernand Colomb rougit de la basse extraction de sa famille. Il cherche à lui créer quelque noble origine; ce qu'il fait, d'ailleurs, assez maladroitement.

« Comme la naissance, dit-il, contribue beaucoup à la gloire des grands hommes, quelques-uns de mes amis, sachant que j'écrivais la vie de l'amiral Christophe Colomb, mon père, voulaient que je parlasse de ses *illustres aïeux* et que je le fisse descendre de ce fameux Colon qui défit Mithridate, etc... Les uns disent qu'il est né à *Nemi* ou à *Cogoletto*, petit bourg près de Gênes : d'autres à *Savone* ou à *Plaisance*. On trouve encore dans cette dernière ville des personnes considérables de sa famille et l'on y voit des tombeaux avec les noms et les armes des Colombs.

« Christophe Colomb, ajoute le fils, dès les premières années de sa vie, fut d'abord initié aux principes des sciences et ensuite, s'étant plus spécialement attaché à l'étude la navigation, il alla voir, à Lisbonne, un de ses frères, qui faisait des cartes marines, et il apprit avec lui la cosmographie. A Lisbonne, il eut souvent occasion de voir des personnes qui allaient en Afrique, et c'est en raisonnant avec elles qu'il présuma, d'après leurs discours, qu'il y avait à découvrir des terres inconnues. »

« ... Puisque la jeunesse de l'amiral, continue Fernand Colomb, avait été consacrée à l'étude des sciences, particulièrement à celle de la *cosmographie*, de l'astronomie, de la géométrie et de la navigation, on doit reconnaître qu'il n'exerça jamais aucun métier *bas* et servile (1). »

(1) *Histoire de l'amiral.*

Voilà comment ce fils, bien inspiré, essaye d'expliquer les occupations de Christophe Colomb dans ses premières années. Il veut qu'il n'ait exercé « aucun métier servile. »

Le père de Christophe Colomb était cardeur de laines. Voilà ce que son fils ne veut pas nous dire, mais ce que l'on sait fort bien. Si Fernand Colomb, au lieu de nous apprendre, sur l'enfance et sur la première jeunesse du grand amiral, des faits qu'il ne pouvait ignorer, s'est attaché, au contraire, à les envelopper d'un épais nuage, cela tient à ce qu'il voulait cacher la véritable profession « le métier servile » de son aïeul.

« Si notre premier père, Adam, eût songé à prendre le titre d'Empereur, nous serions tous princes ! » disait Arlequin. Cela eût épargné bien des embarras à l'histoire.

Christophe Colomb était donc tout simplement le fils d'un cardeur de laines établi à Gênes. Il avait deux frères, Barthélemy et Giacomo, ou Jacques (en espagnol, Diego), et une sœur, dont on ne sait rien, sinon qu'elle épousa un homme d'une condition obscure (1).

Christophe était l'aîné. Il apprit, dans son enfance, à lire et à écrire. On lui enseigna ensuite l'arithmétique, le dessin, la peinture. Selon Las Casas, il fit, dans ces diverses parties, des progrès tels qu'il eût pu, à défaut d'autre ressource, y trouver ses moyens d'existence.

Comme il avait montré, de très-bonne heure, du goût pour toutes les connaissances qui se rapportent à la navigation, on l'envoya fort jeune à l'Université de Pavie, pour étudier la grammaire, le latin et les diverses branches des sciences qui s'appliquaient à la marine, telles que la géométrie, l'astronomie, la géographie.

Colomb ne fit pas un long séjour dans l'Université de Pavie. C'est à peine s'il avait eu le temps d'y recueillir les premiers éléments des sciences, lorsqu'il fut rappelé dans la maison paternelle.

Un auteur contemporain, Giustiniani, dit, dans ses *Annales*, et d'autres écrivains répètent d'après lui, que Colomb, destiné à la profession de son père, commença à Gênes son apprentissage

(1) *Vie et voyages de Christophe Colomb*, par Washington Irving, traduit de l'anglais par G. Renson. Paris, 1864. 3 vol. in-8, page 12.

de cardeur de laines. Fernand, son fils, dans sa biographie, repousse vivement, cela va sans dire, une telle assertion. Il est probable que le jeune Colomb, mis en demeure de choisir entre le métier de son père et celui de marin, se décida sur-le-champ pour ce dernier parti, tout à fait conforme à ses goûts et à son caractère entreprenant et hardi.

Ce fut très-peu de temps après son retour de l'Université de Pavie qu'il s'embarqua pour la première fois sur un vaisseau. Il ne devait pas avoir alors plus de seize ans (1).

En 1459, le duc de Calabre, Jean d'Anjou, avait résolu de faire une tentative pour recouvrer la couronne de Naples. Son père, René, comte de Provence, équipa pour lui, dans le port de Marseille, douze galères, et lui promit, en outre, l'appui du roi de France et d'abondants subsides. Les Génois épousèrent aussi avec chaleur la cause de Jean d'Anjou, et lui fournirent des vaisseaux et de l'argent.

Le côté brillant et chevaleresque de cette entreprise frappa vivement les hommes de ce temps, pour qui les aventures périlleuses, les changements de scène et une perpétuelle mobilité étaient comme une nécessité du tempérament. Soldats de fortune, corsaires intrépides, partisans mercenaires, audacieux aventuriers, vinrent en foule s'enrôler sous les bannières du duc de Calabre.

Colomb avait à peu près vingt-quatre ans à cette époque. Depuis son retour de Pavie et son départ de Gênes, il s'était écoulé de neuf à dix ans. Qu'avait-il fait pendant cette période? Sans doute, il avait beaucoup navigué, et pendant ses voyages, il avait consacré à l'étude les moments dont il avait pu disposer. Il prit part à l'expédition de Jean d'Anjou. Mais comment et à quel titre, c'est ce que l'on ignore.

Deux marins déjà célèbres du nom de Colomb, l'oncle et le neveu, que Fernand, fils de Christophe, présente comme deux membres de sa famille, faisaient partie de l'expédition du duc de Calabre. Des historiens prétendent que Christophe servit sur une escadre commandée par l'un des deux Colomb, ses

(1) Dans une lettre que Colomb adressa beaucoup plus tard au roi de Castille, il lui dit : « Serénissime prince, dès ma jeunesse je navigue. Il y a *quarante ans* que je cours les mers, etc. »

Digitized by Google

parents. Un fait qui confirme cette opinion, c'est qu'à une certaine époque, il eut un commandement séparé au service du roi de Naples, comme le prouve une lettre qu'il adressa plus tard au roi de Castille (1). Or, ce commandement suppose quelques services antérieurs.

Après s'être soutenue pendant quatre ans avec des alternatives de succès et de revers, l'entreprise de Jean d'Anjou avait fini par échouer. Ce fut sans doute un peu plus tard que Colomb obtint le commandement séparé dont il est question dans sa lettre de 1495, dont nous venons de parler. Mais bientôt on le perd de vue, et c'est à peine si pendant l'intervalle de plusieurs années on trouve de lui quelques faibles vestiges dans l'histoire. On croit qu'il fit divers voyages dans la Méditerranée et dans le Levant; tantôt occupé de commerce, tantôt engagé dans les luttes qui éclataient fréquemment entre les républiques italiennes. On est certain qu'il visita l'île de Chio, où il vit de quelle manière on s'y procure le mastic; car c'est lui-même qui le dit (2).

On a quelquefois confondu Christophe Colomb avec un vieil amiral génois, du nom de Colomb, ou avec son neveu, terrible corsaire qui portait le même nom.

« Mon père, dit Fernand Colomb, navigua, pendant vingt-trois ans, dans le Levant et dans le Couchant, sans quitter la mer, et nulle part il ne vit des ports aussi bons et aussi beaux que ceux des Indes (3). »

« ... La rencontre qu'il fit d'un homme de sa famille nommé *Colomb le jeune* fut ce qui le détermina à passer en Espagne et à s'attacher davantage à la navigation. Cet homme, fort connu pour avoir conduit une armée contre les Infidèles, est précisément le même que ce Colomb qui s'empara de quatre galères vénitiennes (4). »

Fernand raconte cet exploit en ces termes :

« Christophe et Colomb le jeune, dit-il, naviguèrent longtemps ensemble. Ils apprirent un jour que quatre galères vénitiennes revenaient de Flandres; ils allèrent à leur recherche, et les ayant rencontrées entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent de Portugal, ils en vinrent aux mains avec elles. Depuis le matin jusqu'au soir, on se battit de part et d'autre avec une égale fureur. A l'entrée de la nuit, le feu prit à une galère

(1) En 1495. (Lettre citée par Fernand de Navarette.)
(2) *Histoire de l'amiral*, 1re partie, chap. v.
(3) *Ibid.*, chap. iv.
(4) *Ibid.*, chap. v.

vénitienne et se communiqua à celle où se trouvait Christophe Colomb; car, pendant le combat, les deux galères s'étaient acrochées l'une à l'autre et il devint impossible d'éteindre le feu. Le seul parti, dès lors, qu'il y eût à prendre et qui présentât quelques chances de salut, était de se jeter à la mer, et c'est ce que l'on fit. Colomb, trouvant dans l'eau, sous sa main, une rame, s'en empara, s'en servit avec adresse pour échapper au péril. Il fit deux lieues en nageant à l'aide de cette rame. Enfin il aborda et se dirigea vers Lisbonne, où il était à peu près sûr de rencontrer plusieurs Génois de sa connaissance (1). »

Quel âge avait alors Colomb, son fils ne le dit pas.

Ainsi jeté à Lisbonne par un événement imprévu, Christophe Colomb, bien accueilli par ses compatriotes, s'y fit des amis, et se trouvant bien dans la capitale du Portugal, il résolut de s'y fixer. Il fit plus; il s'y maria.

Il avait pris l'habitude d'aller tous les jours entendre la messe dans l'église d'un couvent de la ville. Or, dans ce couvent était une demoiselle de bonne maison, dona Filippa. Elle distingua Colomb, le trouva à son gré et voulut le connaître.

Dona Filippa était fille d'un navigateur de grand renom, Bartolomeo Palestrello, qui, sous le prince Henri de Portugal, avait été gouverneur de Porto Santo. Palestrello venait de mourir sans fortune; mais la jeune fille avait encore sa mère.

Colomb épousa dona Filippa. Après son mariage, il alla s'établir chez sa belle-mère, avec sa jeune femme.

C'est peut-être ici le lieu de donner, à grands traits, une esquisse de la physionomie du grand navigateur. C'est au témoignage de son fils que nous l'emprunterons.

Christophe Colomb avait le visage long et plein, le nez aquilin, les yeux vifs et brillants. Ses cheveux étaient blonds pendant la première jeunesse (2); mais, dès l'âge de trente ans, ils commencèrent à grisonner. Il mangeait et buvait très-modérément. Le sentiment religieux était en lui très-développé, et c'est de là peut-être que lui venaient cette fermeté d'âme et

(1) *Histoire de l'amiral*, 1re partie, chap. v.

(2) Le portrait de *Christophe Colomb dans sa jeunesse*, placé en tête de cette Notice, est un essai de reproduction du portrait original d'Antonio del Rinçon, qui existe dans la bibliothèque du roi d'Espagne et qui est reproduit dans l'ouvrage de M. Charton, *Navigateurs anciens et modernes* (t. III, p. 85), ainsi qu'au frontispice de l'ouvrage de Navarrette. Un autre portrait, dont le type a été souvent adopté, est celui qui se trouve en tête de la traduction française de l'*Histoire de Christophe Colomb*, par l'italien Rossi. (In-8. Paris, 1824.)

Digitized by Google

cette intrépidité de caractère qui le rendaient toujours maître de lui-même et lui permettaient de conserver son entière liberté d'esprit, de délibérer avec calme et sang-froid, même au milieu des plus grands périls. Simple dans sa mise et dans ses manières, il était affable et poli pour les étrangers, bon et juste envers ses inférieurs.

Un jour, sa belle-mère lui conta que son mari Palestrello s'était associé autrefois avec deux capitaines de ses amis, pour découvrir des terres nouvelles, et qu'ils étaient convenus, en s'associant, que chacun d'eux aurait en partage le tiers des découvertes. Elle ajouta que la première terre ainsi découverte par eux fut celle de Madère et de Porto-Santo.

Colomb pria sa belle-mère de lui montrer la relation des voyages de son mari. Il y puisa de précieuses notions.

Il avait environ trente-cinq ans lorsque, par son mariage avec dona Filippa, il s'était établi et fixé à Lisbonne. Il n'avait point de fortune, et sa femme, qu'il avait épousée par amour, ne lui avait point apporté de dot. Mais il est probable que sa belle-mère devait jouir d'une petite pension. D'ailleurs, Colomb, devenu le gendre d'un homme qui avait rendu des services à son pays et laissé un nom célèbre, ne pouvait plus être regardé, dans Lisbonne, comme un étranger isolé. Il était en possession des papiers, des cartes, des journaux de son beau-père. Il étudia les routes suivies jusque-là par les navigateurs. Toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, il interrogeait les marins réputés des plus habiles. Il consignait avec soin par écrit tous les renseignements qu'il avait pu recueillir. Se trouvant, par son mariage et par sa résidence, naturalisé Portugais, il était admis quelquefois à faire partie des expéditions envoyées à la côte de Guinée. Par là, au bout d'un certain temps, il se trouva complétement initié aux plans et aux conceptions de la marine portugaise.

Dans les intervalles de ces voyages, que Colomb n'entreprenait sûrement pas à ses frais, il s'occupait à faire des cartes et des globes, qu'il vendait aux navigateurs, et dont le produit était employé soit à faire vivre sa famille, soit à secourir son vieux père qui demeurait toujours à Gênes, soit à faire élever ses jeunes frères. N'ayant qu'un revenu très-borné, il était obligé de vivre avec une extrême économie. A une époque où toutes

les imaginations étaient tournées vers les découvertes maritimes, les cartes exactes étaient rares et fort recherchées, et on ne pouvait être à même de les composer qu'après avoir acquis, en cosmographie et en géographie, une instruction qui dépassait alors la limite ordinaire des études. Colomb fit preuve, en ce genre, d'une supériorité qui attira l'attention des savants et qui lui donna une certaine notoriété.

C'est pendant ce séjour à Lisbonne, et sans doute grâce aux documents qu'il avait trouvés dans les papiers de son beau-père, que Colomb commença à s'inquiéter d'une route nouvelle pour se rendre dans les Indes.

Il s'adressa à des navigateurs habiles; il s'informa de la route que prenaient en ce temps-là les Portugais pour aller vers le sud. Ensuite, raisonnant sur les différentes données qui étaient en sa possession, il se demanda s'il ne serait pas possible, en naviguant vers l'ouest, de s'avancer vers ce côté, autant qu'on s'était déjà avancé vers le midi, et de découvrir dans ces régions quelques nouvelles terres. Il reprit ses livres de cosmographie, d'astronomie, de géographie. Ce fut dans ce temps-là, sans doute, qu'il se procura les divers écrits latins et arabes où se trouvent exposées, en géographie, les opinions de l'antiquité et du moyen âge, sur la forme et l'étendue du globe, sur la situation relative des terres et des mers, etc. Il lut l'*Imago mundi*, ce livre qui, selon M. Hœfer (1), fut en quelque sorte le manuel géographique, le *vade mecum* de Christophe Colomb.

En ce temps-là vivait, à Lisbonne, un chanoine nommé Fernand Martinez, qui était fort lié avec un savant astronome italien, Toscanelli.

Du temps de don Alphonse, roi de Portugal, le chanoine Martinez avait entretenu avec Toscanelli une correspondance sur les voyages maritimes aux côtes de la Nouvelle-Guinée, et sur la possibilité de naviguer vers l'Occident. Colomb écrivit à Toscanelli, par l'intermédiaire d'un Florentin qui se trouvait à Lisbonne. Ce savant lui répondit :

« J'ai vu, par votre lettre, le noble désir que vous avez de faire des découvertes. Je vous envoie copie d'une réponse que je fis ces jours

(1) *Biographie générale* de Didot, article *Christophe Colomb*.

passés à un de mes amis, le chanoine Martinez. Le roi de Portugal lui commanda de m'écrire sur des choses semblables à celles que vous me demandez. Je vous envoie une copie de la réponse que je lui fis, avec une carte marine qui servira d'éclaircissement. »

La lettre de Toscanelli au chanoine Martinez est longue. Fernand Colomb la transcrit tout entière (1). On la trouve aussi dans l'*Histoire de Christophe Colomb* de Bossi (2).

Cette lettre de Toscanelli est du 25 juin 1474. Des commentateurs ont cru que le savant Florentin avait puisé la plupart de ces notions dans les *Voyages* de Marco Polo. De Humboldt ne partage pas cette opinion.

Les lettres de Toscanelli firent sur l'esprit de Christophe Colomb une impression profonde. Dans le journal de navigation de son premier voyage, il reproduit presque textuellement les termes dont s'était servi l'astronome de Florence. Toscanelli était, en cosmographie, une des plus grandes autorités de ce siècle, et Colomb, heureux de se trouver d'accord avec lui, avait dû relire plusieurs fois les lettres qu'il en avait reçues et s'en approprier les termes et les expressions.

A cette époque, les nouvelles découvertes géographiques ; la gloire et les richesses qu'elles avaient procurées aux navigateurs qui avaient eu le bonheur de les faire ; les voyages, de plus en plus fréquents, vers les côtes d'Afrique et dans la Guinée ; l'opinion, généralement répandue, qu'il y avait encore bien des terres nouvelles à découvrir, excitaient dans tous les esprits une fébrile ardeur. Les travaux scientifiques, qui suivent toujours avec fidélité l'entraînement et les aspirations de chaque époque, se tournaient principalement vers la géographie. Colomb, en relation avec les savants et les navigateurs, était constamment occupé à comparer des cartes, à suivre les progrès de la navigation. Par la famille de sa femme, il se trouvait placé dans un milieu où les conversations roulaient presque exclusivement sur la marine. Tout contribuait donc à ramener constamment son esprit sur ce sujet.

Il alla se fixer, pour quelque temps, dans l'île de Porto-Santo. Là, il lui naquit un fils, qu'il nomma Diégo.

(1) *Histoire de l'amiral.*
(2) Pages 195-202

Digitized by Google

Sa femme avait hérité de quelque bien dans cette île ; et l'aisance du ménage s'étant ainsi augmentée, Colomb pouvait consacrer un peu plus de temps à l'étude.

La belle-sœur de Colomb avait épousé un navigateur déjà célèbre, Pedro Correa, qui avait été gouverneur de Porto-Santo. Tous ces hommes de mer se trouvaient souvent réunis, et dans les entretiens qu'amène l'intimité domestique, il était fréquemment question des voyages de reconnaissance qui se faisaient, dans leur voisinage, le long des côtes d'Afrique, du passage cherché depuis longtemps pour aller du Portugal aux Indes, et de la possibilité qu'il existât, vers l'Occident, des terres inconnues.

Colomb était rempli de cette pensée; car, en traçant et en comparant des cartes, il avait été souvent frappé de voir qu'une immense partie du globe était encore tout à fait inconnue. Pendant son séjour à l'île de Porto-Santo, il s'entretenait souvent avec les navigateurs qui partaient pour la côte de Guinée ou qui en revenaient.

A cette époque féconde en grands hommes et en grands événements, il y avait, même dans les masses populaires, une singulière activité d'esprit, une véritable exubérance d'imagination. Sous l'influence de cet enthousiasme, une foule de récits fabuleux étaient colportés chez les habitants des îles et des contrées voisines de l'Afrique.

Un indigène de l'île de Madère, Antonio Leone, raconta à Colomb qu'en naviguant un jour vers l'ouest, il avait aperçu trois îles, dont l'existence était ignorée sur leur côte. Les habitants des Canaries croyaient voir, de temps en temps, à l'ouest, une grande île qui leur apparaissait couronnée de hautes montagnes. Elle ne se montrait que par intervalles; mais c'était toujours sous la même forme et à la même place, que le temps fût clair ou sombre. Les habitants des Canaries croyaient si bien à l'existence de cette île, qu'ils prièrent le roi de Portugal de leur permettre d'en prendre possession.

Plusieurs expéditions furent dirigées vers les régions où l'on croyait apercevoir cette île fantastique; mais on ne trouva rien. C'était une pure illusion d'optique, illusion qui ne cessait de se produire par intervalles, et qui fit imaginer les explications les plus étranges. Selon les uns, c'était cette fameuse Atlantide,

Digitized by Google

dont il a été tant question chez les anciens; selon les autres, c'était l'île des *Sept cités*, dénomination prise d'une ancienne légende où il est dit que, lors de la conquête de l'Espagne par les Maures, sept évêques partirent à la suite d'une foule de fidèles, et, guidés par le ciel, allèrent dans une île inconnue de l'Océan, fonder sept cités magnifiques. Pour quelques-uns, c'était l'île Saint-Brandan, qui tirait son nom d'un prêtre écossais, lequel, au sixième siècle, avait débarqué dans cette île, avec trois mille religieux.

Ces contes et ces légendes préoccupaient alors assez sérieusement les Portugais; mais Christophe Colomb n'en croyait pas un mot. Il supposait, avec raison, que ces îles brumeuses étaient des apparences produites par des rochers situés dans l'Océan, et qui, aperçues dans un lointain ténébreux, lorsque l'état atmosphérique et les mouvements de la lumière concouraient à les produire, se présentaient aux yeux, et surtout aux imaginations, comme des îles réelles.

Colomb recueillait soigneusement tous les bruits qui circulaient parmi les marins de Porto-Santo. Mais il en revenait toujours à ses méditations et à ses lectures. Il lisait, examinait, comparait ce que les anciens, les Arabes et les savants du moyen âge avaient écrit de plus remarquable sur la physique du globe.

Considérant que la terre est sphérique, il en concluait qu'on en peut faire le tour de l'est à l'ouest. Comme il partageait l'erreur des anciens sur la petitesse du globe terrestre, auquel il n'accordait guère plus de seize cents lieues de diamètre, ou environ cinq mille lieues de circonférence, tandis que sa circonférence est, en réalité, de dix mille lieues de quatre kilomètres, il espérait, après une navigation de huit cents lieues, atteindre nos antipodes et toucher ainsi aux Indes.

Le raisonnement était juste, sauf la longueur du voyage, qui était mal estimée, et sauf la rencontre du continent de l'Amérique, sur lequel on n'avait pas compté, et qui se trouva sur la route des vaisseaux.

D'un autre côté, il tenait sérieusement compte des récits qu'il trouvait dans les écrits ou dans les confidences des navigateurs.

Le pilote portugais Martin Vincent lui avait dit que, naviguant à quatre cent cinquante lieues vers l'ouest, du côté du cap Saint-Vincent, il avait retiré de l'eau une pièce de bois

parfaitement travaillée, que le vent d'ouest avait dû pousser pendant plusieurs jours. Il concluait de là qu'il existait dans les régions occidentales une ou plusieurs îles inconnues.

Pierre Correa, son beau-frère, lui dit que, dans les environs de Porto-Santo, il avait rencontré une pièce de bois semblable à celle qu'avait trouvée le pilote Martin Vincent, et qui venait aussi des régions de l'ouest.

Les habitants des îles Açores lui apprirent que les jours où soufflaient les vents d'ouest, la mer jetait sur leurs bords de grands pins d'une espèce inconnue dans ces îles. Ils ajoutaient que des habitants de l'île des Fleurs avaient trouvé, sur le rivage, des cadavres d'hommes très-différents de tous les hommes qu'ils avaient déjà vus.

Nous ne reproduirons pas tous les faits analogues rapportés par Fernand Colomb, qui les avait sans doute puisés dans les papiers de son père. Il nous suffit de signaler les données principales d'où partit le grand navigateur, pour concevoir son vaste projet et pour acquérir cette confiance dans ses idées et cette conviction profonde sans laquelle on ne saurait accomplir rien de grand.

C'est pendant son séjour à Lisbonne que Christophe Colomb avait approfondi l'histoire de cette grande question et mûri son vaste dessein. Tout à la fois homme d'action et homme d'affaires, il était autant préoccupé du soin de fonder sa gloire future que de garantir ses intérêts pécuniaires. Le plan qu'il avait concerté répondait à cette double condition.

C'est au roi de Portugal, Jean II, que Christophe Colomb résolut de dévoiler son projet; parce qu'il savait que la cour de Lisbonne avait récompensé avec une libéralité extraordinaire les découvertes et entreprises maritimes. Il obtint, sur sa demande, une audience du roi.

« Ce prince, après l'avoir écouté, dit Fernand, n'entra pas d'abord dans son sentiment; mais Colomb, insistant, ajouta tant de bonnes raisons aux premières qu'il avait données, qu'à la fin le roi parut persuadé. Il fut ensuite question de ce que Colomb demanderait pour lui et pour l'établissement de sa fortune, dans le cas où l'entreprise aurait un plein succès. »

On voit que Colomb allait vite en besogne, et qu'il voulait s'assurer le bénéfice de son expédition future avant même que le projet de cette expédition fût accepté.

Mais le roi Jean II n'était pas aussi prompt en affaires. Avant de rien accorder, il demanda le temps de réfléchir.

Dans cet intervalle, il consulta le docteur Calzadiglia. Ce docteur était sans doute quelque casuiste. En effet, il donna au roi le conseil d'envoyer un habile pilote à la recherche de cette terre encore inconnue, dont l'existence était presque certaine pour Colomb.

« S'il parvient à la trouver, disait le docteur, la découverte étant faite, Votre Majesté n'aura pas à accorder une grande récompense à Colomb. »

La réflexion était juste. Seulement on craindrait d'offenser un simple particulier en lui donnant ce conseil, dans un cas analogue. Comment un roi pouvait-il le recevoir?

Non-seulement Jean II reçut le conseil, mais il se hâta de le suivre. Feignant d'envoyer des vivres et du secours aux Iles du cap Vert, il fit partir secrètement une caravelle. Le pilote prit exactement la route que Colomb avait tracée devant le roi. Mais, peu versé dans la connaissance de l'astronomie, il changea de direction sans s'en apercevoir. Il erra plusieurs jours à l'aventure sur l'immensité de la mer, et revint sans avoir rien trouvé.

A son retour, il se moqua hautement de ce qu'il appelait la *vision de l'aventurier génois*. Il assura partout que dans les mers où Colomb se proposait d'aller, il serait impossible de découvrir la moindre terre.

Colomb avait le cœur noble et l'esprit élevé. L'action déloyale de Jean II l'irrita extrêmement. Il quitta le Portugal, et partit pour la Castille, accompagné de son fils Diégo.

Voilà ce que rapporte Fernand Colomb.

Des écrivains portugais, pour atténuer les reproches qui ont été adressés à ce propos au gouvernement de Jean II, ont raconté, plus tard, tout autrement que Fernand, ce qui s'était passé entre Colomb et le roi.

Selon Barrei, le consentement de Jean n'avait été qu'apparent, et Colomb ne l'avait obtenu qu'à force d'importunités. Le roi, ajoute cet écrivain, regardait Colomb comme un homme vain et glorieux qui s'abandonnait à des idées fantastiques. Il se peut, du reste, que des courtisans, choqués de voir un homme pauvre et obscur prétendre aux honneurs suprêmes, se fussent attachés à dénigrer Colomb dans l'esprit du roi.

Digitized by Google

Un autre écrivain portugais, Vasconcelos, dit (1) que, sur la proposition de Colomb, le roi convoqua un conseil, composé des personnes les plus instruites du royaume, et qu'il posa cette question à son conseil : « Faut-il adopter la nouvelle route, ou continuer à suivre celle qui est déjà ouverte? » Le projet de Colomb, dit cet historien, fut repoussé par le conseil.

Washington Irving donne une analyse sommaire de la discussion à laquelle se livra le conseil du roi de Portugal pour l'examen du projet de Colomb (2).

L'évêque de Ceuta repoussa l'entreprise, comme dépourvue de raison. Il alla jusqu'à demander qu'on s'en tînt, même en Afrique, aux découvertes déjà faites. Ces sortes d'entreprises, ajoutait-il, tendent à distraire l'attention, à tarir les ressources et à diviser les forces de la nation, déjà trop affaiblies par les récents ravages de la guerre et de la peste.

Don Pedro de Meneses, comte de Villa-Real, répondit à l'évêque de Ceuta. Il s'étonna qu'un prélat aussi religieux fût opposé à des projets qui devaient avoir pour résultat de répandre la religion catholique d'un pôle à l'autre, et de couvrir de gloire la nation portugaise. Il parla en termes honorables du projet soumis à leur examen.

Colomb n'avait évidemment plus rien à espérer de la cour de Portugal. Vers la fin de 1484, il quitta Lisbonne, emmenant avec lui son fils Diégo.

Washington Irving prétend qu'il mit à son départ quelque précipitation, parce qu'il craignait d'être arrêté pour dettes (3).

Depuis longtemps, en effet, exclusivement occupé de son vaste dessein, Colomb négligeait le genre de travail qui, dans les premiers temps de son mariage, lui avait procuré l'aisance. Peu à peu le désordre s'était mis dans ses affaires, et il était tombé dans un état voisin de la pauvreté (4).

Il est très-difficile de savoir où se rendit Colomb en quittant le Portugal, et ce qu'il devint pendant l'intervalle d'environ une année. Dans un ouvrage espagnol qui suppose de pro-

(1) *Vie de Jean II.*
(2) *Vie de Christophe Colomb*, traduction de G. Renson, t. 1er, p. 53-56.
(3) *Ibidem*, t. 1er, p. 57.
(4) On trouve, dans la collection des pièces publiées par Navarrette, une lettre du roi de Portugal qui semble confirmer le motif auquel on attribue le départ préci-

Digitized by Google

fondes recherches (1), on affirme que Colomb était à Gênes en 1485, et qu'il y renouvelait la proposition qu'il avait faite antérieurement; ce qui ne lui attirait des magistrats de Gênes qu'un refus dédaigneux. Plusieurs assurent qu'il s'était rendu dans cette ville pour visiter son vieux père et prendre des dispositions convenables afin que rien ne lui manquât. D'autres, enfin, disent que de Gênes il se rendit à Venise, pour proposer son projet et solliciter les moyens d'exécution. Selon Fernand Colomb, il se serait rendu immédiatement en Espagne; ce qui ne paraît pas exact.

Dans toutes ces assertions, qui ne sont fondées sur aucun témoignage authentique, il ne faut voir que de simples conjectures qui servent à remplir une période obscure de la vie de Colomb. Ce qui paraît hors de doute, c'est que pendant cet intervalle il eut à lutter contre la pauvreté.

Toutefois, à partir de ce moment, l'histoire du navigateur génois s'affranchit de toute incertitude, et nous n'aurons à invoquer aucune controverse historique pour la période nouvelle de la vie de Colomb dans laquelle nous pénétrons maintenant.

II

A une demi-lieue du port de Palos de Moguer, en Andalousie, se trouvait un ancien couvent de Franciscains, dédié à *Santa Maria de Rabida*. Un jour, un étranger qui voyageait à pied, tenant par la main un jeune garçon, se présente à la porte du couvent, et demande un peu de pain et d'eau pour son enfant. Au moment où il recevait ce faible secours, le prieur du couvent, Juan Perez de Marchena, vient à passer. Il est frappé du maintien de l'inconnu, et reconnaissant, à son air et

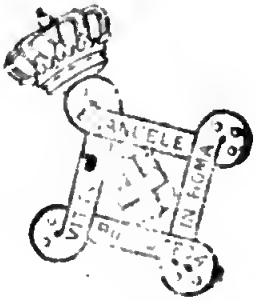
pité de Colomb. Par cette lettre, qui lui fut adressée quelques années après son départ, le roi l'invitait à revenir à Lisbonne et lui promettait qu'il ne serait point inquiété, « quelles que fussent les poursuites, civiles ou criminelles, qui pussent exister contre lui. »

(1) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo.*

Digitized by Google

CHRISTOPHE COLOMB DEMANDE L'HOSPITALITÉ A LA PORTE DU COUVENT DE LA RABIDA

Digitized by Google



Digitized by Google

à son accent, que c'est un étranger, il entre en conversation avec lui. De son côté, l'étranger ne tarde pas à remarquer dans le regard, dans le son de la voix et dans toute la physionomie du prieur, une expression de curiosité compatissante, qui l'invite à épancher au dehors les tristes pensées qui remplissent son âme. Quelques particularités de sa vie, que raconta brièvement l'étranger, suffirent pour laisser entrevoir au moine que celui qui était devant lui n'était pas un homme ordinaire.

En effet, c'était Christophe Colomb, accompagné de son jeune fils, Diégo. D'où venait-il, voyageant ainsi à pied et dans un appareil qui annonçait une véritable détresse, on ne le sait pas exactement. On sait seulement qu'ayant perdu sa femme en Portugal, il conduisait chez son beau-frère, à Huerta, petite ville voisine de Palos, son fils Diégo, encore trop jeune pour supporter les fatigues et les privations.

Le prieur aimait l'étude, et il était instruit. Demeurant dans le voisinage d'un port de mer, il s'intéressait à la marine. Les parties des sciences qui se rattachent directement à la navigation étaient celles dont il s'était le plus occupé et qu'il possédait le mieux. C'était donc pour lui une bonne fortune que l'arrivée de Colomb dans son couvent solitaire. D'un autre côté, dans la situation où il se trouvait, le pauvre marin ne pouvait faire une rencontre plus heureuse.

Le bon prieur exigea que cet étranger, qui venait de demander à sa porte du pain et de l'eau, consentît à devenir son hôte; et il l'introduisit dans le couvent.

Lorsque Colomb se fut reposé, il causa plus librement. Il entra dans divers détails sur ses projets. Autant par la grandeur de ses idées que par son érudition, il fit sur l'esprit du moine, accoutumé au silence et à la monotonie du cloître, une impression profonde.

Perez de Marchena, quoique très-instruit, se défiait néanmoins de ses propres lumières, et il n'osait porter, sur les idées et sur le savoir de Colomb, un jugement définitif, avant d'avoir consulté un savant de ses amis, qui demeurait dans le voisinage. Il l'envoya donc chercher.

Ce savant ami était Garcia Fernandez, médecin de Palos, de qui l'on tient tous les détails qui précèdent.

Le docteur Garcia Fernandez ne fut pas moins frappé que le

Digitized by Google

prieur du caractère et de la conversation de l'étranger. Plusieurs longues conférences furent tenues entre ces trois hommes, dans le paisible couvent de la Rabida. Le projet de Colomb fut examiné et discuté avec une attention et un intérêt que l'auteur n'avait pu jusque-là obtenir des savants et des philosophes de la cour de Portugal, peut-être même avec plus de savoir et de jugement que n'en avaient montré les ministres et les conseillers du roi.

Le prieur Juan Perez et le médecin Garcia Fernandez, persuadés que l'entreprise de Colomb pouvait réussir, et procurer à leur pays autant de gloire que d'avantages, firent tout ce qui pouvait dépendre d'eux pour la seconder.

Perez n'était pas un de ces hommes dont l'amitié nonchalante et l'admiration stérile s'en tiennent à de simples promesses ou à de pures démonstrations. Il aimait et admirait Colomb. Il se fit fort de lui procurer un accueil favorable à la cour d'Espagne, et lui conseilla de s'y rendre le plus promptement possible, pour soumettre son projet d'exploration de l'Océan, au roi et à la reine.

Il était, en effet, intimement lié avec Fernand de Talavera, prieur du monastère du Prado et confesseur de la reine.

Ce confesseur de la reine était un homme de mérite, et jouissait de beaucoup de crédit. Il possédait la confiance royale, et son appui devait être d'une haute importance dans une cour dirigée par l'Église.

Perez recommandait vivement Colomb et son projet, à Talavera, dans une lettre qu'il lui remit pour ce haut personnage. Il eut soin de lui fournir un équipage convenable pour se présenter à la cour, une bourse suffisamment garnie, un guide et une mule. Enfin, il se chargea de conserver près de lui le jeune Diégo, pendant l'absence de son père.

Quand le moment de se mettre en route fut venu, les deux amis s'embrassèrent avec effusion sur le seuil du couvent, et Colomb se mit en route.

Il s'achemina vers Cordoue, où se trouvaient alors Ferdinand et Isabelle. Ne mettant pas en doute que Talavera lui procurât une prompte audience du roi, il s'abandonnait aux plus douces espérances. Ces illusions devaient se dissiper vite.

Colomb arriva à Cordoue au commencement de 1486. Il

Digitized by Google

croyait trouver en Talavera un homme bienveillant, généreux, dévoué, comme l'était son ami le prieur du couvent. Sa déception fut complète. Talavera regarda le projet de Colomb comme chimérique, et il ne parut nullement disposé à lui faire obtenir une audience.

Malgré tous les efforts qu'avaient faits ses amis pour le mettre en état de se présenter avec avantage, Colomb avait encore dans sa mise trop simple et dans son attitude quelque chose de commun, qui, au premier coup d'œil, ne prévenait pas en sa faveur. On n'obtient ordinairement des gens de cour un accueil favorable, et on ne parvient à s'en faire écouter qu'en paraissant devant eux dans l'appareil de l'opulence. Peut-être, aussi, la recommandation du moine franciscain n'avait-elle qu'une faible valeur aux yeux du confesseur de la reine. Une autre considération, dont il faut tenir compte, c'est que le haut clergé, à cette époque, n'était nullement favorable aux entreprises maritimes qui avaient pour objet de faire des découvertes.

Colomb sollicita vainement son audience. Aucune porte ne s'ouvrit devant lui.

Pendant l'été et l'automne de 1486, Colomb demeura à Cordoue, attendant l'arrivée de la reine de Castille et du roi d'Aragon, c'est-à-dire d'Isabelle et de *Ferdinand le Catholique*. Il vivait du produit de la vente des globes terrestres et des cartes de géographie qu'il dessinait, et des secours qu'il recevait, de temps en temps, de son ami, le prieur de la Rabida.

L'indifférence qu'il rencontrait à Cordoue, dans cette cour frivole, partagée entre la dévotion et les plaisirs, auraient découragé un homme moins fortement trempé que notre marin génois. Mais il y avait en lui une foi passionnée, qui allait, par moments, jusqu'à l'enthousiasme, et qui lui faisait supporter les épreuves, souvent cruelles, qu'il avait à subir. Il attendit avec patience, et sans jamais se décourager, que le temps et la constance de ses efforts lui eussent assuré des amis et des protecteurs. Comme les hommes vraiment forts, il savait attendre.

Malheureusement pour lui, il arrivait dans un moment où la situation de l'Espagne était peu favorable à l'exécution des grandes entreprises maritimes. Toutes ses forces se trouvaient engagées dans la guerre décisive qui avait pour but l'entière

Digitized by Google

expulsion des Maures. Par leur mariage, les deux souverains de Castille et d'Aragon avaient uni leurs deux États, mais en se réservant leurs droits respectifs de souveraineté. Ils avaient formé, non une communauté de biens, mais une simple association. Que l'on se figure, au point de vue de la politique et du gouvernement, deux rois alliés, entre lesquels se trouve un si parfait accord de vues et d'intérêts, que jamais la double administration des deux États ne puisse en rien entraver la marche des affaires ni altérer l'unité d'action, et l'on aura une idée de l'association qui s'était faite des deux royaumes de Castille et d'Aragon, sous le sceptre d'Isabelle et de Ferdinand. Tous les arrêts de la justice étaient rendus au nom de Ferdinand et d'Isabelle; les actes publics étaient revêtus de leur double signature ; la monnaie était frappée à l'effigie du roi et de la reine, et le sceau royal portait les armes unies de Castille et d'Aragon.

Les auteurs contemporains ont tracé d'Isabelle un portrait qui respire l'enthousiasme. Elle était bien faite et de moyenne taille. Sa démarche était à la fois gracieuse et noble. Dans ses manières, la gravité se trouvait jointe à la douceur. Elle avait la peau très-blanche, les cheveux châtain clair, des yeux bleus qui exprimaient la bonté. Sous un air de modestie répandu dans toute sa personne, se cachait un esprit ferme et décidé. Elle l'emportait sur Ferdinand, autant en noblesse qu'en grandeur d'âme et en pénétration politique. Bien que fortement attachée à son mari, elle sut toujours maintenir ses droits distincts, comme souveraine alliée.

Quant à Ferdinand, on l'appelait, dit Voltaire (1), *le Sage* et *le Prudent*, en Espagne; *le Pieux*, en Italie; en France et en Angleterre, *l'Ambitieux* et *le Perfide*. Sa politique était froide, égoïste, artificieuse. Sa femme Isabelle modifiait, par la noblesse et l'élévation de ses idées, ce que les desseins et les calculs de son mari avaient d'incompatible avec l'équité.

Ferdinand avait la conception prompte et l'élocution facile. Il était simple dans sa manière de vivre, accoutumé au travail, infatigable en affaires, et presque sans égal dans les calculs politiques. Mais il y avait dans ses vues plus d'ambition que de

(1) *Essai sur les mœurs des nations.*

Digitized by Google

grandeur, et, dans son cœur, plus de bigotisme que de religion.

En 1486, le roi était parti pour aller mettre le siége devant la ville de Lexa. La reine, il est vrai, n'avait pas quitté Cordoue; mais elle y était très-occupée de l'envoi des troupes et des vivres à l'armée, et des soins multipliés de l'administration civile, dont elle supportait alors, à elle seule, tout le poids. Elle n'avait donc guère l'esprit à écouter le projet d'une expédition maritime en des régions lointaines. Avant de songer à étendre le royaume au delà des mers, il fallait conquérir l'Espagne.

Les péripéties de la guerre tinrent donc Ferdinand et Isabelle longtemps éloignés de Cordoue.

Mais Colomb n'avait point passé une grande partie de l'année dans cette ville sans y faire quelques amis. Son air profondément convaincu, l'éloquence qu'il montrait lorsqu'il développait son projet en présence de personnes disposées à lui accorder leur attention lui avaient créé quelques zélés partisans. Il fit, on ne sait trop comment ni dans quelle occasion, la connaissance du nonce du pape, Antonio Géraldini, et de son frère, Alexandre Géraldini, précepteur des plus jeunes enfants de Ferdinand et d'Isabelle. L'un et l'autre entrèrent vivement dans ses vues.

Sous les auspices de ces deux protecteurs, il fut présenté à un grand personnage, Pédro Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède et grand cardinal.

Le cardinal Mendoza était constamment auprès du roi et de la reine. Il les accompagnait à la guerre, dans leurs expéditions. On l'appelait quelquefois le *troisième roi d'Espagne*. C'était un homme instruit, doué d'un bon jugement, d'une conception prompte et d'une grande capacité en affaires; mais il était peu versé dans la cosmographie, qui ne rentre pas dans les choses d'Église. Quand on lui parla, pour la première fois, du projet de Colomb, il craignit d'abord que ce projet n'eût pour principe des idées inconciliables avec les paroles de l'Écriture sainte, et il en fut alarmé. Quelques explications nettes et franches suffirent pour le rassurer. Il avait l'esprit trop éclairé pour ne pas sentir qu'on peut, sans offenser Dieu, étudier les merveilles de la création pour reculer les bornes des connaissances humaines. Il reçut donc affectueusement le navigateur génois, et lui prêta une oreille attentive.

Digitized by Google

Colomb connaissait toute l'influence du grand cardinal, et il s'était parfaitement préparé à cette audience. Il fit valoir avec éloquence tous les arguments propres à convaincre son puissant auditeur. Son air, son accent, son attitude, étaient ceux d'un homme profondément convaincu, et qui s'aperçoit qu'on daigne l'écouter avec une attention soutenue et un intérêt marqué.

Le cardinal, frappé de la force des arguments, séduit par des raisons et des faits puisés dans une vaste érudition, peut-être aussi un peu entraîné par l'air noble et franc de Colomb, parut entrer dans son projet. Il en sentit du moins l'importance. Il se hâta d'en parler à Ferdinand et à Isabelle, qui, sur sa demande, accordèrent une audience à Colomb.

Ainsi sa patience, la constance de ses efforts, avaient obtenu le premier résultat qu'il attendait.

Colomb parut, sans aucun embarras, avec une contenance modeste, devant la reine et le roi.

Les découvertes maritimes que venaient de faire les navigateurs du Portugal, avaient donné beaucoup d'éclat à cette nation. Ferdinand, dans sa légitime ambition, aurait voulu qu'on fît des découvertes plus brillantes encore, pour l'honneur de l'Espagne. Dès qu'il connut le projet de Colomb, il conçut ce flatteux espoir. Mais, froid et circonspect, et trouvant que ce projet reposait sur une base scientifique, il voulut, avant de se prononcer, consulter les savants de son royaume.

Après avoir accueilli Colomb par quelques paroles de vague approbation, qui ne l'engageaient à rien, il donna l'ordre d'assembler les plus habiles cosmographes, et de les faire conférer avec l'auteur du projet consistant à s'ouvrir, par l'ouest de l'Espagne, une route dans l'Inde.

Talavera, le confesseur de la reine, fut chargé de composer cette commission scientifique. Il désigna des professeurs d'astronomie, de cosmographie, de mathématiques et de géographie, accompagnés de plusieurs dignitaires de l'Église.

La conférence se réunit à Salamanque, dans le couvent dominicain de Saint-Étienne.

Colomb s'imaginait qu'une fois admis à s'expliquer devant une réunion d'hommes occupés d'études sérieuses, il parviendrait à leur faire partager les convictions dont il était pénétré.

Digitized by Google

Il ignorait encore tout ce qu'il y avait alors de préventions aveugles, d'esprit de routine et souvent d'ignorance chez les grands dignitaires de l'Espagne. Aux yeux d'une partie du conseil, ce navigateur pauvre et obscur, qui n'appartenait à aucun corps savant et n'avait dirigé aucune entreprise maritime, ne pouvait être qu'un aventurier ou un visionnaire. D'autres s'inquiétaient à l'idée des innovations qui pourraient sortir de ce projet, s'il était adopté.

Colomb s'attendait à des objections scientifiques; on ne lui opposa que des citations tirées de la Bible, des Psaumes de David, des Prophètes et des Évangiles. Pour combattre l'existence des antipodes, on alla s'appuyer sur des passages du père Lactance et de saint Augustin. Divers textes de l'Écriture sainte, commentés par les Pères de l'Église, furent à peu près les seuls arguments qu'on opposât à des faits, à des raisonnements, à des inductions puisés dans les notions précises de la cosmographie et de la physique du globe.

On ne saurait rien imaginer de plus absurde ni de plus ridicule que les discussions qui occupèrent, pendant plusieurs jours, la grave assemblée réunie au couvent de Saint-Étienne. Voici un argument que quelques membres du conseil firent valoir. « La forme du monde, disait-on, avait été déjà étudiée par un si grand nombre de profonds philosophes et de savants; la terre avait été parcourue dans tous les sens, et pendant des milliers d'années, par tant d'habiles navigateurs, que, de la part d'un homme tout à fait inconnu, c'était une présomption étrange que de vouloir mener à bonne fin une entreprise inutilement tentée par tant d'autres, bien plus savants que lui. »

Ce même argument a été opposé, de nos jours, à beaucoup de novateurs, et il n'en est pas pour cela plus juste.

Quand il se présenta, pour la première fois, devant cette assemblée, Colomb fut intimidé. Mais il ne tarda pas à se rassurer et à redevenir lui-même, c'est-à-dire l'homme à l'air imposant, au maintien noble, à l'œil étincelant, à l'accent persuasif. Les objections qu'on lui présentait, et qui étaient tirées presque toutes de l'Écriture sainte et des dogmes de l'Église, l'avaient un moment interdit, tant il s'y attendait peu. Mais lorsqu'il se fut bien convaincu que là était le nœud de la discussion, il s'y jeta tout entier, et obtint un triomphe inattendu

de tous et de lui-même. Il fit sur son auditoire une impression profonde lorsque, rejetant loin de lui ses cartes et ses globes, et renonçant, pour un moment, à l'avantage que lui donnaient ses connaissances scientifiques, il se disposa à répondre aux objections purement théologiques.

« Les auteurs sacrés, dit-il, se sont exprimés, non en termes techniques, comme nous, navigateurs et cosmographes, mais en termes symboliques et figurés, afin de s'adresser à toutes les intelligences. Ils se proposaient d'enseigner aux hommes, non les sciences physiques, mais les fondements de la morale et les devoirs religieux. Tout en conservant le plus profond respect pour les commentaires des Pères de l'Église, il faut les considérer, non comme des propositions scientifiques, mais comme des exhortations morales ou de pieuses homélies. »

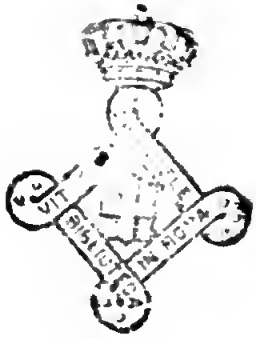
Ainsi placé sur le terrain de ses adversaires, il cite et développe une foule de textes de l'Écriture. Il aborde ensuite les mystérieuses prédictions des Prophètes, et par une transition pleine d'habileté, voilée sous un élan d'enthousiasme, il interprète ces prophéties sacrées à un point de vue favorable à ses desseins. Il croit y découvrir les symboles cachés de la découverte qu'il médite. Il passe ensuite aux objections des anciens philosophes. Là, se retrouvant sur son terrain, il prouve de la manière la plus péremptoire, que les savants les plus illustres de l'antiquité croyaient que les deux hémisphères sont habitables; seulement ils se trompaient en admettant que la zone torride empêche toute communication entre ces régions et les nôtres. « C'est là, disait-il, une difficulté à laquelle je suis à même de faire une réponse concluante; car j'ai navigué jusqu'à Saint-George-la-Mina, en Guinée, presque sous la ligne équinoxiale, et j'ai reconnu, non-seulement qu'on peut traverser cette région, mais de plus qu'elle est habitée et qu'elle abonde en fruits et en pâturages. »

Toutes ces raisons impressionnaient peut-être le conseil; mais le parti était pris, la résolution était arrêtée d'avance, et on l'écoutait avec distraction.

Les seuls auditeurs qui paraissaient suivre avec intelligence les développements oratoires de Colomb, étaient les moines du couvent où se tenait la conférence. Les religieux de l'ordre de Saint-Dominique étaient, comme nous l'avons dit plus d'une fois

CHRISTOPHE COLOMB EXPOSE DEVANT LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DE SALAMANQUE SON PROJET DE DÉCOUVERTES

Digitized by Google



Digitized by Google

dans ce livre, ceux qui se livraient avec le plus de succès, dans le moyen âge, aux études scientifiques. L'un des dominicains qui assistaient en simples spectateurs aux conférences était Diégo de Deza, professeur de théologie du couvent, digne et savant homme, d'un mérite supérieur, qui savait apprécier toutes les vérités scientifiques d'un ordre élevé, lors même qu'elles sortaient d'une bouche profane. Il fut convaincu par les raisonnements de Colomb et entraîné par son éloquence. Prenant un vif intérêt à sa cause, il demanda qu'il fût écouté, sinon sans prévention, du moins avec les apparences de l'attention.

On se donna beaucoup de peine, dans la docte assemblée, pour concilier le plan de Colomb avec la cosmographie de Ptolémée. On ne se doutait pas que, dans ce moment même, Kopernic, méditant sur le vrai système du monde, se préparait à renverser l'antique conception de Ptolémée.

La partie routinière, ignorante, superstitieuse de l'assemblée formait une masse prépondérante, que nulles démonstrations, nuls raisonnements ne purent modifier, parce qu'il y a dans la cosmographie des choses qu'elle entendait mal, et bon nombre d'autres qu'elle n'entendait pas du tout. On se sépara donc sans prendre de résolution bien précise.

Au commencement du printemps de 1487, les troupes d'Aragon et de Castille allaient commencer la campagne de Malaga. La cour partit pour Cordoue. Le confesseur de la reine, Talavera, alors évêque d'Avila, suivit la cour; ce qui fit interrompre les conférences de Salamanque, qu'il présidait.

A partir de ce moment, Colomb, dans une cruelle incertitude, se transportait partout où se trouvait la cour, avec l'espoir que sa proposition pourrait être prise en considération. Mais il était difficile qu'on s'en occupât pendant une guerre dont les événements divers se succédaient avec rapidité. Colomb avait été invité, du reste, à suivre la cour. On essayait de reprendre les conférences par intervalles, et des ordres formels, on doit le dire à l'honneur de Ferdinand et d'Isabelle, étaient donnés pour qu'on le traitât avec beaucoup d'égards. Il trouvait son logement toujours préparé dans les villes où s'arrêtait la cour, et il recevait une indemnité proportionnée à ses dépenses.

Malgré les égards et les attentions que le roi et la reine avaient demandés pour lui, Colomb avait beaucoup à souffrir.

Digitized by Google

Les sarcasmes et les épithètes blessantes ne lui étaient pas épargnées par la valetaille, titrée ou non titrée. On ne se gênait pas pour le qualifier de visionnaire et d'aventurier.

L'histoire de la découverte de Colomb est l'histoire de toutes les grandes inventions, dans les lettres, dans les sciences et dans les arts. On commence par nier la possibilité de la découverte. On nie ensuite la découverte même, ou la justesse de sa conception. Plus tard, on nie son importance. Enfin, quand la découverte est bien avérée, on conteste à l'inventeur la priorité de son idée.

« Lorsque Colomb avait promis un nouvel hémisphère, dit Voltaire, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister; et quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis longtemps (1). »

Malaga fut pris le 18 août 1487. Le roi et la reine allèrent alors passer l'hiver à Saragosse, toujours occupés d'affaires importantes qui ne leur laissaient pas un moment pour songer à Colomb. Il continuait toutefois à recevoir, de temps en temps, des encouragements qui soutenaient son espoir.

Ce fut le 20 mars 1488 qu'il reçut de Jean II, roi de Portugal, la lettre dont nous avons parlé, et par laquelle on l'invitait à revenir à Lisbonne, en lui promettant de le protéger contre toutes poursuites civiles ou criminelles. C'était sans doute la réponse faite à une nouvelle proposition de Colomb, lequel, fatigué des lenteurs qu'il éprouvait en Espagne, avait, dans un accès de découragement, tourné de nouveau les yeux vers le Portugal.

Avait-il écrit également au roi d'Angleterre Henri VII, cela est probable, car il en reçut aussi une lettre à cette époque.

Heureusement Colomb persista à poursuivre ses sollicitations auprès de la cour d'Espagne.

Au mois de mai 1489, Ferdinand et Isabelle étant revenus à Cordoue, il fut sérieusement question de reprendre les conférences, si souvent ajournées. Un ordre fut donné par Ferdinand et Isabelle de préparer à Cordoue un logement pour Christophe Colomb, lequel était invité à se rendre à la cour pour assister à une nouvelle conférence.

(1) *Essai sur l'esprit et les mœurs des nations.*

Digitized by Google

Cette conférence fut interrompue par une campagne à laquelle, dit un historien espagnol, Diégo Zuniga, « Colomb prit une part glorieuse par sa valeur et par ses hautes conceptions (1). » La campagne dans laquelle l'historien de Séville assigne à Christophe Colomb un rôle si honorable fut une des plus brillantes de la guerre contre les Maures.

Après le tumulte des armes vinrent les réjouissances; puis le mariage de la fille aînée de Ferdinand et d'Isabelle; puis encore des bals, des tournois et tout le train des fêtes dont on était si prodigue à la cour d'Espagne.

Pendant les apprêts de la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir au printemps de l'année 1491, Colomb résolut de faire un nouvel effort pour être entendu, et obtenir enfin une réponse décisive. La fameuse commission scientifique avait enfin terminé ses séances, et Talavera, qui la présidait, venait de présenter à Ferdinand le rapport de la docte assemblée.

Il était dit, dans les conclusions de ce rapport, que le projet de Colomb de se rendre aux Indes par mer, en contournant la moitié du globe, n'avait pour fondement que des motifs sans consistance; qu'il était vain, impossible, et que des princes aussi grands que Ferdinand et Isabelle ne sauraient s'engager dans cette entreprise aventureuse.

Cette conclusion était conforme à l'opinion de la majorité de l'assemblée, qui était trop peu éclairée pour comprendre les raisonnements du navigateur génois, ou qui avait été blessée de voir un laïque obscur, une sorte d'aventurier, vouloir entendre mieux qu'elle l'Écriture sacrée, les Prophètes et les Pères de l'Église. Mais la minorité, composée d'hommes plus sérieux, était d'un tout autre avis.

Le savant dominicain Diégo Deza, qui, par l'étendue de ses connaissances et par son caractère, avait un certain crédit à la cour, se joignit à quelques autres personnages, d'un rang élevé, pour s'interposer en faveur de Colomb.

D'un autre côté, le cardinal Gonzalez de Mendoza avait souvent parlé avec éloquence au roi et à la reine de la grandeur des idées de Colomb. Aussi Ferdinand et Isabelle éprouvaient-ils quelque regret à complétement abandonner un pro-

(1) *Annales de Séville*, livr. 12.

Digitized by Google

jet qui pouvait avoir des résultats d'une prodigieuse importance.

Ils chargèrent donc Talavera de faire savoir à Colomb que le rapport de la commission ne condamnait pas à leurs yeux son projet; — que des préoccupations sans cesse renouvelées et les frais énormes de la guerre ne leur permettaient pas en ce moment de s'engager dans une entreprise de découvertes maritimes; — mais qu'à la fin de la guerre, ils pourraient prendre ses offres en considération et traiter avec lui. Ils lui accordaient, en même temps, une audience, dans un délai rapproché.

Colomb partit donc pour Séville, et, dans une audience particulière, il reçut de la reine une réponse, qui était au fond la même, mais qui probablement fut faite sous une forme plus gracieuse que celle qu'il avait reçue de Talavera.

Cependant plusieurs années s'écoulèrent sans amener la réalisation de ces promesses. Colomb fut dès lors persuadé que la réponse de Ferdinand et d'Isabelle n'avait été qu'un moyen de se délivrer de ses importunités. Fatigué de tant de démarches et de sollicitations inutiles, perdant tout espoir, il se retira, le cœur plein d'amertume.

Notre inventeur, découragé, aurait certainement alors quitté l'Espagne, s'il n'eût été retenu par un lien du cœur.

Il avait perdu de bonne heure sa femme dona Filippa, et ce vide dans son existence n'avait pas été comblé. Pendant son premier séjour à Cordoue, il s'éprit d'une dame, nommée Béatrix Enriquez. Il n'était plus alors dans la jeunesse; mais étranger, malheureux, isolé, il avait besoin d'un cœur qui sentît avec lui, d'une compagne qui, dans tous les instants, partageât ses joies et ses peines et qui pût lui donner ces soins attentifs et affectueux qu'un homme ne peut guère attendre que d'une femme dont il est aimé.

Béatrix Enriquez, qui était d'une famille noble, devint son amie, sa compagne, mais non sa femme, car leur union ne reçut jamais la sanction du mariage. Il eut d'elle un fils, Fernando, qu'il aima toujours comme il aimait Diégo, son fils légitime. Fernando est celui qui devint le biographe de son père.

Il y avait alors des *grands d'Espagne* qui possédaient des domaines immenses, presque semblables à des principautés. Tels

Digitized by Google

étaient le duc de Medina-Sidonia et le duc de Medina-Cœli. Dans les parties de leurs domaines situées sur les côtes, se trouvaient des ports de mer, où ces riches seigneurs avaient des vaisseaux toujours à leurs ordres. Désespérant de traiter avec le roi et la reine, Christophe Colomb résolut de s'adresser à ces grands personnages, qui étaient en Espagne de petits souverains et plutôt des alliés que des sujets de la couronne.

Le duc de Medina-Sidonia le reçut le premier. Il eut avec lui plusieurs entrevues, qui, malheureusement, restèrent sans résultat. Medina-Sidonia regarda le projet de Colomb comme le rêve d'un visionnaire, et après s'y être arrêté un moment, il le rejeta.

Colomb se fit présenter ensuite au duc de Medina-Cœli. Ici les choses marchèrent mieux. Il y eut diverses négociations. Tout laissait entrevoir un succès probable, et le duc était au moment de mettre à la disposition de Colomb trois ou quatre caravelles qui se trouvaient dans le port, toutes prêtes à mettre à la voile, lorsqu'il fut arrêté par un scrupule politique Il redouta, peut-être avec raison, qu'une expédition de ce genre, entreprise par un sujet, ne causât à Ferdinand et à Isabelle un vif mécontentement. Il changea donc subitement d'idée. Il déclara qu'une telle entreprise était au-dessus de sa condition dans l'État, et qu'elle ne convenait qu'à un souverain. Il conseilla à Colomb de reprendre ses démarches auprès d'Isabelle, lui offrant de l'appuyer de son crédit.

Cependant Colomb avançait en âge. Malgré la grande pensée qu'il couvait depuis si longtemps dans son âme et qui était prête à éclore, sa vie s'écoulait inutile. Il résolut de s'adresser à la France, d'y soumettre au roi son projet, et dans le cas où il ne pourrait obtenir une décision prompte, de passer en Angleterre, pour y chercher son frère Barthélemy, qu'il y avait envoyé en quittant le Portugal, et dont il n'avait eu depuis aucune nouvelle.

Décidé à ne plus suivre la cour d'Espagne dans ses continuelles pérégrinations, il partit pour aller embrasser, au couvent de la Rabida, son fils Diégo et le bon prieur Juan Pérez. Son dessein était de conduire Diégo à Cordoue, de l'y laisser avec son autre fils, puis de franchir les Pyrénées, pour se rendre à Paris.

Le digne prieur vit donc son ami Christophe revenir, après six années de sollicitations, dans un équipage qui n'annonçait guère les faveurs de la fortune ni celles de la cour. Il se sentit vivement ému à son aspect. Lorsqu'il eut appris que Colomb, totalement découragé et n'attendant plus rien du roi Ferdinand, se disposait à quitter l'Espagne, son premier mouvement fut de s'opposer, avec toute la vivacité d'une âme ardente, à l'exécution d'un tel dessein. Il obtint de Colomb la promesse de ne prendre aucune résolution définitive avant qu'ils eussent mûrement examiné ensemble s'il n'y avait rien de mieux à faire que d'aller colporter son projet en d'autres cours de l'Europe. En même temps, il envoya prévenir le médecin Garcia Fernandez de l'arrivée de Colomb, avec prière de se rendre le plus tôt possible au couvent.

Nos trois amis, après avoir conféré ensemble, décidèrent qu'il fallait consulter Martin Alonzo Pinzon.

Alonzo Pinzon était le chef d'une famille de riches et célèbres navigateurs, connns dans la marine pour leur grande expérience et leur rare habileté. A la grande joie des trois confédérés, Pinzon donna toute son approbation au projet de Colomb. Aller aux Indes en faisant le tour de la moitié du globe, après huit cents lieues de navigation, ne parut pas à ce hardi marin une tâche surhumaine. Il offrit de seconder toutes les démarches à entreprendre, et même de pourvoir à toutes les dépenses qui seraient nécessaires pour déterminer la cour à presser l'exécution du voyage.

Le prieur Juan Perez fut ravi de se voir pleinement confirmé dans son opinion par un marin aussi célèbre que Pinzon. Il proposa d'écrire sur-le-champ à la reine, dont il avait été le confesseur.

Colomb s'engagea, de son côté, à différer son départ jusqu'à ce que Juan Pérez eût reçu nne réponse à sa lettre.

Le prieur connaissait parfaitement Isabelle. Il était sûr qu'elle répondrait, si la lettre pouvait lui parvenir directement.

On chercha donc une personne capable de bien remplir cette mission, et l'on choisit, à l'unanimité, Sébastien Rodriguez, pilote de Palos, homme d'un esprit fin et délié.

Donc, un beau matin, Sébastien Rodriguez, monté sur une bonne mule, partit pour Santa-Fé, place forte nouvellement

construite dans la plaine de Grenade, où se trouvait alors Isabelle. Il parvint, par son adresse, à trouver accès auprès de la souveraine, et lui remit la lettre de Pérez.

Dans cette lettre, son ancien confesseur apprenait à la reine le dessein bien arrêté, de la part de Colomb, de partir sous très-peu de jours, pour aller offrir à la France ou à l'Angleterre le projet que l'Espagne abandonnait.

Isabelle, nous l'avons dit, était toujours très-bien disposée en faveur de Colomb, et le duc de Médina-Cœli, exact à remplir sa promesse, le lui avait recommandé avec chaleur. Elle répondit donc au prieur de la Rabida. Elle le remerciait de son attention, l'invitait à se rendre auprès d'elle et le chargeait de dire à Colomb d'attendre et d'espérer jusqu'à ce qu'il eût reçu d'autres nouvelles.

Le message royal fut apporté en toute hâte, au couvent, par Rodriguez. Il lui avait fallu quatorze jours pour remplir cette mission.

Il était minuit quand le prieur reçut la lettre royale, des mains du dévoué pilote. Aussitôt, malgré la nuit et les dangers de la route, au milieu d'un pays nouvellement conquis sur les Maures, il fait seller sa mule, et part seul, à travers les montagnes, pour se rendre à Santa-Fé, où Ferdinand et Isabelle s'étaient établis pour presser le siége de Grenade.

Son habit de religieux lui procura facilement accès auprès de la reine, et sa qualité d'ancien confesseur lui permit de s'exprimer envers sa souveraine avec une entière liberté. Très-instruit, parfaitement au fait des bases scientifiques sur lesquelles reposait un projet qu'il avait été à même d'étudier dans ses détails, convaincu enfin que l'exécution de ce projet pourrait procurer à l'Espagne des avantages immenses, le prieur de la Rabida plaida la cause de Colomb avec une éloquence persuasive qui émut vivement la reine.

Il fut d'ailleurs fortement appuyé par la marquise de Maja, favorite d'Isabelle.

La reine céda enfin, et déclara prendre sous sa tutelle l'expédition projetée. Elle chargea Pérez de dire à Colomb de venir la voir. Songeant alors à la pauvreté du marin génois, elle lui fit remettre vingt mille maravedis, qui lui étaient nécessaires pour acheter une mule, pour subvenir aux frais du voyage

et se procurer un costume digne d'être montré à la cour.

Sans perdre un moment, le prieur fit passer la lettre et l'argent à Colomb.

En 1492, Colomb arriva donc à la cour, où l'attendait le plus favorable accueil. L'époque de son arrivée coïncidait justement avec celle de la reddition de Grenade et avec l'entrée des troupes espagnoles dans la magnifique cité conquise sur les Maures. Il vit le dernier roi arabe, Boabdila, sortir de l'Alhambra et en présenter solennellement les clefs à Ferdinand et à Isabelle, qui s'avançaient avec majesté, au milieu d'une pompe royale. La cour et l'armée étaient dans l'ivresse. Ce n'étaient de tous les côtés que transports de joie, actions de grâces et chants de triomphe. Il était impossible de se présenter dans un plus beau moment pour la nation et pour le roi.

La guerre contre les Maures était terminée. Rien désormais ne pouvait donc empêcher les souverains d'Espagne de tourner leur attention vers les entreprises lointaines.

La promesse qui avait été faite à Christophe Colomb fut exactement tenue. Des commissaires, au nombre desquels se trouvait Talavera, devenu archevêque de Grenade, furent chargés d'entrer en négociation avec lui.

Colomb était si assuré d'avance de réussir dans son voyage de découvertes, qu'avant tout il stipula qu'il serait investi de la dignité d'amiral, qu'il aurait le titre de vice-roi de tous les pays qu'il aurait découverts, et qu'il toucherait le dixième de tous les bénéfices.

Ces prétentions parurent exorbitantes. Elles blessèrent l'orgueil des commissaires. Ces gens de cour ne pouvaient souffrir qu'un homme sans aucun titre, sans aucun rang, sans fonction reconnue, osât prétendre aux honneurs d'une vice-royauté. L'un des commissaires fit remarquer, avec justesse peut-être, mais avec perfidie, qu'avec un tel arrangement, Colomb jouirait, quoi qu'il arrivât, de l'honneur d'un commandement, et qu'il ne serait exposé à rien perdre, dans le cas où il ne réussirait pas.

Les conditions posées par Colomb furent donc déclarées inadmissibles par les négociateurs. Talavera, qui partageait cet avis, représenta à la reine qu'on ne pourrait, sans ternir la couronne d'Espagne, conférer des honneurs suprêmes à un

Digitized by Google

homme de basse extraction. La reine fut convertie au sentiment de son conseiller spirituel. Elle estima que Colomb mettait à un trop haut prix les avantages qu'il promettait.

Des conditions plus modérées furent donc offertes à Colomb, qui les refusa, et les négociations furent rompues.

Les historiens ont diversement apprécié la conduite de Colomb en cette circonstance. Pour la juger avec équité, il faut se bien pénétrer de sa situation, à cette époque critique de sa carrière. Il était alors âgé de cinquante-sept ans. Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis sa correspondance avec Toscanelli, qui lui avait ouvert le premier horizon de son projet de découvertes. Ce long intervalle, il l'avait passé à étudier, à méditer, et surtout à solliciter. Il avait le sentiment de sa supériorité ; et pourtant il avait été constamment dédaigné, repoussé, par des hommes sans aucune valeur personnelle, et dont le crédit, l'autorité, la puissance, ne tenaient qu'aux caprices de la fortune et du hasard. Longtemps humilié, il voulait devenir l'égal de tous ces hommes, par la richesse et par les titres; il voulait pouvoir leur rendre mépris pour mépris. C'était donc moins un sentiment d'orgueil qu'une sorte de réaction morale ou d'esprit de vengeance qui l'animait dans ses prétentions. D'un autre côté, se croyant parfaitement sûr de découvrir des terres nouvelles, au moyen du secours d'argent qu'il demandait, il se révoltait à l'idée qu'il allait s'exposer à périr pour ouvrir à l'Espagne un accès facile aux grandes Indes, dans des régions jusque-là inconnues, et qu'on lui marchandait les avantages qu'il réclamait en échange de ces mêmes régions.

Toutes ces pensées dominèrent à tel point son esprit, il se sentit si offensé de ces contestations mesquines, qu'il prit le parti, et cette fois sans retour, de rompre les négociations et de quitter l'Espagne.

En effet, il prend congé de ses amis, et part de Santa-Fé, au commencement de février 1492. Son intention était de se rendre à Cordoue et de faire là ses dispositions pour passer en France.

Ses amis le virent partir avec un profond regret. L'un d'eux, Louis de Saint-Angel, receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon, regardant son départ comme une perte immense pour sa patrie, se détermina à faire un dernier effort pour le retenir.

Digitized by Google

Il demande sur-le-champ une audience à la reine. Il était accompagné d'Alonzo Quintamilla, autre ami de Colomb.

L'enthousiasme dont ils étaient animés pour le caractère et pour le génie de Colomb les rendit éloquents. Ils firent valoir un dernier argument qui ne pouvait manquer d'enflammer l'imagination de la reine : c'était la *propagation de la foi* parmi de nombreuses populations qui n'avaient encore jamais entendu parler du christianisme.

Isabelle fut subjuguée. C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout : il fallait aussi persuader Ferdinand. Ce prince était plus touché, au fond, de la situation des finances, épuisées par une longue guerre, que des intérêts de la foi. Il y eut donc, de sa part, quelques moments d'hésitation. Il refusait absolument de faire supporter par le trésor les frais de l'expédition.

« Eh bien, s'écria Isabelle avec l'accent de l'enthousiasme, je suis reine de Castille; je me charge de l'entreprise pour ma couronne. Et quand il s'agira de lever les fonds nécessaires, je mettrai, s'il le faut, tous mes bijoux en gage ! »

Beau mouvement d'un grand caractère ! Noble élan que l'histoire enregistrera avec honneur pour cette grande souveraine ! Il est certain que, sans le dévouement d'Isabelle, il se serait encore écoulé beaucoup de temps avant la découverte du nouveau monde.

Cependant Colomb était déjà en route. Monté sur sa mule, il s'acheminait vers Cordoue. Par ordre de la reine, un courrier partit en toute hâte, pour le rappeler. Ce courrier le rencontra à deux lieues de Grenade.

Colomb, après avoir reçu le message, hésita un peu. Il craignait de s'exposer encore aux tergiversations de la cour. Mais quand il connut la promesse, faite par la reine, d'avancer les premiers fonds, il n'hésita plus à revenir sur ses pas.

Il fut reçu par la reine, à son retour à Santa-Fé. L'accueil franc et plein de bonté qu'elle lui fit dissipa tous ses doutes.

Le roi donna son consentement. Quant à la reine, à partir de ce jour, elle devint l'âme de l'entreprise.

La *propagation de la foi* était un motif que le grand navigateur avait su faire valoir très-habilement; mais ce motif, si puissant sur l'esprit d'Isabelle, n'était assurément, ni pour Colomb, ni pour le roi, le vrai mobile de leurs actions. Colomb

excitait des transports d'enthousiasme quand il décrivait, d'après les livres du voyageur Marco Polo, les vastes et opulentes régions de l'Asie orientale, encore à demi barbare. Il se regardait comme destiné à ouvrir la route à ceux qui seraient chargés de placer cet immense empire sous la bannière de l'Espagne. L'Inde, ouverte au commerce par une route maritime directe, devait apporter des trésors immenses aux puissances de l'Europe.

Colomb était fort éloigné de croire qu'il allait découvrir un monde nouveau. Il se proposait seulement d'atteindre aux Indes asiatiques, en naviguant à l'ouest de l'Espagne. Lorsqu'il aborda les régions de l'Amérique, quand il séjourna dans les îles Lucayes, dans les Antilles et sur la côte du Mexique, il se croyait en Asie. Cette illusion ne l'abandonna jamais, et il mourut sans se douter qu'il avait découvert un vaste continent tout à fait séparé de l'ancien monde. Voilà l'histoire réelle de Colomb; voilà la vérité, dépouillée de tous les embellissements qu'y ont ajoutés une foule d'amplificateurs, de rhéteurs et de rêveurs de France et de Navarre.

Toutes les difficultés étant aplanies, il fut stipulé par un traité :

1° Que Colomb, et après lui ses héritiers et successeurs, auraient, à perpétuité, l'office d'amiral dans toutes les terres, îles et continents qu'il pourrait ou découvrir ou acquérir dans l'Océan ;

2° Qu'il serait vice-roi et gouverneur général des terres et continents susdits, avec le privilége de désigner, pour le gouvernement de chaque île ou province, trois candidats, dont l'un serait choisi par Ferdinand et Isabelle ;

3° Qu'il aurait droit à un dixième de toutes les denrées et marchandises quelconques, perles, pierres précieuses, or, argent, épices, etc., achetées ou échangées;

4° Que lui, ou son lieutenant, serait seul juge de toutes les querelles ou contestations qui pourraient s'élever sur des matières de commerce entre les pays découverts et l'Espagne;

5° Qu'il lui serait permis d'avancer un huitième des frais de l'armement, et qu'à raison de cette avance, il retirerait un huitième des bénéfices.

Les frères Pinzon, ces hardis navigateurs dont nous avons

Digitized by Google

parlé et qui habitaient le port de Palos, le mirent à même de remplir ce dernier engagement et d'ajouter un troisième vaisseau à l'armement fait pour le compte d'Isabelle. C'était une manière de répondre à celui des commissaires qui avait reproché à Colomb de demander un commandement et des titres, sans rien exposer lui-même, et sans avoir rien à perdre, dans le cas où l'entreprise n'aurait qu'un résultat désastreux.

Le traité fut signé par Ferdinand et Isabelle, à Santa-Fé, dans la plaine de Grenade, le 17 avril 1492.

Le 30 du même mois, une lettre de privilége, rédigée dans toutes les formes nécessaires, fut expédiée par les souverains de l'Espagne. Cette lettre portait, conformément aux clauses du traité, que les fonctions et les priviléges de vice-roi et de gouverneur seraient héréditaires dans la famille de Colomb, et que lui et ses héritiers seraient autorisés à prendre le titre de *don*, qui n'était alors accordé qu'aux personnes de haut rang.

Bien que la couronne de Castille supportât seule les frais de l'armement, toutes les pièces officielles relatives à l'expédition furent revêtues des signatures de Ferdinand et d'Isabelle.

On décida que la flottille serait équipée dans le port de Palos, en Andalousie. Ordre fut donc envoyé, le 30 avril, aux autorités de Palos, d'armer et d'équiper immédiatement deux caravelles, de les tenir prêtes à prendre la mer dans les dix jours qui suivraient la réception du message royal, et de les mettre à la disposition de Colomb. Les trois équipages devaient avoir la même paye que ceux des vaisseaux de guerre, et quatre mois leur seraient soldés d'avance.

En vertu d'une lettre patente signée le 8 mai par la reine, Diégo, le fils aîné de Colomb, fut nommé page du prince Jean, héritier présomptif de la couronne, et une pension fut fixée pour son entretien, honneur qui n'était accordé qu'aux fils des grandes familles titrées.

Colomb se hâta de se rendre à Palos. Là, son premier soin ne fut pas de courir au port, pour y choisir les deux caravelles destinées à son voyage. Sa première pensée fut d'aller rendre au prieur de la Rabida, à son ami Juan Perez, la visite que lui devait son cœur reconnaissant et attendri.

Il se présenta au couvent, non plus, cette fois, comme un indigent, non comme un solliciteur qui, après mille déceptions

cruelles, vient chercher des consolations et un appui auprès d'un homme compatissant et bon, devenu son ami, mais comme un personnage qui a enfin obtenu un sourire de la fortune et qu'une faveur de la Providence vient de porter à un rang inespéré.

Juan Pérez le pressa contre son cœur. Il l'embrassa avec d'autant plus d'effusion, que le nouveau Colomb, le Colomb investi du titre d'amiral, et qui venait de signer un traité avec Ferdinand et Isabelle, était en grande partie son ouvrage

Pendant son séjour à Palos, Colomb, devenu encore l'hôte de Juan Pérez, demeura au couvent de la Rabida. Juan Pérez jouissait, à Palos, d'une très-grande considération, dont il était digne à tous égards; et son caractère, dont on a pu juger précédemment, lui donnait beaucoup d'ascendant sur les esprits. On verra bientôt que son amitié, toujours active, fut encore plus d'une fois nécessaire à Colomb.

Le 23 mai 1491, Juan Pérez et Colomb se rendirent ensemble dans l'église Saint-Georges, à Palos. Là, en présence des autorités et d'une partie de la population, le notaire public, François Hernandez, lut l'ordre royal enjoignant aux autorités de Palos de mettre à la disposition du nouvel amiral deux caravelles armées et montées.

A la suite de quelques troubles, les habitants de ce port avaient été condamnés, par le conseil du roi, à fournir à la couronne deux caravelles armées. Ce sont ces deux caravelles que le gouvernement espagnol destinait à Colomb.

Les magistrats firent la promesse, au nom des habitants, d'obéir avec soumission aux ordres du roi : ce dont prit acte le notaire public.

Mais quand on connut exactement, à Palos, le but de l'expédition projetée; quand on sut qu'il s'agissait d'aller naviguer vers l'ouest, sur la *mer ténébreuse*, l'étonnement et l'effroi furent au comble dans tous les esprits. Les vaisseaux et leurs équipages furent considérés comme voués à une perte certaine. Les fables qui circulaient, de temps immémorial, sur la *mer ténébreuse* glaçaient de frayeur toutes les imaginations. On se figurait des abîmes sans fond et sans limites, enveloppés de ténèbres éternelles et remplis de monstres affreux. Cette impression générale démontre bien, d'ailleurs, le caractère hardi et déterminé quo présentait cette expédition.

Digitized by Google

Malgré l'ordonnance royale, qui était formelle, et l'engagement solennel de la faire exécuter qu'avaient pris les magistrats, personne ne se présentait pour prendre une part quelconque au voyage. Les marins regardaient l'entreprise comme insensée. Les propriétaires de bâtiments refusaient de les livrer pour un pareil service. Afin d'échapper à la réquisition dont on les menaçait, ils abandonnaient le mouillage et allaient cacher les caravelles, soit dans d'autres ports, soit dans des criques éloignées. Si bien que le port de Palos était vide.

Le roi et la reine, informés de tous ces obstacles, rendirent, le 20 juin, une nouvelle ordonnance, par laquelle il était enjoint à tous les magistrats de la côte d'Andalousie de faire saisir des bâtiments convenables et appartenant à des sujets espagnols, et d'obliger les équipages de partir avec Colomb. Ils envoyèrent, en même temps, pour veiller à l'exécution de l'ordonnance, un officier de la maison royale, Juan de Penasola, avec pouvoir de frapper d'une amende tous les récalcitrants.

Colomb essaya vainement de se prévaloir de cette ordonnance, à Palos et dans une ville voisine. Il n'en résulta que troubles, altercations, confusions et querelles.

Pour en finir, Juan de Penasola fit saisir de vive force une caravelle, la *Pinta*, qui appartenait à deux habitants de Palos. Ces derniers, à la nouvelle de cette décision, se proclamèrent ruinés et volés de par le roi.

Les charpentiers et calfats se disaient malades, ou se cachaient, pour ne pas être forcés de travailler à la réparation de la caravelle en réquisition. Dans ce port de mer, et avec la meilleure volonté du monde, on ne pouvait parvenir à se procurer du bois, des étoupes, du goudron ou des câbles. Tout se cachait, hommes et choses.

Ainsi, malgré deux ordonnances royales et l'envoi d'un commissaire spécial investi d'un pouvoir discrétionnaire, on n'était encore parvenu, au bout d'un mois, qu'à se procurer une seule caravelle, saisie de vive force et qui ne pouvait partir pour un long voyage avant d'avoir été réparée. Il fallait trois caravelles; on n'en tenait qu'une seule, et déjà une véritable exaspération se manifestait chez les habitants du port.

Digitized by Google

Il était à craindre que cette situation tendue et difficile se prolongeât longtemps, lorsqu'enfin Martin Alonzo Pinzon, cet intrépide et riche navigateur dont nous avons parlé, y mit un terme en offrant de participer, d'une manière active et personnelle, aux risques de l'expédition.

Entre Martin Pinzon et Colomb furent stipulées des conventions particulières qui n'ont jamais été bien connues. Il en fut question, plus tard, dans le procès qui eut lieu entre Diego, fils de Colomb, et la couronne d'Espagne. Mais, sur ce point, les dépositions furent contradictoires. Aucun traité portant les signatures de Pinzon et de Colomb ne fut produit. Seulement, les nombreux témoins assignés dans ce procès s'accordèrent à déclarer que, sans la coopération de Martin Pinzon, l'expédition n'aurait jamais pu mettre à la voile.

Martin Pinzon et son frère Vincent, autre marin aussi habile qu'intrépide, étaient tous deux propriétaires de bâtiments, et ils avaient à leurs ordres un personnel de matelots. Leur immense fortune, leur réputation, les services qu'ils rendaient dans la contrée leur donnaient beaucoup d'influence sur la population. Ils fournirent les caravelles. Bien plus, ils résolurent de prendre un commandement sur la petite escadre.

La résolution des frères Pinzon, à laquelle le prieur de la Rabida ne fut pas étranger, produisit sur les imaginations un effet extraordinaire. Des parents et des amis des Pinzon consentirent à s'embarquer avec eux. Tout alla si bien, grâce à leurs efforts, qu'un mois après le jour où leur coopération eut été annoncée, la flottille était prête à partir.

On est confondu de surprise, quand on connaît les dimensions des navires sur lesquels s'embarquèrent nos trois navigateurs, pour se lancer dans la *mer ténébreuse*. Toute l'escadre se composait, hélas! de deux barques légères, appelées *caravelles*, et *d'un seul navire ponté*, du port de 100 tonneaux!

Les *caravelles* de ce temps n'étaient que des barques de la dimension de celles qui naviguent, de nos jours, sur les rivières et le long des côtes de la mer. Il existe de vieilles estampes où les caravelles sont représentées. Ce sont des barques sans pont au milieu, mais très-élevées à la poupe et à la proue, avec des gaillards d'avant où se trouvent de très-petites ca-

Digitized by Google

bines, pour les gens de l'équipage (1). Colomb regardait la petitesse des vaisseaux comme un avantage qui permettait de s'approcher des côtes autant qu'on le voulait, et d'entrer facilement dans les rivières ainsi que dans les baies peu profondes des continents. Il ne s'attendait point à un voyage aussi long que celui qu'il entreprenait. Ce fut grâce à la constante tranquillité de la mer, qu'il put parvenir, sain et sauf avec son équipage, au terme de sa course aventureuse. Il lui aurait été impossible, avec de frêles bâtiments sans ponts, de lutter contre la violence d'une tempête.

III

Le 3 août 1492, les deux caravelles et le bâtiment de Colomb partirent du port de Palos. Colomb avait arboré son pavillon sur la *Santa Maria*, le plus grand et le seul ponté des trois vaisseaux. La *Pinta* était commandée par Martin Alonzo Pinzon, la *Nina* par Vincent Pinzon.

Avant son départ de Palos, Colomb avait retiré du couvent de la Rabida son fils Diégo, et l'avait mis sous la tutelle de Juan Rodriguez Cabezudo et de Martin Sauchet, ecclésiastique, tous deux de la ville de Moguer. Il s'était confessé à Juan Pérez et avait communié. Son exemple avait été suivi par tous les officiers et matelots.

Au moment où l'on mit à la voile, une sombre tristesse se répandit dans la ville.

On se dirigea vers les îles Canaries. Le 10, on était seulement en vue de l'île de Ténériffe, où l'on fit radouber la *Pinta*, qu'un coup de mer avait endommagée.

(1) L'auteur d'un très-bon livre, *Vie de Christophe Colomb*, le baron de Bonnefoux, capitaine de vaisseaux, a placé en tête de son ouvrage une gravure, représentant *un navire portugais du quinzième siècle en découverte*, qui donne une idée exacte de ce que devaient être les caravelles de Colomb. Les gravures qui ont été publiées dans les ouvrages contemporains, et qui sont reproduites dans la traduction de l'ouvrage italien de Bossi, dans les *Voyageurs anciens et modernes* de M. Ed. Charton, et dans la publication de M. Ad. Jal, historiographe de la marine française, sont trop grossières pour qu'on puisse les adopter comme le type réel des caravelles espagnoles sur lesquelles Colomb s'embarqua.

Digitized by Google

Du 6 au 8 septembre, la flottille fut retenue par un calme plat en vue du pic de Ténériffe. Le volcan de cette île était en pleine éruption; ce qui, dans le premier moment, avait jeté quelque effroi parmi les matelots (1).

Le 8 septembre, un vent nord-est s'était élevé, l'amiral prit sa route dans la direction de l'ouest. Le dimanche 9 septembre, il reconnut Ferro, la dernière des Canaries.

Colomb dut sentir son cœur palpiter, en entrant dans ces parages inconnus, qui étaient le théâtre certain de découvertes géographiques.

Cependant les matelots voyaient déjà faiblir leur courage. Lorsque les dernières terres, s'évanouissant à leurs yeux, se perdirent dans les brumes lointaines de l'Océan, ils commencèrent à se lamenter, comme s'ils ne devaient plus revoir ni leurs parents ni leur patrie; comme s'ils étaient destinés à périr engloutis dans les abîmes de la mer, ou dévorés par les monstres hideux, répandus dans l'atmosphère ténébreuse qui allait bientôt les envelopper. Colomb, pour les rassurer, essaya de faire passer dans leur cœur ses brillantes illusions. Il leur décrivit les riches contrées des Indes vers lesquelles il les conduisait. Il leur promit de les rendre possesseurs de terres où l'or, les pierres précieuses se trouvaient en abondance.

Ce n'était point, d'ailleurs, pour abuser son équipage qu'il faisait reluire à ses yeux de telles perspectives. Il croyait lui-même à la réalité des tableaux magnifiques qu'il présentait à leur imagination. En réveillant les passions cupides, il ranima des cœurs découragés.

Quand il vit que les esprits étaient devenus plus calmes, il donna aux commandants des deux caravelles des instructions pour le cas où un accident viendrait à les séparer. Ils devaient cingler droit à l'ouest, faire environ sept cents lieues, puis rester en

(1) Il est fort regrettable que Las Casas ait eu l'idée d'abréger le *Journal du voyage de Colomb* et de n'en transmettre à la postérité qu'un simple résumé technique. On a essayé, à la vérité, de rétablir, au moyen d'extraits et de passages pris dans Fernand Colomb (*Histoire de l'amiral*), dans Oviédo (*Chronique des Indes*), dans le manuscrit de Bernaldez (curé de Los Palacios), dans Pierre Martyr d'Anghierra (*Décades océaniques*), dans Ramusio (*Recueil de voyages*), dans Girolamo Benzoni (*Histoire du nouveau monde*), etc.; mais on aimerait mieux le vrai journal lui-même, tel que l'écrivit Colomb. Nous en avons seulement le *Discours préliminaire*, copié par Las Casas, et textuellement inséré dans le second volume de l'ouvrage de F. de Navarrette.

panne, attendu qu'à cette distance on devait trouver la terre.

Cependant, comme il se pouvait que le continent indien qu'il allait chercher fût plus éloigné qu'il ne le supposait, et comme il craignait, avec raison, les terreurs qui déjà s'étaient manifestées au sein de l'équipage, terreurs qui devaient naturellement s'accroître à mesure qu'on s'avancerait davantage, Colomb résolut de tromper ses matelots. Chaque jour il marquait sur le livre du bord une distance de convention pour l'équipage. La vraie distance n'était portée que sur son journal, et ce journal n'était communiqué à personne.

Le 11 septembre, on avait fait, pendant la nuit, près de vingt lieues : Colomb n'en marqua que dix.

Dans la soirée du 13 septembre, Colomb remarqua, pour la première fois, la variation de l'aiguille aimantée, phénomène qui n'avait encore été observé par aucun physicien. On se trouvait à deux cents lieues de l'île de Fer. A l'entrée de la nuit, l'aiguille aimantée, au lieu de se diriger exactement vers le pôle nord de la terre, oscillait entre 5 ou 6 degrés au nord-ouest. Le lendemain la différence était plus sensible encore.

Colomb venait de faire, à son insu, une des plus grandes découvertes de la physique du globe : la variation de l'aiguille aimantée !

Il se garda, toutefois, d'en rien communiquer à l'équipage, de peur d'éveiller d'inutiles alarmes. Les pilotes du vaisseau s'en aperçurent seuls. A mesure qu'on avançait, la variation de l'aiguille augmentait. Il fallut expliquer cet accident insolite aux pilotes, qui commençaient à s'en effrayer, et qui s'imaginaient entrer dans un monde nouveau, dont la nature physique, différente de celle du monde qu'on venait de quitter, était gouvernée par d'autres lois. Ces hommes de mer craignaient, et leurs appréhensions n'avaient rien que de légitime en face de l'imprévu de ce phénomène, que la boussole ne perdit sa vertu dans ces régions mystérieuses, et que, dans un océan sans limite, où nulle route n'était tracée, elle cessât d'être un moyen infaillible de direction.

Colomb inventa, pour les rassurer, une explication scientifique qui les contenta, grâce à la haute confiance qu'ils mettaient dans ses lumières.

Le mardi 18 septembre, on avait fait cinquante-cinq lieues, en naviguant le jour et la nuit; et l'amiral n'en avait marqué que quarante-huit. La mer était aussi calme et aussi tranquille que les eaux d'un fleuve. Alonzo Pinzon, avec sa caravelle la *Pinta*, qui était bonne voilière, prit les devants, en disant à l'amiral qu'il avait aperçu des oiseaux qui volaient vers l'ouest, et qu'il espérait voir la terre cette nuit même.

On apercevait vers le nord une masse obscure. Les matelots, croyant y voir une île, demandaient qu'on se dirigeât de ce côté. Mais Colomb ne voulut point se détourner de sa route : « Le temps est bon, dit-il, et, s'il plaît à Dieu, tout se verra au retour. Nous devons aller maintenant droit aux Indes. » Il était alors à quatre cents lieues des îles Canaries.

Malgré la précaution qu'avait prise Colomb de leur cacher une partie de la distance parcourue, les matelots commençaient à concevoir des inquiétudes. Des signes trompeurs avaient quelquefois annoncé le voisinage des terres, et fait naître des espérances que les observations du lendemain n'avaient pas confirmées. A ces espérances trahies succédait le découragement.

Dans l'esprit des matelots, troublé par la crainte, tout devenait un sujet d'alarme. Ainsi le vent d'est, dont les brises douces et continues les poussaient mollement vers un continent nouveau, leur causait un redoublement de frayeur. « Puisque les vents d'est soufflent toujours dans ces parages, disaient-ils, comment nous sera-t-il possible de retourner en Espagne? »

Le 20 septembre, le vent changea, à la suite d'un calme. Les matelots en conclurent, avec bonheur, que le vent ne demeurait pas invariablement fixé à l'est.

Des indices d'un autre genre réveillaient, de temps en temps, leurs espérances. Des oiseaux, qui habitent ordinairement les vergers et les bocages, venaient le matin visiter, en chantant, les caravelles, et repartaient le soir. Les plus grands, parmi ces oiseaux, avaient de fortes ailes, qui leur permettaient de s'aventurer très-loin en mer. Mais la plupart étaient trop petits pour voler longtemps, et ils ne paraissaient nullement fatigués. Ce signe semblait un avant-coureur venu de la terre.

Le jour suivant, on entra dans cette curieuse région de l'Océan qui porte aujourd'hui le nom de *Mer des Sargasses*, et qui consiste en une immense agglomération d'herbes marines,

Digitized by Google

qui couvrent les eaux sur une immense étendue. On aurait dit une prairie inondée et sans limites.

A la vue de ces immenses quantités d'herbes, les matelots s'imaginèrent qu'ils allaient bientôt rencontrer la terre, et ils s'abandonnèrent à des transports de joie.

On sortit enfin de cette région singulière, où les herbes semblaient croître à la surface de la mer; mais rien n'indiquait l'approche d'une terre habitable. Alors l'équipage commença à ne plus cacher son mécontentement ni ses alarmes.

« A la fin, dit Fernand Colomb, les matelots craignirent de périr dans ces mers inconnues, et ils murmurèrent encore plus qu'ils n'avaient fait jusque-là. Ils disaient entre eux que l'amiral avait résolu de se faire grand seigneur aux dépens de leur vie, qu'ils n'étaient plus obligés de le suivre et, qu'après une si longue route, ils pouvaient retourner en leurs pays. Ils ajoutaient que les vivres commençaient à manquer, que les vaisseaux, ouverts en plusieurs endroits, n'étaient pas assez bons pour continuer le voyage, que personne ne les blâmerait d'y avoir renoncé, que tout le monde les estimerait d'avoir eu le courage de tenter la fortune et de s'engager si avant, mais que l'amiral, s'étant aventuré dans une entreprise condamnée par tant d'habiles cosmographes, passerait pour un insensé; qu'on n'ajouterait aucune confiance à ce qu'il pourrait dire, soit pour se justifier lui-même, soit pour les rendre coupables, eux, aux yeux du roi et de la reine. *Quelques-uns même proposèrent de le jeter dans la mer, en cas qu'il ne voulût pas retourner de bon gré.* On dirait qu'il y était tombé lui-même, en observant les étoiles, et personne ne serait porté à supposer le contraire (1). »

Les matelots passèrent ainsi plusieurs jours, pleurant, gémissant et cherchant à prendre une résolution. Leur air taciturne, leurs chuchotements, leurs façons suspectes inquiétaient l'amiral. Tout, en eux, indiquait des intentions peu rassurantes. Colomb leur parlait tantôt avec douceur, tantôt avec la fermeté d'un homme de résolution qui, depuis longtemps, s'est accoutumé à lutter contre les difficultés et les périls.

« Je ne crains point la mort, leur disait-il. J'y ai toujours été préparé. Mais vous-mêmes, avez-vous songé au supplice qui vous attend à votre retour en Espagne, si vous attentez à ma vie, ou seulement si vous m'empêchez de continuer mon voyage? »

Ensuite, changeant de ton, il leur rappelait, en les leur expliquant, tous les signes qui annonçaient le débarquement pour un jour prochain.

(1) *Histoire de l'amiral*, 1re partie, chap. XIX.

C'est ainsi qu'il parvenait à les apaiser, soit en les intimidant, soit en ranimant leurs espérances.

Le 25 septembre, après le coucher du soleil, Colomb était absorbé dans l'étude de ses cartes, lorsqu'il entend Alonzo Pinzon, monté à la poupe de sa caravelle, qui l'appelle et lui crie : « *Bonne nouvelle! Je vois la terre!* »

Aussitôt Colomb se jette à genoux, pour remercier Dieu. Sur les trois navires, les équipages entonnent le psaume *Gloria in excelsis Deo!* Chacun s'empresse de monter sur les mâts de hune et dans les cordages. Tout le monde croit apercevoir une terre, qui, d'après l'estimation de l'amiral, ne doit être éloignée que d'environ vingt lieues.

On avait jusque-là suivi la route à l'ouest. L'amiral donna l'ordre de prendre la direction du sud-ouest, parce que c'était dans cette direction qu'on avait aperçu la terre. Ce jour-là, on fit quatre lieues et demie à l'ouest, et pendant la nuit, vingt et une et demie.

Mais le lendemain, déception cruelle! on reconnut qu'on s'était mépris. Cette prétendue terre n'était qu'une réunion de nuages à l'horizon. On reprit donc la direction de l'ouest.

Les jours suivants, on fit peu de chemin, à cause du calme. L'air était doux et agréable, la mer unie. Mais on n'avançait qu'avec lenteur. Les plaintes et les murmures recommençaient parmi les matelots.

La mer étant redevenue bonne, on fit, le 3 octobre, en comptant la nuit et le jour, quarante-sept lieues; le 4, soixante-trois lieues; le 5, cinquante-sept lieues; le 6, quarante lieues, etc. Suivant son habitude, Colomb ne déclarait qu'une partie du chemin qu'on avait fait. Il craignait toujours que les matelots, connaissant l'énorme distance qu'ils avaient déjà parcourue, ne refusassent absolument de s'engager davantage dans ces déserts où l'on n'apercevait que le ciel et l'eau.

Le 7 octobre, les trois navires naviguaient rapidement, chacun s'efforçant de devancer les deux autres, dans l'espoir d'obtenir la récompense que le roi et la reine avaient promise à celui des trois équipages qui, le premier, aurait aperçu une terre. Au lever du soleil, la *Nina* arbora un pavillon au bout du mât de hune, et annonça, par une décharge d'artillerie, suivant l'ordre donné par l'amiral, qu'on apercevait enfin la terre.

Digitized by Google

Cependant, le soir venu, l'équipage de la *Nina* ne voyait pas encore cette terre qu'il avait signalée.

L'amiral résolut de quitter la route de l'ouest, et de naviguer vers l'ouest-sud-ouest.

Le 10 octobre, on n'avait encore rien découvert. Les hommes de l'équipage recommencèrent alors à murmurer et à se plaindre énergiquement. Ils ne voulaient pas aller plus loin. L'amiral tâcha de les ramener à un autre sentiment, par l'espoir des grandes récompenses qui les attendaient au terme du voyage. Mais ils se récrièrent contre l'obstination de vouloir toujours s'avancer sur un océan sans bornes, et ils finirent par se répandre en cris tumultueux.

Colomb prit dès lors un ton plus ferme :

« Notre expédition, leur dit-il, a été envoyée, par le roi et la reine, à la découverte d'une route nouvelle des Indes. Ma détermination formelle, inébranlable, est de persister dans l'accomplissement de cette entreprise, quoi qu'il puisse arriver. »

Plusieurs historiens ont avancé, d'après Oviédo, que Colomb capitula avec son équipage révolté et qu'il promit, si l'on n'avait pas vu la terre dans trois jours, de renoncer à continuer le voyage. Rien n'autorise cette assertion. Ni dans l'*Histoire de l'amiral*, par Fernand, son fils, ni dans celle de Las Casas, qui, l'un et l'autre, avaient sous les yeux les papiers de Colomb ; ni dans les extraits du journal de Colomb, faits par Las Casas ; ni dans Pierre Martyr ; ni dans l'ouvrage du curé de Los Palacios, tous trois contemporains et amis de Colomb, il n'est parlé de cette circonstance. Si le fait eût été vrai, ils n'auraient pas manqué d'en faire mention. Oviédo fut ici induit en erreur par un pilote ennemi de Colomb. Sans doute, devant le mécontentement de son équipage, l'amiral était dans une situation critique ; mais il aurait préféré cent fois la mort à la honte de revenir sur ses pas. C'est se faire une très-fausse idée de lui que de croire qu'il fût disposé à plier en présence d'un mécontentement et même d'une révolte ouverte des matelots.

Enfin, le 11 octobre, des indices, non équivoques cette fois, de la proximité d'une terre, vinrent confirmer les espérances données par l'amiral. On apercevait, flottant sur la mer, quantité d'herbes fraîches, semblables à celles qui croissent dans les rivières. On aperçut un poisson de l'espèce de ceux qui vivent

Digitized by Google

près des rochers; puis une branche d'épine en fleurs, qui flottait et paraissait avoir été coupée récemment. Les matelots de la *Pinta* retirèrent de l'eau un roseau, puis un autre bâton artistement travaillé, enfin une petite planche et un rameau d'églantier.

Ces signes et d'autres encore firent promptement succéder la joie à la tristesse. Tout symptôme de mécontentement s'évanouit à bord du bâtiment de Colomb, et les matelots se tinrent aux aguets. Chacun ne songeait plus qu'à découvrir, avant ses camarades, la terre qu'on s'attendait à voir, d'un moment à l'autre, paraître à l'horizon.

Dans la soirée, l'amiral ordonna de reprendre la route directe de l'ouest. On avançait très-vite; car, depuis le commencement de la nuit jusqu'à deux heures du matin, on fit vingt-deux lieues. La *Pinta*, qui était le meilleur voilier, précédait, comme toujours, le vaisseau de Colomb.

Un des matelots de la *Pinta*, Rodrigo Triana, fut le premier qui aperçut la terre, et qui se hâta de la signaler du haut du mât sur lequel il était posté.

Colomb réunit autour de lui tout l'équipage, et prononça une allocution touchante. Il s'attacha à faire sentir aux matelots combien était grande la bonté de Dieu qui les avait conduits, par des brises douces et favorables, à travers un océan dont nulle tempête, depuis les rivages de l'Espagne, n'était venue troubler la tranquillité.

« C'est Dieu, leur dit-il, qui, par de nouveaux indices, toujours de plus en plus rassurants, à mesure que devenaient plus vives les inquiétudes dont vous étiez agités, a constamment ranimé vos courages et vous a enfin conduits, comme par la main, à cette sorte de terre promise que vous allez bientôt voir de vos yeux. »

Enfin, à deux heures après minuit, la terre se montra tout à fait à découvert. On n'en était plus qu'à deux lieues. On ferla toutes les voiles, on mit en panne et l'on attendit le jour. On touchait aux terres nouvelles.

Christophe Colomb, ne l'oublions pas, s'imaginait avoir traversé, sur son vaisseau, presque la moitié du globe et être arrivé aux Indes. La terre sur laquelle il allait aborder, il la prenait pour une dépendance encore inconnue des Indes. C'est pour

cela que le nouveau monde reçut alors le nom d'*Indes occidentales*, et que ses habitants furent si longtemps désignés sous le nom d'*Indiens*.

IV

Le point sur lequel Colomb prit terre était une île. Elle faisait partie de l'Archipel qui porte aujourd'hui le nom des Lucayes, ou de Bahama. On l'appelait, dans le pays, Guananhi. Colomb la nomma San Salvador. C'est le vendredi 12 octobre 1492 qu'il y débarqua, accompagné de Martin Alonzo Pinzon et de Vincent Yanez, son frère. Il tenait à la main la bannière royale. Chacun des deux capitaines tenait la bannière de *la Croix Verte d'Espagne*.

Colomb, les deux frères Pinzon, Rodrigo Descorédo, écrivain de la flotte, Rodrigo Sanchez de Ségovie, et quelques matelots, mirent pied à terre. Alors l'amiral les appela en foi et en témoignage de ce qu'il « prenait possession de cette île, par-devant eux tous, au nom du roi et de la reine. »

Un écrivain qui a publié, il y a peu d'années, une *Vie de Christophe Colomb*, a complétement dénaturé cette scène. En parcourant, pour la première fois, l'ouvrage de M. Roselly de Lorgues, nous avions pensé que l'auteur s'était proposé de composer un roman historique. En le relisant avec plus d'attention, nous nous apercevons que son dessein a été de donner son ouvrage pour une véritable histoire de Christophe Colomb. Qu'un romancier nous raconte tout ce qu'a fait, tout ce qu'a dit son héros, lorsqu'il était absolument seul, et ce qu'il a dû penser et se dire à lui-même dans une circonstance dont il n'a jamais dû révéler à personne les moindres détails, c'est un droit que nul ne songe à lui contester. Mais que, pour faire prévaloir une doctrine, bonne ou mauvaise, un historien dénature des faits authentiques; qu'au-dessous d'un nom historique des plus illustres, il s'attache à peindre l'attitude grotesque et la physionomie hébétée d'un sacristain, c'est là un procédé blâmable. Colomb était très-religieux, personne ne le

met en doute; mais il l'était comme le furent les plus grands hommes, les Kopernic, les Kepler, les Galilée, les Newton, les Descartes, etc. Il se peut que ses relations avec une cour entièrement gouvernée par l'Église l'aient quelquefois mis dans la nécessité de pousser un peu loin l'exagération des formes extérieures de la religion; mais de là aux sentiments que lui prête M. Roselly de Lorgues, il y a loin. D'une part, la conduite même de Colomb; et d'autre part, comme on le verra dans la suite, ses propres écrits, prouvent suffisamment que la *propagation de la foi catholique* n'était pas le moins du monde le motif qui le déterminait à courir avec tant d'ardeur à la recherche de quelque terre nouvelle. Nous l'avons vu ne pas hésiter à rompre avec la commission chargée par Ferdinand et Isabelle de traiter avec lui, quand il voit que les titres, les dignités et les avantages matériels qu'il demande comme récompense lui sont refusés. Ce n'est pas là, assurément, la manière d'agir d'un homme qui met au-dessus de tout les intérêts de la foi.

Si M. Roselly de Lorgues rapportait exactement les faits, et si, après les avoir rapportés, il se bornait à les apprécier de son point de vue, on n'aurait rien à dire. Mais il ne s'en tient pas là, et trop souvent il en suppose dont personne n'a jamais parlé. Nous allons en citer un exemple qui se rapporte au moment où Colomb, après avoir mis pied à terre pour la première fois dans une île du nouveau monde, en prend possession au nom de l'Espagne.

« Aussitôt que les charpentiers, dit M. Roselly de Lorgues, eurent terminé leur travail, Colomb, encore tout ému de reconnaissance, le cœur embrasé d'amour évangélique, fit agrandir le trou qu'avait creusé la hampe de l'étendard planté sur cette plage conquise à Jésus-Christ. On y *dressa la croix*, qu'il soutint de ses propres mains, en chantant l'hymne *Vexilla regis prodeunt*. Puis, quand le signe sacré fut solidement fixé dans le sol, il entonna le chant de la victoire, le vaillant *Te Deum laudamus*.

« Colomb ne fit point dresser cette croix en ce lieu, simplement pour y laisser sa marque de premier occupant, mais *afin de consacrer par ce signe le but de sa découverte* et d'indiquer déjà, sur cette frontière avancée du monde, *qu'il en prenait possession au nom du Rédempteur des hommes, Notre Seigneur Jésus-Christ* (1). »

(1) *Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages*. 2 vol. in-18. Paris, 1859, tome Ier, p. 281.

L'auteur ajoute en note au bas de la page :

« A l'exemple de Washington Irving, l'école protestante s'est bien gardée de dire un mot de cette érection de croix. »

Certes, nous le croyons sans peine, Washington Irving, en écrivant la *Vie de Colomb*, s'est appuyé sur les livres et sur le témoignage d'hommes qui étaient contemporains de l'illustre navigateur et qui l'avaient connu. Or Colomb ne dit rien de cette prétendue érection de croix, dans la partie de son journal qui se trouve reproduite dans le deuxième volume de l'ouvrage de Navarrette. Voici, d'autre part, tout ce qu'on lit dans l'*Histoire de l'amiral*, de Fernand Colomb :

« L'amiral mit pied à terre, l'épée à la main et l'enseigne déployée. Tout le monde fit de même. On voyait *peints, d'un côté des étendards, une croix verte* et un F, et, de l'autre côté, plusieurs FF couronnés en l'honneur de Ferdinand. Nos gens, étant descendus, se mirent à genoux et remercièrent le ciel. L'amiral donna le nom de *San Salvador* à cette île (1). »

Où donc M. Roselly de Lorgues a-t-il pris, relativement à ce fait, tous les détails qu'il nous raconte et qui défigurent l'histoire de Colomb? Il ne cite aucune autorité. On ne peut donc regarder son ouvrage que comme un roman, plus ou moins historique, à l'usage des jeunes demoiselles des couvents (2).

Revenons à Colomb et à son débarquement à San Salvador.

Le 13 octobre, dès qu'il fit jour, on vit arriver une foule d'hommes, tous jeunes et d'une taille élevée. Ces hommes avaient la tête et le front très-larges, les yeux grands et beaux. Des cheveux presque aussi gros que des crins de cheval, tombaient sur leurs sourcils, et ils en laissaient pendre une longue mèche, derrière la tête. Les habitants de cette île n'étaient ni blancs ni noirs; leur couleur naturelle était la même que celle des habitants des îles Canaries. Mais ils étaient dans l'usage de se peindre le corps, les uns en une couleur noirâtre, les autres en blanc, d'autres en rouge. Ils allaient complétement nus.

Ces *Indiens*, — puisque c'est le nom qui leur fut donné, par

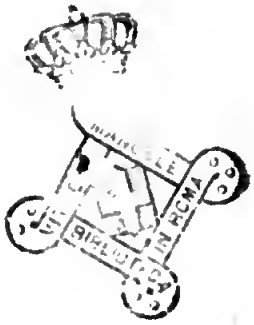
(1) *Histoire de l'amiral*, chap. XXII.

(2) M. E. Deschanel a publié dans le *Journal des Débats* une critique spirituelle et juste de l'ouvrage de M. Roselly de Lorgues. Ses articles, complétés et réunis en volume, forment un petit ouvrage. (*Christophe Colomb*. In-18. Paris, 1862.)

Digitized by Google

CHRISTOPHE COLOMB DÉBARQUE A SAN SALVADOR

Digitized by Google



Digitized by Google

l'étrange quiproquo géographique qui se prolongea si longtemps, — n'avaient point d'armes. Ils ignoraient que les sabres des Espagnols pouvaient couper, et la première fois qu'on leur permit d'en manier, ils les prenaient par le tranchant et se blessaient. Ils ignoraient l'existence du fer. Leurs armes étaient de simples bâtons qui se terminaient en pointe, par une dent de poisson.

Colomb donna à quelques-uns des bonnets de couleur, des perles de verre et beaucoup d'autres choses de peu de valeur. Eux, de leur côté, allaient, à la nage, trouver les Espagnols dans leurs embarcations, et leur apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes qu'ils échangeaient contre d'autres objets. Ils prenaient tout ce qu'on leur offrait, et ils donnaient très-volontiers tout ce qu'ils avaient. « *Mais*, ajoute Colomb, *il me parut que c'étaient des gens bien pauvres sous tous les rapports.* »

Ce que désiraient les Espagnols, ce qu'ils étaient venus chercher, c'était de l'or, de l'argent et des pierres précieuses.

Heureusement pour eux, les habitants de San Salvador n'en avaient guère, et ils ne paraissaient pas s'en soucier beaucoup. S'ils avaient été riches, comme les Mexicains, les Péruviens, ils auraient eu la même destinée que ces peuples, et on le sait, cette destinée fut affreuse. Dans les îles et sur le continent du nouveau monde, les peuplades qui n'avaient pas le fatal privilége de faire usage de l'or et de l'argent jouirent plus longtemps que les autres de leur indépendance et de leur simplicité primitives, dans des contrées délicieuses, où la nature produisait spontanément tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils furent les derniers que les Européens songèrent à *convertir* ou à *civiliser*, ce qu'il faut entendre par pervertir ou massacrer.

Les indigènes de San Salvador portèrent aux Espagnols une foule de petits objets, en échange desquels ils reçurent quelques bagatelles.

« Je tâchais de savoir, dit Colomb, *s'ils avaient de l'or*. Je vis que quelques-uns en portaient un petit morceau suspendu à un trou qu'ils se font au nez, et je parvins, par signes, à apprendre d'eux qu'en tournant leur île et naviguant au sud, je trouverais un pays dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. »

Colomb s'efforça d'en déterminer quelques-uns à l'accom-

pagner dans ce pays; mais ils s'y refusèrent. On lui fit seulement comprendre qu'il y avait au sud d'autres terres, et que les habitants, qui venaient souvent les combattre, allaient y chercher de l'or et des pierres précieuses.

Colomb, toujours persuadé qu'il avait débarqué en Asie, se hâta d'inscrire sur son journal, composé à l'adresse du roi d'Espagne, qu'il allait se rendre, sans plus tarder, au Japon!

Le lendemain, 14 octobre, il alla, avec le bateau de son navire et les barques des caravelles, visiter, le long de cette île, les différentes peuplades qui habitaient le bord de la mer. Ces hommes, bons et doux, couraient au devant des Espagnols, et leur apportaient à boire et à manger. Si les barques passaient sans s'arrêter, ils se jetaient à la nage, et allaient les trouver. Quelques-uns appelaient à grands cris tous les habitants de l'île, leur disant : « Venez voir ces hommes descendus du ciel; apportez-leur à manger et à boire! » Et tous accouraient, en offrant quelque don aux visiteurs étrangers.

Tels étaient ces peuples avant d'avoir été *convertis* et *civilisés*. Plus tard, on les calomnia, pour se justifier de les avoir exterminés.

Pour répondre à l'empressement cordial des premiers habitants du monde nouveau qui s'offrait à ses regards, Colomb conçut un dessein qui n'avait rien d'évangélique :

« Dans cette matinée, dit-il, je me mis en mouvement pour voir en quel lieu *je pourrais construire une forteresse*. Je ne crois pas, néanmoins, que cela soit nécessaire, parce que ces gens sont bien simples en fait de guerre. Vos Altesses pourront en juger *par sept d'entre eux que j'ai fait prendre pour les emmener*... Et quand même Vos Altesses ordonneraient de les *prendre tous et de les conduire en Castille ou de les tenir captifs dans leur île même*, rien ne serait plus facile... »

Ainsi, construire une forteresse, lever et emmener des esclaves, telles sont les préoccupations de l'Européen qui, le premier, touche les rives du nouveau monde! La cupidité, l'abus de la force et la guerre! voilà les dispositions de cœur et d'esprit où se trouvent les Espagnols, en abordant ces terres inconnues.

Dans les environs de San Salvador se trouvaient un grand nombre d'autres îles. Colomb s'attacha à reconnaître la plus

grande. Ces îles étaient très-fertiles et bien peuplées. L'amiral ne voulait passer par aucune sans en prendre possession; bien que, dans sa manière de penser, prendre possession d'une seule, ce fût prendre possession de toutes.

Le lundi et le mardi 15 et 16 octobre, Colomb visite plusieurs îles, qui lui paraissent très-fertiles; mais il s'y arrête à peine, son dessein étant de « *parcourir beaucoup d'îles pour trouver de l'or.* » C'est là, par dessus tout, ce qui le préoccupe.

Partout où il abordait, les Indiens accouraient en foule, lui faisaient un accueil empressé et lui offraient généreusement tout ce qu'ils avaient.

Il arriva, le mardi, à une île qui lui parut très-vaste et à laquelle il donna le nom de *Fernandina*. Il résolut, dit-il, d'en faire le tour, parce qu'il présumait « *qu'il y avait quelque mine d'or.* »

Les habitants de l'île *Fernandina* étaient semblables à ceux de San Salvador. Mais, au fond, c'était à peu près les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, le même langage. Il vit dans cette île des morceaux de toile de coton façonnés comme des mantilles. L'art de tisser était donc en usage chez ces peuples. L'art de se procurer abondamment par la culture, les plantes et les fruits qui sont nécessaires à l'entretien de la vie n'y était pas non plus ignoré. Colomb remarqua dans l'île *Fernandina* un sol fertile et une végétation vigoureuse, mais très-différente, par ses productions, de celle de l'Europe. Il vit des plantes qui ne ressemblaient à aucune de celles qu'il avait vues en Italie, « et des poissons, dit-il, si différents des nôtres, que c'était une merveille! »

Le 17 octobre, en faisant le tour de l'île *Fernandina*, Colomb s'arrêta dans une belle contrée, habitée par une peuplade. Ces indigènes étaient en tout semblables à ceux qu'il avait observés dans les autres îles. Il n'entra point dans leurs maisons; mais les gens de l'équipage qui eurent occasion d'y pénétrer lui dirent qu'elles étaient, à l'intérieur, propres et bien tenues. Au dehors étaient des hamacs, pour dormir ou se reposer. Ces maisons, construites en paille et en forme de tente, avaient toutes des cheminées sans tuyaux; la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée au faîte.

Colomb quitta *Fernandina* pour aller chercher d'autres îles.

Digitized by Google

Il aborda, le 19 octobre, dans une île que les Indiens de San Salvador nommaient *Saometo*, et à laquelle il donna le nom d'*Isabelle*. C'était la plus belle de toutes celles qu'il avait jusque-là visitées. Colomb dépeint avec enthousiasme, dans son journal, la magnificence de la végétation de cette île et ses beautés naturelles.

Les Indiens qu'il emmenait lui apprirent que, dans l'intérieur de l'île, était un « roi qui se couvrait de vêtements et *qui portait sur lui beaucoup d'or.* » Colomb voulait voir ce roi, se mettre en relation avec lui, et le déterminer à lui céder son or. Mais il ne put, malgré ses efforts, arriver jusqu'à la partie de l'île où ce roi faisait sa résidence.

Désespérant de le rencontrer et présumant d'ailleurs, d'après plusieurs indices, qu'il n'y avait point de mine d'or à *Saometo*, il résolut, le 23 octobre, de partir pour l'île *Cipango*, qu'il prenait pour une des îles du Japon.

Cette prétendue île du Japon à laquelle il allait aborder, c'était l'île de Cuba, la reine des Antilles modernes.

« Il convient, écrivait-il, que je me rende où l'on peut faire une grande opération et un grand commerce. Je dois poursuivre ma route et visiter beaucoup de contrées, jusqu'à ce que j'en trouve une féconde en productions et d'où l'on puisse retirer beaucoup d'avantages. »

On voit, n'en déplaise à M. Roselly de Lorgues, à quel point Colomb se préoccupait des intérêts de la *foi*, et quel était le véritable motif qui l'avait conduit en ces contrées lointaines.

Le 24 octobre il partit donc pour *Cuba*. Après avoir rencontré plusieurs îles, qu'il négligea, il arriva, quatre jours après, dans cette magnifique contrée.

Il entra dans un fleuve superbe, aux eaux profondes et limpides. Rien de si imposant ne s'était encore présenté à ses regards. Dans toute sa longueur, ce fleuve présentait sur les deux rives des arbres élevés et touffus, dont le riche feuillage annonçait une végétation vigoureuse. Des plantes et des arbustes étaient couverts de fleurs et de fruits variés. Les palmiers surtout se montraient abondants et prodigieusement divers dans leurs allures. Sur les palmiers et les cocotiers, sur les arbustes qui couvraient la terre, des multitudes d'oiseaux, au riche plumage, faisaient entendre leurs harmonieux concerts. Ces

fleurs, ces fruits, ces oiseaux, étaient très-différents de ceux de l'Europe. Les feuilles des palmiers étaient si larges, que les habitants de l'île s'en servaient pour couvrir leurs maisons.

L'amiral sauta dans la chaloupe et descendit à terre. Les indigènes prirent la fuite à son approche. Il trouva deux cabanes où sécheaient des filets en fil d'écorce de palmier, des cordes de la même matière, un hameçon, des harpons en os et d'autres engins de pêche.

Il rentra dans sa chaloupe, pour remonter le fleuve. Les masses de verdure et le chant des oiseaux le charmèrent, dit-il, au point qu'il ne pouvait s'en éloigner sans être tenté d'y revenir.

Les Indiens de San Salvador qu'il emmenait avec lui firent entendre, par signes, que Cuba, coupée par dix grands fleuves, était parfaitement arrosée, et que son étendue était si grande qu'il leur eût fallu, à eux, plus de vingt jours pour en faire le tour avec leurs pirogues. Ils disaient aussi que cette île renfermait des mines d'or et des perles.

Colomb, qui ne cessait de se croire en Asie, s'imagina que c'était là que se rendaient les navires du grand Khan, et que pour se rendre à la terre ferme de l'Asie, il ne lui faudrait qu'une dizaine de jours de navigation.

Le 29 octobre, il leva l'ancre, et s'engagea dans un fleuve, pour arriver dans une île qui, selon Las Casas, était le port de *Baracoa*.

Il reprit la mer pour suivre le contour des côtes, et arriva, le 1er novembre, dans une autre île.

Lorsque les habitants de cette île eurent la certitude qu'on ne leur ferait point de mal, ils montèrent dans leurs pirogues, et allèrent visiter la flottille de Colomb. Ils portaient du coton filé et un grand nombre de petits objets. L'amiral ordonna de ne rien accepter et de leur faire entendre qu'on ne cherchait autre chose que de l'or.

Les Indiens qui visitaient l'escadre firent entendre, par signes, à Colomb, qu'ils avaient envoyé, dans toutes les parties de l'île annoncer l'arrivée des étrangers; que dans trois jours, beaucoup de marchands de l'intérieur se présenteraient à l'escadre pour y acheter des objets portés par les Européens, et que ces marchands leur donneraient des nouvelles du roi de ce pays.

Colomb se croyait plus que jamais à l'extrémité du continent de l'Inde, à cent lieues tout au plus de la cité décrite par Marco Polo, sous le nom de Guinsay (1). Il résolut d'envoyer à terre deux Espagnols, dont l'un, Louis de Torres, était juif et savait l'hébreu, le chaldéen et un peu d'arabe. Il leur donna, pour compagnons de voyage, un Indien de San Salvador, accompagné d'un autre Indien de la peuplade qu'on venait de découvrir, et fixa à six jours le terme de leur retour.

Ces envoyés revinrent le 6 novembre. Ils avaient trouvé, à douze lieues, un village composé de cinquante maisons, dont les habitants les avaient reçus avec la plus grande cordialité. Tout le monde avait voulu les voir. On les regardait comme des êtres descendus du ciel. Les plus distingués du village les avaient portés sur leurs bras, dans la maison principale, et tous les habitants s'étaient assis par terre autour d'eux. En revenant vers l'escadre, ils avaient rencontré plusieurs petits villages, où on les avait accueillis avec la même cordialité. Ces bonnes gens leur offraient avec abandon tout ce qu'ils avaient. Partout la terre leur parut très-fertile et très-bien cultivée. Ils virent beaucoup de coton, soit brut, soit filé, soit travaillé.

Mais un usage qui était tout à fait nouveau pour eux, et qui les étonna beaucoup, c'était celui de fumer. Les hommes et les femmes fumaient des feuilles de tabac roulées, ou bien enfermées dans un mince étui de roseau. Dans une note de son ouvrage (2), Fernand de Navarrette explique cet usage que Colomb raconte, dans son journal, d'une manière assez obscure.

Voilà comment les Européens connurent, pour la première fois, le tabac. Voilà comment cette herbe fétide, aspirée en fumée par quelques sauvages du nouveau monde, fut révélée aux Européens, qu'elle devait un jour courber sous son déplorable et abrutissant empire.

Le 12 novembre, l'amiral partit de Cuba, pour se rendre dans une île que les Indiens dont il était accompagné appelaient *Babèque*. Ils lui avaient fait entendre, par signes, que les habitants de cette île ramassaient, sur la plage, de l'or dont ils formaient des lingots.

(1) *Voyages de Marco Polo*, chap. 98.
(2) *Relation des quatre Voyages de Christophe Colomb*, tome II, p. 107.

Digitized by Google

En plus d'une circonstance, la conduite de Colomb mérita un blâme sévère. Certains torts paraissent encore plus graves chez les hommes supérieurs que dans les hommes ordinaires. Tel est le suivant :

« Hier, 12 novembre, dit Colomb dans son *Journal*, une pirogue vint à mon bord portant six jeunes Indiens, dont cinq entrèrent dans mon navire. *Je les fis retenir et je les emmène.* Ensuite, *j'envoyai à une maison*, à l'ouest du fleuve (de Cuba); *on m'en ramena sept femmes, tant petites que grandes, et trois petits enfants. Je les emmène aussi.* »

Et de quel droit enlever ainsi des hommes pour les conduire, malgré eux, à mille lieues de leur pays? Où donc Colomb avait-il trouvé dans l'Évangile, seul véritable fondement du christianisme, une maxime qui pût justifier à ses yeux cette coupable violence? Colomb était assez instruit pour comprendre que tout homme a reçu de Dieu des droits imprescriptibles qu'on ne peut lui ravir sans crime.

En allant à la recherche de l'île *Babèque*, il rencontra des îles en si grand nombre qu'il ne put les compter. Dans ces îles, couvertes d'une végétation très-belle et très-variée, s'élevaient des montagnes tellement hautes que leurs sommets se perdaient dans les nues. Rien de plus beau ni de plus pittoresque ne pouvait exister au monde.

L'amiral voulut parcourir, avec les embarcations des vaisseaux, les côtes de ces îles, ou du moins celles de quelques-unes dont il dit des merveilles. Il y trouva des palmiers, des lentisques, de grandes quantités d'aloès, etc. Tous les habitants prenaient la fuite à l'approche des Espagnols.

Le 21 novembre, Alonzo Pinzon, le commandant de la *Pinta*, se sépara, de propos délibéré, et contre la volonté de l'amiral, des deux autres vaisseaux. Il voulait arriver le premier dans cette île de *Babèque* où l'on s'attendait à trouver de l'or et des perles. Cet exemple d'insubordination affligea beaucoup l'amiral.

Colomb fit planter, en passant, des croix dans plusieurs îles. Ces croix, élevées sans aucune cérémonie, étaient moins les symboles d'une religion, que des signes destinés à rappeler le passage de Colomb et la prise de possession de toutes ces terres faite au nom du roi d'Espagne.

Digitized by Google

Le 27 novembre, au coucher du soleil, l'amiral arriva près d'un cap, qu'il nomma *Campana*, et il s'y tint toute la nuit en panne. Quand il fit jour, il vit au pied du cap un port admirable et deux grands fleuves. En longeant la côte, il rencontra une abondante peuplade. Un grand nombre d'habitants, entièrement nus, parurent sur le rivage. Ils poussaient des cris et paraissaient vouloir empêcher les chaloupes d'aborder. Mais quand ils virent que les Espagnols ne s'en mettaient nullement en peine, ils s'éloignèrent du bord de la mer.

Après avoir fait, dans la baie, une demi-lieue, l'amiral aperçut « *des terres merveilleusement belles.* » Dans une vaste plaine entourée de montagnes, il vit de grandes peuplades, et des terres parfaitement labourées. L'amiral crut qu'il ne pourrait jamais s'arracher de ces lieux enchanteurs. Il désirait se mettre en relation avec les habitants; mais, à l'approche des Espagnols. ils prenaient tous la fuite.

Le 30 novembre, il envoya à terre huit hommes bien armés, et avec eux, deux des Indiens qu'il avait à bord. Ils virent plusieurs peuplades et entrèrent dans quelques maisons sans y trouver personne. Ils remarquèrent auprès d'une rivière une très-belle pirogue d'une seule pièce, dans laquelle cent cinquante personnes pouvaient aisément se placer.

L'amiral gravit une montagne, au sommet de laquelle on apercevait toute une peuplade réunie. En avançant, il se trouva tout à coup au milieu des habitants, lesquels, effrayés par cette apparition subite, se mirent à fuir. Les Indiens qui accompagnaient l'amiral parvinrent à les rassurer un peu. On leur donna des grelots, des bagues de laiton et des billes de verre Mais comme ils n'avaient ni or ni argent, on jugea convenable de les laisser tranquille et de se retirer.

On revint vers le point où étaient les chaloupes. Là, s'étaient réunis, en leur absence, un grand nombre d'Indiens. L'un de ces Idiens s'avança et fit un long discours auquel l'amiral ne comprit rien. Colomb s'imagina qu'on lui parlait du plaisir que causait son arrivée. C'était tout le contraire. On lui intimait, avec menace, l'ordre de se retirer.

« Aussitôt, dit Colomb, *on montra à ces Indiens une épée qui donnait la mort de près, et une arbalète qui la donnait de loin, et tous prirent la fuite.* »

L'amiral retourna au port, mit à la voile et partit. A quoi bon, en effet, demeurer plus longtemps dans un pays qui ne renfermait point d'or?

Dans la soirée du 6 décembre, l'amiral entra dans un port auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, qu'il conserve encore. Il le trouva spacieux, profond et entouré de grands arbres, dont la plupart étaient chargés de fruits. Dans le fond s'étendait une très-belle plaine, traversée par le courant d'une eau limpide.

Le lendemain, Colomb quitta le port Saint-Nicolas. Il longea la côte nord-est de l'île. Elle était élevée et rocailleuse, bien qu'offrant de verdoyantes savanes et de longues plaines à perte de vue. Les Espagnols entrevirent aussi une vallée riante et fertile, qui, dans l'intérieur de l'île, se prolongeait entre deux montagnes et présentait des traces évidentes de culture.

Il était encore de très-bonne heure, et le vent était bon, lorsque de gros nuages commencèrent à obscurcir le ciel et firent présager une grande pluie. Dans toutes les îles où Colomb s'était arrêté, les pluies lui avaient paru fréquentes, ce qui tenait sans doute à la saison. Comme il est dangereux de voyager par un temps obscur, dans des parages qu'on ne connaît point, l'amiral résolut d'entrer dans un port voisin, qu'il nomma port de *la Conception*.

Un fleuve assez grand y promenait ses eaux, après avoir parcouru des plaines et des campagnes d'une admirable beauté.

Colomb reconnut que l'île était vaste et partout cultivée. Il lui donna le nom d'*Ile Espagnole*, parce que, à peu de distance du port où il s'était arrêté, il voyait de très-belles plaines qui lui rappelaient les campagnes de la Castille. C'est l'île qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Domingue*.

Au loin apparaissait une autre île, celle de *la Tortue*, dont la côte méridionale s'étendait presque dans la même direction que celle de l'*Espagnole*. On n'en était qu'à une dizaine de lieues. L'amiral voulut s'y rendre, parce que, d'après ce que faisaient entendre les Indiens qu'il avait à son bord, c'était le chemin pour aller à *Babèque* (pays de l'or et des pierres précieuses), contrée plus grande que Cuba, et qui n'était pas entourée d'eau.

Le 12 décembre, trois matelots s'enfoncèrent dans la forêt. Ils rencontrèrent plusieurs Indiens entièrement nus, qui prirent

la fuite à leur aspect. Ils ne purent en saisir aucun; mais ils s'emparèrent d'une jeune femme. Ils la conduisirent à l'amiral, qui la fit habiller et lui donna des perles de verre, des grelots, des bagues de laiton. Ensuite il la fit reconduire, par quelques personnes de son vaisseau, accompagnées de trois Indiens de Cuba. La jeune femme, charmée du bon accueil et des cadeaux qu'on lui avait faits, fût restée volontiers avec les autres femmes indiennes, dans le vaisseau de Colomb.

Les trois Espagnols qui avaient conduit l'Indienne virent de loin sa bourgade; mais ils ne jugèrent pas à propos d'aller jusque-là, soit qu'ils eussent peur, soit que le chemin leur parût trop long. On avait remarqué, dans le vaisseau, que la jeune femme avait un morceau d'or passé dans les narines.

Le lendemain, l'amiral envoya neuf hommes, bien armés, accompagnés d'un indigène de Cuba, à la recherche du village. Ils le trouvèrent à quatre lieues et demie environ, dans une délicieuse vallée, sur le bord d'une belle rivière. Il se composait d'un millier de maisons, mais en ce moment toutes désertes; car, à l'approche des Espagnols, tous les habitants avaient pris la fuite. On envoya l'Indien interprète parlementer avec eux; il ne parvint que très-difficilement à dissiper leurs alarmes. A la fin, ils se hasardèrent, au nombre d'environ deux mille, à s'approcher des neuf Espagnols. A chaque pas, ils mettaient leurs mains sur leurs têtes, en signe de respect et de soumission. C'étaient des hommes bien faits, plus blancs et d'une figure plus agréable que ceux des autres îles.

Les Espagnols conversaient avec eux au moyen de leur interprète, lorsqu'ils virent approcher une seconde troupe d'Indiens, aussi nombreuse que la première. Elle paraissait escorter la jeune femme de la veille, que les amis du mari portaient en triomphe sur les épaules. Le mari, arrivé près des Espagnols, se confondit en témoignages de reconnaissance, pour les présents et le bon accueil qu'on avait faits à sa femme.

Revenus de leur frayeur et un peu familiarisés avec les Espagnols, les Indiens les conduisirent dans leurs maisons, et leur présentèrent du pain de cassave, du poisson, des racines et des fruits de diverses sortes. Ils offraient avec le plus grand empressement tout ce qui était en leur possession. Dès qu'ils eurent appris de l'interprète que les Espagnols aimaient les

perroquets, ils leur en apportèrent un grand nombre, qu'ils avaient apprivoisés. Telle était la franche et cordiale hospitalité qui régnait dans ces îles avant que les Européens y eussent introduit l'avarice et la cupidité !

En attendant que le temps devînt favorable, Colomb visita l'île qui était en face du port de *la Conception*, et qu'il avait appelée l'*île de la Tortue*, à cause du grand nombre de Tortues qu'il y avait trouvées.

Le vent étant devenu favorable, l'amiral partit le 15 décembre du port de *la Conception*. Il reprit la direction de l'*île de la Tortue*, et entra dans un fleuve qu'il n'avait pu voir la veille. Ce fleuve était peu profond, mais très-rapide. Il le remonta un peu dans une chaloupe. Il vit quelques maisons et une vallée immense où se trouvaient quelques bourgades.

Cette vallée était, dit l'amiral, tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il la nomma *vallée du Paradis*, et donna au fleuve qui la parcourait le nom espagnol de *Guadalquivir*.

Le 16 décembre il mouilla dans un havre voisin de la bourgade. Bientôt, plus de cinq cents Indiens, suivis, quelques instants après, de leur roi, ou *cacique*, accoururent sur la plage, jusqu'aux vaisseaux qui étaient à l'ancre. Ils entrèrent dans le vaisseau, d'abord un à un, ensuite plusieurs à la fois. Quelques-uns portaient aux oreilles et aux narines des grains d'un or très-fin, qu'ils donnaient avec plaisir, si on les leur demandait.

L'amiral vit le cacique, qui était sur la plage, et il remarqua que tous les Indiens le traitaient avec déférence et respect. Il lui envoya un présent, qui ne fut reçu qu'avec beaucoup de cérémonial.

Ce chef était un jeune homme d'environ vingt et un ans. Il était accompagné d'un homme âgé, qui paraissait être son gouverneur, et de plusieurs conseillers. Le roi parlait peu. Ses conseillers répondaient pour lui.

Un des Indiens de la suite de l'amiral s'entretint avec le jeune cacique. Il lui dit que les Espagnols venaient du ciel; qu'ils cherchaient de l'or, et que leur dessein était d'aller à l'île de *Babèque*. Le cacique répondit qu'il y avait, en effet, beaucoup d'or dans cette île. Puis, s'adressant à celui qui lui avait apporté le présent, il lui dit que deux jours suffiraient

pour se rendre à *Babèque*, et que s'ils avaient besoin de quelque chose qui se trouvât dans son pays, il le leur donnerait volontiers.

Ce roi, très-jeune encore, son gouverneur ou son ministre, ses officiers ou conseillers, nous montrent qu'il y avait, parmi ceux qu'on a appelés les *sauvages*, des rangs, des fonctions et un ordre de subordination. Il est fort regrettable, pour la philosophie, que l'extrême cupidité des premiers conquérants du nouveau monde les ait empêchés de songer à nous transmettre des observations précises et détaillées sur ces premiers rudiments des sociétés humaines.

Ce pays était admirable; Colomb, dans son journal, le dépeint avec un véritable enthousiasme.

De Humboldt a fait une remarque judicieuse, et que l'on nous permettra de rapporter ici, relativement au sentiment que Colomb conservait de la beauté de la nature.

« Colomb, dit de Humboldt, à côté de tant de soins matériels et minutieux qui refroidissaient l'âme, conservait un sentiment profond de la majesté de la nature. Cette variété dans le port et la physionomie des végétaux, cette sauvage abondance du sol, ces vastes embouchures de fleuves, dont les rives ombragées sont remplies d'oiseaux pêcheurs, deviennent tour à tour des peintures naïves et animées. Chaque nouvelle terre que Colomb découvre lui paraît plus belle que celles qu'il vient de décrire. Il se lamente de ne pouvoir pas varier les formes du langage pour faire passer dans l'âme de la reine les impressions délicieuses qu'il a eues en longeant les côtes de Cuba et les petites îles de Lucayes. Dans ces tableaux de la nature (et pourquoi ne pas donner ce nom à des morceaux descriptifs pleins de vérité!) le vieux marin déploie quelquefois un talent de style que sauront apprécier ceux qui sont initiés aux secrets de la langue espagnole et qui préfèrent la vigueur du coloris à une correction sévère et compassée (1). »

Mais revenons à Saint-Domingue. Le 18 décembre, Colomb, retenu par des vents contraires, était dans les mêmes parages, lorsqu'un cacique, que l'on désignait sous le nom de Guanagari, vint lui faire une visite. Il arriva, porté par quatre hommes, dans une sorte de palanquin. Deux cents Indiens l'escortaient. L'amiral était alors à table sur son vaisseau. Le roi ordonna à son escorte de rester sur le rivage, et accompagné de deux

(1) *Examen critique de l'Histoire de la géographie du nouveau continent*, sect. II, p. 228.

vieillards, il entra dans le vaisseau. Après avoir fait signe à Colomb qu'il ne voulait point qu'il se levât pour lui faire honneur, il alla s'asseoir près de lui. Lorsque l'amiral lui présentait quelque chose à boire ou à manger, il y portait seulement ses lèvres, et l'envoyait aux gens de sa suite. Il conservait toujours un maintien grave et digne. Il offrit à l'amiral une ceinture d'un travail curieux et deux plaques d'or. Colomb lui donna un morceau de drap, des grains d'ambre, des souliers et un flacon d'eau de fleur d'oranger. Il lui montra des pièces de monnaie à l'effigie du roi et de la reine d'Espagne; il s'efforça de lui expliquer la grandeur et la puissance de ces deux souverains. Il déploya à ses yeux les bannières royales et l'étendard de la croix.

Le cacique ne comprenait pas grand'chose à tout cela. Il croyait, avec tous les Indiens, que les Espagnols étaient des hommes venus du ciel.

Le 20 décembre, Colomb arriva à un port qu'il nomma *Saint-Thomas*.

Aussitôt les habitants du pays accoururent autour des vaisseaux, les uns en canot, les autres à la nage, apportant diverses espèces de fruits d'une saveur délicieuse, tout à fait inconnus des Européens. Ils offraient avec le même empressement tout ce qu'ils possédaient, surtout les ornements en or, que les Espagnols paraissaient rechercher avec une extrême avidité.

Ces hommes primitifs n'avaient aucune idée de ce que nous appelons *commerce, trafic*. Donner était, chez eux, l'effet d'un mouvement naturel, prompt et spontané.

Les Indiens vinrent bientôt par milliers, pour visiter les vaisseaux. Hommes et femmes étaient nus, et ne portaient d'armes d'aucune espèce.

Plusieurs autres chefs allèrent visiter Colomb, et lui envoyèrent de grandes quantités de provisions. Beaucoup d'Indiens désiraient que les Espagnols demeurassent avec eux dans leur île. (C'était, comme nous l'avons dit, l'île de Saint-Domingue.) Rien ne caractérise mieux l'innocence et la simplicité de ces peuplades primitives.

Plusieurs caciques envoyèrent prier Colomb de rapprocher un peu ses vaisseaux des côtes voisines de leur pays, et d'aller leur faire une visite. Des Indiens lui firent entendre qu'il y avait de l'or en abondance dans l'île, et qu'il en obtiendrait beaucoup

Digitized by Google

pour peu de chose. Mais d'où tiraient-ils cet or, c'était là ce que Colomb voulait apprendre. « *Que Notre-Seigneur*, disait-il, *me fasse la miséricorde de trouver cet or!* »

Cependant un grand malheur allait frapper l'expédition. Le 24 décembre, l'amiral, monté sur son vaisseau la *Santa Maria*, était parti du port de *la Conception*, avec le dessein d'aller jeter l'ancre dans le havre du cacique Guanagari. Le vent gonflait à peine les voiles, la mer était calme et tranquille. Colomb n'avait pas dormi la nuit précédente, toujours en observation sur le tillac, et ne se fiant qu'à lui-même, dans ces parages semés d'écueils. Les matelots qui, la veille, étaient allés conduire dans les chaloupes la députation envoyée au cacique, avaient parcouru la mer depuis Santo Tomé jusqu'à Punta Santa, sans rencontrer ni récifs ni bas-fonds. Le 25, on n'était qu'à une lieue de *Punta Santa*, et tout allait à merveille. Vers les onze heures du soir, Colomb, excédé de fatigue, crut pouvoir se retirer, pour prendre du repos. Comme l'air et la mer étaient calmes, le pilote qui tenait le gouvernail remit la barre à un novice, chose que l'amiral avait toujours formellement défendue, et il alla se coucher. Ce malheureux exemple fut suivi de tous les autres marins. Le vaisseau, mal dirigé, se trouva peu à peu emporté par le courant, sur un banc de sable.

A minuit, le novice, sentant que le gouvernail était engagé, se mit à crier. L'amiral, promptement levé, donne l'ordre de mettre à la mer une embarcation, d'y charger une ancre et de la jeter sur le derrière du vaisseau. L'ordre est mal compris, on perd la tête; au lieu de l'exécuter, on ne songe qu'à se sauver à bord de la caravelle, mouillée à une demi-lieue de là. Le commandant de la caravelle refuse de recevoir des hommes qui ont lâchement abandonné leur poste au moment du danger. Ils retournent alors au vaisseau, qui, à mesure que la marée baissait, commençait à se pencher d'un côté.

L'amiral ne vit d'autre remède, pour le remettre à flot, que de l'alléger en coupant le grand mât. Mais ce moyen fut inutile; le bâtiment se pencha de plus en plus. Cependant, comme la mer était calme, il n'éprouva pas grand dommage. Colomb mit son équipage en sûreté dans la caravelle *la Nina*.

Deux hommes furent envoyés en députation au cacique Gua-

nagari, dont l'habitation n'était qu'à une lieue de là, pour lui faire connaître le malheur arrivé aux Espagnols.

En apprenant cet événement, le cacique se mit à pleurer. Il donna l'ordre d'aller en toute hâte décharger le vaisseau avec ses plus grands canots. Il s'y rendit lui-même, avec ses frères et ses autres parents. Il excitait, par sa présence et par ses paroles, l'activité des Indiens. Il leur recommandait de veiller avec le plus grand soin à ce que rien ne fût gâté ou égaré. Il envoyait de temps en temps quelqu'un de ses parents dire à l'amiral combien il était affligé de ce malheur, et qu'il mettait à sa disposition tout ce qu'il possédait. Rien ne fut perdu, pas même un bout d'aiguillette.

Le 26 décembre, le chef du pays alla visiter l'amiral, à bord de la *Nina*. Il lui dit, avec un attendrissement qui allait jusqu'aux larmes, qu'il avait cédé aux Espagnols deux grandes maisons; qu'il leur en donnerait encore d'autres si cela était nécessaire, et autant de canots et d'hommes qu'il en voudrait pour décharger le vaisseau et transporter à terre la cargaison.

Le cacique, qui savait que le grand désir, la grande passion de l'amiral, c'était de recueillir de l'or et beaucoup, lui fit comprendre par signes qu'il existait près de là un pays où l'on en trouverait, et qu'il lui en procurerait autant qu'il en voudrait. Là, l'or se trouvait en si grande quantité qu'on n'en faisait aucun cas. Parmi les pays qui abondaient en or, le cacique cita surtout *Civao*. Colomb, qui se croyait toujours en Asie, ne douta point que *Civao* ne fût la même chose que *Cipango*, autrement dit le *Japon*.

Colomb invita le cacique à dîner avec lui, à bord de la *Nina*.

Après le dîner, on descendit à terre. Là, le cacique fit, à son tour, les honneurs à l'amiral. Il lui offrit une collation. Ils sortirent après la collation, et furent bientôt suivis de plus de mille indigènes, tous entièrement nus. Le chef indien portait une chemise et des gants que Colomb lui avait donnés. Il conduisit ensuite l'amiral sur la plage, en lui parlant des *Caraïbes*, tribu voisine, qui, de temps en temps, faisait des invasions à Saint-Domingue, et enlevait les malheureux qu'elle pouvait saisir.

Les Caraïbes étaient armés d'arcs et de flèches; mais ces

flèches étaient sans pointes ferrées, attendu que, dans ces îles, on ne connaissait d'autres métaux que le cuivre et l'or.

L'amiral fit comprendre, par signes, qu'il avait les moyens de détruire les Caraïbes. Pour le prouver, il envoya chercher un arc et une poignée de flèches, et les fit tirer par un homme adroit dans ce genre d'exercice. Il fit ensuite apporter des arquebuses et fit feu devant les Indiens assemblés.

En entendant l'explosion de l'arquebuse, plusieurs Indiens tombèrent littéralement à la renverse. La puissance de ces armes étonna singulièrement le cacique Guanagari.

Les Indiens présentèrent à l'amiral un grand masque qui avait de gros morceaux d'or dans les yeux, dans les oreilles et dans d'autres parties. Le cacique, de son côté, lui fit présent de plusieurs joyaux, qu'il attacha lui-même à la tête et au cou de Colomb. Il en offrit aussi beaucoup aux Espagnols qui se trouvaient avec lui.

Tout cela fit un tel plaisir à Colomb que réfléchissant sur la grande quantité d'or qu'il avait reçue, et sur les avantages qui pouvaient résulter de ses relations avec le cacique et les habitants de cette contrée, il se demanda si la perte de son vaisseau n'était pas plutôt pour lui un bonheur qu'un désastre ; « car, ajouta-t-il, si mon vaisseau n'eût pas échoué, j'aurais pris le large sans m'arrêter ici. »

Le lendemain, 28 décembre, au lever du soleil, le cacique revint à bord de la caravelle. Il dit à l'amiral qu'il avait envoyé chercher de l'or; qu'il voulait lui en donner beaucoup, l'en couvrir, pour ainsi dire, tout entier, avant son départ.

Pendant le dîner, on vint annoncer que la caravelle *la Pinta*, avec laquelle Antonio Pinzon avait déserté l'escadre, se trouvait dans une rivière, à l'extrémité de l'île. Le cacique y expédia aussitôt son canot, avec un des marins de Colomb, chargé d'une lettre pour Pinzon. Dans cette lettre, l'amiral engageait Pinzon à venir le joindre à l'instant, mais sans lui adresser aucun reproche sur sa désertion.

Le canot revint au bout de trois jours, sans avoir vu la *Pinta*, et même sans en avoir entendu parler.

La désertion de Pinzon était, pour l'amiral, une source de poignantes inquiétudes. Il craignait que la *Pinta* ne retournât avant lui en Espagne, et que, par des allégations mensongères,

le commandant de cette caravelle n'essayât de le supplanter dans l'opinion publique et dans l'esprit de la cour, ou qu'il lui enlevât l'honneur de sa découverte. D'un autre côté, si la *Pinta* était perdue, comment retourner en Espagne, à travers l'immensité de l'Océan, avec une misérable caravelle comme la *Nina!* Si la *Nina* elle-même était engloutie par les flots, que resterait-il de son étonnante entreprise? On supposerait en Espagne que le succès était impossible. On renoncerait à toute expédition du même genre, et les merveilleuses terres qu'il venait de découvrir resteraient peut-être encore, pendant des milliers d'années, ignorées en Europe! Colomb, dans cette cruelle incertitude, s'abandonnait à des réflexions désolantes.

Ses ennuis, toutefois, n'étaient pas sans quelques compensations. Chaque jour il recevait du cacique de nouvelles marques d'attachement; et les Indiens, à l'exemple de leur chef, se montraient disposés à faire tout ce qui était en leur pouvoir pour lui être agréables.

Le 30 décembre, au moment où il venait de descendre à terre, son ami le cacique Guanagari vint à sa rencontre, accompagné de cinquante de ses vassaux. Ils portaient tous une couronne d'or. L'ami de Colomb, qui paraissait être le chef suzerain, prit son bras et le conduisit dans la plus belle des maisons qu'il avait données aux Espagnols. Là avaient été préparés une estrade de nattes de palmier et des siéges.

Lorsque Colomb se fut assis, le cacique suzerain ôta sa couronne et la posa sur la tête de l'amiral. Celui-ci détacha aussitôt de son cou un collier de pierres des Indes, et le mit au cou du cacique. Il se dépouilla aussi d'un manteau d'écarlate fine, qu'il avait ce jour-là, et en revêtit le chef indien. Il envoya chercher des brodequins de couleur, et les lui fit chausser. De plus, il lui mit au doigt un grand anneau en argent, parce qu'il savait que des démarches avaient été faites auprès d'un marin pour obtenir sa bague en argent.

Colomb retourna à bord de la *Nina*, emportant une grande quantité d'or, que le cacique avait rassemblé pour lui, non sans beaucoup de peine.

Pour récompenser tant d'abnégation, tant d'abandon; pour reconnaître les services qu'il avait reçus du cacique et de ses sujets, on n'imaginerait jamais ce que fit Colomb. Dans ce pays

Digitized by Google

ami et dévoué, il résolut de construire une forteresse et de l'armer d'une façon formidable.

Grâce à l'activité des Espagnols et à la coopération des Indiens, la forteresse fut achevée en dix jours. Partout et en tout temps, les peuples se sont toujours empressés de forger les fers qui devaient un jour servir à les enchaîner. Bientôt une énorme tour en bois s'éleva au-dessus d'une vaste enceinte qu'entourait un large fossé. Tous les approvisionnements du vaisseau naufragé et tous ceux qui n'étaient pas strictement nécessaires à bord de la caravelle furent réunis dans cette casemate. On y braqua des canons, et la forteresse prit ainsi un air terrible.

Tout étant ainsi disposé, Colomb se prépara à quitter ce port auquel il donna le nom de *la Nativité*. Il laissa dans le port trente-neuf hommes, commandés par Diégo de Arana de Cordoue, premier juge de l'armement. En cas de mort, Pedro Guttierez devait lui succéder, et Guttierez devait avoir pour successeur Rodrigo de Escobado. Il laissa également un médecin, un charpentier, un calfat, un tonnelier, un tailleur, un canonnier, tous experts dans leur état. Il leur recommanda de se conduire avec beaucoup de circonspection à l'égard des naturels, de les traiter avec douceur et avec justice, d'éviter toute querelle, toute violence, et surtout d'être très-réservés envers les femmes indiennes.

Le 2 janvier 1493, Colomb se rendit à terre pour prendre congé du cacique Guanagari. Il lui montra, par des décharges d'arquebuses et par des combats simulés entre les gens de son équipage, que les Caraïbes ne pouvaient être à craindre avec des hommes ainsi armés. Le cacique donna un grand repas à l'amiral et à ses compagnons. Les adieux furent très-touchants au moment de se séparer.

On mit à la voile le 5 janvier, au point du jour.

Le 6, un matelot, qui se tenait en vigie pour signaler les récifs, aperçut la *Pinta* qui courait vent en poupe, et arrivait sur le navire de Colomb.

Lorsque les deux bâtiments se furent joints, Martin Alonzo Pinzon passa à bord de la *Nina*. Il essaya de justifier sa désertion, par des raisons fort peu satisfaisantes. Colomb se contint et parut admettre ses excuses. Il ne pouvait rien contre un

homme dont le frère commandait la seconde caravelle, et qui avait à sa solde la plupart des matelots de l'escadre. Malgré son titre d'amiral, Colomb se trouvait à leur merci. Il est évident que Martin Alonzo méritait les plus vifs reproches; mais s'il les lui eût adressés, Colomb se fût exposé à provoquer une altercation dangereuse.

Le retour de la seconde caravelle eût permis à Colomb d'explorer les côtes de l'île qu'il prenait pour le Japon, et de préparer, pour les deux vaisseaux, un chargement de grande valeur. Mais les frères Pinzon ne lui inspiraient plus aucune confiance; il était sans cesse exposé à des contradictions de leur part. Il craignait même que Martin Alonzo ne renouvelât sa désertion, au premier moment favorable.

Toutes ces considérations lui firent prendre, à part lui, la résolution de revenir en Espagne, pour faire connaître le succès extraordinaire qui avait couronné son expédition, et de remettre à un voyage ultérieur, fait avec des équipages convenables, l'exploration des contrées qu'il avait découvertes.

Le 10 janvier, ils entrèrent dans la rivière, où Alonzo Pinzon avait trafiqué avec les habitants du pays. Là, Colomb acquit la certitude que Martin Alonzo lui avait fait un récit fort inexact. Il avait dit qu'il n'était resté que six jours dans cette rivière; or Colomb apprit qu'il y était resté seize jours, continuant à recueillir de l'or, même après avoir appris le désastre arrivé à l'amiral. Bien plus, il avait enlevé de force quatre hommes et deux femmes, qu'il se proposait d'amener en Espagne. Colomb le força à les mettre en liberté. Avant de les renvoyer, il fit à ces indigènes de grandes protestations d'amitié et les combla de présents, s'efforçant de réparer ainsi la violence qui leur avait été faite, et leur ôtant tout désir de nuire aux Espagnols dans l'esprit des autres habitants des îles.

En côtoyant l'île de Saint-Domingue, ils arrivèrent au cap *Cabron*. Après l'avoir doublé, ils débarquèrent dans un golfe qui n'avait pas moins de trois lieues de large. Bientôt ils virent, non loin du rivage, des Indiens, très-différents de tous ceux qu'ils avaient rencontrés jusque-là. Ils étaient peints d'une façon qui les rendait hideux. Ils portaient leurs cheveux longs, noués par derrière et ornés de plumes variées, soit de perroquet, soit d'autres oiseaux. Ils avaient un aspect farouche, une

Digitized by Google

attitude guerrière, un air menaçant. Ils étaient armés d'arcs et de flèches, de massues de guerre et d'épées en bois de palmier presque aussi dures et aussi pesantes que le fer. Leurs flèches avaient une pointe formée de bois dur, d'un os ou d'une dent de poisson. Ces sauvages vendirent aux Espagnols deux de leurs arcs et plusieurs de leurs flèches.

Colomb pensa que ces guerriers farouches étaient ces terribles *Caraïbes*, ou *Cannibales*, si redoutés des autres Indiens. Les Espagnols engagèrent un de ces hommes à passer dans la caravelle de l'amiral. Il s'y rendit sans difficulté. Là, on lui fit bon accueil, on lui servit à boire et à manger. L'amiral lui fit divers présents, puis on le reconduisit à terre.

La chaloupe touchait à peine au rivage, lorsque les matelots virent paraître tout à coup une cinquantaine environ d'autres sauvages, armés d'arcs, de flèches et de massues, qui s'étaient jusque-là tenus cachés derrière des arbres. Ils allaient attaquer les matelots, lorsque l'Indien qui était dans la chaloupe leur cria quelques paroles. Aussitôt tous déposèrent leurs armes et s'approchèrent amicalement des Espagnols. Mais les Européens ayant fait un mouvement comme pour s'emparer des armes des sauvages, ceux-ci se hâtèrent de les reprendre, et revinrent d'un air menaçant vers cette poignée d'Espagnols dont ils croyaient facilement avoir raison.

Les Espagnols se décidèrent alors à les attaquer. Ils en blessèrent deux, et mirent en fuite les autres, que les armes européennes avaient fort effrayés.

C'était la première fois que les Espagnols, depuis leur arrivée dans le nouveau monde, faisaient couler le sang indien. Colomb en fut affligé. Hélas! qu'était-ce que le sang de quelques Caraïbes, en comparaison de celui qui, plus tard, se répandra par torrents lorsque les Espagnols auront envahi les plus belles parties du continent nouveau! Si Colomb eût pu être témoin des scènes de carnage et d'horreur dont ces vastes contrées devaient être bientôt le théâtre, peut-être eût-il regretté ses découvertes!

Cependant le projet de retourner en Espagne était bien arrêté dans son esprit. Renonçant à pousser plus loin l'exploration des îles nouvelles que les Indiens lui signalaient, il prépara tout pour le départ. Le mauvais état des deux caravelles, l'es-

prit d'insubordination de l'équipage, l'attitude toujours suspecte de Pinzon, tout lui prescrivait ce prompt retour.

C'est le 18 janvier 1493 que commença ce mouvement de retraite. Colomb était monté sur la caravelle *la Nina;* les frères Pinzon sur la *Pinta.*

Le retour fut difficile et laborieux. Autant les vents alizés, qui règnent dans ces régions, lui avaient été favorables en allant vers le nouveau monde, autant ils lui furent contraires lorsqu'il fallut retourner en Espagne. Plus d'une fois, perdus, avec ces deux coques de noix, dans les solitudes inconnues de la *mer Océane*, les équipages auraient disparu dans les abîmes, si Colomb n'eût été doué d'un sang-froid, d'une énergie et d'une sagacité extraordinaires.

Le 12 février, le vent commença à souffler avec violence, et la mer devint très-grosse. Le lendemain, on eut à lutter contre l'excessive impétuosité des vents. Les vagues, furieuses, ballottaient les vaisseaux. Elles furent épouvantables pendant la nuit du 14 février. Les deux caravelles furent séparées l'une de l'autre. La mer était si terrible que tout le monde se crut perdu.

Ce qui augmentait encore le péril, c'est que la caravelle manquait de lest. Sa charge avait été fort diminuée par la consommation des vivres, surtout par celle de l'eau, l'amiral ayant trop compté sur la durée du beau temps qu'on avait eu dans les îles. Il ordonna de remplir d'eau de mer tous les vases et toutes les futailles vides. Cette opération, ôta quelque chose à l'imminence du danger.

Colomb était en proie aux plus horribles angoisses. Qu'était devenue *la Pinta*, qui depuis longtemps avait cessé de répondre à ses signaux? Il la croyait engloutie. Le secret de sa découverte ne dépendait donc plus que de *la Nina*, fragile esquif qu'une seule vague pouvait ensevelir dans les abîmes de l'Océan. Cette gloire et cette fortune, objets constants de ses aspirations, qu'il venait d'acquérir enfin après une vie de labeur et de souffrances physiques et morales, allait s'anéantir sans qu'il en restât le moindre vestige. Cependant Colomb croyait trop fermement à l'existence d'un ordre providentiel pour qu'une sorte d'espoir instinctif, une confiance suprême dans les secours de Dieu ne le soutînt, malgré son anxiété déchirante, en face d'une mort qui paraissait inévitable.

Dans cette situation désespérée, Colomb imagina un expédient, grâce auquel peut-être la gloire de son entreprise pourrait lui survivre, même dans le cas où les deux caravelles seraient englouties par les flots. Il écrivit sur une feuille de parchemin une relation concise de son voyage et de sa découverte d'une route des Indes par la navigation directe à l'ouest. Il mit sur ce parchemin l'adresse du roi d'Espagne. Sur l'enveloppe il écrivit qu'une récompense de mille ducats serait accordée à celui qui remettrait le paquet sans l'ouvrir. Il entoura ensuite le paquet d'une toile cirée, et le plaça dans un pain de cire. Le tout fut renfermé dans une barrique, qu'il lança à la mer sans en rien dire à personne.

Le ciel, pourtant, commençait à s'éclaircir et le vent à s'apaiser. La tempête terrible que l'on venait d'essuyer se dissipa peu à peu, sans faire aucun dommage aux deux caravelles. C'est à un vrai miracle qu'elles durent leur salut et l'Europe la connaissance de la prodigieuse nouvelle qu'apportaient les caravelles de Colomb et de Pinzon.

Le 15 février, le marin en vigie sur le grand mât poussa le cri de *terre*. C'était une des Açores, l'île Sainte-Marie, dont on n'était qu'à cinq lieues. On resta quelques jours sans pouvoir y arriver, parce qu'il venait de terre un vent très-fort, et que la mer, encore agitée, roulait des vagues menaçantes.

Colomb put enfin prendre un peu de repos. Constamment sur le tillac depuis plusieurs nuits, tourmenté par la goutte, exposé à la pluie et au froid, presque sans nourriture, il était épuisé. On descendit le 18 à l'île Sainte-Marie.

Les Açores appartenaient au Portugal. Le gouverneur de l'île adressa ses félicitations à Colomb, et lui envoya du pain, des volailles et des rafraîchissements de toute sorte.

Pendant l'horrible tempête qu'ils avaient essuyée, les marins avaient fait un vœu de dévotion, que Colomb jugea à propos de leur rappeler. On voyait sur la grève un petit ermitage. Les matelots, quittant les caravelles, s'y rendirent en procession, pieds nus et en chemise, selon l'engagement qu'ils avaient contracté en face du péril et de la mort.

La réception que la civilisation européenne préparait aux matelots de la *Pinta* et de la *Nina* devait être beaucoup moins cordiale que celle que leur avaient faite les hommes simples

Digitized by Google

et bons du nouveau monde. Ils avaient a peine commencé leurs prières, lorsqu'une troupe nombreuse de gens armés entoura l'ermitage et les fit tous prisonniers.

L'amiral était resté dans la caravelle. Ne voyant pas revenir ses hommes, il se perdait en conjectures sur la cause de leur retard. Ayant pris une position d'où il pouvait apercevoir l'ermitage, il remarqua des cavaliers armés qui lui étaient inconnus et devina ce qui venait d'arriver. Il ordonna aussitôt aux marins demeurés près de lui de prendre les armes sans se montrer, et de se tenir prêts à défendre le vaisseau.

Une barque, venant de l'île portugaise, se dirigeait vers la caravelle. Elle portait le gouverneur. Dès qu'il fut à portée de se faire entendre, il demanda à Colomb s'il pouvait approcher sans avoir à courir de danger. Colomb lui en donna l'assurance, tout en lui reprochant sa perfidie. Il lui apprit en même temps son nom, sa dignité, ses titres et la mission glorieuse qu'il venait de remplir. Il déploya ses lettres patentes scellées du sceau de Castille. Il lui reprocha son indigne conduite, qui était un outrage pour les souverains d'Espagne, et même pour celui du Portugal.

Le gouverneur répondit qu'il s'inquiétait peu de lettres du roi d'Espagne ; que, quant à lui, il n'agissait que d'après les ordres du roi, son maître.

On se sépara dans ces dispositions peu amicales.

Colomb craignait que la guerre n'eût éclaté entre l'Espagne et le Portugal ; et il était fort en peine sur la conduite qu'il avait à tenir.

Le lendemain, le temps fut si orageux, que l'amiral se trouva dans la nécessité de lever l'ancre et de se mettre au large. Le bâtiment, pendant deux jours, courut de grands dangers. La moitié de l'équipage était retenue à terre, et la plus grande partie des hommes qui se trouvaient à bord, Espagnols et Indiens, n'avaient ni assez d'expérience, ni assez de sang-froid pour exécuter les manœuvres.

Le 22, dans la soirée, la mer étant devenue plus calme, l'amiral alla de nouveau jeter l'ancre devant Sainte-Marie. Il y était à peine, lorsqu'une barque où se trouvaient deux prêtres et un notaire s'approcha de la caravelle. Après avoir obtenu la promesse qu'il ne serait point attenté à leur liberté, les

Digitized by Google

prêtres et le notaire allèrent trouver l'amiral à son bord, demandèrent à voir ses papiers, et les ayant trouvés en règle, ils assurèrent à Colomb que le gouverneur était disposé à lui rendre tous les services qui dépendraient de lui, puisqu'il était réellement au service des souverains de l'Espagne.

La chaloupe et les hommes de l'équipage lui furent rendus.

Le 24 février, dans la nuit, le temps étant devenu favorable, on fit voile pour la Castille. Le 4 mars, on eut encore à essuyer une forte tempête, qui mit la caravelle en danger. Toute la nuit s'écoula au milieu de vives angoisses. Dès que le jour parut, on reconnut la terre. C'était celle du Portugal.

Colomb écrivit au roi de Portugal. Il le suppliait de lui donner l'autorisation de se rendre à Lisbonne, avec sa caravelle. Pour prévenir tout malentendu, il déclarait n'être allé ni sur la côte de Guinée, ni dans aucune colonie portugaise, mais venir du Japon et de l'extrémité de l'Inde.

Dès que le bruit du retour de Christophe Colomb se fut répandu dans Lisbonne, des personnes de tout rang et de toute condition accoururent en foule, pour voir sa caravelle. Le Tage, couvert de barques et de nacelles, présentait, depuis le matin jusqu'au soir, le spectacle le plus animé. Les personnes admises dans la *Nina* ne se lassaient point d'entendre les récits que Colomb et ses marins faisaient des merveilles des Indes nouvelles, ni d'examiner les plantes et les animaux qui venaient de ces contrées inconnues. Ce qui excitait au plus haut degré l'étonnement, c'était la vue des Indiens, si différents de toutes les races d'hommes qu'on avait connues jusque-là.

Le 8 mars, Colomb reçut une lettre par laquelle le roi de Portugal le priait d'aller lui rendre visite à Valparaiso, à neuf lieues de Lisbonne, où se trouvait alors la cour.

Dans l'entretien qu'il eut avec Colomb, Jean II se montra d'une affabilité extrême. Il ordonna à ses officiers de traiter le navigateur espagnol de la manière la plus honorable, et de lui faire donner, pour lui-même et pour son vaisseau, tout ce qu'il demanderait, sans rien recevoir de lui. Il le félicita sur l'heureux résultat de son entreprise. Il lui adressa une foule de questions sur la nature des productions et des habitants des terres des nouvelles Indes.

Jean II avait toujours pour conseillers les mêmes personnages qui, peu d'années auparavant, avaient traité Colomb d'aventurier, de visionnaire et de solliciteur importun. Le succès de l'expédition qui rendait évidentes leur ignorance et leur incapacité les humiliait profondément. Ils conseillèrent au roi de le faire assassiner. « Ce fait, dit Washington Irving, est attesté par plusieurs historiens, tant portugais qu'espagnols(1). » Nous n'avons pas besoin de dire que Jean II repoussa avec indignation ce conseil lâche et iniqne.

Colomb fut reconduit à son vaisseau au milieu d'un nombreux cortége. Deux mules avaient été préparées, l'une pour lui, l'autre pour son pilote. Le roi lui avait fait, en outre, présent de vingt ducats d'or. Il s'arrêta au monastère de San Antonio, à Villa Franca, pour présenter ses hommages à la reine de Portugal, qui avait témoigné le désir de le voir.

Le 13 mars, à huit heures du matin, il mit à la voile. Le lendemain, vers midi, il arrivait en Espagne, et entrait dans ce même port de Palos d'où il était parti le 3 août de l'année précédente.

Les habitants de Palos n'espéraient plus revoir ni les vaisseaux ni les marins qui s'étaient embarqués avec Colomb, pour naviguer dans la *mer ténébreuse*. Ils les croyaient tous perdus, lorsqu'on apprit que les deux caravelles étaient de retour, et qne Colomb revenait triomphant, après avoir découvert la route maritime des Indes par l'ouest.

Ce fut dans toute la ville une rumeur extraordinaire. On sonna les cloches, on ferma les boutiques. Toutes les affaires, tous les travaux furent suspendus. La population s'abandonnait à des transports de joie, à des élans d'enthousiasme. Les uns attendaient avec une impatience fébrile le moment d'embrasser un parent, un ami, ou d'avoir de ses nouvelles. Tous brûlaient d'apprendre les particularités d'un voyage qui tenait réellement du prodige.

Enfin Colomb descendit à terre, et la foule se pressa autour de lui. Un immense cortége l'accompagna jusqu'à la principale église. On remerciait Dieu d'avoir permis que les habitants de Palos participassent à cette grande découverte mari-

(1) Tome Ier, chap. IV, p. 250.

Digitized by Google

time. Dans le lieu même où, l'année précédente, Colomb, objet de l'exécration publique, avait rencontré de si grands obstacles à son entreprise, il était maintenant salué par les plus vives acclamations, et on lui rendait les honneurs que l'on n'accorde qu'aux souverains.

Il écrivit au roi et à la reine pour les informer de son arrivée, et partit bientôt après pour Séville, où il devait attendre leurs ordres. Sur les dix Indiens qu'il avait amenés, trois étaient restés malades à Palos, des fatigues de la traversée, un autre était mort pendant le voyage. Il amena avec lui à Séville les six survivants.

Au moment où les cloches de Palos jetaient dans les airs l'annonce joyeuse du triomphe de Colomb, *la Pinta*, commandée par Alonzo Pinzon, entrait à son tour dans le port. Séparée de la caravelle de Colomb par la tempête dont nous avons parlé, elle avait été poussée dans la baie de Biscaye, et Pinzon avait débarqué à Bayonne. Croyant que la caravelle de l'amiral avait été engloutie, il avait écrit au roi et à la reine d'Espagne, pour leur annoncer son retour. Il est certain que son projet était de s'attribuer toute la gloire de l'expédition. L'allégresse populaire lui apprit, à Palos, le retour triomphant de l'amiral. Dès lors, il eut quelque honte de se montrer. Le souvenir de sa désertion dans les parages de Cuba, et l'effet regrettable de son insubordination, qui avaient empêché l'amiral de poursuivre son voyage, lui faisaient même craindre d'être arrêté. Il se jeta dans sa chaloupe, et sans amener sa caravelle dans le port, il débarqua en secret et se tint à l'écart jusqu'à ce que Colomb eût quitté Palos.

Cette arrivée presque clandestine, ce retour silencieux, tandis que le reste de ses compagnons étaient accueillis par les transports de l'allégresse publique, étaient une juste punition de la conduite déloyale de Pinzon.

V

La lettre adressée à Ferdinand et à Isabelle avait produit à la cour une vive sensation. La découverte de terres nouvelles à

Digitized by Google

l'extrémité de l'Asie et leur prise de possession au nom de l'Espagne, était l'événement le plus extraordinaire de leur règne, déjà illustré par tant de faits glorieux. Colomb était à peine arrivé à Séville, lorsqu'il reçut une lettre par laquelle ces souverains lui exprimaient toute leur satisfaction et l'invitaient à se rendre à la cour, pour concerter le plan d'une seconde expédition plus importante que la première.

Cette lettre portait pour adresse : « *A don Christophe Colomb, notre amiral sur la mer Océane, vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes.* » Le roi et la reine le priaient de hâter son arrivée.

Colomb envoya de Séville un état détaillé des vaisseaux, des hommes et des munitions qu'il jugeait indispensables pour un second voyage aux extrémités occidentales de l'Asie. Puis il partit pour Barcelone, où se trouvait la cour.

De Séville à Barcelone, son voyage ne fut qu'une ovation, une marche triomphale à travers les populations réunies, des plus belles et des plus populeuses provinces de l'Espagne. Partout, sur son passage, il était obligé de s'arrêter et de se montrer au peuple, accouru de tous les environs, pour le saluer et pour voir les Indiens.

Il arriva à Barcelone le 15 avril. Tous les grands de la cour s'étaient empressés, sur l'ordre du roi, d'aller au-devant de lui. Le roi était assis sur son trône, abrité sous un dais de velours et d'or. Tous les grands personnages de l'Espagne, revêtus d'habits magnifiques, se pressaient autour de lui et formaient la plus riche et la plus imposante assemblée. Colomb baisa les mains du roi, qui le fit asseoir auprès de sa personne. Après s'être entretenu quelque temps avec lui de son voyage, il le fit accompagner par tous les grands de la cour, jusqu'à l'appartement qui avait été préparé pour lui.

« Il fut comblé d'honneurs, dit Fernand Colomb. Le roi ne sortait dans Barcelone qu'avec Colomb à l'un de ses côtés et l'infant à l'autre. Un tel honneur n'avait été jusque-là accordé qu'à des princes (1). »

La nouvelle de la découverte de terres nouvelles en Asie fut bientôt répandue dans toute l'Europe, par les ambassades, par

(1) *Histoire de l'amiral*, chap. XLI.

les correspondances des savants et des négociants, et par le récit des voyageurs. Les écrivains de ce temps racontent la surprise et l'admiration que produisit en tous lieux cet événement extraordinaire.

Pendant son séjour à Barcelone, Colomb était reçu à toute heure chez les souverains. La reine aimait beaucoup à s'entretenir avec lui sur les découvertes déjà faites et sur celles qu'il méditait encore.

Les témoignagnes d'honneur qui furent les plus agréables au cœur de Colomb, après ceux qu'il avait reçus de la reine et du roi, furent ceux que lui prodigua le grand cardinal Mendoza, cet homme éminent par ses qualités, par ses talents, par son crédit, qui, le premier à la cour, avait accueilli avec bonté le navigateur génois, pauvre et inconnu, et qui, après avoir deviné son génie, l'avait recommandé aux bontés de la reine. Mendoza donna un grand banquet, où la place d'honneur fut assignée à Colomb. Dans ce temps et dans ce pays de rigide étiquette, l'amiral, *vice-roi des Indes occidentales*, fut servi avec le cérémonial que l'on observait à l'égard des souverains.

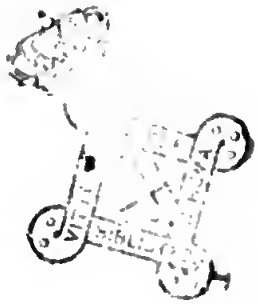
C'est dans ce banquet que se passa, dit-on, le petit incident qui a été si souvent rapporté. L'un des convives ayant demandé à Colomb si aucun autre homme n'eût pu découvrir, aussi bien que lui, les Indes nouvelles, Colomb, pour toute réponse, fit apporter un œuf et proposa à toutes les personnes présentes de le poser de telle façon qu'il se tînt en équilibre sur un bout. L'assistance, après avoir fait pour y parvenir d'inutiles essais, renvoya l'œuf à Colomb, lequel, le frappant légèrement contre la table, brisa un bout de la coque et le posa sur la partie brisée. Et tout le monde de s'écrier à la fois : « Mais cela était fort simple! Le premier venu aurait pu le faire! — Oui, Messeigneurs, répliqua Colomb, cela était simple et facile; comme il était facile de découvrir la nouvelle route des Indes. Cependant, avant que je l'eusse montrée, personne encore n'était parvenu à la trouver (1). »

Sept ans à peine s'étaient écoulés depuis le jour où Colomb, pauvrement vêtu, épuisé de fatigue et manquant de tout, s'était présenté à la porte du couvent de la Rabida, et avait demandé

(1) Benzoni, *Istoria del mondo nuovo*, liv. I, p. 12. In-8°. Venise, 1572.

RÉCEPTION SOLENNELLE DE CHRISTOPHE COLOMB PAR FERDINAND ET ISABELLE

Digitized by Google



Digitized by Google

pour son jeune fils un morceau de pain et un verre d'eau. Nous le voyons maintenant au comble des honneurs, assis dans un banquet donné par le plus grand personnage de l'Espagne, et traité avec tout le cérémonial que l'étiquette prescrit pour les rois.

Au milieu des fêtes et des réjouissances données en l'honneur de ce triomphe inouï de la marine espagnole, Ferdinand et Isabelle n'étaient occupés qu'à prendre les mesures nécessaires pour s'assurer la possession de leurs nouveaux États. D'après le droit politique adopté, depuis les croisades, par les princes de l'Europe, tout souverain pouvait envahir, ravager ou s'approprier les territoires des peuples non chrétiens, sous prétexte d'étendre partout la domination de l'Église. On reconnaissait au pape le droit de disposer de tous les pays non catholiques, en faveur des princes chrétiens qui étaient assez puissants pour les conquérir. C'était à ce titre que le pape Martin V et ses successeurs avaient donné à la couronne de Portugal toutes les terres que la marine portugaise pourrait découvrir, depuis le cap de Bojador jusqu'aux Indes. Ferdinand et Isabelle, par un traité conclu en 1479, s'étaient engagés, envers le Portugal, à respecter les droits acquis de cette manière. Aussi, dès qu'ils connurent les découvertes de Colomb, se hâtèrent-ils d'envoyer à Rome des ambassadeurs, pour obtenir du pape une sanction qui leur assurât la paisible possession de leurs nouveaux États.

La cour de Rome admit sans difficulté les demandes de Ferdinand et Isabelle. Le 2 mars 1493, une bulle d'Alexandre VI accorda aux souverains de l'Espagne, par rapport aux régions nouvellement découvertes, les mêmes droits, priviléges et indulgences que ceux qui avaient été accordés aux Portugais pour leurs découvertes en Afrique, et cela sous la condition de propager la foi catholique.

Pour prévenir toute contestation entre les deux puissances, une autre bulle, promulguée le lendemain, indiqua une ligne de démarcation, tirée d'un pôle à l'autre, et passant à cent lieues des Açores et des îles du cap Vert à l'ouest, qui fixait d'une manière positive les bornes des possessions des deux puissances. Tout pays à l'ouest de cette ligne, dont aucune puissance n'aurait pris possession cette année 1493, avant la Noël, appartiendrait aux Espagnols, s'ils l'avaient découvert. Tout

pays découvert à l'ouest de cette ligne idéale appartiendrait aux Portugais.

Voilà un pape qui n'y allait pas de main morte. D'un trait de plume, du fond du Vatican, il partageait en deux parts, qu'il attribuait à qui bon lui semblait, la moitié d'un hémisphère terrestre!

Colomb approchait de la soixantaine, et les moments de bonheur avaient été rares dans sa vie. Le temps très-court qui s'écoula entre son premier et son second voyage fut le plus beau de sa carrière. Mais les honneurs extraordinaires qu'on lui avait rendus, la faveur royale dont il était comblé et la gloire de ses découvertes avaient trop excité, à la cour, les basses et haineuses passions de l'envie, pour qu'on le laissât jouir longtemps de l'enivrement de ses succès. Il devait cruellement expier bientôt l'orgueil que lui inspirait ce triomphe, peut-être sans égal dans l'histoire des hommes.

Le 28 mai, le *vice-roi des Indes occidentales* partit pour Séville. Là était déjà rassemblée une flotte de dix-sept vaisseaux de toutes grandeurs. On avait choisi les meilleurs pilotes. Des ouvriers les plus habiles en tout genre, mineurs, charpentiers, laboureurs, avaient été engagés pour la colonie qui était projetée. On se pourvut de chevaux, de bétail, d'animaux domestiques de toute espèce. On chargea les vaisseaux de graines et de diverses plantes: vignes, cannes à sucre, arbustes et boutures diverses, etc. On n'oublia pas les objets qui pouvaient servir à trafiquer avec les habitants des îles: grains de toutes couleurs, grelots, miroirs, etc. Les munitions de guerre formaient une partie considérable du chargement. On s'attendait à quelque sérieux démêlé avec les Portugais, qui, surexcités par les premiers succès de Colomb, brûlaient d'envie de posséder une partie des terres nouvellement découvertes.

On avait limité à mille le nombre des personnes qui devaient faire partie de l'expédition. Mais il se présenta une telle quantité de volontaires, qui sollicitaient avec instance la permission de partir à leurs frais, qu'il fallut, au lieu de mille, en admettre douze cents; et comme il y en eut beaucoup d'admis par fraude, le nombre total des colons espagnols s'éleva à quinze cents.

Juan Rodriguez de Fonséca, archidiacre de Séville, avait été nommé par Ferdinand et Isabelle surintendant des affaires des

nouvelles Indes, et on lui avait adjoint Francisco Pinalo, en qualité de trésorier, et Juan de Soria en qualité de contrôleur. Ces hommes, d'un caractère qui ne pouvait sympathiser avec celui de Colomb, furent chargés de présider aux détails de l'armement, et il en résulta des altercations fâcheuses. Ils refusaient souvent d'accéder aux demandes de l'amiral et même de signer ses comptes. Ils éprouvèrent pour ce fait, de la part d'Isabelle, une vive réprimande, qu'ils ne pardonnèrent pas à Colomb. Fonséca, perfide et vindicatif, devait bientôt multiplier les obstacles sous les pas de Colomb, et lui faire éprouver les plus humiliantes mortifications.

La flotte partit de Cadix le 25 septembre 1493 (1). Elle se composait de trois grands vaisseaux et de quatorze caravelles. Pour éviter les côtes et les îles du Portugal, Colomb gouverna au sud-ouest des îles Canaries. Le 5 octobre, il jeta l'ancre à Gomera, où il fit provision de bois et d'eau.

Le 26 octobre, la flotte fut surprise par un violent orage et une pluie abondante. Les équipages se crurent en grand danger jusqu'au moment où des feux follets, effets de l'électricité météorique, apparurent au haut des mâts et le long des cordages. « C'était saint Elme, dit Fernand, qui venait les protéger contre les tempêtes, et dès lors on fut rassuré (1). »

Chez les anciens, ce n'était pas saint Elme, mais *Castor* et *Pollux*, qui se trouvaient chargés de rassurer, par l'apparence de ces scintillations lumineuses, les navigateurs effrayés par la foudre et les éclairs. Le moyen âge avait donc absolument les mêmes superstitions que l'antiquité. Il n'y avait rien de changé que le nom, c'est-à-dire l'esprit du temps. Ici, des demi-dieux ; là, des saints !

Le 2 novembre, Colomb jugea, par divers signes, qu'on approchait de la terre. Le lendemain, le cri de *terre*, poussé par un pilote, fit éclater des transports de joie sur tous les vaisseaux. Avant le lever du soleil, on aperçut une île, que Colomb

(1) Cette seconde expédition a été racontée en latin par Pierre Martyr d'Anghiera, contemporain de Colomb (*Recueil des îles nouvellement trouvées en la mer Océane*). Mais il existe une autre relation faite par le docteur Chanca, de Séville, médecin de la flotte. Pierre Martyr rapporte ce qu'il a entendu raconter, et le docteur Chanca, ce qu'il a vu. Cependant, ils ne se contredisent point l'un l'autre. Seulement, comme Pierre Martyr était un écrivain exercé, son récit est mieux composé que celui du docteur.

(2) *Histoire de l'amiral*, p. XLV.

nomma *Dominique*, parce qu'on la découvrit un dimanche.

On en aperçut bientôt, vers la droite, une seconde, que l'amiral nomma *Marie-Galande*, du nom de son vaisseau.

A mesure qu'on avançait, d'autres îles se montrèrent. Ce jour-là, on en aperçut jusqu'à six, la plupart assez grandes.

Ces îles, au milieu desquelles venait d'arriver la flotte espagnole, faisaient partie du magnifique groupe des *Antilles* modernes.

Le 4 novembre, on rencontra une île que l'amiral nomma *Sainte-Marie de la Guadeloupe*, parce qu'il avait promis à des religieux d'Espagne de donner le nom de leur couvent à la première terre qu'il découvrirait.

Nous passerons un peu vite sur les événements de ce second voyage, pour arriver au récit de ce qui attendait l'amiral espagnol au terme de la traversée.

A la Guadeloupe, on fit la rencontre de véritables anthropophages: Ces hommes féroces partaient, de temps en temps, dans leurs canots, et allaient, jusqu'à cent cinquante lieues de là, porter le ravage dans d'autres îles. Ils saisissaient et emmenaient toutes les femmes qu'ils pouvaient surprendre. Dans cinquante cabanes où entrèrent les Espagnols, ils trouvèrent plus de vingt captives, qui leur parlèrent de l'extrême cruauté des *Caraïbes*. Elles leur racontèrent des faits incroyables. Les Caraïbes mangeaient les enfants des captives. Ils gardaient comme provision de boucherie les hommes qu'ils avaient pu prendre vivants. Cela paraissait exact; car, dans leurs habitations, on trouva des os humains, rongés jusqu'aux extrémités. On trouva dans une maison un cou d'homme qui cuisait dans un vase.

On leva l'ancre le 10 novembre, et l'on gouverna au nord-ouest, le long des côtes de la Guadeloupe. Colomb donnait des noms aux îles à mesure qu'elles se présentaient à sa vue. Ainsi furent découvertes et dénommées : *Montserrat*, *Santa Maria la Redonda*, *Santa Maria Antigua*, *San Martin*, etc. Plusieurs autres îles, hautes, montagneuses et couvertes de magnifiques forêts, s'étendaient du nord-ouest au sud-ouest. Colomb s'abstint de les visiter. Il était pressé d'arriver à Saint-Domingue, où il avait laissé, dans la forteresse, ses compagnons attendant son retour.

La flotte arriva le 15 novembre en vue d'un groupe considérable d'autres îles, les unes couvertes d'épaisses forêts, les autres arides et nues. Une caravelle envoyée pour les reconnaître en aperçut plus de cinquante paraissant inhabitées. Colomb nomma la plus grande *Santa Vesula*, et désigna collectivement les autres sous le nom des *Onze-Mille-Vierges*.

On arriva le soir devant l'île qui porte aujourd'hui le nom de *Porto Rico*. C'était la patrie de la plupart des femmes captives qu'on emmenait, après les avoir enlevées à la tribu des Caraïbes. Couverte de belles forêts, elle était populeuse et fertile. Après avoir suivi les côtes pendant un jour entier, on jeta l'ancre à son extrémité occidentale, dans une baie qui abondait en poissons. Des hommes envoyés à terre trouvèrent un village construit, comme la plupart des autres, autour d'une grande place. Ils y remarquèrent une maison vaste et bien bâtie. Une route spacieuse, bordée de roseaux entrelacés, conduisait du village au bord de la mer, où elle se terminait en terrasse. On apercevait au travers de la haie des jardins et des vergers. Mais tout était silencieux et désert; les indigènes avaient pris la fuite.

Ce fut le 22 novembre que Colomb arriva à la pointe orientale de Saint-Domingue. C'est là, c'est-à-dire dans le port de la *Nativité*, qu'il avait laissé la poignée de braves qui devaient attendre son retour. Il lui tardait de recevoir de leur bouche le récit de tout ce qui s'était passé en son absence. Mais quelle triste nouvelle et quel affreux spectacle l'attendait! Ces braves compagnons qu'il avait laissés sous la garde et l'amitié du cacique Guanagari, il ne devait plus les revoir!

Les matelots qui descendirent sur le rivage aperçurent tout à coup, aux bords d'un ruisseau, deux cadavres, l'un d'homme, l'autre d'enfant, tous deux dans un tel état de putréfaction qu'il était impossible de distinguer s'ils étaient Indiens ou Espagnols. A peu de distance de là, on trouva deux autres cadavres, dont l'un était évidemment celui d'un Européen. Colomb conçut alors les plus tristes pressentiments.

Le 27, on jeta l'ancre en face du port, environ à une lieue de terre. Le temps était sombre et l'on ne pouvait apercevoir le rivage. Pour avertir de son arrivée ses compatriotes, Colomb fit tirer deux coups de canon, qui retentirent sourdement dans la vallée. Mais l'écho seul répondit à cet appel. C'est en vain

que l'on prêta l'oreille : les batteries de la forteresse demeurèrent silencieuses. Nul fanal, nulle lumière ne se montrait; aucun son ne se faisait entendre. On eut dès lors la certitude d'un malheur qui n'était que trop réel.

Dès que le jour parut, l'amiral envoya des hommes à terre. On reconnut que la forteresse, la résidence du cacique et toutes les maisons avaient été brûlées ou démolies.

Un frère du cacique vint alors trouver l'amiral et lui raconta qu'aussitôt après son départ des rixes s'étaient élevées pour des femmes, d'abord entre les Espagnols eux-mêmes, puis, entre les Espagnols et les Indiens, *pour de l'or*. Il lui apprit que deux Espagnols, Guttiérez et Scobedio, après avoir tué un de leurs compagnons, étaient allés attaquer le cacique de *Caonabo*, maître des mines d'or; — mais que ce chef avait tué les deux Espagnols; — qu'ensuite le même cacique, accompagné d'un grand nombre d'Indiens, s'était rendu au port de la *Nativité*, et avait saccagé ou brûlé toutes les maisons des Espagnols, ainsi que la forteresse, qui n'était gardée que par dix hommes; — que plusieurs de ceux-ci, ayant fui vers la mer, s'étaient noyés; — enfin, que le cacique Guanagari, étant accouru avec les gens de sa tribu, pour arrêter le désordre, avait mis en fuite Caonabo, mais qu'il avait été blessé lui-même pendant l'action.

La vérité de ce récit fut confirmée par le rapport des marins que l'amiral avait envoyés aux informations. Le cacique Guanagari, atteint d'une flèche dans le combat, était retenu chez lui. L'amiral alla lui rendre visite.

Ainsi la colonie espagnole s'était perdue elle-même, par un excès de luxure et de cupidité.

Aucun des hommes qui composaient la garnison ne reparaissant, Colomb ordonna de faire des recherches dans l'île. On fouilla les ruines de la forteresse; et à peu de distance, on trouva onze cadavres d'Européens ensevelis en différents endroits. L'herbe avait déjà poussé sur les sépultures.

Grâce à des Indiens qui avaient appris un peu d'espagnol et par le moyen de l'interprète, on connut les désordres, les excès de débauche et de rapacité auxquels s'étaient livrés les hommes auxquels Colomb avait confié la forteresse. Ils avaient souvent employé la violence pour enlever aux Indiens, soit

leurs femmes, soit leurs ornements en or. Ils avaient eu entre eux des querelles constantes, pour quelques parcelles d'or. Si bien que les Indiens avaient fini par concevoir un profond mépris pour ces êtres dégradés qu'ils avaient crus d'abord descendus du ciel, et qu'ils avaient fini par en tirer vengeance.

Le village et le fort de la *Natirité* étaient en ruines. Les Indiens s'étaient retirés dans l'intérieur de l'île. Partout, dans les environs du port et sur la côte, la solitude et le silence avaient succédé au bruit et au mouvement qui annoncent la vie. La confiance réciproque entre les Indiens et les Espagnols, était à jamais détruite. D'ailleurs, dans cette partie de l'île, le terrain bas et humide était peu convenable pour l'établissement d'une colonie. L'amiral résolut donc d'établir sa colonie nouvelle dans une autre partie de l'île.

On partit le 7 décembre de ces lieux désolés.

« La Providence, dit le docteur Chanca, permit que, par suite du mauvais temps qui nous empêcha d'aller plus loin, nous eûmes à prendre terre dans un lieu le mieux situé du monde, et tel que nous pouvions le désirer. L'*île Isabelle*.) La terre, en cet endroit, est propre à toute espèce de culture. Tout auprès passent deux rivières, l'une grande, l'autre moyenne, dont les eaux sont excellentes (1). »

Sur le bord de l'une de ces deux rivières, on entreprit la construction d'une ville, dont une moitié devait être entourée par la mer, et l'autre moitié par une futaie impénétrable.

Cette ville reçut le nom d'*Isabelle*.

Bientôt arrivèrent un grand nombre d'Indiens, chargés de provisions et conduits par leur cacique. Ces Indiens échangèrent leurs denrées et leur or contre des perles de verre, des aiguillettes, des morceaux de plats et d'écuelles, que leur donnèrent les Espagnols.

Cependant les travaux qu'il fallait exécuter pour bâtir la ville, ensemencer les jardins, planter des vergers, créer des jardins potagers, etc., achevèrent d'épuiser des hommes, déjà très-fatigués, tant par le climat que par une longue navigation. Au lieu des richesses et du luxe qu'ils étaient venus

(1) Ferd. de Navarrette, *Relation des quatre voyages de Christophe Colomb*, t. II, p. 445.

Digitized by Google

chercher en ces lointains rivages, ils ne trouvaient que le travail, les privations, la maladie. Colomb lui-même, tourmenté par la goutte, ne put quitter son vaisseau pendant plusieurs semaines. Sur son lit de douleur il s'abandonnait aux plus tristes préoccupations. Sa première colonie massacrée et détruite en son absence, les dispositions peu favorables des peuplades dont il était environné, la responsabilité immense qui pesait sur sa tête, le mécontentement des Espagnols qui l'avaient suivi et qui, trompés dans leurs chimériques espérances, étaient toujours prêts à se livrer à des excès et à braver son autorité : tout devenait pour lui une cause de trouble, d'inquiétudes et de tourments. Retenu par une maladie cruelle, il continuait à donner des ordres; mais il ne pouvait s'assurer par lui-même de leur exécution.

Lorsque les vaisseaux eurent déchargé leur cargaison, il fallut en renvoyer la plus grande partie en Espagne. Mais tout le monde, en Espagne, s'attendait à voir revenir ces vaisseaux chargés d'or et de denrées précieuses, que les hommes laissés dans l'île avaient dû accumuler en l'absence de Colomb. Que dirait-on en les voyant arriver vides?

L'amiral résolut donc, avant de renvoyer les vaisseaux, d'expédier quelques soldats bien armés, dans la contrée où étaient les mines d'or appartenant au cacique Caonabo.

Le chef de cette expédition, Ojeda, revint au bout de quelques jours. Il ne rapportait pas d'or, mais seulement de grandes espérances. Il assura qu'il y avait certainement dans la contrée de Cibao beaucoup d'or et des denrées précieuses.

Ce ne fut donc qu'avec cette cargaison d'espérances que les douze vaisseaux repartirent pour l'Espagne.

Colomb remit à Ojeda des lettres par lesquelles il annonçait au roi et à la reine le succès de son second voyage. Il dépeignait le pays où il se trouvait, la ville qu'il avait fait bâtir, et faisait connaître la conduite qu'il entendait suivre pour se rendre le maître de ces régions.

Dans la même lettre, Colomb suggérait au roi la pensée, coupable, d'échanger des Indiens, qu'il enverrait, comme esclaves contre des têtes de bétail que des marchands espagnols fourniraient à la colonie. Les vaisseaux chargés de bétail débarqueraient, disait Colomb, à l'île Isabelle, où l'on trouverait les

Indiens captifs, que l'on n'aurait qu'à emmener sur les vaisseaux, en échange du bétail.

Ce détestable projet fut repoussé par les souverains de l'Espagne. Mais il restera comme une tache indélébile dans la vie et dans le caractère de Colomb.

La flotte partit donc le 2 février 1494 pour revenir en Espagne. Elle y fut accueillie avec enthousiasme. Les succès qui avaient été obtenus remplirent d'admiration le vulgaire et les savants.

La *cité d'Isabelle* prit bientôt un certain développement.

Toutes les constructions nécessaires s'élevaient avec rapidité, lorsqu'on découvrit un complot tramé contre l'amiral. Parmi les hommes qui faisaient partie de l'expédition, il en était un certain nombre dont la cupidité avait été singulièrement déçue. Ils avaient cru que Colomb allait les conduire dans des contrées où ils n'auraient qu'à se baisser pour ramasser, à mains pleines, l'or et les pierres précieuses. Quand ils virent qu'avant de recueillir de l'or, il fallait semer, planter, bâtir, etc., leur mécontentement fut extrême. Ils s'attachèrent, dans leurs entretiens secrets, à dénigrer et à calomnier l'amiral. Un officier du roi, Bernard Diaz, contrôleur de l'expédition, se mit à la tête du complot. Pendant la maladie de Colomb, on devait s'emparer de quatre vaisseaux restés dans le port, et retourner en Espagne. La conjuration fut découverte, et les meneurs furent arrêtés. Bernard Diaz avait rédigé un mémoire rempli d'invectives et de calomnies contre Colomb. Ce mémoire fut saisi.

Dans le châtiment qu'il infligea aux coupables, l'amiral usa d'une grande modération. Il consigna Diaz à bord de l'un des vaisseaux, en attendant qu'il pût l'envoyer en Espagne, pour être jugé. Afin qu'une pareille tentative ne pût se renouveler, il fit retirer des quatre vaisseaux et transporter sur le sien toutes les munitions de guerre, dont il confia la garde à des hommes dévoués.

Colomb fit ensuite, avec une sorte d'appareil militaire, des expéditions dans l'intérieur de l'île.

En parcourant ses diverses parties, il eut occasion de mieux observer qu'il n'avait fait jusque-là les mœurs et le caractère général des Indiens. Ces peuplades n'étaient pas privées de croyances religieuses. Elles adoraient un être suprême, im-

mortel, invisible et tout-puissant. Elles l'invoquaient par l'intermédiaire des *zémés*, génies ou divinités secondaires qui présidaient à tout dans la nature. Chaque peuplade, chaque famille, chaque individu avait son *zémé* protecteur. Ils avaient des traditions assez bizarres sur la création, sur un déluge, sur l'âme, sur l'état de l'âme après sa séparation du corps, etc.

Colomb revint le 29 mars à la *cité d'Isabelle*, fort satisfait de son excursion. Les champs, les vergers, les jardins, tout faisait espérer une récolte abondante.

Mais l'état où commençaient à se trouver les colons eux-mêmes était loin d'être aussi satisfaisant. Les maladies, le découragement, l'esprit de révolte faisaient chez eux de visibles progrès. Le travail se ralentissait; les provisions s'épuisaient. Colomb en conçut bientôt de vives alarmes.

Dans cette situation critique, il annonça que tout le monde, cavaliers et gentilshommes, artisans et matelots, devait prendre part au travail. Des gentilshommes espagnols contraints, par une règle sévère, à travailler de leurs mains! cela était intolérable. Aussi des haines implacables, des ressentiments profonds se déchaînèrent-ils contre l'amiral. Tout cela coïncidait malheureusement avec les efforts que la calomnie faisait, en Espagne, pour le perdre.

Colomb distribua des forces dans l'île, rétablit dans la colonie tout l'ordre que comportait la situation présente, et partit le 24 avril du port d'Isabelle, avec sa petite escadre, pour reprendre la reconnaissance des côtes de Cuba, depuis le point où il l'avait interrompue dans son premier voyage. Il supposait que Cuba était, non une île, mais l'extrémité de l'Asie, c'est-à-dire, pour lui, la Chine.

Il aborda plusieurs fois, notamment dans une contrée extrêmement belle, dont les habitants vinrent lui offrir du pain de cassave, du poisson, des calebasses pleines d'eau. Il leur demanda, par signes, s'ils avaient de l'or. Tous lui répondirent que la terre où ce métal abondait, c'est-à-dire *Balbèque*, était située au midi.

Le 3 mai, après avoir gouverné à l'ouest, jusqu'à un promontoire élevé, il prit la pleine mer. Bientôt on vit s'élever, à l'horizon, les bleuâtres sommets de l'île de la Jamaïque.

Il fallut deux jours et deux nuits pour y arriver. La hau-

Digitized by Google

teur et la beauté des montagnes de cette île, la majesté de ses forêts solitaires, la fertilité de ses vallées, animée par une multitude de villages, frappèrent d'admiration les Européens.

Les Espagnols étaient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsque quatre-vingts canots, remplis d'Indiens, se présentèrent sous un aspect menaçant, comme pour s'opposer au débarquement des étrangers. On apaisa par des présents quelques indigènes qui s'étaient plus approchés que les autres, et on alla jeter l'ancre au milieu d'un site admirable, dans un havre auquel Colomb donna le nom de *Santa Gloria*.

Le lendemain, il se dirigea vers l'ouest, pour chercher un havre habité. Un grand nombre d'Indiens, faisant retentir le cri de guerre, lancèrent des flèches contre les Espagnols.

Il était urgent de radouber le vaisseau de l'amiral et d'aller à terre pour faire de l'eau. Colomb y envoya des chaloupes armées. Elles furent accueillies par une grêle de flèches, qui blessèrent quelques soldats et mirent le désordre dans les chaloupes. Les Espagnols sautèrent à terre et, par deux décharges d'arbalètes, mirent promptement les Indiens en fuite.

Ils eurent l'idée, en ce moment, de lâcher contre eux un chien corse, qui les poursuivit avec fureur.

Un peu plus tard, les Espagnols, dans leurs guerres contre les Indiens, emploieront ce moyen barbare, souvent avec une insigne cruauté.

Colomb prit possession, au nom de l'Espagne, de cette île, qu'il nomma *Santiago*. Mais le nom indien de *Jamaïque* lui est resté.

Le lendemain, six Indiens, envoyés par les caciques, se présentèrent pour offrir la paix. On les reçut avec bienveillance, et on leur remit des présents pour leurs chefs.

Les habitants de la Jamaïque paraissaient plus civilisés que ceux des autres îles. Ils avaient de très-grands canots, ornés de peintures et de sculptures.

En quittant la Jamaïque, l'escadre reprit la route de Cuba. On rencontra un grand nombre de petites îles. On interrogea des caciques sur l'étendue de Cuba; mais on ne put comprendre si c'était une île ou un continent. Colomb se figurait que la multitude de petites îles au milieu desquelles il s'était engagé était l'archipel asiatique, et qu'il se trouvait à peu de distance

Digitized by Google

des terres du Grand Khan, c'est-à-dire de l'empereur de la Chine, dont Marco Polo avait tant parlé.

Il revint enfin à Cuba, et débarqua dans un grand village, où il fut reçu avec la plus grande cordialité.

Le pays était si beau et si animé qu'il ne pouvait s'en arracher. Ce n'est aujourd'hui qu'une côte abandonnée et déserte ! Les douze peuplades indiennes qui l'habitaient furent anéanties, plus tard, par ces Européens dont elles avaient salué l'arrivée par leurs acclamations joyeuses.

Nous n'entrerons pas dans les détails des épisodes de ce long voyage, au milieu d'une multitude de petites îles, où les navigateurs espagnols coururent souvent le danger de se briser contre des récifs ou d'échouer sur des bancs de sable. La fatigue et les privations avaient épuisé les équipages.

Au commencement de septembre, on était de retour à la *cité d'Isabelle*. L'amiral y trouva son frère, Barthélemy Colomb, récemment arrivé d'Espagne, avec trois vaisseaux et le titre de préfet des Indes.

De graves désordres étaient survenus dans l'île, en l'absence de Colomb. Il avait fait construire, à une certaine distance d'Isabelle, un fort qu'il avait nommé *Saint-Thomas*, et il en avait donné le commandement à un homme appelé Margarita, dans lequel il avait toute confiance. En quittant la *cité d'Isabelle*, pour courir à de nouvelles découvertes, il avait laissé à Margarita sa petite armée, composée de 360 soldats et de 14 cavaliers, avec ordre de faire dans l'île des promenades militaires. Margarita et ses hommes se livrèrent à tous les excès. Dans les villages qu'ils traversaient, ils s'emparaient de tout avec violence. Ils maltraitaient les hommes et enlevaient les femmes. Ces *hommes descendus du ciel* n'étaient qu'un ramassis de brigands et de débauchés. Dans leur simplicité primitive, les bons et malheureux Indiens n'avaient jamais rien imaginé de semblable. Aussi plusieurs caciques, revenus de leurs premiers sentiments, avaient-ils commencé de rassembler des forces, pour les exterminer. Ils en avaient déjà tué un certain nombre lorsque Colomb arriva.

L'amiral, à la tête de 200 soldats et de 20 cavaliers, suivis de quelques chiens corses, partit d'*Isabelle*, le 24 mars 1495, pour aller combattre l'armée rassemblée par les caciques. Les histo-

riens qui ont consacré, comme Washington Yrving, des volumes à la vie de Christophe Colomb, donnent un long récit de cette guerre et des épisodes curieux dont elle fut accompagnée.

« *Caonabo*, dit Fernand Colomb, le plus redoutable des caciques, fut pris avec ses femmes et ses enfants. L'amiral l'envoya prisonnier en Espagne avec un de ses frères. Il punit les plus coupables et condamna les Indiens à payer tous les trois mois un tribut en poudre d'or au roi d'Espagne. Après cela, tout le monde obéit sans résistance, et les Espagnols eussent toujours été maîtres des îles, s'il n'y avait eu des divisions parmi eux (1). »

On souffrait déjà beaucoup dans la colonie, lorsque, très-heureusement, quatre vaisseaux, chargés de provisions, arrivèrent d'Espagne.

Ferdinand et Isabelle adressaient à Colomb une lettre remplie de félicitations. Ils lui apprenaient que toutes les difficultés avec le Portugal étaient aplanies, et ils le priaient de revenir en Espagne, pour les aider de ses lumières; ou, s'il ne pouvait partir lui-même, d'envoyer à sa place son frère Barthélemy.

Colomb, malade en ce moment, avait besoin de Barthélemy. Il envoya en Espagne son autre frère Diégo. Il chargea les vaisseaux de tout l'or qu'il put trouver, de quelques échantillons d'autres métaux, de fruits et de plantes rares qu'il avait recueillis à Saint-Domingue, ou dans d'autres îles, et fit entasser dans les cales cinq cents prisonniers indiens « *qui pourront*, écrivait-il, *être vendus comme esclaves à Séville!* »

Une pareille violation de tous les droits de l'humanité est un crime. Les Espagnols et les Portugais en avaient déjà, il est vrai, donné l'exemple; mais ce n'était pas à Christophe Colomb à le suivre. On peut dire, pour l'excuser, que le trafic des esclaves, auquel les Espagnols et les Portugais se livraient encore sur les côtes d'Afrique, avait été sanctionné par l'autorité la plus élevée de ce siècle. Les théologiens avaient, en effet, déclaré que toute nation qui refuserait de se convertir au christianisme pourrait être réduite en servitude!

L'amiral, ayant recouvré la santé, partit de la *cité d'Isabelle* avec son frère Barthélemy, pour aller combattre les Indiens. 200 fantassins, 20 cavaliers, tous armés d'épées, de lances et de grandes arquebuses, couverts d'armures et de boucliers de

(1) *Histoire de l'amiral*, chap. L.

fer, formaient la petite colonne expéditionnaire. Vingt limiers féroces, qui leur servaient d'auxiliaires, s'élançaient avec impétuosité sur les malheureux Indiens, les renversaient et les mettaient en morceaux. Que pouvaient, pour leur défense, ces pauvres sauvages, entièrement nus, et dont les armes n'étaient que des jouets d'enfants comparées à celles des Espagnols?

Un grand nombre de ces malheureux furent exterminés. Colomb imposa des tributs en or et en coton aux peuplades vaincues, et ces tributs furent souvent exorbitants.

Pour assurer le payement du tribut, il fit construire des forteresses dans diverses parties de l'île. Le joug de la servitude fut imposé aux Indiens, lesquels, pour payer le tribut exigé, se virent contraints à un travail excessif. La fatigue et le chagrin en firent périr un grand nombre; et peu à peu l'île se dépeupla.

Les douze vaisseaux renvoyés par Colomb en Espagne, avec leur cargaison d'Indiens esclaves, arrivèrent fort à propos. Les ennemis de Colomb étaient sur le point de triompher. Sa réputation, à la cour et dans l'opinion publique, commençait à être sérieusement compromise. Déjà Ferdinand et Isabelle avaient décidé qu'une personne de confiance serait envoyée à Saint-Domingue, pour examiner les abus qu'on signalait dans le gouvernement de Colomb.

Un commissaire fut, en effet, désigné pour se rendre aux Indes, afin d'examiner, sur les lieux mêmes, les actes de l'amiral. Ce commissaire, nommé Jean Aguado, était un gentilhomme de la chambre du roi.

En arrivant à l'*île espagnole*, Jean Aguado fit proclamer, à son de trompe, ses lettres de créance. Colomb était absent, et avait laissé à Barthélemy, son frère, le soin de commander à sa place. Aguado, sans s'occuper de Barthélemy, prit toute l'autorité dans la *Cité d'Isabelle*. Puis il envoya un détachement de soldats chercher l'amiral dans l'île. Le bruit courut même un moment qu'il l'avait fait arrêter.

Dès lors, toutes les haines que Colomb avait excitées contre lui éclatèrent à la fois. Le commissaire ayant annoncé qu'il était venu avec pouvoir d'entendre et de redresser tous les griefs, ce ne fut, de tous côtés, qu'un concert d'accusations et de plaintes.

De toutes ces plaintes, les plus légitimes étaient incontesta-

blement celles des pauvres Indiens, accablés sous un joug et une domination implacables.

Aguado, ayant rassemblé toutes les preuves qui lui paraissaient suffisantes pour assurer la disgrâce de Colomb et de ses frères dans l'esprit du roi, jugea que sa mission était remplie et se disposa à retourner en Espagne.

Colomb sentit le coup dont il était menacé. Il résolut de le prévenir et annonça au commissaire royal son dessein de partir avec lui. Il était temps, en effet, qu'il allât lui-même dissiper les nuages qui s'amoncelaient sur sa fortune.

Les vaisseaux portant le commissaire royal et Colomb étaient prêts à partir, lorsqu'une affreuse tempête se déchaîna sur l'île. Les quatre caravelles commandées par Aguado furent entièrement détruites, ainsi que deux autres qui se trouvaient dans le port. Il ne restait que la *Nina*, qui même avait été fort endommagée. Colomb donna l'ordre de la réparer et, en outre, de construire immédiatement une autre caravelle, avec les débris de celles que l'ouragan avait démembrées.

Le 10 mars 1496, les deux caravelles mirent à la voile. Sur l'une était Colomb, sur l'autre Aguado. Barthélemy Colomb restait à la tête de la colonie.

Le voyage fut long et pénible. Plusieurs fois les provisions manquèrent. Les équipages et les passagers eurent beaucoup à souffrir. Cependant on arriva sans encombre.

Dès que Ferdinand et Isabelle eurent appris le retour de Colomb, ils lui écrivirent, le 12 juillet 1496, une lettre de félicitations, l'invitant à se rendre à la cour. Conçue en termes affectueux, cette lettre ranima le courage de Colomb, qui, depuis la mission d'Aguado, était fort abattu.

Arrivé à Burgos, où les souverains étaient attendus, il eut soin de bien étaler aux yeux des habitants de la ville les trésors et les curiosités qu'il rapportait : des colliers, des bracelets, des amulettes, des couronnes, le tout en or. Il avait ramené avec lui plusieurs Indiens, parés à la manière de leur pays et tout brillants d'ornements d'or. *Caonabo*, le terrible cacique, qu'il avait emmené avec cinq cents de ses malheureux compatriotes, était mort pendant la traversée; mais son frère et son neveu faisaient partie des prisonniers qui devaient être présentés au roi et à la reine. Le curé de Los Palacios, l'his-

torien futur de l'amiral, chez lequel Colomb et ses Indiens passèrent plusieurs jours, dit que le frère de *Caonabo*, en sa qualité de cacique des mines des montagnes de Cibao, portait une énorme chaîne d'or.

Colomb fut accueilli et traité par Ferdinand et Isabelle avec les plus grands égards. Il ne fut pas question de l'enquête commencée par Aguado. Les souverains écoutèrent avec un vif intérêt le récit de son voyage le long de Cuba, et celui de la découverte des mines d'or qu'il avait faite récemment, à Hayna.

Encouragé par leur bienveillance, Colomb proposa une autre expédition. Il promettait de nouvelles découvertes, plus importantes que celles qu'il avait faites jusque-là, et ne demandait que huit vaisseaux, deux que l'on laisserait à Saint-Domingue, et six qui seraient placés sous son commandement, pour un voyage de découvertes.

Ferdinand et Isabelle acceptèrent ce projet nouveau.

Cependant il fallait tenir compte, en ce moment, de l'état politique de l'Europe et des dépenses considérables que l'Espagne avait à faire, pour entretenir une armée sur les frontières que la France menaçait ainsi que des escadres sur les deux mers, pour garder les côtes. Ferdinand avait l'espoir de s'emparer de la couronne de Naples. Aussi oublia-t-il plus d'une fois le nouveau projet de Colomb.

L'ordre fut pourtant signé d'avancer à Colomb six millions de maravédis (quatre cent cinquante mille francs environ) pour l'équipement de l'escadre d'expédition. Malheureusement, la couronne d'Espagne ayant eu un pressant besoin d'argent, cette somme reçut une autre affectation, et le voyage fut différé. Un concours inattendu de circonstances diverses fut encore pour Colomb une source de déceptions et de chagrins.

Isabelle, délivrée des préoccupations causées par les mariages de ses enfants, porta son attention sur les Indes et fit confirmer, par plusieurs ordonnances royales, tous les priviléges de Colomb, dont les attributions furent plus clairement définies.

Enfin, le 30 mai 1498, Colomb partit, pour son troisième voyage, du port de San Lucar de Barrameda, à la tête de six vaisseaux.

Le 31 juillet, après une traversée très-pénible, les provisions, altérées par la chaleur et l'humidité, commençaient à manquer.

Il ne restait plus qu'une futaille d'eau et Colomb était en proie aux plus vives inquiétudes, lorsqu'on aperçut enfin la terre.

Cette terre se présentait de loin, sous l'aspect de trois montagnes unies par leurs bases. C'était une île très-belle, très-fertile et habitée. Colomb lui donna le nom de *Trinité*, à cause de ces trois montagnes. Il la côtoyait, le 1er août, lorsqu'il découvrit, au sud, une autre terre, entrecoupée par les nombreuses branches d'un fleuve majestueux.

Cette terre, que l'amiral prit pour une île et qu'il nomma *Isla Santa*, c'était le continent du nouveau monde. Ce fleuve, c'était *l'Orénoque*.

Ainsi le navigateur génois apercevait alors pour la première fois, mais sans s'en douter, *cette terre ferme* qui était l'objet de ses désirs les plus ardents. Il touchait le continent d'un monde nouveau, et il devait mourir sans s'être jamais douté de l'immensité de sa découverte, ou, si l'on veut, de sa méprise!

Colomb se dirigea vers la pointe sud-ouest de la Trinité. Cette pointe, qu'il nomma *Larenal*, s'étendait vers la terre ferme, dont elle n'était séparée que par un détroit resserré. C'est là que furent jetées les ancres. Vingt-cinq Indiens vinrent le visiter en canot, mais on ne put tirer d'eux aucun renseignement.

Une brise favorable s'étant levée, Colomb mit à la voile, traversa le détroit, gouverna le long de la côte intérieure de l'île, vers une montagne qui s'élevait à la pointe du nord-ouest, et aperçut deux grands caps en face l'un de l'autre, le premier sur l'île, le second à l'ouest, sur le promontoire de *Paria* qui s'avance de la terre ferme.

Ainsi les navigateurs européens touchaient les terres du nouveau monde, et les vingt-cinq Indiens qu'ils avaient rencontrés en canot étaient des habitants du continent méridional.

On voyait, sur la côte, des traces de culture. Des marins, qu'il envoya dans une chaloupe, aperçurent des traces d'habitations et des feux allumés. Mais tout était silencieux et désert.

Les caravelles continuèrent à suivre la même direction; l'ancre fut jetée dans une rivière. Aussitôt arrivent, en canot, trois ou quatre Indiens, qui s'avancent vers la caravelle la plus voisine du rivage. On saisit ces Indiens, on les conduit à l'amiral, qui les reçoit avec bienveillance et leur fait quelques présents. Ces procédés produisirent leur effet ordinaire. Les

Digitized by Google

naturels vinrent en foule visiter, avec confiance, les vaisseaux.

C'étaient des hommes grands, bien faits, d'une démarche libre et gracieuse. Armés d'arcs, de flèches et de boucliers, ils portaient sur la tête et autour des reins des bandes de coton coloriées. Les femmes étaient entièrement nues. Ils apportèrent du maïs, d'autres aliments et des boissons de diverses sortes, les unes blanches, c'était une espèce de bière, d'autres vertes et vineuses, exprimées de différents fruits. Leur pays se nommait, dirent-ils, *Paria*, et plus loin, il était très-peuplé. Colomb retint plusieurs de ces indigènes, pour lui servir de guides.

La côte de *Paria*, c'était le littoral de l'état actuel de Venezuela, au nord du Brésil et de la Guyane.

A huit lieues de là, on arriva à la pointe d'*Aguja*, contrée d'une beauté merveilleuse. Des habitations se trouvaient disséminées parmi des arbustes couverts de fleurs et de fruits. Des ceps de vigne s'entrelaçaient aux branches des arbres, et dans les charmilles voltigeaient des oiseaux au plumage brillant et varié. Des ruisseaux d'une eau limpide y entretenaient une continuelle fraîcheur. L'air était doux et embaumé. Colomb nomma cette partie de la côte *les Jardins*.

Les Indiens y arrivèrent en grand nombre, dans des canots bien construits et pourvus d'une cabine. Plusieurs avaient autour du cou des plaques et des colliers d'or.

Des rangs de perles, que quelques-uns portaient à leurs bras, excitèrent la cupidité des Espagnols. Ils apprirent à Colomb que ces perles se trouvaient sur la côte septentrionale de *Paria*, et lui montrèrent les coquilles d'où elles avaient été tirées.

Colomb envoya des chaloupes à terre, pour prendre d'autres renseignements. Lorsque les Espagnols débarquèrent, un grand nombre d'Indiens, ayant à leur tête le cacique et son fils, s'avancèrent pour les recevoir. On les conduisit dans une grande maison, résidence du cacique, où une collation leur fut cordialement offerte. Pendant tout le temps que les Espagnols furent dans la maison, les Indiens se tinrent respectueusement debout, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. De la maison du cacique on les conduisit ensuite à celle du fils, où une nouvelle collation leur fut offerte.

Ces Indiens, bien qu'habitant sous la zone torride, étaient les plus blancs que Colomb eût encore vus. Affables, généreux et

Digitized by Google

hospitaliers, ils s'empressaient d'offrir aux Espagnols tout ce qui paraissait leur être agréable, perroquets, perles, or, etc. Tout, en eux, annonçait une franchise et une intelligence remarquables. On ne peut s'empêcher de regretter vivement que ces races, les meilleures peut-être qui aient existé dans l'humanité, aient été plus tard entièrement détruites par la férocité des conquérants espagnols.

Le 10 août, Colomb partit des *Jardins*. Il était toujours persuadé que *Paria* n'était qu'une île de l'Asie, et pourtant, comme nous l'avons dit, il côtoyait le continent du nouveau monde.

Il eût voulu consacrer quelque temps à explorer ces régions; mais il sentait la nécessité de revenir à Saint-Domingue.

Tourmenté par la goutte, atteint d'une ophthalmie, il avait beaucoup souffert pendant ce dernier voyage, et le repos de l'esprit ne lui était pas moins nécessaire que celui du corps.

Il ne les trouva point à Saint-Domingue, où il arriva à la fin d'août.

Tout s'y trouvait dans le plus grand désordre. Quelle différence entre l'état riche et brillant où l'on avait vu cette île, au moment où les Espagnols y étaient entrés pour la première fois, en 1491, et l'état de misère et de détresse dans lequel la retrouvait Colomb, en y revenant quatre années après! Ce séjour délicieux, les instincts ignobles et les passions perverses de quelques Européens l'avaient changé en un lieu de désolation et de ruines. Parmi les colons, la débauche, l'indiscipline, la révolte, ensuite la guerre avec les naturels, d'abord si doux, si affables, si généreux, et maintenant qu'on les opprime, indignés, irrités, implacables, avaient arrêté tous les travaux, ceux de culture comme ceux de l'exploitation des mines. Une grande partie des Indiens avaient fui vers les montagnes. Ceux qui étaient restés refusaient de se livrer à un travail dont le fruit leur était enlevé par des étrangers avides. Aussi, après les horreurs de la guerre et des massacres, étaient venues les horreurs de la famine. La plupart des peuplades, qui d'abord avaient accueilli les Espagnols comme des divinités bienfaisantes, étaient détruites ou devenues ennemies. Les jardins et les champs de la colonie étaient en friche. Paresseux et débauchés, les Espagnols avaient compté faire travailler à leur place les Indiens, et ceux-ci, volés,

maltraités, étaient allés au loin se cacher dans des cavernes!

L'amiral, en quittant les Canaries, avait détaché de sa flotte trois caravelles, qu'il avait envoyées à Saint-Domingue, chargées de provisions pour les colons. Mais ces trois caravelles étaient tombées entre les mains d'une troupe d'Espagnols révoltés contre l'amiral et qui se tenaient à Xaragua, dont ils avaient pris possession. Colomb pensa qu'il y aurait inconvénient à essayer de les réduire par la force. Il aima mieux négocier avec eux.

Le 18 octobre, il fit partir pour l'Espagne des vaisseaux, avec des lettres, par lesquelles il informait Ferdinand et Isabelle des détails de la révolte de quelques-uns de ses hommes, de l'offre de pardon qu'il avait faite et du refus des rebelles.

Pendant que toutes les causes de tourment, la rébellion, les conspirations, la misère, se réunissaient pour accabler l'amiral dans la colonie des Indes, les intrigues et les haines conspiraient sa perte et préparaient sa disgrâce à la cour.

Ferdinand, qui avait compté sur les richesses asiatiques pour faire face aux ruineuses dépenses où l'entraînait la guerre, était désolé de voir que, tout au contraire, une grande partie de ses ressources allait s'engloutir chaque année dans ces régions nouvelles, d'où il ne recevait guère que des descriptions stériles, des plaintes et des demandes d'argent. D'un autre côté, Isabelle, qui prenait au sort des Indiens un intérêt de mère, était offensée de voir que Colomb, malgré les désirs qu'elle avait, en mainte occasion, formellement exprimés, s'obstinât à réduire en esclavage les indigènes faits prisonniers, et qu'il continuât d'en charger les vaisseaux qu'il envoyait en Espagne. « De quel droit, s'écriait-elle, l'amiral prétend-il disposer à son gré de mes nouveaux sujets, et les réduire en servitude? » Elle avait en horreur ces attentats contre l'humanité. Pour mieux le montrer, elle ordonna de rendre à leur patrie tous les Indiens qu'on en avait arrachés.

Cet ordre était à peine mis à exécution, que, par la plus fâcheuse coïncidence, arriva de Saint-Domingue une lettre où Colomb demandait l'autorisation de pouvoir continuer, quelque temps encore, à réduire les Indiens en esclavage. Cette malheureuse lettre mit le comble à l'indignation d'Isabelle.

Les deux souverains prirent la résolution de dépouiller Co-

lomb des pouvoirs dont ils l'avaient investi. Tout ce qui les arrêtait, c'était la difficulté de concilier une pareille mesure, avec ce qui était dû aux services et à la gloire de l'amiral.

Un moyen très-simple parut se présenter comme de lui-même. Plusieurs fois Colomb avait demandé qu'on lui envoyât un magistrat intègre et éclairé, pour administrer la justice, mais avec des attributions tellement définies, que tout conflit fût impossible entre le magistrat et lui. Par d'autres lettres, Colomb avait témoigné le désir qu'on nommât un arbitre impartial pour juger les différends qui s'étaient élevés entre lui et Roldan, le chef des révoltés espagnols. Ferdinand eut l'idée de réunir les deux fonctions en une seule, et il en investit un officier de sa maison, don Francisco de Bobadilla, commandeur de l'ordre religieux et militaire de Calatrava.

Bobadilla était, selon les uns, un homme d'honneur et de piété, selon d'autres, un homme ambitieux, violent et intéressé.

Le commissaire du roi arriva à Saint-Domingue à la fin d'août 1500. Il était porteur de plusieurs lettres de créance, délivrées à des époques différentes. Celle que le roi et la reine adressaient à Colomb était conçue en ces termes :

« Don Christophe Colomb, notre amiral de la mer Océane, nous avons ordonné au commandeur Francisco Bobadilla, qui vous donnera notre lettre, de vous dire plusieurs choses de notre part. Nous vous prions de le croire et de lui obéir.

« Donné à Madrid, le 21 mai, l'an 1499. Signé : *Moi le Roi, Moi la Reine.* »

En arrivant à Saint-Domingue et en entrant dans le port d'Isabelle, Bobadilla aperçut le corps d'un Espagnol pendu à un gibet. Bientôt il apprit que, dans la même semaine, sept autres Espagnols rebelles avaient été exécutés dans la forteresse, et que cinq autres, condamnés au même sort, attendaient l'exécution de leur sentence.

Ce spectacle fit sur l'esprit de Bobadilla une impression très-vive, et le confirma dans l'opinion, alors assez générale, qu'il y avait un fond de cruauté dans le caractère de Colomb.

Le lendemain, au sortir de l'église, il lut devant le peuple assemblé les ordonnances par lesquelles il était investi des fonctions de grand juge et de gouverneur général, ainsi qu'un

décret qui ordonnait de payer les appointements arriérés et de contraindre l'amiral à payer tout ce qu'il devait pour son propre compte.

Ce décret fut accueilli par de bruyantes acclamations. Le commissaire royal alla, ensuite, à la tête de sa petite troupe, enfoncer les portes de la forteresse et délivrer les prisonniers. Il rendit ensuite un décret par lequel il était permis à tout le monde, pendant vingt ans, de recueillir de l'or, à la seule condition d'en porter la onzième partie au trésor du roi.

Tout le monde a reconnu que Bobadilla procéda dans sa mission avec trop de précipitation, et souvent d'une manière trop violente, et qu'il dépassa de beaucoup les intentions de Ferdinand et d'Isabelle. Que Colomb, dans des circonstances très-difficiles, irrité par les obstacles de toute nature qu'il avait à vaincre, eût quelquefois oublié les droits de l'humanité et les principes de la justice, cela n'était que trop vrai. Mais il n'en résultait pas que Bobadilla, investi des doubles fonctions de *grand juge* et de gouverneur général, pût lui-même s'affranchir des règles de la justice la plus vulgaire, en prononçant des jugements et des condamnations avant de s'être livré à une enquête régulière, et qu'il se livrât à une sorte d'instruction criminelle avant d'avoir vu et entendu l'accusé.

Ce fut sans alléguer aucune raison et sans se donner même la peine de chercher un prétexte, qu'il fit arrêter Diégo Colomb, le frère de l'amiral, et l'envoya, chargé de fers, à bord d'une caravelle.

Ayant appris ensuite que l'amiral lui-même venait d'arriver du port de *la Conception*, il ordonna de l'arrêter et de le conduire à la forteresse.

Colomb était alors un vieillard de soixante-six ans, respectable par son âge, par l'incontestable supériorité de son esprit et par les immenses services qu'il avait rendus, en découvrant, on le croyait alors, la route maritime des Indes, qui importait tant aux intérêts commerciaux de l'Europe.

L'ordre d'enchaîner l'amiral, cet homme respecté de tous, blessa donc jusqu'à ses ennemis eux-mêmes. Quand on eut apporté les fers, tous les hommes qui étaient présents reculèrent à la seule idée de les lui attacher. Ce fut un de ses propres domestiques, « un cuisinier impudent et éhonté », dit Las

Casas (1), qui se chargea de les river. Il le fit avec autant de promptitude et de gaieté que s'il lui eût servi quelques mets savoureux. « Je connaissais ce misérable, ajoute Las Casas; il se nommait *Espinosa*. »

Barthélemy, l'autre frère de Colomb, était occupé, dans la province de Xaragua, à poursuivre les rebelles, à la tête d'une troupe assez nombreuse. Comme c'était un homme d'un grand courage, Bobadilla craignit qu'en apprenant la captivité de ses frères, il ne prît quelque parti violent. Il fit donc demander à l'amiral d'engager Barthélemy à se soumettre sans résistance aux ordres du roi et de la reine. Colomb y consentit, et Barthélemy, après avoir reçu la lettre de son frère, vint recevoir les fers qui lui étaient préparés.

VI

Ferdinand et Isabelle n'avaient jamais eu la pensée d'infliger un aussi grand outrage à Colomb. C'était Bobadilla qui, poussé par l'évêque Fonseca, surintendant des affaires générales des Indes occidentales, et implacable ennemi de l'amiral, avait interprété les ordonnances à sa façon. Il avait appliqué à Colomb lui-même les mesures sévères prescrites par le roi et la reine contre quiconque serait reconnu coupable de rébellion. Mais pour que Colomb pût être qualifié de rebelle, il eût fallu établir qu'il s'était révolté, ou contre le gouvernement d'Espagne, et il n'était pas question de cela, ou contre les autorités de Saint-Domingue, c'est-à-dire contre Bobadilla, ce qui était absurde, puisque ces deux hommes ne s'étaient jamais vus.

Le tort des souverains de l'Espagne, c'était d'avoir investi d'un pouvoir presque absolu un homme tel que Bobadilla.

Lorsque les vaisseaux qui devaient conduire les prisonniers en Espagne furent prêts, Alonzo de Villejo, l'officier espagnol auquel Bobadilla en avait confié la garde, alla les prendre dans la citadelle. En le voyant entrer avec son escorte :

(1) *Histoire des Indes*, liv. I, chap. CVIII.

« Villejo, lui dit Colomb, où allez-vous me conduire? à l'échafaud?

— Non, Votre Excellence, répliqua l'officier; je vous conduis au vaisseau pour vous embarquer.

— Nous embarquer! répéta vivement l'amiral; Villejo, me dites-vous la vérité?

— Par la vie de Votre Excellence, répondit l'officier, c'est la vérité (1). »

Le maître de la caravelle, Andrias Martin, et Villejo, étaient animés des mêmes sentiments généreux. Ils traitèrent toujours l'amiral avec un profond respect et eurent pour lui les attentions les plus délicates. Arrivés en pleine mer, ils voulurent lui ôter ses fers, mais Colomb s'y opposa avec énergie.

« On me les a mis, dit-il, par l'ordre de Ferdinand et d'Isabelle; c'est aux souverains d'ordonner qu'ils me soient ôtés! »

Il voulut, plus tard, a dit Fernando, son fils, conserver ces fers comme la récompense de ses services. Il les garda toujours dans sa chambre et ordonna qu'à sa mort on les enterrât avec lui (2).

En arrivant à Cadix le 20 novembre 1500, Christophe Colomb écrivit au roi, qui donna immédiatement l'ordre de le mettre en liberté. « Le roi, dit Fernand Colomb, lui fit une réponse pleine d'amitié. Il lui marquait la douleur qu'il éprouvait en apprenant la manière dont Bobadilla l'avait traité, et le priait de se rendre promptement à la cour, lui promettant de lui accorder tout ce qu'il pourrait souhaiter. »

La nouvelle, que ce même Colomb qui avait découvert les Indes occidentales était ramené en Espagne prisonnier et chargé de fers, causa partout une sensation profonde. Un mouvement général d'indignation éclata contre celui qui avait osé faire subir ce traitement à un homme dont les éclatants services avaient mérité la reconnaissance de la nation. La réaction qui se produisit dans l'opinion publique, en faveur de Colomb, était un résultat tout à fait contraire à celui qu'avaient espéré Fonseca et Bobadilla en poussant à l'excès la violence et la haine.

(1) Washington Irving, traduction de G. Renson, tome III, p. 35.
(2) *Histoire de l'Amiral*, 2e partie, chap. XXIV.

CHRISTOPHE COLOMB ENCHAINÉ SUR SON VAISSEAU

Digitized by Google

Digitized by Google

En priant Colomb de se rendre à la cour, les souverains avaient donné l'ordre de lui compter deux mille ducats, afin qu'il pût y paraître d'une manière convenable à son rang. Ils le reçurent avec une bienveillance et une distinction sans égales.

Au moment où la reine vit s'avancer cet homme vénérable, ce marin courageux et hardi, ce grand navigateur, à qui l'Europe devait la plus brillante des découvertes maritimes, tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait souffert se présenta à l'esprit d'Isabelle, qui fut émue jusqu'aux larmes.

En se voyant accueilli avec tant de bonté, en apercevant des larmes dans les yeux de la reine, les sentiments de Colomb, jusque-là comprimés, éclatèrent avec violence. Il tomba à genoux, et les sanglots lui ôtèrent pendant quelque temps l'usage de la voix.

Après plusieurs paroles pleines de bienveillance, le roi demanda à Colomb ce qu'il pouvait faire pour réparer l'affront qu'il avait subi. On résolut, dans le conseil, d'envoyer à Saint-Domingue un gouverneur chargé de publier l'innocence de l'amiral et de ses frères, de contraindre Bobadilla à rendre ce qu'il avait pris, de donner à Colomb tout ce qui lui était accordé dans ses lettres patentes et de faire le procès aux rebelles des Indes.

Le nouveau gouverneur qui fut nommé par le roi était don Nicolas de Avando, commandeur de Larez.

L'émulation excitée par les découvertes de Colomb fit entreprendre, en Portugal, en Angleterre, en Italie, des expéditions, dont quelques-unes eurent de brillants résultats. En 1497, Sébastien Cabot, fils d'un marchand vénitien établi à Bristol, naviguant au service de Henri VII, roi d'Angleterre, découvrit l'île de *Terre-Neuve*, côtoya le Labrador jusqu'au 56e degré de latitude septentrionale, et, en revenant, se dirigea au sud-ouest vers la *Floride*. La même année, Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance et ouvrit ainsi la véritable route maritime des Indes qu'on cherchait depuis si longtemps. En 1500, Pinzon prit possession, au nom des souverains d'Espagne, de cette partie du continent du nouveau monde qui depuis fut appelée le Brésil, etc.

Colomb, qui était alors à Grenade occupé à réparer de son mieux le mal que lui avait fait Bobadilla, ne put entendre de

sang-froid le récit de toutes ces découvertes. Enflammé d'une nouvelle émulation, il résolut de couronner sa vie par l'exécution d'un grand projet dont il communiqua le plan à Isabelle.

Ce plan fut adopté, et, dans l'automne de 1501, Colomb reçut l'ordre de se rendre à Séville, pour faire les préparatifs de son quatrième voyage.

Il partit de Cadix, le 9 mai 1502, avec quatre vaisseaux. Il arriva, après un assez heureux voyage, dans les eaux de Saint-Domingue. Une tempête qui le menaçait rendait urgente son entrée dans le port, mais on refusa de l'y laisser entrer. Cette mesure était commandée par la prudence, dans un moment où l'île était encore remplie de ses plus ardents ennemis.

Après avoir essuyé un refus si dur, Colomb, voyant que la flotte espagnole qui était dans le port se disposait à partir elle-même, et comprenant les dangers qui l'attendaient au large, envoya prévenir Bobadilla que si la flotte prenait le large en ce moment, elle était perdue, vu l'état de la mer. Le gouverneur dédaigna cet avis et fit mettre à la voile.

La flotte avait à peine atteint la pointe de l'île, que la tempête se déchaîna dans toute sa violence. Elle engloutit le vaisseau sur lequel se trouvaient Bobadilla et les plus ardents ennemis de Colomb, ainsi que toutes les richesses qu'ils avaient acquises par les plus indignes actions et les plus cruelles injustices. La plupart des autres bâtiments de la flotte de Bobadilla périrent. Quant à la petite escadre de Colomb, elle eut beaucoup à souffrir, mais elle ne perdit qu'une chaloupe.

Le 30 juillet, Colomb découvrit, à quelques lieues de la côte de Honduras, l'*île des Pins*, ainsi que plusieurs autres petites îles.

Colomb, toujours poursuivi par la tempête, arriva à la Jamaïque. De là il navigua vers la terre ferme, malgré le vent et le courant, qui lui étaient contraires. Il louvoya ainsi pendant deux mois, sans pouvoir entrer dans aucun port. Enfin, il atteignit le cap de *Gracias á Dios*, qui appartient au continent du nouveau monde.

Depuis quatre-vingt-huit jours, il luttait contre les tempêtes, et il n'avait aperçu ni le soleil ni les étoiles. Les navires faisaient eau de toutes parts; les voiles étaient déchirées, les câbles rompus, les ancres perdues, ainsi qu'une grande partie

des approvisionnements. Les hommes d'équipage étaient malades pour la plupart. Colomb lui-même avait été plusieurs fois au seuil de la mort. Fernand, son jeune fils, âgé de treize ans, partageait toutes ses fatigues, et, de plus, il aidait à soigner les malades.

Colomb, pendant ce dernier voyage le long du continent du nouveau monde, était toujours dans la même illusion. Il se croyait en Asie, et, dans son esprit, il en revenait sans cesse aux descriptions du voyage de Marco Polo dans les Indes. S'il s'en fût rapporté aux indications que lui donnèrent alors des Indiens, s'il eût été moins malade et moins découragé, il serait peut-être arrivé dans les régions méridionales, les plus abondantes en or et les plus riches en productions végétales.

Après avoir doublé le cap continental *Gracias á Dios*, Colomb gouverna droit au sud, le long de la côte des *Mosquites*, et passa près des *Limonares*, groupe de douze îles. Lorsqu'il eut fait une soixantaine de lieues le long de la côte, il jeta l'ancre près d'une rivière, pour prendre de l'eau et du bois. Mais bientôt la mer s'enfla, une de ses barques fut submergée, et tous les hommes qui s'y trouvaient périrent dans les flots.

Il quitta ces parages et continua, pendant quelques jours encore, à suivre la côte. Les vaisseaux étaient déjà presque hors de service. Il arriva, après diverses péripéties, près de la côte qui porte aujourd'hui le nom d'*isthme de Panama*. Il avait cru pouvoir trouver un détroit à travers cet isthme. Trompé dans son attente, il songea à mettre enfin un terme à ce long voyage.

Les Espagnols, dans cette dernière reconnaissance, eurent de nombreux combats à soutenir contre les Indiens.

Nous sommes obligé de passer ici sous silence une foule d'événements et de désastres, dont le récit se trouve dans les ouvrages de Las Casas, Pierre Martyr, Fernand Colomb, Washington Irving, Navarrette et autres.

Après une suite d'effroyables tempêtes, Colomb arriva, avec son escadre délabrée, à un port qu'il nomma *San Gloria* (aujourd'hui baie de *Don Christophe*). Ses vaisseaux ne pouvant plus tenir la mer, il ordonne de les échouer à une portée d'arc du rivage et fait construire, sur la poupe et sur la proue de ses navires échoués, des cabines couvertes de chaume pour abriter

ses équipages. Les provisions manquaient, et les Espagnols s'étaient conduits de façon à ne mériter de la part des Indiens aucune pitié. Cependant les caciques des pays voisins consentirent à leur faire apporter des vivres.

Mais une révolte se préparait dans une partie des équipages. Bientôt s'éleva un tumulte affreux. Colomb, bien que malade et tout perclus de la goutte, se lève et sort, en chancelant, de sa cabine. Les révoltés ayant à leur tête Porras, un brigand féroce, faisaient retentir l'air de cris séditieux, en brandissant leurs armes. Colomb fut obligé de saisir une lance pour se défendre. Cependant ceux qui lui étaient restés fidèles se groupent en petit nombre autour de lui et l'entraînent, de peur qu'il ne soit assassiné. Les révoltés, se séparant dès lors de leurs compatriotes, s'éloignent en s'emparant des chaloupes et des canots.

Colomb n'avait d'autre chance de salut que de faire connaître sa situation à Avando, le nouveau gouverneur de Saint-Domingue. Diego Mendez, homme d'honneur et de courage, lui était entièrement dévoué. Il le chargea de cette mission périlleuse.

Il y avait quarante lieues à faire, dans un frêle canot, à travers un golfe dont les flots étaient fort agités. Le courageux messager partit pour accomplir sa mission et demander au gouverneur d'envoyer des secours à l'amiral et à ses compagnons, naufragés et perdus sur la côte inhospitalière de la Jamaïque.

Huit mois s'écoulèrent sans qu'on eût reçu aucune nouvelle! Enfin, un soir, on vit s'avancer un grand canot. Le commandant de ce canot était un certain Escobar, qui avait été condamné à mort, comme rebelle, sous l'administration de Colomb. Le gouverneur de Saint-Domingue avait choisi cet homme pour porter à Colomb une lettre, accompagnée, pour toutes provisions, d'un tonneau de vin et d'un quartier de porc.

Escobar dit à l'amiral qu'il était chargé, par le gouverneur, de lui exprimer toute la part qu'il prenait à son infortune et le regret de n'avoir point en rade un grand vaisseau pour le ramener lui et son équipage, mais qu'on lui en enverrait un le plus tôt qu'on pourrait. Escobar ajouta que, si Colomb avait des lettres pour le gouverneur, il le priait de les lui remettre, attendu qu'il voulait partir immédiatement.

Digitized by Google

Colomb se hâta d'écrire au gouverneur. Il lui peignait les horreurs et les dangers de sa position. Il lui exprimait la confiance qu'il avait dans ses promesses, et lui recommandait Diégo Mendez, qu'il avait envoyé à Saint-Domingue pour demander des secours. Escobar prit la lettre et partit.

Le gouverneur Avando n'avait si longtemps différé d'envoyer des secours à Colomb que parce qu'il espérait que l'amiral, dont il redoutait la présence à Saint-Domingue, périrait à la Jamaïque, sur son vaisseau échoué.

Deux vaisseaux partirent enfin pour aller au secours de l'escadre naufragée de la Jamaïque. L'un était envoyé par le gouverneur, l'autre avait été frété par Mendez.

Le 28 juin 1504, Colomb et ses équipages, recueillis par ces libérateurs, purent donc quitter leurs vaisseaux délabrés. Le 10 août seulement à cause des vents contraires, ils jetaient l'ancre dans le port de Saint-Domingue.

Toutes les haines qui existaient encore contre lui s'étaient dissipées au récit de ses malheurs. Les égards qu'on avait refusés à son mérite furent accordés à son infortune. Le gouverneur et les principaux habitants allèrent à sa rencontre. Accueilli par la population avec des transports d'enthousiasme, il devint l'hôte du gouverneur.

Avando avait beaucoup négligé les intérêts de Colomb pendant sa longue absence. Il avait fort mal administré la colonie. Il avait ordonné, contre les malheureux Indiens, des spoliations, des assassinats, des massacres. Cette conduite, quand elle fut connue en Espagne, excita l'indignation et l'horreur de la reine Isabelle.

Cette grande souveraine était très-dangereusement malade lorsqu'elle apprit toutes ces tristes nouvelles. Avant de mourir, elle demanda et obtint du roi la promesse qu'Avando serait immédiatement rappelé. Mais Ferdinand ne remplit sa promesse que quatre années après.

L'amiral mit à la voile le 12 septembre, pour revenir en Espagne. Il fut très-malade pendant toute la traversée, qui fut troublée par une continuelle tempête. Le 7 novembre, il jetait l'ancre au port de San Lucar. De là, il se fit conduire à Séville. Après s'être reposé quelques jours, il se rendit à la cour.

La reine Isabelle était morte pendant son absence. Colomb

ressentit une profonde douleur de la perte de sa protectrice. Le roi, qui l'avait toujours traité avec assez de froideur, cherchait quelque moyen honnête pour lui ôter les droits qu'il lui avait accordés par ses lettres patentes. Il l'aurait fait sans plus attendre, s'il n'eût craint de passer aux yeux de l'Europe pour un ingrat. Il se borna donc à proposer à Colomb de renoncer aux prétentions qu'il pouvait avoir sur les pays découverts, lui promettant de lui donner, en compensation, diverses charges en Espagne.

Toutes ces amertumes, toutes ces injustices, ajoutaient à la tristesse qui remplissait l'âme du grand navigateur, ainsi tombé dans une disgrâce complète. La goutte, qui le clouait sur son lit, l'emporta le 20 mai 1506.

Il fut enterré avec beaucoup de pompe, dans la grande église de Séville. On grava, par ordre du roi, sur son tombeau, cette épitaphe rimée :

« POR CASTILLA Y POR LEON
« NUEVO MUNDO HALLO COLON. »

Washington Irving a donné sur les derniers jours de la vie de Colomb des détails intéressants, d'après les auteurs contemporains. Les derniers mots qu'il prononça furent :

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.
« C'est dans tes mains, Seigneur, que je remets mon âme. »

Colomb, pendant soixante-dix ans qu'il a vécu, ne jouit de quelque bonheur que dans les trois années qui suivirent la découverte de San Salvador. Son étoile pâlit dès 1498. C'est assurément un de ceux qui ont été les plus malheureux parmi les hommes illustres.

Alexandre de Humboldt qui, dans son *Examen critique de l'Histoire de la géographie du nouveau continent*, parle souvent et beaucoup de Colomb, voit en lui un homme d'un vrai génie et d'un noble caractère, qui a rendu à la civilisation moderne un service immense, incalculable.

Colomb n'était pas fort instruit; mais il ne faut pas faire trop bon marché de ses connaissances. Malte-Brun a dit avec

Digitized by Google

justesse qu'en défendant son projet, « il se montra moins téméraire et plus savant qu'on ne l'avait dépeint. »

Colomb était au comble de la faveur en 1497, lorsque les souverains voulurent lui donner dans l'île de Saint-Domingue une propriété de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large; le titre de marquis ou de duc devait être joint à ce don. Il refusa cette offre, dans la crainte d'exciter la jalousie de ses ennemis.

Quelques historiens espagnols l'ont accusé de finesse et d'astuce.

« Que Colomb, dans sa correspondance avec son fils Diégo (de 1504 à 1505), montre, dit de Humboldt, un soin actif et minutieux pour la conservation de sa fortune, cela est parfaitement vrai. Il se plaint, dans cette correspondance, d'avoir été obligé de faire des avances aux personnes qui l'ont suivi dans son quatrième voyage, et il avoue *qu'il ne vit que d'argent emprunté.* »

Ce n'était pas pour lui-même que Colomb songeait aux intérêts matériels. Dans les avantages que la fortune procure ce n'étaient pas les plaisirs sensuels qu'il recherchait. Il ne tenait qu'à la gloire qui s'acquiert par les grandes conceptions, par les entreprises extraordinaires. Il écrivait au roi, en 1505 : « *Je tiens à ce qui concerne mon rang. Quant au reste, Votre Altesse gardera ou me rendra ce qui lui paraîtra convenable à ses propres intérêts.* »

« A côté de cette force de caractère que nous admirons dans la vie publique de Christophe Colomb, se placent, dit de Humboldt, des traits de bonté dont le peu que nous savons de sa vie privée offre le touchant souvenir. Les treize lettres trouvées dans les archives de sa famille, chez le duc de Veragua, et adressées à ses enfants et à son ami le P. Gorricio, sont très-remarquables sous ce point de vue (1). »

Nous avons reproduit les opinions de quelques savants, dûment autorisés, afin de réfuter les allégations d'ignorance et de sécheresse de cœur, que l'on n'a pas craint de faire peser sur la mémoire du grand navigateur dont nous venons de raconter la vie.

(1) *Histoire de la géographie du nouveau continent.* Section II, p. 219.

AMÉRIC VESPUCE

On se demande, après avoir lu la vie de Christophe Colomb, pourquoi le nouveau monde a reçu le nom d'*Amérique*, du nom d'Américc Vespuce, et non celui de *Colombie*, du nom de Colomb? Est-ce Américc Vespuce qui, le premier, à la tête d'une expédition maritime, a découvert des îles considérables et de grandes terres qui dépendaient du nouveau monde? Non, assurément. Si quelques écrivains l'ont prétendu un moment, il ne s'est trouvé personne qui ait pu sérieusement le prouver. Comment donc est-il arrivé que, de deux navigateurs d'un mérite si inégal, celui qui avait évidemment le moins de titres connus et constatés ait seul obtenu la gloire de donner son nom au continent nouveau? Grâce aux recherches laborieuses d'Alexandre de Humboldt, il est facile de répondre à cette question (1).

En 1507, deux publications répandirent le nom de Vespuce en Italie, en France, en Allemagne, à propos de la découverte des nouvelles Indes, et lui donnèrent une notoriété immense, sans l'associer à celui de Colomb : c'étaient la *Collection des quatre voyages* attribués à Américc Vespuce et le *Recueil de Vicence*. *Les quatre navigations* du voyageur florentin étaient jointes au *Mundus novus*, où se trouvait déjà, depuis 1504, le nom de Vespuce, mais non celui de Colomb.

Un géographe né à Fribourg (en Brisgau), nommé Martin

(1) *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*, 2e section.

Digitized by Google

AMÉRIC VESPUCE

d'après un buste de la bibliothèque de l'Université de Florence.

Digitized by Google

Waldsemüller, connu sous le nom latin de *Hylacomylus*, avait établi une imprimerie à Saint-Dié, au pied des Vosges, en Lorraine. Ce savant, ou ce libraire, imprima en un seul les deux ouvrages dont nous venons de donner les titres, qu'il réunit sous le nom de *Cosmographiæ Introductio, cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quatuor Americi Vespucii navigationes.* Cet ouvrage parut d'abord sans nom d'auteur. Mais, en 1509, une édition en fut publiée à Strasbourg, avec une préface signée *Hylacomylus.*

Hylacomylus, après avoir parlé des trois parties de l'ancien monde : l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique*, recommande de nommer la quatrième, récemment découverte, *Amerige* ou *America*, du nom d'Améric Vespuce.

Rien ne porte à croire que Vespuce ait été pour quelque chose dans cette proposition du libraire de Saint-Dié. Hylacomylus était, il est vrai, protégé par René, duc de Lorraine, qui entretenait une correspondance avec Vespuce; mais, bien probablement, ce dernier ne sut jamais quelle dangereuse gloire on lui préparait dans le petit village de Saint-Dié.

La *Cosmographie* d'Hylacomylus fut réimprimée à Strasbourg en 1509. Le *Mundus novus* imprimé par Jean Otmar à Augsbourg en 1504, et le *Recueil de Vicence* publié par Allessandro Zorzi en 1507, sous le titre de *Mondo novo et paesi novamente retrovati*, contenaient déjà, comme nous l'avons dit, *les Quatre voyages de Vespuce.* Ces divers écrits présentaient, sous une forme vive et intéressante, les premiers renseignements sur les choses extraordinaires qui avaient été données sur le nouveau monde et sur les mœurs étranges de ses habitants. Le public conserva l'impression que Vespuce racontait ce qu'il avait vu le premier, et avant tout autre navigateur; de sorte que son nom se trouva bientôt intimement associé, dans les opinions populaires, à l'idée du nouveau continent, tandis que le nom de Colomb était beaucoup moins connu.

Voilà pourquoi la proposition d'Hylacomylus fut adoptée d'emblée, et le nom d'*America* adopté par les géographes pour baptiser le nouveau monde.

La première carte sur laquelle on voit figurer ce nom paraît être celle de Petrus Apianus, qui fut tracée en 1250 et ajoutée

d'abord à une édition de Solin, puis à une édition de Mela, par Vadianus. Elle représente l'isthme de Panama.

L'explication que nous venons de donner de l'étymologie du nom d'*Amérique* ôte beaucoup de son intérêt à la vie du navigateur dont nous avons à parler. Aussi abrégerons-nous son histoire.

Plus jeune que Colomb de quinze ans, Amerigo Vespucci était né à Florence, le 9 mars 1451. Il était le troisième fils d'Anastasio Vespucci, notaire public, et d'Elisabetta Mini. Sa famille, originaire de Peretola, près de Florence, était noble et considérée, mais sans fortune.

Le nom d'Amerigo est peu usité en Italie; il est d'origine germanique. C'est la corruption du nom allemand *Amalric, Amelrich* (en français *Amaury*). C'est à tort qu'on a voulu le faire dériver d'*Albéric*, nom qui a été quelquefois transformé en *Emeric*. Les auteurs français ont adopté l'orthographe qui s'éloigne le moins de l'orthographe italienne : ils écrivent *Améric Vespuce*.

Le jeune Améric reçut une excellente éducation, sous la direction de son oncle, George-Antoine Vespuce, savant religieux de la congrégation de Saint-Marc, ami de Marsile Ficin, le traducteur de Platon. C'est probablement le même religieux qui, professeur à Pise, fut l'ami et le défenseur de Savonarole. Il enseignait alors la grammaire à Florence, et il eut pour élèves plusieurs personnages illustres de son époque, entre autres Piero Soderini, qui fut gonfalonier de la république de Florence, et auquel est adressée la relation des quatre voyages d'Améric Vespuce, dont nous parlerons plus loin.

Les études du jeune Vespuce furent interrompues par l'invasion de la peste, qui semait la terreur parmi les populations. On jugea nécessaire d'éloigner pour quelque temps le jeune homme de Florence, et de l'envoyer dans une des maisons de campagne de sa famille, à Trebbio. C'est ce que nous apprend une lettre qu'il écrivit en latin à son père, en date du 19 octobre 1476.

On ne sait rien de plus sur sa jeunesse. Il est seulement certain qu'il fit de grands progrès dans les sciences exactes, principalement dans celles qui intéressent la navigation : astronomie, cosmographie, géométrie, géographie.

Un de ses frères, nommé Girolamo, avait embrassé le commerce, profession alors très-honorée à Florence, car c'est par son commerce que Florence s'était élevée au rang des cités les plus riches et les plus florissantes de l'Italie. Dans une famille de plusieurs enfants, il y en avait toujours un, au moins, qu'on destinait au commerce. Les Médicis, avant Avérard de Médicis, qui fut gonfalonier de Florence en 1314, n'étaient eux-mêmes que de simples négociants.

Girolamo Vespucci fut donc aussi destiné au commerce ; mais il ne fut pas heureux dans cette carrière. Dans une lettre datée du 24 juillet 1489, il écrit, de Jérusalem, à son frère Américic, que ses affaires sont loin d'être prospères.

Il est probable que l'insuccès commercial de Girolamo détermina Américic à quitter sa patrie, à l'âge de trente-neuf ans, pour chercher à refaire la fortune de sa famille.

C'est en Espagne qu'il se rendit. L'époque de son arrivée est quelque peu incertaine; mais en comparant les dates et les circonstances mentionnées dans ses lettres, on peut la fixer à 1492. Dans tous les cas, Vespuce était à Séville quand Colomb revint de son premier voyage (1). Treize lettres adressées à Vespuce, à Florence, et qui sont conservées dans les archives de cette ville, prouvent qu'il s'y trouvait encore au commencement de 1492; car la dernière est datée du 9 mars 1491, et l'année ne commençait, à cette époque, que le 25 mars, jour de l'Incarnation, de sorte que la lettre en question tombe dans l'année 1492, comptée à partir du 1er janvier. D'un autre côté, il existe une lettre commerciale signée d'Américic lui-même, et datée du 30 janvier 1492 (c'est-à-dire 1493), qui nous apprend qu'à cette époque il se trouvait déjà en Espagne. Il dit lui-même, dans la *Relation de son premier voyage*, qu'il resta en Espagne quatre ans, occupé d'affaires commerciales et éprouvant les vicissitudes de la fortune.

Il est probable que Vespuce était chargé de diriger ou de surveiller une maison de commerce que Laurent de Médicis avait établie en Espagne. En effet, les lettres assez nombreuses de Laurent de Médicis à Américic Vespuce, qui existent encore

(1) *Ricerche istorico critiche circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci. Compilate da Francesco Bartolozzi.* In-8. Firenze, 1789, p. 95.

aux archives de Florence, démontrent avec évidence que ce dernier était un des agents commerciaux des Médicis. Il y a même, dans cette collection, une lettre adressée à *Améric Vespuce, chez Laurent de Médicis* (5 mai 1491). Dans une autre lettre, datée du mois de septembre 1489, Laurent se plaint à Améric des infidélités commises par ses employés en Espagne, et le prie de s'occuper de cette affaire. La dernière de ces lettres est, comme nous l'avons déjà dit, datée du 9 mars 1491 (ou plutôt 1492).

La maison de commerce que Vespuce devait surveiller pour le compte des Médicis, fut plus tard supprimée; mais Vespuce n'en resta pas moins en correspondance suivie avec son protecteur.

Il devint ensuite facteur, ou commis, d'une grande maison de commerce, qu'un autre négociant, Juanoto Berardi, de Florence, avait fondée à Séville en 1486.

Ce Berardi avait fait, en avril 1495, un marché avec les souverains de l'Espagne, pour leur fournir trois armements différents, de quatre navires chacun, destinés aux expéditions de Colomb dans les Indes occidentales. Berardi mourut au mois de décembre 1495, et Vespuce lui succéda dans la gérance de la maison.

Il ne cessa de s'occuper de l'équipement de ces quatre navires jusqu'à leur sortie du port de San Lucar. Dans le mois de janvier, on le voit réglant avec les maîtres des équipages tout ce qui concerne la paye et les vivres, conformément aux conventions faites entre eux et Berardi.

Vespuce continua à tout préparer pour le départ de quatre caravelles, qui devaient mettre à la voile vers 1496. Elles partirent, en effet, le 3 février 1496; mais le 18 elles essuyèrent une tempête et firent naufrage. Les équipages furent sauvés, à l'exception de trois hommes, d'après le récit de Munoz.

C'est ainsi que Vespuce eut l'occasion de voir souvent Christophe Colomb et de s'entretenir avec lui.

Colomb, en décrivant les terres qu'il venait de découvrir, se laissait souvent aller à des mouvements d'enthousiasme; et Vespuce, assez instruit déjà pour le suivre jusque dans les détails techniques de la navigation, l'écoutait avec avidité. Il dut nécessairement puiser dans les conversations de l'amiral de la

Digitized by Google

grande mer Océane, des lumières nouvelles, un goût plus déterminé pour les études géographiques et pour les voyages de découvertes. Aussi ne tarda-t-il pas à se lancer dans cette carrière, sur les traces de son illustre prédécesseur.

Il n'est rien de plus embrouillé que les dates exactes des quatre voyages de Vespuce aux Indes occidentales. Nous nous bornerons à rapporter ici, comme résumé des longues discussions qui ont eu lieu à ce propos, les conclusions auxquelles s'est arrêté M. Édouard Charton, dans son excellent ouvrage *les Voyageurs anciens et modernes*.

Après avoir rappelé que quelques historiens trop prévenus en faveur de Vespuce, et entre autres le Père Canovai, auteur d'un *Éloge de Vespuce*, souvent réimprimé (1), prétendent, à tort, attribuer à Vespuce la découverte du *continent* de l'Amérique, c'est-à-dire la côte de Paria, assertion qui ne peut être un moment soutenue, M. Édouard Charton ajoute :

« Aucune preuve n'établit que le voyage d'Américc Vespuce jusqu'à la côte de *Paria* ait eu lieu en 1497; toutes les présomptions tendent à démontrer que la date de son premier voyage doit être fixée à l'année 1499.

« Un seul fait, dans l'histoire de ces navigations obscures, est incontestable : c'est qu'Américc Vespuce s'était associé à Juan de la Cosa dans l'expédition dirigée par Hojeda vers la terre ferme du nouveau continent, depuis le 20 mai 1499 jusqu'au 30 août de la même année. On en a pour preuves le témoignage formel de Hojeda dans le procès du fisc contre les héritiers de Colomb et dans les manuscrits de Las Casas. Hojeda déclara qu'il avait abordé, le premier après l'amiral, à la côte de *Paria*.

« Or, d'un examen attentif des quatre relations de Vespuce, il ressort que la première, seule, se rapporte au récit de l'expédition faite avec Hojeda et Juan de la Cosa. Dans l'une et l'autre version, on remarque une complète analogie sur les points suivants : la date du jour et du mois pour le départ; le nombre des navires; l'atterrage au sud-est du golfe de Paria, au nord de l'équateur; les noms de Paria et de Venise; un combat avec les Indiens, où il y eut vingt ou vingt-deux blessés et un seul mort; des incursions dans l'intérieur des terres, pendant lesquelles les naturels reçurent les Espagnols avec des honneurs extraordinaires; un séjour dans le port de Mochina pendant trente-sept jours; le manque de perles; un enlèvement des esclaves.

« Le second voyage d'Américc Vespuce paraît être celui dans lequel Vicente-Yanez Pinzon, frère de ce Martin-Alonzo Pinzon, qui avait voulu rivaliser avec Colomb, découvrit le cap Saint-Augustin par les 8° 20′ de

(1) *Viaggi d'Amerigo Vespucci, con la vita, l'elogio e la dissertazione giustificativa di questa celebre navigatore, del padre Stanislao Canovai, delle scuole pie, publico professore di matematica*. In-8°. Firenze, 1817.

latitude australe, et la rivière des Amazones. Ce voyage, commencé en 1499, se termina à la fin de septembre 1500.

« Le troisième voyage, entrepris en 1501 et terminé en septembre 1502, fut dirigé vers la côte du Brésil, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à une latitude méridionale qui est évaluée à 52 degrés.

« Le quatrième et dernier voyage, dirigé vers les Indes orientales, fut interrompu par un naufrage du vaisseau amiral, près de l'île Fernando Norona. Les autres navires furent emportés à l'ouest et allèrent atterrir à la baie de Tous-les-Saints, au Brésil.

« Les deux premiers voyages eurent lieu par ordre du roi d'Espagne; les deux derniers par ordre du roi de Portugal.

« Améric Vespuce ne fut le commandant d'aucune des quatre expéditions, et il est juste de dire que, dans ses écrits, il n'a point prétendu s'en arroger le titre. Il n'occupait certainement dans les escadres qu'une position secondaire, quelle que fût d'ailleurs sa qualité réelle, marchand, pilote ou astronome. Les découvertes qui eurent lieu pendant ces navigations ne peuvent donc, sous aucun prétexte, lui être attribuées. L'honneur n'en saurait revenir qu'à ceux qui eurent la direction et la responsabilité des entreprises. Comment donc est-il arrivé que le nom d'Améric soit devenu célèbre jusqu'à s'imposer de si haut à l'univers et aux siècles ! ! »

Nous passerons sous silence les détails de ces quatre voyages de Vespuce. Vespuce ne se trouvait à bord des vaisseaux que comme subordonné. Il est évident, dès lors, qu'il faut rapporter la gloire des découvertes faites pendant ces divers voyages, non à lui, mais aux chefs de ces expéditions.

Vespuce n'avait pas fait fortune dans ses quatre voyages aux Indes occidentales. On le trouve, en effet, à Séville, au commencement de l'année 1505, se rendant à la cour d'Espagne pour y solliciter un emploi. Il était porteur d'une lettre de Colomb à son fils Diégo, en date du 5 février 1505, dans laquelle l'amiral parle de Vespuce comme d'un ami.

Il reçut, vers cette époque, des lettres de naturalisation du roi d'Espagne. Lui et Pinzon furent nommés capitaines d'une escadre qui devait partir pour aller aux découvertes. On a retrouvé un ordre royal, daté du 11 avril 1505, et portant qu'il soit payé 12,000 maravédis, à titre d'équipement, à *Amerigo de Vespuche, résidant à Séville.* On équipa les navires; mais le projet fut abandonné pour des motifs politiques. Des pièces qui existent encore prouvent que Vespuce resta à Séville jusqu'en 1508, et que c'est à cette époque que la destination des

(1) *Voyageurs anciens et modernes*, tome III, p. 193-194.

Digitized by Google

navires fut changée, l'équipement vendu et les comptes réglés. Pendant ce temps, son salaire était de 30,000 maravédis.

Le 22 mars 1508 il fut nommé grand pilote (*piloto mayor*), aux appointements de 75,000 maravédis. On le plaça à la tête d'un véritable dépôt hydrographique. Il eut à exécuter, pour la *Casa de contentacion* de Séville, point central des entreprises maritimes, un tableau général des côtes et un registre des positions géographiques, dans lequel il devait consigner, chaque année, les découvertes nouvelles. Il devait, en outre, s'assurer si les pilotes étaient suffisamment instruits, surveiller l'équipement des expéditions, et prescrire la route que les vaisseaux devaient suivre pour se rendre dans le nouveau monde.

Il resta à Séville jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 février 1512. Sa veuve, Maria Corezo, obtint une petite pension de 10,000 maravédis, car Vespuce n'avait laissé aucune fortune.

Son neveu, Juan Vespuce, jeune homme dont Pierre Martyr parle avec de grands éloges, lui succéda, comme pilote chef, aux appointements de 20,000 maravédis.

Juan Vespuce conserva cette place jusqu'en 1525, où il fut privé de son emploi après la mort de son protecteur, l'évêque Fonseca. On ne trouve, selon F. de Navarrette, aucune mention ultérieure de Vespuce dans les archives.

Les fonctions de *pilote chef*, dans l'exercice desquelles la mort surprit Américc Vespuce, quoique importantes, n'étaient cependant que subalternes et médiocres, si on les compare aux titres et aux émoluments accordés aux premiers navigateurs qui firent des découvertes dans le nouveau monde. Il est probable qu'il ne méritait pas davantage; comme il paraît certain aussi qu'il n'a pas prétendu à une récompense plus élevée. Mais la postérité a surfait son mérite, et sa renommée a dépassé ses talents et ses services.

Cet honneur usurpé n'a pas manqué d'exciter contre lui une clameur universelle, et l'on est allé trop loin en dénigrant jusqu'à son caractère.

« Il semble, dit M. Charton, qu'il serait plus équitable de le laisser au rang très-secondaire qui lui convient, et de se consoler d'entendre si souvent répéter son prénom à côté des noms d'Europe, d'Asie et d'Afrique, en songeant que les autres continents et la plupart des États n'ont

reçu des dénominations ni plus justes ni plus satisfaisantes sous aucun rapport. »

Les relations des voyages de Vespuce, qui ne formaient que quelques pages, n'auraient eu, dit de Humboldt (1), qu'une existence éphémère et qu'un très-petit nombre de lecteurs, s'ils n'avaient été bientôt réimprimés dans des *Collections de voyages modernes*. Si, dès le commencement du seizième siècle, on voit s'accroître dans les masses populaires la renommée de Vespuce avec une telle rapidité qu'elle parvient presque à balancer celle de Colomb, cela tient, comme nous l'avons dit en commençant : 1° à ce que le nom d'Améric Vespuce se trouvait seul placé à la tête de cette *Collection de voyages* qui devint un livre populaire ; 2° à ce que la *Relation du troisième voyage de Vespuce*, dans laquelle il se vantait d'être parvenu au *cinquantième degré de latitude australe et d'avoir parcouru le quart de la circonférence du globe*, fut insérée seule dans ce recueil, en laissant tout à fait dans l'oubli le nom de Colomb.

Plusieurs choses, dans cette dernière relation, étaient de nature à piquer vivement la curiosité du public, entre autres les figures des constellations australes, une description *dogmatiquement embrouillée*, dit de Humboldt, d'un arc-en-ciel lunaire, une peinture animée des mœurs des Brésiliens sauvages, etc.

Vespuce n'était pas un homme sans mérite, mais il n'était en rien comparable à Colomb. Cependant le quatrième voyage de Colomb, dans lequel ce navigateur avait découvert le continent méridional des nouvelles Indes, passa presque inaperçu. On en parla, il est vrai, dans les publications imprimées, mais on ne s'occupa dans le public que de Vespuce et de l'immense littoral qu'il se vantait d'avoir parcouru. Vespuce, toutefois, nous l'avons dit, ignorait la plupart de ces publications, et le retentissement qu'elles allaient donner à son nom.

Nous ne voyons nulle part, en effet, la preuve qu'il ait eu l'intention de s'attribuer la priorité de la découverte de *Paria*, et c'est très-injustement, selon nous, qu'il a été accusé d'imposture. Assurément, s'il eût voulu ravir à Colomb la gloire de cette découverte, Fernand Colomb n'eût pas manqué de lui

(1) *Examen critique de l'Histoire de la géographie du nouveau continent*, 2e section page 77.

MAISON D'AMÉRIC VESPUCE, A FLORENCE

Digitized by Google

Digitized by Google

en adresser le reproche. Cependant, dans l'*Histoire de l'amiral*, son père, Fernand Colomb n'élève aucune récrimination contre Vespuce, à propos de l'injuste dénomination qu'a reçue le nouveau monde.

Le dernier descendant d'Américc Vespuce vit aujourd'hui à Florence. C'est un marchand de tableaux, Amerigo Vespuci, qui demeure, avec une vieille sœur, sur le quai du nord de l'Arno (Lungo Arno Schneiderf, n° 2041), près de l'atelier qui sert de dépôt aux œuvres du sculpteur Bartholoni : il tient là son magasin de tableaux et de curiosités. Nous avons eu le plaisir de converser avec lui et de lui acheter quelques objets de son commerce, entre autres un petit portrait à l'huile de son illustre ascendant, d'après un tableau original.

L'honorable Amerigo Vespucci étant garçon, il est probable que la race des Vespuce s'éteindra avec lui.

Dans la rue de *Borgognisanti*, à Florence, se voit encore, dans un état parfait de conservation, la maison que la famille Vespuce habitait au seizième siècle. La gravure qui accompagne notre notice a été faite d'après un croquis de cette habitation historique, que nous avons pris à Florence.

FIN DES SAVANTS DU MOYEN AGE

HAG2003530

TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
Tableau de l'état des sciences chez les nations arabes depuis la prise d'Alexandrie jusqu'au treizième siècle.	1- 29
Geber	30- 39
Mesué	40- 42
Rhasès	43- 54
Avicenne	55- 61
Averroès	62- 75
Abulcasis	76- 78
Tableau de l'état des sciences en Europe, au moyen âge	79-111
Albert le Grand	112-141
Thomas d'Aquin	142-172
Roger Bacon	173-214
Vincent de Beauvais	215-236
Arnauld de Villeneuve	237-254
Raymond Lulle	255-286
Guy de Chauliac	287-308
Jean Gutenberg, ou l'invention de l'Imprimerie	309-355
Fust et Schœffer, ou les progrès de l'Imprimerie	356-370
Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique	371-481
Améric Vespuce	482-491

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PERSONNAGES

ET

DES NOMS D'AUTEURS CITÉS DANS CE VOLUME

A

Abdalla-Tit 19
Abd-el-Wahid-Ibn 65, 66, 69
Abélard 110
Abou-Beer-Ibn-Tofaïl 64, 65
Abou-Djafar-Ibn-Haroun 63
Abou-Mohammed-Ali 77
ABULCASIS 76-78
Abulfarage 50
Abulféda 48, 53
Achard 246
Aétius 96, 307
ALBERT LE GRAND 112-141
Alcuin 82
Alde Manuce 365
Alfarabi 20, 61
Alfragan 22
Alhazen 17, 198
Ali-Abbas 303
Alpetragius 212
Ansàri 68-73
Antaine de Padane 227
Antonin (saint) 218
Archimatus 106
Argelata 294
ARNAULD DE VILLENEUVE ... 237-254
Assise (François d') 227
Augustin (saint) 84
AVERROES 62-75
AVICENNE 55-61

B

BACON (ROGER) 173-214
Bacon (Robert) 175
Bacon (François) 171
Bailly 25, 197
Balée 176
Barbié du Bocage 13
Bareille (l'abbé) 143, 164
Barrei 386
Bartholomeus 106
Basile (saint) 121
Bayle 64, 67, 119, 327
Bayle (docteur) 241
Bède 93
Begin 234
Ben-al-Nabdi 7
Ben-Beithar 20
Bernaldez (Andrez) ou Curé de los Palacios 374
Bernard le Provincial 99
Bernard (Auguste) 322, 323, 324, 348, 364
Bernard (saint) 110
Bertrucci 291
Biot (Édouard) 15
Blainville 10, 109
Boëce 85
Boerhaave 33
Bonaventure (saint) 184
Bossi 374, 379

Digitized by Google

Boulay (Du) 179, 221
Bourgeat 217
Brumns 292
Brunetto de Florence 228
Brunzen de la Martinière 97
Bungey (Thomas) 184
Bzovius 247

C

Caillié 19
Campanus 93
Capella 84
Carle 143, 161
Casiri 9, 51
Cassiodore 95
Caylus 201
Cellarier 291
Celse 78, 307
Chanca 453, 457
Channing (Jean) 52, 76
Charles (Émile) 176, 189 194, 197, 200 201, 211
Charton 379
Colebrook 13
Colomb (le jeune) 378
Colomb (Fernand) 375, 116, 422, 463, 477
COLOMB (CHRISTOPHE) 371-181
Constantin l'Africain 103
Cophon 106
Coster (Laurent) 326
Cuvier 10, 201

D

Dante Alighieri 228
Daremberg 95, 96
Dannou 217, 226, 230, 319
Delaborde 324
Delambre 11, 17, 197
Delécluze 274, 278, 279, 285
Dezeimeris 243
Didot (Ambroise-Firmin) 98, 103, 105, 319, 349
Dozy 69
Dritzehen 334, 336
Dubois (Jacques) 42
Dupont-Withe 220

E

Ebn-Jounis 7, 16
Eckard 217, 230
Edrisi 77
Egine (Paul d') 77, 96, 307
Eginhard 85
Eloy 105
Ethicus 207
Eytzinger 330

F

Fabrice d'Aquapendente 78
Fabricius 41
Fichet (Pierre) 365
Fitsacre (Richard) 175
Fleury 224
Florian Phanon 47
Follin 291
Fournier (Edouard) 342
Fratti (Luigi) 293
Frédéric II 107
Freind 48, 52
Friburgier (Michel) 366
FUST et SCHOEFFER 336-370

G

Gabriel-ben-Baktéja 40
Gama (J.-B.) 312, 331
Gand (Henri de) 226
Garcia Fernandez 389
Garipunctus 97, 106
Gaufredi (Raymond) 269
GÉBER 30-39
Gérard de Crémone 59, 107
Germain 241
Giustiniani 376
Gmelin 237
Golius 36
Grantz (Martin) 366
Grégoire (Saint) 80
Gnicciardini 336
Guido Falcodi 185
Guidon (Bernard) 226
GUTENBERG (Jean) 309-355

Digitized by Google

Guy de Chauliac..... 287-308
Guyot de Provins 135

H

Haitze (Joseph)..... 238, 215
Haller..... 237
Hammau..... 342
Hassem-ben-Hackem..... 7
Heilmann (André) 334, 336
Honschel (de Breslau)..... 95
Herbelot..... 9, 18, 21
Hermendavilla..... 229
Heynlin (Jean)... 365
Hoefer.... 10, 17, 34, 36, 37, 53, 59, 64, 237, 284, 286
Hottinger..... 18
Humbert (de Romans)..... 227
Hughes (de Lucques)..... 292
Humboldt (de)... 135, 182, 197, 372, 375, 431, 480, 491

I

Ibn-Abi-Oceeibia..... 73
Ibn-Arabi..... 63
Ibn-Badja. 63
Ibn-Batouta..... 19
Ibn-Khalkan.. . ... 48, 49

J

Jonson (Nicolas)..... ..... 321, 364
Jonghe (Adrien de).... 327
Jordanus..... 202
Joubert (Léo) 301
Jourdan,..... 250

K

Kaswyny..... ..... 18, 22, 23
Kircher (père)..... 208

L

Lacroix (Paul) 312
Laborde..... 334, 349
Lalande..... . 16
Lamartine (de) 311, 326
Lanfranc..... 78, 288
Las Cases..... 418, 473, 477
Leclerc (Lucien)..... 76
Leibnitz..... 132
Léland..... 176
Lenglet-Dufresnoy.... 34, 45, 48, 273
Léon l'Africain 9, 13, 41, 46, 52 69, 73, 75
Levacher de la Feutrie..... 97
Libri..... 15
Littré..... 235
Louvet..... 218
Luitprand..... 80
Lydrado..... 87

M

Macrobe..... 373
Malgaigne..... 104, 288, 297
Malte-Brun..... 18
Mariseo (Adam de) 177
Martyr (Pierre)..... 418, 453, 477
Massoudi..... 19
Maux Saint-Marc.. 97
Mead..... 32
Mesue..... 40, 42
Mesué (Jean, ou Mesué le jeune)... 42
Métius (Jacques)..... 202
Meyer..... 96
Mohammed-ben-Musa. 10
Molières (Raymond de)..... 288
Mondeville (Henri de)..... 288
Mondini..... 289
Monnier (P.)..... 281
Montelle..... 230
Montuela..... ..... 13, 25, 93
Morgagni... 102

N

Napione (de)..... 375
Naudé (Gabriel)..... 191
Navarrette (Fernand de) 371, 375, 379, 428
Némésius 121
Nestorius..... 5
Nolasque (Pierre).... 227

O

Oberlin (J.)..... 352
Olaus Borrichius..... 269

Omar-ben-Ibrahim 14
Omar-Cheyem..... 16
Oribaze..... 96
Ostie (Léon d')... 104
Oviédo..... 118

P

Pacciuoti..... 96
Paede (Charles) 311, 324
Paracelse..... 33
Paris (Mathieu..... 175
Perroquet (l'abbé) 258, 260, 265, 272, 285
Petitot..... 217, 230
Pétrarque..... 289
Petrocellus..... 97
Peyrilhe 288
Pits..... 176
Possevin 229
Pouchet 21, 23, 92, 131, 176, 231
Pougens..... 97
Pouzin 239, 253
Pulteney 61

Q

Quering (Uldaric) 366
Quétif..... 217

R

Ranchin 251, 308
RAYMOND LULLE 255, 286
Rédi..... 202
Reggio (Nicolas de)..... 307
Reinaud 48, 52
Renan 63, 61, 73
Renzi de)..... 95
RHASES..... 43-54
Richi (Edmond)..... 175
Riffe (dean)..... 334
Robert de Sorbon..... 109, 228
Robert Grosse-Tête..... 177
Roger de Parme.. 78
Roselly de Lorgues..... 120-121
Rouard..... 216
Rumelin 40, 42

S

Salicet (Guillaume de)..... 78, 289, 292
Salmana..... 17
Schaab..... 310
Schmidt (G.).. 352
Schœpflin..... 317
Schryver (Pierre)..... 320
Scott..... 270
Sédillot..... 25
Sénèque 372
Serré..... . 342
Sprengel..... 106, 108, 237
Strabon..... 372
Sylvestre II (Gerbert).... 91, 194, 201
Symphorien Champier... 238

T

Tayler..... 13
Teissier (Octave).. .... 237, 238
Théodoric..... 292
THOMAS D'AQUIN..... 142-172
Tolomée de Lucques..... 226
Toscanelli 381, 382
Touron (père).. ..... 143, 217
Tremblay..... 218
Trithème. 193, 228
Trotula..... 192

V

Valladolid (Louis de)..... 229
Vasconcelos..... .. 387
Verdue (Laurent)..... 308
Victorinus 93
VINCENT DE BEAUVAIS. 215-236
Vossius..... 192

W

Wadding... ..... 176, 186
Washington Irving. 387, 422, 417, 474, 477, 480
Weidler..... 18
Wimpheling 348
Wood.... 179

Z

Zancari..... 292
Zans..... 293
Zuniga 399

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

03362

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google